Margareta Miller-Verghy ou un destin de femme-écrivain à la fin du XIXe siècle et dans la première moitié du XXe siècle

Mihaela Dumitru

▶ **To cite this version:**

Mihaela Dumitru. Margareta Miller-Verghy ou un destin de femme-écrivain à la fin du XIXe siècle et dans la première moitié du XXe siècle. Littératures. Université Grenoble Alpes; Universitatea Bucureşti, 2018. Français. NNT : 2018GREAL025 . tel-02014605

HAL Id: tel-02014605
https://theses.hal.science/tel-02014605

Submitted on 11 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Communauté
UNIVERSITÉ Grenoble Alpes

UNIVERSITATEA DIN BUCUREȘTI

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE LA COMMUNAUTÉ UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES

préparée dans le cadre d'une cotutelle entre la Communauté Université Grenoble Alpes et l'Université de Bucarest

Spécialité : **Littérature française et francophone**

Arrêté ministériel du 25 mai 2016

Présentée par

« Mihaela / DUMITRU (BACALI) »

Thèse dirigée par **Catherine MARIETTE-CLOT** et **Cătălina GÎRBEA**

préparée au sein des **Laboratoires Litt. et Arts**

dans **les Écoles Doctorales LLSH de l'Université Grenoble - Alpes et « Études littéraires et culturelles » de l'Université de Bucarest**

Margareta Miller-Verghy ou un destin de femme-écrivain à la fin du XIX^{e} siècle et dans la première moitié du XX^{e} siècle

Thèse soutenue publiquement le **20 décembre 2018**
devant le jury composé de :

M. Damien ZANONE - Université de Louvain-la-Neuve, Belgique - Président
Mme Catherine MARIETTE-CLOT - Université Grenoble - Alpes - Membre
Mme Cătălina GÎRBEA - Université de Bucarest - Membre
M. Damien ZANONE - Université de Louvain-la-Neuve, Belgique - Rapporteur
Mme Simona MODREANU - Université Al. Ioan Cuza, Iaşi - Rapporteur
Mme Simona JISA - Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca - Membre

Première partie

Margareta Miller-Verghy ou un destin de femme-écrivain à la fin du XIX^{e} siècle et dans la première moitié du XX^{e} siècle

Remerciements

Je remercie mes deux directrices de thèse, Mme Cătălina Gîrbea et Mme Catherine Mariette-Clot pour leur disponibilité, pour leur appui scientifique et finalement pour leur accompagnement attentif au cours de l'élaboration de cette thèse.

Je remercie tout particulièrement Mme Catherine Mariette-Clot pour l'intérêt qu'elle a porté à cette recherche et pour sa relecture finale méticuleuse de chacun des chapitres.

Introduction générale

Lire est dangereux pour une femme, il suffit de se rappeler le destin d'Emma Bovary. Écrire c'est encore pire. Être femme et écrivain au XIX^e^ siècle est tout à fait indésirable, parce que féminité et célébrité sont deux notions incompatibles. La condition d'écrivain est dangereuse, presque impensable pour une femme, car se frayer un chemin dans le monde des lettres, c'est perdre sa féminité. Féminité qui est synonyme de pudeur… Du moins selon Edouard Rod, l'écrivain suisse que Margareta Miller-Verghy[1] admire depuis longtemps et à qui elle s'adresse pour savoir si elle, une femme, peut écrire et surtout publier. C'est en 1894, mais son opinion est très répandue tout au long du XIX^e^ siècle.

Le destin des femmes-écrivains est, à cette époque, encore incertain. En effet, la lecture, et même plus, l'écriture, sont pour elles « le fruit défendu[2] ». À cause de leur position de subordination par rapport à l'homme, elles doivent très souvent se taire. Silence veut dire acceptation totale, la tête baissée dans l'église, ne pas avoir droit à la parole dans les assemblées politiques et d'ailleurs dans tout espace de rencontre. Les femmes sont chassées des grands lieux où se déploie la vie publique: la Bourse, la Banque, le Parlement, les grands marchés d'affaires, les clubs, les cafés, et même des bibliothèques. Or, devenir écrivain signifie parler, « se parler » car littérature veut dire s'exprimer. C'est pourquoi devenir écrivaine est un défi que peu de femmes osent, à l'époque du XIX^e^ siècle, relever.

En effet, silence, ironie, dédain sont les termes utilisés le plus souvent pour décrire la situation de la « jeune née[3] ». Cette situation particulière de la femme nous a amené à nous poser quelques questions : est-ce que les destins des femmes-écrivains du XIX^e^ siècle peuvent avoir quelque chose en commun ? La position sociale de rejet et de soumission entraîne-t-elle chez elles certains types d'attitudes décelables au niveau de l'écriture ? Y a-t-il un phénomène de société qui a généré la préférence des femmes-écrivains pour certains genres littéraires ?

Ce sont des questions auxquelles nous avons donné une réponse à travers cette étude, en nous appuyant sur quelques voix de théoriciennes comme Béatrice Didier, Christine Planté,

[1] Dans cette étude, nous avons préféré le prénom Margareta, le considérant comme plus accessible pour un public francophone. En réalité, l'écrivaine a signé différemment tout au long de sa vie, elle a utilisé plusieurs prénoms : Margareta, Mărgărita, Margărita, Marg., Marguerite, sans prendre en compte les pseudonymes.
[2] Michelle Perrot, *Les Femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998, p. 14.
[3] Hélène Cixous, Catherine Clément, *La jeune née*, Paris, Union générale d'éditions, 1975.

Michelle Perrot, en comparant la situation de la France avec celle de la Roumanie et finalement en dressant le portrait de Margareta Miller-Verghy, une écrivaine dont le destin nous semble définitoire de celui d'une femme-écrivain qui commence à écrire vers la fin du XIX^{e} siècle, mais qui finalement traverse deux siècles, jusqu'au moment de la totale acceptation de l'écrivaine, au XX^{e} siècle. Aussi, le premier chapitre de la thèse a-t-il une visée théorique et traite de la position particulière de la femme-écrivain pendant le XIX^{e} siècle, des entraves qui rendent difficiles sa carrière ; il analyse aussi les solutions que celle-ci trouve face à ces défis.

Quelques remarques se sont ainsi imposées : quoiqu'on ne puisse concevoir l'écriture féminine comme un texte unique, les œuvres écrites par des femmes à cette époque ont certains traits spécifiques et nous sommes de l'avis de Béatrice Didier qui affirme que « les écrits des femmes ont une parenté qu'on ne trouverait pas dans les écrits des hommes[4] ». Comme la femme-écrivain doit franchir les barrières qu'une société à prépondérance masculine a imposées au cours du temps, elle est obligée d'emprunter certaines attitudes particulières répertoriées par Béatrice Didier : elle vit souvent en marge du système familial, étant veuve, célibataire, femme sans enfants, religieuse, elle recourt (jusqu'à une certaine époque) à un pseudonyme (le plus souvent masculin) pour avoir accès à la vie littéraire.[5] La production féminine est soit précoce, soit tardive, et, liée à un complexe de culpabilité envers la société « masculine », est plutôt cachée, occultée. À ces traits de la femme-auteur, on pourrait ajouter la préférence de celle-ci pour des genres qu'on qualifie d'habitude comme « genres du *moi* » : lettres, journal intime, roman autobiographique.[6] Paradoxalement, l'affirmation du féminin suppose une crise d'identité qui se résout par un retour vers soi-même. Ainsi, la pratique de « l'écriture cachée », le dédoublement, l'autoréflexivité, la crise identitaire, l'expérience de la souffrance sont des thèmes et des attitudes qui marquent l'existence de ces femmes décidées à écrire et à publier en dépit de toutes les ironies.

Margareta Miller-Verghy, l'écrivaine qui constitue l'objet de cette thèse, suit par son destin, le trajet que la littérature féminine a parcouru : de l'anonymat à la pleine acceptation, de la

[4] Béatrice Didier, *L'écriture-femme*, Paris, PUF, 1981, p. 10.
[5] Voir à ce propos, Merete Sistrup Jensen, « La Notion de nature dans les théories de *l'écriture féminine* », in *Clio*, rubrique « Femmes, Genre, Histoire » (mis en ligne le 9 novembre 2007), URL: http://journals.openedition.org/clio/218, consulté le 17 janvier 2015.
[6] Abordant le sujet des genres littéraires spécifiques pour les femmes-auteur, Christine Planté soutient que « les genres-femmes » seraient : le roman, les lettres, le journal intime, tandis que « les genres-hommes » seraient l'histoire et la poésie. Cf. Christie Planté, *La petite soeur de Balzac*, Paris, Seuil, 1989, p. 23.

soumission à la libération. Sa trajectoire littéraire est typique d'un destin de femme qui décide d'écrire et de publier dans la période de la fin du XIX[e] siècle et dans la première moitié du XX[e] siècle, contre tous les préjugés et stéréotypes. Son portrait est représentatif de cette catégorie sociale qu'on a appelée par dérision *bas-bleu,* mais qui finalement s'est imposée comme réalité indubitable, et aussi de la qualité de femme, car la femme qu'elle a été a traversé différentes étapes de la vie, restant la même, au-delà des défis sociaux et confirmant le mythe de la femme héroïque qui, telles Phèdre ou Antigone, fait le grand voyage au-delà de la mort et se donne toute la peine pour que son destin s'accomplisse.

Par la période de début de son activité littéraire, Magareta Miller-Verghy peut être classée de la première génération d'écrivaines roumaines. Ses écrits de jeunesse, sa correspondance qui compte des milliers de pages, ses traductions réalisées au début de sa carrière littéraire, dont la plus importante reste la traduction des vers de Mihai Eminescu, le poète national, en français, ses ouvrages didactiques, ses articles publiés dans les revues francophones, tous ses romans qui sont écrits d'abord en français, font rattacher Margareta Miller-Verghy à la famille des premières écrivaines francophones. En effet, elle a eu un apport considérable à la constitution d'une francophonie féminine roumaine. Aussi le deuxième chapitre de la thèse s'occupe-t-il des premières écrivaines roumaines francophones. Comme le premier, il a le rôle de contextualiser, il traite de la situation spécifique des femmes-écrivains dans les Pays Roumains au moment où elles commencent à publier, dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle, mais il comporte aussi une ouverture vers le XX[e] siècle.

Les Pays Roumains traversent, au XIX[e] siècle une période particulière : la société roumaine se tourne vers l'Occident et on assiste au phénomène d'émergence du « bilinguisme créateur [7] ». Cherchant les traces des « pionnières » de la littérature féminine, la conclusion à laquelle nous avons abouti est surprenante : les premières femmes-écrivains des Pays Roumains ont été, pour la plupart, francophones. C'est la seule période de l'histoire littéraire roumaine où les deux thèmes de la francophonie et de la littérature féminine se recoupent. Ainsi les pionnières de la littérature féminine écrivent et publient parallèlement en roumain et en français et conservent cette identité biculturelle.

[7] Dumitru Chioaru, *Bilingvismul creator*, Cluj, Limes, 2013.

Leur destin littéraire et leurs œuvres restent pourtant totalement inconnues : leur profil littéraire apparaît, dans le meilleur des cas, dans des dictionnaires littéraires parus après 2000, leurs œuvres n'ont pas été rééditées et l'accès y est très restreint[8]. Il n'y pas d'ouvrages de référence, les bibliographies franco-roumaines s'arrêtent en 1930. Constanța Dunca-Schiau, Maria Boucher-Movilă, Aurélie Ghika, Hélène de Golesco, Eliza Opran (Alba Monte) sont des noms totalement inconnus dans la littérature roumaine, pourtant elles sont les premières écrivaines bilingues des Pays Roumains.

À la différence des premières écrivaines roumaines, Margareta Miller-Verghy dépasse par sa vie cette période de début de la littérature féminine, car, en fait, son destin littéraire embrasse deux siècles. Ainsi pourrait-elle être rangée aussi dans la génération suivante : celle des écrivaines de l'entre-deux-guerres. En Roumanie les femmes-écrivains de cette période, dont la plus connue est Hortensia Papadat-Bengescu, la seule qui ait réussi à s'imposer de manière décisive dans la littérature, et donc la seule à être citée dans les histoires littéraires, sont toujours placées sous le signe de la marginalité.[9] Ce qui est spécifique de la manière d'écrire de ces écrivaines est la fine analyse psychologique et un désir perçant de subjectivité. La prose féminine des années '20-'30 serait, selon Liana Cozea une prose « sentimentale et raffinée », « érudite et spéculative », « analytique et obsessive »[10].

Les deux premiers chapitres sont conçus dans l'intention de tracer le cadre conceptuel de la notion de littérature féminine et de situer chronologiquement cette littérature qui jusqu'à une époque pas très éloignée a été l'objet de l'ironie et du dédain. Margareta Miller-Verghy peut être placée, par certains thèmes comme la quête de l'identité, le dédoublement, l'expérience de la souffrance, sous le signe de la littérature féminine du XIX^{e} siècle, mais par d'autres, comme la recherche de l'authenticité, la lucidité analytique, la description des états de conscience, dans la lignée des écrivains du XX^{e} siècle (Camil Petrescu, Hortensia Papadat-Bengescu) dont le principal trait est l'autoréflexivité. On remarque qu'au XX^{e} siècle on ne peut plus établir une ségrégation entre écrivains et écrivaines.

[8]En général, leurs œuvres se trouvent réduites à un seul exemplaire existant à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.
[9]Bianca Burţa-Cernat, *Fotografie de grup cu scriitoare uitate, Proza feminină interbelică*, Bucureşti, Cartea Românească, 2011.
[10] Liana Cozea, *Prozatoare ale literaturii române moderne*, Oradea, Biblioteca Revistei Familia, 1994, p. 12.

Comment se construit ce destin d'écrivaine? Quelles ont été les étapes nécessaires pour définir sa position dans le monde ? Quel est son rôle en tant que militante pour la littérature féminine? C'est à ces questions que nous avons répondu à travers la biographie construite à partir des nombreux documents existant dans les archives de la Bibliothèque Nationale et la Bibliothèque de l'Académie.

Pour retrouver ses traces il a fallu fouiller des documents inédits, des pages de correspondance, des articles parus dans des périodiques, faire corroborer les informations prises dans ses romans, profondément autobiographiques et projeter ainsi une lumière nouvelle sur son existence. Grâce à ces nombreux documents, nous avons tracé le parcours existentiel de cette écrivaine qui n'a jamais, jusqu'à présent, suscité l'attention de la critique ou du public, espérant que, dès lors, il éveillerait l'intérêt des lecteurs qui connaîtraient ainsi, dans les pages de cette biographie, un destin d'écrivaine encore inconnue.

Par rapport aux autres biographies existantes actuellement dans les dictionnaires littéraires parues ces dernières décennies[11], qui ne dépassent pas une page, et les deux autres : la biographie faite par l'auteure même dans *Evoluția scrisului feminin* et celle réalisée par Emilia Șt. Milicescu, dans la préface du roman *Blandina*, celle que nous avons réalisée est une biographie intellectuelle, qui insiste sur les moments qui relèvent du parcours littéraire, qui font partie du destin d'écrivain et surtout « d'écrivaine », mettant en évidence ce qu'il y a de général et de particulier dans une telle destinée et répondant, si possible, aux questions concernant la manifestation de la féminité littéraire. En même temps, ce travail est une biographie critique, car ce que nous avons utilisé comme document a été soumis à un jugement et nous avons retenu seulement ceux qui nous servaient à construire ce destin « d'écrivaine », insistant donc sur les moments de vie qui mettent en évidence cette dimension intellectuelle, pour offrir l'image d'une femme, avec toute sa délicatesse et sa fragilité, mais en même temps avec sa force, aux prises avec un destin qui paraissait souvent impitoyable.

Le dernier chapitre de l'étude, intitulé « Margareta Miller-Verghy – un cas à part de marginalité littéraire. Conclusions » fait le point sur les opinions exprimées à travers les chapitres

[11] Academia Română, *Dicţionarul literaturii române*, L-O, Edition Univers Enciclopedic, Bucarest, 2005, p.369-370; Marian Papahagi, Aurel Sasu, Mircea Zaciu, *Dicţionarul scriitorilor români,* Edition Albatros, Bucarest, 2001, p.218; Academia Română, Institutul de Lingvistică și Teorie Literară «Sextil Pușcariu», Cluj-Napoca*, Dicţionarul cronologic al romanului românesc*, Editura Academiei Române, Bucarest, 2004.

antérieurs de la thèse, resituant cette écrivaine dans le contexte de la littérature féminine en général et dans celui de la littérature roumaine francophone en particulier, et souligne que, même si elle arrivait un jour à la notoriété, elle ne deviendrait pas une « grande » écrivaine, pour des raisons en quelque sorte indépendantes de la valeur de son œuvre. Pourtant, elle a le droit d'être reconnue et appréciée et de ne pas rester une « oubliée » de la littérature roumaine et universelle.

Si les femmes sont en général peu soucieuses de la postérité de leurs écrits[12], dans le cas de Margareta Miller-Verghy nous avons eu la chance d'avoir à notre disposition deux archives entières et, en plus, le privilège (mais aussi la responsabilité qui en incombe) d'avoir pu jeter le premier regard sur ces documents qui n'ont fait l'objet d'aucune recherche. Les archives contiennent un nombre très grand de documents, surtout celles de la Bibliothèque Nationale qui renferment les pages de correspondance avec sa mère, Elena Miller-Verghy, avec les membres de la famille Delavrancea et Sihleanu, avec des personnalités de l'époque comme Duiliu Zamfirescu, Eugen Lovinescu, Perpessicius, Elena Văcărescu, Martha Bibescu, des milliers de pages en tout[13]. Le fond de documents de la Bibliothèque de l'Académie a fait l'objet de la donation d'Emilia St. Milicescu, la traductrice de *Blandine*, en 1996, et celui de la Bibliothèque Nationale a été abrité premièrement par le Musée Saint Georges. En dépit de ces témoignages qui se trouvent dans les deux archives, cette destinée intellectuelle et ce parcours d'écrivaine sont, pour le moment, enveloppés de silence.

Le XIX^e^ siècle représente pourtant un immense réservoir. « Correspondances, journaux intimes, autobiographies ont été exhumé et analysé comme mode de communication et d'expression », affirme Michel Perrot.[14] Ces documents du privé cachent souvent un riche matériel qui peut faire réévaluer l'œuvre et la personnalité d'un artiste. En dehors des pages de correspondance, des documents de toutes sortes, le *Journal intime* de Margareta Miller-Verghy, un texte inédit que nous avons eu le privilège de découvrir (et qui heureusement n'a pas été détruit, car, à la Bibliothèque Nationale, le lieu où nous l'avons découvert, il porte la mention « manuscrit incomplet, avec auteur non-identifié[15] ») a servi à coup sûr à la rédaction du roman

[12] Michelle Perrot, *op. cit.,* p. IV.
[13] Les archives de la Bibliothèque Nationale se sont constituées à la suite de la donation de l'écrivaine même, en 1944.
[14] Michelle Perrot, *op. cit.,* p. 9.
[15] BNR, P CDII/23, « Jurnal – manuscris incomplet, cu autor neidentificat ». Il s'agit d'un petit cahier écrit à la main, d'une écriture souvent presque illisible. En plus, l'état du manuscrit est très mauvais.

Une âme s'ouvre à la vie. *Blandine*. Il accompagne et élargit le cadre de la biographie que nous avons réalisée et sert de complément aussi pour son roman autobiographique. En effet, le roman, le journal et la biographie se complètent mutuellement et se répondent comme des échos de l'un à l'autre.

De plus, le journal nous est très utile dans l'argumentation sur la condition de femme-écrivain au XIX^e^ siècle comme preuve d'écriture de soi, considérée par la plupart des analystes comme un trait spécifique de la littérature féminine de cette période.[16] On y découvre aussi certains thèmes que Béatrice Didier en particulier considère comme spécifiques pour la littérature féminine du XIX^e^ siècle, comme par exemple l'absence de la chambre à soi, l'écriture cachée, la découverte de la vocation littéraire comme affirmation de l'identité.

Témoin quelquefois indiscret, le journal est souvent déchiré ou brûlé. L'écrivaine a pourtant ressenti le besoin de conserver ses souvenirs. Ainsi, les figures de sa mère, de ses cousines et de ses amies de pension, la relation spéciale qu'elle a avec la professeure d'anglais, « Miss », y apparaissent, ou des événements importants comme par exemple celui de la lettre à Victor Hugo qu'on retrouve aussi dans le roman *Une âme s'ouvre à la vie*. *Blandine*. Pourtant, il y a des épisodes qui n'apparaissent que dans le journal : comme par exemple celui de la première poésie ou la rédaction de son testament, au moment où elle se sent menacée par la mort, car dans la ville il y avait des cas de choléra.

Le journal intime de Margareta Miller-Verghy est important par cette dimension documentaire, de prise sur le vif des événements quotidiens, il éclaire davantage la relation avec la mère qui, en dépit de son amour, est souvent poussée par une sévérité excessive, il figure dans la dernière partie de la thèse comme « Appendice ».

Fruit des recherches et des fouilles dans les documents d'archive et dans la presse du temps, la bibliographie que nous avons réalisée est d'une totale nouveauté, elle n'existe pas sous cette forme dans aucun des ouvrages cités. Elle englobe autant l'œuvre publiée de l'écrivaine, que celle restée encore inédite, ainsi que les références des nombreux documents qui existent dans les

[16] Voir à ce propos Michelle Perrot qui affirme que tenir un journal était au XIX^e^ siècle une pratique très répandue et qu'au début ce devoir était imposé aux jeunes filles par leurs confesseurs comme moyen de contrôle de soi. Seulement au XX^e^ siècle cette forme d'expression personnelle s'affirme comme littérature. Deux catégories sociales sont plus concernées que les autres par ce fait : les adolescents et les femmes. Cf. Michelle Perrot, *op. cit.*, p. 68-69.

deux archives. Pour la Bibliothèque Nationale nous avons passé en revue une centaine de dossiers ayant souvent plus de deux cents pages chacun et nous avons marqué dans notre bibliographie le contenu de chaque dossier, car il ne porte, dans la description générale de la bibliothèque, aucune indication de contenu. Les articles de presse que l'écrivaine a publiés pendant sa vie – articles cités dans la bibliographie – n'ont jamais été répertoriés jusqu'à présent. Les bibliographies existantes dans les deux dictionnaires parus après 2000 en Roumanie ne comprennent qu'une dizaine de titres.

Considérant qu'il était important d'offrir aussi une image, non seulement littéraire, mais aussi visuelle de cette écrivaine, nous avons conçu, en « Annexes », quelques pages avec des photos d'époque, puisées aussi dans les Archives de la Bibliothèque Nationale.

La seconde partie de la thèse, réalisée sous la forme d'un deuxième volume, est constituée par l'édition critique du roman *Une âme s'ouvre à la vie*. *Blandine,* roman dont nous avons découvert la version première, en français, différente en certains points de celle qui a été publiée, avec de nombreuses pages manquantes, en traduction roumaine, en 1980. L'édition que nous avons réalisée comporte un appareil critique composé d'une première partie qui retrace l'histoire du manuscrit, une seconde qui éclaire la quête identitaire du personnage principal, Blandine, suivies des repères chronologiques concernant la vie et l'œuvre de Margareta Miller-Verghy, d'une note de l'éditeur et d'un glossaire des noms propres. Le texte est intégral, grâce à la découverte des pages manquantes que nous avons retrouvées et réintroduites dans le corps du roman et contient de nombreuses notes de bas de page qui attestent du travail laborieux de la réalisation et de la correction. Comme Appendice, il y a la lettre inédite de Perpessicius, le critique à qui Margareta Miller-Verghy s'était adressé pour connaître ses opinions à propos du roman.

En effet, les deux parties de la thèse constituent un tout : elles traitent de la vie et de la personnalité créatrice de cette femme-écrivain qui n'a pas eu la chance d'être connue et qui n'a fait jusqu'à présent l'objet d'aucune étude critique. La thèse entière représente un plaidoyer pour la restitution de l'œuvre et de la biographie de Margareta Miller-Verghy à la littérature et culture roumaine, car, pour écrire sur les femmes-écrivains il faut accomplir cet « acte de justice et de poésie[17] » qui suppose qu'on leur accorde la chance d'être connues.

[17] Michelle Perrot, *op. cit.*, p. V.

Chapitre I

La « femme-écrivain » – du « bas-bleu » à la pleine acceptation

Être femme et écrivain au XIX^{e} siècle. Perdre sa féminité ?

Au XIX^{e} siècle, devenir écrivaine implique le risque majeur de perdre sa féminité. Un événement important de la vie de Margareta Miller-Verghy le souligne pleinement. C'est en 1883, elle est étudiante en Sciences Sociales à Genève et réussit, grâce à des recherches finalement couronnées de succès, à rencontrer l'écrivain suisse Edouard Rod, l'une de ses idoles littéraires. Elle lui a confié un cahier contenant des ébauches littéraires et s'empresse à le revoir pour apprendre son opinion.

La rencontre s'avère salutaire pour la jeune écrivaine en herbe, Edouard Rod se prononce de manière tout à fait favorable à propos des essais littéraires confiés. Ils « contiennent tout ce qu'il faut de sensibilité et d'originalité à un écrivain pour s'affirmer dans une œuvre durable[18]». Pourtant, ajoute-t-il, « le fait même d'écrire, enlève à la vie d'un homme et surtout d'une femme, certaines qualités que le succès et même la gloire, ne peuvent remplacer. L'ambition, l'instinct de rivalité, la lutte à outrance pour parvenir, le renoncement à toute paix intérieure – voilà ce qui attend l'écrivain dans l'impitoyable mêlée où l'homme à peine arrive à se frayer un chemin, tandis que la femme risque d'y perdre le sens même de sa féminité[19] ». Il donne comme exemple Marie Bashkirtseff qui lui semble « déplaisante au possible », à cause, dit-il, « de la férocité avec laquelle elle voulait prendre d'assaut la célébrité[20] ». Margareta Miller-Verghy lui confie que, pour sa part, elle a pris un très vif plaisir à lire Marie Bashkirtseff « dont l'enthousiasme, la vibrante sensibilité et l'amour de la beauté, sous toutes ses formes l'avait enchantée[21] ».

« Le sens de sa féminité », qu'est-ce que l'auteur suisse entend par cela ? Pourquoi la femme est vue comme incapable de se mêler à la vie publique ? En effet, l'image de la femme emmurée au foyer hante encore, au XIX^{e} siècle, l'imaginaire collectif, elle est vouée au silence autant à la maison que dans la société. Elle a droit seulement au babillage semi-docte de salon,

[18] Margareta Miller-Verghy, *Une âme s'ouvre à la vie. Blandine*, Cinquième partie, chapitre 15 « Conseil ».
[19] *Ibid.*
[20] *Ibid.*
[21] *Ibid.*

mais elle doit se taire sur les questions essentielles : la vie, la mort. « Le corps des femmes, leur tête, leur visage parfois doivent être couverts et même voilés. Les femmes sont faites pour cacher leur vie, dans l'ombre du gynécée, du couvent ou de la maison. Et l'accès au livre et à l'écriture, mode de communication distanciée et serpentine, susceptible de déjouer les clôtures et de pénétrer dans l'intimité la mieux gardée, de troubler un imaginaire toujours prêt aux tentations du rêve, leur fut longtemps refusé ou parcimonieusement refusé, comme une porte entr'ouverte vers l'infini du désir[22]. »

Créer, faire sortir des brumes du cerveau une œuvre n'est pas du tout facile, et quelquefois les difficultés paraissent insurmontables : les circonstances matérielles sont souvent hostiles, la santé s'altère, l'indifférence du monde est grande, c'est pourquoi l'écrivain ou l'artiste « est atteint de toutes les formes de déséquilibre et de découragement [23] ». Celui-ci est l'avis de Virginia Woolf. « Si, en dépit de toutes ces difficultés, quelque chose naît, c'est miracle ; et sans doute aucun livre ne vient-il au jour aussi pur et aussi achevé qu'il fut conçu[24]. » Si, pour un écrivain homme les difficultés sont si grandes, qu'est-ce qui se passe avec la femme, plus fragile, du moins physiquement? L'indifférence du monde à laquelle les grands écrivains se sont heurtés devient pour les femmes presque de l'hostilité. « Le monde ne leur disait pas ce qu'il disait aux hommes : écrivez si vous le voulez, je m'en moque… Le monde leur disait avec un éclat de rire : Écrire ? Pourquoi écririez-vous [25]? »

En effet, les livres ne sont pas des objets communs pour les femmes, depuis l'aube de l'histoire jusqu'à nos jours, entre eux et elles, il « circule un courant chaud, une affinité secrète, une relation étrange et singulière tissée d'interdits, d'appropriations, de réincorporations[26] ». Le texte lu ou écrit par les femmes devient « un puits de secrets, un vertige, une possibilité de voir le monde autrement, voire de la vivre autrement, [il] peut donner l'élan de tout quitter, de s'envoler vers d'autres horizons en ayant conquis, par la lecture, les armes de la liberté[27] », écrit Laure Adler dans son ouvrage *Les femmes qui lisent sont dangereuses.* Le texte est accompagné par bon nombre de reproductions de peintures où les femmes sont prises dans les plus diverses attitudes,

[22] Michelle Perrot, *Les Femmes ou les silences de l'histoire,* Paris, Flammarion, 1998, Introduction générale, p. II.
[23] Virginia Woolf, *Une Chambre à soi*, Paris, Dénoël/Gouthier, 1980, p. 78-79.
[24] *Ibid.*
[25] *Ibid.*
[26] Laure Adler, « Sextuelle », p. 13, in Laure Adler, Stefan Bollmann, *Les Femmes qui lisent sont dangereuses,* Paris, Flammarion, 2006.
[27] *Ibid.*

ce qui leur est commun c'est toutefois la présence du livre. Pour la femme lectrice celui-ci a représenté la clé de sa liberté, de sa libération.

Pour une écrivaine du XIX^{e} siècle, il est presque impossible d'écrire et surtout de publier un ouvrage, si elle ne dispose pas d'un capital social, ou, sinon, de l'appui d'un écrivain célèbre, affirme Monique de Saint Martin, soulignant ainsi le poids de rejet d'une où « les femmes qui écrivent sont, souvent de façon brutale, parfois avec ménagement et condescendance, exclues du champ littéraire et du champ intellectuel dont elles ne sont d'ailleurs pas toujours les dernières à s'exclure[28] ».

L'éducation des filles est discriminatoire, elle est destinée à créer des femmes au foyer et des mères de maison. En 1888, la loi de l'enseignement secondaire des jeunes filles stipule qu'elle n'a pas été conçue pour faire de celles-ci des « savantes », mais pour en « faire de bonnes épouses et de bonnes mères, de bonnes maîtresses de maison sachant à la fois plaire à leur mari, instruire leurs enfants, gouverner leur maison avec économie et répandre autour d'elles les bons sentiments et le bien-être[29] ».

Pourquoi pense-t-on à l'époque que les femmes manquent de savoir-faire dans l'écriture, et peut-être aussi de volonté littéraire ? La relative absence des femmes des grands noms de la littérature s'explique-t-elle par une moindre qualité ? C'est Virginia Woolf qui donne la meilleure réponse à ces interrogations, mettant en évidence la situation domestique des femmes: étroitement liées à leur intérieur et à leur famille, les femmes n'ont pu, pendant très longtemps, mesurer leurs œuvres à celles des hommes. L'écriture devient pour la femme une manière de se construire soi-même en tant que sujet social.

Les premières femmes-écrivains se heurtent donc à de nombreuses contradictions, conflits intérieurs et extérieurs. Écrire signifie sortir du silence, sortir de l'invisibilité, sortir de la soumission. Écrire veut dire s'exposer, se montrer, se révolter contre l'ordre préétabli. Ce dédoublement, cet entre-deux est spécifique pour les destins des premières écrivaines. C'est

[28] Monique de Saint Martin, « Les „Femmes écrivains" et le champ littéraire », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 83, 1990, p. 54-56.
[29] Nicole Mosconi, « Division sexuelle des savoirs et constitution des rapports au savoir », in *De l'égalité des sexes,* Documents, actes et rapports pour l'éducation, 1995, p. 203.

pourquoi leur parcours se trouve souvent sous le signe de la dualité : se cacher/ se montrer, se voiler/se dévoiler.

Préjugés et stéréotypes

Décidée à briser le mur du silence, « la jeune née[30] » se confronte à une abondance de discours et en même temps à une grande quantité de représentations et de stéréotypes qui existent à propos des femmes. Il faut tenir bon, face à la dérision, aux préjugés. L'expérience de l'altérité est souvent décevante pour la femme-auteur. On peut imaginer les angoisses et les menaces auxquelles elle est soumise, à même d'étouffer sa vocation littéraire. Se heurter à la censure sociale mais aussi à l'autocensure fait de la condition d'écrivaine une forme d'apostolat. En effet, remettre en question l'organisation établie de la famille et de la société (« aux hommes la création, aux femmes la pro-création[31] ») ne pourrait mener qu'au rejet. Les clichés, les préjugés et les obstacles sociétaux, culturels, antiféministes et misogynes auxquels se heurtent celles que l'on appelle les « bas-bleus » sont très nombreux.

La littérature « féminine » est considérée par exemple comme édulcorée, sentimentale, pleurnicharde, ayant une grand part de subjectivité, de lyrisme, d'émotion : « Longtemps fut considéré féminin un style papillonnant, superficiel et prolixe, embarrassé dans les chiffons et les falbalas, les larmoiements et les flots d'une sensibilité névrotique. Typiquement, un laisser-aller, une absence de rigueur plus proche de parler que de l'écrit[32]. »

La parenté de la littérature féminine avec le langage oral est un préjugé très enraciné. «Aussi est-il connu qu'elle est bavarde et écrivassière[33] », affirme Simone de Beauvoir, mettant en évidence la préférence des femmes pour les genres restés non-conventionnels comme le journal, les lettres, la biographie et l'autobiographie : « elle s'épanche en conversations, en lettres, en journaux intimes. Il suffit qu'elle ait un peu de talent, la voilà rédigeant ses mémoires, transposant sa biographie en roman, exhalant ses sentiments dans les poèmes[34] ». Mais cette forme de « narcissisme » de la femme est plutôt la conséquence du complexe d'infériorité dû à l'exclusion

[30] Hélène Cixous, Catherine Clément, *La jeune née*, Paris, Union générale d'éditions, 1975.
[31] Christine Planté, *La petite sœur de Balzac,* Paris, Seuil, 1989, p. 32-33.
[32] Béatrice Didier, *L'écriture-femme*, Paris, PUF, p. 32.
[33] Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949, p. 628.
[34] *Ibid.*

de la société qui l'a obligée à prendre ses distances en se créant un espace intérieur, seulement à elle.

Vivant en marge du monde masculin, les femmes sont condamnées à la marginalité ; elles ne sont pas capables d'accéder à l'universel, aussi cherchent-elles un salut dans la littérature et dans l'art. Elles ne conçoivent pas le monde comme un ensemble de notions et de concepts, mais comme une source de sensations et d'émotions. Les femmes restent liées à l'individuel et sont incapables de s'élever à l'universel- c'est une autre critique à l'adresse de la création de la femme, victime toutefois, beaucoup de temps, des restrictions d'une éducation et d'une culture qui ont limité sa connaissance de l'univers. L'art, la littérature, la philosophie sont « des tentatives pour fonder à neuf le monde sur une liberté humaine : celle du créateur : il faut d'abord se poser sans équivoque comme une liberté pour nourrir pareille prétention[35]. »

Un autre lieu commun est celui que les femmes qui écrivent en prose s'orientent exclusivement vers le domaine des expériences érotiques, que le roman féminin est « le roman de l'accomplissement de la vie par le bonheur en amour[36] », et que les femmes sont « plus à l'aise dans un discours affectif, en situation intime[37] », ce qui n'est pas tout à fait faux. À la fin du XVIII^{e} et au début du XIX^{e} siècle, le roman, tel qu'il se développe, surtout en France et en Angleterre, « est d'emblée perçu comme étroitement lié aux femmes : parce qu'elles en sont les premières lectrices, mais aussi les fréquents auteurs, et parce que la plupart des intrigues romanesques sont alors centrées sur l'amour et les stratégies de mariages[38] ».

Au niveau du langage les principaux lieux communs inventoriés par Marina Yaguello sont les suivants : « purisme, non-créativité, goût de l'hyperbole, maîtrise des registres relevant de domaines mineurs, parole timorée, non-assertive, bavardage, incapacité de manier des concepts abstraits, hypercorrection, peur des mots[39] ». En comparant les lieux communs langagiers des hommes et des femmes, l'auteure affirme qu'ils représentent en fait le schéma

[35] Simone de Beauvoir, *op.cit.,* p. 637.
[36] Nicolae Balotă, *Universul prozei*, București, 1976, Editura Eminescu, p. 93.
[37] Sylvie Debras, *Lectrices au quotidien : femmes et presse quotidienne : la dissension,* 2003, L'Harmattan, p. 47.
[38] Christine Planté, *op.cit.*, p. 67.
[39] Marina Yaguello, *Les Mots et les femmes* : essai d'approche sociolinguistique de la condition féminine, 1978, Editions Payot, p. 70-71.

domination/soumission, ce qui explique le fait que, depuis toujours, les femmes ont été traitées comme« des mineures et des attardées[40] ».

Bien que les lieux communs aient leur part de vérité – ce n'est pas par hasard qu'ils sont devenus des lieux communs–toute généralisation cache une bonne part de simplification.

Écrire signifie produire des textes. Or, les textes se construisent à partir des textes lus, et les textes sont écrits au XIX[e] siècle en général par les hommes. Le statut de la femme-auteur est incertain : doutant d'elle-même, toujours à la recherche de son moi, la féminité doit imaginer des solutions pour sortir de soi-même. Il faut avoir le courage de « se montrer », de franchir la censure intérieure, de dépasser l'incapacité typiquement féminine de rester blottie sur soi, d'évoluer du lyrisme vers l'épique. Quelles solutions doit-elle envisager pour sortir de l'impasse ? Comment la femme-auteur réagit face aux défis de la société du XIX[e] siècle ? Les issues qu'elle trouve reflètent sa position inconfortable, encore fragile par rapport au « monde des hommes » : les pseudonymes, la littérature du *moi*, l'écriture cachée, la vocation éthique et mystique, le dédoublement, représentant aussi des refuges pour sortir du quotidien et de la vie ordinaire.

Les « bas-bleus ». Devenir en quelque sorte un homme

Devenir écrivaine suppose au XIX[e] siècle renoncer à sa condition féminine et devenir en quelque sorte un homme Il suffit de se rappeler le cas de George Sand. Selon Barbey d'Aurevilly les femmes qui écrivent ne sont plus des femmes, elles sont des *bas-bleus*, et comme *bas-bleu* est masculin, il tire la conclusion qu'elles ne sont que des hommes manqués, qui ont donné démission de leur sexe. La vanité, que l'écrivain trouve pourtant presque normale pour une femme, est remplacée par l'orgueil intellectuel, qui est affreux « comme l'orgueil impuissant[41] ».

Baudelaire range, lui aussi, les femmes-auteur parmi les femmes dangereuses. Celles-ci sont, selon lui, la *femme honnête*, l'actrice et le *bas-bleu*, la première parce qu'elle appartient nécessairement à deux hommes, l'actrice, parce qu'elle n'est pas une femme dans toute

[40] *Ibid.*

[41] Barbey d'Aurevilly, *Les œuvres et les hommes,* (1878), Chapitre V, *Les Bas-bleus*, « Introduction. Du bas-bleuisme contemporain » [archive], sur le site de *l'Observatoire de la vie littéraire*, *http://obvil.paris-sorbonne.fr [archive]* (consulté le 12 janvier 2016).

l'acception du mot, le public lui étant plus précieux que l'amour, et le *bas-bleu*, parce que c'est un homme manqué[42].

Au XIX[e] la société et l'histoire pèsent sur la création féminine, c'est pourquoi revendiquer une spécificité est une étape de la libération : « Néanmoins l'écriture féminine semble presque toujours le lieu d'un conflit entre un désir d'écrire souvent si violent chez la femme et une société qui manifeste à l'égard de ce désir soit une hostilité systématique, soit cette forme atténuée, mais peut-être plus perfide encore, qu'est l'ironie ou la dépréciation[43] ». L'ambivalence de la femme située entre l'aspiration à l'indépendance et celle de rester dans la servitude, entre le désir de rester femme, dans l'acception traditionnelle du terme et devenir en même temps homme pour avoir accès à la vie publiquefont de celle-ci un être marqué par la dualité.

Devenue *bas bleu* honni, la femme-auteur « s'attire tous les sarcasmes[44] ». Cet état soumet l'écrivaine à un choix existentiel : soit renoncer à l'écriture si elle veut garder sa féminité, soit à la féminité si elle veut écrire. Dans le roman, jusqu'à la Première Guerre mondiale environ, la femme savante ou le *bas bleu* n'apparaîtra quedans la posture d'un être capable de renoncer à l'amour en faveur de l'écriture, souvent ridiculisée : « Il faudra attendre le XX[e] siècle pour voir émerger un état de femme auteur qui ne soit ni femme savante ridicule, ni bas-bleu renonçante – renonçante à l'amour ou à la gloire. En attendant, les intellectuelles du roman devront se contenter du statut, peu gratifiant, de l'enseignante[45]. »

La première solution sera donc pour la femme de renoncer à sa condition féminine, de perdrecette poésie d'elle-même, le mystère, et de devenir un être « pensant » et surtout un être présent dans le monde public. La conséquence est de n'avoir plus le droit aux ménagements respectueux qu'on doit d'habitude à une femme « Vous entendez, Mesdames ? Quand on a osé se faire amazone, on ne doit pas craindre les massacres sur le Thermodon[46] ».

La femme-écrivain doit se découvrir donc une autre identité, différente de celle unanimement acceptée à l'époque et, en plus, elle doit se construire une identité féminine quand

[42]Charles Baudelaire, *Conseils aux jeunes littérateurs*, Chap. IX Maitresses, Calmann Lévy, 1885, (III, L'art romantique, p. 277-289).
[43] Béatrice Didier, *op. cit.*, p. 11.
[44] Michelle Perrot, *Les Femmes ou les silences de l'histoire*, Flammarion, 1998, p. 219.
[45] Nathalie Heinich, *Etats de femme: L'identitéféminine dans la fictionoccidentale*, Paris, Gallimard, 1996, p. 266.
[46] Barbey d'Aurevilly, *art. cit.*

pour elle tous les modèles sont masculins. La féminité jusqu'alors comprise comme pudique, cachant une bonne part de mystère, doit faire place au masculin, il faut donc conquérir les privilèges de la virilité, entrer dans le territoire des hommes. Entrer dans « l'arène », c'est déjà être moitié homme

Anonymat, pseudonyme ou les « voiles » de la femme auteur

La seconde solution a été pour la femme-auteur de se cacher : soit en utilisant l'anonymat, soit en employant une identité d'emprunt. Le refuge dans l'anonymat est pour Virginia Woolf « un reliquat du sens de la chasteté[47] » qui a eu une importance religieuse dans la vie d'une femme. Pour Christine Planté, les femmes n'ont jamais eu le privilège du nom, elles en portent celui du père ou de l'époux. Aussi les femmes qui désirent écrire et surtout publier, sont-elles souvent priées par leurs proches de bien vouloir le faire incognito et, si elles sont mariées, de ne pas « exposer au scandale le nom de la famille de leur mari[48]. »

L'histoire de la vie de George Sand contient un témoignage de la situation inconfortable dans laquelle se trouve la femme qui veut publier : elle doit se sentir presque coupable de mettre son nom sur la couverture d'un livre, responsable envers sa famille, ses proches, etc. À la question de la baronne Dudevant, sa belle-mère : « Est-il vrai que vous avez l'intention d'*imprimer* des livres ? », elle répond « Oui ». « Té ! s'écria-t-elle. […] Voilà une drôle d'idée ! […] C'est bel et bon, mais j'espère que vous ne mettrez pas le nom que je porte sur *des couvertures des livres imprimés* [49] ? » Le nom d'une femme renvoie donc à une ascendance, familiale et sociale, et le faire paraitre sur une couverture de livre est tout à fait indésirable.

Beaucoup de livres écrits par des femmes ont été publiés sans mention de l'auteur. Pour ménager la pudeur des femmes ou la susceptibilité des maris, on signait souvent avec Madame*** ou Madame L. Dans les Pays Roumains, par exemple, le premier roman écrit par une femmefut signé « Doamna L. ».

Les éditeurs en profitent. Un cas, cité toujours par Christine Planté est celui d'un éditeur qui propose à une femme de traduire un ouvrage philosophique à condition que la traduction soit publiée sous le nom d'un auteur connu. Face à l'indignation de la femme, il réplique : « La valeur

[47] Virginia Woolf, *op. cit.*, p. 75.
[48] Christine Planté, *op.cit.*, p. 30-31.
[49] *Ibid*, p. 32.

commerciale d'un nom est beaucoup plus importante pour l'éditeur que l'ouvrage en lui-même, vous comprenez ? Le nom de mademoiselle n'étant pas fait encore et son titre de femme pouvant nuire à la vente d'un livre de philosophie, nous mettons un nom d'homme, un nom connu, et le public achète[50]. » Tout au long du XIX[e] siècle l'anonymat est donc utilisé par les femmes comme une façon de rester voilées.

L'anonymat signifie pourtant renoncer autant à la célébrité qu'à sa propre identité, ce qui empêche les premières femmes-écrivains d'avoir accès à la postérité. C'est pourquoi elles sont obligées de trouver un autre « voile » : le pseudonyme, masculin de préférence. Charlotte Brontë, George Eliot, George Sand sont toutes victimes de ce conflit intérieur, comme en témoignent leurs écrits, et finalement elles ont cherché en vain à se voiler utilisant un nom d'homme.[51] Cette convention, qui n'est pas créée par le sexe « opposé » a été quand même encouragée par celui-ci, affirme l'écrivaine anglaise.Heureusement, le désir de gloire ne préoccupe point les premières femmes-écrivains.

Le narcissisme. « Le moi n'est pas toujours haïssable »

Le narcissisme est défini par le Petit Robert comme « contemplation de soi, attention exclusive portée à soi[52] ». Narcisse, le personnage de la mythologie grecque était un homme, pourtant ce désir de plaire, cette attention particulière portée à soi, est associée le plus souvent à la femme. Elle a été toujours marquée par un narcissisme inné, mais en même temps par un complexe d'infériorité, affirme Simone de Beauvoir. L'écrivaine juge très sévèrement le narcissisme de la femme : « Plaire est son grand souci[53] ». Le narcissisme « littéraire » est aussi répréhensible, il est vu comme une source de clichés : « au lieu de l'enrichir, l'appauvrit; à force de ne faire rien d'autre que se contempler, elle s'anéantit, l'amour même qu'elle se porte se stéréotype; elle ne découvre pas dans ses écrits son authentique expérience, mais une idole imaginaire bâtie avec des clichés[54] ».

La conséquence de cette attitude est celle que les personnages masculins créés par les femmes manquent souvent tantôt de caractère, tantôt d'authenticité et restent seulement des

[50] Cité par Christine Planté, *op. cit.*, p. 31.
[51] Virginia Woolf, *op. cit.*, p. 75.
[52] Le Petit Robert, *Dictionnaire de la languefrançaise*, Paris, 1991, p. 1255.
[53] Simone de Beauvoir, *op.cit.*, p. 631-632.
[54] *Ibid.*

esquisses. Dans le roman féminin, l'homme révèle plutôt sa faiblesse, tandis que la société le voit comme symbole de la force et du pouvoir : « Les meilleures romancières parviennent bien à créer des personnages masculins, mais dont le caractère souvent réside dans l'absence du caractère », sans individualité, dénués de force, « une sorte d'inutilité sociale, plutôt encombrante[55] ».

Toutefois, il n'est pas exclu que le narcissisme littéraire de la femme-auteur soit une conséquence du complexe d'infériorité issu de tant d'interdits que la société lui a inculqués et dans cette perspective on pourra affirmer, avec Simone de Beauvoir, que « le moi n'est pas toujours haïssable[56] », par contre il peut devenir une source inépuisable pour la création littéraire.

Se replier sur soi-même : autobiographie, journal, écriture du *dedans*

La plus évidente manifestation de ce narcissisme « littéraire » de la femme-auteur est le désir de se blottir en soi-même et de n'en faire ressortir que des images de cet intérieur. Par ailleurs le retour vers soi-même peut être vu aussi comme une conséquence du rejet de la société. Se retirer du monde réel, chercher des univers compensatoires comme par exemple l'enfance, deviennent une autre solution pour l'écrivaine. Ainsi, les premiers écrits des femmes sont des journaux, utilisés d'ailleurs par les prêtres catholiques comme moyen pour leur faire un examen de conscience.

Le journal est pour la jeune fille la première forme de littérature ; il devient une manière de fuir la réalité et se réfugier dans un monde à soi, car les relations avec les adultes sont souvent décevantes. « Il y a bien longtemps depuis que je pense à écrire mon journal, écrit Margareta Miller-Verghy dans son journal de quatorze ans mais je n'ai jamais osé. Je ne sais pas trop pourquoi. D'abord, c'est la crainte d'être vue, non que ce soit une honte d'écrire son journal, mais je pense toujours que l'on ne se moque de moi parce que presque personne ne le fait. Il y a des personnes qui se moquent quand on ne fait pas comme elles. Je veux avoir mon journal pour voir quand je serais grande ce que pensais quand j'étais petite. Alors tout le monde pourra le voir, sans que cela m'ennuie. Ceux qui trouveront que c'est bête diront que c'est ma folie d'enfant, le reste dira que j'ai bien fait. C'est bien ennuyeux que de ne rien pouvoir faire sans penser à ce que les

[55] Béatrice Didier, *op. cit.*, p. 29.
[56] Simone de Beauvoir, *op. cit.*, p. 631.

autres diront. Mais je dois bien penser à cela, car je ne peux rien faire pour moi, tant ce que je fais est public[57]. »

Pour les femmes mûres la forme d'écriture qui leur convient le mieux c'est le roman épistolier. Le roman par lettres, qui n'a pas été inventé par les femmes, mais dont elles s'emparent comme un genre ayant rapport avec les particularités essentielles de la féminité créatrice devient un roman « féminin » par excellence : « les affinités de cette forme avec quelques-uns des traits essentiels de la féminité sont évidents[58] ». On peut voir dans l'activité épistolière, le goût de revivre un passé récent, spécifique à une « écriture-femme » : « La même immédiateté dans la notation, jointe au narcissisme, explique la faveur parallèle du roman-journal. Mais le roman par lettres assure à la femme ce support étranger à la contemplation de soi-même, ce *Tu* indispensable au Narcisse féminin : le présent s'y transmue aussitôt en présenté[59]. »

Bannies par la société, jugées « étranges » même dans leurs foyers, les femmes se sont tourné donc vers elles-mêmes, vers leur univers intérieur fait de souvenirs et de rêves : « Que de femmes ont commencé leur carrière par un roman plus ou moins autobiographique où elles racontent leurs souvenirs d'enfance[60]. » *Une âme s'ouvre à a vie. Blandine* est une preuve de ce goût raffiné de la femme-auteur pour l'introspection qui trouve dans l'enfance un terrain très riche à creuser.

Le retour vers l'enfance est donc une autre solution de survie pour la femme-écrivain. Celle-ci devient l'époque glorieuse, où le bonheur règne, une sorte de paradis terrestre, sans loi et sans contraintes, où les frustrations ne semblent pas encore exister. Les écrivains se penchent depuis toujours vers cette époque heureuse de leur vie : « Tout souvenir d'enfance est nostalgique et l'on ne sait jamais exactement ce qu'a été l'enfance des écrivains, on n'en connaît que l'image qu'ils en donnent[61] ». Pour les femmes l'enfance est cette « spacieuse cathédrale[62] » où elles aiment revenir et se recueillir : là il leur semble retrouver leur véritable identité, comme

[57] BNR, Mss. CD II/ 23, f. 1, 1879, Dimanche 5 mars 1879.
[58] Pierre Fauchery, *La Destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle, 1713-1807, Essai de gynécomythie romanesque,* Paris, Librairie Armand Colin, 1972, p. 111.
[59] *Ibid.*
[60] Béatrice Didier, *op.cit.*, p. 24.
[61] Béatrice Didier, *op.cit.*, p. 24.
[62] V. Woolf, *Instants de vie*, cité par Béatrice Didier, p. 25.

dans une nostalgie de leur intégrité originelle. « Nostalgie peut-être aussi d'un langage fait de balbutiements et de cris, de sensations et d'images, plutôt que de mots[63]. »

Le rayonnement de la femme s'exerce « en impulsions concentriques, à partir du noyau de son *moi*, et s'étend de proche en proche sur son royaume familier, dont l'extension ne dépasse pas néanmoins sa portée [64] », de la manière à laquelle le corps féminin « habite » son vêtement. Liée à son espace familier, la femme crée une écriture du *dedans*: le lieu où elle se sent maîtresse c'est l'intérieur de la maison et par extension l'intérieur du corps. L'écriture se retourne à ce *dedans* et devient une écriture de l'intérieur, « nostalgie de la Mère ou de la mer. Le grand cycle est le cycle de l'éternel retour[65] ». Aussi se laisse-t-elle bercée par cette nostalgie de l'origine, remettant en cause « le mythe masculin du progrès technique et de la foi dans le futur. Peut-être là encore notre époque qui découvre l'inanité et le danger du progrès indéfini, est-elle plus capable d'écouter, de lire l'écriture féminine, lasse d'un dehors toujours à conquérir et de ce temps linéaire tendu vers un futur décevant[66]. »

La chambre à soi et l'écriture cachée

La chambre à soi est toujours une projection du moi féminin. La chambre reste pour la femme« la première de ses défenses et de ses conquêtes, la première enceinte de l'univers » et devient « l'enveloppe, la conque de l'âme et comme son moule en creux[67] ».

C'est Virginia Woolf qui observe la première les deux raisons qui empêchent l'indépendance de la femme qui, une fois obtenue, pourrait la préserver des contraintes domestiques : d'abord, gagner sa vie afin de vivre en présence de la réalité, et ensuite disposer d'une « chambre à soi ». La difficulté pour la femme du siècle passé d'avoir une chambre à elle seule traduisait en fait l'impossibilité d'avoir un espace matériel, mais aussi l'un, intérieur, à elle. Tandis que l'homme a bénéficié toujours d'une pièce spécifiquement masculine- le cabinet de travail-, la femme n'a eu que le boudoir, un lieu vu plutôt comme un espace de libertinage.

[63] Béatrice Didier, *op.cit.,* p. 25.
[64] Pierre Fauchery, *op.cit*., p. 696.
[65] Béatrice Didier, *op.cit.,* p. 37.
[66] *Ibid.*
[67] Pierre Fauchery, *op.cit*., p. 696.

« L'architecture même de la maison, fût-elle confortable, ne prévoit pas pour la femme la solitude laborieuse qu'elle respecte chez l'homme[68]. »

Enfermée dans le cercle de son foyer, au sein duquel elle montre patience et soumission, lieu où règne la passivité, se dissimulant derrière ses broderies ou ses livres, la femme jette discrètement des coups d'œil vers le monde réel. La vraie vie est dehors, mais cette sphère « extra domestique » est réservée aux hommes. Peu à peu cependant la femme quitte sa place traditionnelle près de la fenêtre pour s'aventurer à l'extérieur de sa maison. Face à cette évolution, les hommes réagissent d'abord de façon autoritaire, puis défiante.

La femme ressent le temps de l'écriture comme un temps volé à l'homme et éventuellement à l'enfant. L'écriture est souvent cachée, occultée, non qu'elle soit absolument interdite, mais parce qu'elle est ressentie comme coupable. « Écriture de nuit, pour cette raison aussi : on se sent moins fautive, si le temps est pris sur le sommeil[69]. » L'écriture suppose déjà pour l'homme une transgression – pour écrire il faut enfreindre un interdit. La création suppose s'assumer la condition du créateur. « La transgression sera double ou triple chez la femme. Il s'agira non seulement de transgresser l'interdit de toute écriture, mais encore de le transgresser par rapport à l'homme et à la société phallocratique[70]. »

La chambre, comme tout espace clos, riche en symboles, renvoyant jusqu'au ventre maternel, est une allégorie de la solitude, de la réclusion. On pourrait beaucoup parler de la relation de la femme avec l'espace et même avec le temps, mais ce serait un sujet trop vaste et impossible à être abordé dans le cadre de ce chapitre qui a le rôle d'une introduction. Pour la femme-écrivain du XIX^{e} siècle, cet espace où elle peut être seule et se replier sur soi-même, est souvent un idéal intangible.

[68] Béatrice Didier, *op.cit.,* p. 13.
[69] *Ibid,* p. 16.
[70] *Ibid,* p. 17.

Écriture et identité. Dilemmes et dédoublement

« La femme a souffert pendant des siècles et souffre encore aujourd'hui d'un malaise de l'identité[71] », affirme Béatrice Didier. Pourquoi le problème de l'identité se pose avec tant d'acuité pour la femme ?

La construction de l'identité, issue d'une expérience très intime, n'est pas du tout une action solitaire : elle est une interaction qui met une personne en relation avec d'autres, avec des groupes, avec des institutions, avec le corps, avec des objets, avec des mots. On peut distinguer dans ce réseau d'interactions, trois « moments » fondamentaux : l'image qu'on a de soi-même, celle qu'on offre à autrui, celle qui est renvoyée par les autres. Habituellement, l'identité ressort de la coïncidence entre ces trois moments, tandis que l'incohérence peut mener à une véritable crise d'identité. Le sentiment d'être femme ressort donc de l'harmonie entre la façon de se sentir femme, de se manifester envers autrui et dont autrui la regarde. Pour la femme le problème qui se pose, souvent d'une manière irréductible, car il cache aussi le défi d'écrire c'est : être soi ou être dans le monde. « Comment écrire si une identité vous est refusée[72] ? »

Sans doute, la femme-écrivain n'est-elle pas une femme comme les autres, en écrivant elle a choisi de brûler les conventions, les stéréotypes, de se soustraire donc à toute forme d'idée reçue et d'affronter avec courage une société entière. Pourtant, par sa condition de femme, elle est vouée plutôt à la fragilité, à une sensibilité exacerbée quelquefois. De ces contradictions et combats intérieurs, elle se retrouve confrontée avec ce double choix : soit se « dé-charger » du poids de son propre sexe, devenant un être pareil à l'homme, soit par contre, trouvant sa valeur dans un approfondissement du féminin, en jouant « à fond la carte de l'altérité. À dire vrai, fort peu d'entre elles viennent à bout à cette contradiction[73]. »

Le rapport entre écriture et identité est extrêmement important pour la femme-écrivain, d'autant plus que son écriture est souvent autobiographique. Simone de Beauvoir met en évidence cette capacité des femmes de « se livrer » entièrement à travers leur écriture : « elles ont souvent décrit avec bonheur leur vie intérieure, leur expérience, leur univers; attachées à la substance

[71] Béatrice Didier, *op.cit.,* p. 34.
[72] *Ibid.*
[73] Pierre Fauchery, *op. cit.,* p. 102.

secrète des objets, fascinées par la singularité de leurs propres sensations, elles livrent leur expérience toute chaude[74] ».

Comment inscrire dans le discours cette individualité car le *je* est contestable ? Face à ce nouveau défi, la femme-écrivain cherche d'autres solutions. Il faut alors inscrire différemment l'identité dans le texte. Ce qu'elle fait« peut se traduire très concrètement par un usage révolutionnaire des pronoms personnels, une remise en cause entre le *je* et le *elle* et peut-être aussi le *tu*[75] ». Il arrive souvent que la femme n'ait pas le courage de dire *je* et recourt à une identité d'emprunt.

Les stéréotypes romantiques limitaient le corps de la femme à peu de choses : cheveux, front, bras, cheville, etc. « La chasteté avait alors, elle a même encore maintenant, une importance religieuse dans la vie d'une femme, et elle s'est à ce point enveloppée de nerfs et d'instincts que pour la détacher et l'amener à la lumière du jour il faudrait un courage des plus rares[76] ». La romancière du XIX^{e} siècle commence à parler de son corps, laisse parler son corps comme elle le sent et pas comme les autres le voient. Le corps féminin c'est la plus importante des conquêtes de l'identité.

Pour ou contre la notion d'« écriture féminine »

Existe-t-il une « écriture féminine », différente de celle des hommes ? Est-ce que ce rapport entre femme et écriture se manifeste différemment au XIX^{e} siècle par rapport au XX^{e} siècle, au fur et à mesure que la position de la femme change dans la société ? Ce sont des questions qui ont donné du fil à retordre et qui ont suscité beaucoup de débats, ce qui prouve la complexité des interrogations. Si, de nos jours, les différences sociales entre homme et femme se sont estompées, et cela a entrainé un changement au niveau de l'écriture, il est évident, pourtant, qu'au XIX^{e} siècle la situation particulière de la femme a entrainé une manière spécifique de se manifester devant l'acte d'écrire.

En 1827, l'académicien Anger écrit : « Si ce sont les femmes qui consomment le plus de romans, ce sont elles aussi qui en fabriquent le plus. Elles ont prouvé depuis longtemps leur aptitude particulière pour ce genre d'ouvrages où il faut plus de sentiment que de pensée, plus de

[74] Simone de Beauvoir, *op.cit.*, p. 636.
[75] Béatrice Didier, *op.cit.*, p. 34.
[76] Virginia Woolf, *op.cit*, p.75.

passion que de raison, plus de délicatesse que de force[77]. » Nous avons déjà ici quelques traits de l'écriture « féminine » ainsi qu'elle est vue au XIX[e] siècle : la présence des sentiments, des passions, la délicatesse. L'image de la femme est celle-ci, dans l'imaginaire collectif elle est le prototype de la fragilité, du mystère et ces qualités sont censées apparaître aussi dans son discours littéraire. Un siècle plus tard, en Roumanie, un écrivain roumain, Eugen Lovinescu, accorde à la femme-auteur les mêmes qualités : la sensorialité, la sentimentalité (pas nécessairement vue péjorativement), le mystère[78].

Pourtant, de telles caractéristiques n'apparaissent pas toujours comme positives et ce qui auparavant est vu comme qualité peut être tourné vers le défaut. Commentant l'attitude des femmes envers l'écriture, Simone de Beauvoir juge sévèrement les femmes-écrivains. Elle leur reproche la spontanéité qui remplace souvent le travail réfléchi, la timidité et la susceptibilité, le narcissisme qui accompagne souvent un complexe d'infériorité, le manque de courage et le conformisme, signes d'une sage modestie. Elle leur reconnaît quand même la capacité de « décrire des atmosphères, des personnages, indiquer entre ceux-ci des rapports subtils, nous faire participer aux mouvements secrets de leurs âmes » et la sensibilité devant la nature qui représente pour elle « un royaume et un lieu d'exil [79] ».

Au XX[e] siècle, le portrait de « l'écrivaine » se modifie en fonction des nouvelles réalités sociales. L'image de la femme change, en France surtout après 1968 et les mouvements féministes de 1970, la vision sur la littérature féminine change elle aussi radicalement et ce phénomène a une forte composante sociale.

L'égalitarisme n'implique pas nécessairement l'identification, le manque de différences. Pour Hélène Cixous, par exemple, dans les années '70, « l'écriture féminine » est vue comme une conséquence de la marche vers la libération de la femme.[80] Dans son discours, elle clame à forte voix la nécessité d'une littérature féminine, libérée des préjugés sexistes et essentiellement différente de celle masculine : « J'écris femme : il faut que la femme écrive la femme. Et

[77] Cité par Christine Planté, *op.cit.*, p.67.
[78] Voir Chapitre II de cette étude : « Quelques observations sur la notion de littérature feminine en Roumanie », p. 42.
[79] Simone de Beauvoir, *op. cit.*, p.635-636.
[80] Ses ouvrages les plus importants sont : *La jeune née* (1975), *Le Rire de la Méduse* (1975), *La Venue à l'écriture* (1977).

l'homme, l'homme[81]. » L'écrivaine établit donc une ségrégation claire entre les deux types de discours et remarque le côté caché de l'écriture féminine qui est la conséquence de la peur d'être ridiculisée par une société qui lui a fait une éducation « meurtrière » et qui est responsable donc pour l'état de soumission des femmes. La libération de la femme de la tradition « phallocentrique » se fera en écrivant, et l'atout des femmes est pour l'écrivaine son corps : « en s'écrivant, la femme fera retour à ce corps qu'on lui a plus que confisqué[82] ». Dans toutes ses études H. Cixous accorde une place particulière au corps de la femme et au rapport entre celui-ci et langage. L'écriture doit, selon elle, contribuer à la transformation de la culture et de la société, en revalorisant le rapport au corps.

Si Hélène Cixous est manifestement « pour » l'écriture féminine et pour un discours typiquement féminin, la sémioticienne Julia Kristeva récuse carrément l'écriture au féminin : l'écriture n'est pas affaire de sexe, affirme-t-elle. Toutefois elle reconnaît dans les livres qui appartiennent aux femmes des particularités stylistiques et thématiques qui permettent d'en faire ressortir un certain rapport des femmes à l'écriture. Mais il serait difficile pour elle de dire si celles-ci relèvent « d'une spécificité proprement féminine, d'une marginalité socioculturelle ou plus simplement d'une certaine structure (par exemple hystérique)[83] ». Julia Kristeva s'intéresse à la problématique féminine dans la mesure où celle-ci exprime une préoccupation éthique ayant rapport à la quête identitaire ; elle parle aussi d'une « sémiotique maternelle » qu'elle oppose au symbolique, vu comme lieu paternel. Néanmoins, elle conteste toute forme de réduction et de radicalisme, elle a une position modérée que nous considérons, nous aussi comme la meilleure : « Je suis pour une conception du féminin pour laquelle il y aurait autant de féminin que de femmes[84]. »

Après les années '80, la tonalité contestataire, présente dans les années '70 s'apaise et les ouvrages sont écrits dans un esprit qui a perdu le côté revendicatif, ce qui reflète de nouveau la marche de la société vers une nouvelle compréhension du féminin. En effet, les réalités sociales ont bien changé. « La fin des années 1980 est marquée par un recul, ou du moins par une stagnation du féminisme et des études féministes. La réflexion sur les femmes et sur ce qu'on

[81] Hélène Cixous, 1976, « Le Rire de la Méduse », in *l'Arc*, revue trimestrielle, no. 61, 1976, p. 61.
[82] *Ibid,* p. 43.
[83] Julia Kristeva, « Féminité et écriture. En réponse à deux questions sur *Polylogue* », *Revue des Sciences Humaines* 4, Université de Lille, III, p. 496.
[84] *Ibid,* p. 499.

commence juste, et de façon très marginale en France, à appeler les questions de genre est en littérature encore largement dominée par la notion d'écriture féminine[85]. »

Dans une perspective autant historique que sociale, Béatrice Didier propose dans son livre *L'écriture-femme* de 1981, une réflexion sur la féminité créatrice. On y retrouve certaines idées exprimées déjà, par exemple celle du narcissisme de la femme-auteur qui se cherche à travers le miroir de l'écriture et l'importance accordée à l'écriture autobiographique, idée qui a été exprimée aussi par Simone de Beauvoir. La quête de l'identité, un autre thème qui sera longuement débattu dans les années suivantes, fait que la littérature féminine soit un lieu de la reconstruction[86].

Au début de son analyse l'auteure semble faire la distinction entre : « écriture-femme » – texte écrit par une femme et « écriture féminine » – type d'écriture qui suppose certaines particularités décelables au niveau des thèmes et des formes. Elle hésite d'accorder le privilège de la singularité à l'écriture féminine parce qu'une femme écrivain a lu à coup sûr des ouvrages écrits par des hommes et en a été marquée. « La spécificité de l'écriture féminine n'exclut pas ses ressemblances avec l'écriture masculine[87] ». C'est pourquoi il est souvent difficile d'établir des différences nettes entre les deux. La femme-écrivain doit franchir le plus souvent les barrières qu'une société à prépondérance masculine a imposées au cours du temps et son écriture en a gardé trace.

Une autre voix féminine qui a une opinion à retenir sur le sujet de la féminité littéraire est celle de Christine Planté, pionnière des études sur le genre en France. Dans son ouvrage *La petite sœur de Balzac* elle identifie les clichés, les préjugés et les obstacles sociaux, politiques, culturels auxquels se sont heurtées d'abord celles qui étaient appelées *bas-bleus*.

Abordant le sujet des genres littéraires spécifiques pour les femmes-auteur, elle soutient que « les genres-femmes » seraient : le roman, les lettres, le journal intime, tandis que « les genres-hommes » seraient l'histoire et la poésie.[88] Même si le point de vue semble à un premier abord discutable, il faut reconnaître qu'il y a des différences essentielles entre les femmes romancières et les grands romanciers comme par exemple Balzac, Stendhal, Zola. Ce qui est

[85] Christine Planté, *La Petite Soeur de Balzac*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2015, nouvelle édition révisée, préface inédite de Michelle Perrot, postface inédite de l'auteure, p. 2.
[86] Béatrice Didier, *op.cit.*, p. 233.
[87] *Ibid*, p. 6.
[88] Christine Planté, *op.cit.*, 1989, p. 23.

propre à un roman féminin est d'une part le mélange d'imaginaire et de réel, et de l'autre le fait que le roman féminin est « une autobiographie déguisée » qui ne fait que « parler de soi »[89]. Une autre observation intéressante est celle que l'autobiographie accompagne la femme dans ses projets romanesques, qu'on devine George Sand derrière ses personnages féminines : Indiana, Lélia, Consuelo, etc. – mais l'autobiographie, à la différence du roman autobiographique (conformément à la définition de Philippe Lejeune) n'est pas un genre-femme, car celle-ci – et on a des exemples célèbres comme *Les Confessions* et *Les Mémoires d'outre-tombe* –est une œuvre d'art ayant une visée universelle et une valeur anthropologique, hauteur à laquelle un roman féminin, il faut le reconnaitre, ne s'élève pas souvent.

Christine Planté n'est pas parmi les défenseurs de la notion d'écriture féminine. Bien que son essai s'attache à décrire le personnage de la femme-auteur, vouée au dernier siècle à tant de risées, elle est plutôt critique à l'idée de « l'écriture féminine », considérée comme une « autre figure de l'inégalité[90] ». Elle soutient que revendiquer la différence est faux, car cela impose « une nouvelle norme du féminin en littérature, impliquant plus ou moins explicitement oralité, inscription du corps, rapport à la mère, refus de la logique et de la syntaxe, sensualité et désordre[91] ». Elle a une position tout à fait contraire de celle exprimée par Hélène Cixous, elle s'oppose fermement à la tendance de « différenciation » ou à celle de « mythification du féminin ». Étudiant les visées et les enjeux de la littérature féminine aux XIX^{e} et XX^{e} siècles et se tournant vers l'histoire, elle ne fait que déconstruire cette image d'une écriture féminine différente de l'écriture masculine. En revanche, elle reconnaît que le destin de la femme-écrivain est différent et souvent très difficile par rapport à celui des écrivains-hommes.

Le syntagme « écriture féminine » a suscité donc autant d'éloges que de négations et, à travers le temps, a eu un effet d'uniformisation, de dépersonnalisation susceptible de minimiser la littérature féminine. La diversité des points de vue est une preuve que ce problème ne peut pas être éludé si facilement ; il reste d'ailleurs, même de nos jours, une question ouverte. Si nous avons ressenti le besoin de passer en revue quelques opinions sur cette notion, c'est pour mettre en évidence un processus qui n'est pas encore fermé.

[89] *Ibid,* p. 233.
[90] *Ibid,* p. 17.
[91] Christine Planté, *op.cit.,* 2010, p. 4.

Conclusions

Si la situation de la femme-auteur au XIX^e^ siècle est celle décrite dans ces pages on pourrait se demander si cette position a changé à ce début de millénaire. Dans la seconde moitié du XX^e^ siècle et déjà au XXI^e^ siècle, rendre visibles les femmes, ramasser des données, « instituer des lieux de mémoire (archives de femmes, dictionnaires)[92] » constituent les points d'appui pour une histoire des femmes en pleine création.

En 2010, à quarante années de distance des mouvements féministes et à vingt-cinq de la parution de son ouvrage, *La petite sœur de Balzac*, Christine Planté remarque un profond changement en ce qui concerne la position de la femme-écrivain dans la société. Les études sur la féminité littéraire se multiplient, de nombreuses conférences, colloques ont lieu. Les ouvrages publiés dans les années '70-'80 sont réédités, comme c'est le cas de *La petite sœur de Balzac*. Dans la nouvelle édition, l'auteure ne se dédit pas des affirmations de la première, corrigée du point de vue des références et des formules d'écriture, mais elle ne la remanie pas, ce qui réaffirme la continuité avec le passé.

Christine Planté réaffirme les progrès qu'on a faits, mais en même temps constate que, vingt ans après, la femme-auteur a gardé une place marginale. « Vingt-cinq ans plus tard, l'état du monde, la situation des femmes, les rapports de genre et la place qu'occupe la littérature dans nos sociétés ont profondément changé, mais l'idée qu'on se fait en France du rôle des femmes dans notre tradition littéraire ne s'est pas radicalement transformée. De nombreuses études savantes et spécialisées sont venues compléter nos connaissances sur la question. Cependant à un large niveau, la vision transmise notamment par l'institution scolaire leur accorde toujours une place très marginale (entre 5 et 10 % des textes proposés à la lecture), poussant à ne voir dans leur production qu'une part mineure et anecdotique de la culture, qu'on peut éventuellement ignorer sans rien manquer de décisif. En ce temps où l'on cherche à promouvoir l'égalité entre les femmes et les hommes, rares sont encore, en France, les ouvrages de synthèse sur la littérature proposant une vision dégagée de préjugés sexistes et permettant de comprendre la persistance de ces préjugés – ce que s'emploie à faire ce livre[93]. »

[92] Michèle Perrot, *op. cit.*, p.19.
[93] Christine Planté, *op.cit.*, éd. 2010, p. 2.

Si, en 2010, Christine Planté parlait de l'absence des ouvrages de synthèse, dans les dernières années la situation a quand même changé. Les efforts pour imposer les femmes créatrices se sont concrétisés dans une œuvre d'une extrême richesse et d'une qualité typographique exceptionnelle, réalisée après quatre décennies de travaux – trois volumes d'environ mille pages chacun, qui enferment quarante siècles de création des femmes de tout le monde dans tous les domaines : histoire, arts, culture, politique, science, etc. Il s'agit du grand *Dictionnaire Universel des Créatrices*, paru en 2013 aux Éditions des femmes, sous la direction de Béatrice Didier qui signe aussi sa préface. Il a été conçu avec l'intention de combler l'absence des femmes dans les ouvrages de synthèse et d'offrir l'image concrète de la créativité de celles-ci, en rien inférieure à celle des hommes. Les deux ouvrages, celui de Christine Planté et celui dirigé par Béatrice Didier, ont en commun le fait qu'ils représentent pour les deux écrivaines l'occasion d'apprécier la distance parcourue depuis l'époque des premières prises de positions et de réfléchir sur l'évolution de la problématique, quelquefois en mettant en évidence l'apport de la notion de *genre*.

Dans la préface du dictionnaire, Béatrice Didier regarde rétrospectivement, la notion « d'écriture féminine » et remarque aussi le changement énorme dans la perception de la femme en tant qu'être créateur de littérature et d'art. À la question de savoir comment on pourrait définir le féminin, elle réitère la complexité de la problématique. Elle remet en cause déjà la position qu'elle avait eue en 1981. L'exploration de tant de domaines si divers, réalisée par le dictionnaire met en évidence la complexité des interrogations. Les questions que l'auteure se pose actuellement, avec plus d'intensité qu'autrefois sont : « Les œuvres créées par des femmes sont-elles une liberté de ton plus grande, une plus grande présence du corps, une plus vive attention à la vie quotidienne ? Se font-elles l'écho d'une souffrance plus constante dans la vie sentimentale (mariages forcés, violences subis, etc.) ? Quel rapport y a-t-il entre genre littéraire et genre au sens de *gender* ? » Les questions restent quand même sans réponse, car le dictionnaire, n'étant pas « un traité de féminisme », ne se propose pas forcément d'y répondre. « La forme du dictionnaire me semble être celle qui permet le mieux de poser les questions sans les résoudre, et finalement je crois que c'est plus honnête[94]. »

[94] Béatrice Didier, (dir.), Antoinette Fouque, Mireille Caille-Gruber, *Dictionnaire universel des créatrices*, Editions des femmes, Paris, 2013, 3 tomes, Préface Béatrice Didier, p. XXXV.

De nos jours il est indubitable que la situation de la femme-auteur a totalement changé par rapport au XIX[e] siècle et que, si à cette époque-là, la littérature féminine avait certaines particularités décelables au niveau du style et des thèmes abordés, fait qui était dû à la situation particulière détenue par la femme dans une société « masculine », de nos jours le processus d'indifférenciation, conséquence de l'égalité si difficilement obtenue par les femmes, se manifeste aussi dans le domaine de l'écriture, ce qui fait que la diversité thématique et stylistique des écrits féminins d'aujourd'hui vient à l'encontre de l'idée d'une « écriture féminine ». Le devoir des générations actuelles reste donc, tel ce grand dictionnaire des créatrices, de déterrer une littérature longtemps oubliée, d'essuyer la poussière qui s'est laissée sur certains ouvrages ou personnalités féminines[95].

[95] Voir aussi nos articles publiés les dernières années sur l'écriture féminine : "Feminine Writing" in the Past and Present in Romania, in *The European Proceedings of Social & Behaviural Science EpSBS, World LUMEN Congress. Logos Universality Mentality Education Novelty 2016*, pp. 87-94, published by Future Academy www. FutureAcademy.org.uk, http://dx.doi.org/10.15405/epsbs.2016.09.11, « Ecriture féminine-évolution d'un concept », in *Management intercultural*, Vol. XVIII, nr. 3 (37) / 2016, p. 421-427.

Chapitre II

Les premières femmes-écrivains roumaines au service de la francophonie

La culture roumaine à l'aube de la modernisation

Si en France la femme-auteur était au XIX[e] siècle bannie et ostracisée, quelle était sa position dans les Pays Roumains, un espace situé aux confins de l'Europe, entre Orient et Occident et marqué profondément par cette double appartenance culturelle ? Les dilemmes de l'identité se manifestent-ils encore ? Le dédoublement qui hante la femme occidentale est présent aussi dans le destin de l'écrivaine roumaine ? Est-ce qu'on pourrait parler ici d'un autre type de dédoublement, cette fois-ci de nature linguistique et culturelle ?

Au XIX[e] siècle les Pays Roumains traversent une période de symbiose de deux modèles culturels: l'influence orientale, subie depuis des siècles est en train de céder le pas devant le défi de l'Occident. La modernisation et l'occidentalisation de la société roumaine, jusqu'alors de facture orientale, commence par la révolution de 1848 et bat son plein au moment de l'Union des Principautés Roumaines, en 1859. L'aspect et l'esprit de la culture roumaine change, principalement au niveau des élites, puis, petit à petit à tous les niveaux de la société.

Après la période de cohabitation des deux styles, oriental et occidental, le dernier prend le dessus et ce qui se passe avec l'alphabet cyrillique, définitivement substitué par l'alphabet latin, avec les habits à l'oriental remplacés, non sans regret pour les boyards conservateurs, par les habits à l'européenne, se manifeste à travers toute la société – « l'habit » de la culture change, il s'insère dans « l'espace de la civilisation occidentale, retrouvant ainsi les anciennes racines latines », ce qui représente « un changement radical, une vraie révolution culturelle et mentale[96] ».

Le XIX[e] siècle, le siècle du romantisme et du symbolisme, époque où la France est le centre rayonnant de la culture européenne, devient ainsi un moment de grand éclat des relations culturelles franco-roumaines. La fascination qu'elle exerce sur la culture roumaine manifestée grâce à l'origine latine commune des deux langues engendre, à partir de la période mentionnée, un phénomène de « dépassement» des bornes linguistique pour un bon nombre d'écrivains roumains

[96] Lucian Boia, *Modèle français et expériences de la modernisation, Roumanie, 19[e]-20[e] siècles,* avant-propos et coordination de l'édition Florin Ţurcanu, Bucureşti, Institutul Cultural Român, 2006, p. 1-2.

qui écrivent parallèlement en roumain et en français, comme par exemple Vasile Alecsandri, Dimitrie Bolintineanu, Grigore Alexandrescu.

La francophonie et la francophilie des femmes

Les femmes participent activement à ce processus de modernisation et d'orientation vers l'Ouest, certaines par l'activisme social, d'autres par la plume. La seconde moitié du XIX^e^ siècle et le début du XX^e^ constituent une période de grande émulation intellectuelle pour les femmes – un moment marqué par leur entrée dans la vie professionnelle, par leur accès aux études supérieures et même par leur engagement politique. Un nombre croissant de femmes se consacrent à la littérature, devenant journalistes, traductrices, critiques littéraires, s'intéressant au folklore.

La francophonie et la francophilie des femmes et des jeunes « ont troublé la paix patriarcale d'un grand nombre de foyers[97] » et sont devenues l'expression d'un vrai conflit entre les générations. Les hommes étaient plus conservateurs, tandis que les femmes étaient plus ouvertes à la nouveauté, c'est pourquoi elles ont eu une contribution importante à l'assimilation des formes modernes de la civilisation.[98]

Au XIX^e^ siècle, dans les Pays Roumains l'élite savante s'exprime en français, c'est la langue des salons, de l'élégance, de la culture et tout le monde doit la connaître. L'existence des salons fait que la société soit largement dominée par l'oralité. Le roumain ne sert qu'à parler aux domestiques. Les premières écrivaines réussissent d'une part à franchir les bornes linguistiques et culturelles, utilisant le français de manière créatrice, écrivant et publiant parallèlement en roumain et en français et de l'autre, à dépasser ce niveau prédominant oral.

Les femmes qui osent écrire et sortir de l'anonymat publiant, s'imposant dans la vie publique, ont donc un destin particulier, du fait de réussir à s'échapper à une existence qui les destine à la « chaleur » conjugale. La plupart se donnent beaucoup de peine pour dépasser leur

[97]Sultana Craia, *Francophonie et francophilie en Roumanie*, version française par Ileana Cantuniari, Bucureşti, Editura Meronia 2006, p.13.

[98] Il y a des voix qui affirment que « les femmes semblent témoigner d'une plus grande facilité que les hommes quand il s'agit d'acquérir une langue étrangère. » Cf. Jill Taylor, « L'insécurité linguistique des femmes : mythe ou réalité ? Les voix derrière le voile », in *Les femmes et la langue. L'insécurité linguistique en question*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, 1998, p. 143.

statut social qui les voue à l'infériorité et s'affirmer dans un monde d'hommes. Certaines sont des personnalités qui appartiennent également à l'espace culturel français et roumain, comme Elena Văcărescu, Marthe Bibesco, Anne de Noailles.

Les premières femmes-écrivains ont une activité complexe: elles sont non seulement écrivaines, mais aussi traductrices, journalistes, éditrices, ethnologues avant la lettre. Une partie importante de leur œuvre est consacrée au folklore et cela vient de l'intérêt qu'elles portent aux réalités roumaines même si elles vivent à l'étranger, comme c'est le cas d'Elena Văcărescu, Dora d'Istria, Marthe Bibesco. Beaucoup d'entre elles se consacrent à l'enseignement comme Constanţa Dunca-Schiau, Maria Boucher-Movilă. Elles sont souvent des militantes pour l'émancipation de la femme, comme la comtesse Elena Ghika (Dora d'Istria).

Ce phénomène d'émancipation entraine donc l'ouverture vers de multiples aspects de la culture, aussi les premières femmes-écrivains roumaines sont-elles des personnalités plurivalentes qui se manifestent également, comme c'est le cas de Margareta Miller-Verghy, dans des domaines très divers. Appartenant à des familles aisées, ces écrivaines bénéficient d'une bonne éducation, la plupart font des études à l'étranger, sont érudites et polyglottes. L'accès à la culture leur est facilité par leur bilinguisme et en général par la connaissance des langues étrangères.

Débuts de la littérature féminine

Les débuts de la littérature originale dans les Pays Roumains peuvent être situés vers la moitié du XIX^{e} siècle. Jusqu'à cette période, il y avait la mode des traductions, mode critiquée par Mihail Kogalniceanu en 1840 dans son *Introduction* à la revue *Dacia Literară* où il insiste sur l'idée de création originale et condamne fermement « la manie des traductions », affirmant que celles-ci ne peuvent pas constituer une vraie littérature. Les premiers romans masculins mentionnnés par *Dicţionarul cronologic al romanului românesc*[99] sont: *Pustnicul*, attribué à Mihail Kogălniceanu, publié en 1844, *Elvira sau amorul fâr de sfârşit*, publié en 1845 sous les initiales D. F. B, *Tainele inimii,* roman signé par Mihail Kogalniceanu et publié en 1850, *Hoţii şi Hagiul*, paru en 1853, appartenant à Al. Pelimon, *Aldo şi Aminta*, publié en 1855 par Costache Boerescu, *Manoil*, paru en 1855, un roman écrit par Dimitrie Bolintineanu. Et la liste pourrait continuer avec *Misterele Bucureştiului*, signé par George Baronzi, paru en 1862, *Elena,* par

[99] *Dicţionarul cronologic al romanului românesc*, Editura Academiei Române, Bucureşti, 2004.

Dimitrie Bolintineanu, paru la même année et celui qui est déjà très connu *Ciocoii vechi şi noi*, paru en 1863.

Il est intéressant à remarquer qu'il n'y a presque pas de décalage temporel entre l'apparition de la littérature masculine et de la littérature féminine et que l'entrée des femmes dans la profession d'écrivain se fait, paraît-il, plus facilement qu'à l'Occident. Une possible explication pourrait être celle que, dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle, au moment de l'apparition des écrits des femmes dans les Pays Roumains, le modèle occidental, déjà affirmé, a facilité l'imposition et l'acceptation de la femme en tant qu'être créateur, ici, aux portes de l'Orient.

Ainsi, dans la deuxième partie du XIX[e] siècle, suivant d'ailleurs les modèles masculins, apparaissent les premiers romans féminins. Pourtant, comme leurs « con-soeurs » occidentales, les premières femmes-écrivains roumaines utilisent des pseudonymes tels « Doamna L », « Smara » (Smaranda Gheorghiu), « Carmen Sylva » (Elisabeta, princesse de la Roumanie), « Dora D'Istria » (Princesse Elena Ghica), « Alba Monte » (Eliza Opran). Le premier roman écrit par une femme est *Omul muntelui*, paru en 1857, signé « Doamna L. », roman qui a suscité des controverses concernant sa « paternité ». Il est attribué à Maria Boucher-Movilă ou à celle-ci en collaboration avec l'historien V. A. Urechea[100].

Dans cette période de début de la littérature féminine, on assiste à un phénomène intéressant, qui a été très peu remarqué : les premières écrivaines roumaines sont, pour la plupart, bilingues, écrivant et publiant parallèlement en roumain et en français. Ce phénomène du « bilinguisme créateur », analysé par Dumitru Chioaru dans son livre *Bilingvismul creator*[101], qui ne s'occupe pas pourtant des femmes-écrivains, s'explique par le fait que, à l'époque de l'apparition de la littérature féminine, à la moitié du XIX[e] siècle, les Pays Roumains sont éminemment francophones.

Le phénomène du bilinguisme créateur n'est pas spécifique pour la littérature féminine, il y a des écrivains-hommes qui ont écrit en roumain et en français, tels Panait Istrati, B. Fundoianu,

[100] La question reste controversée, deux ouvrages critiques importants pour la littérature féminine mentionnent deux autres femmes-écrivains comme étant les « premières » : Ecaterina Săndulescu, Margareta Miller-Verghy, dans l'ouvrage *Evoluția scrisului féminin*, Bucovina, 1935 affirment que c'est Elena Hartulari, tandis que Elena Zaharia Filipaș, en *Studii de literatură feminină* (Paideia, 2004) donne comme premier nom de femme-écrivain, Sofia Nădejde.
[101] Dumitru Chioaru, *Bilingvismul creator*, Cluj, Limes, 2013.

Emil Cioran, Eugen Ionesco, mais cette convergence entre l'écriture féminine et la francophonie est présente seulement dans cette période historiquement déterminée, la deuxième moitié du XIX^{e} siècle. Au début du XX^{e} siècle déjà, les deux voies se séparent, et dans la période de l'entre-deux-guerres, où la littérature féminine connaîtra un essor particulier, les femmes, n'écriront plus en français. Cela peut être considéré, en dehors des aspects culturels, un problème d'identité: les premières femmes-écrivains roumaines ont probablement cette identité biculturelle. Cela reste une question à creuser que de futures études pourront approfondir, nous nous contentons seulement de la signaler.

Une possible périodisation de la littérature féminine francophone

Il existe peu d'études consacrées à la littérature francophone roumaine, la plupart en sont des anthologies. Le manque d'ouvrages de synthèse, de dictionnaires, explicable par l'impossibilité d'écrire sur ces thèmes dans les années qui ont précédé le moment '89, fait qu'en pénétrant dans ce domaine, on a l'impression d'entrer dans un territoire presque vague. Néanmoins, une telle littérature, pensée et écrite dans la langue de Racine, mais à même de préserver les acquis culturels de la langue d'origine, peut présenter un intérêt non seulement esthétique, mais aussi interculturel, c'est une littérature qui puise à deux expériences culturelles différentes, un phénomène de « cohabitation » culturelle.

Dans les histoires littéraires il n'y a aucune trace de cette littérature féminine francophone. Les seuls ouvrages qui la mentionnent sont la *Bibliographie franco-roumaine du XIX^{e} siècle, tome premier*, parue en 1895, rééditée, avec les ajouts nécessaires, en 1907[102] et la *Bibliographie franco-roumaine* réalisée par Alexandre et Getta Hélène Rally, en 1930[103]. Après 1989, un bon outil de travail, paru en 2004, est *Dicţionarul cronologic al romanului românesc* (*Le dictionnaire chronologique du roman roumain*)[104].

Les écrivaines qui apparaissent dans le dictionnaire chronologique du roman sont Marie Boucher-Movilă, Constance Dunca-Schiau, Alba Monte. Pourtant dans les deux bibliographies

[102] Georges Bengesco, *Bibliographie franco-roumaine depuis le commencement du XIX^{e} siècle jusqu'à nos jours*, 2^{e} édition augmentée d'une préface, d'un supplément, 1895-1906 et d'un index alphabétique, Paris, 1907. La première édtion avait paru en 1895 : Georges Bengesco, *Bibliographie franco-roumaine du XIX^{e} siècle, tome premier*, Bruxelles, Paul Lacomblez Editeur, 1895.
[103] Alexandre Rally et Getta Hélène Rally, *Bibliographie franco-roumaine,* Préface Mario Roques, Paris, E. Laroux, 1930.
[104] *Dicţionarul cronologic al romanului românesc*, Editura Academiei Române, Bucureşti, 2004.

citées, Georges Bengescu et Alexandre Rally mentionnent encore quelques écrivaines, totalement inconnues, car n'apparaissant que dans ces deux bibliographies. La plupart sont des descendantes de la famille Ghika, la grande famille de boyards roumains (Marie Demetrius Ghika et Marie Grégoire Ghica), ou liée à cette famille par mariage (la princesse Aurélie Ghika), une autre étant de la famille Golescu, une autre famille de boyards roumains (Hélène Golescu).

À la liste de ces premières écrivaines on doit ajouter les noms de quelques diaristes dont les journaux sont encore en manuscrit à la Bibliothèque de l'Académie. Elles aussi sont des descendantes des familles de boyards roumains et rédigent leurs journaux en français : Zoe Cantacuzène, *Mon journal* (1854-1855), Zoe Şuţu, *Însemnări zilnice* (1882-1941), Zoe Bengescu, *Memorii* (1892-1895, 1896-1898, 1911)[105]. Ces femmes ne sont mentionnées par aucun dictionnaire et leurs journaux n'ont constitué l'objet d'aucune recherche, pourtant leurs écrits constituent une forme de littérature, encore naissante dans les Pays Roumains et constituent une preuve que le journal a été parmi les premières manifestations littéraires des femmes.

La *Bibliographie franco-roumaine* de Rally mentionne comme premiers romans écrits par des femmes-écrivains roumaines ou franco-roumaines et publiés en France: *Elena. Phanariotes et Roumains*, paru en 1862, écrit par Constance De Dunka (Camille d'Alb), *Les sept montagnes, Histoire moldave*, 1865 et *Loupo*, 1867, par Marie Boucher-Movilă, *La Duchesse de Cerni*, 1866, roman écrit par la Princesse Marie-Grégoire Ghica, *Une destinée étrange*, par Alba Monte (Eliza Opran), paru en 1880, *Devoir ou folie*?, paru en 1899, *Un dévouement sublime sous la terreur*, paru en 1904, *Histoire d'Edmée ou L'expiation*, paru en 1907, romans écrits par Hélène de Golescu, *Inassouvi*, par Lélia Georgescu, paru en 1907.

La bibliographie de Rally, de 1930, est le dernier ouvrage qui mentionne ces écrivaines, depuis, les efforts pour réaliser de tels ouvrages de synthèse enfermant l'histoire des relations franco-roumaines se sont arrêtés. C'est pourquoi à propos des premières femmes-écrivains nous n'avons que des informations fragmentaires dans le meilleur des cas. Il est très difficile de retrouver les traces de ces écrivaines qui n'apparaissent que dans les deux ouvrages, malgré leur apport à la constitution d'une littérature féminine d'expression française.

[105] BAR, Manuscrits en français, Mss. 258, Mss. 154, Mss. 225-230.

Dans le but de dresser un petit panorama de la littérature féminine d'expression française de la seconde moitié du XIX^{e} siècle selon le critère chronologique, nous avons établi une périodisation: la première génération de femmes-écrivains francophones est constituée par Maria Boucher-Movilă, Elena Ghika (Dora d'Istria), Constanţa Dunca-Schiau (Camille d'Alb), Eliza Opran (Alba Monte), Marie Demetrius Ghika, la princesse Aurélie Ghika, Hélène de Golescu, Iulia Haşdeu, Lelia Georgescu, qui publient leurs livres, pour la plupart des romans, entre 1850-1900. Toutes les femmes n'étaient pas francophones, aussi, parallèlement à cette littérature d'expression française, existe-t-il des écrivaines qui, à partir du 1880, donc vers la fin du XIX^{e} siècle, publient leurs romans en roumain comme Emilia Lungu, Maria Baronzi, Adela Xenopol, Sofia Nădejde, Bucura Dumbravă, Elena Bacaloglu, etc. Elles commencent une tradition qui continuera surtout à l'époque de l'entre-deux-guerres par une foule d'écrivaines, dont la plus connue restera Hortensia Papadat-Bengescu, qui, elle aussi a débuté par des poésies en français, restées jusqu'à présent à l'état de manuscrit.

La première vague d'écrivaines francophones est suivie par la deuxième, celle des écrivaines qui sont déjà consacrées, telles Elena Văcărescu, Marthe Bibesco, Anne de Noailles. Entre ces deux catégories, les « pionnières » et les « consacrées » on pourrait situer Margareta Miller-Verghy, qui fait l'objet de cette étude. Elle débute en 1883 avec la nouvelle *Paul*, traduite, paraît-il, du français, qui paraîtra pourtant en roumain, mais son premier roman, paru en roumain et ultérieurement en français, date de 1919/1921, aussi pourrait-elle être rangée dans les deux catégories. Comme le destin littéraire de Margareta Miller-Verghy embrasse deux siècles, elle pourrait faire partie aussi de la troisième vague d'écrivaines, celles qui ont écrit et publié entre les deux guerres, qui n'ont plus été bilingues.

Écritures féminines dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle et au début du XX^{e}

Quels sont les thèmes, les techniques, les particularités de cette littérature féminine écrite dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle et au début du XX^{e} siècle? Est-elle particulièrement « féminine » ? Comme l'analyse approfondie n'en constitue pas l'objet de notre étude, nous allons nous contenter d'esquisser quelques considérations sur les écritures des femmes-écrivains qui ne sont pas du tout connues, ignorant volontairement celles qui sont déjà consacrées.

Ce qu'on remarque dès le début c'est qu'elles ne sont en rien inférieures aux écrivains-hommes; les modèles sont d'ailleurs les mêmes. Du point de vue stylistique, les moyens utilisés sont toujours les mêmes. Ce qui pourrait être considéré comme « féminin » sont les discours sur la condition féminine qui apparaissent chez presque toutes les écrivaines et une certaine prédilection pour les genres du *moi* : le roman épistolier, le journal, le roman autobiographique. Pourtant, les écrits ont une grande variété de formes et de techniques, malgré la période de début.

La plupart des œuvres sont des romans parce que celui-ci reste le modèle le plus répandu, du roman médiéval à l'époque actuelle, cette forme de narration est le plus couramment utilisée. Au XIX[e] siècle le roman est conçu comme un miroir de la réalité : le narrateur est celui qui promène le miroir. « Si le romancier est l'historien de son temps, il est naturel qu'il montre la même discrétion, qu'il affiche la même neutralité qu'un historien professionnel : sa mission est de rapporter des faits aussi objectivement que possible et il atteint son but quand il donne l'impression que l'histoire se raconte elle-même[106]. » Ainsi les premiers romans autant masculins que féminins ont une dimension historique clairement exprimée et surprennent souvent « l'air du temps ».

Comme typologie, ces premiers romans féminins peuvent être considérés comme des romans sociaux : ceux de Maria Boucher-Movilă ou ceux de C. Dunca-Schiau, des romans historiques, ceux écrits par Hélène de Golesco, des romans épistoliers : *La Duchesse de Cerni, Une destinée étrange,* écrits par Aurélie Ghika et Alba Monte (Eiza Opran). En dehors des romans il y a les écrits de réflexion d'Aurélie Ghika ou les journaux mentionnés déjà, celui d'Iulia Haşdeu et celui de Margareta Miller-Verghy, le dernier étant encore à l'état de manuscrit.

Maria Boucher-Movilă est, paraît-il, la première écrivaine francophone roumaine. D'origine française, elle arrive dans les Pays Roumains comme gouvernante dans une famille de boyards. Le portrait réalisé par Ştefan Cazimir dans sa petite brochure met en valeur les qualités de l'écrivaine, qui, en tant que « modeste et laborieuse travailleuse sur le champ de la littérature, a contribué, par son œuvre en roumain et en français, à la lutte pour le progrès et l'émancipation sociale de sa patrie adoptive[107] ».

[106] Michel Raymond, *Le Roman*, Paris, Armand Colin, 2000 (1987), p. 118.
[107] Ştefan Cazimir, *Scriitoarea franco-română Marie Boucher*, Analele Universităţii Bucureşti, Seria Ştiinţe Sociale, anul X, nr. 23, 1961, pp. 178.

Les sept montagnes, publié en France en 1863, est parmi les premiers romans parus en France appartenant à une auteure franco-roumaine. En guise de préface il conserve un témoignage du poète Vasile Alecsandri sur la bravoure et la force de résister des paysans montagnards qui « seuls, parmi les Roumains », « osaient regarder un boyard en face » et se gouvernaient d'eux-mêmes, créant de vraies « républiques de paysans, calmes et laborieuses », où ils ne reconnaissaient que leurs vieilles coutumes[108].

Le récit, réalisé selon les contraintes de l'époque, oppose le personnage principal, le grand boyard, Pierre Ursaki, le messager du prince régnant, aux habitants d'un village situé dans une vallée entourée par sept montagnes. La description du personnage renvoie au portrait du „ciocoi" présent dans plusieurs romans de l'époque: « un gros homme trapu au sourire perfide, à la démarche oblique[109] » qui croit que tout peut être acheté, même le cœur de la jeune Todora, la fille du prêtre Yoan, le chef spirituel du lieu. Son intention est d'usurper le droit des paysans, maîtres de ces terres depuis Etienne le Grand qui les leur a données en guise de récompense après une bataille gagnée, au cours de laquelle il a été aidé par les sept fils de Vrantchoaia. Ils ont constitué une sorte de république dirigée par un conseil de vieillards, Pour s'emparer de ces terres, il met en jeu tous les moyens: dresse un procès et recourt à de nombreuses intrigues pour arriver à ses fins. Devant la sagesse et l'habileté des Rézèches, le prince se décide à recourir à la force. Pourtant, la violence n'y sert à rien, les montagnards réussissent à déjouer tous les plans diaboliques du prince et de son fidèle boyard et l'histoire finit par la victoire des Rézèches qui continueront leur vie tranquille dans leur coin de nature sauvage.

Qu'est-ce qu'on remarque à ce premier roman écrit par une femme? Le discours épique ne dépasse pas la manière d'écrire de l'époque de début de la littérature et le lecteur moderne pourrait reprocher le romantisme facile, la sentimentalité exagérée, le pathétisme, l'artificialité. La trame épique est construite schématiquement sur l'opposition bien-mal, les personnages sont rangés, eux aussi, des deux côtés, les « bons » étant idéalisés, tandis que les « mauvais » traités dans des couleurs très sombres. Les qualités ne manquent pas toutefois. Un certain art de la gradation fait que la composition soit solide. La rencontre entre le père Yoan et le prince régnant est réalisée avec de la finesse psychologique. La capacité de décrire d'une manière très réaliste

[108] Marie Movilă, *Les sept montagnes, Histoire moldave*, Paris, E. Dentu Éditeur-Libraire, 1865, Préface.
[109] *Ibid*, p. 8-9.

des milieux sociaux, des mœurs de l'époque ou de créer des personnages véridiques qui ne manquent pas de couleur locale représentent un autre atout de cette prose, comme l'évocation du procès à la suite duquel les paysans auraient dû être spoliés. Publié en France, ce roman a dû subir les contraintes éditoriales françaises, ainsi les mots roumains difficiles à traduire ou intraduisibles ont été orthographiés en français et très souvent expliqués par des notes de bas de page.

Dans un autre écrit, *Loupo*, publié à Paris dans la *Revue moderne* en 1867, no. 8-12, on rencontre la même critique sévère à l'adresse des boyards roumains. Les pages qui reflètent les mœurs de l'époque sont les mieux réalisées.

Constanța Dunca-Schiau[110] (1843-?) est aussi parmi les premières écrivaines roumaines; son activité littéraire de pionnière est doublée par celle de féministe. Elle a eu la chance d'être plus connue que les autres écrivaines de sa génération, son profil apparaît déjà dans *Dicţionarul literaturii române de la origini până la 1900,* paru en 1979.[111] Constanța Dunca-Schiau a été la première femme roumaine qui a étudié à l'étranger, à Vienne et à Paris, étant toujours la première à obtenir les brevets de capacité à Sorbonne et à obtenir les certificats de hautes études au Collège de France. Revenue en Roumanie, elle rédige, en 1863, un projet-mémoire destiné à améliorer l'éducation de la femme, projet qu'elle soumet au prince Alexandru Cuza, intitulé *Fiicele poporului. Proiectul prezentat domnitorului şi Camerei Deputaţilor asupra educaţiunii populare a fetelor în România*, 1863 (*Les filles du peuple. Projet présenté au prince Cuza et à la Chambre des députés sur l'éducation populaire des filles en Roumanie*). La loi de l'instruction publique de 1864 a utilisé ses idées et grâce à celles-ci l'instruction publique est devenue obligatoire et gratuite pour les garçons et les filles également, on a créé des Écoles Normales pour que les femmes puissent devenir institutrices et professeures, on a créé des écoles d'arts et métiers pour les filles.

Dans la conférence *Feminismul în România (Le féminisme en Roumanie),* elle dépeint la situation de la femme intellectuelle dans les Pays Roumains et il est intéressant à remarquer les similitudes avec la manière dont on regarde la femme en France. « La femme pensante, la femme idéaliste, la femme artiste-poète ou la femme philosophe étaient, dans les racontars, une exaltée,

[110] En français elle a publié sous le nom de Constance De Dunka-Schiau.
[111] Academia Republicii Socialiste România, Institutul de Lingvistică, Istorie Literară şi Folclor al Universităţii Al. Ioan Cuza, Iaşi, *Dicţionarul literaturii române de la origini până la 1900,* Editura Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1979, p. 308.

dans le sens le plus railleur, elle était prise pour une folle. Dans le meilleur des cas elle passait pour une excentrique ridicule, indigne de considération[112] ». Le féminisme de l'écrivaine n'est pas pourtant déclaratif et revendicatif, prônant la masculinisation de la femme qu'elle rejette de toutes ses forces[113], mais l'un engagé, désireux de faire quelque chose d'important pour l'éducation et l'émancipation des femmes roumaines, c'est un féminisme « rationnel et prudent qui peut amener la femme et l'humanité à la perfection et bonheur[114] ». Son idéal de femme est celle qui, après avoir acquis une instruction complète, sera capable d'élever ses enfants en leur cultivant le sens de la beauté et de la moralité.

Son roman *Elena. Phanariotes et Roumains,* publié en France en 1862[115] est un roman d'amour qui s'inscrit dans la tradition des romans de l'époque. Les deux personnages principaux portent d'ailleurs les noms des héros de Dimitrie Bolintineanu : Manoil et Elena. Les caractères sont en fort contraste : Manoil est le type du héros romantique, d'une sensibilité maladive, capable de grands élans du cœur, Elena, fille fragile et délicate qui finit par tomber dans le piège du phanariote Zonidis, le type du « ciocoi », l'arriviste qui recourt à tous le moyens possibles pour arriver à ses fins. Dans ses manigances pour séduire la jeune Elena, il emploie toutes les ruses et pour pouvoir divorcer il met en scène une fausse trahison de sa femme

Des coups de théâtre, construits d'après le modèle romantique sont souvent mis en scène pour accroître la tension. La trame épique se développe par des scènes d'un dramatisme construit, artificiel, les situations sont prévisibles, schématiques, il y a un pathétisme des dialogues. Ce qui reste viable et vainc le temps sont les descriptions qui gardent la couleur de l'époque, très réalistes : celle de la ville de Jassy[116] celle des bals, la description de la nuit au monastère de Varatik[117], les portraits des personnages-type de l'époque, qui gardent la patine du temps. L'intention moralisatrice de l'auteure est fort visible. En général, les femmes sont ingénues, sages, tandis que les hommes sont souvent méchants, cyniques, intrigants, exception faisant le jeune

[112] „Femeia cugetătoare, femeia idealistă, femeia artistă-poetă, ca şi femeia ca filosoafă, în ochii, în gura lumii, era o « esaltată » în batjocoritorul înţeles al cuvântului, era o « smintită ». În cel mai bun caz trecea de escentrică ridicolă, nedemnă de consideraţiune", Constanţia De Dunca-Schiau, *Feminismul în România,* Conferinţă, Tipografia Toma Basilescu, 1904, p. 30.
[113] *Ibid*, p. 29.
[114] *Ibid*, p. 33.
[115] Constance De Dunka (Camille d'Alb), *Elena. Phanariotes et Roumains*, Paris, E. Dentu Éditeur, 1862.
[116] *Ibid*, p. 3-4.
[117] *Ibid*, p. 203-204.

Manoil, d'une sensibilité exacerbée. On retrouve ici l'idée exprimée auparavant, celle que dans la littérature féminine, les personnages-hommes manquent souvent de caractère[118].

La fin du roman est tragique : Florica meurt de chagrin, Elena est poignardée par l'ancienne épouse de Zonidis, folle. Seul, le prince phanariote s'échappe, mais endetté par les sommes dépensées en vue de conquérir le trône. Chassé par le prince régnant Ghika, il part à Paris où il se fait appeler « le prince valaque » et se marie, pour la troisième fois, avec une ex-danseuse.

Ce qu'on pourrait retenir comme présentant un intérêt documentaire c'est le portrait du boyard à l'époque de cohabitation des styles oriental et occidental, portrait qui confirme affirmation faite au début de ce chapitre, à savoir celle que les boyards roumains étaient conservateurs et n'avaient aucun désir d'accepter le progrès : « Grégory Manescu était un de ces vieux boyards aux mœurs simples, dont le type tend à se perdre. Franc et cordial par nature, mais antipathique aux idées nouvelles, il protestait de toutes les manières contre les innovations de son temps, son costume même en était une preuve, il portait en effet, la longue robe de soie, l'ample pelasse de martre, le large pantalon de mérinos rouge serré au bas de la jambe, la calotte cerise, les babouches jaunes et le long cachemire en guise de ceinture. Rien ne manquerait à son costume oriental : le chapelet d'ambre, la montre turque, et jusqu'à *l'ischlik*, cet énorme bonnet rond de deux pieds de haut sur quatre de circonférence[119]. » Grigore Manescu, aimait peu tout ce qui évoquait la civilisation occidentale, il s'insurge surtout contre le langage très poli et plein de fioritures de provenance française: « Allons, dit-il, quand aurez-vous fini toutes ces phrases ? Tu veux danser avec ma fille, n'est-ce pas ? Eh, bien ! Demande-le-lui tout honnêtement[120]. »

Le même souci documentaire on le retrouve dans le portrait du Phanariote, dressé avec un visible parti-pris: « Le Phanariote, né dans le faubourg du Constantinople, dont il tire son nom, est un Grec renié par sa patrie, qui cherche à se greffer sur la première nation venue. Le Phanariote, avant 1820, commençait par vendre de la limonade dans la ville des Sultans et finissait par monter sur quelque trône des Principautés Danubiennes. Tout l'or qu'il amassait dans ses mille commerces, il le versait à pleines mains dans les poches des vizirs, ceux-ci vendaient à l'enchère

[118] Voir ci-dessus, le sous-chapitre « Le narcissisme. Le *moi* n'est pas toujours haissable ». Cf. Béatrice Didier, *op.cit.*, p. 30 : « Les meilleures romancières parviennent bien à créer des personnages masculins, mais dont le caractère souvent réside dans l'absence du caractère. »
[119] Constance De Dunka (Camille d'Alb), *op. cit.*, p. 11.
[120] *Ibid*, p. 11-12.

le trône des Principautés qui ne leur appartenait pas. Le Phanariote, revêtu de la *kouka* princière, arrivait avec plusieurs de ses compatriotes aussi avides que lui. Tous les ministères, toutes les hautes dignités étaient partagées entre les favoris ; chacun cherchait à dépouiller boyards et villageois indigènes, sachant que sous peu un autre débitant de limonade arriverait de Constantinople, revêtu de la dignité de prince[121]. »

Les idées concernant le progrès et la condition de la femme sont marquées par une position d'équilibre: il faut accepter le progrès sans nier la tradition. Ces idées, que l'auteure développera plus tard pendant ses conférences sont à l'époque très novatrices. On pourrait considérer la prose de Constance de Dunka-Schiau comme « féminine » par les sentiments qui sont souvent hypertrophiés, par les personnages masculins qui sont soit un comble de méchanceté et de ruse, soit esquissés d'une manière romantique, comme le damné, qui succombe à cause de sa passion.

Alba Monte (Eliza Opran). Sur cette écrivaine nous n'avons aucune information, sauf celle qu'elle est l'auteure du roman *Une destinée étrange*[122], publié en 1880, roman qui n'existe plus d'ailleurs dans aucune bibliothèque de Roumanie. C'est un roman épistolaire dont la matière est constituée des lettres de Julia Castelnalt de Raon, lettres adressées à son amie Constance de Saint-Brieuc. Constance a quitté déjà le pensionnat où elles se sont connues et, revenue à la maison, est en train de se marier ; la relation reste vivante par l'intermédiaire des lettres.

À travers ces lettres, la voix narrative, celle de Julia, raconte son histoire de vie : morte quand la fille était en bas âge, sa mère l'avait confiée à sa meilleure amie, qui était aussi la marraine de la fille. Celle-ci l'élèvera jusqu'au moment où elle-même s'approchera de la fin de la vie. Pour ne pas la laisser dans les mains de son oncle, le frère de sa mère, décidé à la spolier, la marraine l'épouse (malgré l'âge de la fille) à son frère, un personnage bizarre qui n'aimait que la peinture et la nature. Bientôt la fille est amenée en France comme pensionnaire chez Mme Desrosiers. Pourtant, celle-ci est obligée de fermer le pensionnat à cause des difficultés financières. Soucieuse pour le sort de Julia, elle écrit à Henri de Raon, le « mari » de Julia qui fait son apparition et propose à la fille de l'emmener à sa maison et d'y vivre séparément jusqu'à l'âge de la maturité ; moment où ils décideront s'ils resteront ensemble comme mari et femme ou ils

[121] *Ibid*, p. 127-130.
[122] Alba Monte (Eliza Opran), *Une destinée étrange*, Paris, E. Dentu Éditeur, Libraire de la Société des gens de lettres, 1880, republié en roumain sous le titre *O soartă stranie*, foiletonul revistei *Războiul*, 1880, an III, nr. 109-112.

divorceront. Entre les deux commencent une histoire d'amour faite d'avancées et de reculs qui finira par l'accomplissement de l'amour.

Une destinée étrange est un très bon roman, bien écrit, dont le discours est très spirituel, les lettres sont un « bavardage » intelligent, écumant. À le lire, on n'a pas l'impression d'avoir affaire à un des premiers romans. Il est très probable que l'auteure a passé une bonne partie de sa vie en France, ainsi s'explique la qualité de la langue française qu'elle utilise, le roman ne semble pas être une traduction. La forme de la lettre[123] confère plus d'authenticité et la radiographie d'un sentiment, qui est suivi dans sa progression, de la méfiance à l'amour, est très bien réalisée. On trouve des pages intéressantes sur « la chambre à soi », sur les occupations de la jeune fille[124], les femmes mariées[125], l'art de la causerie[126], la nature[127], des thèmes spécifiques pour une littérature féminine de XIX^{e} siècle.

Marie Demetrius Ghika (Mme Edmond de Hertz) est une écrivaine tout aussi inconnue que ses collègues de la même génération. Ce qu'on peut déduire c'est qu'elle faisait partie de la famille Ghika et qu'elle a contracté un mariage avec Edmond de Hertz. Elle publie à Paris *Heures de loisir*[128], un recueil de poésies, en général des élégies et des méditations sur les thèmes romantiques de l'amour, la mort, le rêve. L'ouvrage commence par une poésie-dédicace qui fait l'éloge de sa « chère cousine », « Madame la Princesse Dora d'Istria » : « Ces vers, éclos en Roumanie/ De ma jeunesse sont les fleurs/Aux pâles et frêles couleurs./Pour leur donner un peu de vie/ Il ne leur faudrait qu'un rayon/ De cette splendeur infinie/Noble symbole du génie/Qu'on voit briller sur votre front[129]. » Les vers sont sensiblement influencés par l'esthétique romantique et les modèles sont visiblement Lamartine et Hugo, mais le ton élégiaque, larmoyant, est remplacé quelquefois par un autre, plus optimiste, qui ne manque pas de sensibilité et de fraîcheur, comme dans le sonnet *Soirée de printemps* : « Un soir, sous les tilleuls, nous rêvions toutes deux./Le murmure des eaux, le parfum des prairies,/Je ne sais quel soupir et quels accents joyeux,/Faisaient

[123] Le roman epistolier est considéré, à côté du journal, comme première forme de littérature féminine. Voir ci-dessus, le sous-chapitre« Se replier sur soi-même : autobiographie, journal, écriture du *dedans* ».
[124] *Ibid*, p. 234.
[125] *Ibid*, p. 240.
[126] *Ibid*, p. 241.
[127] *Ibid*, p. 240.
[128] Marie Demetrius Ghika (Mme Edmond de Hertz), *Heures de loisir*, Paris, Lachaud et Burdin, Libraire-Éditeur, Bucarest, Chez tous les libraires, 1874.
[129] *Ibid*, p. 3.

naître dans mon cœur de douces rêveries.//Le rossignol dans l'humide buisson,/L'écho lui répondait dans la forêt voisine,/Mille étoiles brillaient dans leur grâce divine/Et les senteurs d'avril parfumaient le vallon[130]. »

La princesse Aurélie Ghika. À propos de cette écrivaine, complètement inconnue, G. Bengescu nous offre l'information qu'elle est d'origine française, née « de Subirau », que son premier livre sur la Roumanie *La Valachie moderne* a été sévèrement accueilli par la *Revue des livres nouveaux* (août 1850) critiquant le style de l'auteure. Quelques informations sur son destin, nous avons trouvées dans la généalogie de la famille Ghika. En effet, Aurélie Soubirau est née à Caen le 27 mars 1820 et est morte le 21 février 1904. Mariée au prince roumain Grigore IV Ghika, député (1812-1858), ils ont eu deux enfants Lucia Ruxandra et Gheorghe.

En 1848, Aurélie Ghika fait paraître à Paris, au Comptoir des imprimeurs unis, *Le petit livre des femmes*[131], en 1850 elle publie *La Valachie moderne*, deux années plus tard *Lettres d'un penseur des bords du Danube* et *La Valachie devant L'Europe*. Ce sont des livres de réflexion, qui ne manquent pas de qualités littéraires. Comme un vrai raisonneur de son époque, elle réfléchit à la société, à la vie, à l'histoire. En lisant ses écrits on découvre une écrivaine mûre, douée d'une intelligence particulière, ayant un style soigné et subtilement intellectuel, qualité assez rare pour une femme-écrivain à cette époque-là.

Lettres d'un penseur des bords du Danube, qui paraît en 1852[132], c'est un ouvrage à la manière de Montaigne. Le genre utilisé est le roman épistolaire. Les lettres, adressées à des personnes différentes du point de vue de la profession (un docteur, un colonel, un prêtre catholique, un prince) et de la nationalité (allemand, français, turc, roumain) sont des pages de réflexion sur la condition humaine, l'histoire, la religion, le patriotisme. Les idées exprimées et la manière de s'adresser varient en fonction de leur destinataire.

Elle prend la plume pour analyser aussi les événements historiques: « 1848, qui parut ne renverser qu'un trône, souffla sur la société entière cette couche de vertus et de vices, stéréotypés sur la mode du temps, qui paraissait la réalité même. […] Le pêle-mêle social eut cela de bon qu'il

[130] *Ibid*, p. 59.
[131] Georges Bengescu, *op. cit*., II[e] édition, 1907, p. 40.
[132]Aurélie Ghika (princesse), *Lettres d'un penseur des bords du Danube*, Paris, Au comptoir des imprimeurs (Imprimerie de W. Remquet et Co.), 1852.

rétablit l'égalité sociale et fit jaillir les individualités des positions menacées. Celui que la fortune avait fait supérieur à un autre et souvent corrupteur insolent de la faiblesse, de l'infortune, réduit à n'être qu'un homme parut au-dessous de ses victimes[133]. » On remarque le commentaire profond et nuancé de l'événement historique qui fait de la princesse Ghika une fine analyste de son temps.

La Duchesse de Cerni[134] est un roman épistolaire à la manière de *La Princesse de Clèves*. Les lettres sont, pour la plupart, adressées par la duchesse de Cerni à Mme Fontan, une vieille amie, et dépeignent les premières années de mariage de celle-ci et la passion amoureuse qui éclate dans sa vie, la liaison coupable et le dénouement de l'histoire d'amour. L'échange de lettres donne lieu à des réflexions sur la société et sur la condition de la femme, sur les mœurs qui font des hommes des personnes capables de trahir « honnêtement » sous les yeux compréhensifs de la société, qui acceptent tout comme quelque chose de normal. L'histoire est racontée avec de l'esprit et l'éclat de la passion et sa gradation sont décrits avec une grande maîtrise des moyens stylistiques.

Écrire a pour l'héroïne une fonction rédemptrice, expiatoire, qui lui fait débarrasser le poids lourd de la honte et des remords et la vieille amie prend le rôle du confesseur ou du psychothérapeute d'aujourd'hui : « Reprenez donc votre tâche, lui écrit son amie, et songez que mon cœur est l'asile où se réfugient les défaillances de votre vertu, que vous pouvez y cacher sans crainte les rougeurs de votre front pénitent. De ce supplice sacré vous sortirez transfigurée, et n'étant plus soutenue par la force aveugle de l'innocence, ce sera le souvenir et l'effroi de la chute qui vous servira désormais de rempart et d'abri[135]. »

Il n'y a pas de romantisme facile dans ces confessions, par contre il y a de la profondeur. La surprise qu'on a, découvrant une prosatrice habile, maîtresse de ses moyens artistiques est grande. Elle n'est en rien inférieure aux prosateurs du XX^{e} siècle, et en voilà un exemple édificateur : « Ces fantômes du passé qui ont envahi ma solitude y ont jeté un malaise étrange : l'arrière-goût de cette trompeuse ivresse a, pendant quelques jours, allumé en moi une fièvre qui est allée jusqu'à l'accablement. J'ai senti comme un levain impur de souvenirs captieux qui ont rendu pesant à mon âme l'air salubre de la solitude. Je ne me sentais plus assez détachée de moi-

[133] *Ibid*, p. 13-14.
[134] Aurélie Ghika, (princesse), *La Duchesse de Cerni*, Paris, J. Hetzel Libraire-Editeur, s.d. [1866-cf.G. Bengescu]
[135] *Ibid*, p. 100.

même pour continuer ce récit qui redonnait une vie factice à ce néant lointain[136]. » L'art de l'introspection nous fait penser à Gide. Les remords, les soucis, les tracas d'après le péché démystifient la quête du bonheur typiquement féminine : « J'ai eu un moment un dégoût de moi-même ; un moment j'ai pu croire que j'étais une de ces natures perverses qui, sous le voile de la recherche du sublime s'égarent jusqu'aux plus fougueux parages[137]. »

La femme, et ici on peut retrouver le dédoublement spécifique d'une écriture féminine du XIX^{e} siècle, est partagée entre les deux pôles de son existence : la passion d'une violence inouïe pour Paul, et l'amour calme, serein pour son époux, le duc. La mort brusque, dans un accident, du dernier jette la femme dans le comble du malheur. Après, elle reprend la liaison avec son ancien amant, mais dans le bonheur se mêle souvent l'angoisse causée par le tempérament despotique de celui-ci. L'héroïne vit une nouvelle séparation, tout aussi douloureuse. « Je pris le parti de ne plus sortir. Alors j'attendis sans fin, sans trêve. Les jours avec leur bruit, les nuits avec leur silence, passèrent dans cette attente. Je savais tous les sons de la vie, j'aurais pu en faire une mélopée. J'écoutais sans cesse, et les palpitations de mon cœur me devenaient importunes, comme des obstacles au cher désir[138]. »

Peurs, incertitudes, doutes, mensonges, trahison, l'histoire tourne autour de ces thèmes. Le roman contient aussi une prise de position à propos de l'institution du mariage qui n'a pas de poids à l'époque, car les gens sont toujours à la recherche d'un bonheur éphémère, situé en général en dehors du foyer ; il devient une critique de la société qui accepte la trahison comme la normalité.

Hélène de Golesco fait publier ses romans: *Un dévouement sublime sous la terreur*[139] et *Histoire d'Edmée ou L'expiation*[140] au début du XX^{e} siècle. Le premier roman est aussi un document sur la Révolution Française. Il mélange personnages fictifs avec d'autres, réels et fait balayer très rapidement une époque assez longue. Les événements se déroulent en rythme très alerte. L'héroïne, Blanche, voit son père, royaliste, exécuter par les révolutionnaires. Recueillie par son oncle, et fiancée avec le fils de celui-ci, elle passe par des moments difficiles, car elle doit

[136] *Ibid*, p. 101.
[137] *Ibid*, p. 102.
[138] *Ibid*, p. 213.
[139] Hélène de Golesco, *Un dévouement sublime sous la terreur*, Imprimeries Jacques Godenne, Namur, 1904.
[140] Hélène de Golesco, *Histoire d'Edmée ou L'expiation*, Imprimeries Jacques Godenne, Namur, 1907.

accepter les opinions politiques de son oncle, révolutionnaire, et participer à des fêtes ou l'on récite ou l'on joue des pièces d'écrivains acceptés par les « citoyens ». Remarquée par Robespierre qui veut l'épouser, elle est obligée d'accepter, pour sauver la vie du jeune homme amoureux d'elle. Robespierre tombe sous la guillotine et elle se marie au jeune homme, retrouve son père qui n'était pas mort et finalement toute la famille se réunit, père et oncle se pardonnent et Bonaparte, arrivé au pouvoir, rend la fortune confisquée à la famille.

Les personnages n'ont pas de poids, ils sont seulement esquissés, l'intrigue est schématique, les pages deviennent souvent des preuves d'érudition. Le style est prolixe, orné de beaucoup de citations.

Le deuxième roman, *Histoire d'Edmée* ou *L'expiation* est écrit à la manière romantique et l'héroïne est « une jeune fille de dix-huit ans dont le regard mélancolique contrastait singulièrement avec les circonstances[141] ». On a affaire à une littérature pleurnicharde: « un flot de larmes, échappées de ses paupières brûlantes[142] ». Dans une des lettres de l'héroïne, nous trouvons quelques remarques sur l'éducation des jeunes filles récemment sorties de la pension, remarques qui confirment l'idée que la lecture était interdite aux filles et vue comme dangereuse : « Conduisez-la rarement au bal, surveillez bien ses correspondances et interdisez-lui toute lecture ou tout spectacle propre à exalter son imagination[143] ». On découvre souvent des *topos* romantiques : « il crut assister à une apparition céleste[144] » et on remarque le pathétisme des dialogues souvent assortis par des citations.

Ce qui pourrait être retenu de ce roman et qui nous sert dans l'argumentation sur la condition d'écrivain au XIX^{e} siècle, est l'histoire du père qui, considéré comme un « écrivassier », vit en écrivant des romans. Descendant d'une famille pas très riche, il s'est vu obliger de gagner son pain. Comme le métier d'avocat et le titre de docteur en sciences juridiques ne lui apportent pas grand-chose, et au conseil d'un ami, il se met à écrire des romans. Cette activité qui n'est au début qu'un gagne-pain, l'amène à renier sa foi, à donner vie à des personnages qui s'opposent à la bienséance classique, ce qui est vu d'un mauvais œil par la société. Comme il doute lui-même quelquefois de la moralité de ce qu'il écrit, car il a gardé un sentiment de l'honneur, il écrit sous

[141] Hélène de Golesco, *Histoire d'Edmée ou L'expiation*, Namur, Imprimeries Jacques Godenne, 1907, p. 2.
[142] *Ibid*, p. 48.
[143] *Ibid*, p. 50.
[144] *Ibid*, p. 22.

pseudonyme. Il aurait donné tout pour que sa fille, qui vit loin de lui, n'apprenne pas la vérité. Un ami lui conseille d'aller se confesser pour qu'il soit absout de ses péchés, mais il ne réussit pas à le convaincre. Celui-ci lui rappelle le cas de Voltaire qui a refusé jusqu'au lit de la mort la confession.

Le fragment est très intéressant du point de vue des informations offertes sur la morale de l'époque, sur le jour sous lequel sont vus les romanciers. En même temps le roman contient des pages d'introspection, comme celles où le père se sent partagé entre l'amour paternel et sa conscience bâtie sur la religion et les mœurs de l'époque d'une part, et sa vocation d'écrivain-créateur de vies, de l'autre. Bien que, en publiant de tels romans, il ait réussi à enfreindre l'interdit de la société, il n'en est pas heureux et a honte surtout de sa fille.

En France et dans les Pays Roumains aussi, c'est l'époque où la société hésite entre le progrès libertin qui outrage certains goûts traditionnalistes et le désir de nouveauté qui s'y imposera finalement. Aussi la sœur de M. Ceyran, Mme Lortal, craigne-t-elle, dans une lettre, « des lois coercitives contre les romanciers immoraux [145] ». En guise de réponse, son frère essaie de lui faire connaître ses vérités et de défendre son art d'écrivain soumis pourtant aux goûts de l'époque. « Actuellement, on ne demande pas aux romanciers des émotions, mais des sentiments patibulaires. Loin de chercher l'idéal dans la vie quotidienne, on court après l'exception, dût-elle blesser toutes les bienséances. Qui défraie le drame moderne ? La chronique judiciaire ! Qui devrait en être l'historien ? L'avocat général ! Le pauvre écrivain doit en passer par où veut le public et donner des toniques aux natures débilitées. Les personnes moins blasées qui nous redemandent à grands cris les fleurs du sentimentalisme ont tort de nous anathématiser. Elles s'imaginent qu'en traçant d'horribles tableaux, nous n'éprouvons même pas l'émotion factice du comédien. Quelle erreur, Coralie ! Le sang de notre âme court à flots sur les pages, nos nerfs sont tendus, notre figure prend quelque chose de la physionomie de nos Manfred et, comme Musset, nous croyons un instant à l'existence des types créés par notre fantaisie[146]. »

À travers une discussion sur la femme-écrivain on rencontre le terme de *bas-bleu* et les différentes significations qu'on lui accorde à cette époque-là : tantôt celle d'« une femme qui se

[145] *Ibid*, p. 133.
[146] *Ibid*, p. 135.

targue d'une science superficielle ou peu propre à son sexe [147] », outrageant les mœurs, tantôt celle d'une « épithète si mal employée qu'il devient presque un éloge pour celle à qui on l'applique[148] », tantôt celle de « terme corrélatif de pédante[149] ».

Le mariage d'Edmée à Gontran Beauviliers est décidé, quand une lettre anonyme qui contient des révélations à propos de son père arrive. L'héroïne apprend ainsi qu'elle est la « fille d'un écrivassier[150]. » En tant qu'écrivain il a « pu ébranler l'édifice social jusque dans ses fondements : il a attaqué le mariage et préconisé l'union libre, il a exhumé des égouts de Paris d'impurs mystères, il a familiarisé la génération actuelle avec les émotions patibulaires. (…) S'il se fut contenté de narrer sans tirer des conclusions, il eût causé moins de chutes, mais l'orgueil lui défendit de s'accommoder d'un rôle si secondaire ; il dogmatisa, il tint chaire de pestilence et traina bientôt à sa remorque une foule d'imitateurs. Dans ses romans la pudeur est une amorce, la vertu un simple manque de d'occasion et la piété une hypocrisie[151] ».

Le mariage ne peut plus avoir lieu et la jeune fille, malheureuse, tombe malade. Le père s'empresse de venir mais il se sent tellement coupable qu'il n'ose pas se montrer. Dans un dialogue avec sa sœur il abjure ses œuvres, mais pas ses croyances. En faveur de ses personnages qui « familiarisent avec le vice » il reprend les paroles de Mme de Sévigné : « Tout est sain aux sains. Ceux qui ont en eux de mauvais instincts, n'ont pas besoin d'excitants pour s'y livrer » et explique que c'est « le crime de Zola[152] ».

Les dialogues sont alourdis par la politesse cérémonieuse de l'époque. Manières distinguées, galanteries de circonstance, larmes apparaissent souvent. Les idées sur le progrès, les couches sociales, les arts pourraient toutefois être retenus comme réussites de cette prose de début de XX^{e} siècle.

[147] *Ibid*, p. 158-159.
[148] *Ibid.*
[149] *Ibid.*
[150] *Ibid*, p. 179.
[151] *Ibid*, p. 226.
[152] *Ibid*, p. 257.

Quelques observations sur la notion de « littérature féminine » en Roumanie

Les femmes-écrivains font depuis peu de temps l'objet des bilans, ce serait probablement l'explication la plus véridique de ce manque de visibilité des premières femmes-écrivains et les corpus féminins n'existent que depuis peu de temps en France. En Roumanie ce sera peut-être encore plus tard. Mais si de telles femmes réussissent à s'affirmer dans cette profession, c'est parce qu'elles ont eu un destin particulier à travers lequel leur don, les impondérables de leur destin et les circonstances concrètes de leur vie – les familles, les professeurs – ont concouru pour favoriser leur entrée dans un monde des hommes. C'est pourquoi il faut briser le mur du silence, et donner une chance à ces femmes d'être connues.

Comment a évolué la littérature « féminine » après ces premiers essais littéraires, dont les uns ne manquent pas toujours de qualités littéraires ? Il existe dans la littérature roumaine, « en commençant par les femmes lettrées du milieu du XIX^e^ siècle jusqu'à Gabriela Adameșteanu, à la fin du XX^e^ siècle, une tradition de la littérature féminine, comme espace littéraire distinct, pareil à la littérature anglaise *feminine prose* ou *women's writing*[153] », écrit en 1994, Liana Cozea, l'auteure d'une étude sur la littérature féminine publiée quelques années après les événements de 1989, à un moment où la littérature écrite par les femmes s'est déjà imposée comme une réalité indubitable.

Clamer avec force la notion d'« écriture féminine » a eu pourtant un effet d'uniformisation, de dépersonnalisation susceptible de jeter le voile sur ce genre de littérature. Dans son étude consacrée à la littérature féminine, Liana Cozea affirme qu'il faut accepter, « sereinement et en pleine conscience de cause l'existence *de facto* de la sphère féminine de la littérature roumaine et cela ne doit pas être interprété comme acte de discrimination avec des tendances péjoratives et ne signifie pas qu'il s'agit d'une disqualification de valeur. Nier avec véhémence et avec obstination le spécifique féminin d'une telle prose la fait manquer, à tort, de ces qualités intrinsèques[154]. »

[153] Liana Cozea, *Prozatoare ale literaturii române moderne*, Biblioteca Revistei Familia, 1994, p. 9-10.

[154] „Credem că acceptarea, cu seninătate și în deplină cunoștință de cauză, a existenței *de facto* a sferei feminine din cadrul literaturii române nu trebuie interpretată ca act discriminatoriu cu tendințe izolator-peiorative și nu înseamnă descalificare valorică. Negarea vehementă și cu obstinație a specificului feminin al unei atare proze o lipsește de calitățile ei intrinseci", *ibid,* p.11.

Si, en France, la notion d' « écriture féminine » est liée surtout au contexte historique des années '80, à cette période, la Roumanie est en pleine « époque Ceauşescu » et même si les femmes sont valorisées positivement par le régime et elles sont encouragées à participer à la vie sociale, elles doivent se garder de « déranger » la politique officielle, comme l'a fait par exemple une poétesse contemporaine, Ana Blandiana qui, dans un livre pour les enfants a introduit un portrait qui cachait les traits du dictateur Nicolae Ceauşescu[155]. Il est donc impossible de « se synchroniser » et les tentatives de conceptualiser la notion d'écriture féminine sont apparues plus tard, après le mouvement de 1989. Il faut remarquer aussi le fait que, si en France, on a utilisé le concept d' « écriture féminine » et qu'on s'est occupé plutôt de la dimension langagière, en Roumanie l'accent est mis sur le contenu et le terme utilisé est celui de « littérature féminine ».

Le concept de « synchronie » est la création du critique et historien littéraire Eugen Lovinescu, celui qui a fondé le cercle littéraire *Sburătorul*, le lieu où se réunissaient et lisaient les écrivains connus ou pas encore connus et qui a été pour ces derniers une sorte de rampe qui les a aidés à se lancer. Les femmes sont acceptées de plein gré à ces séances et il n'y a aucune distinction de sexe.

En tant que théoricien de la « littérature féminine » Eugen Lovinescu voit celle-ci comme l'expression des conditions sociales. La femme est prisonnière de son sexe, elle est facile à reconnaître dans les hypostases de mère et d'amante, affirme Lovinescu au début du XX^{e} siècle, d'une manière assez réductrice, aussi la littérature féminine se manifeste-t-elle entre ces deux repères. Le domaine des instincts (« instinctualitatea ») devient ainsi un trait définitoire de l'écriture féminine, mais pour le critique ce n'est pas un jugement négatif, discriminatoire, par contre, celle-ci est une vraie « cryptographie » : une littérature de suggestions, de sensations, une littérature « d'ombre et de mots prononcés à voix basse, de mystère et d'alcôve capitonné[156]».

Malgré la distance temporelle, les intuitions critiques de Lovinescu, surtout celles concernant la présence du corps féminin, rencontrent celles d'Hélène Cixous.[157] Il remarque aussi, comme S. de Beauvoir plus tard, que les femmes s'attachent à décrire des atmosphères, plutôt qu'à construire de véritables histoires ou à créer des personnages convaincants. De ce point de

[155] Ana Blandiana, *Întâmplări din grădina mea, Arpagic,* Bucureşti, 1980, *Întoarcerea lui Arpagic*, Bucureşti, Humanitas, 2014.
[156] E. Lovinescu, *Critice*, Bucuresti, Minerva, 1982, p.125.
[157] *Ibid.*

vue, il reproche discrètement à Hortensia Papadat-Bengescu, l'écrivaine qui constitue l'objet de l'étude et qui est encore à ces débuts, le fait qu'elle n'ait *pas encore* [je souligne] « le sens de l'épique ».[158] D'ailleurs, il voit toute la littérature de son temps, comme une littérature basée sur la sensorialité, par des écrivains comme Mihail Sadoveanu (pour le visuel) ou Ion Luca Caragiale (pour l'oralité), par les représentants du « semănătorism » et « poporanism ». Finalement, il reconnaît à Hortensia Papadat-Bengescu le raffinement et l'intellectualisme par lesquels elle réussit à s'élever au-delà de la condition de femme-écrivain, prisonnière du monde instinctuel.[159]

Dix ans plus tard, en 1935, il a changé d'avis. Dans la préface de l'anthologie de littérature féminine, celle de Margareta Miller-Verghy et Ecaterina Săndulescu, *Evoluţia scrisului feminin în România*, le critique revient sur ses idées et, comme un vrai précurseur des études modernes sur le *genre,* il plaide alors pour l'universalité de l'acte créateur qui ne peut et ne doit pas rester le privilège d'un seul sexe. L'ouvrage, singulier dans le paysage de la littérature roumaine, reste une œuvre de pionnières, qui a réussi, à une époque où, même en France on n'a pas encore ouvert la discussion sur le concept d'écriture féminine, à réaliser un panorama de la littérature des femmes-écrivains roumaines. Il réunit des textes appartenant à 34 auteures, accompagnés de médaillons biobibliographiques.

La structure de l'ouvrage peut nous aider à répondre à la question posée au début du chapitre sur l'évolution de la littérature féminine. Les écrivaines sont répertoriées ainsi: la première catégorie est celle des *femmes-écrivains qui ont écrit en langues étrangères*, parmi lesquelles se remarquent Martha Bibescu, Anne de Noailles, Elena Văcărescu, Dora d'Istria, les reines Carmen Sylva et Marie, une autre, appelées *les écrivains-femmes précurseurs*, restées presque inconnues dans l'histoire de la littérature : Elena Hartulari, Matilda Cugler-Poni, Veronica Micle, Sofia Nădejde, Adela Xenopol, etc. et une dernière, appelées *femmes prosateurs-poètes* où l'on a rangé des noms plus connus comme Elena Farago, Otilia Cazimir, Henriette Yvonne-Stahl, etc. Cette répartition confirme notre affirmation, à savoir celle que les premières écrivaines ont été, pour la plupart, bilingues. L'ouvrage a le mérite d'imposer, à une époque où la littérature féminine commence à se faire remarquer par la critique, la notion de littérature féminine.

[158] *Ibid*, p. 122.
[159] *Ibid*, p. 134.

Les débats sur la littérature féminine cessent après 1944, à l'époque du communisme. Ils réapparaissent beaucoup plus tard, après 1989. Signé par Elena Zaharia-Filipaş, l'ouvrage *Studii de literatură feminină (Études de littérature féminine*) c'est un recueil d'essais critiques sur des femmes-écrivains roumaines. Les études sont précédées par un commentaire sur les remarques d'E. Lovinescu à propos de la littérature féminine. À partir de ses idées, l'auteure réussit à schématiser les traits de celle-ci : le premier c'est la prédisposition *aux instincts* (voir ci-dessus), qui trahit, pour l'auteure, « une attitude primitive masculine »[160], un autre serait *la pudeur*, trait qui apparait plutôt à la suite de l'insertion de la femme dans le social et comme résultat de l'éducation, *le mystère féminin,* un cliché qui exprime l'impossibilité, pour l'homme, de comprendre l'âme de la femme, dû aussi à la déficience de la femme à s'exprimer clairement, logiquement, rationnellement. L'auteure remarque ici que cette poétique du mystère, associé aux « paroles à voix basse », à « l'ombre », au « vague », aux « suggestions », aux « sensations » entre aussi dans le répertoire des poètes symbolistes, ce qui prouve que « le féminin » n'exprime pas toujours le sexe auctorial. Un autre trait de la littérature féminine, que l'auteure décèle dans les remarques de Lovinescu est le *sentimentalisme*. C'est, d'ailleurs, un des stéréotypes les plus fâcheux, issu de la dichotomie classique entre sentiment et raison, commente Elena Zaharia-Filipaş. Le dernier trait que le critique trouve à la littérature féminine est *le lyrisme* et *la subjectivité.* Selon le critique de *Sburătorul* toute la littérature féminine est lyrique, et cette particularité féminine est vue tantôt positivement pour une poète comme Elena Farago, tantôt négativement pour la prose de Hortensia qui gagne dans la profondeur à mesure qu'elle s'éloigne de la subjectivité et s'engage sur la voix de l'esprit analytique considéré comme masculin.

Elena Zaharia-Filipaş construit ici, à partir des remarques critiques d'E. Lovinescu une définition du concept de littérature féminine, définition qui sera complétée par un tableau comprenant quelques portraits de femmes-écrivains. Une remarque pertinente nous semble celle que beaucoup de femmes-écrivains roumaines « poussent » à l'ombre d'un père ou d'un époux célèbre qui ait un rôle stimulant dans leurs existences. C'est le cas d'Hermiona Asachi, Iulia Haşdeu, Adela Xenopol, Sofia Nădejde, Veronica Micle, Matilda Cugler-Poni, Maria Mavrodin, etc. Une autre, tout aussi intéressante est que, au fur et à mesure que les revues littéraires apparaissent et regroupent autour d'elles des personnalités de l'époque, il y a des femmes-

[160] Elena Zaharia- Filipaş, *Studii de literatură feminină*, Bucureşti, Editura Paideea, 2004, p. 8.

écrivains qui se forment dans leur atmosphère et en profitent pour « réussir » dans la vie littéraire. Comme exemple, l'auteure nous donne les noms de Matilda Cugler-Poni, qui évolue dans le cercle de la revue *Convorbiri literare*, Sofia Nădejde, dont le nom est lié à *Contemporanul,* Constanţa Hodoş et Maria Cunţan, collaboratrices de *Semănătorul.* Ces remarques nous font réfléchir au fait que, malgré l'indépendance tellement clamée par la femme, elle a eu besoin quand même d'une épaule masculine pour s'appuyer ou pour l'aider à être propulsée sur la scène littéraire.

Liana Cozea est une « partisane » de la littérature féminine qui, à partir des années '90 s'occupe du sujet, réalise des enquêtes, écrit des études, le dernier publié en 2005. La prose féminine représente pour l'auteure une voix unique et inimitable qui excelle, du moins dans les années '20-'30, dans l'analyse psychologique, poussée jusqu'aux plus profonds abîmes de l'âme humaine. L'écriture féminine devient souvent le lieu d'une « autoscopie » du *moi,* fondée sur un désir aigu de subjectivité. C'est une prose « sentimentale et raffinée », « érudite et spéculative », « analytique et obsessive »[161].

Le seul représentant du sexe opposé qui ait abordé sérieusement et favorablement le statut de la littérature féminine est, pour Lilana Cozea, E. Lovinescu, les autres, parmi lesquels Perpessicius, Pompiliu Constantinescu, Şerban Cioculescu et même G. Călinescu, sont victimes d'une « misogynie littéraire » la seule véritable écrivaine, acceptée par tous, étant Hortensia Papadat-Bengescu.[162]

Suite à des enquêtes réalisées par la revue *Familia,* en 1986 et en 1989, la même auteure essaie de surprendre les opinions de quelques écrivains-femmes qui sont mises dans la situation de s'autodéfinir. Parmi les écrivaines qui acceptent d'y répondre il y a Cella Delavrancea (1986) qui soutient que les femmes n'ont pas le sens du monumental, ne sont pas capables d'aller à l'essence et s'arrêtent à des nuances[163], ce qui est très proche des opinions exprimées par Simone de Beauvoir et Christine Planté, et Olga Caba (1989), pour laquelle ce qui manque à la littérature féminine est l'horizon plus large de l'esprit « masculin », mais ce qui est spécifique c'est le désir de séduire, par l'écrit aussi, par un style plus personnel, plus surprenant[164], ce qui semble très

[161] Liana Cozea, *Prozatoare ale literaturii române moderne,* Biblioteca Revistei Familia, Oradea, 1994, p. 12-14.
[162] *Ibid,* p. 16.
[163] *Ibid,* Addenda, p. 263.
[164] *Ibid,* Addenda, p. 268.

proche de l'idée de narcissisme littéraire de la femme-auteur, l'idée que nous avons traitée déjà dans le premier chapitre.

Les traits d'une littérature féminine sont, pour Liana Cozea: le besoin d'introspection, manifesté par « l'intelligence introspective et la subtilité analytique »[165]et le désir de s'auto-définir, qui seraient d'ailleurs les symptômes du narcissisme littéraire. Les personnages féminins, qui sont en fait des hypostases littéraires des auteures, constituent une « galerie colorée, un véritable kaléidoscope[166] », incarnant les méandres de l'âme féminine, compliquée et mystérieuse. Les écrivaines se sentent à leur aise dans ce jeu d'ombres et de lumières, des mots à moitié prononcés et de vérités partiellement dévoilés.[167] À tout cela on peut ajouter un esprit d'observation profonde dirigée autant sur les états d'âme que sur les détails physiologiques apparus suite à des chocs émotionnels ou des échecs sentimentaux.

La plus récente tentative de définir et de valoriser l'écriture féminine appartient à Bianca Burţa-Cernat. Son livre *Fotografie de grup cu scriitoare uitate, Proza feminină interbelică (Photo de groupe avec des écrivaines oubliées. La prose féminine de l'entre-deux-guerres*), paru en 2011[168] essaie de situer la littérature féminine dans le contexte de la prose de l'entre-deux-guerres et de la circonscrire aux phénomènes sociaux. La littérature féminine a été toujours placée sous le signe de la marginalité, c'est pourquoi l'auteure propose une réévaluation de celle-ci, en soulignant qu'un discours sur les écrivains marginaux ne suppose pas nécessairement une contestation du canon littéraire ou une surévaluation de ceux-ci.[169] Elle met en évidence un processus constaté aussi par E. Lovinescu et plus tard, en France, par J. Kristeva, qui consiste dans la « féminisation de la littérature » dans les années '30. Le discours « codifie certaines tensions spécifiques pour une étape de la modernité européenne[170] ». Le penchant vers la vie intérieure, vers le monde mystérieux des instincts, sensations, sentiments s'associe à la mise en premier plan

[165] *Ibid*, p. 17
[166] *Ibid*, p. 19.
[167] *Ibid*, p. 20.
[168] Bianca Burţa-Cernat, *Fotografie de grup cu scriitoare uitate, Proza feminină interbelică*, Bucureşti, Cartea Românească, 2011.
[169] *Ibid*, p. 7.
[170] *Ibid*, p. 21.

d'un héros de type « refoulé, mineur, opprimé, marginalisé[171] », le malade. Il s'agit d'une « modernité en crise », sujette à de multiples névroses, marquée par la quête identitaire.

Le XX^e siècle est une époque où les femmes-écrivains deviennent une réalité acceptée ou, par contre, ironisée, comme le fait Eugène Ionesco qui proteste, dans un article publié à l'époque de l'entre-deux-guerres contre cette littérature laissée à la portée des filles, qui « prend l'offensive avec optimisme, amour, moralité, gaité et, naturellement, médiocrité[172] » contre une littérature des « hommes impotents ou efféminés », en plus triste et pessimiste. La voix d'Ionesco acquiert des accents presque malveillants : « Mais nous avons des filles, seulement des filles, écoles des filles, intériorité des filles, des filles amoureuses, des filles étudiantes. En avant, les filles ! Faites de la culture et de la cuisine! Et voilà la cuisine devenue salon culturel…[173] » Les paroles d'Eugen Ionescu semblent aujourd'hui totalement injustes, mais elles représentent l'expression d'une attitude typiquement masculine, dont on a rencontré des exemples aussi en France au XIX^e siècle.

Conclusions

Comment concilier le rêve d'égalité de la femme de toujours et l'affirmation de sa féminité comme égalité, mais rester quand même femme à part entière, au niveau de l'écriture aussi, comme à tous les niveaux de l'existence ? Cela reste un grand défi pour la femme d'aujourd'hui et peut-être pour celle de demain. En vrai visionnaire, Eugen Lovinescu parle, en 1920-1922, du moment où « le féminisme intégral » sera maître et on aura « le régime de l'égalité totale ». Il « prédit » que seulement à ce moment-là les femmes se rendront compte de ce qu'elles ont perdu : « le charme de la fragilité » et « la majesté de la faiblesse », les armes les plus redoutables de leur sexe. Le mystère de la féminité disparaîtra aussi.[174]

Dans les dernières décennies l'apparition des études sur le *genre* montre que « le féminin » est plutôt une convention sociale; qu'une personne devient femme, non seulement à la suite du sexe natif, mais aussi en s'attribuant une série d'images culturelles préétablies. Le masculin et le féminin ne sont pas des essences pures, elles existent dans différents pourcentages dans chaque personne. De ce point de vue, on doit repenser les relations entre les sexes, le concept d'identité et

[171] *Ibid*, p. 21.
[172] Eugen Ionescu, *Generația fetelor, Viața literară*, X, nr. 2, 1935, p. 1.
[173] *Ibid*.
[174] E. Lovinescu, *Critice*, Minerva, 1982, p. 129.

réfléchir de nouveau à l'idée du Pouvoir. En effet, il y a des personnalités féminines qui prennent des allures et des comportements d'homme, ou d'autres efféminées, et cela les fait dépasser la notion de sexe. En réalité, celle-ci est due aux raisonnements et aux distinctions imposées au fil du temps et « un homme et une femme c'est bien la même chose[175]». Comment concevoir alors la différence, car elle existe, on ne peut pas la nier. Pour Michelle Perrot la différence est d'abord « voulue par Dieu, dictée par la Nature et continuée par la Société », voilà « la Trinité de la différence des sexe[176] ». Pourtant la modernité a imposé l'idée de complémentarité des sexes, l'abandon de la dichotomie masculin-féminin et actuellement celle de l'indifférenciation gagne de plus en plus du terrain.

Si, de nos jours, il n'y a plus d'écritures « féminines », car la femme a gagné sa place que personne ne peut plus lui nier, parler de cette notion nous a facilité l'accès à une littérature longtemps oubliée, qui a pourtant sa spécificité. Le lecteur contemporain, grâce aux informations offertes, aussi objectives que possible**,** sera amené à la conclusion que la création féminine a existé, dans une grande variété de formes d'expression, même à une époque où elle était encore bannie de la scène littéraire. L'invisibilité des femmes dans les histoires littéraires reste encore un problème en Roumanie. Si en France, actuellement, on a fait de grands pas dans la direction d'une réévaluation de la littérature féminine, en Roumanie on attend encore des histoires littéraires faites au féminin. On a le devoir de redonner aux femmes la place qu'elles méritent dans le paysage littéraire. Longtemps « oubliées », les ouvrages consacrés aux femmes-auteurs, comme on a pu constater, sont en Roumanie en nombre très réduit. Les premières femmes-écrivains roumaines, en plus francophones, sont complètement inconnues. C'est un problème que nous voulons signaler et qui sera probablement résolu dans les années qui viennent. Car, si les femmes sont actuellement égales des hommes, il est impérieux nécessaire que les femmes-écrivains regagnent la place méritée dans la littérature.

[175] Michelle Perrot, *op. cit.*, p. 399.
[176] *Ibid*, p. 401.

Chapitre III

Margareta Miller-Verghy, un destin d'écrivaine qui traverse deux siècles

Préambule

Margareta Miller-Verghy (1865-1953) appartient à la catégorie d'écrivains dont la vie est imbriquée à leur œuvre et inversement, l'œuvre a un fort degré d'autobiographie. En effet, sa vie nourrit sa littérature. Ainsi la biographie que nous avons réalisée est d'abord un récit de vie qui veut remettre en cause une expérience vécue, à mi-chemin entre documentaire et romanesque, c'est une méditation à la fois épistémologique et ontologique où l'histoire devient récit biographique. Nous avons brouillé le passé, le présent et l'avenir et recréé un modèle de vie qui pourrait être reconsidéré, comme si jamais il n'était épuisé. Nous avons fait revivre les événements à partir des documents, rendant la fluidité de la vie et repoussant le plus possible les subjectivismes.

Pour cela il a fallu fouiller les archives, la correspondance, les documents inédits, les articles parus dans des périodiques, et y ajouter les informations puisées de ses romans, profondément autobiographiques. Ainsi nous avons projeté une lumière nouvelle sur son existence et réalisé un texte « morcelé », comme ses romans le sont d'ailleurs, ce qui est d'ailleurs caractéristique pour une « écriture-femme» au tournant du XX^{e} siècle. Grâce à de nombreux documents inédits, surtout des pages de correspondance, nous avons tracé le parcours existentiel de cette écrivaine qui n'a jamais, jusqu'à présent, suscité l'attention de la critique ou du public, espérant que, dès lors, l'intérêt des lecteurs s'éveillera et ils regarderont avec des yeux tout neufs ce destin d'écrivaine encore inconnue.

La biographie est une réplique au roman *Blandine* et en même temps une suite à celui-ci, elle a comme but de le compléter et d'offrir en quelque sorte une vision nouvelle, insistant sur les aspects qui constituent la destinée littéraire et qui continuent l'histoire de la vie jusqu'à la mort. Nous avons largement puisé dans les différentes sources mentionnées : documents d'époque, correspondance, archives, ses romans, et le récit biographique s'est constitué ainsi, à la manière d'une grande boule de neige qui s'est agrandie continuellement par l'ajout de fragments divers.

En outre, celle-ci étant une biographie intellectuelle, nous avons insisté sur les moments qui relèvent du parcours littéraire, qui font partie du destin d'écrivain et surtout « d'écrivaine », mettant en évidence ce qu'il y a de particulier pour une telle destinée et répondant, si possible, à des questions concernant la manifestation de la féminité littéraire. En effet, le parcours d'écrivaine de Margareta Miller-Verghy correspond aux traits d'une écriture féminine typique pour le XIX^{e} siècle, ainsi qu'ils ont été inventoriés par Béatrice Didier : elle a écrit au début sous pseudonyme, a été célibataire, la partie la plus durable de son œuvre (les romans surtout et les nouvelles) a été publiée à un âge assez tardif, les thèmes de la prose sont l'identité, l'enfance, le corps féminin. Comme formule littéraire, elle a utilisé le roman autobiographique, à mi-chemin entre fiction et autobiographie. Pourtant, le travail littéraire de Margareta Miller-Verghy ne peut fournir par lui-même de l'unité, car son activité littéraire a été très variée : outre les romans où elle a mis le plus de sa vie, il y a les pièces, les nouvelles, les traductions, les ouvrages didactiques, les albums d'art et l'activité de publiciste qui témoignent aussi de sa personnalité créatrice.

En même temps, celle-ci est une biographie critique, car les documents utilisés ont été choisis dans le dessein de construire un parcours intellectuel jalonné par des moments spécifiques pour la construction de l'identité et pour la réalisation de la vocation d'écrivain.

Ainsi nous allons voir Margareta Miller-Verghy en différentes hypostases de sa vie qui correspondent aux « états de femme » inventoriés par Nathalie Heinich[177] : comme enfant fragile et délicat, d'un tempérament explosif au début, comme jeune fille qui écrit son journal en cachette, qui ose écrire à Victor Hugo à quatorze ans et qui, plus tard, se fait recevoir par Edmond de Goncourt et par Edouard Rod, la femme mûre entraînée dans diverses activités, surtout de charité, la militante pour la condition des écrivaines, la vieille femme vivant dans un asile de vieillards pendant les dernières années de sa vie. Les goûts et les ambitions, en germes chez la fille s'épanouissent dans la femme mûre, l'intelligence prodigieuse, l'esprit sans cesse en éveil, la nature généreuse, sensible, ardente, telle s'affirme la personnalité de Margareta Miller-Verghy, sacrifiant souvent ses désirs et ses aspirations et à son devoir. Il n'y a pas de rupture entre ce qu'elle a été et ce qu'elle est devenue. Les portraits s'entrelacent, s'emboîtent comme les poupées russes : l'enfant, la jeune fille, la femme mûre, la vieille femme.

[177] Nathalie Heinich, *États de femme. L'Identité féminine dans la fiction occidentale,* Paris, Gallimard, 1996.

La biographie que nous avons réalisée essaye de donner une forme à cet immense matériel fourni par l'archive personnelle de l'écrivaine, de corriger des erreurs concernant la datation de certains événements de sa vie. Ce qui en a résulté est une construction en petites briques, qui agencent l'édifice de la vie de cette femme-écrivain, de jalonner les moments les plus importants de sa vie. Nous avons laissé entendre le plus souvent sa « voix », sa voix auctoriale, sa voix de la correspondance, exprimer son point de vue le plus directement possible, éclairer ses visages à travers différentes étapes de sa vie, faire apparaître la quête inlassable de l'identité et la réalisation exceptionnelle d'un *moi* qui rejoint l'universel.

C'est le portrait d'une personnalité qui a traversé deux siècles, cherchant à s'y orienter le plus sereinement possible. Nous avons mis en relief la modestie, l'humilité et le respect avec lesquels elle a parcouru cette route longue de 88 ans, aidée par une éducation solide et multilatérale et stimulée par la discipline intérieure gagnée par la fréquentation de la philosophie stoïque et inspirée par Epictète. Nous avons consacré beaucoup de place aux lectures de jeunesse qui ont laissé des traces profondes dans sa personnalité qui s'est façonnée continuellement en contact avec las réalités sociales, culturelles, littéraires de son temps, qui, à la maturité, contrairement à son enfance et à son adolescence, plutôt solitaires, a intégré dans son profil moral l'activisme social et culturel.

Ce destin a une cohérence intérieure où un fait apparemment sans importance devient la conséquence d'un autre, important. Car chaque destin a sa cohérence. L'existence créatrice de Margareta Miller-Verghy est jalonnée par de tels événements, majeurs ou mineurs, qui ensemble constituent ce destin de femme-écrivain. Ce va-et-vient tissé entre ce qui constitue le « en-*soi* » de l'œuvre et le « sur-*soi* », donne une image aussi fidèle que l'on puisse donner sur un parcours existentiel dont la dimension principale a été l'aspiration vers un idéal de culture qui se dérobe.

Premières années, premiers acquis (1865-1873)

Margareta Miller-Verghy naît à Jassy, une ville moldave bourrée d'histoire, en 1865. Ses parents étaient originaires des pays différents et avaient par cela des tempéraments très différents. La mère, Elena Miller-Verghy, est née le 1 avril 1839[178], étant par sa mère, Hartulari, d'origine grecque, de Sparta.[179] En 1864, Elena épouse en secondes noces Gheorghe Miller, descendant du conte polonais Milewski, réfugié en Moldavie après la révolution de 1775[180] , qui était à l'époque professeur de langues étrangères et appelé « Monsieur Miller[181] ». Mais le second époux d'Elena s'éteint, comme le premier, dans des circonstances bizarres et la prémonition de sa femme n'empêche pas sa mort[182]. Margareta avait seulement quatre ans quand le malheureux événement se produit. De par sa naissance la future écrivaine a donc une ascendance et une identité biculturelle, ajoutons à cela qu'elle vivra les premières années de sa vie dans un milieu multiculturel par excellence, à Genève, où le français sera, surtout pendant l'enfance et la jeunesse, la première langue, le roumain étant la seconde et nous allons obtenir le portrait d'une personne « multilingue » et prête à réunir dans sa personnalité des acquis culturels très divers.

Après la mort de Gheorghe Miller, entre 1868-1869, Elena place Margareta et sa sœur, Lucreția, à Notre Dame de Sion, à Jassy, comme l'atteste une lettre de la part de la sœur Marie Théodorine : « Monsieur Artoulard me parle de vos deux petites filles de quatre et trois ans à prendre près de nous ; cette proposition me sourit grandement, car nous avons une prédilection pour ce jeune âge que nous entourons de soins exceptionnels. Je les reçois donc très volontiers et le plus promptement possible[183]. » Elle précise aussi les conditions financières : « cent ducats par an pour toutes les deux. Tout sera compris dans ce prix : lits, tables de toilette, frais d'entrée, uniforme et entretien » et assure la mère que ses chères enfants « entourées de religieuses nuits et

[178] Ses parents sont « Iancu Verghy et sa femme, Ecaterina ». Le document d'archive mentionne comme lieu de naissance la ville de Bacău et précise qu'elle a été baptisée dans la religion orthodoxe, les parrains étant Ecaterina et Vasile Sturdza; ce dernier ayant la fonction de *caimacan* de la Moldavie. Cf. BNR, Fond Saint Georges, Mss.CC/7, Declarațiune, 29 ianuarie 1907.
[179] Barbu Delavrancea, *Opere IX*, *Corespondență*, édition réalisée par Emilia Șt. Milicescu, Editura Minerva, 1974, p. 327.
[180] Le fait que c'était le second mariage et qu'à ce moment-là, Elena était veuve est mentionné par Cella Delavrancea dans son livre *Dintr-un secol de viață*, București, Editura Eminescu, 1988, p. 25-31, la même information apparaît dans la biographie d'Emilia Milicescu, *Barbu Delavrancea*, *Opere IX*, Editura Minerva, Bucarest, 1974, p.327.
[181] Cella Delavrancea, *op. cit.*, p. 25.
[182] L'épisode est raconté dans le roman autobiographique *Blandine* Première partie, chapitre 16 « Prémonition ».
[183] BNR, Mss. CC/10, f. 1, lettre datée 21 novembre 1868, N. D. de Sion à Jassy.

jours ne manqueront d'aucun soin[184] ». En 1869, une autre lettre datée le 9 août atteste qu'elle est déjà seule : « Je suis heureuse de recevoir votre fille aînée[185] ».

Après la mort de la petite sœur de Margareta, en 1870, Elena décide de quitter Jassy et de partir avec sa fille en France. Elle voulait soigner la petite, d'une santé fragile, et, respectant les désirs de son ancien époux, ne pas faire subir à l'enfant les rigueurs d'une vie scolaire trop sévère. Le voyage avait pour la mère aussi un but intellectuel : celui de visiter des institutions d'enseignement étrangères, car Elena désirait, une fois retournée en Roumanie, ouvrir une école pour les filles « pour faire sortir celles-ci de l'ignorance[186]. » La première destination fut Paris, comme l'atteste une lettre venant de l'Institution de demoiselle de Paris qui annonce l'arrivée imminente de la mère et de la fille : « La chambre dont je vous ai parlé, ayant deux fenêtres sur le jardin, sera disposée pour vous recevoir. Selon votre désir je ferai planter dans votre chambre un petit lit pour votre jeune enfant. […] Votre chambre sera prête pour le 1er avril[187]. »

C'était en 1870 et Elena commençait des études « dont personne en Roumanie, ni même en Occident, n'aurait cru alors qu'une femme fût capable[188] ». En effet, la première femme licenciée en Lettres en France a été Julie Dubie, en 1871, et seulement après une dizaine d'années, en 1887, une Roumaine, S. Bilcescu, a obtenu une licence en droit.[189]

Tandis que la mère menait une vie studieuse et suivait des cours dans la grande ville universitaire, la Sorbonne, sa fille jouait « dans le grand jardin avec les petites pensionnaires[190] ». Mais les jeux n'étaient pas la seule occupation. Un premier bulletin de « Mlle Marguerite Miller », daté janvier 1872, atteste qu'elle étudiait aussi et avait obtenu 19 bons points pour la conduite et aussi 19 bons points pour les devoirs. Les matières qu'elle étudiait étaient déjà assez nombreuses : la lecture, l'écriture, la grammaire française, l'orthographe, la géographie, le calcul, l'histoire sainte, le piano, le travail à l'aiguille[191].

---

[184] *Ibid.*
[185] BNR, Mss. CC/10, f. 4, lettre datée 9 aout 1869, N.D.de Sion à Jassy.
[186] Cella Delavrancea soutient que les problèmes de santé de la petite fille, « une tuberculose osseuse », auraient été le motif du départ. Cf. Cella Delavrancea, *op. cit.* p.25.
[187] BNR, Mss. CC/10, f. 8-10, 1870, lettres portant l'en-tête : « Institution de Demoiselles Mlle. Dericquehem ».
[188] *Blandine*, Première partie, chapitre 7 « Genève ».
[189] Florence Montreynaud, *Le XXe siècle des femmes*, Nathan, Paris, 1999.
[190] *Blandine*, Première partie, chapitre 11 « Paris ».
[191] BNR, Mss CCXX/11, f. 3, « Institution de Demoiselles Mlle. Dericquehem », 10 rue Demours.

C'est le moment où dans la petite s'épanouit la passion qui deviendra pour elle, tout au long de la vie, un vrai vice : la lecture. « Cela commença – raconte l'écrivaine plus tard, dans son roman autobiographique *Blandine* – par un petit livre relié, en papier gaufré et satiné, fond blanc et fleurette d'or, orné d'un médaillon entourant une vignette vivement colorée[192]. » Elle le trouva un matin sous son oreiller très tôt et, pour ne pas réveiller sa mère, elle plongea dans les délices de l'histoire qui retraçait les aventures des deux enfants perdus dans la forêt. Le lendemain, elle trouva sous l'oreiller un autre livre. Déçue, elle se jeta dans les bras de sa mère lui disant qu'on lui avait volé les deux enfants. Celle-ci lui expliqua que c'était elle qui avait remplacé le vieux livre par le nouveau et que rien ne l'empêchait de revenir à l'autre, si elle le voulait.

Par ailleurs, elle n'avait pas appris à lire d'une manière habituelle : à l'âge de trois ans, sa mère lui faisait jouer avec de petits rectangles sur lesquels il y avait des majuscules – c'est ainsi qu'elle avait fait connaissance avec les lettres et avait appris à lire, sans aucun effort. L'enfant grandissant montrait une précocité hors du commun. L'éducation était tout à fait originale : la mère lui faisait apprendre à lire en jouant, puis elle la laissait découvrir seule les plaisirs de la lecture, souvent, elle laissait la petite assister à ses leçons de langues étrangères. L'instruction se faisait donc « en douceur » sans effort, comme si de rien n'était. La mère surveillait, apparemment sans s'impliquer trop, le parcours intellectuel de sa fille. L'éducation morale, que la fille avait reçue au couvent et qu'elle développera plus tard par ses lectures, accompagnait ainsi ses progrès intellectuels.

Toutefois, le climat rude de Paris n'est pas favorable à la petite fille, de santé si fragile et, même si Elena était passionnée par ses cours à l'Université, elle doit y renoncer. Mère et fille quittent donc la capitale de la France pour une destination plus méridionale. Vers la fin de l'année 1872 elles sont déjà installées à la Pension Richardet de Genève, située dans la rue Mont Blanc, un lieu tout à fait spécial, un milieu polyglotte, qui deviendra pour la fille « un second foyer[193]». La mère Richardet et ses deux filles, Marie et Louisa étaient en même temps des hôtesses et des compagnes très agréables. C'est ici que les deux Roumaines connaissent la famille polonaise d'origine italienne Odescalchi ; la mère se lie d'amitié avec la princesse, et la fille avec Pauline, la

[192] *Blandine*, Première partie, chapitre 11 « Paris ».
[193] *Blandine*, Première partie, chapitre 12 « Pension Richardet ».

sœur aînée.[194] En dehors des filles du prince, les autres pensionnaires étaient tous de grandes personnes et, en plus, de nationalités très différentes, aussi la petite doit-elle faire l'apprentissage de l'internationalisme et d'une sorte d'humanitarisme que le contact avec des gens si divers favorise. La fille y continuera aussi son existence en compagnie des livres.

Tout à coup, une épidémie de scarlatine éclate et la fille est amenée dans un couvent, aux environs de Genève, à Carouge, où elle fait l'expérience de la vie ascétique, expérience qui la marquera pour toute sa vie. Margareta participe avec une ferveur incroyable pour un enfant de cinq ans à la vie monastique. Les religieuses, appelées « les fidèles campagnes de Jésus » lui font apprendre le sens de l'amour, de la communion, de la sainteté. La petite se voit plongée « dans une atmosphère de beauté absolue [195]», comme dans le paradis. Elle connaît la vie des saints et, émerveillée par les destins de ceux-ci, essaye d'être semblable à eux. Quelque chose de mystérieux et d'incompréhensible, sans qu'elle sache de quelle nature était le plaisir, était en train de naître en elle.

À peine lui parle-t-on des saints et de leurs exploits, qu'elle veut leur ressembler. « Enflammée par les récits où la bonne mère aveugle retraçait les souffrances des Saints et des Martyres, l'enfant sentit naître en elle le désir d'être pareille à eux. Son instinct l'avertissait qu'une telle décision ne devait pas être communiquée aux grandes personnes. Ce fut donc dans les coins les plus écartés du parc qu'elle allait chercher des épines de *gledicia* ou d'églantier et qu'elle les enfonçait longuement dans les paumes tendres de ses mains, enivrée d'une volupté qui l'empêchait de sentir la douleur. Elle regardait saigner ses mains, vaguement heureuse de ressembler au Bon Jésus portant la couronne d'épines; telle qu'elle l'avait vu si souvent sur les images distribuées aux fillettes lorsqu'elles avaient obtenu dix bons points.[196] » Ce goût étrange de la souffrance « pour un autre, que ce fût un Dieu ou un amour[197] », deviendra pour elle une façon d'exister, qu'elle gardera toute sa vie. La mère n'avait pas pourtant les mêmes goûts, et donc, en remarquant les égratignures de la petite, décida de la retirer de Carouge.

[194] La famille était composée du prince, sa femme et leurs filles : Pauline, Ilona, Irma. Dans le roman *Blandine*, par souci de ne pas dévoiler leur identité, ils sont nommés les O.
[195] *Blandine*, Première partie, chapitre 10 « La petite martyre ».
[196] *Ibid.*
[197] *Ibid.*

À Genève, Elena continue ses études : les matinées, elle allait à l'Université pour assister aux cours et les après-midi, elle prenait des cours à la maison, avec des professeurs privés : « trois fois par semaine, le marquis d'Arcis venait lire *La Divina Comedia* », d'autres fois un professeur d'anglais venait lire avec sa mère Longfellow, Senor Alonzo Raffa lisait Cervantes et un autre professeur lui faisait lire Schiller et Goethe.[198] La fille vivait maintenant aux côtés de sa mère et participait inconsciemment aux lectures de celle-ci : elle imaginait des pièces de théâtre où les personnages étaient Sancho Panza et Dulcinée, Ulysse et Nausicaa et même si elle n'avait jamais vu une pièce de théâtre, elle avait lu Molière en édition pour les enfants et s'était familiarisée avec la dramaturgie. D'ailleurs toute sa vie elle restera une admiratrice de cet art et écrira elle aussi de nombreuses pièces. À cette époque-là et à cet âge-là tout n'était qu'un jeu plein d'imprévu où elle jouait tour à tour les rôles de chaque personnage.

Auprès de sa mère elle vivait « dans une atmosphère de paix studieuse et de sérénité » ; « prisonnière heureuse d'une chambrette bondée de livres », elle était comme « un vieux bénédictin cloîtré dans sa bibliothèque[199] ». En compagnie des livres, la vie paraissait épurée des soucis matériels. Le désir la prit d'en écrire elle aussi quand elle sera grande. Ainsi la vocation littéraire paraît donc très tôt dans sa vie.

Un jour, pourtant, cette vie sereine que l'enfant menait en compagnie de sa mère et des livres s'arrête brusquement. Elena décide de partir pour six mois en Italie. Nous n'avons pas d'explication pour cette décision : ni la correspondance, ni le roman n'en offrent aucune. La petite est mise en pension chez les dames Cougnard et Ravaclier, « deux vieilles demoiselles sèches, dignes et indulgentes qui prenaient en pension des petites étrangères[200] ». Une lettre du 14 octobre 1872, précède l'arrivée de la fille : « Comme vous n'êtes pas encore fixée au sujet de votre enfant et que cette indécision pourrait se prolonger, je pense qu'il est bon d'installer la petite chez ma sœur, afin qu'elle reçoive tous les soins assidus que son âge exige et qu'elle jouisse de tout le confort possible[201]. » La fille fut reçue par Marie Ravaclier le 25 décembre 1872.

Une autre lettre, de la même période, fait savoir à la mère le coût des dépenses pour les fournitures nécessaires et celui de la pension qui était au total de 380,15 francs. Pour l'année

[198] *Ibid*, Première partie, chapitre 12 « Pension Richardet ».
[199] *Ibid*, Première partie, chapitre 15 « Intimité ».
[200] *Ibid*, Première partie, chapitre 18 « Solitude ».
[201] BNR, Mss. CC/10, f. 16, lettre datée 14 octobre 1872, Genève.

suivante, la pension de Marguerite, qui comprenait aussi les fournitures de classe, pour le trimestre de 10 octobre jusqu'à 10 janvier 1973, payable d'avance, fut de 380, 80.

Loin de sa fille, la mère était assez inquiète et lui écrivait souvent : « Chère Mignonne, Comment vas-tu ? […] T'ennuies-tu beaucoup de l'absence de ta petite mère ? J'espère que tu es assez raisonnable pour ne pas pleurer et pour tâcher de te passer de moi pour le peu de temps que nous ne pouvons être ensemble[202]. »

Pour la fille commença alors une période extrêmement difficile, elle souffrait profondément de la séparation de sa mère et devint une petite révoltée qui n'obéissait plus à personne. Les lettres de la mère lui apportaient un peu de réconfort comme par exemple celle qu'elle reçut à l'occasion de son anniversaire, le 14 janvier 1873 : « Chère Mignonne, c'est aujourd'hui l'anniversaire de ta naissance, tu le sais, n'est-ce pas ? Je regrette bien de ne pouvoir t'embrasser et te serrer sur mon cœur, mais quand les circonstances nous imposent certaines choses, il nous les fait accepter avec résignation, quelques désagréables qu'elles puissent être. Je viens d'envoyer par ce petit papier un tendre et affectueux baiser et te souhaiter une longue et heureuse vie, toujours digne de l'affection de ta mère[203]. » Elle avait reçu le bulletin et était contente, surtout pour la conduite. « Mlle Cougnard n'a plus mis en P.S. „est horriblement babillarde". Je ne sais pas ce qu'en dit Mme Ravaclier ; aussi je te demande de la prier de ma part de te faire elle aussi un bulletin de conduite[204] ».

La princesse Anna Odescalchi et ses filles Pauline, Irma, Ilona, venaient de temps en temps et ramenaient la petite chez elles, ce qui faisait la joie de la mère, qui se voyait ainsi remplacée. La fille était, elle aussi, très contente en voyant que « la bonne madame Odescalchi et toute sa chère famille[205] » s'intéressaient à elle. Les lettres adressées à la mère par la princesse Anna Odescalchi Degerfeld attestent aussi le fait qu'elle amenait de temps en temps la fillette à la pension Richardet. « Elle était déjà plusieurs fois chez nous, et nous aussi nous allons la voir, quoiqu'à mon grand regret, pas aussi souvent que je le voudrais, car elle demeure si loin que le temps me manque d'y aller souvent. Je trouve qu'on la soigne bien chez Mme Ravaclier quoique, depuis quelque temps cette dernière était malade. […] Cependant, toute satisfaite qu'elle soit de sa

[202] BNR, Mss. CXV/11, f. 1, lettre datée 2 janvier 1873, Gènes.
[203] BNR, Mss. CXV/11, f. 3, lettre datée 14 janvier 1873, Gènes.
[204] *Ibid.*
[205] BNR, Mss. CXV/11, f. 5, lettre datée 22 janvier 1873, Gènes.

pension, elle attend avec impatience le moment de l'arrivée de sa chère maman. Chaque fois qu'elle est chez nous, elle se conduit fort bien, elle est sage et jolie et je suis étonnée de la voir, à son âge, aussi raisonnable[206]. » La princesse accorde beaucoup de confiance à la petite et apprécie sa conduite.

Tout à coup, une lettre de la fille annonce, sur un ton qui manque de sérieux selon la mère, ce que celle-ci apprendra bientôt par la voix de la vieille femme : elle a des ennuis, elle est vue comme une petite désobéissante. La mère apprécie la franchise, mais a des observations à faire sur la manière dont elle parle, sans le respect qu'une fille bien élevée doit avoir surtout en écrivant à sa mère. En réalité, le ton de la lettre n'était ni trop effronté, ni trop humble : « J'ai été très désolée en lisant ta lettre. Je te promets d'être bien sage, pour que tu me prennes avec toi. Je serais très sage avec mes cousins et ma sœur. Je ne me ferais plus ni gronder, ni punir et j'obéirai toujours et je ne répondrai jamais. Écris-moi pour me dire si tu veux me pardonner, cela me ferait si plaisir[207]. »

Mlle Cougnard, dans la lettre du 11 février 1873, annonce la mère que la conduite de la fille est « loin d'être satisfaisante », que « Marguerite, sachant qu'elle doit bientôt nous quitter ne veut plus obéir à personne », qu'elle « néglige tout à fait ses leçons et ne consent à faire que ce qui lui plaît. Quand on lui fait une observation, elle répond par une impertinence » et la maîtresse a été « obligée de la renvoyer plusieurs fois de la classe[208] ». La vieille dame regrette de donner de si mauvaises nouvelles à la mère, mais il fallait absolument « porter remède à cet état de choses[209] ». Elle lui suggère d'écrire à la fille qu'elle sera amenée en Allemagne, dans un pensionnat où la discipline soit très sévère. À la fin de la lettre, la vieille dame reconnaît que « nous avons été contentes de sa conduite, jusqu'à ces derniers temps » et que « nous ne savons pas ce qui a pu lui survenir[210] ».

La mère réagit promptement et écrit à la fille. Le plus sérieux reproche est celui de dissimulation : « pendant que tu m'écris de si gentilles lettres, en me faisant des excuses et en promettent d'être sage, de faire plaisir à Mme Ravaclier, tu fais toutes les bêtises que Mlle

[206] BNR, Mss. CC/13, f. 172, lettre datée 16 février 1873, Genève.
[207] BNR, Mss. CCCXXIII/3/3, f. 15, lettre datée 9 février 1873, Genève.
[208] BNR, Mss. CC/10, f. 19, lettre datée 4 février 1873, Genève.
[209] *Ibid.*
[210] *Ibid.*

Cougnard me rapporte[211]. » Elle n'est donc pas franche, elle fait semblant d'être « une petite gentille fille » et en réalité elle est capable « d'autant d'espièglerie[212] ». Elena la menace de retourner seule dans le pays, en juillet.

Dans la lettre suivante, après les remontrances de la mère, la situation a totalement changé : la vieille dame reconnaît que tout a été une révolte passagère et la petite récalcitrante est revenue à une bonne conduite. Mme Cougnard annonce à la mère qu'à la suite des problèmes de santé de sa sœur, c'est elle qui s'occupera de la fille. « Chère madame, Deux mots à la hâte pour vous dire que vous pouvez être tout à fait tranquille au sujet de votre fillette. Au moment où ma sœur a été malade, je l'ai gardée à la maison toute la journée, elle ne retournait que le soir. Puis, comme la petite fatiguait Mme Ravaclier, j'ai fini par la prendre complètement chez nous[213]. »

Finalement, Mme Cougnard annonce elle aussi qu'elle ne pourra pas prendre soin de la fillette en raison du fait que son beau-frère a décidé de prendre un appartement plus petit et n'avoir plus de jeunes filles chez lui, car sa sœur, depuis la maladie, doit avoir une vie calme. Une nouvelle lettre, datée le 6 juin 1873 fait part à la mère de ce que la fillette « se porte bien », qu'elle « a été bien soignée[214] » et qu'elle sera rendue à sa mère dans le bref délai. Les bulletins de conduite, émis par le Pensionnat M. Cougnard datés de 1872 et 1873 attestent que les notes sont très bonnes, à part la calligraphie, où la petite n'obtient que 18/36. L'observation finale est aussi encourageante : « Marguerite est un peu plus sage maintenant, espérons que cela continuera. »[215]

Pendant les vacances d'été, Margareta est de nouveau à la Pension Richardet, où elle a un emploi du temps assez chargé. Les listes contenant ses activités journalières montrent que, à 8 ans déjà, elle savait très bien gérer son temps et était très organisée. La première, datée Genève le 10 Juin 1873 porte le titre suivant : « Ce que je dois faire de ma journée[216] ». Le contenu en est le suivant :

« Matin. Me lever à 7 heures.
M'habiller et déjeuner pour aller avec Fräulein et les Dselles Odescalchi et les accompagner à l'école : 8 ½.

[211] BNR, Mss. CXV/11, f. 5, lettre datée 22 janvier 1873, Gènes.
[212] *Ibid.*
[213] *Ibid*, f. 23, lettre datée 3 mars 1873, Genève.
[214] *Ibid*, f. 31.
[215] BNR, Mss. CCXX/11, f. 6, *Bulletin de conduite du 1 au 28 Février 1873, Marguerite Miller, Pensionnat de M. Cougnard*.
[216] BNR, Mss. CCXX/11, f. 8, lettre datée 10 juin 1873, Genève.

Commencer en rentrant le brouillon de mon journal, lire jusqu'au moment d'accompagner Fräulein à 11 ½.

Après-midi : copier au net mon journal – 2 heures – et le faire corriger par maman et en analyser les fautes.

Ma page d'écriture.

Jouer ou travailler pour ma poupée 3 ½.

Allemand.

Lecture.

Mots –4 heures.

Lecture amusante – 5 heures.

Libre à 6 heures[217]. »

Le deuxième emploi du temps daté le 8 septembre 1873 inclut les mêmes préoccupations et en plus des leçons de roumain[218].

Le jour où la mère revient d'Italie et retrouve sa fille est marqué par un bonheur total. « C'était par une journée de septembre chaude et fleurie » et la fille courait dans le jardin, elle « avait pour seule compagne une petite tortue très sage et docile qui venait à son appel manger dans sa main des feuilles de salade[219]. » Tout à coup, au bout du sentier, apparut la mince silhouette vêtue de noir, et Margareta, avec de grands cris, se précipita dans les bras de sa mère. Après les baisers échangés et l'effusion bruyante de l'enfant, la mère constate que sa fille est devenue laide. La petite « avait le visage couvert de taches de rousseur dues aux longues heures passées au soleil, les cheveux en désordre et les deux petites perles de ses dents de devant étaient remplacées par deux dents nouvelles beaucoup trop grandes pour son mince visage. Maman avait retrouvé une sauvagesse, une faunesse au lieu du petit bibelot pâle et fluet qu'elle avait quitté[220]. »

La dernière lettre d'Elena avait déjà averti la fille du retour en Roumanie. Margareta avait donc neuf ans et revenait dans son pays ne sachant pas un mot de roumain, en échange elle lisait les classiques grecs et latins, Goethe et Schiller, Leopardi, Shakespeare, en version originale[221]. Elle avait déjà l'esprit européen autant par ses lectures que par l'atmosphère cosmopolite de la pension Richardet. Une première étape de sa formation prenait fin. L'époque des premiers acquis intellectuels s'achevait, laissant la place à une autre, toute aussi enrichissante. Le climat dans

[217] *Ibid.*
[218] *Ibid*, f. 7, lettre datée 8 septembre 1873, Genève.
[219] *Blandine*, Première partie, chapitre 21 « Adieux ».
[220] *Ibid.*
[221] Academia Română, *Dicţionarul literaturii române, L-O*, Editura Univers Enciclopedic, Bucarest, 2005, p. 369.

lequel elle avait passé ces premières années de son existence influencerait de manière décisive sa manière de penser, de concevoir la vie et aussi son destin : l'atmosphère des couvents l'avait marquée lui donnant le goût pour l'ascétisme, le plaisir des mortifications, le désir de sainteté, celle de la pension Richardet la préférence pour la vie sociale, active, pour le multiculturalisme. Les deux tendances resteront deux caps entre lesquels l'existence de Margareta basculera continuellement.

De retour en Roumanie. Institutul Nou de domnișoare (L'Institution Nouvelle de Demoiselles – 1873-1902)

En novembre 1873, de retour en Roumanie, Elena Miller-Verghy apprend qu'elle est presque ruinée. Le frère qu'elle a investi comme administrateur de sa fortune s'est laissé entraîner dans une relation amoureuse qui l'avait mené au désastre financier. Être combatif, autoritaire, très intelligente, elle emprunte l'argent nécessaire à Alexandru Lupașcu, son beau-frère, loue une grande maison avec une cour et un petit jardin et ouvre un pensionnat pour les filles : *Institutul Nou de Domnişoare*[222]. Le but de l'institution était de faire sortir les filles de la superficialité et l'inculture où elles étaient.

En fait, elle avait depuis longtemps cette idée de réformer l'enseignement des jeunes filles en Roumanie et de créer une école où sa fille et ses cousines, les filles de Lucreția Lupașcu : Henrieta, Marya et Lucreția, puissent suivre les mêmes études que les garçons, et avec des efforts, elle réussit à la mettre sur pied. C'était l'un des premiers lycées pour les filles, une école moderne, suivant et même dépassant le programme des garçons. Elena était une admiratrice des idées de Stuart Mill sur l'émancipation de la femme dont elle avait tiré deux principes : le premier était que les filles devaient recevoir la même éducation que les garçons et le deuxième c'était qu'il fallait adapter les programmes d'étude à l'âge des écoliers : « selon lui, on devait enseigner à l'enfant chaque science à l'âge où elle l'intéressait le plus. Pas de programme fixe, ni d'examens de fin d'année. Il suffisait qu'à 17 ans l'élève connût tout ce qui faisait partie du programme de baccalauréat[223]. »

[222] Situé rue Primăverii, aujourd'hui Mendeleev, il commence son existence le 23 avril 1874 (cf. *Istoria femeii din România în documente*, coordonnateur Alin Ciupală, Editura Universităţii din Bucureşti, Bucarest, 2008, p. 277). Cella Delavrancea, en revanche, mentionne comme date : septembre 1870, *op.cit.*, p.25.
[223] *Blandine*, Première partie, chapitre 18 « Solitude ».

Institutul Nou de Domnișoare est fondé le 23 avril 1874, autorisé le 19 juin 1885 et réautorisé le 18 septembre 1896[224]. En 1899, le 23 avril on célébra 25 ans de « vie difficile et de combats »et le 18 juin, 60 ans de vie de la fondatrice.[225] « À côté des élèves provenant des familles riches l'école a reçu aussi un nombre important de filles défavorisées qui ont reçu les mêmes instruction et éducation[226].»

La première bachelière roumaine, élève de l'Institut, passe son baccalauréat en 1876. Elle s'appelait Aurelia Christofi. Son succès est annoncé par plusieurs journaux qui clament son succès, aussi important pour « l'honneur de la femme roumaine » que pour la mission de celle-ci dans la société. [227]

Un article de journal existant dans l'archive de l'écrivaine raconte, dans une langue avec parfum d'époque et avec un enthousiasme démesuré « l'exploit » de la jeune fille : « L'honorable famille Christofi de Craiova est aujourd'hui parmi les élus; les épreuves qu'elle nous a donné ces jours-ci sont des plus convaincantes: sa jeune fille Aurelia, à l'âge de seulement 16 ans, a soutenu l'examen de baccalauréat, à côté de son frère, et avec beaucoup de succès: les nombreuses personnes des deux sexes qui se sont hâtées à assister et à encourager la gentille et intelligente enfant de Craiova ont été convaincues des résultats donnés par l'éducation et l'instruction faite sous la surveillance du foyer parental. Je suis persuadé que cet exemple sera imité à l'avenir par tous les parents roumains[228]. » L'article, signé par Ștefan Sihleanu, déplore aussi l'émigration de la jeunesse roumaine, surtout des jeunes filles qui, avec de grands sacrifices pécuniaires doivent quitter leurs familles pour aller étudier à l'étranger.

Un autre journal qui annonce la même nouvelle de la première bachelière roumaine ajoute des considérations sur la condition de la femme roumaine. « Nous avons affirmé plusieurs fois

[224] BNR, Mss. CCXV/13, pliant *Institutul Nou de Domnișoare* : „autorizat la anul 1885, iunie 19, reautorizat în mai 1893, din nou autorizat la 18 septembrie 1896".

[225] *Ibid* : „viață grea, de grele lupte" și la 18 iunie, 60 de ani ai fondatoarei.

[226] *Ibid* : „alături de copiii din familiile avute, au avut un număr însemnat de copii «nefavoriți de soartă» care au primit aceeași instrucție și educație".

[227] BNR, Mss. CC/7, f. 11, coupure de journal.

[228] *Ibid* : „Onorabila familie Christofi din Craiova se prenumără astăzi printre cei mai aleși în privirea aceasta, și probele ce ne-a dat zilele acestea sunt dintre cele mai convingătoare: juna sa fiică Aurelia, în etate de 16 ani numai a susținutu esamenele de Bacalauriatu, alăturea cu fratele său, și cu destulu succesu: numerosulu publicu de ambele sexe care s-a grăbitu a asista și a încuragia pe gentila și inteligenta copilă craioveană, s-a putut convinge despre rezultatele ce dau educațiunea și instrucțiunea supt îngrijirea și în căminulu părintescu. Eu sunt convinsu că acestu exemplu va fi imitatu pe viitor de părinții români", f. 14, article de journal signé par Ștefan Sihleanu (coupure de journal).

dans les colonnes de ce journal, que, pour élever le niveau moral et intellectuel du peuple roumain, il n'y a aucun autre moyen plus efficace que d'élever le niveau moral et intellectuel de la femme roumaine. Un homme ne peut être que le fils de sa mère et l'époux de sa femme. Il absorbe les sentiments et les dispositions du sein de sa mère, se forme comme caractère auprès d'elle et suit sa carrière à côté de sa femme, mêlant, par l'habitude de la cohabitation, ses émotions et ses ouvrages à son affectivité et à ses aspirations. Il en résulte que, pour former des hommes, il faut former des femmes. Il est indubitable que l'instruction de la femme de chez nous soit restée à un niveau beaucoup plus bas que celle de l'homme et que cette grande inégalité amoindrit l'influence de la femme et maintient la nation même dans un état de sous-développement[229]. » C'est pourquoi le journal salue avec enthousiasme l'initiative de créer des écoles, et affirme que le succès de la première bachelière a déjà stimulé l'orgueil des jeunes hommes qui seront désormais plus consciencieux, pour ne pas être devancés par les filles : « Ce début a éveillé déjà l'émulation des jeunes écolières qui n'ont qu'un désir: celui d'arriver au baccalauréat et à la carrière scientifique qu'il peut ouvrir. Nous nous félicitons de cet heureux début, d'autant plus que les jeunes étudiants seront obligés de se prendre plus au sérieux, pour ne pas être devancés par les jeunes étudiantes[230]. »

Pendant la session de septembre 1879 cinq bachelières passent leurs examens encore, parmi lesquelles Marya Lupașcu (mariée Delavrancea) a été la première sur les 111 candidats garçons et filles, et Maria Zaharescu (mariée Drăghicescu) est devenue plus tard la première licenciée en Lettres. « Jusqu'à 1879, les élèves qui terminaient les classes primaires ne pouvaient continuer leurs études dans une école roumaine qu'en entrant à l'Ecole Centrale de Bucarest, Jassy ou Craiova. Mme Elena Miller-Verghy a proposé au Ministère d'ouvrir un Externat Secondaire pour les filles, offrant gratuitement les services des cinq premières bachelières de

[229] „Amu disu de multe ori, în coloanele acestui diaru, că spre a ridica poporulu românu, nu este altu mijlocu mai eficacaciu decât de-a ridica nivelu moralu și intelectualu al femeii române. Unu bărbatu nu poate să fiă decât fiulu mamei și sociulu femeiei sale. Își suge simțămintele și dispoziținile la sânulu mamei și formează caracterulu lângă dânsa și urmează cariera lângă socia sa, punându, prin deprinderea conviețuirii, simțămintele și lucrările lui, în armonia cu simțămintele și aspirațiunile iei. De aci, spre a forma oameni, trebuie a forma femei. Este unu ce neîndoioasă că instrucțiunea femeii la noi a rămasu mult mai prejos de-a bărbatului, această mare neegalitate împuținează înrâurire femeii și menține într-o înapoiere generală însăși națiunea", BNR, Mss. CC/7, f.13, coupure de journal.

[230] „Acest începutu a desceptatu deja emulațiunea printre copilele de prin școli, nu se aude de câtu dorința de-a ajunge la bacalaureatu, și la cariera științifică pe care elu o pote deschide. Ne felicităму cu atâtu mai multu de această fericitu începutu, cu câtu și tinerii studenți voru fi nevoiți de aici înainte să se ie mai în seriosu, ca să nu fie întrecuți de junele studente", *ibid*.

l'Institution. Le Ministère a approuvé l'existence de l'Externat Secondaire de filles no.1, sous la direction d'Henrieta Lupașcu (Sihleanu), ayant les chaires occupées par les autres bachelières. Après 3 ans cet Externat reçoit l'approbation pour une nouvelle classe, divisionnaire, qui deviendra l'Externat Secondaire no. 2. La nouvelle directrice sera d'abord Zoe Perez (Arion), puis Marya Delavrancea, tandis qu'Henrietta devient inspectrice[231]. »

L'institution bénéficie d'un corps professoral d'élite : pour enseigner les langues étrangères, Elena réussit à amener des professeures natives comme Olga Reich, Fräulein Luiza, Mlle Villette, Adria Moore (Boy), et pour les autres matières, des jeunes gens prometteurs qui deviendront par la suite des écrivains célèbres : Alexandru Vlahuţă, Duiliu Zamfirescu, Virgil Arion, Ştefan Sihleanu, Barbu Ștefănescu Delavrancea.

Érudite, douée d'un dynamisme extraordinaire, Elena Miller-Verghy partageait sa vie entre l'éducation de sa fille, le pensionnat et la vie culturelle qu'elle entretenait dans son salon, situé 26, rue Primăverii, comparable avec l'Hôtel de Rambouillet,[232] où elle crée un cercle d'intellectuel fréquenté par les professeurs du pensionnat : Anghel Demetriescu, Constantin Istrati, chimiste très connu à l'étranger, Grigore Ştefănesu, géologue, Friederic Damé, Spiru Haret, à cette époque-là le plus redoutable des professeurs, Ştefan-Patan Sihleanu, surnommé Pic de Mirandolle.

Les jeunes gens qui fréquentaient les salons d'Elena (appelée par ceux-ci « mamiţica ») et de sa tante (appelée « mămuca ») étaient très cultivés, la plupart allaient faire des études à l'étranger. On interprétait de la musique de grande classe, autant Margareta que ses cousines, Henrieta et Marya étaient les élèves de Wachmann, professeur célèbre à l'époque, et elles jouaient du piano tour à tour, ou à quatre mains. Dans les pauses on discutait à propos des livres récemment lus, surtout de la littérature française ou anglaise. C'était un milieu saturé de culture, une vraie « université libre[233] ». Pendant les soirées, les futurs écrivains Barbu Delavrancea, Duiliu Zamfirescu, Alexandru Vlahuţă éveillent l'intérêt de la fille pour la littérature et lui font découvrir Mihai Eminescu, qu'elle traduira en français plus tard. C'est dans cette ambiance littéraire et culturelle que se forme la jeune Margareta. Si elle a commencé son instruction à

[231] BNR, Mss. PCXV/13, dépliant *Institutul Nou de Domnișoare*.
[232] Emilia Milicescu, „În loc de prefaţă", *Blandine,* Editura Dacia, Cluj-Napoca, 1980, p. 9.
[233] *Ibid.*

Genève, dans un milieu multiculturel, elle aura la chance de la parfaire dans un climat qui lui stimulera le goût esthétique et la passion pour la littérature.

Une amitié profonde se noue entre la fille et le jeune Barbu Delavrancea. Il n'a que 19 ans quand il est recommandé à Elena Miller-Verghy par Anghel Demetriescu, déjà professeur au pensionnat. Il devient à son tour professeur, chargé de soutenir les conférences sur l'histoire des arts et de la culture pour les élèves du cours supérieur. Il est bientôt « adopté » par « mamiţica » qui devient sa seconde mère et qui l'encourage dans sa carrière, stimule son désir de s'affirmer et l'aide à connaître des personnalités de la culture. Devenu le « gâté » de la famille, frère aîné et professeur pour Mărgărita, il passait les dimanches avec la mère et la fille, à discuter des problèmes littéraires et politiques, à faire les portraits ironiques ou même sarcastiques des contemporains. C'est toujours « mamiţica » qui l'introduit dans la maison de sa sœur où il gagnera l'amitié et puis l'amour de Marya, l'une de ses filles, qui deviendra sa future épouse.[234]

En 1901 la maison située dans la rue Primăverii est expropriée par la Mairie de Bucarest. Dans une lettre, on annonçait à Elena, qui se trouvait à Genève chez sa fille, ce fâcheux événement : « Très chère Madame, L'Expropriation de la maison que vous habitez est décidée en principe. On ne sait pas si l'expropriation se fera avant ou après Saint Démètre. Je ne puis rien préciser là-dessus Il serait prudent de votre part de vous présenter un de ces jours à la Mairie pour voir M. Filipescu et vous entendre directement avec lui[235]. »

L'école fonctionnera sous la direction d'Elena jusqu'en 1901. La mort d'Alexandru Lupaşcu, le beau-frère, accroît les difficultés financières et en 1902, Elena, déjà vieille, quitte, non sans regret, l'école dans laquelle elle a investi une trentaine d'années de sa vie, et déménage à L'Asile Elena Doamna[236], chez sa fille, devenue directrice. Dans une autre lettre de cette période-là, Marya parle de la décision qu'elle a prise avec Barbu, son époux, de reprendre et remettre à fonctionner l'école, en payant les dettes. « Chère Mamiţica, Barbu est allé au crédit. De notre côté, tu sais ce que nous avons décidé. Nous prenons l'école pour le mois d'octobre. En attendant Barbu se chargera du crédit, devenant son *chiriaş [locataire]*, à partir de La Saint Georges et se

[234] Pour les détails, voir *Blandina,* „În loc de prefață", *op. cit*., et Emilia Șt.Milicescu, *Pe urmele lui Delavrancea,* Editura Sport-Turism, Bucarest, 1986.
[235] BNR, Mss. CC/11, f 11, lettre non-datée et non-signée.
[236] „În 1901, casa cu nr. 26 din strada Primîverii a fost expropriată de Primăria București. Școala a funcționat 27 de ani. Institutul Nou de domnișoare al Elenei Miller-Verghy. În 1902, Elena Miller-Verghy era la Azilul Elena Doamna", BNR, Mss. CC/7, f. 29, notice sur un bout de papier.

chargeant de payer petit à petit ce que tu m'as dit lui étant encore dû. Lui ferait-on au crédit le désagrément de ne pas accepter nos conditions ? N'aura-t-on pas confiance en nous ? Je ne le crois pas[237]. » Marya Delavrancea se charge de la direction de l'école et restera dans ce poste jusqu'en 1912, quand elle deviendra la directrice de l'École Centrale, rue Icoanei. Pour Elena Miller-Verghy c'était la fin douloureuse d'une longue carrière de directrice d'école, elle se consolera pourtant sachant que sa fille continuera son activité d'enseigner, de conseiller, de partager des connaissances et finalement de former de destins.

Vie d'écolière. Pas de « chambre à soi » (1873-1883)

Qu'est-ce qu'éprouve, qu'est-ce que pense Margareta après le retour en Roumanie ? Elle entre de plain-pied dans une nouvelle « réalité » qui est en même temps une autre étape de son existence. Le contact avec la ville de Bucarest est totalement décevant. « La première impression que lui fit Bucarest fut celle d'une inconcevable laideur. La rue Grivitza de ce temps-là ne montrait que de petites maisons mal alignées qui semblaient minables et piteuses aux yeux de l'enfant habituée aux bâtisses à cinq ou six étages de Genève et de Paris. Les trottoirs irréguliers, les cahots du fiacre sur les pavés pointus et inégaux, les flaques de boue, les marres d'eau formaient un ensemble qui serrait le cœur[238]. » Il lui manque les maisons à quatre ou cinq étages où cent fenêtres brillaient toutes à la fois le soir. En plus, le roumain est pour elle une langue totalement inconnue.

Heureusement ses cousines lui ouvrent les portes de ce monde inconnu et lui apprennent à chercher la beauté cachée de ces lieux. Le monde s'élargit pour elle brusquement. Elle est entourée maintenant par une foule de cousines, tantes, oncles, amis. À Bucarest Elena et Margareta sont accueillies par la famille de sa sœur, Lucreția, mariée avec Alexandru Lupașcu (« tătuca » et « mămuca »). Ils habitaient 12, rue Cosma. La famille se composait de cinq enfants, trois filles et deux garçons : Henrietta (mariée Sihleanu), Marya (mariée Delavrancea), Lucreția-Kiki (mariée Ghika) et deux garçons : Alexandru et Ștefan.[239]

[237] BNR, Mss.CC/11, f. 59, lettre non-datée.
[238] *Blandine*, Seconde partie, chapitre 1 « Bucarest ».
[239] Les frères de « tătuca », évoqués dans le roman *Blandina* étaient: Ruxandra, Lascăr, Gheorghe, Neron. Ștefan, le frère de Marya, Henrietta et Kiki a une fille, Lilli, qui se marie ultérieurement avec Ionel Teodoreanu. Alexandru, l'autre frère, a comme fils Henry et Ștefan (le philosophe). Cf. Grigore Ghica, *Grigri*, Editura Fundației Culturale Române, 1998, p. 13. Marya et Barbu ont eu quatre filles: Cella, Riri, Bebe et Pica.

L'identité de la fille, en train de se forger une existence et un destin propres, se construit à présent à travers l'altérité. Elle continue le processus de perfectionnement moral, qu'elle avait commencé à travers les lectures et au couvent de Carouge, mais s'éloigne petit à petit de la ferveur religieuse des premières années. Cette période est pourtant très importante car c'est à présent qu'elle découvre sa vocation d'écrivaine.

Margareta se confronte à un nouveau défi : elle doit apprendre le roumain. Une lettre de Pauline Odescalchi montre qu'elle avait des difficultés : « Marguerite a-t-elle appris le roumain ? Comment le parle-t-elle ? Prononce-t-elle toujours les *r* à la française[240] ? » « Tătuca » (Alexandru Lupașcu) fait comprendre à sa nièce que « c'est une honte, presque un péché, pour une Roumaine de ne pas savoir le roumain et surtout de grasseyer », c'est pourquoi elle commence à faire très régulièrement « ses exercices de prononciation. Il y avait une liste de dix mots très difficiles tels que „pourpre, ronron, etc." qu'il fallait réciter pendant cinq minutes, tous les matins, pour apprendre à bien rouler l'*er*[241]. »

Au moment où l'école commence à fonctionner, elle se voit obliger de renoncer à la liberté qui lui était aussi chère. Il fallait continuer son instruction au pensionnat, à côté de bon nombre d'autres filles. La première impression est de nouveau celle d'une laideur désolante. Pourtant, l'école était abritée par une maison construite à la mode de l'ancien temps, entre cour et jardin. « Dessinée sur le modèle des logis d'autrefois, elle avait un large perron bas qui conduisait à deux vastes salons en enfilade, dont le dernier ouvrait sur cinq grandes fenêtres donnant sur le jardin où l'on descendait par un second perron. À droite et à gauche se trouvaient de chaque côté trois vastes pièces, hautes et claires, telles qu'on n'en bâtit plus aujourd'hui. Le grand jardin clos de murs et de palissades s'étendait jusqu'à une autre rue, celle où s'élève aujourd'hui la maison qui appartient à Take Ionesco[242]. » L'atmosphère austère du pensionnat, le rythme studieux ne sont pas très à son goût.

Dans le pensionnat de sa mère, entourée par une foule d'élèves, surtout dans le dortoir, elle ne se sentait pas du tout à son aise. Ne pas avoir de chambre personnelle c'était le calvaire; elle devait cohabiter avec les filles du pensionnat, dans des chambres immenses. Elle rêvait d'avoir

[240] BNR, Mss. CC/13, f.9, lettre datée 22 décembre 1874, Bakla.
[241] *Blandine*, Seconde partie, chapitre 2 « Premières influences ».
[242] *Ibid*, Seconde partie, chapitre 3 « L'école ».

une chambre où elle pût être libre de faire ce qu'elle voulait, surtout écrire, et cela à l'abri des regards curieux des filles. Son journal de cette période-là témoigne de cette situation embarrassante. « Je n'ai pas de maison. Je ne peux pas faire ce que je veux. Toutes les enfants que je connais ont une maison et un tiroir et une chambre où elles font ce qu'elles et leurs mères veulent, sans être vues de tout le monde. Moi, j'ai constamment ces cinquante paires d'yeux braqués sur moi. On vient derrière moi, on regarde ce que j'écris, on ne devine pas et on me demande d'une voix curieuse „Qu'est-ce que tu fais ?" et alors je réponds : „Je fais… à…à…eh…. Ma composition anglaise". Ça c'est celles que je n'aime pas et qui ne m'aiment pas. On vient à côté de moi et sans jeter un regard sur mon papier on dit : „Oh ! Oh ! Marguerite ! Des secrets !" Ça c'est les indifférentes! On vient à côté de moi, on me prend le papier des mains. On veut voir. Je ne me fâche pas. Je rougis et je dis : „Je t'en supplie. Rends-moi cela." „Si tu m'aime, dis-moi ce que c'est". Et moi je m'enfuis. Ça c'est celles que j'aime et qui m'aiment. Que dois-je faire[243] ? » Avoir une chambre à elle, un espace de réclusion était essentiel pour son devenir d'écrivaine.[244]

En 1875, Margareta est en 1ère classe Normale et, comme l'atteste son bulletin trimestriel, elle a des notes de 10, sauf à la calligraphie où elle a 8. Les matières qu'elle étudie sont : le roumain, le français, l'allemand, l'anglais, l'italien, le latin, le grec, les sciences physiques et naturelles, les mathématiques, la géographie, l'histoire, la religion, la calligraphie, le dessin, le travail manuel. À tout cela s'ajoutent, dans son bulletin, les notes et les observations sur l'éducation („educațiunea") et l'éducation physique („educația fizică") où elle a : « les manières assez libre et pareilles à celles d'un garçon („cam libere și băiețești"), la santé « pas trop bonne » et le caractère morose et capricieux („morocănos și capricios")[245]. »

Le même bulletin comporte à la fin une observation qui montre que la mère n'était pas trop contente de sa fille. Les contraintes de toutes sortes n'étaient pas très agréables à l'enfant gaie et top habituée à la liberté et probablement elle ne savait pas encore tempérer sa vivacité. La sévérité de la mère, directrice d'école, qui voulait que sa fille soit un bon exemple, se heurtait au caractère enjoué et impulsif de celle-ci. « Elle provoque souvent des désagréments par des paroles et observations qui manquent de bienséance. Elle ne fait pas attention aux heures de cours et attend à

[243] BNR, Mss. CD II/23, f. 1, *Journal*, dimanche, le 5 mars 1879.
[244] Voir Virginia Woolf, *Une chambre à soi.*
[245] BNR, Mss CCXX/11, f. 1, *Buletin Trimestrialu*, Institutul Nou de Domnișoare, str. Primăverii 26.

être poussée à faire son devoir. Tout cela fait de Mlle Margareta une élève assez désagréable à l'Institut. On espère que, grâce à son intelligence supérieure, dont la nature l'a douée, mademoiselle verra combien lui font mal ces défauts et cherchera à ne plus inciter à de telles observations[246]. »

Un autre témoignage montre que la vie d'écolière dans le pensionnat n'était pas du tout facile. Pour la première classe de lycée, elle apprenait à la fois le roumain et le français, le latin et le grec, l'allemand, l'anglais et l'italien. Il y avait aussi les leçons de piano, de chant, de danse, de gymnastique, d'ouvrage manuel et de dessin, sans compter bien entendu l'histoire, la géographie, les mathématiques et les sciences naturelles. « Il n'y avait de libre qu'une petite pause d'une demi-heure après le repas de midi », et Margareta était « déchirée par la passion de la lecture, passion impossible à assouvir. Ces interminables jours d'études semblaient un long tunnel noir où l'on entrait dès le matin et dont on ne prévoyait la fin qu'au bout de quatre ou cinq années, toutes pareilles, toutes écrasantes[247] » ; elle se sentait comme un canaris en cage.

Elle ne s'habituera jamais à l'aspect rigide d'une classe : « Les classes aux murs badigeonnés de gris, les sévères tableaux noirs et les pupitres bruns composaient aux yeux de l'enfant un ensemble d'une écrasante tristesse, d'une rebutante laideur. Les repas dans les longs réfectoires lui causaient une horreur insurmontable. Autant son être profond acceptait facilement la souffrance morale, autant son sens de la beauté, du luxe, de la volupté artistique s'adaptait difficilement à une vie réduite au stricte nécessaire comme celle des casernes et des prisons. Carouge avec son parc immense, sa chapelle scintillante d'ornements et de vitraux demeurait au cœur de l'enfant comme un paradis perdu. C'est au désir si longtemps refoulé d'une ambiance qui fut une caresse pour les yeux, qu'elle dut plus tard le goût et l'art raffiné de créer autour d'elle un décor chatoyant et noble[248]. »

Un jour elle commet une de ces petites fautes inhérentes pour un enfant « telle que de manger les glaçons qui pendaient aux gouttières ou de s'imprimer en creux toute entière sur le

[246] „Aduce adesea neplăceri prin vorbe contradictorii și observațiuni ce nu permite buna cuviință. Nu observă orele de studiu și așteaptă a fi împinsă la a-și face datoria. Câte aste face din dra Margareta o elevă puțin plăcută institului, se speră ca, grație inteligenței superioare cu care a înzestrat-o natura, dra va vedea cât îi strică aceste defecte și va căuta a nu mai da loc acestor observațiuni". BNR, Mss CCXX/11, f. 1, *Buletin trimestrial Cursul superior I, Réforme Marguerite Miller, Directrice Elena Miller-Verghy*, 8 janvier [1875] : Institutul Nou de Domnișoare, str. Primăverii 26.
[247] *Blandine*, Deuxième partie, chapitre 9 « Cyanure de potassium ».
[248] *Ibid.*

tapis de neige du jardin, choses strictement défendues[249] ». La fille est« grondée par sa mère en une de ses tirades émouvantes que l'enfant plus tard qualifiait de shakespeariennes[250] ». Emportée par son éloquence, la mère laisse imprudemment échapper ces mots : « Une enfant qui fait tant de peine à sa mère ne mérite pas de vivre[251]. » La fille reçoit l'observation comme un coup extrêmement dur. « La conviction s'ancra en elle qu'elle était une tache sur la beauté du monde et qu'aux imperfections notées sur la page empruntée à Franklin s'ajoutait l'horreur de faire de la peine à sa maman[252]. » Le soir, dans son lit, pendant que les autres filles dormaient, elle prend la résolution de mourir et dit sans regret adieu à la vie. Dans la salle réservée aux classes de chimie, elle avait découvert sur un rayon, du cyanure de potassium et l'idée lui vient d'en prendre. Pourtant, tout d'un coup, elle se rappelle que le jour suivant c'est dimanche et qu'elle va voir sa cousine. Elle ne pourrait pas manquer cette rencontre. Ce qu'elle gardera plus tard de cette expérience c'est qu'elle n'a éprouvé aucune tristesse, « tant l'enfant de douze ans trouvait la mort naturelle et facile[253] ».

Deux ans après la fin de l'école, dans une lettre adressée à sa mère, la jeune Margareta exprime tout le dégoût qu'elle a accumulé pendant ces années d'école et combien ce souvenir lui procure une mauvaise humeur qu'elle ne peut pas s'empêcher de ressentir: « Oh ! Comme je suis dégoûtée quand je pense à ces choses de classe et d'école, c'est la même chose que l'effet que me fait l'odeur du [mot illisible**]** dans le café, cela me fait toujours trembler comme aux temps où je la prenais. Je ne sais pas quelle nature malheureuse je suis, qui ne puis m'accommoder à des choses si naturelles. Il me semble que tu dois me détester quand tu me vois comme cela, toi qui es si énergique et si forte et quelquefois j'ai peur que tu ne m'aime plus, comme tu m'as déjà menacée tant de fois et chaque fois que tu es dans une certaine disposition de penser mal de moi. Mais ce n'est pas ma faute si je ne puis entendre une étude de Cramer sans être triste. Cela me fait passer sous les yeux tant de souvenirs pénibles, tant de choses passées qui m'ont fait souffrir. Le bon Dieu a bien fait de me faire naître bien riche. Il m'a créé pour cela, pourquoi s'est-il *răzgândi*

[249] *Blandine*, Seconde partie, chapitre 9 « Cyanure de potassium ».
[250] *Ibid.*
[251] *Ibid.*
[252] *Ibid.*
[253] *Ibid.*

[changer d'opinion] après ? Mais je n'oublierai jamais quelles tortures étaient pour moi le 1 septembre et quels accès de peur et de pleurs j'avais, rien qu'en le voyant venir[254]. »

Plus tard, à l'âge de la maturité, le souvenir de cette période de sa vie, ne l'a pas quittée. Le jour de la rentrée, qui pour la plupart des enfants est un jour particulier où la joie de rencontrer ses camarades se mêle à la tristesse de finir les vacances, pour elle s'associe à une grande tristesse. Elle a le cœur serré chaque fois qu'elle pense à ce jour : « Ces pauvres enfants, quand je pense qu'ils n'ont plus que 5 jours. Jamais je ne pourrai voir venir mon premier septembre sans une très grande émotion, l'impression était si forte dans mon temps qu'elle me reste même maintenant et tout ce qui dans mon esprit a rapport au premier septembre me fait juste le même effet attristant. Ainsi, quand j'entends jouer une étude, cela me coupe tout à coup la gaieté et me serre le cœur. Rien ne contient si bien l'école pour moi, qu'une gamme. Quand je me rappelle les désespoirs effrénés, exaltés que j'avais au premier septembre, je n'ai pas encore envie de rire, quoique ce soit depuis bien longtemps, mais je ne puis pas rire encore, parce que je pleurais trop alors. Je me demande comment le Bon Dieu avait la méchanceté de me faire tellement contraire à la vie que je devais avoir. Je voudrais savoir ce que c'était cette horreur pour l'école avec ses heures réglées, ses journées interminables, bondées de leçons. Ce n'était pas de la paresse, je le sais bien, une fois dedans je ne flânais pas. Je crois que c'était de la fatigue physique, la faiblesse qui se révoltait. Oh ! Quel bonheur que cela soit fini. J'ai eu mon mauvais temps, mais mon bon aussi. Voilà deux ans que je ne fais rien et pour moi c'est le superlatif du bonheur. C'est un instinct en moi que ne rien faire, un besoin comme pour les enfants anémiques qui mangent le plâtre des murs, je sens que cela me passe peu à peu avec le repos, avec la santé gagnée vous verrez que je vais ressembler à maman. Oh ! Quelle énormité [255] ! »

Lectures et personnalité. Le chemin vers la sagesse

Dans ces années de vie amère, les livres sont pour la jeune Margareta le seul refuge. Avec le temps, ils sont devenus la nourriture spirituelle, une aventure continuelle de son esprit, une « passion qui la domine toute sa vie, et dont elle tire des joies et des consolations si profondes et si multiples, qu'elle se sent capable de les préférer avec une ardeur païenne, ainsi qu'il lui arriva de

[254] BNR, Mss. CCCXXIII/3, f. 124, lettre datée vendredile 25/6 sptembre.
[255] BNR, Mss. CCCXXIII/3, f. 139, lettre datée lundi matin, le 26 août.

dire plus tard, à celles du Paradis[256] ». C'était une passion qui empruntait souvent le caractère d'un vice. « Sa tyrannie s'exerçait aussi impitoyable que celle de l'opium sur les esclaves de cette ivresse[257] ».

Les lectures façonnent sa personnalité, sont des marches sur lesquelles elle monte dans son évolution intellectuelle et spirituelle et lui facilitent la découverte du monde. Sa vie de perfectionnement continuel est jalonnée par ses lectures et la trajectoire qui la mène à la maturité et à la sagesse passe par les nombreux livres lus.

Elle a appris à lire en jouant, ne faisant pas attention à ce qu'elle était en train de faire, comme nous l'avons déjà mentionné. Ajoutons quelques détails : « À l'âge de trois ans, sa mère la faisait jouer avec une série de petits rectangles d'ivoire, pareils à ceux d'un jeu de domino qui, au lieu de points noirs sur fond blanc, portaient sur fond rouge une majuscule blanche avec une vignette appropriée. L'enfant joua ainsi jusqu'au jour où elle s'aperçut qu'elle savait lire[258] ». Elle avait conquis une science que d'autres fillettes penchées sur leurs pupitres, s'évertuaient à obtenir à grand-peine qui « pour elle n'était que le plus charmant des jeux, parce qu'on ne pouvait y jouer toute seule, et qu'il fallait que maman s'en mêlât[259]. »

Après les premières lectures de contes, l'almanach *Il Giro del Mondo* est celui qui lui ouvre les portes d'un autre monde, plein d'attrait. C'est pour elle non seulement « une lecture, mais le moule dans lequel son esprit fut coulé et prit sa forme définitive. Ce gros bouquin était la collection reliée d'une revue illustrée qui paraissait à Rome. On y voyait entre autres une description détaillée et copieusement illustrée du Vatican[260]. » Des semaines entières la « petite âme esseulée et avide s'imprégna des chefs-d'œuvre de l'art antique et de la Renaissance. Les *Stanze* de Rafaël et de Michel-Ange, n'avaient plus de mystère pour elle[261] ». Elle ne doit pas, comme les autres enfants, « apprendre l'Histoire Sainte dans un livre; la magnificence de la Genèse lui fut enseignée par Michel-Ange lui-même. Elle n'eut pas non plus à apprendre la

[256] *Blandine*, Première partie, chapitre 11 « Paris ».
[257] *Ibid.*
[258] *Ibid.*
[259] *Ibid.*
[260] *Blandine*, Première partie, chapitre 12 « Pension Richardet ».
[261] *Ibid.*

géographie : le lourd in-quarto contenait le voyage de Stanley à la recherche de Livingstone, ainsi qu'un long voyage d'Ida Pfeiffer, dans toutes les contrées du monde, y compris la Roumanie[262]. »

Un peu plus tard, à l'âge où elle a déjà bien appris à lire, une lecture qui la fascine et qui contribue d'une manière décisive à sa formation spirituelle et morale est *Leila dans l'île déserte*[263]. C'était un ouvrage en deux volumes, traduit de l'anglais; le premier volume portait le titre *Leila dans l'île déserte* et le second *Leila dans 1a maison paternelle*. Le personnage principal était une petite fille qui, revenant d'Amérique en Angleterre en compagnie de son père, Mr. Howard, fait naufrage sur une île déserte. Le père et la fillette âgée de huit ans sont obligés d'y vivre trois ans avant d'être rapatriés par un navire anglais de passage. Le père « parlait constamment à sa fille du bon Dieu. Cette fois-ci il ne s'agissait plus de l'enfant Jésus, ami des fillettes du couvent, ni du bon Jésus autour de qui tournait tous les récits de la religieuse aveugle de Carouge. Le héros des récits de Mr. Howard était Dieu lui-même, un personnage merveilleusement grand, puissant et bon[264]. » Mr. Howard voulait aussi que « sa fille fût parfaite, aussi développait-il en elle non seulement la patience, l'endurance, toutes les qualités actives et précieuses que leur imposait leur vie de Robinson, mais s'ingéniait surtout à lui faire comprendre l'utilité ou plutôt la nécessité de la douleur noblement acceptée pour modeler une âme et en tirer ce qu'elle contient de meilleur[265]. » La fille demanda à sa mère le sens du mot « épreuve », car ces idées étaient très nouvelles pour elle, et elle ne tarda pas à les embrasser, étant très proches de ce qu'elle avait déjà accumulé comme expérience de vie.

Elena reste, jusqu'à l'âge de la maturité intellectuelle de Margareta, la personne qui stimule le goût pour la lecture de sa fille, qui lui fait connaître les grands auteurs. « Lorsqu'elle vit que sa fille aimait à lire *Le père Goriot* jusqu'à sangloter, pendant des heures, le nez dans son oreiller, elle lui fit venir de Paris tout Balzac en cinquante-deux volumes[266]. » Margareta dévore l'œuvre du grand romancier, puis découvre les frères Goncourt qui deviennent pour elle non seulement les écrivains les plus appréciés mais aussi un modèle qu'elle essaye de suivre, écrivant avec sa cousine Marya à la manière des deux grands écrivains. Les deux jeunes filles se passionnent pour *Les frères Zemganno* et se donnent même leurs noms: Gianni et Nello.

[262] *Ibid.*
[263] En réalité l'ouvrage s'appelle *Leila ou L'Ile déserte*. Il est signé par Ann Frase Tytler.
[264] *Blandine*, Première partie, chapitre 17 « Leila dans l'île déserte ».
[265] *Ibid.*
[266] *Blandine*, Seconde partie, chapitre 5 « Les fères Zemganno ».

Margareta est celle qui, en dépit de sa jeunesse, remplit d'instinct le rôle de Gianni l'aîné. « En leur longues causeries intimes, elles décidèrent d'être comme eux, de vivre loin du monde, d'écrire ensemble leurs livres et commencèrent même un roman qui ne fut jamais terminé et dont le premier chapitre fut composé à la façon des Goncourt, c'est-à-dire qu'après l'avoir longuement discuté ensemble, chacune alla l'écrire de son côté ; on compara ensuite les deux textes et on les refondit en un seul, en conservant ce qu'il y avait de meilleur dans chacun[267]. »

Plus tard, Margareta se passionne pour les philosophes grecs. Son vieux professeur de grec qui devient son grand ami et admirateur se prend d'affection pour la fillette, grâce « à la passion qu'elle mettait à lire avec lui Euripide et Homère. Le vieux savant grisonnant et chauve avait la tête d'un apôtre tel qu'on le voit dans les tableaux d'Albrecht Dürer, mais son visage était empreint d'une bonhommie toute paternelle[268]. » Déçu par le manque d'intérêt des autres élèves, il était totalement ravi par l'enfant studieuse qu'il appelait son petit dictionnaire. La fille « touchait en lisant Platon au faîte suprême de la beauté morale, rendue en un style d'une incomparable splendeur » et en lisant le *Criton* ou le *Phédon* elle éprouvait « une joie si vive, qu'elle sentait tout son corps frémir et son cœur se gonfler à l'étouffer. Le sublime lui semblait la seule atmosphère respirable[269]. »

Lire la philosophie grecque « la comblait d'une grâce intérieure dont elle ne connut pas d'égal avant d'avoir découvert comme une terre nouvelle l'Évangile et Jésus. Les premières extases religieuses si chères aux cœurs fervents, elle en fit l'expérience d'abord dans Platon. C'est pourquoi, beaucoup plus tard, en plein vingtième siècle, quand elle lut Saint Augustin, elle comprit combien il avait eu raison quand il avait dit que Dieu reconnaîtrait Platon comme un des siens et quoique païen, l'accueillerait dans son ciel[270]. » Sans savoir beaucoup de choses sur la religion, elle « vivait pourtant à la façon d'un dévot et d'un croyant en cherchant innocemment dans Epictète, Platon et Marc Aurèle la nourriture de son âme qu'elle devait trouver plus tard dans l'Evangile. La flamme qu'allumait en elle Socrate avivait de couleurs éclatantes tout ce que sa vie d'écolière pouvait avoir de rebutant[271]. »

---

[267] *Ibid.*
[268] *Ibid*, Seconde partie, chapitre 16 « Trois amies ».
[269] *Ibid.*
[270] *Ibid.*
[271] *Ibid.*

À cette époque-là, la fille n'avait pas encore le droit de lire ce qu'elle voulait, et surtout des romans. Quand les « grandes » lisaient à haute voix le théâtre de Victor Hugo ou *Les Sept Péchés capitaux* d'Eugène Sue, elle était renvoyée. Elle était encore très docile et « n'eût jamais songé à écouter ou à lire en cachette quoi que ce soit[272] ». Quand on lui demandait d'apporter un livre de la bibliothèque et on lui disait de ne pas regarder dedans, elle obéissait scrupuleusement. Ce genre de tentation lui était encore inconnu.

Un jour, elle entend« les grandes » discuter avec grand enthousiasme à propos d'un des livres d'Eugène Sue, dont le héros s'appelait Fernand : « Une partie des jeunes filles l'admirait sans réserve, tandis que d'autres lui reprochaient de manquer de caractère[273]. » Elle ne comprend rien car ne pas avoir de caractère pour elle n'avait aucun sens. C'est pourquoi elle demande le sens de l'expression. Sa cousine lui explique que celui qui manque de caractère est un être faible, irrésolu, qui ne sait pas dominer ses vices, qui se laisse entrainer par mille tentations. En l'écoutant, la fille jura de n'être jamais pareille à Fernand. « Il fallait commencer tout de suite sur elle-même un travail de perfectionnement. En cherchant bien, elle trouva qu'une de ses faiblesses consistait à n'aimer point sauter à bas de son lit, dès que sonnait la cloche matinale », par contre « paresser un peu au creux chaud du lit, engourdie par un demi sommeil délicieux, se lever au dernier moment[274] ». Décidant que celui-ci était son péché le plus grand, elle « alla donc prier une petite camarade de venir chaque matin lui souffler à l'oreille le mot *Fernand* sitôt que la clochette sonnerait.[275] » Ce fut le remède qu'elle trouva à sa paresse matinale.

C'était la période où l'on hésitait encore à permettre aux jeunes filles 1a lecture des romanciers français, toutefois les romans anglais étaient acceptés. Parmi ceux-ci George Eliot occupait une place tout à fait particulière, surtout grâce à son ouvrage intitulé *Daniel de Ronda*. La future écrivaine avait depuis les premières années l'idée de générosité envers les faibles et les déshérités, idée qui enflammait son cœur et imposait comme un devoir inéluctable l'obligation de prendre parti pour eux, et d'aller dans cette voie jusqu'au sacrifice. *« Daniel de Ronda* mettait en présence deux types d'humanité aussi admirables, aussi passionnants l'un que l'autre, aux yeux des jeunes lectrices. L'un était Daniel, jeune Anglais doué de toutes les qualités de beauté et d'esprit

[272] *Ibid*, Seconde partie, chapitre 6 « Fernand ».
[273] *Ibid.*
[274] *Ibid.*
[275] *Ibid.*

qui ornent d'ordinaire les héros de roman, l'autre était Mordecaï, son ami intime, philosophe juif, qui défendait en termes enflammés, et d'une éloquence poignante les droits de sa race en face des races hostiles[276]. »

Quoique très sage en général, la fille a ses moments de désobéissance et comme le plus grand plaisir est pour elle la lecture, c'est de ce côté-là qu'arrive la tentation. L'une des professeures du pensionnat, une anglaise, surnommée Boy, « eut un jour l'idée d'enlever l'enfant à ses mille devoirs d'écolière, de l'entraîner dans sa petite chambre bondée de livres et de lui donner le goût des longues heures silencieuses passées au coin du feu, plongée dans une lecture[277]. » Trouvant que Margareta perdait son temps à lire d'interminables romans anglais destinés à la jeunesse, elle lui met entre les mains, à l'insu de sa maman, *Les Misérables*. « C'était une belle édition en dix volumes qu'elle dévora sans respirer[278]. » Victor Hugo, lu en cachette à treize ans, devient pour la fille « non pas un poète, mais un dieu[279] ». Elle plongea comme dans un monde plus réel que celui qui l'entourait et pleura tant à la mort de Jean Valjean qu'elle en tomba malade et dut garder le lit trois jours. La mère « gronda doucement Boy, mais la fillette garda une reconnaissance passionnée à celle qui lui avait ouvert les yeux sur une œuvre imprégnée d'une grandeur et d'une magnificence jusqu'alors inconnues[280]. »

Outre le rôle de formation intellectuelle, les lectures ont eu pour la fille aussi la fonction d'appui dans le désir de se perfectionner moralement. Le grand tourment de sa vie « était le besoin profond de la perfection morale[281] ». Même si elle vivait dans un monde où les préoccupations de ce genre étaient presque absentes, elle s'ingéniait continuellement de corriger ses défauts. « Elle livrait un combat assidu aux petits accès de colère auxquels elle était sujette. Pour se guérir d'une faute si grave, elle avait inventé de porter suspendu à son cou une petite croix d'argent cachée sous son tablier d'écolière. Dès qu'elle était tentée de s'emporter, elle saisissait par-dessus son tablier la petite croix cachée et la serrait jusqu'à ce que l'accès fût passé[282]. »

[276] *Ibid*, Seconde partie, chapitre 26 « Daniel de Ronda ».
[277] *Ibid*, Seconde partie, chapitre 11 « Boy ».
[278] *Ibid.*
[279] *Ibid.*
[280] *Ibid.*
[281] *Ibid*, Seconde partie, chapitre 7 « La méthode de Franklin ».
[282] *Ibid.*

Grâce à une introspection continuelle, que personne ne soupçonnait, elle avait découvert en elle « un grand nombre d'ennemis à vaincre[283] » et la méthode recommandée par Franklin dans sa biographie lui fut d'une grande aide. « Le philosophe conseillait à ses adeptes d'inscrire en colonne sur une feuille de papier tous les jours de la semaine. Il fallait ensuite diviser la feuille par des lignes verticales en autant de sections qu'on avait des défauts à surmonter. Chaque colonne portait en tête le nom du défaut dont on voulait se corriger : paresse, médisance, colère, gourmandise, égoïsme. Tous les soirs, l'enfant instruite par Franklin marquait d'une croix les fautes commises contre la perfection à laquelle elle aspirait et d'une autre marque les petites victoires qu'elle remportait sur elle-même[284]. » Elle se repliait ainsi sur son âme et s'autocontrôlait avec une ardeur digne des anachorètes dans les Thébaïdes d'autrefois.

Après Franklin c'est le tour d'Epictète de devenir l'auteur favori. Elle est éblouie par la hauteur de cette âme où semblait vivre les plus rares vertus qui avaient enchanté l'enfant dans les vies des saints. Elle se rend compte que le stoïcisme est une sorte de religion, aussi belle, aussi pure et presque aussi divine que celle des saints. La différence consistait en ce qu'elle n'imposait pas de pratique extérieure, mais seulement une attitude de l'âme que la fille avait déjà expérimentée d'instinct par la méthode de perfectionnement de Franklin.[285]

Plus tard, à l'âge de la maturité, elle se rappelait cette expérience de lecture enfantine qui avait eu une si grande importance dans sa vie. « Pour moi, je me souviens qu'à douze ans je lisais Epictète avec passion, en cachette, sans en avoir jamais entendu parler à qui que ce fût. Voyons, pourquoi un enfant lirait-il Epictète, s'il n'avait en lui un brin d'âme stoïcienne restée en lui d'une personnalité ancienne et s'épanouissant soudainement comme une de ces roses de Jarioho, longtemps desséchées qui reprennent vie un beau jour[286] ? »

Le désir de perfectionnement moral la dirige vers un livre qui laisse en elle une trace aussi ineffaçable que celle de *Leila*. Celui-ci est *Fabiola,* ou *Les Catacombes,* livre écrit par le cardinal Wiseman. Pour la fille ce livre sera un vrai éblouissement. « Le grain semé en son âme à Carouge germa tout d'un coup en une moisson d'une puissance et d'une richesse incroyables » et la fille « ne lut pas ce livre, elle le vécut, elle s'y engloutit, elle s'en imprégna jusqu'à

[283] *Ibid*, Seconde partie, chapitre 7 « La méthode de Franklin ».
[284] *Ibid.*
[285] *Ibid*, Seconde partie, chapitre 10 « Epictète ».
[286] Ariel (pseudonyme), « Causerie », *La Patrie*, 1ière année, nr.43, Bucarest, Vendredi 11 (24) avril 1908, p.1.

l'hallucination[287]. » Elle n'avoue à personne ses états d'âmes car elle sentait par instinct qu'aucun ne l'aurait comprise. Elle s'identifiait à ce point avec le jeune Saint Pancrace, martyr livré aux bêtes dans le Colysée et dont la mort était racontée dans *Fabiola* qu'il lui arrivait de voir sur le parquet une grande mare de sang. L'extase durait quelques instants, puis l'enfant reprenait sa course et ses jeux, aussi vive et enjouée que les autres. Mais cette vie double faisait partie de « son âme secrète toujours dédoublée, irrémédiablement dédoublée[288]. » Ce penchant, on l'a remarqué déjà dans le destin des écrivaines du XIX^{e} siècle, mais Gide affirme que « chaque homme qui s'efforce vers un idéal nous offre un exemple de ce dédoublement[289] ».

Entre quinze et seize ans l'effort intellectuel qu'elle fournit dans tous les domaines est maximum. Comme elle n'est pas contente de la vie morne de l'école, les livres deviennent une sorte de citadelle intérieure bâtie contre toutes les tempêtes. Les lectures semblent venir à elle pour remplacer l'impulsion morale que la vie quotidienne ne lui offrait pas. Elle ne parlait à personne de ses combats intérieurs. « Un instinct sûr lui disait que les luttes intérieures n'ont pas besoin de spectateurs ni de panache et qu'on pouvait être l'athlète de Christ en secret et au milieu d'une vie presque païenne[290]. » C'est de cette époque-là que date cette emprise qu'a eue sur sa nature profonde le goût de l'absolu et de l'idéal. Le désir de perfection morale était devenu le moteur de ses actions.

Un jour, elle reçoit de sa mère un gros livre, lourd et épais comme un dictionnaire, qui devient pour un an son livre de chevet. C'était une collection des faits héroïques, des exemples de sacrifice, de dévouement, de noblesse d'âme réunis depuis Alexandre jusqu'à Mademoiselle de Sombreuil.

Personne ne pouvait deviner l'enthousiasme qui brûlait le cœur de la jeune fille lorsqu'elle plongeait dans cette lecture. « Elle se sentait saisie de la même extase foudroyante que dans les moments où elle s'identifiait avec le jeune martyr livré aux panthères. Son imagination précise donnait une vie intense à la fresque héroïque où se succédaient dans les plus nobles attitudes tout ce que l'humanité a produit d'êtres exceptionnels. Elle respirait cet air enflammé comme

[287] *Blandine*, Seconde partie, chapitre 8 « Fabiola ».
[288] *Blandine*, Seconde partie, chapitre 8 « Fabiola ».
[289] Cité dans *Le Petit Robert*, 1991, p. 468.
[290] *Blandine*, Seconde partie, chapitre 10 « Epictète ».

l'élément de sa vie quotidienne[291]. » Cette vie de lutte contre les péchés et de perfectionnement moral qu'elle menait chaque jour avec elle-même était proche de la sainteté. Jamais retrouvée depuis, trahie par mille égarements, cette religion intérieure demeura pour elle comme un Eden vaguement entrevu aux portes trop vite refermées. « Source d'infinis regrets, ce furent ces hautes joies qui nuancèrent sa vie de douleur et lui enfoncèrent pour toujours dans le cœur la nostalgie d'une patrie perdue[292]. » La quête de l'absolu reste une constante de la vie de Margareta ; bien que dans la seconde partie de sa vie elle la mène plutôt vers la littérature et vers l'art, elle ne sera jamais vue comme un but égoïste, mais comme l'instrument d'un engagement missionnaire.

Plus tard, à la fin du lycée, pendant les vacances passées à Câmpulung, les lectures changent, mûrissent en même temps que la personnalité. Après les histoires des saints qui lui ont fait découvrir le monde invisible, elle prend goût aux auteurs classiques qui lui révèlent des paysages inconnus, des sentiments et des situations pas encore éprouvés. L'enfant continue à lire avec la même curiosité avide, et ces lectures précoces montrent à la jeune Margareta de plus en plus le chemin de l'écriture.

Le contact avec les grands auteurs la rend plus consciente de la voie qu'elle est en train de se frayer dans la vie. Elle lit en roumain, en français, en anglais, en italien et trouve un plaisir très fort à lire de la poésie à l'original, celle d'Eminescu, Leopardi, Baudelaire. Dans les lettres adressées à sa mère, elle se confesse : « Mon autre amusement c'est Leopardi. […] Moi je le lis tout lentement pour que cela ne dure pas plus d'une poésie par jour. Quel bonheur qu'il y ait ces belles choses au monde. Quand il n'y aurait plus rien d'autre, cela vaudrait encore la peine de vivre[293]. » À cette époque-là, une autre influence s'exerce sur elle : celle de Shakespeare, qu'elle traduira plus tard en roumain. « Je n'ai pour tout potage que Shakespeare et Leopardi aussi, mais il me fatigue la tête comme je lisais Virgile en latin, sans compter qu'il m'attriste tant, que parfois je n'ai pas le courage de l'ouvrir, ni de m'en séparer. J'ai lu depuis que je suis ici deux volumes de Balzac que j'avais déjà lus, et un de Baudelaire que j'avais lu 30 mille fois et une énormité de pièces de Shakespeare. Cela sans compter nos lectures à haute voix le soir[294]. »

[291] *Ibid.*
[292] *Ibid*, Seconde partie, chapitre 10 « Epictète ».
[293] BNR, Mss. CCCXXIII/3, f.186, lettre datée mardi, le 20 août 1885.
[294] BNR, Mss. CCCXXIII/3, f. 186, lettre datée mardi, le 20 août 1885.

Eminescu reste l'une de ses affinités littéraires, l'auteur à qui elle a voué une admiration constante toute sa vie, comparable à celle pour Victor Hugo. Elle s'imprégnait tellement de la sensibilité du poète qu'elle ne pouvait rien lire ou écrire après. « Maman, c'est bien dommage, mais je ne puis pas du tout écrire de la prose aujourd'hui, j'ai tant de poésie dans la tête. Je viens de relire tout mon Eminescu et tu comprends, on ne peut plus se remettre à la langue de tous les jours après cela. Je n'ai plus dans la tête que „La mijloc de codru des", „flori de tei și draga inimiii mele", je suis pour le moment aussi Vlahuță que possible[295]. »

Un jour elle découvre *La Nouvelle Héloïse*. En enfant sage, elle demande la permission de le lire à sa mère, car elle n'est pas à la maison, elle est toujours chez Vica, à Câmpulung. « Tu me laisse lire *La Nouvelle Héloïse* ? Viorica dit qu'elle n'a jamais pu l'avaler, tant c'est long et *vorba lungă,* mais elle dit que je te demande. Il est vrai que j'ai lu dans je ne sais plus quel livre moral, qu'une jeune fille qui le lit est perdue. Mais je sais par expérience que je ne suis pas une jeune fille perdable – que celles qui le sont n'ont pas besoin de J.J. Rousseau et que ce livre moral-là aurait dit la même chose de tous les livres que j'ai lus. Enfin, comme tu voudras[296]. »

La permission reçue, elle se donne à cœur joie de lire le roman qui lui paraît tellement intéressant qu'elle trouve que c'est une corvée de le lire seule, sans personne avec qui partager les impressions. « Je suis en pleine *Nouvelle Héloïse,* qui me plait beaucoup, mais c'est un livre qui prête tant à discussion que c'est une torture de le lire toute seule. Quant à la démoralisation [l'absence de morale], je trouve que c'est le livre le plus moral que j'ai lu[297]. » Elle remarque le conflit entre amour et devoir. Il y a un « tel amour pour le devoir, mais un tel amour pour le devoir que cela leur fait faire à tous deux le sacrifice de l'autre amour avec les regrets éternels d'avoir été faible un instant. Tant de remords pour une faute, tant de force pour se punir, tant de résistance aux tentations, l'obéissance aux parents, que je trouve même que cela gâte un peu le livre, tant c'est peu naturel. Comment as-tu pu dire que cela perdait les jeunes filles ? Mais je crois au contraire que, qui que soit [celui qui est] en train de se perdre devrait lire cela pour se fortifier. Quel dommage que ce soit dans ce style-là[298]. »

[295] BNR, Mss. CCCXXIII/3, f. 271, lettre datée dimanche, le 11 août.
[296] BNR, Mss. CCCXXIII/3, f. 150, lettre datée dimanche, le 12 mai.
[297] BNR, Mss. CCCXXIII/3, f. 145, lettre datée jeudi, le 3 mai.
[298] BNR, Mss. CCCXXIII/3, f. 145, lettre datée jeudi le 3 mai.

Souvent, « comme consolation de toutes les médiocrités et les banalités », elle relisait Eminescu ou Leopardi, « un morceau de Shakespeare, un bijou de Baudelaire », quoiqu'elle les sût tous par cœur et elle s'étonnait « comme les gens peuvent mourir quand il y a de si belles choses sur la terre[299]. » Nourrie de livres qui ont eu une telle incidence sur son trajet existentiel, aurait-elle pu se vouer à une autre existence qu'à celle d'écrire ?

La venue à l'écriture. Sous le signe du caché

« Je suis bien ambitieuse, écrivait Margareta dans son journal, à 14 ans. Je devrais être contente de mon sort, car j'ai une mère, ma chère petite maman qui m'aime de tout son cœur et qui ne vit que pour moi. Je reçois une très bonne instruction et j'ai une position dans le monde, mais ce n'est pas assez. Je sens dans mon cœur que ce n'est pas assez. […] Je voudrais écrire des livres. Je ne puis pas vivre comme tout le monde, sans rien faire de grand[300]. » En effet, la future écrivaine est consciente, même à cet âge, de la chance qu'elle a eu de recevoir une bonne éducation, elle est consciente déjà pleinement de son destin d'écrivaine. La plus importante raison pour laquelle elle ne s'est pas encore décidée à écrire c'est le manque d'un espace personnel. « Je n'ai pas de maison. […] Toutes les enfants que je connais ont une maison et un tiroir[301]», se plaint-elle dans son journal. Aussi commence-t-elle à écrire, à l'insu de tout le monde.

Margareta a à peine quatorze ans et écrit en cachette. Elle n'aime pas du tout le pensionnat, la chambre commune, les leçons encombrantes et cela parce qu'elle veut écrire. « L'enfant griffonnait en cachette ces pages frémissantes de tendresse et les rangeait ensuite dans un tiroir de bureau de sa mère en qui elle avait une si entière confiance qu'elle lui disait : „Maman, je te prie de ne pas lire ce cahier". Et le plus étrange de l'histoire, c'est que la maman en effet ne touchait pas au cahier[302]. »

Pourtant, *Le Journal* témoigne d'une toute autre réalité. À la différence du roman, écrit à un âge où les révoltes d'adolescente se sont apaisées, il décrit les peines que la jeune écrivaine en herbe endurait, car sa mère, incapable de soupçonner la douleur qu'elle produisait à l'âme fragile de l'enfant, ne gardait pas toujours le secret. Ainsi une poésie de Byron qu'elle avait traduite est

[299] BNR, Mss. CCCXXIII/3, f.222, lettre datée dimanche le 22 septembre.
[300] BNR, Mss. CD II/ 23, f. 1,1879, Dimanche 1879, 5 mars.
[301] *Ibid.*
[302] *Blandine*, Seconde partie, chapitre 5 « Romancière ».

montrée en classe. Margareta se trouve tout à coup confrontée à l'opinion des autres et elle éprouve un sentiment profond de honte, d'autant plus que pour elle c'était seulement un essai. Même si sa mère l'encourage finalement à écrire, à cette époque-là, elle n'était pas capable de comprendre ces peurs et ces soucis, qui mêlés au désir de perfection, marqueront probablement le destin d'écrivaine de Margareta qui n'osera plus tard signer de son propre nom.

Pour se soustraire à ce genre d'épreuves, elle trouva une autre solution que de se cacher : elle lisait ses écrits prétendant les avoir tirés de quelque roman anglais. « Elle connut alors la forme la plus délicieuse du succès : le succès immédiat, brûlant, vibrant, rendu plus précieux du fait que l'enthousiasme qu'elle éveillait ne s'adressait pas à elle-même, mais à un auteur inconnu. C'est alors que naquit en elle le goût raffiné et délicat de l'anonymat, goût qu'elle garda toute sa vie et dont elle sut tirer plus tard des joies précieuses[303]. »

La vocation d'écrivaine apparaît donc très tôt dans la vie de Margareta. Déjà les lectures faites si jeune lui ont donné l'envie d'écrire, puis le milieu intellectuel dans lequel elle vivait, le contact avec les futurs écrivains Barbu Delavrancea, Duiliu Zamfirescu, Alexandru Vlahuță qui étaient des personnes proches de la maison. Ceux-ci la poussent, chacun de leur côté, à écrire et à devenir écrivaine et nous en avons beaucoup de preuves dans la correspondance. « Barbu [Barbu Delavrancea] me faisait mille protestations de la grande confiance qu'il a dans ton talent d'écrire et ton avenir d'écrire un jour [304]», lui écrit sa mère. « Combien d'écrivains qui à ton âge ne savait pas au juste leur orthographe – cela ne les a pas empêchés de devenir de grands écrivains[305] ? », écrivait toujours la mère pour apaiser les craintes et les soucis de Margareta.

Nous ne savons pas à quel âge Margareta a écrit son premier journal. Bien que celui de quatorze ans, que nous avons trouvé dans son archive, semble le premier, d'autres témoignages montrent qu'elle en avait un depuis la plus tendre enfance. Dans ce journal, elle transcrit la première poésie appelée *Auprès de toi* et composée pour sa meilleure amie, Zoé. Le texte témoigne de son esprit critique, il est plein de ratures et de jugements comme : « mal, très mal », « terriblement mal[306] ». Elle s'est déjà proposé d'écrire un livre et comme elle n'a pas de sujet, sa mère lui conseille d'écrire sa vie. « Elle me dit de l'écrire sous le titre de : *Histoire d'une petite*

[303] *Ibid.*
[304] BNR, Mss. CXV/15, f. 83, lettre datée 12 septembre 1892.
[305] BNR, Mss. CXV/15, f. 24, lettre datée 14 septembre 1891.
[306] BNR, Mss. CD II/ 23, f. 10 verso, mercredi 1er août.

fille et d'inventer tout ce que je voudrais. Je vais essayer […]. Je ne dors pas toute la nuit à force de penser à un sujet. Peut-être avec le temps vais-je me décider, mais alors ce sera peut-être trop tard[307]. »

Toujours parmi les premiers essais littéraires a été le projet d'écrire avec Marya, sa cousine, un roman à la manière des frères Goncourt. Ceux-ci étaient pour les deux filles le modèle parfait d'amitié littéraire. Passionnées pour *Les frères Zemganno,* les deux jeunes filles se donnent même leurs noms: Gianni et Nello. Comme Margareta, bien que la plus petite, imagine le plan d'action et impose la forme de sa pensée, c'est elle, la plus jeune, qui remplit le rôle de Gianni l'aîné. « En leur longues causeries intimes, elles décidèrent d'être comme eux, de vivre loin du monde, d'écrire ensemble leurs livres et commencèrent même un roman qui ne fut jamais terminé et dont le premier chapitre fut composé à la façon des Goncourt[308]. » Toujours est-il que le projet d'écrire un livre de cette façon ne se réalisera pas, faute du temps, car Marya avait déjà fini le lycée et avait ses heures de cours. C'était d'ailleurs une entreprise hasardeuse pour deux filles de 16 ans. Écrire en tandem restera seulement un rêve utopique d'adolescentes imaginatives et idéalistes.

Le conflit éternel entre le désir des enfants et celui des adultes concernant la future carrière est présent aussi dans la vie de Margareta: « Nous causions lundi matin Maman, Fräulein Reich, Henriette et moi. Nous parlions de ce que je ferai quand je serai grande. J'ai dit que je voudrais écrire des livres. Maman me fait voir que cela ne me ferait rien gagner et qu'il faudra devenir médecin. Encore un sacrifice[309]. » À quatorze ans, Margareta se sent incomprise: « Je dis que maman ne comprend pas pourquoi je veux écrire. Ce n'est pas pour montrer ma science, c'est pour épancher le trop plein de mon cœur. Si jamais j'écris, j'écrirai une vie comme j'aurais voulu que la mienne fût, pleine de salut et de lumière[310]. »

En cachette, n'ayant pas de chambre personnelle, elle ne fait que confirmer les idées de Virginia Woolf à propos de la condition d'écrivaine au XIX^{e} siècle. En plus, comme d'autres femmes qui osent écrire à une époque de début pour la littérature féminine, elle se sent souvent menacée par la dérision des autres. « Je ne sais pas ce qui me retient, mais il me semble parfois

[307] *Ibid.*
[308] *Blandine*, Troisième partie, chapitre 5 « Les frères Zémgano ».
[309] BNR, Mss. CD II/ 23, *Journal*, f. 6, le 2 juillet.
[310] *Ibid*, f. 4 verso, dimanche 20 mars.

que tout est rien. […] Et puis rien, rien ne reste de moi, de mes douleurs et de mes joies. Le souvenir est si peu, si mal. Parfois je dis : „Va, dis, écris, sois célèbre, la postérité gardera ton nom." Dérision. On gardera mon nom ? On gardera le souvenir de mes défauts. On analysera chaque mot où j'aurais mis mon cœur et mon âme ; on y trouvera dans dix ans d'ici un archaïsme ou une faute contre la grammaire du temps et voilà pour moi[311]. »

La première « œuvre » que Margareta se voit publier est la nouvelle *Paul*, parue en 1883 dans le journal *Națiunea*, sous le pseudonyme Marmil[312]. Margareta écrit la nouvelle pour relever un défi lancé par sa mère. Un jour, leur ami, le futur écrivain Duiliu Zamfirescu publie une nouvelle. Les deux cousines Marya et Margareta se lancent dans une diatribe à propos de cette œuvre qu'elles jugeaient indigne du talent de leur ami. Elena, qui entend la dispute, leur dit qu'il ne faut pas se fier aux apparences et leur demande d'écrire elles-mêmes une nouvelle, pour se convaincre que ce n'est pas si simple que ça. Les deux filles font consciencieusement leur devoir et les deux nouvelles sont publiées. Ainsi paraît la première création de Margareta.

Le personnage en est un jeune peintre appauvri, Paul. Il découvre un jour, parmi ses voisins, une fillette dont le visage plein de beauté et d'innocence l'attire. La petite devient le modèle et l'unique amie du jeune homme qui vivait en réclusion, loin de sa famille. C'était son père qui lui avait stimulé le goût artistique, à l'encontre de sa mère qui, très pratique, aurait voulu qu'il fasse des études pour devenir avocat. Un jour, il décide fermement de ne plus peindre. La fillette le regarde étonnée. Il commence à boire, à passer les nuits dans des boîtes obscures. Une nuit, revenant de ses promenades nocturnes, il trouve la porte de la fille ouverte et en entrant la découvre morte, entourée de bougies allumées, avec son père qui la veillait. En proie à une impulsion irrésistible de recommencer à peindre, il fait de nouveau le portrait de la fille, cette fois-ci, morte. Il tombe malade et le médecin appelé d'urgence donne le verdict : il est malade de phtisie, maladie incurable à cette époque-là. Dans un état d'agitation fébrile il s'assit de nouveau devant son chevalet. La mort le surprend en peignant.

Paul est le type du héros romantique, partagé entre le désir de créer qui se manifeste comme un état de malaise, comme un vrai *spleen* et l'aspiration vers la perfection. La jeune

[311] *Ibid*, f. 6, le 2 juillet.
[312] *Paul*, novelă de Marmil, *Foița Națiunea,* anul II, 8, 10,12 mai 1883, nr. 262, 263, 264. L'épisode de la publication de la nouvelle apparait aussi dans le roman *Blandina* (p. 168), mais autant la référence au journal *Democrația*, faite par l'auteure (Margareta Miller-Verghy), que celle d'Emilia St. Milicescu, au journal *România liberă*, sont fausses.

écrivaine dépeint sa lutte intérieure, le conflit entre la passion pour l'art et la décision de ne plus mettre la main sur les pinceaux.

Plus tard, à l'âge adulte, Margareta devient très critique à propos de cette première œuvre qu'elle juge maladroite surtout pour la raison que, à cet âge-là, elle ne connaissait ni la peinture ni la misère. « Quelle gaucherie, quelle naïveté devait s'exprimer dans ces pages écrites par une adolescente qui ne connaissait ni la peinture, ni la misère. L'habitude qu'ont les jeunes de chercher des sujets hors du monde, pourtant si riche, de leur propre expérience, l'absence totale du sens de l'observation, devaient faire de cette nouvelle une œuvre parfaitement inepte[313]. » Pourtant, lue maintenant, à plus de cent ans de sa parution, la nouvelle ne semble pas inepte. Cette première œuvre révèle ses préoccupations précoces pour des thèmes comme la mort, l'amour, la souffrance. En dehors des caractères peints à la manière romantique, et de l'atmosphère assez morbide, typique aussi d'une esthétique romantique, l'écrivaine réussit à décrire avec finesse les mouvements de l'âme, les états psychiques, quelquefois près de la folie et en cela consiste l'intérêt de cette première nouvelle de Margareta Miller-Vergy. À cette époque, elle a dix-huit ans. Pourtant, le désir d'écrire est en contradiction avec son désir de se cacher, typique pour une femme-écrivain, aussi n'a-t-elle pas le courage de signer de son vrai nom, elle signe par le pseudonyme Marmil.

À 18 ans, Margareta n'est plus la petite fille enjouée qu'elle avait été, mais elle est une adolescente douée d'un esprit curieux et studieux. Tout ce qu'elle a accumulé comme lectures, très abondantes : littérature, philosophie, vies des saints, art, devait être transposé dans ses propres écrits et la jeune fille était à même d'y puiser largement.

« Victor Hugo, mon chéri »

Le contact avec les grands écrivains que Margareta a eu depuis l'enfance a été tantôt stimulant, tantôt décevant, comme dans le cas de Victor Hugo qu'elle admirait, mais dont la précocité lui faisait peur. « J'avais toujours l'idée que j'écrirais des livres. Mais j'ai lu dimanche la biographie de Victor Hugo qui écrivait des livres comme *Bug-Jargal* à 15 ans et cela m'a ôté

[313] *Blandin*e, Troisième partie, chapitre 4 « Débuts ».

toute espérance[314]. » Elle lit tout ce qu'elle trouve signé par son idole littéraire, des poésies, des romans, et elle le voit comme un grand ami qu'elle appelle : « Victor Hugo, mon chéri[315] ».

Pourtant, quelque intimidée qu'elle soit par la célébrité du génie, elle prend son courage à deux mains et ose lui écrire. C'était en 1879. « J'ai lu *Notre-Dame de Paris, Bug-Jargal, Claude Gueux, Le dernier jour d'un condamné* et tout le reste de Victor Hugo. C'était magnifique. Je me suis mis en tête de lui écrire pour lui demander de me faire une poésie à moi toute seule. Je vais le faire pendant les grandes vacances[316] », annonce-t-elle dans son journal. En effet, après les examens de fin d'année, au moment où elle se sent plus libre, elle lui écrit. L'histoire de cette preuve de curage extraordinaire, la future écrivaine la raconte sur le vif dans son journal. Elle est reprise plus tard dans le roman *Blandine*, mais sans trop de détails, comme si le temps avait effacé les contours de ce véritable exploit.

Un soir, elle causait tranquillement avec sa mère dans le jardin. Elles parlaient de Victor Hugo. La mère lui fait l'observation qu'elle ne doit pas écrire au grand écrivain. À ce moment-là, elle est obligée d'avouer. « Je te demande pardon, je lui ai écrit[317]. » La mère tourne vers elle, toute rouge et les yeux brillants : « Tu as écrit à Victor Hugo, Marguerite ! » Elle doit lui raconter tout. Finalement la mère est très contente, mais lui reproche de ne pas lui avoir montré sa lettre. « Mais je n'ai pas voulu la garder, de peur de me repentir de ce que j'ai dit[318]. » Tante Lucreția, la sœur d'Elena, qui participait à la discussion, est d'avis qu'elle doit avoir un brouillon. La mère, par contre, dit : « Mais pas du tout, Lucrèce. C'est tout naturel qu'on n'ait pas de brouillons pour une chose spontanée qui vient du cœur[319]. » Finalement, Elena ne réprimande pas sa fille d'avoir écrit en cachette à Victor Hugo, par contre lui promet de l'emmener à Paris pour le voir, à condition qu'il ne meure jusqu'alors. Margareta se rend compte qu'il pourrait mourir : « Mon Dieu. C'est pourtant vrai. Il est si âgé. C'est terrible que d'y penser. Je voudrais mourir avant lui. Je ne veux pas entendre la nouvelle de sa mort pour rien au monde[320]. »

[314] BNR, Mss. CD II/23, *Journal*, BNR, f. 4, mercredi 15 mars.
[315] *Ibid*, f. 6 verso, le 11 juillet.
[316] *Ibid*, f. 5, le 10 juin.
[317] *Ibid*, f. 11-12, mardi le 7 août.
[318] *Ibid*.
[319] *Ibid*.
[320] *Ibid*.

La lettre de Margareta arrivée à sa destination, le secrétaire de Victor Hugo, Richard Lesclide, réagit promptement. Il est très fâché contre cette demoiselle qui a osé déranger son maître. Il lui écrit contrarié : « Cette lettre inattendue est une remontrance tout à fait terrible adressée à mademoiselle Marguerite Miller, qui doit être pourtant une très aimable fille. Elle se figure sans doute que Victor Hugo n'a rien d'autre chose à faire que d'écrire aux belles petites pensionnaires qui s'amusent à griffonner huit pages à son intention. Si c'était tout encore ! Mais non, mademoiselle veut qu'on lui fasse des vers exprès pour elle, et qu'on lui dise les secrets des compositions du poète ! Enfin, elle n'a peur de rien, elle dit tout ce qui lui passe par la tête[321]. »

Mais à mesure qu'il écrit, le ton s'adoucit et finalement il fait tout ce qui lui est possible pour obtenir la signature du maître : « Il faut bien que j'avoue que j'ai trouvé cela charmant, peut-être parce que j'ai une grande fille aussi, qui m'a habitué à faire tout ce qu'elle veut. Alors, en rangeant les papiers de Victor Hugo, je me suis dit : *Il faut rendre cette petite fille contente*. Ce n'est pas très facile, parce qu'on demande à Victor Hugo une centaine de portraits par semaine et il perdrait *tout son temps* s'il voulait répondre aux lettres qu'on lui adresse. *Alors, nous n'aurions plus de livres de lui*. Je me demande si mademoiselle Marguerite a pensé à cela. Je suis donc arrivé avec le portrait que vous trouverez sous cette lettre et j'ai prié notre poète de la signer - *pour une de mes amies* ! En quoi j'ai menti peut-être. Car les choses dures que renferme cette lettre ne sont pas faites pour plaire à mademoiselle Marguerite. J'en cours la chance[322]. » Heureusement, il a de la chance: Victor Hugo signa.

À la fin de la lettre il demande pardon à la petite : « Mademoiselle Marguerite, j'espère que vous me pardonnerez mes gronderies en faveur du portrait que je vous envoie » et lui conseille « d'aimer Victor Hugo de tout son cœur, comme nous le faisons tous ici[323]. »

La correspondance entre le secrétaire de Victor Hugo et la jeune Margareta continue. Le ton des lettres est un mélange de courtoisie et d'amusement. « Mademoiselle Marguerite, je viens vous remercier de l'envoi de votre photographie, que je garderai précieusement. Je n'ai pas à discuter la fantaisie de vous promener en chemise et les cheveux épars dans un paysage sombre. Cela ne vous empêche pas d'être charmante et j'ai été fort touché d'une dédicace que je

[321] BNR, Mss. CXCII/8, f. 38, lettre de Richard Desclide, Paris, le 28 août 1879.
[322] *Ibid.*
[323] *Ibid.*

n'accepterai qu'après l'avoir méritée[324]. » Il montre la photo au poète et obtient de celui-ci la promesse de recevoir Marguerite dans quelques années, quand elle sera grande et viendra à Paris. « Il ratifie la promesse que je vous ai faite. C'est donc une chose convenue. Trois ans passent plus vite que vous ne pensez. N'allez pas être en retard au moment de partir[325]. »

Comme Elena lui écrit, elle aussi, au nom de sa fille pour demander pardon, il se sent très coupable et demande des excuses encore une fois. « C'est avec remords, madame, que j'ai lu l'aimable lettre dont vous m'avez bien voulu honorer. Le babillage charmant de mademoiselle Marguerite m'avait entrainé à lui écrire une lettre où je ne pensais pas d'abord à renfermer une leçon. Cela est arrivé malgré moi sous ma plume et j'ai à m'en excuser auprès de vous. Il n'en faudrait pas davantage pour me faire mal venir de mon illustre ami, s'il apprenait que j'ai montré un si mauvais caractère. Il prétend, et je suis en peu de son avis, que les enfants sont meilleurs que nous et plus près de la vérité absolue et qu'à eux qu'il faut se mettre. » Il assure encore une fois la mère de l'amabilité avec laquelle il les accueillera à Paris, si elles viennent, dans quelques années. « Je serai très heureux de vous accueillir à Paris à l'époque éloignée que vous fixez. Vous pouvez être assurée de la bienveillance avec laquelle Victor Hugo recevra votre visite[326]. »

Le rêve de Margareta ne s'accomplira pas, car le grand poète mourra avant qu'elle arrive à Paris et bientôt le jour vient où la fascination que Victor Hugo exerçait sur elle commence à pâlir au contact de quelques grands écrivains qu'elle découvre « comme les tournants d'une route enchantée ouvrant sur des horizons inconnus[327]. »

Vacances. Nature et lectures à la fois

Selon Simone de Beauvoir, un des domaines que les femmes-écrivains ont abordé souvent dans leurs écrits a été la nature. Pour la jeune fille, pour la femme, celle-ci représente « ce que la femme elle-même représente pour l'homme : soi-même et sa négation, un royaume et un lieu d'exil ; elle est tout sous la figure de l'autre[328]. »

---

[324] *Ibid.*
[325] *Ibid.*
[326] *Ibid*, f. 44, lettre datée 22 septembre 1879, Paris.
[327] *Blandine*, Seconde partie, chapitre 26 « Daniel de Ronda ».
[328] Simone de Beauvoir, *op. cit.*, p. 635-636.

Pour la jeune Margareta, les voyages ont eu la même fonction que les livres : celle de lui faire connaître tout un monde inconnu et de lui ouvrir les portes du savoir. Grâce aux années passées au bord du lac Léman, habituée aux larges horizons, elle « ne put jamais se sentir à l'aise entre les murs d'une ville. Quoique sa demeure à Bucarest fût située entre cour et jardin, elle s'y trouvait à l'étroit et comme étouffée par les murs des maisons voisines[329]. » C'est pourquoi les vacances procurent à la fille une joie intense. Cette brusque découverte d'un monde de sensations et d'images est pour elle comme un réveil. Devant la nature elle manifeste une sensibilité « féminine[330] », plus ouverte vers le monde des sensations, des sentiments.

Les vacances, elle les passe en général en compagnie de ses trois cousines. Le séjour qu'elle évoque dans son roman autobiographique est celui qu'elle fait à Onești près de Bacău. « Onești était un vaste domaine habité par la sœur de Tătuca et son mari. Les trois jeunes filles y occupaient une grande pièce ouvrant par une porte-fenêtre sur le parc où elles allaient s'installer dès le matin, ivres de grand air, de loisir et de liberté. […] Le carré de ciel circonscrit par les toits, éveillait en elle la nostalgie des grands ciels bleus illimités, et des magnifiques couchants qui remplissaient l'espace de splendeur et de réussite. À Onești, elle retrouva les ombrages profonds de Carouge, dont la nostalgie ne l'avait jamais quittée. Elle aima se promener longuement dans les allées d'ormes et de frênes dont le tapis de feuilles sèches bruissait sous les pas, en un rythme d'une tristesse poignante. Les soirs, on allait jouir des crépuscules éblouissants de pourpre et d'or, en se promenant[331]. » Se promener dans la nature représente pour elle la liberté totale. Margareta est avide de respirer l'air frais, de regarder le ciel, de marcher sur les feuilles sèches, le cœur soulagé de toute tension.

Mais le lieu favori où elle passe les grandes vacances pendant les années de lycée est chez Viorica, qu'elle appelait Vica, une ancienne élève du pensionnat de sa mère, qui était restée aussi une de ses meilleures amies, malgré son mariage. Elle habitait avec son mari à Câmpulung dans une région de montagnes particulièrement belle. Elena y envoyait sa fille chaque année dans l'espoir de la voir guérir de l'anémie qu'elle avait depuis l'enfance et Margareta y vivait ainsi en plein air, mangeant sainement, se promenant et, bien sûr, lisant beaucoup. De ce petit paradis elle

[329] *Blandine*, Troisième partie, chapitre 7 « Onești ».
[330] Voir à ce sujet l'article de Merete Sistrup Jensen « La Notion de nature dans les théories de l'écriture féminine », in *Clio*, rubrique « Femmes, Genre, Histoire » (mis en ligne le 9 novembre 2007), URL: http://journals.openedition.org/clio/218, consulté le 17 janvier 2015.
[331] *Blandine*, Troisième partie, chapitre 7 « Onești ».

écrivait des lettres à sa mère, des lettres où elle s'extasiait devant la nature : « Cette nuit, je n'ai pas du tout dormi. Cette nuit, j'ai passé mon temps à regarder le ciel. Nous avions juste à notre fenêtre Orion et Sirius dans toute leur splendeur. J'ai vu Sirius paraître en haut de la montagne et disparaître par-dessus ma tête. C'était magnifique. Un ciel comme je ne pouvais même pas imaginer jusqu'à présent. Voilà quatre heures qu'il ne passe pas l'ombre d'un nuage sur un coin de ciel. Dans la rue, je pirouette tout le temps sur mon talon pour voir tout autour. C'est incroyablement pur[332]. »

Elle est très contente de pouvoir donner à la mère la bonne nouvelle : qu'elle a un peu engraissé : « À propos, j'ai remarqué aujourd'hui en me regardant dans le miroir que j'avais engraissé, même trop à mon goût et que j'étais un peu rose, figure-toi, alors je me suis mise à manger au milieu de la journée du rôti, de la crème et [boire] du lait, enfin tout ce qui est contre l'anémie. Je m'en vais faire une scène à Monsieur Buneli, quand je reviendrai. Quelle espèce de médecin est celui qui ne peut pas guérir de l'anémie ? Mais c'est la plus guérissable de toutes les maladies. Mais je vais faire un régime terrible : les matins à la chaussée et une demi-*oca* de lait, une heure de croquet par jour et encore une demi-*oca*[333] de lait. À trois heures un goûter de rôti et du beurre et puis encore au jardin. Tu vas voir cela, madame maman, je vais être rouge comme une pomme et puis tu vas voir, maman chérie, tu vas voir comme tu seras contente de moi et quelle bonne fille je serai. Tu remarques, de ce côté-là, je suis restée petite fille, toujours faire des plans et promettre[334]. »

Contempler la nature devient l'une des occupations favorites. Sans doute, en parle-t-elle plus d'une fois dans les « conversations journalières » avec sa mère et cela l'aide à entraîner déjà son talent d'écrivaine, apprenant ainsi à unir les plaisirs intellectuels à sa sensibilité devant la nature.

À la fin de septembre, le paysage qui change de couleurs, le spectacle du ciel lui procurent des moments uniques de recueillement et de douceur. Elle devient languissante : « Oh ! Ciels d'automne ! Ciels d'automne ! Voilà des heures que nous nous promenons au bord de l'eau et je ne fais que regarder en l'air. Figure-toi un ciel de couleurs pâles et changeantes comme une opale

[332] BNR, Mss. CCCXXIII/3, f. 198, lettre datée mardi le 3 septembre.
[333] Acienne unite de mesure, égale à un litre et demi.
[334] BNR, Mss. CCCXXIII/3, f. 185, lettre datée mardi le 20 août 1885, Câmpulung.

et pas l'ombre, pas la fumée… d'un nuage. Il est 5 heures. N'est-ce pas délicieux ? Tu sais comment dit Baudelaire : „Que les fins de journées d'automne sont pénétrantes. Ah ! Pénétrantes jusqu'à la douleur." Grand délice que celui de noyer son regard dans l'immensité du ciel. Solitude, silence, incomparable chasteté de l'azur. Et puis la lune comme une plume de cygne envolée toute petite. Et un coucher de soleil comme de l'or chauffé[335]. »

La liberté complète qu'elle éprouve chaque jour au milieu de la nature lui procure des sensations impérissables : « aujourd'hui nous avons fait une longue promenade sur la montagne nous deux seules. Nous avons emporté des livres et des ouvrages, mais c'était impossible. Figure-toi que nous avons déployé devant nous une longue vallée entourée de montagnes, les unes blanches de neige et à travers la vallée coule une rivière. Et toute la ville de Câmpulung reluisante au soleil avec ses clochers, toute entière à nos pieds. C'était superbe. Un soleil incroyable, pas un bout de nuage. Je suis arrivée en haut toute essoufflée, le cœur battant, comme cet été à mes premières excursions. Vica grimpe admirablement, malgré son bébé ou, pour dire comme nous, malgré Bimbirica *din ea [d'elle]*[336]. »

Margareta se sent imprégnée de cet air de ville de province. Dans la maison de son amie, elle vit dans une atmosphère d'apaisement domestique qui rejoigne le calme et la paix patriarcale qui règnent dans la petite ville. L'après-midi « un silence dans toute la maison, un calme, une fraîcheur, alors nous trois nous jetons chacune sur son lit et lisons. Vers deux heures on se réveille et notre gentille chambre se transforme en ville de France. Nous cousons toutes comme des machines pour le bébé et pour le futur bébé, pour Mir qui fait tout ce qu'elle a sur elle, etc., puis j'ai faim et nous mangeons. Après avoir mangé toutes sortes de choses, nous faisons une longue promenade jusqu'au diner. Et puis, après diner, nous allons au boulevard entendre la musique et voir la foule incroyable qui s'écrase et dit pardon. Nous allons faire de jolies excursions et surtout quand Patan sera là nous irons à cheval […]. Et nous vivons calmement. Marya, Hélène et moi[337]. »

En 1884, après le baccalauréat, Margareta partira plus loin, à la conquête du monde. Elle doit être examinée par un médecin de Vienne, mais elle profite pour voir des galeries d'art, pour

[335] BNR, Mss. CCCXXIII/3, f. 193-194, lettre datée mardi, le 3 septembre.
[336] BNR, Mss. CCCXXIII/3/3, f. 251, lettre datée 25, jeudi soir.
[337] BNR, Mss. CCCLVIII/5, f. 166, Câmpulung, lettre datée mercredi, le 16 juillet.

aller aux théâtres, aux concerts. Le voyage doit aussi lui faire oublier les mariages de ses deux cousines qui l'ont profondément chagrinée. En compagnie de son institutrice allemande, Olga Reich, « une jeune femme au caractère gai, à l'esprit brillant et orné[338]» qui avait des connaissances variées en musique, en littérature et en art, elle fait à Vienne un séjour des plus enrichissants pour l'épanouissement de sa sensibilité artistique. Pour la jeune Margareta c'est une grande chance d'avoir à côté d'elle une personne aussi connaisseuse dans l'histoire de l'art et aussi sensible à la beauté artistique qu'Olga. « Elles s'en donnèrent à cœur joie de courir les musées et d'assister tous les soirs à un spectacle[339] ». Voyager avec Fräulein lui ménage donc quelques escapades inoubliables qu'elle raconte, sur le vif, dans les lettres qui partent vers la Roumanie.

Voilà par exemple le programme de chaque jour, présenté scrupuleusement à la mère : « Dès que nous nous levons, nous descendons prendre un café splendide, nous passons la matinée dans une galerie ou dans les églises et nous venons déjeuner. Après que nous nous reposons une petite heure, nous repartons dans une excursion quelconque. On ne fait plus d'une galerie par jour, parce qu'on en mourrait. Nous rentrons harassées très tard pour dîner et nous nous couchons comme des pierres. Le lendemain la même chose[340]. »

Après Vienne, Olga et Margareta se dirigent vers la Suisse où elles passeront la plupart du temps et où elles se réjouissent d'autres beautés, cette fois-ci de la nature. « Quel voyage magnifique ! Dans un petit sentier dans la forêt de sapins, de tous côtés je cueille des feuilles, des mousses et de grandes et belles marguerites ; de tous les côtés je vois les restes de vieille mousse en tous les velours de vieil or, les tons de verdure rousse, les jaunes de printemps mort et tous les genres de sapins magnifiquement élancés et gracieux et les torrents et les avalanches et les cascades. Nous sommes aussi haut que les neiges. J'ai pris de la neige à la main. Figure-toi ! Par une chaleur à tout fondre ! Et puis je suis si sage, je me prive de tant de choses par raison. Par exemple, la fameuse grotte dans le glacier de Grindelwald. Je n'ai fait que trois pas et je suis ressortie pour ne pas me mouiller les pieds. Et pourtant, c'était beau cela m'aurait payé la fatigue d'aller jusque-là ! Une grotte de glace où toutes les lumières, le vert de l'eau de la mer, le bleu crépusculaire se mêlaient et faisaient un éblouissement comme des feux de Bengale de toutes les

[338] *Blandine*, Troisième partie, chapitre 13 « La ville impériale ».
[339] *Ibid.*
[340] BNR, Mss. CCCXXIII/3/3, f. 86, lettre datée lundi, 14/2 juillet.

couleurs à la fois. Et puis l'écho qu'il y avait dedans. Ah ! C'est bien étrange d'être depuis trois jours dans ces magnifiques hauteurs, presque seule, face à face avec cela[341]. » Écrivant à sa mère pour décrire ces paysages merveilleux, Margareta fait des exercices de style qui l'aideront à « faire sa plume ».

Edmond de Goncourt. Un parfait gentilhomme des lettres et un aristocrate de la pensée

Pendant la période de jeunesse, les voyages deviennent pour Margareta le centre rayonnant de sa vie. Elle les fait surtout en compagnie de sa cousine Henrietta et de son mari Patan qui étaient pour elle comme une mère et un père et avec qui elle avait en commun cette passion de connaître des choses toujours nouvelles. Ainsi se fait qu'en 1891 elle est à Paris avec ses deux « parents ». Margareta nourrissait depuis longtemps un rêve secret : celui de d'aller voir Edmond de Goncourt, le seul des deux frères resté en vie, à qui elle vouait une très grande admiration, pareille à celle qu'elle avait eue pour Victor Hugo, pendant son adolescence. Ce courage qu'elle eut de chercher à connaître les grands écrivains qui avaient été des modèles littéraires était pourtant insolite pour une jeune fille en général timide.

Un jour, elle demande la permission de sortir seule dans la ville. Elle réussit à ne rien faire deviner à Henrietta et Patan, et la voilà à Auteuil, à „La Maison d'un Artiste", qu'elle connaissait très bien, grâce aux deux volumes que lui avait consacrés Edmond de Goncourt, en train de goûter du fruit défendu. C'était le 15 octobre. Edmond de Goncourt note dans son journal l'événement insolite. « Jeudi 15 octobre. Une jeune Roumaine frappe à ma porte, demandant me voir. Sur la réponse que je suis sorti, des pleurs lui montent aux yeux, dans l'impossibilité qu'elle a de repasser mercredi. Elle revient quelques minutes après et dit à Pélagie : „Est-ce que vous ne pourriez pas me donner quelque chose, venant de M. de Goncourt ?" Et Pélagie, qui ne veut pas me déranger, lui donne son crayon avec lequel elle fait ses comptes de cuisine[342]. » Le fragment journalier s'arrête ici, soit que le grand écrivain n'accorde pas trop d'importance à l'événement, soit qu'il y renonce pour des raisons typographiques[343].

[341] BNR, Mss. CCCXXIII/3/3, f. 113, lettre datée 12/24, jeudi 1884.
[342] *Journal des Goncourt, Mémoires de la vie littéraire*, 1889-1891, tome huitième, Paris, Bibliothèque Charpentier, le 15 octobre 1891, p. 279.
[343] Les fragments journaliers ont des dimensions semblables.

Pour la jeune écrivaine en herbe, par contre, la rencontre est pourtant extrêmement importante, elle a mis tout son courage et sa détermination à l'épreuve, dans l'espoir de connaître son idole littéraire. Dans *Blandine*, elle décrit l'événement avec un art du dosage des petits détails apparemment insignifiants, par exemple elle peint minutieusement sa toilette : « Par instinct de féminité commençante, elle s'était tout particulièrement occupée de sa toilette ce matin-là. Elle portait un tailleur bleu-marine à veste de gros grain blanc et un exquis petit chapeau […]; un chapeau grand comme la main, formé d'un treillis de ruban de velours pervenche entrelardée, et de petites fleurs du même ton. Arrivée devant la maison, le cœur battant de tant d'audace, elle se trouva face à face avec Pélagie qui prenait le frais sur le seuil de la porte, son gros matou noir dormant au soleil à ses pieds[344]. » Le dialogue avec la servante la jette dans le plus affreux des désespoirs, car celle-ci, ne voulant pas déranger son maître, lui dit qu'il n'est pas à la maison.

Les yeux mouillés en larmes, Margareta quitte la maison tellement convoitée et repart, mais sans faire attention, elle ne rebrousse pas chemin, mais remonte la rue. Quand elle se rend compte de l'erreur, elle fait demi-tour et, passant de nouveau devant la maison, elle revoit Pélagie qui, cette fois-ci est très aimable. Elle l'invite dans la maison. Cette fois-ci c'est le bonheur tellement espéré : « Il l'attendait debout au seuil de son cabinet de travail. Il était grand, large d'épaules légèrement courbé vers la petite arrivante. Son veston d'intérieur en velours noir faisait ressortir la blancheur d'ivoire de son beau visage aux traits fermement marqués, ainsi que ses cheveux de neige, épais, légèrement bouclés et très longs, envolés comme une auréole lumineuse autour de sa tête. Le seul point sombre était ses yeux noirs ; leur regard aigu semblait capter la forme, la couleur et le volume des choses en une prise de possession involontaire, trait caractéristique de son tempérament de peintre. Des yeux qui paraissaient en même temps voilés par une sorte de rêve intérieur et de hautaine distraction, due à sa nature de penseur. Les gestes et l'attitude avaient une grâce lente et aristocratique, si bien résumée par Guy de Maupassant lorsqu'il voit dans Edmond de Goncourt le type parfait du gentilhomme de lettres[345]. »

Malgré l'émotion extrêmement vive qui fait que son cœur batte très fort, Margareta amorce la conversation avec Edmond de Goncourt en posant la question si les écrivains célèbres sont importunés par l'intérêt souvent insistant de leurs admirateurs. « On dit cela, mais ce n'est

[344] *Blandine*, Cinquième partie, chapitre 2 « Escapade ».
[345] *Blandine*, Cinquième partie, chapitre 3 « Edmond de Goncourt ».

pas vrai. Nous sommes tous flattés et touchés par l'accueil que l'on fait à nos œuvres[346] », fut la réponse. Il ajoute qu'il est très touché de recevoir, « le jour anniversaire de la mort de son frère, un télégramme de condoléances venu de Roumaine[347]. » Margareta dut reconnaître que c'étaient elle et sa cousine qui l'envoyait. L'écrivain lui demande alors quels sont les auteurs préférés en Roumanie et paraît très étonné d'apprendre que les vitrines des libraires n'offraient presque rien d'autre que des livres français. La future écrivaine lui « avoua qu'elle avait empêché un jeune écrivain de ses amis de traduire en roumain, *Les frères Zemganno,* car elle trouvait que c'était un sacrilège de dénaturer par une traduction, quelque habile qu'elle fût, une œuvre d'une si extrême perfection de forme[348]. » La conversation arrive au point le plus ardent : « son désir d'écrire et ses craintes de connaître trop peu d'aspects de la vie pour pouvoir y puiser des sujets de roman. Décrire un atelier de peintre comme dans *Manette Salomon* ou une rédaction comme dans *Charles Demailly* ou une mine comme dans *Germinal* c'était impossible, puisqu'elle n'avait jamais rien vu de tout cela, ni de rien d'autre à vrai dire[349]. » En effet, la jeune écrivaine ne fait qu'exprimer ses doutes et ses conflits intérieurs ; elle ne se sentait capable d'écrire à la manière de Zola ou d'autres écrivains réalistes parce qu'elle avait une connaissance limitée de la vie.

La réponse d'Edmond de Goncourt est une preuve que les grands écrivains sont plus ou moins des visionnaires. Il fut d'avis « que le roman cesserait rapidement de décrire des milieux spéciaux et qu'il tournerait de plus en plus vers l'autobiographie. Il prévoyait que dans quelques dizaines d'années le roman réaliste et descriptif aurait vécu et ajoutait que dans la vie la plus simple et la plus unie, il y avait la matière d'un chef-d'œuvre[350]. » Soucieuse d'apprendre le plus de choses possible sur son auteur favori, Margareta lui demande ce qu'il pense de la musique et de la poésie. Le grand écrivain reconnaît qu'il ne s'y connaîttrop ni dans l'une ni dans l'autre et que le seul poète qu'il aime est Henri Heine.

Mais le temps passait, il fallait rompre l'enchantement. À la fin de la rencontre, Edmond de Goncourt offre à la petite roumaine une photo de lui avec autographe. « L'écriture était d'une grâce ravissante. Toutes les lettres espacées, petites et rondes, finement dessinées, comme des

[346] *Ibid.*
[347] *Ibid.*
[348] *Ibid.*
[349] *Ibid.*
[350] *Ibid.*

lettres japonaises, semblaient des perles posées l'une près de l'autre, avant d'être enfilées[351]. » Inutile de dire quel grand bonheur ressentit Margareta. Ce fut pour elle une journée unique. « Elle racontait, beaucoup plus tard, que, rentrée à Bucarest, quelque collectionneur indélicat avait fait main basse sur cette photographie, encadrée sous verre, à côté de celle de Victor Hugo. On lui avait dérobé deux précieuses effigies, mais qui aurait pu ravir à son âme ingénue les élans d'enthousiasme secret qui donnait à sa vie une si enivrante saveur[352] ? » Pour elle l'événement a eu une importance capitale. Ces « rencontres » auront une incidence profonde sur le trajet de son existence et pour son destin d'écrivaine en herbe.

Étudiante en sciences sociales à Genève. Plaisirs et joies de la vie estudiantine (1892-1896)

Après le baccalauréat soutenu à l'École Normale Azilul Elena Doamna, Margareta repart à Genève. C'est en 1892. Elle quitte le pays de peur de choléra et de nouveau pour prendre soin de sa santé. Aussi prend-elle des bains et fait de l'hydrothérapie à Champel en compagnie de « Thanu et Muti » (Henrietta et Patan Sihleanu). Elle habite comme d'habitude à Genève à la pension Richardet : « Il y a aujourd'hui juste un mois que je suis ici. Le temps passe si vite. Je voudrais le retenir à deux mains. Je suis sûre que ce repos sera excellent pour moi[353] », écrit-elle à sa mère. Elle va à Champel deux fois par jour. Se sentant de mieux en mieux, elle prolonge son séjour, après le départ de ses amis. « Oh, maman, je voudrais tellement ne rien faire qui te déplaise. Je voudrais que tu dises en me voyant : „Comme mon petit Bobic est gentil et au goût de sa maman. Je suis sûre que les bains me font du bien. J'ai déjà commencé à avoir un petit double menton, un tout petit, je l'observe tous les matins avec l'intérêt avec lequel on observerait une fleur de cactus qui fleurit une fois tous les cents ans[354]. » Sa mère, le cœur serré, avait assisté aux préparatifs de son départ et était encore inquiète à son égard.

À l'âge de la jeunesse, le monde devient pour Margareta quête de soi. La vie à la pension Richardet est idyllique, elle ne connaît pas les soucis financiers, grâce aux efforts de sa mère qui continue à s'occuper de l'école et peut ainsi lui offrir un revenu mensuel. De la belle petite fille mince et séduisante, elle est devenue une « grande personne », qui étonnait les autres

[351] *Ibid.*
[352] *Ibid.*
[353] BNR, Mss. CCCXLIII/1, f. 37, carte postale datée mardi, le 16 août 1892.
[354] *Ibid*, f. 52, lettre datée mardi, le 6 septembre 1892.

pensionnaires par sa maîtrise du piano et sa facilité des langues étrangères. « Tu ne peux t'imaginer combien je me sens supérieure et grande personne d'avoir pu venir ici toute seule et de m'y trouver si bien. Hier soir je suis restée au salon assez tard, j'ai joué du piano et deux autres jeunes filles aussi, je n'ai encore trouvé personne qui joue assez bien pour m'intimider, mais cela viendra. J'ai fait la conquête de tout ce monde en parlant anglais et puis elles croyaient toutes que je suis française et quand je leur dis que je suis roumaine, elles me demandent si j'ai une langue autre que le français. Elles sont si bêtes de seulement s'étonner. Je leur ai dit qu'en Russie et chez nous tout le monde parle comme cela, et voilà[355]. »

La Suisse était à cette époque-là « à l'avant-garde de l'émancipation féminine[356] ». En 1846, l'Université de Zürich avait accueilli les premières étudiantes en philosophie et en 1865 avait ouvert « la médecine aux femmes ».[357] Nous ne savons pas si Margareta était venue avec cette idée de devenir étudiante ou si elle s'est décidée sur place. Elle avait déjà 27 ans. En tout cas, en 1893, elle s'inscrit à la faculté pour une licence en sciences sociales qu'elle finira en 1895. Dans une lettre adressée à sa mère, Margareta justifie son choix : « J'ai pris tous les renseignements à la faculté, j'ai trois petites brochures que j'ai étudiées d'un bout à l'autre[358] ». Dans la même lettre, elle explique pourquoi elle a choisi les Sciences Sociales et non les Lettres: il y avait deux types de licence dans le domaine humaniste qui existaient à cette époque-là à l'Université de Genève, celle en Lettres, qui supposait l'étude des langues grecque, latine, allemande, française, histoire et histoire de la philosophie et celle en Sciences Sociales où l'on étudiait la psychologie, l'archéologie, la sociologie, l'histoire, l'économie politique, la législation comparée, les systèmes sociales, l'histoire des religions, l'histoire de la civilisation, l'histoire de la philosophie.

Elle fait un choix auquel les personnes qui la connaissaient et qui connaissaient aussi son habilité pour les langues ne s'attendaient pas. Elle fait un choix dicté par son désir d'accumuler des connaissances nouvelles. Même si la plupart des domaines lui étaient inconnus, ils suscitaient malgré tout en elle de l'intérêt, tandis que si elle avait choisi le deuxième type de licence, en lettres, elle aurait dû reprendre le grec, ce dont elle ne se sentait pas capable. « Tu vois qu'il y a

[355] BNR, Mss. CCCXLIII/1, f. 9, lettre datée mardi, le 19 juillet 1892, Genève.
[356] Florence Montreynaud, *Le XX^e siècle des femmes*, Paris, Nathan, 1999, p.21.
[357] *Ibid.*
[358] BNR, Mss. CCCXLIII/1, f. 163, lettre datée jeudi, le 3 août ˈ93.

parmi ces choses certaines dont je n'ai pas la plus légère idée et qu'on ne demande nulle part ce que je sais : psycho, morale, esthétique, mais ce sont des choses qui m'intéressent toutes beaucoup et que je ne serais pas fâchée de savoir. Ce n'est pas comme le grec : la simple idée d'ouvrir une grammaire me donne du frisson[359]. »

Toutefois, dans son roman autobiographique, elle offre une autre explication pour ce choix : son goût, étrange pour les uns, de s'astreindre à une forme de souffrance, son « héroïsme » qui était pour elle une vraie religion et qui sera toute sa vie source de joie dans la pire des situations. « Étudier les lettres eût été entièrement conforme à ses goûts, mais elle résista à la tentation de ne suivre que les cours qui eussent été pour elle un plaisir de chaque instant. Une vie composée uniquement d'instants agréables lui semblait dénuée de toute noblesse et indigne d'elle[360]. » Elle applique donc « la formule qu'un instinct secret lui avait inspiré comme base même de sa vie : vivre dans l'effort et la difficulté vaincue », formule qui était pour elle une vraie religion et qui lui imposait « comme discipline intérieure une ascension constante vers le mieux, ascension qui ne pouvait s'effectuer que dans un combat continuel contre ses instincts les plus profonds[361]. »

Quelle serait la raison de cette double explication ? La première est celle qui est authentique, prise sur le vif, la deuxième est celle que « l'écrivaine » choisit de nous donner, elle y mêle aussi le souvenir qui peut transformer, embellir ou enlaidir ; on y voit le processus par lequel elle se transforme elle-même en fiction.

Les premiers plaisirs dans la vie d'étudiante sont liés à la bibliothèque. Au début elle se confronte à la même situation que Virginia Woolf au moment où elle se trouve devant les portes de la bibliothèque : « J'ai dû la pousser cette porte, raconte l'écrivaine anglaise dans son célèbre ouvrage, car à l'instant même surgit, tel un ange gardien qui me barrerait le chemin en agitant sa robe noire au lieu des ailes blanches, un monsieur à l'air aimable et un peu désinvolte, aux cheveux d'argent. Tout en me faisant signe de reculer, il exprime à voix basse son regret de ce que

[359] BNR, Mss.CCCXLIII/1, f. 163, lettre datée jeudi, le 3 août˙93.
[360] *Blandine*, Cinquième partie, chapitre 25 « Fin des vacances ».
[361] *Ibid.*

les dames ne soient admises à la bibliothèque qu'accompagnées d'un professeur de l'université, ou pourvues d'une lettre de recommandation[362]. »

Margareta réussit pourtant à dépasser facilement cette attitude de rejet existant encore dans les milieux universitaire et on la voit déjà assise à sa table et lisant consciencieusement les ouvrages de Taine, Spencer, etc. : « Depuis quelque temps je vais le matin lire à la bibliothèque de la faculté. J'y lis des ouvrages de *La France Contemporaine*, de Taine. J'aime beaucoup ce silence complet, ces têtes penchées et studieuses qui se lèvent à peine à l'instant *d'un monstre ou d'un phénomène comme moi* [je souligne] , car c'est un peu l'effet que je me fais, étant la seule dame parmi de vieilles nihilistes qui ont l'air de n'avoir jamais été jeunes, ni femmes. J'ai constaté avec étonnement que la plupart des jeunes à l'air studieux lisent les romans de Zola ou autre, je croyais qu'on n'y venait que pour étudier. Si je reste ici cet hiver, je passerai toutes les heures qui seraient entre deux cours pour ne pas rentrer à la maison. Si je suis les cours, il faudra que j'aille à la faculté le matin et l'après-midi, j'ai compté comme 30 heures par semaine de cours à suivre et puis il me faudra étudier ferme chez moi toutes ces choses nouvelles[363]. »

L'emploi du temps pour le premier semestre est très chargé, encombré par des matières assez diverses. Elle en donne l'inventaire à sa mère: « Nos heures sont : Lundi : 9-10 *Archéologie*, 10-11 *Philologie* , 11-12 *Linguistique*, 14-16 *Questions actuelles*, 17-18 *Systèmes sociaux*, Mardi : 9-10 *Archéologie*, 10-11 *Statistique*, 14-15 *Histoire de la civilisation*, Mercredi : 9-10 *Archéologie*, 17-18 *Questions actuelles*, Jeudi : 10-11 *Philologie*, 11-12 *Linguistique*, Vendredi : 9-11 *Economie politique*, 14-15 *Histoire des religions*, 17-18 *Systèmes politiques*, Samedi : 9-11 *Economie politique*, 14-15 *Histoire des religions*, 17-18 *Systèmes politiques*[364]. »

Comment elle gère son temps ? « Je prendrai peut-être aussi 3 heures de cours d'histoire, mais je suis bien disposée à le laisser de côté ce semestre, continue-t-elle sa lettre. Entre les cours, quand je ne peux rentrer chez moi, j'irai lire à la bibliothèque. Cela fait 20 heures de cours à la bibliothèque. C'est du bon travail, n'est-ce pas ? Le lundi c'est un jour affreux, il y a 7 cours, mais

[362] Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, traduit de l'anglais par Clara Malraux, Editions Denoël, 1977, 1992.
[363] BNR, Mss. CCCXLIII/1, f. 192, lettre datée mardi le 29 août˙93.
[364] BNR, Mss. CCCXLIII/1, f. 230, feuille détachée.

je n'en prends que 5, car c'est trop et puis on m'a dit que personne ne suit tous les cours, on en laisse pour l'année prochaine[365]. »

Elle est tout à fait ravie du travail intellectuel : « Tu ne peux pas imaginer comme la perspective de tout ce travail me fait plaisir. Figure-toi qu'on m'a dit aujourd'hui que la licence en sciences sociales est tellement plus facile que celle en lettres, que ce ne sont que les ratés qui ne la prennent. Pourtant, je n'en crois rien. Je crois que ce qu'on trouve ici de difficile, ce sont les langues étrangères et pour moi ce ne sera pas grand-chose[366]. » Pourtant elle n'a pas pris du tout à la légère l'examen, du moins celle-ci est l'impression qu'on a, si on regarde ses cahiers de cours qui font partie des archives de la Bibliothèque Nationale et qui sont très nombreux. Ce sont de petits cahiers, couverts d'une écriture soignée, pas très belle – on se rappelle qu'elle n'a jamais eu les meilleures notes en calligraphie – mais qui résument toute la matière, par exemple pour la sociologie il y a quinze cahiers.

Margareta se trouve tout à fait à son aise comme étudiante et très heureuse de partager les bonnes nouvelles avec sa mère : « Maman chériette, comment trouves-tu ta petite étudiante ? Moi, je t'annonce que la vie d'étudiante me plaît beaucoup et que me lever à 7 heures, courir à la faculté 3 fois par jour, passer entre les cours une heure à la bibliothèque, entendre des professeurs dire des choses *soothing* et les élèves ricaner d'une façon grossière, tout cela me semble peu de choses, même commode, car tu sais que j'aime travailler, on dirait que le Bon Dieu m'a faite pour cela. Donc, je prends des notes tout le temps, jusqu'à ce que je sache d'après quels livres ils parlent et quelles idées ils ont. […] Il faut me voir aller avec mon sac en brocart fleur fané, avec, à l'intérieur, ma plume spéciale, un encrier spécial qui ne se renverse pas […] et mes cahiers et mon petit air dégagé en courant comme une petite souris sur les escaliers et les corridors, ne faisant attention à personne et personne à moi. Je me suis liée à la concierge pour lui laisser mon encrier. Je te dirai les livres que je lis pour moi et Anicuța Haret, mais je ne les sais pas encore. *La Sociologie de Spencer*, les *Extraits des philosophes* de Fouillé, *L'Economie politique*, la *Civilisation* de Draper, enfin des choses que nous connaissons[367]. »

[365] *Ibid.*
[366] *Ibid.*
[367] BNR, Mss. CCCXLIII/1, f. 238, lettre datée 30 octobre '93.

Les matières sont si nouvelles et si intéressantes pour elle qu'on peut trouver cette remarque, bizarre pour un néophyte. « La philologie arabe est tellement belle[368] ! » Elle mène une vie d'anachorète qui se sent si content de sa vie qu'il est constamment heureux : « Jamais je ne m'ennuie, ni ne suis triste et il y a longtemps, longtemps, que je n'ai été heureuse ainsi. J'aime à la folie cette tranquillité sans famille, ni cancans, ni devoirs sociaux. J'adore les cours et c'est un vrai chagrin quand je les manque. Quand il fait beau temps, j'y vais deux fois par jour, ce que personne ne fait[369]. »

Elle n'a pas le courage de se plonger dans une lecture quelconque qui n'a pas de rapport avec les matières étudiées. « Je passe ma vie entre la bibliothèque et l'université. Sitôt habillée, j'y vais et rentre pour dîner, après je sors une seconde fois, je repars et reviens pour souper. Je n'ai plus le temps d'écrire des lettres, ni de lire des livres. […] Il y a un nouveau livre d'Edouard Rod, *Le Silence*. Je meurs d'envie de le lire, mais mon examen m'empêche, quoique pour douze questions, je fais trop de cas : que serait-ce quand ce sera douze matières[370] ? »

Quelquefois, mais très rarement, les matières d'études lui semblent trop « sèches » et elle se plaint à sa mère, par exemple, de *Politique ultra monétaire depuis Thomas d'Aquin jusqu'à Joseph de Maistre*. Il y a des choses impossible à retenir « pour la petite tête poétique et littéraire de ta pauvre Margot. Mon élément à moi c'est de lire Shakespeare. Je crois que je suis née critique littéraire et que j'ai manqué ma vocation[371]. »

En étudiante très laborieuse, Margareta essaie de gérer son temps de travail d'une manière judicieuse : « Écoute ce que j'ai en ce moment : j'ai fini le premier gros volume de la *Sociologie* de Spencer et maintenant je fais un résumé chapitre par chapitre, cela me prend beaucoup de temps ; le soir au lit, je lis le second volume et le jour je travaille au premier ; j'espère avec cela me le fourrer dans la tête et c'est ainsi que je ferai pour tous les livres que je lirai sur les onze matières qui sont demandées aux examens. Si avec cela et les notes que je prends au cours, je ne sais rien aux examens, à la grâce de Dieu, ce n'est pas une faute, j'aurai fait tout ce qu'il est possible de faire, seulement je constate avec regret que j'ai la mémoire comme un tonneau sans fond. Quand je pense à la logique et à l'éthique que j'enseignais en classe et que je pouvais

[368] BNR, Mss. CCCXLIII/1, f. 250, lettre datée jeudi, le 16 novembre '93.
[369] BNR, Mss. CCCXLIII/1, f. 162, lettre datée mercredi le 30 mai.
[370] BNR, Mss. CCCXLIII/1, f. 175, lettre datée lundi le 6/18 juin.
[371] BNR, Mss. CCCXLIII/2, f. 8, lettre datée dimanche le 7 janvier '94.

réciter, positivement réciter, réciter d'un bout à l'autre, cela me semble maintenant quelque chose de vague, de perdu dans les couches profondes de l'enfance[372]. »

Dans la même intention, de bien gérer son temps, elle se propose de passer deux ou trois examens, même si cela ne la dispensera de l'examen final, mais ce sera juste pour bien préparer ces matières. « Je commence à rouler dans ma tête le projet de passer l'examen pour deux ou trois matières cet été, quoique cet examen annuel ne soit pas obligatoire et qu'il ne dispense pas de l'examen final sur ces mêmes matières, mais ce serait seulement parce que je n'en ai plus passé depuis si longtemps que je vais voir si je sais m'en tirer et pour préparer au fond une ou deux matières : *Sociologie, Économie politique* et peut-être *Systèmes politiques*. Si je ne peux pas trois, je n'en passerai que deux. Cela me ferait plaisir de passer cela, pour voir si j'ai peur[373]. »

La correspondance traduit son caractère ardent et enthousiaste ; les sujets sont, en dehors des cours, examens, professeurs : livres, librairie, musique, mais aussi toilettes, dépenses, tailleur, bottines, couturière. Les lettres constituent un vrai journal, en les lisant on plonge dans un monde peuplé des petits détails de chaque jour, des portraits des gens qui sont autour d'elle, des sentiments qu'elle éprouve. Elle ne se lasse pas de raconter ses expériences, tellement nouvelles pour elle, et écrit à sa mère au moins une lettre par jour.

À 27 ans comme étudiante, Margareta est vive, pleine d'exubérance et en même temps de fermeté, décidée à parfaire son idéal d'instruction. Sans doute ne ressemble-t-elle pas aux filles timides, les yeux baissés, de son pays, qui n'ont pas eu cette chance énorme de pouvoir étudier, et en plus d'étudier à l'étranger, dans une université de grand renom. L'émancipation la fait basculer dans un autre « état[374] » de femme qui la rapproche du statut de la femme moderne ayant droit à une vie intellectuelle et spirituelle. Impétueuse, aimable, gaie, elle possède un don magique : le charme, cette association entre les facultés intellectuelles et la fraîcheur de la jeunesse.

Edouard Rod. Entre amour et devoir

Les « grandes rencontres » de la vie de Margareta n'ont pas fini ; après celle avec Edmond de Goncourt, en 1892, suit une autre, tout aussi importante. Arrivée à Genève, Margareta

[372] BNR, Mss. CCCXLIII/2, f. 56, lettre datée mercredi le 21 février '94.
[373] *Ibid.*
[374] Nous utilisons ce terme dans le sens donné par Nathalie Heinich dans l'ouvrage *États de femme : L'identité féminine dans la fiction occidentale,* Gallimard, 1996.

s'empresse de chercher Edouard Rod dont elle ne connaît pas l'adresse, comme cela a été le cas pour Edmond de Goncourt. La future écrivaine avait lu *La Course à la mort* et *Le Sens de la vie* et s'était mis en tête de connaître l'écrivain « dont l'œuvre l'avait frappée par l'originalité de la pensée, 1a simplicité d'un style absolument dépouillé d'ornements et la sincérité d'un pessimisme bravement adapté et rehaussé par de profondes résonnances morales[375]. » Elle avait lu aussi *Les Roches Blanches, Au milieu du chemin de la vie* et *Le Glaive et le Bandeau,* ainsi que son dernier livre *La seconde vie de Michel Tessier*.

Pendant trois jours elle est à la recherche de l'adresse, sonnant à la porte des maisons qu'on lui a indiquées comme étant la demeure d'Edouard Rod. Dans une villa enfouie sous des roses, la maîtresse de maison, une Russe enthousiaste, lui indique, après une longue conversation à l'éloge d'Edouard Rod dont elle aussi admirait les ouvrages, la véritable adresse de l'écrivain : c'était villa Iris, à Champel.

Bientôt trouvée, la villa lui semble imposante, « entourée de parterres et d'ombrages [376]». Margareta se hâte de se présenter au maître avec deux petits cahiers contenant son journal qu'elle avait tenu par à-coups, durant les dernières années. Elle comptait les soumettre à l'écrivain, dans l'espoir qu'il lui dirait avec franchise, si après cette lecture, il trouvait en elle « l'étoffe d'un futur romancier [377]». Cette fois-ci elle a plus de chance que dans la rencontre avec Edmond de Goncourt, elle est tout de suite introduite chez l'écrivain.

Au moment où la jeune femme le vit pour la première fois, elle constate que c'était un « homme encore jeune, au visage pâle, au grand front large et bien dessiné, aux yeux sombres, dont 1e regard lent et pensif exprimait un amer désenchantement. Une courte barbe brune, en pointe, accentuait la pâleur de son teint et toute l'attitude du corps, pourtant vigoureux et bien campé, reflétait une tristesse presque morbide[378]. » Les livres qu'elle avait lus lui avait fait comprendre qu'il « jugeait la vie, les hommes avec une clairvoyance désabusée, douloureusement sensible aux faiblesses et aux tares d'une humanité qui le décevait non sans lui inspirer une indulgence attendrie[379] ».

[375] *Blandine*, Cinquième partie, chapitre 5 « Miss Cozens ».
[376] *Blandine*, Cinquième partie, chapitre 14 « Edouard Rod ».
[377] *Ibid.*
[378] *Ibid.*
[379] *Ibid.*

Le dernier roman racontait l'amour déchirant d'un homme marié et père de famille pour une jeune amie de sa femme. Pour « élever contre sa faiblesse un obstacle insurmontable », le héros de ce livre avait proposé au Parlement dont il était membre, une loi contre le divorce, qui, votée, le séparait « à jamais d'un bonheur vaguement entrevu [380] ». Ainsi le livre était construit sur ce conflit intérieur entre amour et devoir. Le sujet avait touché la future écrivaine parles thèmes du sacrifice et de l'héroïsme qui la préoccupaient aussi. Elle entame alors une conversation sur ces thèmes, parlant du « parfum de vérité qui s'exhalait de cette œuvre », citant des fragments où elle sentait cette touche de vérité qui constituait pour elle l'attrait du roman. Embarrassé, l'écrivain reconnaît que l'histoire n'est pas totalement inventée, qu'elle a été écrite à partir d'une pile de lettres oubliées par une famille d'américains qui avait habité la villa d'un ami.

Arrivée à la pension Richardet, Margareta se rend compte qu'elle a fait la plus grande gaffe de sa vie. Grand-mère Richardet et ses deux filles lui expliquent que le livre d'Edouard Rod contenait en fait sa propre histoire d'amour. « Tout le monde sait qu'il est épris d'une jeune fille très honnête d'ailleurs, et qu'il est malheureux comme les pierres. Sa femme passe sa vie à sangloter ; quant à la jeune fille, elle s'absente de Genève aussi souvent que cela lui est possible, mais elle a ici sa famille qu'elle ne peut quitter pour de bon. Alors c'est lui qui veut renoncer à sa chaire de professeur à l'Université et s'installer à Paris. Ce sera une grande perte pour Genève. C'est un secret qui court les rues ; tout le monde en parle ici, on fait des paris sur l'issue. Cette histoire d'américains et des lettres trouvées, il l'a improvisée à votre intention, mais il a dû être bien embarrassé, le pauvre homme[381]. »

Dans la lettre habituelle adressée à sa mère elle se plaint de sa maladresse. Celle-ci la console : « Donc tu as été stupide devant Rod. Je ne le crois pas. Tu étais émue, voilà tout. Il est trop grand connaisseur du cœur humain pour n'avoir pas compris ton état. Mais c'était pour aujourd'hui même, qu'il t'avait fixé un rendez-vous, voyons. Écris-moi vite le résultat de cette entrevue. Pourvu que tu ne te décourage pas dans ton premier essai, pauvre chérie, tu as déjà perdu confiance en toi-même. J'espère qu'avec l'âge tu apprendras à trouver le juste milieu entre

[380] *Ibid.*
[381] *Ibid.*

les deux. Combien d'écrivains qui, à ton âge, ne savaient pas leur orthographe – cela ne les a pas empêchés de devenir de grands écrivains[382]. »

La mère avait raison. Le lendemain, quand Margareta se rend chez Edouard Rod pour récupérer ces cahiers et apprendre son avis à propos de ce qu'elle y a écrit, elle constate qu'il n'est pas fâché. Il enclenche la conversation en demandant quel est le nom du poète anglais qu'elle a cité. Les vers appartenaient à Robert Browning et Margareta pense qu'ils l'ont intéressés parce qu'ils résumaient son état d'esprit. Puis il lui parle des défis qui menacent l'existence d'une femme-écrivain. Elle n'en est pas encore consciente et à cette époque de sa vie elle ne pourrait pas deviner « les luttes qu'elle aurait à soutenir plus tard », qui « ne se précisaient pas dans sa pensée, et de ce fait n'avaient rien qui pût l'effrayer[383] ». Ce qui l'intéressait c'était de savoir si elle avait les qualités nécessaires pour devenir écrivain et de ce point de vue l'avis fut tout à fait favorable.

Elle quitte donc Edouard Rod heureuse et court chez elle pour raconter à la mère l'histoire de l'entrevue. « J'ai été aujourd'hui chez Rod. Il a été charmant, m'a promis la préface et de me trouver un éditeur, mais il ne peut me donner une réponse que la semaine prochaine, car il est trop occupé. Tu comprends comme je serai heureuse s'il me trouve un éditeur à Paris ! Est-ce moi qui devrais payer à l'éditeur pour l'imprimer ? Mais s'il demande 1000 francs ? Je ne sais rien de ces choses-là et ne m'en occupe pas avant de savoir si Rod trouve ça assez bon pour être publié. Il m'a promis de me dire franchement. S'il me dit que cela ne vaut pas 2 sous, je ne serai pas étonnée[384] ».

Finalement Edouard Rod l'a aidée à publier la traduction des vers de Mihai Eminescu et la première édition sortit à la maison Eggiman, de Genève.[385]

Margareta apprend bientôt la fin de l'histoire d'amour qui a été dramatique : Edouard Rod a fini par quitter Genève et son amour qui lui avait fait ressentir tant de scrupules. « L'héroïne de ce triste roman avait été la secrétaire d'Edouard Rod. Il lui avait trouvé du talent et l'avait engagée à publier un volume de nouvelles intitulé *Florence Monneron*. La jeune débutante mourut avant la publication du volume qui ne vaut que par une longue préface où Edouard Rod, sous prétexte

[382] BNR, Mss. CXV/15, f.32, lettre datée mercredi, 4 heures, 18 septembre 1891.
[383] *Blandine*, Cinquième partie, chapitre 15 « Conseil ».
[384] BNR, Mss. CCCXL III/1, f. 129, lettre non-datée.
[385] Mihai Eminescu, *Quelques poésies de Michaïl Eminescu,* avec une notice biographique par Alexandre Vlahoutza, traduction de M.M.V., Genève, Eggiman et comp., Paris, Librairie Fischbcher [1892].

d'analyser l'œuvre et l'écrivain, donne libre cours avec une sincérité déchirante à l'amour profond et inassouvi qui donna tant de noblesse à ces deux cœurs épris de l'impossible[386] ».

Théodore Flournoy. Un fin analyste et psychologue

L'époque des études à Genève est pour Margareta une période extrêmement enrichissante. En dehors des acquis intellectuels, elle connaît des personnes qui auront un rôle essentiel dans sa vie et dans son parcours d'écrivaine. Après Edouard Rod, elle connaît Théodore Flournoy, professeur de psychologie à l'Université de Genève. Pour l'existence d'étudiante de Margareta, cette nouvelle rencontre représente un vrai miracle. Dans le laboratoire du professeur elle passe des moments de détente, mais en même temps de réflexion sur le monde et sur soi-même et c'est lui qui la rend encore plus consciente de son potentiel créatif. Margareta a voué un respect particulier à ce professeur à qui elle s'est liée finalement par une relation profonde, continuée même après le retour dans le pays.

Le portrait qu'elle lui fait dans le roman *Blandine* est imprégné d'une vive sympathie. « Théodore Flournoy, docteur en mathématiques et en philosophie était professeur de psychologie expérimentale. Son laboratoire consistait en quelques vastes pièces sombres et froides, situées dans le sous-sol du morne bâtiment qu'était à cette époque l'Université de Genève[387]. » Margareta, qui « avait déjà souffert de la triste grisaille des classes dans l'école de son enfance, et s'étonnait que l'Université de Genève, pareille en ce point à celle de Bucarest, empruntait aux casernes leur terne austérité[388]. » Le professeur faisait lui aussi « d'ironiques remarques sur l'aspect peu engageant de son laboratoire. C'était un homme encore jeune - il n'avait pas atteint la quarantaine - déjà célèbre pour la variété et la valeur de ses recherches. Il préparait à cette époque son gros volume *Des Indes à la planète Mars* qui est une des études les plus magistrales et les plus définitives sur la médiumnité[389]. »

Théodore Flournoy n'était pas un professeur habituel, il n'avait pas l'attitude hautaine et distante que son étudiante attendait de lui. « Lorsqu'il parlait en public, il s'affalait dans son fauteuil en une pose de sans-gêne familier, et parfois tourné de profil, regardait à peine son

[386] *Blandine*, Cinquième partie, chapitre 14 « Edouard Rod ».
[387] *Blandine*, Cinquième partie, chapitre 21 « Théodore Flournoy ».
[388] *Ibid.*
[389] *Ibid.*

auditoire. Il semblait hésiter avant de commencer son allocution, comme un plongeur qui renâcle avant de se jeter à l'eau. Mais une fois lancé, il s'animait, s'échauffait, et sa parole se colorait d'une irrésistible éloquence[390]. » Ses cours attiraient une immense foule d'étudiants et de gens du monde. « Absolument indifférent à ses succès d'orateur, il semblait fuir expressément toute recherche dans sa phrase et sa diction. Il étudiait des personnalités exceptionnelles comme Hélène Keller, la sourde muette aveugle, ou traitait en une série de conférences aussi profondes que brillantes, des sujets tels que: le génie, la peur, la fatigue etc.[391]. »

Les meilleurs moments étaient pourtant ceux que Margareta passait dans son laboratoire, à parler philosophie. Elle n'avait jamais rencontré une personne aussi compétente ; Théodore Flournoy était pour elle la philosophie incarnée. Pour le professeur, Margareta était « une élève passionnément attirée vers les questions métaphysiques. Le maître prenait plaisir à oublier parfois 1'enquête qui l'occupait et qui consistait à mesurer avec des appareils ingénieux les diverses capacités psychiques des sujets qui se prêtaient à ce genre de travail. Il se lançait alors dans de longs exposés de la philosophie de Kant ou de celle de Renouvier[392]. » Il ouvrait aux yeux curieux de Margareta de nouvelles perspectives sur un monde inexploré.

Dans la correspondance avec la mère elle lui consacre des pages entières. La première information qu'elle donne à sa mère est celle que le professeur possède un laboratoire où les étudiants travaillent en dehors des heures de cours et où elle se plaît d'y aller. Les sujets de discussion lui semblent extrêmement intéressants. « Il y a un professeur de psycho à l'université qui est élève de Wundt, où il a travaillé trois ans et qui fait de la psycho expérimentale, alors pour cela il a un laboratoire gratuit où tous les étudiants peuvent aller et où on expérimente et on discute. Je suis allée m'inscrire aujourd'hui avec Miss. Shelley et la petite Roumaine et nous avons discuté tous à la fois le déterminisme et l'existence ou non-existence du monde réel et il a donné à chacun un travail à faire et il m'a donné à prouver l'utilité de l'hypothèse de l'existence de la matière puisque l'existence elle-même ne saurait être prouvée. Il faut faire cela par écrit et cela m'amuse beaucoup. Cet homme prétend que nous lui rendons service en allant à son

[390] *Ibid.*
[391] *Ibid.*
[392] *Ibid.*

laboratoire, car il ne peut faire de la psycho comparée tout seul, mais je prétends que c'est lui qui nous rend service en nous forçant à penser[393]. »

L'amitié avec Théodore Flournoy devient petit à petit une relation particulière, fondée sur une admiration réciproque. « Je me suis bien amusée aujourd'hui à notre séance au laboratoire de psychologie qui s'appelle Labo de Psycho. Nous avons fait encore une expérience pour le nombre d'associations d'idées et, comme je t'ai dit l'année passée, j'osais plus que tout le monde. Le professeur m'a encore dit : „Vous êtes étonnante. Vous avez une vitesse d'idées énorme…" Cela m'intimide car ce n'est pas ma faute, mais c'était amusant comme tout[394]. »

Les rapports sont si cordiaux et si familiers que Margareta est invitée chez son professeur et elle connaît sa femme : « Maman chériette, si tu savais quelle bonne et charmante soirée j'ai passé hier soir chez ce professeur dont tu ne peux jamais lire le nom : Flournoy. *Din cea mai bună aristocrație. Nevasta e simplă, nu pretențioasă, și cât se poate de amabilă*, genre Mme Brătianu [De la meilleure aristocratie. Sa femme est simple, pas du tout prétentieuse, et tout à fait aimable, genre Mme Brătianu]. [395] La future écrivaine est enthousiasmée à l'extrême et ne perd aucune occasion d'en raconter à sa mère les nouvelles : « Le thé chez M. Flournoy Quel charmant intérieur ! Quelle gentille dame et comme la grand-mère est charmante ! Les deux heures et demie ont passé comme une seconde : il nous a donné sa photographie[396]. »

Le professeur Flournoy encourage son étudiante à écrire. : « J'ai beaucoup causé ce matin au laboratoire de psycho, je passe tous les mardis deux heures seule avec le professeur. Il me conseille aussi beaucoup d'écrire des livres, mais je ne peux pas me décider. Il dit que j'ai la matière d'un tas de volumes. Il dit que je dois bien me débarrasser de ces examens pour être libre après, de lire à ma guise ou plutôt, dit-il, de ne pas lire pour laisser aller ma tête et écrire quelque chose tiré de ma vie[397]. »

La correspondance révèle le fait que la première forme du roman *Blandine*, réalisé selon les conseils du professeur, a été celle d'ouvrage de mémoires. « J'allais toujours avec tant de plaisir, je lui ai justement écrit une sorte de *Mémoires* qui l'ont beaucoup intéressé au point de vue

[393] BNR, Mss. CCCXLIII/2, f.106, lettre datée 5/17 avril '94.
[394] BNR, Mss. CCCLVIII/1, f. 109, lettre datée 5/22 décembre '94.
[395] BNR, Mss. CCCLVIII/1, f. 109, lettre datée 5/22 décembre '94.
[396] BNR, Mss. CCCLVIII/2, f. 13, lettre datée 3 novembre.
[397] BNR, Mss. CCCLVIII/1, f. 86, lettre datée 12 décembre '94.

du développement moral en moi depuis l'enfance[398]. » Les commentaires du professeur facilitent pour la jeune étudiante l'exercice de remémoration. « Si tu savais comme cela m'amuse d'écrire pour M. Fleurnoy mes souvenirs depuis mon enfance, au point de vue éthique. Il me dit que je suis un cas très spécial de sentiment moral tout pur[399]. » Elle aboutit à une meilleure connaissance d'elle-même et se rend compte que sa mère l'a guidée du point de vue psychologique, mais en même temps qu'elle a fait l'expérience « de laisser pousser un être sans aucune religion[400]. »

La genèse du roman *Blandine* se trouve donc dans ces discussions qui avaient lieu dans le laboratoire du professeur Flournoy : « j'ai passé d'abord une excellente matinée deux heures toute seule au laboratoire de psycho où j'ai causé, causé avec le professeur, une de ces causeries, comme j'avais pu faire seulement avec Gherea : j'étais heureuse comme tout, j'aime tout ce qui est bataille d'idées. Il m'a conseillé de nouveau de faire de la littérature, il m'a prié de lui noter certaines choses que je racontais qui étaient intéressantes pour les études de psycho[401]. »

Après le départ de Margareta pour la Roumanie, la jeune licenciée et son professeur ont continué leur relation une dizaine d'années par un échange épistolier. Les premières lettres de Théodore Flournoy datent de la période immédiatement ultérieure au départ de Genève, de juillet1897, et la dernière de 1916.

Au moment où elle devient directrice de l'Asile, en janvier 1899, il la félicite pour le début dans la carrière didactique et la console pour l'abandon des études universitaires. Dans la même lettre, le professeur la complimente aussi d'avoir dépassé le niveau de « plante d'ornement » et d'être devenue « plante d'utilité ». « L'art pour l'art, dit-il, c'est délicieux en théorie et l'acquisition d'inutiles parchemins tels que le diplôme de Docteur peut constituer un agréable passe-temps pour quelques années, mais franchement avec vos capacités pédagogiques et votre puissance d'activité, c'était gaspiller votre existence que la passer à „étudier". Sans compter que ces „études" théoriques n'en sont pas, comparées à tout ce que vous apprenez maintenant, comme Directrice de votre Ecole Normale. 170 élèves, ce n'est pas une plaisanterie, et certes, cela doit vous donner du souci et de l'occupation[402]. »

[398] BNR, Mss. CCCLVIII/1, f. 109, lettre datée 5/22 décembre '94.
[399] BNR, Mss. CCCLVIII/1, f. 21, lettre datée 3 décembre '94.
[400] *Ibid.*
[401] BNR, Mss. CCCLVIII/1, f. 1, lettre datée 9/21 décembre '94.
[402] BNR, Mss. CXCII/8**,** f. 11, lettre datée 13 janvier 1899, Genève.

Malgré son esprit rêveur, elle a réussi à se forger une vie de femme libre, capable de gagner sa vie. Le professeur est content de voir s'épanouir en son ancienne étudiante ce plaisir du travail uni à la conscience de faire quelque chose pour autrui. « Je craignais parfois que vous ne vous laissiez aller à vivre toujours dans les livres et la littérature, et vous étiez faite pour mieux que cela, car la vie, quand on en possède déjà tant de richesses intellectuelles, doit être dépensée pour autrui[403] ». Il la console aussi pour les activités qui paraissent prosaïques. « Vos comptes d'administration, vos inspections d'ateliers, toutes ces choses terre à terre en apparence, loin de vous abrutir comme vous vous plaisez à le dire, doivent au contraire vous stimuler et vous fortifier à tous égards – c'est de la *dynamogéine* que cela et je suis convaincu que vos articles philosophico-littéraires (dont j'aimerais bien avoir en effet quelque spécimens) se préparent et s'incubent bien mieux au milieu de toutes ses occupations pratiques, que si vous couliez d'inutiles journées dans de vagues et lunaires rêveries[404]. »

Dans une autre lettre, envoyée plus tard, le 15 mai 1900, il y a un portrait en fines nuances de l'écrivaine : « À vous lire, rien ne trahit que vous soyez malade ou en traitement. Toujours la même finesse de l'analyse psychologique, la même sincérité enjouée, la même verve originale dans vos façons de vous désigner mentalement et de retourner de tous les côtés votre propre être interne pour voir s'il est œillet ou carotte, s'il provient davantage de votre aïeule religieuse ou de votre grand-oncle païen, s'il a trop absorbé D'Annunzio ou l'*Imitation de Jésus-Christ*[405] ». À propos des livres qu'elle lit (E. Renan, D'Annunzio, A. France, G. Flaubert) le professeur doit reconnaître que la littérature n'est pas son fort et que son « estomac intellectuel a toujours manqué de préparation pour digérer tant de choses. Mais tout le monde n'est pas bâti de la même façon, heureusement, et vous avez certainement la chance de posséder des facultés de digestion esthético-littéraires beaucoup plus puissantes que les miennes[406]. »

Son conseil, probablement demandé par Margareta dans sa lettre, est, qu'au lieu de butiner de fleur en fleur comme une abeille, c'est-à-dire de chercher la diversité, elle doit se tourner vers quelque chose d'unique. « Le sens religieux de la vie en est, je crois, le sens le plus profond, le seul susceptible d'alimenter et de nourrir vraiment un être humain, les psychologues l'ont trop

[403] *Ibid.*
[404] *Ibid.*
[405] BNR, Mss. CXCII/8**,** f. 14, lettre datée 18 mai 1900, Genève.
[406] *Ibid.*

perdu de vue et il nous reste beaucoup à faire et à apprendre en ce domaine. Bien entendu, ce sens ou cette fonction ne sont pas quelque chose qui puisse s'emprunter à autrui et qui s'accommode d'un vêtement tout fait du dehors, c'est un mode de penser et de sentir, d'être et de vivre intérieurement que chacun doit développer en soi-même d'une façon originale et autochtone pour ainsi dire, sous la pression des expériences de la vie et de l'expérience personnelle[407]. » C'est pourquoi les lectures doivent servir d'incitation, de ferment, de suggestion qui « mettront en branle les fonctions psychiques trop assoupies peut-être au fond de votre être[408]. »

Dans la lettre suivante, écrite environ une année plus tard, le professeur Flournoy la remercie d'abord pour la carte avec un ravissant monastère des Carpathes, où il voudrait vivre en plein bois, loin du téléphone, de l'Université et des librairies et puis pour l'édition des vers d'Eminescu. Il lui reproche avec beaucoup de délicatesse qu'elle n'avait pas essayé de conserver la rime. « D'Eminescu, je ne vous parle pas ; je pense que M. Bouvier, seul compétent, vous aura écrit là-dessus ; je me suis contenté de lire avec plaisir votre traduction, tout en regrettant que, sachant le français comme vous, vous n'avez pas essayé d'y joindre la rime, à laquelle nous sommes si accoutumés qu'elle nous manque un peu dans une traduction de poésies[409]. » Dans la même lettre il fait une analyse très critique du concept de surhomme imaginé par Nietzche. « Guyon sur ce point a vu plus juste et plus profond que Nietzche : le fond de la vie consiste à se donner ; l'altruisme est le seul emploi, le seul pivot, la seule essence véritable de l'être qui se possède et qui est réellement. Au fond la pensée de Guyon est très chrétienne, donc très banale, mais elle est la deuxième partie que la mégalomaniaque lésion du pauvre Nietzche l'a empêché de voir et qui manque à son surhomme[410]. » Il fait l'éloge de la vie de « dévouement, d'activité utile, de devoir accompli qui semble si plat et si insipide considéré isolément. Les deux faces de la médaille ne peuvent pas aller l'une sans l'autre[411]. »

La dernière lettre du professeur date du 9 juin 1916. Il y parle d'une attaque cérébrale dont il avait souffert et qui l'a obligé à beaucoup de ménagements. Avec cette lettre la correspondance s'arrête et la cause, comme dans le cas de celle avec Pauline Odescalchi, avec laquelle Margareta a entretenu des échanges épistolaires très fréquents, a été, à coup sûr, la guerre.

---

[407] BNR, Mss. CXCII/8, f. 15, lettre lettre datée 18 mai 1900.
[408] *Ibid.*
[409] BNR, Mss. CXCII/8, f. 17, lettre datée 30 décembre 1901, Genève.
[410] BNR, Mss. CXCII/8, f. 18, lettre datée 30 décembre 1901, Genève.
[411] *Ibid.*

Luc alias Ludo. Une histoire d'amour qui finit mal (1891-1892)

Un jour Margareta rencontra à la pension Richardet un jeune homme d'origine noble, « vicomte de Maurienne », appelé Luc dans le roman *Blandine,* et en réalité Ludo. Si on considère comme vraies les informations du livre, il était là pour préparer son examen d'entrée à Saint-Cyr et prenait des répétitions avec le petit-fils de Mme Richardet. Les sorties de chaque soir au théâtre, en compagnie de Mme Cozens, une anglaise, rendent de plus en plus étroite la relation entre les jeunes gens. L'histoire d'amour, évoquée avec beaucoup de détails dans le roman, passe par toutes les étapes ordinaires : léger badinage au début, lien de plus en plus ardent et finalement passion.

Le trait de caractère principal de Ludo (alias Luc) était à cette époque « la gaieté, l'insouciance et l'incapacité juvénile de mesurer la profondeur de ses propres sentiments[412] ».Le jeune homme se laisse prendre par un sentiment de plus en plus vif, fait « d'une trouble attirance et d'une tendresse souriante, que nulle femme ne lui avait jamais inspiré[413] ».

Par contre, la femme en train de naître en Margareta était d'une nature hypersensible, mais en même temps douée d'une force extraordinaire, de maturité, et de cérébralité. Dès son enfance, elle avait acquis le goût de l'héroïsme, par le renoncement à soi en faveur des autres. Comme dans *Roméo et Juliette*, ils avaient tous les deux dans les environs immédiats une personne incapable de comprendre et d'accepter leur relation : Ludo vivait dans son château à côté de sa grand-mère de presque 90 ans qui était comme un enfant qui devait être choyée continuellement et Margareta avait, en Roumanie, une mère qui l'attendait et était déjà extrêmement jalouse de Ludo.

Margareta glissait dans ses lettres adressées à la mère des informations sur Ludo, sans attirer trop l'attention ou éveiller son intérêt : « Ludo est gentil comme toujours, il passe l'hiver chez sa grand-mère qui a besoin de lui, il renonce à Lyon et au droit il n'a que faire puisqu'il va toujours vivre sur sa terre. Je ne t'avais pas parlé de lui puisqu'il a été en voyage un mois, mais il est rentré maintenant. Il très préoccupé de son mariage, car il est très amoureux de la jeune fille que je connais de nom depuis l'année passée. Il l'avait remarquée [quand] il avait été garçon d'honneur à un mariage et elle était demoiselle d'honneur. Elle a son âge, est brune et jolie et n'a tellement pas le sou, qu'elle vit chez des parents, pour débarrasser sa famille. Lui non plus, n'ayant pas le sou ce sera difficile à mettre en train ; je suis très intéressée à tout cela, il est aussi

[412] *Blandine*, Cinquième partie, chapitre 12 « Bellevue ».
[413] *Ibid.*

gentil que jamais pour moi et moi je tâche de le consoler de tous ces obstacles qui finiront bien par s'aplanir[414]. » En réalité, c'était Margareta qui avait poussé le jeune homme vers la fille, sachant qu'elle ne pourrait jamais être sa femme.

La mère traverse des états d'âme contradictoires. Au début elle ne paraît pas trop dérangée : « Il me plaît assez ce petit français dont tu me parles assez longuement aujourd'hui. […] Mais c'est un blanc-bec, il n'y a pas de danger pour ton pauvre vieux mari de maman ? Tu n'as donc pas de raison de le quitter, ton pauvre vieux. Pourtant, cela ne laisse pas de me chiffonner un peu, heureusement *că este un mucos*[415] ».

La tonalité des lettres passe par toutes les nuances, allant d'une faible acceptation à un rejet obstiné. On y trouve tous les appellatifs possibles, quelques-uns très infamants : blanc-bec, *mucos*, « ta marmotte ». « J'aime bien que tu t'amuses et que tu n'aies vu que Lulupârtz[416]». « Sache que je ne suis pas du tout en paix avec l'affaire du *mucos*, décidément, chère Margot, je commence à être jalouse de Ludo[417]». Le ton du « diapason » devient de plus en plus haut : « le vrai du vrai c'est que je suis revenue de mes craintes et que je n'envisage plus le mariage pour toi que comme un malheur qui me tomberait sur la tête. Pourvu que je te sois heureuse seule ou avec un homme de ton choix, auprès de moi ou loin de moi, qu'importe ! Mais c'est cet homme, ce choix qui me fera toujours trembler. C'est pourquoi lorsqu'un homme s'approche très peu de toi, je me sens toute bouleversée et mon jour devient sombre et mon petit bonheur tranquille s'en va. C'est de ce choix que dépendra toujours tout pour moi. La vie ou la mort. Tu me comprends, n'est-ce pas ? Le reste ne me ferait rien car enfin je ne puis aimer et estimer cet homme […] Je n'ai peut-être pas raison d'avoir ces appréhensions pour toi, tu es une tête ferme, un cœur droit et tu as des principes très profonds, mais l'épreuve est toujours à craindre justement parce que tu es la droiture même. Mais ce n'est pas la peine de parler de ces choses quand elles sont heureusement si loin de nous, heureuses, très heureuses. Et comme preuve que je ne le crains pas ton blanc-bec d'adorateur, le morveux, voilà que je t'envoie la photo que tu demandes à Cora. C'est le moins qu'il puisse avoir pour se souvenir de son adorée. […] Et enfin quand partira-t-il

[414] BNR, Mss. CCCXLIII/1**,** f. 244, lettre datée 8 novembre '93.
[415] BNR, Mss. CXV/15, f. 25, lettre datée 20 août 1891.
[416] BNR, Mss. CXV/15, f.7, carte postale datéele 12 juillet 1893: „Îmi pare bine că te amuzi și că ai văzut pe Lulupârtz" [en roumain dans le texte].
[417] BNR, Mss. CXV/15, f. 33: „Să știi că nu sunt deloc în pace cu afacerea mucosului", lettre sans date [en roumain dans le texte].

pour ne plus revenir ? C'est intéressant à savoir. Et maintenant assez sur ce sujet. Envoie-moi la photo de ton adorateur, je suis impatiente de le connaître. Au moins il a du goût si tu lui as plu. Voyons si tu as eu la chance de rencontrer un admirateur digne de toi[418]. »

Elle aurait préféré quelqu'un de tout à fait autre : que ce fût un anglais, un allemand, elle aurait pu mieux accepter. Mais un français… Pour Elena les Français, surtout quand ils sont jeunes comme Ludo, sont très « légers » : « J'ai mille peurs qui me travaillent. Ton mal aux pieds, tes yeux, l'hiver dont je crains la rigueur et les accidents possibles en voyage. Je voudrais t'avoir ici, près de moi et loin de ce jeune homme avec lequel tu es si intime. Cela me tourmente souvent, malgré ma philosophie, malgré mes idées libérales, mais enfin, quant il s'agit de toi, si pure et innocente dans tes pensées, avec le cœur si haut placé, personne n'est digne de ton amitié confiante, un Français ou un Roumain, moins que tout autre. Si ce petit ami était anglais ou américain ou allemand, mes appréhensions seraient moindres. Mais un Français c'est si léger et celui-là est si jeune[419]. »

Après ces considérations si peu aimables à l'adresse de Ludo, elle revient à des sentiments meilleurs et demande pardon à sa fille. Elle fait appel aux sentiments de piété de sa fille : « Bobic chérie, pardonne-moi ces quelques lignes, je n'ai que toi au monde à qui m'accrocher pour supporter la dure existence que je mène ; sans toi je ne serais pas de ce monde et je n'y suis que parce que je me crois indispensable à ton existence. Que ferais-tu si je n'étais pas là pour te mettre à l'abri de tout mal? Je suis, tu le sais, ton vieux mari et tu es ma jeune, ma charmante femme, l'âtre qui met un peu de lumière dans ma vie triste et sombre. Je suis ton bœuf, enfin, qui travaille pour toi, mon cheval petit et délicat. Mange! Ainsi disait ton cher papa: „boul ară și calul mănâncă" [„Le bœuf laboure et le cheval mange"]. Il était mon bœuf et j'étais son cheval bien aimé. Lui parti, je me suis fait bœuf et je travaille pour le petit cheval qu'il m'a laissé à chérir. Tu ne m'en veux pas, gentil petit cheval, n'est-ce pas[420]? »

Finalement, elle a peur que sa fille ne lui en veuille, mais ne renonce pas à l'appellatif infamant. « Tu n'es pas fâchée que je t'aie montré quelques appréhensions au sujet de ton amitié pour ce jeune Lulupîrtz que j'aime bien parce qu'il te plaît et qu'il te distrait, mais c'est en général

[418] BNR, Mss. CXV/15, f. 24, lettre datée 14 septembre 1891.
[419] BNR, Mss. CXV/14, f.109, lettre datée 13 octobre 1892.
[420] *Ibid.*

que je n'aime pas que tu te permettes tant d'intimité avec un jeune homme. Cela n'est pas bien toujours et ce n'est jamais prudent. Je ne veux pas qu'on puisse trouver à redire sur mon Bobic chérie, qui est mon bonheur et mon unique bijou, ma grosse gloire ici-bas, car là-haut, il faut espérer que j'aurai celle d'avoir su porter ma lourde croix[421]. »

Cette idée de renoncer à son amour pour le bonheur d'un autre, idée qui aurait paru superflue à tout autre, Margareta l'applique de nouveau. Elle renonce donc à son amour pour ne pas faire de peine à sa mère, pour ne pas faire souffrir la grand-mère de Ludo et finalement pour offrir le bonheur en cadeau à une autre femme. Pourtant elle mortifie à ce point son âme, que cette opération « d'extirpation » de l'amour de son âme aurait pu lui coûter la vie. Elle passe un nouvel examen, cette fois-ci de la vie.

La licence. Un examen couronné de succès

« Moi je m'endors en apprenant mes philosophes, écrit Margareta à sa mère en octobre 1895. J'apprends du matin au soir et je suis comme ahurie. Je ne vais même pas arrêter à 4 heures, car cela m'ennuie de me rhabiller et m'interrompre. Pour ma santé, je sors une demi-heure le soir[422]. » L'examen de licence approche et la jeune étudiante le prend très au sérieux, la correspondance en témoigne. « Dans 8 jours j'ai l'examen. J'ai préparé mes notes, 20 petits cahiers ; maintenant il me reste à les apprendre pendant cette semaine[423]. »

Des efforts presque surhumains, un travail acharné, c'est en cela que consiste désormais la vie de la jeune étudiante en train de préparer ses matières d'examen. En plus les soucis, les incertitudes et tout l'état d'esprit qu'on a avant une épreuve comme celle-ci. « Maman chériette, je travaille 8 ou 10 heures par jour et je n'avance pas ; voilà 2 jours que je travaille la philosophie. Je ne parle pas de la savoir en la lisant, mais ça c'est une autre affaire et je ne l'ai pas encore finie et c'est le 14 le soir et demain c'est le 15 et l'examen c'est le 15, j'ai encore 7 matières. Enfin, tout ce que je peux faire, c'est d'étudier 10 heures, vers la fin je travaillerai 12 en me levant plus tôt, mais je ne peux pas faire l'impossible surhumain. Je perds alors mon doctorat, ce qui est un vrai

[421] *Ibid.*
[422] BNR, Mss. CCCLVIII/2, f. 61, lettre datée 4 sept.
[423] BNR, Mss. CCCLVIII/2, f. 42, lettre datée le 8 oct.᾽95.

chagrin, mais que faire, enfin, nous verrons. Encore un mois. Mais que la philo me prenne 13 jours ! Je n'aurais jamais cru cela[424]. »

Le jour de l'examen, elle se réveille très tôt et part en voiture vers l'université. « J'ai bu un tas de café noir et je suis allée en voiture prendre les petites Irimescu. Nous avons été examinées dans deux chambres [deux salles] par deux commissions, ils étaient dix et M. Flournoy en était, cela m'a fait bien plaisir. Le corridor était plein d'une quinzaine de personnes qui nous questionnaient avec un intérêt palpitant après chaque interrogation, car nous passions d'une chambre à l'autre à tour de rôle et tous nos amis ont attendu patiemment debout pendant plus de 2 heures et à chaque fois, rien qu'à vous voir sortir de la salle toutes sautillantes et heureuses, on voyait que cela marchait. J'ai eu la chance d'avoir partout des questions excellentes, en sortant M. Flournoy nous faisait signe par derrière les professeurs que cela allait très bien, il n'a pu se retenir de nous dire en passant vite : „Vous pouvez être contentes. Cela marche très bien." Je n'avais absolument aucune émotion. Je craignais seulement d'avoir eu l'air très dégagé et impertinent, je crois qu'un petit air humble et épouvanté vaut mieux dans ces cas et je sentais que j'avais trop l'air d'une dame dans un salon, rien qu'à m'entendre traverser les salles avec le petit claquement pressé et guilleret de mes talons et le froufrou de mes jupes tandis que ces messieurs siégeaient d'un air qui voulait être imposant. Je crois que nous avons de très bons chiffres, mais nous n'avons pas fini ; malheureusement l'un de nos professeurs (le plus facile de tous) était absent et nous passerons son examen demain lundi à 5 heures. Je suis bien ennuyée de cela, car voilà qu'après m'être si bien portée toutes ces six semaines de travail, voilà probablement par réaction un grand mal d'estomac et un gonflement depuis ce matin et je n'aime pas passer un examen, même facile quand je suis si mal à l'aise et que je puis à peine supporter une robe sur moi[425]. »

Après le dernier examen, passé le lendemain, Margareta a une sensation extraordinaire de soulagement et ce qu'elle fait, c'est de rattraper le temps qu'elle avait employé seulement pour étudier. « Comme je suis contente ! J'ai enfin fini la licence. Nous venons de passer le dernier examen. Le doyen nous a dit qu'ils ont tous été très contents. Bientôt nous pourrons nous voir „tipărite la jurnal [publiées dans le journal]"[426] ». Triomphante, la première chose qu'elle fait en sortant de l'Université est d'aller s'acheter des partitions de musique. « Je ne fais plus rien que

[424] BNR, Mss. CCCLVIII/2, f. 68, carte postale datée 2/14 sept.
[425] BNR, Mss. CCCLVIII/2, f. 89, lettre datée 20 oct.
[426] BNR, Mss. CCXX/11, f. 19, coupure de journal (tăietură din ziar).

jouer. J'ai 10 visites à faire et 13 lettres à écrire. Oh, maman chérie, comme je suis légère et heureuse [427] ! »

Elle a obtenu de très bonnes notes : « un 6 à la philosophie et 5 et demi aux autres. (C'est comme un 10 et 9 et demi chez nous) ce dont je suis très contente[428] ». Le 18/30 octobre, elle annonce très heureuse, à sa mère : « Ce matin, nous nous sommes vues imprimées dans le journal de Genève, Hélène et moi, même Mamy et Pange m'ont félicitée. C'est la gloire où je ne m'y connais pas[429]. »

Margareta fête son succès avec ses collègues : « Si tu nous avais vues hier ! Hier j'avais invité les petites au thé après l'examen puis dîner et passer la soirée et boire du champagne et figure-toi qu'au lieu d'être gaie j'étais toute triste que ce fût fini !! J'étais lancée, j'aurais voulu que cela durât encore ; c'était la même impression de vide qu'on a après un bal ou après qu'on a joué la comédie : on se dit, tant de préparations pour si peu ! En tout cas, il aurait fallu nous voir toutes deux échouées sur le canapé sans rien dire, on n'aurait pas reconnu les sautillantes et les triomphantes des corridors de l'Université[430]. »

Tout le monde félicite « Mamița » pour la réussite de sa fille. Anna Mlodecka, par exemple, pensionnaire chez les Richardet, écrit une lettre de félicitation à Elena : « Très chère madame, c'est en vous embrassant avec effusion que je vous félicite des examens de Marguerite, couronnés d'un plein succès. Quelle détente à toutes vos préoccupations à ce sujet et quel baume au cœur ! Comme je me suis réjouie en pensant à vous, à votre chère fille, qui n'aura plus besoin d'être plongée des jours entiers dans des livres, avec une persévérance stoïque, elle est vraiment admirable et vous pouvez en être fière. Maintenant elle pourra se livrer à d'autres goûts, non moins élevés, comme la musique par exemple qui lui procurera en même temps de bien doux moments[431]. » Marya, sa cousine, la félicite aussi et se sent déjà inférieure en tant qu'auteure d'un manuel d'arithmétique pour les enfants de primaire. « Et à propos je félicite Marguerite d'avoir été si brave à son examen, elle fera la fière, Mademoiselle Margot avec sa licence et ne voudra

[427] BNR, Mss. CCCLVIII/2, f. 6, lettre datée le22 oct.
[428] *Ibid*, f. 9, lettre datée 28 octobre.
[429] *Ibid*, f. 16, lettre datée 18/30 octobre.
[430] *Ibid.*
[431] BNR, Mss. CC/10, f. 69, lettre datée 24 octobre 1995, Genève.

plus faire attention à une petite professeure auteur de *Aritmetica pentru clasele primare de ambe sexe*[432]. »

Le doctorat. Une tentative échouée[433]

La licence passée, le professeur de philosophie propose à Margareta de continuer ses études par un doctorat. Dans les lettres envoyées à sa mère, elle explique qu'elle doit passer premièrement un examen d'admission, puis qu'elle devra rédiger sa thèse et au moment où celle-ci sera finie, elle pourra la soutenir. La perspective du doctorat la rend très contente. « J'ai causé avec notre cher professeur de philosophie […] Il dit qu'il faut attendre quelque mois avant qu'une décision soit prise ; il m'a dit de continuer mes études comme si de rien n'était avec les matières que je choisis et que j'aurai en tout cas à passer un examen sur trois matières et que la thèse ne peut se soutenir qu'après cet examen et après un délai fixé par eux-mêmes (on dit que c'est 6 mois) et que je n'ai qu'à retourner chez moi après cet examen-là et revenir soutenir ma thèse quand elle sera écrite. C'est ce que je ferai, j'étudierai et prendrai des notes cette année, puis je passerai en juillet l'examen nécessaire et je retournerai après chez toi et y écrirai ma thèse et reviendrai ici pour la soutenir. Je n'ai besoin que de 70 francs pour m'inscrire, je te le dis à l'avant pour que tu puisses me l'envoyer à temps. Il faut que ce soit avant le 3/15 novembre[434]. »

Dans une lettre envoyée ultérieurement elle donne à sa mère plus de détails : « Alors pour le doctorat, tu as bien compris, il faut un examen sur quatre matières et après cela un intervalle d'environ 6 mois pour soutenir sa thèse, de sorte que je passerai encore un examen avant de venir, puis je retournerai après ici soutenir ma thèse quand elle sera faite[435]. »

Elle est très décidée de commencer au plus vite, mais elle doit d'abord attendre la résolution du Sénat de l'Université. « Je trouve que le temps passe si vite ; maintenant je vais commencer vraiment à travailler en vue de mon doctorat, mais comme il est encore en discussion

[432] BNR, Mss. CC /11, f. 64, *Lettre Marya Delavrancea*, mercredi, 14 /28 oct.
[433] Ni la biographie de *Evoluţia scrisului feminin în România* (Editura Bucovina, Bucarest, 1935), ni la brève biographie d'Emilia Milicescu (*B. Delavrancea*, *Opere IX*, *op. cit.*, p. 449-450), ne mentionnent pas le doctorat, en revanche, elles signalent les études en philosophie et sciences politiques et la licence, en 1895. Pourtant, les biographies des dictionnaires cités affirment l'existence du doctorat.
[434] BNR, Mss. CCCLVIII/2, f. 5, carte postale datée 10/23 oct.
[435] BNR, Mss. CCCLVIII/2, f. 87, lettre datée 24 oct.

au Sénat et pas fixé, je travaille au hasard, personne ne sait juste ce que cela sera. En tout cas je sais qu'il faut lire énormément de philosophie. »[436]

Le 6 novembre, elle a déjà choisi les quatre matières qu'elle doit parcourir en vue de l'examen d'admission. « Je viens de causer avec M. Jourdain, le cher professeur de philo et non seulement le doctorat se fera, mais dans des conditions que je trouve idéales. Écoute un peu : on choisira quatre branches philosophiques qui seront pour moi les suivantes : une seule période de l'histoire de la philosophie, mais en détail. Ensuite la psycho de M. Jourdain, celle de M. Flournoy et ma chère bien aimée morale. Cela fait quatre : toutes plus belles l'une que l'autre et pas d'autres examinateurs que M. Jourdain et M. Flournoy !!! J'en saute de joie ! Je suis encore plus contente que le jour de ma licence[437]. »

Travailler de nouveau avec acharnement pour rédiger une thèse ne l'effraye pas du tout, au contraire, elle en est ravie. « Je suis si contente depuis que je sais tous ces détails sur le doctorat qui me conviennent autant que si l'on m'avait demandé mon opinion[438]. » Au moment où elle plonge dans ses auteurs favoris, elle y trouve un plaisir intellectuel inouï, dans la correspondance elle parle des « délices de lire Pascal[439] ». Elle se fait envoyer de la librairie trois histoires de la littérature française. « J'ai bien besoin de revoir tout cela et j'emploie cette demi-étude, mon demi-repos n'ayant d'ailleurs pas de livre de littérature à lire[440]. »

La mère lui propose de rester à Genève pour y écrire sa thèse, mais elle n'est pas d'accord. « Ton Bobic n'admet pas du tout de rester ici encore une année, c'est ce que je ne veux pas du tout, je reviendrai vite, vite, sitôt l'examen de doctorat passé et je ferais thèse chez nous. Ensuite tu veux que je reste ici à ne rien faire, ce que je n'admets nullement, ne crains pas que je me fatigue, j'ai si peu de cours et si agréables[441]… » Les soucis de la mère concernant son état de santé la tracassent souvent.

Tout à coup les événements se précipitent à Bucarest. La venue des libéraux au pouvoir fait que tout change, les postes les plus convoités sont maintenant à la portée des personnes les

[436] BNR, Mss. CCCLVIII/2, f. 13, lettre datée 3 novembre.
[437] *Ibid*, f. 17, lettre datée 6 novembre.
[438] *Ibid*, f. 2, carte postale datée 10 nov. 1895.
[439] *Ibid*, f. 39, carte postale datée 23 nov.
[440] *Ibid.*
[441] *Ibid*, f. 3, carte postale datée 12 nov.

plus proches de la famille. « La venue des libéraux c'est ce qui m'a fait le plus de plaisir car je ne pouvais être contente avant d'avoir vu la récompense de Barbu [Barbu Delavrancea][442] ». Pourtant, plus que jamais la politique la dégoûte. « Et voilà une personne de valeur comme Zoé, déplacée et comme Virgil et Thanu directeur à l'Instruction : pourquoi pas aux Finances, qui sont plutôt son métier. Je ne serai pas tranquille avant de savoir ce qu'on a fait pour Marya[443]. »

Au début, c'est à Elena qu'on propose la direction de l'Asile Elena Doamna. Elle réfléchit et trouve la solution de passer la direction de l'école à sa fille : « Je déménagerai l'école et je l'ouvrirai sous la direction de Mlle Miller-Verghy[444] ». Mais Elena n'est pas quand même disposée à renoncer à ses 22 ans de travail, elle qui a vécu toujours indépendante et a été toujours chez soi. Si elle acceptait, elle devrait être obligée de se séparer de sa fille et de toutes ses habitudes. En mettant en balance le pour et le contre, elle finit par rejeter la proposition. « Je n'irai pas à l'Asile. Nous serons encore pauvres, mais ensemble. Toi, tu seras nommée directrice des études à l'Asile, ça c'est positif[445]. »

Le poste de directrice de l'Asile Elena Doamna est pour Margareta une chance inattendue qu'elle ne doit pas manquer, mais pour cela il faut revenir en Roumanie. Elle en est très fâchée. Une interruption, même passagère, dans ses études lui semble une vraie catastrophe : « Je suis fâchée à un point que je ne saurai dire de cette interruption dans mes études. Je savais bien qu'il me faudrait deux mois de repos complet, mais alors j'avais toute l'année pour suivre les trois cours sur lesquels portera mon doctorat et que je n'ai jamais suivis et puis j'avais les grandes vacances de repos, puis je piochais tout septembre comme cette année, passais mon examen en octobre et retournais chez nous faire ma thèse à loisir[446]. »

Elle voit s'écrouler tous ses projets d'avenir. La perspective de se charger du pensionnat et avoir aussi le poste de l'Asile lui donne des maux de tête. Elle réagit violemment : « Mais maintenant je vois bien que je dois dire adieu à ce désir si cher et si sérieux. Une fois chez nous, je ne pourrais plus préparer un doctorat, avec toute l'école sur le dos. Est-ce que tu pourrais, toi ? Je ne comprends comment tu t'imagines que tout le poids de notre maison que tu sens si lourd ne

[442] *Ibid*, f. 85-86-87, lettre datée 24 oct.
[443] *Ibid.*
[444] BNR, Mss. CXV/12, f.25, lettre datée 1895.
[445] *Ibid.*
[446] BNR, Mss. CCCLVIII/2, f. 80, lettre datée vendredi 1/13 décembre.

pèsera plus rien du tout par miracle sitôt qu'il sera sur mes épaules au lieu des tiennes. Tu dis des choses si invraisemblables, que j'en reste abasourdie. C'est probablement que tu es hypnotisée par le changement et la nouveauté comme un enfant qui a un nouveau jouet, est-ce le bel appartement avec téléphone qui te fait voir tout en rose ? Mais tu parles des jours et des nuits que je passerai à l'Asile. Est-ce que tu as jamais pu quitter l'école si longtemps ? Est-ce que depuis 20 ans tu ne grondes pas Olga de ce qu'elle y soit le samedi ? Est-ce que tu crois que lorsque j'aurai pris la maison je me transformerai du coup en Mme Dobrescu – ou je ne sais qui – qui s'occupe du tout, hormis de sa maison[447] ? »

Le ton devient de plus en plus tranchant. « Tu crois que, dès que tu seras partie Mme Weiss se transformera tout d'un coup en un génie à cent bras et Olga en un géant à cent têtes ? Et moi que je n'aurai rien à faire qu'à dire „Quel bonheur !'' J'aurai à faire absolument ce que tu as à faire plus mon poste à l'Asile. Plus que ma santé m'oblige absolument à sortir tous les jours, plus que je ne renoncerai pas tout à fait à aller de temps en temps voir une amie. J'aurai exactement les ennuis que tu as, les mêmes visites de ceux qui se *împiedică de poarta noastră* [des hôtes qui n'ont pas été invités] et la même vie absolument, excepté que tu m'avais moi et que même pendant mon absence tu te disais c'est pour un an ou deux, tandis que moi je saurai que tu es partie, séparée de moi pour la vie – jamais, jamais nos soirées ensemble, toi en *halat* [peignoir] au bord de mon lit. Jamais plus le thé ensemble l'après-midi, ni nos petits repas dans la salle à manger, toute notre vie gâtée et moi toute seule de cœur et d'âme maintenant vides. […] Il faut absolument sauter sur cette proposition de l'Asile, je le reconnais avec une vraie détresse. Veux-tu que les gens qui viennent chez nous sentent que c'est une maison sans tête dont la vraie tête demeure à l'Asile ? Il me semblerait ouvrir une ère nouvelle si tout cela se passait l'année prochaine – la maison serait déjà à la mairie, le procès pour dédommagement …on pourrait peut-être déménager sachant le oui ou le non de ce boulevard – mon doctorat sera fait – tout semblerait un peu mieux arrangé par la Providence[448]. »

La colère la rend injuste. Il lui semble tout à coup que rien de ce qu'elle a commencé ne peut pas être achevé : « Rien de ce que j'ai commencé n'a pu être fini. Et mener cette patraque d'école que tu quittes pour tâcher de la relever. Si ses fameux 800 fr. nous rendront tant service

[447] *Ibid.*
[448] *Ibid.*

pourquoi ne m'aurait-on pas donné l'Inspectorat et à Marya l'Asile : nous aurions mille francs et serions ensemble pour la vie. Si moi je peux conduire notre maison pleine de dettes, Marya peut bien conduire l'Asile … Mais après tout il y a du bon en cela quand même, je ne cesse pas de me réjouir de ce que tu auras pour le reste de la vie : quelle retraite, quelle position, quelle vie aisée, pour toi je me réjouis et puisque cela te fait si peu de me quitter c'est un véritable bonheur[449]. » La « séparation » de la mère lui semble affreuse, pourtant elle habite depuis quelques années déjà loin d'elle, à Genève.

Face aux « accusations » de la fille, la mère se disculpe : « Il y avait à la fin de l'année, 47 internes et 30 externes donc 77 élèves en tout payantes bien entendu, sans les 13 gratuites. Où voit-on que nous dégringolons, que nous tombons au dernier rang ? Parce que nous n'avons pas d'argent et nous avons des dettes ? Nous en avons toujours eu, et l'argent nous a toujours manqué, grâce à la bêtise que j'ai faite de soutenir des classes de lycée pour toutes les pauvresses au lieu de payer mes dettes. [...] Il nous reste tout de même de quoi vivre sans nous séparer, mais alors il ne nous faudra plus penser à bouger d'ici tant que durera cette crise où personne n'a assez pour payer la pension de ses enfants. Pourvu que tu aies ton emploi et tout ira bien. Tu pourras dans tous les cas, aller à Genève ou ailleurs. Moi je resterai ici soigner notre chère baraque et la rendre habitable pour l'année suivante si nous avons la chance de l'avoir encore. Il nous faudra y faire une bonne réparation, elle en a grand besoin, la pauvre masure. […] Jamais il ne sera pas question de nous séparer sauf pendant les vacances[450] », conclut Elena, mettant ainsi un point final à une discussion un peu trop enflammée.

Arrivée en Roumanie et installée comme directrice de l'Asile Elena Doamna, Margareta n'a pas renoncé complètement à l'idée de faire un doctorat. Elle se sent à un carrefour de sa vie, aussi demande-t-elle conseil à son ancien professeur, Théodore Flournoy. Elle voulait savoir s'il valait mieux se donner de la peine pour obtenir un nouveau grade universitaire ou écrire un livre. Flournoy est catégorique : « Gardez-vous bien de courir après un nouveau diplôme, chose parfaitement inutile et stupide ; mais mettez-vous sans hésiter à votre livre. Vous lui consacrerez tous vos loisirs, vos efforts, vos pensées latentes ou conscientes, vous y mettrez le meilleur de vous-même, et si, une fois terminé, il ne répond pas à votre idéal (cela n'arrive jamais, pas même à Dante ou à Goethe), du moins vous aurez produit quelque chose qui stimulera, enrichira

[449] BNR, Mss. CCCLVIII/2, f. 80, lettre datée vendredi, le 1/13 déc.
[450] BNR, Mss. CXV/12, f.25, lettre datée 4. X. 1895.

spirituellement, réjouira et fortifiera vos lecteurs. Allons, à l'ouvrage, bon courage et bon succès dont je suis parfaitement certain d'avance[451]. »

En effet, Margareta, sur le conseil de son maître, travaille d'arrache-pied pour réaliser une étude sur l'art décoratif roumain. En train de la finir, le 20 février 1911, elle pense probablement à la soutenir comme thèse de doctorat et demande de nouveau à Théodore Flournoy si elle pouvait être dispensée des examens et soutenir directement la thèse. Celui-ci lui conseille de s'adresser directement au Doyen de la Faculté de Lettres et de lui exposer ses titres, ses publications, ses années d'enseignement et de direction de l'Asile. Toutefois, le professeur est sceptique car la Faculté de Lettres est « assez difficulteuse (beaucoup trop à mon avis, je connais des exemples où elle a embêté les candidats, leur faisant remanier titre et plan, au lieu de leur laisser la liberté qu'il eût fallu, il y a trop de pions et de pédants parmi les honorables professeurs de cette faculté)[452]. » Le professeur se sent un peu coupable de lui faire de si longues « prédications ». Il s'excuse, car il parle en ami ou en frère, pas du tout « en professeur ». Il éprouve un sentiment de responsabilité envers son ancienne étudiante et ressent le désir de l'aider dans ses recherches intérieures, même s'ils ne sont plus ensemble.

Finalement, Margareta s'est laissée probablement intimider par les mots du professeur et a renoncé à son projet. Le 6 juin elle envoie déjà au professeur l'album publié. Il le loue, le considérant comme un beau monument dû au génie esthétique des Roumains. « Quelle richesse, quelle variété de formes et de couleurs, quel cachet de simplicité et de délicatesse dans ces ornements recueillis sur des vulgaires ustensiles de ménage ou sur des œufs de Pâques. C'est un plaisir pour l'œil et un amusement pour l'esprit que de feuilleter votre album, en rêvant aux siècles passés de votre civilisation roumaine, que nous autres nous connaissons si peu[453]. » À la question si une thèse à la manière de l'introduction de l'étude serait appréciée par la Faculté de Lettres, il est de nouveau sceptique.

En 1914, il se montre enthousiasmé de la décision finale de Margareta de « décrocher un doctorat à Genève[454] ». Pourtant, elle y a renoncé et nous n'avons aucune explication de cette

[451] BNR, Mss. CXCII/8, f. 21, lettre datée 13 décembre 1902, Genève.
[452] BNR, Mss. CXCII/8, f. 28, lettre datée 20 février 1911, Genève.
[453] BNR, Mss. CXCII/8, f. 29, lettre datée 6 juin, Genève, Florissant.
[454] BNR, Mss. CXCII/8, f. 33, lettre datée 18.II.1914, Genève.

décision qui a mis fin à une entreprise si enrichissante et à une carrière académique en train de naître.

Ennuis de santé

Pendant la période des examens, déjà, Margareta avait eu des problèmes de santé provoqués par l'état de tension psychique et par le travail dur de chaque jour. Après la licence, elle traverse une période difficile, car sa santé s'est altérée à cause des efforts dus aux examens. L'autre cause, que les lettres taisent et qui est cachée avec obstination, surtout à la mère, est la séparation d'avec Ludo. La blessure d'amour n'est pas encore cicatrisée. Elle a « forcé » en quelque sorte les mains du destin, a voulu surpasser ses forces et son endurance en est à bout. Elle n'a jamais éprouvé un sentiment à un degré si haut, l'adoration maternelle avait été un état affectif habituel, qui ne lui avait pas posé de problèmes.

Malgré la douceur du climat genevois, son état s'empire, elle est « faible et exténuée de fatigue d'avoir trop travaillé » et sa « vraie maladie » vient de son « amour du travail », du moins de l'avis de sa mère.[455] Elle aurait dû pourtant se sentir heureuse et satisfaite et surtout soulagée. Elle a passé sa licence avec de bonnes notes et est en train de commencer le doctorat.

Un état de fatigue permanente s'installe en elle et ne la quitte plus. « Il y a six semaines environ, que Marguerite est venue nous voir ici pour la première fois, raconte Léontine, une amie de Veyrier. Elle était tout à fait vaillante à cette époque. Depuis, j'ai constaté un affaiblissement croissant à chaque nouvelle visite et aujourd'hui enfin, il lui est impossible de marcher plus de dix minutes de suite sans ressentir une extrême fatigue. La mine n'est pas mauvaise précisément, seulement la coloration manque totalement au visage et les lèvres sont bien pâles. L'appétit n'est pas mauvais, mais quelque petit qu'il soit, il faut encore une très grande modération dans les aliments, car après quelques bouchées, Marguerite a mal à l'estomac. Marguerite dit que la fatigue est toute cérébrale et que tout ce que je viens de vous dire en est la conséquence[456]. » Comme Margareta restera chez la femme, à la campagne, celle-ci prend soin d'elle et demande l'avis du médecin. « Le docteur Revillod est absent jusqu'au 8 avril prochain. À son retour, il verra Marguerite et constatera si le repos complet à la campagne lui a fait du bien. Marguerite reste au lit jusqu'à tout près de midi. L'après-midi toute entière elle la passe au jardin en plein soleil,

[455] BNR, Mss. CX/12, f. 50, lettre datée jeudi 14/26 mars 1896.
[456] BNR, Mss. CC/10, f. 72-74, lettre datée 25 mars 1996, Veyrier.

assise ou étendue. Le soir elle sera couchée à 9 ½. […] Quant à vos angoisses, je suis trop mère pour ne pas savoir dans quelles tortures morales vous devez vivre, loin de votre enfant chérie. […] Ayez confiance dans la bonté de Dieu, si bon aux mères[457]. »

Dans la lettre suivante, elle fait part de la nouvelle que Marguerite est partie à Genève pour quelques jours et a quitté donc cet hôtel de campagne. La lettre contient aussi un portrait de Marguerite : « trop modeste et sensible à la plus insignifiante des attentions. Quel caractère charmant et quel délicieux et ravissant tour d'esprit. Elle gagne tous ceux qui l'approchent. C'est un privilège pour moi que de l'avoir pour compagne[458]. »

On peut imaginer l'état d'inquiétude de la mère, loin de sa fille, en proie à de grands soucis. Heureusement, la voix du médecin, arrivé sur place, réussit à la tranquilliser un peu : « Chère madame, je suis heureux de vous donner des nouvelles de Mademoiselle votre fille qui, sans être guérie, ne va pas plus mal que lorsque vous l'avez vue. Son état de santé réclame naturellement beaucoup de soins d'hygiène psycho-morale, intellectuelle, mais il ne doit vous donner aucune inquiétude, car, avec le temps, on arrivera à la guérison[459]. » Bien que les deux lettres parlent de la même réalité, l'état de santé de Margareta, leur ton est tout à fait différent : inquiétant, dans celle venant de l'amie, calme et rassurant, dans celle du docteur.

Une autre lettre, en roumain, venant d'un certain Sm. Comșa, raconte sur un ton blagueur qui essaie d'atténuer les tensions de « mamițica » et de lui redonner de la confiance dans les forces de sa fille, la rencontre avec Margareta, à Genève. Il voit la maladie de celle-ci comme une sorte de « fierté » [fudulie] : « En ce qui me concerne, je n'ai trouvé aucun changement à Marguerita, depuis un mois que je ne l'ai pas vue, elle est toujours gaie, toujours gentille. Elle se promène dans une sorte de chariot, pour pouvoir admirer la nature sans se fatiguer, dit-elle. Elle était si enthousiasmée de la vie à la campagne, des beautés de la nature, la dernière fois que je l'ai vue, que tout cela m'en a donné de la joie, d'autant plus que moi, qui par ma nature ne suis pas poète, me suis décidé un soir d'être et cela a tourné mal[460]. » Il raconte, toujours d'une manière amusée, comment, pour rentrer à Genève, il est monté dans le train et qu'il a attendu que celui-ci parte. Fasciné par le paysage, la lune, etc., il ne s'est pas rendu compte que le wagon dans lequel il

[457] *Ibid.*
[458] *Ibid*, f. 75, lettre datée 4 avril '96.
[459] *Ibid*, f. 76, lettre datée 4/16 avril 1896, Veyrier.
[460] BNR, Mss. CC/10, f. 77, lettre datée 29 avril 1896, Genève.

se trouvait, fût délié des autres. Il n'a pris conscience de la situation qu'une demi-heure plus tard. Il est retourné à l'hôtel où était Margareta. Celle-ci lui a confié les inquiétudes de sa mère. C'est pourquoi il s'est senti obligé d'écrire à « mamițica » pour la rassurer. « Katia et moi te prions de ne plus être inquiète et de ne lui écrire que de belles lettres. Et de voir si tu ne réussis pas à lui arranger un séjour à Ragatz, et tu verras comment elle t'écrira des poésies, car elle est âme de poète, pas comme nous[461]. »

Un peu plus soulagée après avoir reçu la lettre du fils de Mme Vidrașcu, la mère écrit à sa fille : « Le fils de Mme Vidrașcu m'a assuré que tu avais bonne mine le jour où il t'a vue, jeudi dernier, qu'il t'a beaucoup taquinée n'en voulant pas croire que tu étais malade, car tu n'en avais point l'air, qu'enfin tu as fini par l'engager à venir te promener en petite voiture […] puisque tu ne peux pas marcher. De tout cela j'ai démêlé que tu n'es pas malade au point qu'on te bise sur la figure, mais que tu es malade tout de même et faible et exténuée de fatigue pour avoir trop travaillé. Et il me disait, le petit Vidrașcu, que tu ne fais que cela, que c'est une vraie maladie que ton amour de travail et que tu avais des livres sur ton lit près de toi, le jour où il est venu te dire adieu. Mais encore me rassurait-il que tu n'es pas malade : „Non, disait-il, malade, elle ne l'est pas. Elle est fatiguée, oui, mais cela ne l'empêche pas d'être elle-même, gaie, spirituelle et charmante comme toujours. C'est une personne si exceptionnelle que Bobic ; on ne peut pas la connaître sans l'aimer et on ne peut pas ne pas la trouver tous les jours plus charmante et l'aimer tous les jours davantage". Cela m'a beaucoup calmé et je sens que je pourrai attendre le courrier avec patience[462]. »

La mère la conseille pourtant de rester à la campagne. « Et si ta prudence n'est pas plus chère que ton examen, tu te prépareras à le passer, quoique la prudence t'ait dit par la bouche de ton professeur que rien ne presse et que tu peux très bien passer ton examen après que tu auras

[461] „Am auzit că ai fost foarte dezolată şi foarte neliniştită din cauza Margueritei şi ca să-ţi spun drept, n-ai de ce fiindcă, cu toată boala, noi petrecem pe aici şi dta te dezolezi degeaba. Cand are omul chef şi poftă de petrecere, vezi ca boala e numai aşa o fudulie. […] Despre a mea parte nu am găsit nicio schimbare în Marguerita de o luna de zile de când nu am văzut-o e tot veselă, tot draguţă, numai după cum ţi-am spus, de fudulie se preumblă intr-un căruţ, zice ea, ca să poată să admire natura fără să se obosească. Era aşa de entuziasmată de viaţa la ţară, de frumuseţile naturii ultima dată când am vazut-o, că toate astea mi-au mers la inimă, încât eu, care din fire nu sunt cam poet, m-am decis într-o seară sa fiu şi mi-a ieşit rău. […] Atât eu cât si Katia te rugăm sa nu mai fi îngrijată si să nu-i scrii decât scrisori frumoase. Şi să vezi dacă i-ei face rostu să se ducă la Ragatz cum o să-ţi mai scrie scrisori cu poezele, că ea e suflet de poet, nu ca noi¨, *ibid,* lettre datée 29 avril 1896, Genève, signée Sm. Comșa.

[462] BNR, Mss. CV/12, f. 50, letre datée 14/26 mars 1896.

préparé ta thèse et les passer en même temps. Mon avis serait que tu ne gâtes pas les mois de repos pris cet été par une fatigue comme telle de ton examen de licence[463]. »

Elena essaie de convaincre Margareta d'aller à Ragatz Abazzia, où se trouve un établissement hydrothérapique et orthopédique, « une ancienne maison, couvent restauré, mais ayant tout de même cet aspect Moyen Age, cachet particulier[464] », situé au milieu d'une épaisse forêt de sapins, un vrai paradis. La cure de repos que Margareta passe à la campagne et puis dans cet hôtel qui se trouve dans la montagne semble être celle décrite dans le roman *Théano,* à la différence que, dans le livre, le motif de la maladie et de la solitude imposée est expliqué par la rupture amoureuse.

Bien qu'elle ait des difficultés financières, Elena fait des efforts accrus pour lui envoyer l'argent nécessaire. Après que la mère s'est effrayée de la maladie de la fille, la fille est effrayée de la prétendue maladie de la mère, que celle-ci nie tout à fait[465]. « Je suis en vérité mieux que jamais, malgré tout ce que j'ai eu de chagrins amers, de vrais et profonds chagrins tous ses derniers temps. Ma vie ici n'était pas déjà rose, à cause des très mauvaises affaires de ces deux dernières années, mais tout allait passablement quand ta maladie est arrivée me donner un coup de grâce. J'ai tant pleuré, mais pleuré je crois toutes les larmes de mon corps et rien, rien, ne pouvais me consoler, car je ne sais pas pourquoi, je m'étais mis cette peur dans le cœur, que tu avais une espèce de paralysie des reins. Et depuis que je suis rassurée de ce côté, je suis si heureuse que les ennuis des affaires ne comptent pas pour moi. Quelque chose me dit et je me le dis, moi aussi quand ma *porumbița* [colombe] sera là, tout changera, tout deviendra rose et gai et nos affaires reprendront leur train habituel, car la récolte est bonne et les prix assez élevés[466]. » L'expérience a été terrible, autant pour la fille que pour la mère.

La lettre de dimanche 25 août/6 septembre[467] confirme le fait que Margareta rentrera dans son pays 6 jours après. Le retour en Roumanie, le 12 septembre 1896[468], met fin à la période difficile que les deux femmes ont traversée.

---

[463] *Ibid.*
[464] BNR, Mss. CXV/12, f. 62, mercredi 20 mars/ 1 avril.
[465] BNR, Mss. CXV/12, f. 119, lettre datée 20 juin 1896.
[466] BNR, Mss. CXV/12, f. 127, lettre datée lundi, le 8/2o juillet 1896.
[467] En Roumanie, le nouveau calendrier coexistait encore avec le vieux calendrier, c'est pourquoi on utilisait les deux dates.

« Mère pour vivre a besoin de fifille »

Dans un des petits carnets d'Elena remplis de citations et de réflexions, on rencontre une profession de foi qui exprime l'idéal qu'elle a eu toute sa vie, les deux grandes causes pour lesquelles elle a lutté : « Ce n'est que pour mon enfant, ma Marguerite chérie, et pour servir la grande cause, l'amélioration de la condition des femmes par l'instruction, que je voudrais encore [lutter], jusqu'au moment où je ne serais plus nécessaire à celle-ci et indispensable à l'autre. Oh, mon enfant chérie ! Si je pouvais vivre jusqu'à ce que tu sois en âge de comprendre la mission que j'essaie de te léguer. Aussi longtemps que tu auras besoin d'appui, ma Marguerite chérie, ma vie ressemblera à celle d'un voyageur chargé d'affaires d'une extrême importance : dès que tu seras en âge de te guider par ta propre raison, ma vie sera celle d'un homme qui peut marcher au hasard et s'arrêter où le surprend le coucher du soleil[469]. » En effet, Elena a été toute sa vie l'épaule sur laquelle sa fille s'est appuyée et a eu la chance de vivre suffisamment pour voir celle-ci continuer son œuvre, jusqu'au moment final de sa vie.

L'histoire de cette relation hors du commun a commencé dans les années de l'enfance de Margareta, puis s'est façonnée dans les années de l'adolescence et de la jeunesse de celle-ci, et est restée vivante jusqu'à la mort d'Elena. C'est une liaison qui s'est fondée sur des affinités profondes. Un témoignage de la fille, datant de l'époque de l'adolescence le dit très clairement : « Monsieur me demandait si je suis amoureuse pour que je sois si silencieuse. J'ai dit que oui. Alors il dit : „ Mais est-ce que vous n'êtes pas trop jeune pour donner votre cœur ? Oh, mais je l'ai donné depuis que je l'ai, j'étais bien plus jeune alors. À qui ? À maman." Alors le monsieur dit : „Ah ! C'est pour cela que vous êtes triste ! Essayez un peu de l'autre amour, vous verrez que cela va mieux." Je n'ai pas le temps. Et puis vraiment, je ne crois pas que cela rende plus gaie[470]. »

Elena a élevé et formé sa fille d'une façon singulière, du moins cela est l'opinion d'Edouard Wachmann, le professeur de piano qui avait vu grandir Margareta. « Nous avons causé très intimement et très ouvertement », raconte la mère dans une lettre, et « il m'a fait mille compliments sur la manière dont je t'ai élevée, il m'a dit qu'il n'y a pas beaucoup de mères,

[468] BNR, Mss. CXV/12, f. 141, lettre datée dimanche le 25 août/6 septembre.
[469] BNR, Mss. CCCLVIII/5, f. 16, Elena Miller-Verghy, Cahier de notices 3.
[470] BNR, Mss. CCCXXIII/3, f. 112, lettre datée 12/24 jeudi 1884.

même entre les plus riches familles qui puissent en vérité se flatter de donner à leurs filles les moyens d'une éducation aussi parfaite et aussi variée, aussi accomplie et en même temps aussi naturelle que je t'ai donnée […], que tu es intelligente, que tu es simple et naturelle. On ne se douterait pas de ce que tu sais, de ce que tu es. Je cite la parole de ton cher maître[471]. »

Dans une page de son journal de quatorze ans Margareta fait un portrait de sa mère, un portrait imprégnée d'admiration filiale. Pour la fille, la mère est un modèle de force et de détermination qu'elle aura toute sa vie devant les yeux. Un jour, une des collègues lui fait remarquer quelque chose de répréhensible dans le comportement de sa mère. « Le plus grand des malheurs est de montrer dans ma mère des fautes que je n'avais jamais vues. Je ne dis pas, cela me fait aimer ma mère encore plus qu'avant. Peut-être si elle était parfaite, je ne pourrais l'aimer tant et l'admirer. Je n'ai jamais vu quelqu'un de ferme et de fort dans ses résolutions et dans la volonté de vaincre ses défauts. Je n'ai jamais vu quelqu'un qui puisse souffrir autant qu'elle, sans se plaindre, qui fût si bon, sans s'en vanter, si généreux en le cachant et qui eût un cœur si doux qu'elle cherche en vain à endurcir, qui eût un esprit si grand et profond sans le faire voir, de sorte que je suis quelquefois étonnée de certaines pensées à elle ; moi, sa fille, je ne la connais pas, car elle est modeste. Je ne sais pas trop ce que c'est qu'une femme forte, mais je suis sûre que maman en est une si c'est pris dans le bon sens d'être cela. Voilà ce qu'est maman. […] Maman est si dévouée à son devoir, à ses principes et à moi, si peu égoïste, si oublieuse de soi-même. Elle a une vue presque gaie de la vie, elle pourrait, j'en suis sûre, faire le bonheur de quelqu'un[472]. »

De tempéraments différents, Margareta a hérité toutefois de sa mère la détermination, la force digne d'un homme, la rectitude morale, qualités auxquelles elle a ajouté quelque chose de particulier, qui n'existe pas dans le caractère de sa mère : le penchant pour la spiritualité. On pourrait se demander ce qu'elle serait devenue, si elle était née dans un autre milieu, si elle n'avait pas eu cette mère qui avait dirigé ses pas vers la littérature et à qui elle avait dû ses premières années de formation.

Duiliu Zamfirescu surprend avec finesse, dans une lettre adressée à Margareta, les qualités d'Elena. La lettre contient aussi quelques considérations sur la fille : « Chère amie, En vous lisant, il m'a semblé vous entendre parler, avec cette petite voix d'enfant frileux et ces idées chaudes et

[471] BNR, Mss. CXV/11, f. 116, lettre datée 1 mai 1889.
[472] BNR, Mss. CD II/ 23, f. 14, le 13 août.

profondes. Que la vie est intéressante, me dis-je, tous les jours avec plus de conviction. Vous vous étonnez de ma constante amitié pour votre mère. Mais au contraire : il serait étonnant que je ne l'eusse pas. Quand je pense au nombre d'amis disparus depuis quinze ans, aux rapprochements et détachements qui s'en sont suivis, où l'amour-propre jouait toujours le plus grand rôle, j'ai l'impression d'avoir regardé longtemps par le tube d'un kaléidoscope et d'avoir vu des hommes à la place des morceaux colorés. Vous comprenez que, dans ces conditions, il est agréable de se sentir hors du tube, ne fût-ce que par coquetterie. Et puis, chère amie, connaissez-vous beaucoup de monde qui ressemble à votre mère ? Toutes les fois que je la vois, elle me laisse l'impression d'un de ces personnages de Balzac, quelque chose dans le genre de la dame de la *Recherche de l'absolu*, être idéaliste, mais humain, créé par la nature pour repousser l'esprit de la trivialité. Si, au lieu d'être femme, elle avait été homme, c'eût été le diplomate le plus accompli, fin de cette finesse enveloppante et chaude qui attire, pousse à la confidence, fait trahir les secrets (quand il gêne) et déconcerte[473]. »

Dans une autre lettre, Duiliu, qui a suivi de près, même étant loin physiquement, le parcours de Margareta, lui donne des conseils : « Continuez à écrire et à faire du bien, puisque c'est là le véritable bonheur[474]. » Au moment au il arrive à Bucarest et veut la rencontrer il se demande : « Comment va Mademoiselle Marguerite ? Il me semble la voir dans son Asile d'Elena Doamna faisant du bien à tant de monde et donnant tout son talent et toute son activité pour le bonheur des autres[475]. » La vocation de Margareta, celle de faire du bien, associée à l'écriture, était déjà reconnue dans le milieu intellectuel où elle vivait.

Les « voix » des deux femmes, la mère et la fille, se font entendre dans la correspondance, qui constitue un véritable roman épistolier qui s'étend sur des centaines de pages : celle grave et souvent inquiète de la mère, hantée par la santé de la fille et par la peur que celle-ci ne tombe amoureuse, et la voix tendre et enjouée de la fille, avec des accents de sagesse surprenantes. Il est intéressant à remarquer le fait que Margareta n'en a jamais voulu à sa mère pour l'avoir empêchée à vivre son histoire d'amour, l'explication la plus plausible nous semble celle qu'entre les deux femmes il y avait une sorte de connivence à propos du rôle que la fille jouerait dans l'existence de la mère – elle devait remplacer autant le père, mort si tôt, que sa sœur, morte aussi en bas âge.

[473] BNR, Mss. CCXCVII/8, f. 120-121, lettre datée 10 juin 1899, Rome.
[474] *Ibid*, p. 127, lettre datée 5 janvier 1900, Rome.
[475] *Ibid*, p. 169, lettre datée 12 janvier 1903, Rome.

Les « peurs » maternelles sont : la plus grande, celle des possibles maladies de sa fille, puis l'obsession de la voir « grasse et rose », puis les possibles prétendants. « N'oublie pas que tu sors à peine de l'enfance et que par tes maladies et la débilité qu'elles t'ont laissée, tu n'as pas encore fini avec le régime de *farniente*, auquel les médecins t'ont condamnée. Un travail trop tendu te ferait retomber dans cet état qui a été jusqu'à l'année passée ton état normal. Tu auras bientôt 24 ans, il te faut encore une année de cette vie vide presque de toute chose sérieuse, et quand tu auras eu tes 25 ans, je te donnerai la liberté comme aux garçons et tu commenceras ta carrière[476]. »

Le plus souvent la mère donne à sa fille des indications concernant la conduite : elle doit être sage et équilibrée : « bien manger, bien dormir et beaucoup dormir, […] se promener seulement quand l'envie vous [elle et son amie] en prend, lire de temps à autre, rester toujours couchée et tâcher de faire de petites sommes à chaque bout d'heure, causer ou jouer un peu de piano, voilà ce qu'il te faudrait faire jusqu'en juillet et alors aller à la campagne à Belle Rive puisque tu le veux, mais pas au couvent, cela jamais. C'est trop enfermé, trop monotone, trop idiot. Prends ton abonnement de bateau, pour te promener souvent, comme tu m'as dit, sur le lac, fais tout ce qui peut te faire plaisir dans les limites les plus strictes d'économie[477]. »

En dehors de la santé de sa fille, l'autre peur qui hante la mère est celle qu'elle pourrait tomber amoureuse. « Tu dois me promettre que tu n'accrochera plus personne à ta vie intime, tant que je ne serai pas morte. Cela m'a toujours déplu qu'entre nous deux il y ait en tout temps et sans cesse un tiers[478]. » Son amour semble pourtant très égoïste : « C'est pourquoi lorsqu'un homme s'approche trop peu de toi, je me sens toute bouleversée et mon jour devient sombre et mon petit bonheur tranquille s'en va. C'est de ce choix que dépendra toujours tout pour moi, la vie ou la mort[479]. »

Bien qu'elle soit si jalouse, elle gâte tout le temps sa fille, travaille d'arrache-pied pour que celle-ci puisse voyager, faire des études à Genève, ne pas avoir d'ennuis d'argent. Quand Margareta se décide à donner des leçons pour gagner elle aussi un peu d'argent, sa mère n'en consent point. « Mais pourquoi t'occupes-tu tant que cela des leçons que tu vas donner ? […] Je

[476] BNR, Mss. C XV/11, f. 239, lettre datée 10 août 1888.
[477] BNR, Mss. CV/12, f. 44, lettre datéele 10/22 mars 1896.
[478] BNR, Mss. CV/12, f.37, lettre datée 3/15 mars 1896.
[479] BNR, Mss. CXV/15, f. 24, lettre datée 14 septembre 1891.

serais si heureuse de te laisser tout ton temps à toi ! Je sais que tu adores n'avoir rien à faire et tant que je serai là à pouvoir travailler pour ma petite Maghy, quel besoin a-t-elle de s'inquiéter de quoi que ce soit. Mais la lampe pour brûler a besoin d'huile. Mère pour vivre a besoin de fifille[480]. »

Dans une lettre, Elena réfléchit à la mort, à sa mort, elle s'imagine la grande séparation, et a, comme dans le cas de son mari, une étrange prémonition. Elle évoque le moment où elles ne seront plus ensemble et parle de la « cécité », comme si elle avait pressenti qu'un jour sa fille serait aveugle. « Et puis, si cette séparation est loin, pourquoi assombrissons-nous les journées, cherchant à nous habituer avec le malheur qui pourrait nous arriver? Il s'ensuivrait que quelqu'un te crève les yeux, pour s'habituer à te voir souffrir de la cécité, car tout homme est soumis à l'aveuglement[481]. »

Les lettres sont pleines de déclarations d'amour d'une part et d'autre. Les caractères des deux femmes se révèlent à travers les lignes de leur correspondance –un lieu de rencontre au-delà des distances et quelquefois des frontières. Le ton de la mère est affectueux, mais sans effusions, comme celui de la fille. Celle-ci manifeste un besoin continuel de tendresse : « Maman chérie, je me *dor* [je languis] de ta figure. Il y a un siècle que je ne t'ai vue. Je pense souvent à tes jolis cheveux blancs et à tes bras si gras et pleins de fossettes[482]. » Dans une autre lettre, Margareta exprime tout son désir d'être proche de sa mère et explique comment elle trouve dans l'étude un refuge qui puisse compenser l'absence de celle-ci : « Maman chérie et aimée, tu ne peux pas t'imaginer avec quel cœur et quelle âme j'étudie, car c'est la seule raison que je me trouve, pour être loin de toi. Ainsi, quand je me casse bien la tête sur un chapitre d'économie politique qui m'ennuie, je me dis tout à coup, c'est pourtant pour cela que j'ai quitté maman, alors cela me semble une chose très importante et je me remets. Les jours où je n'étudie pas, ou Ludo n'est pas là, je me dis : „Pourquoi suis-je loin de maman chérie ? Cela me semble criminel."[483] »

Quelquefois, quand elle a du chagrin et semble ne pas trouver sa place dans le monde, pour se rétablir elle s'imagine dans les bras de sa mère et il suffit de se retrouver dans ce lieu

[480] BNR, Mss. CXV/15, f. 32, lettre datée mercredi 27 juin, 10 ½ heures.
[481] Lettre en roumain. „Și-apoi dacă astă despărțire este a fi departe, pentru ce noi să ne mai înnegurăm zilele căutând a ne deprinde cu nenorocirea ce se poate întâmpla mâne. Ar urma ca cineva să-ți scoată ochii pentru a se deprinde că suferi orbirea, căci tot omul este supus a orbi". BNR, Mss. CXV/11, f. 98, lettre datée 30 août 1884.
[482] BNR, Mss.CCCXXIII/3, f. 189, lettre datée dimanche soir le 25 août.
[483] BNR, Mss. CCCXLIII/1, f. 59, lettre datée mercredi le 21 februarie᾽94.

d'amour et de tendresse, qu'elle réussit à vaincre ses inquiétudes. « Quand je me dis : qu'est-ce que j'ai moi en somme en ce monde où chacun a son petit lot de bonheur ? Moi, je n'ai qu'une chose : maman. Et quelle vie à maman ? Loin de moi, soucis, tracas, famille parfois bien ennuyeuse, fille maladive qui ne lui a jamais donné ce qu'elle en attendait, voilà une vie : quant à moi, si je n'étais pas sage et brave, je serais parfois bien malheureuse, mais je me console de tout, en me disant que tu es en bonne santé et que je ne te fais pas de peine, nous avons chacune en l'autre un trésor et c'est tout ce qu'on peut demander au Bon Dieu. N'est-ce pas, maman chérie ? Aimons-nous bien et tout ira bien. Je pense à cet été et le tout s'éclaire sitôt que je pense à toi, je deviens petite fille, je suis comme un enfant malade qui repousse tout le monde et crie : Maman ![484] »

Elle accepte facilement son sort – elle restera toujours à côté de sa mère car elle ne se considère digne d'un mariage et ne se considère ni belle, ni riche: « Le Bon Dieu est gentil, Il nous donne une chose pour une autre qu'Il vous ôte. Tiens, pour moi, Il m'a rendu impossible de me marier. Par mon éducation, par mes prétentions que j'ai, après avoir été si gâtée de toutes sortes d'affections. D'où voulez-vous que je tire la somme d'illusions qu'il faut pour se marier? Impossible – sans compter que je ne suis pas belle et riche pour choisir entre tout un pays[485]. »

Il lui arrive souvent d'avoir des remords d'être loin de sa mère, de ne pas pouvoir l'aider, de savoir qu'elle doit travailler tant. On dirait qu'elle n'est pas sujette à l'insouciance typique pour son âge, mais par contre qu'elle possède une sagesse dont mêmes les grandes personnes ne pourraient s'en vanter : « Chère maman, *mi se rupe inima* [j'ai le cœur brisé] quand je pense comme tu dois être fatiguée et harassée d'ennuis pendant que je m'amuse. Je trouve que c'est une injustice du sort qui me fait de la peine pour toi. Je ne veux plus m'en aller loin de toi pour mon plaisir[486].»Elle se sent insatisfaite d'elle-même, même si les personnes qui sont autour d'elle la trouvent agréable à vivre et bon caractère : « Les autres se querellent toute la journée et sont en querelle tandis que moi je suis silencieuse dans un livre et je cause et n'ennuie personne... seulement cela me fait plaisir de voir comment on me trouve bonne, quoique cela ne soit pas difficile quand on n'a aucun souci[487]. »

[484] BNR, Mss. CCCXLIII/1, f. 49-51, lettre datée samedi le 17 février '94.
[485] BNR, Mss. CCCLVIII/5, f. 157, lettre datée jeudi le 23 mai.
[486] BNR, Mss.CCCXXIII/3/2, f. 33, carte datée lundi soir**.**
[487] BNR, Mss.CCCXXIII/3/2, f. 33, carte datée lundi soir**.**

Dans ses lettres, Margareta réfléchit souvent à l'habitude des enfants de profiter de la générosité des parents : « Tu trouves naturel de travailler comme un homme, mais il faut trouver naturel que j'aie autant d'honneur qu'un homme; et aucun homme n'accepterait de vivre sans rien faire. […] Je t'aime tant et tu fais tant pour moi, que c'est encore étonnant que je ne sois pas devenue un monstre. […] C'est le cas de dire comme Spencer que trop d'altruisme a un côté immoral parce qu'il développe l'égoïsme chez celui qui accepte les bienfaits[488]. »

En résumant, on pourrait considérer les ennuis de la jeune Margareta comme des problèmes liés à la construction de l'identité. Qui était-elle ? Comment aurait-elle été si elle était restée auprès de sa mère ? Est-ce qu'elle correspondait à l'idéal de fille que sa mère désirait avoir ? C'étaient des questions qu'elle se posait et elles étaient toutes liées à sa mère, parce que celle-ci était l'instance suprême dans sa vie, un être qu'elle regardait avec amour, mais aussi avec respect et responsabilité.

Nous n'avons trouvé aucune information à propos de la mort d'Elena Miller-Verghy, à part une lettre d'une ancienne élève du pensionnat, Ella Negruzzi: « Ma bien chère Marguerite, Je viens d'apprendre seulement l'affreux malheur qui vient vous terrasser et ne voudrais pas que vous me croyez insensible à la disparition de celle qui a été si maternelle pour nous pendant toute notre enfance. Je pense à vous de tout cœur, car, quoique les lois de la nature veuillent que les parents disparaissent avant les enfants, mais ce sont des plaies qui ne peuvent se cicatriser et auxquelles on ne peut s'habituer. Croyez-moi toujours affectueuse et fidèle, Ella Negruzzi[489]. »

La correspondance entre Elena Miller-Verghy et sa fille cache des trésors inestimables. Elle est une véritable œuvre épistolaire, où le talent épistolier et les sentiments profonds des deux femmes se rejoignent. Ainsi ces lettres mériteraient-elles l'attention et la réflexion des futurs chercheurs, et on espère avoir un jour une édition comportant au moins une partie de cette correspondance si vaste, qui a aussi, en dehors de la dimension documentaire, une valeur littéraire certaine.

[488] BNR, CCCXLIII/2, f. 33, lettre non-datée.
[489] BNR, CXXXII/8, f. 34, lettre datée 18 janvier 1923, Paris.

La première traduction d'Eminescu en français

Quand et comment Margareta Miller-Verghy a-t-elle eu l'idée de traduire des vers de Mihai Eminescu, le poète devenu ultérieurement la gloire nationale ? Sa passion pour lui datait de l'adolescence, de l'époque où elle participait à des soirées de lecture, dans le salon de sa mère. À l'âge de la jeunesse, elle commence sa carrière de traductrice et d'écrivaine par cet acte de conscience nationale.

Beaucoup plus tard, en 1939, dans un article publié dans la revue *Convorbiri literare,* dont le réalisateur, I.E. Torouțiu, avait conçu un numéro dédié au grand poète, elle raconte l'histoire de sa rencontre avec la poésie d'Eminescu. C'était juste après avoir fini le lycée. Une amie, Adela Proca lui suggère de traduire ses vers. « Comment se peut-il que tu ne traduises en français Eminescu ? Tu es la seule qui puisse le faire. N'est-il pas dommage que d'autres pays ne connaissent pas un poète qui est la fierté du peuple roumain[490] ? » À ce moment-là, elle se rend compte de ce qui lui incombe d'avoir appris le français comme première langue et d'être bilingue. Revenant à Genève pour étudier et vivant dans un milieu cosmopolite, où l'on affirmait souvent que le roumain est une langue slave, elle a pu prouver la latinité de la langue roumaine en récitant la poésie d'Eminescu *Și dacă ramuri bat în geam* [traduite par *Si les rameaux…*] où tous les mots, sauf *geam* [vitre] sont d'origine latine.

L'ignorance des étrangers envers la langue et la littérature roumaines l'ont déterminée donc à accélérer la réalisation de l'ouvrage et à demander à Edouard Rod de l'aider pour la publication. Celui-ci la recommande à l'éditeur Charles Eggiman et ainsi la première édition des vers d'Eminescu paraît en français[491]. La poésie à laquelle elle avait fait allusion reste, aujourd'hui même, parmi ses meilleures traductions :

« Si les rameaux aux vitres frappent
Dans le frisson des peupliers
C'est pour qu'en moi tu apparaisses
Et te rapproches doucement.

Et si l'étoile au lac se mire

[490] „Cum se poate să nu traduci tu în franțuzește pe Eminescu? Ești singura ființă care ar putea să o facă. Nu-i păcat să nu cunoască și alte țări un poet care e fala neamului românesc?", Mărgărita Miller-Verghy, „Cum am tradus pe Eminescu", in *Convorbiri literare*, an LXXII, 1939, nr. 6-9 (iunie-septembrie), p. 1459.
[491] Mihai Eminescu, *Quelques poésies de Michaïl Eminescu,* avec une notice biographique par Alexandre Vlahoutza, traduction de M. M. V., Genève, Eggiman et comp., Paris, Librairie Fischbcher, [1892].

Illuminant sa profondeur
C'est pour que ma douleur s'apaise
Et pour rasséréner mon cœur.

Et si on perçoit la brume obscure
La lune est claire au firmament
C'est pour qu'au fond de ma mémoire
Tu vives éternellement[492]. »

Les lettres adressées à sa mère témoignent de ce travail qu'elle fait avec une extrême minutie : « Je commence à copier Eminescu avec un soin infini[493]. » Tout en avançant, elle s'aperçoit qu'elle pourrait ciseler continuellement chaque vers. « Je suis en plein travail sur Eminescu et plus je vais, plus je trouve des retouches à faire. Il me semble qu'on pourrait faire ça à l'infini[494]. » Elle travaille avec ardeur et assiduité. « J'écris moins parce que je pioche Eminescu[495]. » Sitôt le travail fini elle s'écrit, triomphante : « Maman chérie, je suis guérie, je sors à midi. Je viens à l'instant de finir Eminescu. J'ai le doigt tout abîmé, mais je jubile[496]. » Elle doit le relire pour pouvoir le remettre le lendemain.

L'édition aurait bénéficié d'une bonne recension signée par le critique Pierre Quillard du *Mercure de France*. « C'était la première preuve de reconnaissance envers notre poète au-delà des frontières[497]. » Les poésies d'Eminescu bénéficient d'une préface signée par Titu Maiorescu. Mais l'édition s'épuise rapidement et comme l'écrivaine est déjà revenue en Roumanie, elle se voit obliger d'en publier une autre, aux éditions Minerva, en 1910, intitulée *Quelques poésies de Mihail Eminescu, traduites par Marg. Miller-Verghy*[498]. L'ouvrage contient en guise de postface, une notice biographique d'Eminescu signée par Alexandru Vlahutza.

Dans l'article publié dans la revue *Convorbiri literare* en 1939, la traductrice apporte quelques éclaircissements sur son travail. Elle avait décidé, par exemple, de ne pas se soucier de la rime, car « la recherche de la rime implique l'altération du sens original » et « la valeur intrinsèque du vers réside dans l'harmonie, le rythme, le nombre et la mesure, dans l'atmosphère suggérée, dans sa force de suggestion, et dans beaucoup d'autres impondérables qui n'attendent

[492] *Ibid.*
[493] BNR, Mss. CCCXL III/1, f. 71, lettre datée mardi 15/27 '92, Genève.
[494] BNR, Mss. CCCXL III/1, f. 74, lettre non-datée.
[495] BNR, Mss. CCCXL III/1, f. 76, lettre non-datée.
[496] BNR, Mss. CCCXL III/1, f. 77 et 94, lettres non-datées.
[497] Mărgărita Miller-Verghy, *art. cit*., p. 1460.
[498] Mihai Eminescu, *Quelques poésies, traduites par Marg. Miller-Verghy*, notice biographique par Al. Vlahutza, Bucureşti, Institutul de Arte Grafice şi Editura Minerva, 1910.

pas la perfection dans l'union des deux, comme les enfants à l'école[499]. » Pourtant la poésie d'Eminescu est tellement musicale et mélodieuse, que, sans rime, elle perd quelque chose d'ineffable. Aussi, sommes-nous d'avis que, parmi les poésies traduites, les plus réussies sont celles où la traductrice réussit à garder, en dehors du rythme et de la mesure, la rime.

Les circonstances de la vie amènent Margareta à publier une troisième édition. C'est en 1930, elle revient en Roumanie après le séjour fortuit[500] en France et n'a plus le courage de recommencer à écrire. Un jour, elle rencontre, à l'Académie, son vieil ami, Ion Sachelarie qui lui parle du concours lancé par la grande institution pour la meilleure traduction d'Eminescu, avec un prix au montant de 200.000 lei. Elle décide de s'y mettre au travail, de réviser les anciennes traductions, mais en même temps de s'essayer dans les poèmes plus longs, dont elle n'avait traduit que *Luceafărul*. Les difficultés auxquelles elle se heurte sont : d'une part, le vers de quatorze syllabes qui n'existe pas dans la prosodie française et qu'elle recoupe, sur la recommandation d'Elena Văcărescu, en deux moitiés de sept syllabes, et de l'autre, le rythme trochaïque qui est très difficile à rendre car en français il n'y a pas de mots avec l'accent sur la première syllabe, et elle est obligée de trouver seulement des monosyllabes pour le début du vers. C'est justement ces difficultés qui ont accru l'enchantement. « J'ai passé quelques mois dans un parfait état de grâce. Étant obligée de dicter à une secrétaire qui ne savait guère de français, je devais lui dire les mots par lettres. […] Le tourment et le plaisir ont duré quelques mois. Je savais toutes les poésies par cœur[501]. »

La traduction est classée la première entre sept autres présentées comme anonymes. Comme l'attribution du prix est remise à plus tard, la deuxième année la commission choisit une autre traduction comme meilleure. Elena Văcărescu qui est sollicitée pour rétablir la hiérarchie, proteste vivement, affirmant très haut que cette seconde traduction, apportée ultérieurement, était mauvaise. Finalement, le prix n'a été accordé ni à l'une, ni à l'autre.

[499] „Versul își are valoarea intrinsecă în armonie, ritm, număr și măsură, în atmosfera ce-l învăluie, în forța lui sugestivă, în atâtea imponderabile, nu-și așteaptă desăvârșirea de la înfrățirea lui cu altul, nici de la mersul doi câte doi ca niște copii de școală.", Mărgărita Miller-Verghy, *art. cit.*, p. 1461-1462.

[500] Elle avait passé quelques années dans la clinique de Nantes où elle avait subi les opérations pour retrouver sa vue.

[501] „Am petrecut câteva luni de adevărată desfătare. Fiind nevoită să dictez unei secretare care nu știa aproape deloc franțuzește, trebuia să-i spun literă cu literă. […] Chinul și plăcerea au ținut câteva luni. Știam pe dinafară toate poeziile lui Eminescu.", Mărgărita Miller-Verghy, *art. cit.*, p. 1463.

L'écrivaine n'a jamais regretté de manquer l'obtention du prix. « Le temps passé face à face avec la grande âme tragique du poète m'a fait éprouver un bonheur au-dessus de l'argent, un bonheur impérissable dont je me nourris aujourd'hui aussi, tandis que les cent milliers de *lei*, si je les avais acquis, je les aurais dépensés et oubliés depuis longtemps[502]. »

La lettre qu'Elena Văcărescu lui envoie est pourtant si élogieuse qu'elle adoucit un peu la légère déception. Elle la félicite : « La traduction est excellente et je suis heureuse du beau résultat de mes avis modestement offerts. Il sera difficile, sinon impossible actuellement de [ne pas] trouver d'éditeur pour une œuvre de cette taille. […] Cette traduction est un monument élevé à la lucidité, à la constance et aussi à la perfection de cette œuvre[503]. » La qualité principale de la traduction est, selon Elena Văcărescu la souplesse de la langue française, dont la traductrice connaît tous les secrets. Dans la lettre suivante, envoyée cinq mois plus tard, Elena Văcărescu réaffirme sa grande admiration : « Votre traduction est magnifique, chère amie[504] » ; elle s'en réjouit d'autant plus qu'elle considère qu'il n'y a pas jusqu'alors de traduction d'Eminescu.

La traductrice laisse son ouvrage dormir dans un tiroir pendant quelques années. En 1936, lorsqu'elle entend que le ministre de la culture a décerné le grand prix national de poésie à Otilia Cazimir, Margareta pense qu'elle pourrait adresser elle-même sa traduction à un si grand amateur de poésie. En effet, le ministre Victor Yamandi approuve sur le coup la demande et ainsi paraît la troisième édition des vers d'Eminescu en français, cette fois-ci aux éditions Cartea Românească. Bien qu'au début la traductrice ait voulu employer la lettre d'Elena Văcărescu, très favorable à sa traduction, en guise de préface, elle y renonce et utilise celle de Titu Maiorescu, très louangeuse à l'adresse d'Eminescu.

Le concours littéraire auquel elle avait participé en 1930, n'était pas le premier et ne sera pas le dernier de sa vie, Margareta Miller-Verghy a obtenu quatre fois dans sa vie le prix de l'Académie (même si celui dont on a parlé dans ce chapitre ne lui a été remis) : la première fois, elle l'avait obtenu en 1912 avec l'ouvrage *Copiii lui Răzvan. Carte de lectură pentru şcoalele*

[502] Vremea petrecută față în față cu marele suflet tragic al poetului mi-a adus o fericire mai presus de bani, o fericire trainică din care mă hrănesc și azi, pe când sutele de mii, dacă le-aș fi căpătat, le-aș fi cheltuit și uitat de mult.", *art. cit.*, p. 1463-1464.
[503] BNR, Mss. CCXII/2, f. 9, lettre datée Paris, 29 février 1935.
[504] *Ibid*, f. 8, lettre datée Paris, 28 août 1935.

secundare, la deuxième fois, toujours en 1912, avec l'album d'art populaire *Izvoade strămoşeşti* et la quatrième fois en 1945 avec le roman *Cealaltă lumină*.

Écrivaine pour les jeunes

En 1901, après l'arrivée de Genève, devenue directrice de l'Asile Elena Doamna, Margareta est partagée entre l'activité didactique qu'elle déploie avec don de soi, car c'est une manière de se dédier aux autres et la passion inassouvie pour la littérature. Pour unir ces deux tendances de sa personnalité, elle conçoit un manuel destiné à l'apprentissage du français, pour les classes de lycée, intitulé *Manual pentru învăţământul limbei franceze*[505], composé de morceaux de classiques français. Les textes sont accompagnés des notices biographiques et des explications des mots difficiles. Le manuel est une nouveauté à cette époque-là, c'est le premier manuel de français édité dans les Pays Roumains où le manque de manuels était criant.

Dix années plus tard, en 1910, dans le même effort de combler le manque de manuels, Margareta participe à un concours lancé par l'Académie pour le prix Alina Ştirbey. Le concours consistait dans la réalisation d'un livre de lecture pour les écoles secondaires. Deux manuscrits y ont participé : *Copiii lui Răzvan. Carte de lectură pentru şcoalele secundare,* signé par Margareta et *Lectura pentru cursul secundar,* signé par un auteur inconnu. Le jury était composé par les académiciens Ion Bianu, Anton Naum, Andrei Barseanu.

Le rapport rédigé par les trois académiciens met en évidence les qualités de l'ouvrage de Margareta, qui emporte d'ailleurs le concours: *« Les enfants de Răzvan* est une narration à but instructif et moralisateur, destinée à éveiller et à nourrir l'amour pour la patrie, l'amour pour autrui et l'idée d'accomplissement du devoir et de respect des lois. Comme on nous dit dans la préface, l'ouvragé a été réalisé en remaniant un livre de Bruno, très répandu en France par les autorités-mêmes en 100. 000 exemplaires dans les bibliothèques scolaires[506]. » À cela s'ajoute le style attrayant et les vertus patriotiques et morales que l'ouvrage exalte.

---

[505] *Manual pentru învăţământul limbei franceze (Manuel pour l'apprentissage de la langue française)*, Bucarest, Tipografia Curţii Regale, 1900.

[506] *„Copiii lui Răzvan* este o narațiune cu scop instructiv și moralizator, menită a deștepta și a hrăni iubirea de țară, iubirea deaproapelui și sentimentul de împlinirea datoriei și de respectarea legilor. Cum ni se spune în titlu ea a fost prelucrată în parte după Bruno, a cărui carte a fost răspândită în Franța de către autorități în 100.000 exemplare, îm bibliotecile școlare", Academia Română, Publicațiuni ale Fondului Princesa Alina Știrbei, nr. VII, *Copiii lui Răzvan, Carte de lectură pentru școalele secundare*, de Margărita Miller-Verghy, directoarea Școalei Normale de învățătoare din București, București, Atelierele grafice Socec Co., 1912, p. 7-8.

Le livre contient une histoire dont l'action débute dans les années de la guerre de l'indépendance contre les Turcs, en 1877 et est construite autour du personnage Răzvan, un sergent qui, blessé au bras, est amené dans un village près du Danube. La famille qui les recueillit, lui et son fils, est composée d'une femme, de sa fille et du grand père, Moș Tudor. L'écrivaine se sert d'une astuce: elle fait parler le vieillard, grand connaisseur de l'histoire des Roumains, qui raconte à l'enfant comme si c'était un conte, la révolte de Tudor Vladimirescu, le mouvement de 1848, l'Union des Pays Roumains, le règne d'Alexandru Ioan Cuza, c'est-à-dire les moments les plus importants de l'histoire des Roumains. Le livre constitue ainsi un recueil de modèles pour les jeunes, afin que ceux-ci soient à même de comprendre mieux les événements à travers les grands hommes qui ont contribué par leur vie et leur œuvre à la réalisation de l'union des Pays Roumains. Ils peuvent y puiser aussi les valeurs morales qui doivent leur guider la vie.

Toutefois, en dépit de ces qualités, *Copiii lui Răzvan* est considéré comme incomplet: il aurait dû contenir, en dehors de la narration des événements de l'histoire roumaine, des descriptions de nature. Heureusement pour Margareta, l'autre ouvrage présenté au concours manque de style et est jugé comme indigne de recevoir le prix. Elle a une nouvelle chance: son ami Duiliu Zamfirescu participe à la réunion de l'Académie où l'on évalue la situation. Celui-ci demande qu'on lise des fragments de l'ouvrage pour mettre en valeur le style très soigné et accessible aux jeunes, et plaide pour la remise du prix à Margareta Miller-Verghy, à condition que celle-ci rajoute la partie demandée par les instructions du concours dans un délai d'un an. Une autre commission sera constituée en vue de constater les ajouts faits par l'auteure. La proposition est approuvée avec 8 voix pour et 1 contre[507]. Le prix de l'Académie pour *Copiii lui Răzvan. Carte de lectură pentru şcoalele secundare*, lui valut en 1910, 8000 lei et l'ouvrage sera publié en 1912.

En 1911, après l'obtention du prix, une lettre venant de Duiliu Zamfirescu répond à une interrogation formulée par l'auteure. « Votre prix de l'Académie vous le tenez de vous-même. Je suis heureux d'avoir deviné dans l'auteur du manuscrit une personne de talent, un sens d'orientation sympathique m'a guidé dans l'examen approfondi de votre travail[508]. »

[507] *Ibid*, p. XIII.
[508] BNR, Mss. CCXCVII/8, f. 191, lettre datée 21 mai 1911.

Une dizaine d'années plus tard, Margareta Miller-Verghy fait paraître un autre ouvrage déstiné aux jeunes, intitulé *Sanda, Anca şi Mihai, Carte pentru tineri*, publié aux éditions Ancora, Alcalay et Calafeteanu. Composé de petits morceaux narrativisés ayant la même structure que l'ouvrage *Copiii lui Răzvan*, il est dédié à ses neveux et nièces. L'ouvrage contient des histoires moralisatrices qui doivent éveiller dans l'esprit des jeunes les vertus: la compassion, l'amour, le courage. La « grand-mère » est présente aussi comme instance narrative et trésor de connaissances et de sagesse.

Un florilège de l'art populaire roumain : *Motifs anciens de décoration roumaine*

Dans les années qui précèdent la Première Guerre Mondiale, Margareta est arrivée à une stabilité dans sa vie. Elle a besoin de vivre et vivre signifiait pour elle se dévouer, aussi se partage-t-elle entre son occupation principale de directrice de l'Asile Elena Doamna et déjà une autre activité qui l'absorbe : celle du travail artisanal. L'intérêt pour la couture, elle l'a depuis son enfance, et trouvant que c'est une occupation féminine qui peut stimuler le goût esthétique, elle encourage ses élèves de l'Asile Elena Doamna à réaliser des travaux manuels de broderie ou de tissage.

En 1907, elle réalise avec ces ouvrages une exposition à l'Athénée Roumain. En même temps elle a l'idée d'écrire une étude sur l'art populaire roumain qui accompagnera les images reproduisant les motifs décoratifs. Le projet, très ambitieux, est mis en œuvre et en 1911 elle publie aux Éditions Göbl, *Izvoade strămoşeşti*, un album d'art, très original à cette époque-là, la première étude documentée sur l'art décoratif rustique roumain, contenant, en dehors du texte, soixante pages de reproductions. L'album est suivi très tôt par une version en français, destinée à un public étranger désireux de connaître les trésors de l'art populaire roumain, *Motifs anciens de décoration roumaine.* Le livre, considéré comme une grande réussite, lui rapportera de nouveau un prix, le prix Năsturel de l'Académie Roumaine, attribué à la suite du rapport signé par le grand historien, membre de l'Académie, Nicolae Iorga.

Celui-ci considère que le mérite de l'ouvrage est « d'avoir commencé les études théoriques sur l'art populaire roumain, ajoutant aux collections déjà existantes l'une des plus riches et plus soignées. La réalisatrice de l'album utilise pour la première fois des sources qui, bien qu'elles ne soient pas toujours roumaines, comme le reconnaît d'ailleurs l'auteure elle-même, motivant par de

belles paroles les exceptions qu'elle fait en ce domaine, offrent pourtant des informations précieuses[509]. »

L'idée qui a constitué le point de départ de cette belle réalisation, remarque toujours Nicolae Iorga, a été de « cueillir dans nos églises tous les éléments d'ornementation secondaire qui ont servi de modèle pour des broderies et des tissus et de les présenter de telle manière qu'ils peuvent offrir aux étrangers une haute idée du goût de notre peuple et de ses traditions artistiques[510]. »

L'étude méthodique qui précède le corpus de motifs décoratifs est une recherche sur l'art décoratif roumain, réalisée selon les contraintes du genre; elle avance sur une voie à peine ouverte à cette époque-là et l'étude présente en cela un grand intérêt historique et anthropologique. L'auteure s'évertue à découvrir l'époque d'apparition des motifs décoratifs, leur origine, et constate que le désir de l'homme d'embellir son habitat remonte très loin dans le temps, à l'époque préhistorique. Elle observe de manière très pertinente que chaque œuvre décorative reflète les particularités ethniques spécifiques d'un groupe humain, mais qu'en même temps il n'existe pas de motif qui ne circule d'une population à l'autre ou d'une époque à l'autre et on y constate, avec le temps, un travail d'essentialisation. Ainsi arrive-t-elle à mettre en évidence différents symboles présents dans les décorations et leur persistance, ou par contre, leur altération en fonction du territoire et de l'époque, comme par exemple, le swastika ou la croix gammée.

Après avoir répertorié toutes les collections privées existantes à l'époque parmi lesquelles la collection de tapis de la Reine, celle de broderies et tissus de Dimitrie Comșa, de M. Cosma, d'Elise Marghiloman, celle de tapis et tissus de M. Luncan, ou celle d'œufs de Pâques de M. Panaitescu, l'auteure explique le fait que la collection présentée, appelée « Izvoade strămoșești » comprend des motifs empruntés à la fois à des ornements architecturaux, à des ciseleurs en bois,

[509] „Dar d-rei Miller-Verghy îi va rămânea meritul de a fi pornit studiile teoretice despre arta populară românească, adăugând în colecţiile existente una din celle mai bogate şi mai îngrijite, cu întrebuinţarea pentru întâiaşi dată a unor izvoare cari, dacă nu sunt întotdeauna româneşti, cum şi recunoaşte d-sa însieşi, motivând în cuvinte frumoase, excepţiile ce face, tot dau lămuriri şi întregiri preţioase", Raport N. Iorga, *Analele Academiei Române*, seria II, tomul XXXIV, 1911-1912, Partea administrativă şi desbaterile, Bucureşti, Librăriile Socec & Comp, C. Sfetea şi Librăria Naţională, 1912, p. 286-287.

[510] „A strânge din bisericile noastre toate elementele de ornamentaţie secundară, din care s-ar putea lua modele pentru cusături şi ţesături, a le înfăţişa în aşa chip, încât să servească acestui scop practic, a da astfel şi străinilor o înaltă idee de gustul poporului nostru şi de tradiţiile artistice în care el se cuprinde - aceasta fost ideea din care a plecat bogata şi îngrijita colecţie a d-rei Margărita Miller-Verghy", *ibid*.

aux enluminures d'anciens manuscrits, aux œufs peints. Elle a été réalisée à l'aide des professeures de travail manuel et de dessin de l'Asile Elena Doamna et a bénéficié du concours du ministre de l'enseignement Spiru Haret qui a décidé de faire publier l'album par Casa Școalelor, pour qu'il soit ainsi facilement distribué dans les écoles et les institutions d'enseignement.

Une lettre signée par la princesse Sturdza peut donner une idée de l'accueil très favorable de l'album : « J'ai passé ma journée d'hier à le lire avec soin et à en examiner les dessins. Le texte est très bien étudié, les observations justes et l'ensemble bien composé. Les motifs d'ornementation forment une collection très riche et qui prouve l'ingéniosité et l'originalité de nos enlumineurs et nos enjoliveurs anciens. Car il en est parmi les modèles, d'essentiellement roumains. Pas tous évidemment, plusieurs peuvent être d'importation étrangère. Mais aucun art décoratif n'est absolument exempt d'emprunts […], les échanges ont existé et existeront toujours entre nationalités. Votre travail est précieux et c'est de tout cœur que je vous fais mon très sincère compliment. Mon mari l'a parcouru. Je comprends combien l'impression a dû vous causer du tracas et mettre votre patience à l'épreuve. On a bien de la peine, chez nous, à mener à bonne fin une publication de cette nature. Mais aussi l'exécution est soignée et fait honneur à nos amis Göbl et Razilescu[511]. »

Directrice de la Section Normale de l'Asile Elena Doamna (1900-1918)

Créé en 1862 par le médecin militaire Carol Davila, d'origine française, L'Asile Elena Doamna est au moment de sa création une institution charitable qui attire la protection de la femme du prince régnant de cette époque, Elena Cuza. Elle s'impliquera avec passion dans le projet, considérant que la charité est extrêmement importante et qu'elle « rapproche les bons cœurs » dans l'idéal d'un « monde meilleur ».[512] C'est ainsi que l'Asile Elena Doamna fut créé portant le nom de sa protectrice. Si, au début, il était destiné exclusivement aux orphelins, avec le temps, déjà sous la protection de la reine Elisabeta, il devient une école modèle, qui abritait à la fois des enfants démunis et ceux des familles riches de l'époque. En 1884, l'année de la mort de Carol Davila, l'asile comptait 7 sections : la section normale fröbélienne[513], la section normale formée de 6 classes, la section inférieure de ménage, les trois classes pédagogiques destinées à

[511] BNR, Mss. CC/10, f. 96, lettre datée 7/25 juillet 1911.
[512] Lucia Boroș, Azilul Elena Doamna, in *Boabe de grâu*, Lettre d'Elena Cuza, datée 24 avril 1964, Iași, adressée à Carol Davila, p.150.
[513] Pédagogie relative à l'école maternelle, dont le créateur a été Friedrich Fröbl (1782/1852).

former des maîtresses d'école pour l'enseignement rural, l'athénée Elisabeta pour l'enseignement artistique, una école primaire, une école de tissage Elisabeta Doamna.

Obligée à quitter Genève et arrivée en Roumanie, Margareta se consacre à la carrière didactique et devient tour à tour professeure[514] à Internatul Secundar nr. 2 (1897-1898), puis directrice de la section normale de l'Asile Elena Doamna[515]. Cela lui permettra d'exercer à la fois sa vocation didactique, héritée de sa mère, et celle de la charité, qu'elle avait acquise à travers les multiples expériences de la vie.

Les témoignages que nous avons montrent qu'elle utilisait des méthodes d'instruction et d'éducation novatrices, très modernes pour cette époque-là. Elle créé un jardin d'enfants d'après le système Montessori pour les enfants pauvres où l'on étudiait par exemple la botanique sur place, l'histoire, la grammaire par des méthodes didactiques nouvelles avec des résultats très bons. Les élèves l'adoraient. Elle a gardé toute sa vie des rapports fidèles avec les anciennes élèves[516] et s'est intéressée au sort de ces élèves beaucoup de temps après qu'elles avaient fini les études.

Sa passion pour l'enseignement et son désir de bien organiser l'école la conduisent à faire paraître en 1907 le petit dépliant *Organizarea lucrărilor practice în şcoala normală din Azilul Elena Doamna* qui est un guide contenant les cours pratiques effectués dans l'école. Ayant comme modèle les idées du docteur N. Leon qui soutenait que « l'esprit domestique » doit être introduit dans les programmes scolaires de l'enseignement pour les filles, Margareta conçoit un programme de travail pour les futures maîtresses, programme qui intégrait tous les travaux pratiques nécessaires dans la vie d'une mère de famille et maîtresse de foyer. Le but était donc « d'offrir aux élèves une instruction pratique complète, systématique, analogue aux écoles de ménage[517]. »

Ainsi, pendant les six années d'étude, les élèves devaient acquérir les connaissances pratiques nécessaires pour devenir de bonnes maîtresses de maison autant à l'école que dans leurs familles. Elles devaient être capables de tailler et coudre leurs vêtements et leurs uniformes, savoir

[514] Dans la biographie d'Emilia Milicescu il existe l'information qu'elle aurait enseigné la philosophie, l'anglais et la littérature universelle.
[515] 1900, la date mentionnée par le dictionnaire Papahagi et par Emilia Milicescu, *Opere* IX, *op. cit.* p. 449, et à partir de 1902, l'information du Dictionnaire de l'Academie.
[516] BAR, Mss. A 3821 IV, Varia 1-39, F. 30.
[517] Margareta Miller-Verghy, *Organizarea lucrărilor practice în şcoala normală din Azilul Elena Doamna*, Societatea Cooperativă pe Acţiuni Librăria Naţională, 1907, p. 3-4.

tisser, laver, repasser les linges, servir dans la salle à manger, balayer, essuyer les tables, laver la vaisselle, s'occuper du nettoyage des dortoirs, préparer la nourriture, s'occuper des volailles de la basse-cour, jardiner, prendre soin des vers à soie, etc. L'emploi du temps était ainsi conçu que chaque élève devait passer successivement par tous ces travaux, en vue de devenir capable, à son tour, d'enseigner ces travaux pratiques aux futures élèves en tant que maîtresse d'école.

Le travail manuel réalisé par les élèves était exposé à des occasions spéciales (fin d'année, fêtes religieuses, etc.), moments où l'on organisait des expositions où les élèves avaient la possibilité de voir leurs ouvrages exposés et surtout achetés par les dames de la haute société qui y participaient et étaient contentes de faire ainsi œuvre de charité. Une telle exposition est organisée en mai 1903. La même année, le 19 mai, les filles de l'Asile soutiennent un concert de musique religieuse à l'église Biserica Amzei. La reine Marie était souvent présente à ce genre de manifestations, emmenait ses princesses Elisabeta et Ileana, s'entretenait avec les élèves de l'école, prenait des photos avec elles. En contrepartie, les écolières commençaient les spectacles par l'hymne de la reine, jouaient des pièces historiques ou des récitations dédiées à la reine.[518]

Plus tard, lorsqu'elle est déjà âgée, impliquée dans différents commissions et comités, Margareta a l'idée de constituer l'Association Elena Doamna, ayant comme but de « resserrer les liens entre les anciennes professeures et fonctionnaires de l'Asile Elena Doamna et de créer un fond d'aide mutuel et, si possible, un foyer » pour « toutes les dames et demoiselles qui ont passé par cette école, depuis sa création[519] ». Le comité d'initiative était formé par M. Petre Dulfu, Margareta Miller-Verghy et Mme Monroe, et la cotisation mensuelle est de 180 de lei. Un document d'époque, à savoir le Calendrier de l'Association Elena Doamna, précise que celle-ci réunit « anciennes et actuelles directrices, professeures, élèves et se propose de fonder un foyer destiné à héberger les anciennes professeures et élèves venues à Bucarest de tous les coins du pays soit pour faire des études dans le cas des jeunes, soit pour se soigner, dans le cas des personnes âgées[520]. »

[518] BNR, Mss. CCXX/11, f. 91.
[519] „Pentru a strânge legăturile dintre fostele eleve, profesoare și funcționare ale Azilului Elena Doamna din București, precum și pentru a forța un fond de ajutor mutual și, dacă va fi posibil, un cămin, toate doamnele care au trecut prin această școală sunt rugate sădea concursul pentru înființarea unei asociații, sub președinția de onoare a unui comitet format din domnii Petre Dulfu, domnișoara Miller-Verghy și doamna Munroe", BNR, Mss. CCXX/ 11, f. 90.
[520] BNR, Mss. CCXI/6, f. 14, Calendarul Asociației Elena Doamna.

Le sentiment de solidarité a conduit Margareta toute sa vie, mais surtout dans cette deuxième partie, comme si l'élan mystique des premières années s'était transformé en instrument d'engagement missionnaire. Obligée de quitter l'Asile après la guerre, Margareta a gardé toute sa vie la nostalgie de cet endroit où elle a réussi à se consacrer à une activité dédiée aux autres, faite avec enthousiasme, passion et dévouement et où elle a pu exercer son métier d'une manière créative.

Infirmière et directrice d'hôpital de guerre (1916-1918)

« L'éducation des femmes deviendra égale à celle des homme s, mais le cœur de la femme restera le refuge de l'amour, du dévouement, de la patience et de la miséricorde. C'est elle qui doit sauver, au milieu des passions grossières, l'esprit chrétien de charité. Bien malheureux serait un monde où la femme n'exercera plus ce rôle », écrivait George Sand.[521] Le destin de Margareta Miller-Verghy confirme cette assertion : la rêveuse idéaliste, la femme éprise de l'absolu et de spiritualité a trouvé dans les années de guerre un autre moyen d'utiliser ses capacités et ses dons. Devenue consciente que l'art ne doit pas être le but suprême, égoïste, de l'existence, mais l'instrument d'un engagement missionnaire, elle cultivera toute sa vie cette vocation, féminine de prédilection, à faire du bien.

En 1916, au moment où la Roumanie entre dans la guerre, une nouvelle occasion apparaît pour Margareta d'exercer sa capacité à se dévouer aux autres : l'Asile Elena Doamna se transforme en hôpital de campagne. Comme beaucoup de dames de l'époque, comme la reine même, elle devient infirmière dans cet hôpital de guerre et continue aussi à être directrice. À côté de sa mère, elle s'implique dans les soins prodigués aux blessés, essayant d'apaiser leurs souffrances par tous les moyens, quelquefois seulement en se contentant de leur parler. En même temps elle court toute la journée pour résoudre les problèmes administratifs, pour procurer la nourriture nécessaire et tout ce dont ils ont besoin pour la survie.

Le seul document que nous avons sur cette époque de la vie de Margareta est le journal d'Elena Miller-Verghy, *Note și impresii din timpul războiului (Notes et impressions du temps de la guerre)*. Il comprend quatre cahiers ayant entre 150-180 pages chacun qui renferment des notations sur la période 14 août 1916 – 9 mai 1917 et immortalisent le moment où l'Asile Elena

[521] George Sand, *Souvenirs et impressions littéraires*, cité par Francine Mallet, *George Sand*, Paris, Bernard Grasset, 1976, p. 179.

Doamna devient hôpital de compagne, les changements qui y surviennent, l'arrivée des blessés, la vie de ceux-ci, mais aussi des événements historiques et politiques, des portraits d'hommes politiques ou des personnalités de l'époque. Le journal a pour but de rester un document qui conservera des impressions que Margareta pourrait lire plus tard: « Les notes, j'envisage de les rédiger régulièrement pour que Margareta les lise quand elle aura 77 ans comme moi[522]», écrit Elena, elles sont écrites en guise de témoignage sur l'époque que les deux femmes traversent.

La plupart des notations mettent en évidence les efforts quelquefois surhumains de Margareta pour résoudre les problèmes administratifs, pour garder près d'elle certaines personnes de confiance. Le nom de « Margo » apparaît souvent en début des fragments journaliers. « Margo a couru partout : à la Police, à la Préfecture, à la Siguranța, pour insister qu'on lui démobilise son comptable et son ouvrier chargé du chauffage, qu'on permette à ses deux cochers hongrois, Ioșca et Ferenz, de rester en service, sur la recommandation de Margareta, étant ses domestiques depuis douze et respectivement dix-huit ans, Ioșca étant boiteux et Ferenz âgé de soixante ans. Margo est rentrée triste. On lui a dit que cette nuit, à Delea Veche, deux filles qui étaient dans la cour sont mortes. Il faut mettre du papier bleu dans les fenêtres. Environ quatre-vingts fenêtres[523]. » La plupart des phrases commencent avec le nom de la fille, devenue une sorte de *factotum* qui court du matin au soir et qui s'implique de tout son être dans les soucis de chaque jour.

Le portrait de Margareta se constitue ainsi par accumulation de petits détails, elle est en fait le « personnage » principal du journal. « Margo est si chagrinée, elle qui voit chaque jour des blessures, du sang couler de tant de corps hachés par les feux des canons et par des morceaux de bombes tombées des nuages, qu'elle est horrifiée à voir les Bulgares envahir Bucarest, mutiler le monde paisible, les femmes et les enfants[524]. » La mère garde le regret que sa fille n'ait été homme, comme si la condition de femme avait empêché sa réalisation personnelle. « Quel dommage qu'elle n'ait pas été homme ! Elle aurait été un brave homme, doué d'un esprit lucide et

[522] „Notele îmi propun să le însemn regulat pentru ca Margareta să le cetească când o fi de 77 de ani ca mine", *ibid*, Caietul 1, f. 47.
[523] „Margo a cutreierat Poliția, Prefectura, Siguranța, pentru a stărui să-i demobilizeze economul, fochistul, să permită celor doi vizitii unguri, Ioșca și Ferenz, să rămână la serviciu pe garanția Margaretei, ca fiind vechi servitori de câte 12 și 18 ani, Ioșca fiind șchiop, iar Ferenz în vârstă de 62 de ani. Margo s-a întors tristă. I s-a spus că astă-noapte, în Delea Veche, din aruncături de bombe dintr-un aeroplan, au murit două fete, care se primblau prin curte. Trebuie să pună hârtii albastre la ferestre. Cam 80 de ferestre. *Ibid*, Caietul nr. 1, f. 7.
[524] „Margo e așa de îndurerată, ea care vede toate zilele numai răni, sânge curgând, tot împrospătat de pe la atâtea corpuri hăcuite de ghiulele de tun și de bucăți de schijă căzute din nori, se înfioară să vadă pe bulgari invadând Bucureștiul și schilodind lumea pașnică, femei și copii.". *Ibid*, Caietul nr.1, f. 190.

perspicace, ayant un caractère sans tache, inaltéré, avec une bonté paternelle envers les gens de toutes les couches sociales, se rapportant d'une manière approprié à chacun. Dommage, grand dommage qu'une telle personne soit femme[525]. » Les paroles d'Elena montrent combien les préjugés de l'époque fonctionnaient encore et comme la femme était vue comme un être faible, incapable de grandes actions.

Le portrait que la mère fait de sa fille dans cette période est celui d'une femme mûre, déterminée, qui se démène du matin au soir pour le bien des êtres qui lui sont confiés. Elena est étonnée par la force et la bonté qu'elle n'avait presque pas soupçonnées chez Margareta et s'en réjouit, comme si elle reconnaissait dans son enfant une partie d'elle-même.

Si, au premier plan se trouve la fille d'Elena, avec ses tourments de chaque jour, en arrière-plan c'est la vie des deux femmes qui se confrontent de manière brutale avec l'expérience de la guerre. Les nouvelles à propos du front, les événements historiques, politiques constituent l'autre dimension de la vie de chaque jour. Obligées de vivre à côté des soldats blessés, les deux femmes participent à leurs drames, s'apitoient devant leurs souffrances, se réjouissent avec eux quand ils vivent des moments de joie. Le journal met l'accent sur les comportements humains face aux situations limites et les sujets qu'il débat chaque jour sont donc : Margo, les blessés, l'hôpital, le front.

Après la capitulation de la Roumanie, l'hôpital entre sous la juridiction des Allemands qui y emmènent leurs propres blessés. Les occupants sont polis et Margareta et Elena continuent leur vie à côté d'eux. La mère est de nouveau étonnée par sa fille : « Je suis tout à fait surprise par la manière dont Margarita se débrouille par ces temps exceptionnels et totalement imprévus et comment elle réussit à s'entendre avec tous ces étrangers qui se conduisent envers elle avec une extrême bienveillance et délicatesse[526]. »

L'activité que Margareta a dépensée pendant cette période de guerre en qualité de directrice du *Spitalul no. 114 al Crucii Roşii (L'Hôpital no. 114 de la Croix Rouge)* est récompensée par

[525] „Ce păcat că n-a fost ea un bărbat! Ar fi fost înainte de toate un om de bine, înzestrat cu o minte adâncă și chibzuită, cu un caracter aerat de orice pată și cu o bunătate părintească față de cei de toate treptele, după cum s-ar fi cuvenit fiecăruia. Păcat, mare păcat că o asemenea ființă să fi fost femeie.". *Ibid,* Caietul nr. 3, f. 139.

[526] „Mă prinde mirarea cum stă Margărita să se strecoare pe-n tot ce întâmpină în aste vremuri excepționale și cu totul neprevăzute și cum știe « se faire bien venir et avec tous ces étrangers qui sont pour elle d'une complaisance et d'une délicatesse parfaites. (en français dans le texte: « se faire bien venir et avec tous ces étrangers qui sont pour elle d'une complaisance et d'une délicatesse parfaite «), *ibid,* f. 138-139, daté „Joi 15 decembrie" [1916].

Crucea Comemorativă a Războiului 1916-1918 (La croix commémorative de la guerre 1916-1918), un brevet signé par le roi, avec l'en-tête du Ministère de la Guerre offert à Margareta Miller-Verghy en récompense pour son dévouement. Le document, existant actuellement dans l'archive de la Bibliothèque de l'Académie est accompagné par deux autres distinctions reçues de la part du roi Carol I : *Medalia jubiliară Carol I (Médaille jubilaire Carol I),* en 1906, pour la qualité de directrice de l'Ecole Normale de l'Asile Elena Doamna et la médaille *Avântul Țării* pour avoir participé à la campagne de 1913, décernée le 2 janvier 1913.

Une nouvelle action charitable : « Le foyer pour les orphelins de guerre »

Le haut sens moral que Margareta a acquis depuis son enfance et son adolescence l'a dirigée toute sa vie vers les bonnes causes. L'activisme social et culturel reste ainsi une constante de sa vie et l'engagement pour diverses actions de charité l'accompagne dans des époques différentes de son parcours. Héritant du dynamisme et de l'enthousiasme combatif de sa mère, elle les a mis souvent au service des autres, en plus, grâce à ces qualités elle réussit à associer l'activité artistique à la philanthropie, comme elle le fera dans le cas de la Maison d'Art. Une partie très importante de l'activité de Margaretei Miller-Verghy, totalement ignorées par les biographies existantes, est donc celle se rapportant à la charité[527].

En 1918, comme la guerre est finie, elle se tourne vers les orphelins de guerre. Aux côtés d'autres dames Margareta Miller-Verghy crée „Căminul pentru orfani de război" (Le foyer pour les orphelins de guerre), une institution qui visait le but de soigner 25 enfants qui avaient perdu au moins l'un de leurs parents dans la guerre, mais qui abritera finalement 35 enfants. Il fonctionnait sur la base de souscriptions et était subordonné à la Fondation des Écoles. Pour la première année de fonctionnement les fonds provenaient de la mise en place d'un Bazar organisé par 12 directrices d'école à l'Athénée Roumain le 12 juin 1918. Un journal de l'époque relate que la somme d'argent ramassée par les billets d'entrées, le buffet, le bazar, la tombola, les loteries s'élevait à 18.607 lei, somme à laquelle s'ajoutait la loterie de tableaux du montant de 14.000 lei, ce qui donnait 32.807 lei. On voit ainsi comment on trouvait les moyens financiers pour mener à bonne fin une activité charitable, et comment, avec de la détermination, mais aussi avec du sens

[527] Exception faite par l'article très documenté écrit par Elena Cojuhari, „Viața și activitatea Margaretei Miller-Verghy în documentele Arhivei Istorice a Bibliotecii Naționale a României", în *Revista Bibliotecii Naționale a României*, an XV, nr. 1-2/2009, p. 46-65.

pratique, on pourrait ramasser des sommes considérables, destinées à améliorer la vie de différentes catégories sociales défavorisées.

L'article cité ajoutait l'information que le foyer fonctionnerait à l'avenir aussi « par l'activité des écoles qui ont organisé le Bazar, ainsi que par tout autre école qui offrirait ultérieurement son concours[528]. » Les objets qui étaient vendus lors de ces « bazars » étaient réalisés par les élèves de « l'école-mère » et les sommes d'argent obtenues étaient destinées à offrir aux orphelins les moyens de vivre. Dans le Compte Rendu sur l'activité du foyer, Margareta donne des explications sur cette modalité « originale » de ramasser des fonds. « Pourquoi ne faisons-nous pas apprendre aux enfants que, pour faire du bien, il n'est pas tout à fait nécessaire qu'on soit riche et que le travail des doigts habiles et adroits peut égaler les danses des riches philanthropes[529] ? » Elle continue ainsi l'activité commencée lors de son poste de directrice d'asile, unissant de plus en plus la vertu de la charité à un certain sens pratique qui l'aidera à s'orienter dans la société et aussi à trouver des modalités à survivre financièrement, elle et sa mère, dans la période difficile d'après la guerre.

Théano. « Un mélange de délicatesse, de snobisme et de préciosités stylistiques »

En 1919, la féminité dynamique, créatrice et réceptive de Margareta trouve un autre moyen de s'exprimer, cette fois-ci littéraire. L'étape des premières traductions dépassée, celle des ouvrages pour les enfants de même, étapes nécessaires d'ailleurs pour se faire « sa plume », le véritable début littéraire de l'écrivaine est représenté par le roman *Theano* [*Théano* en français], publié premièrement en Roumanie aux Editions Alcalay et Comp. et deux années plus tard en France dans une maison d'édition prestigieuse, Bernard Grasset.[530] Pour l'édition roumaine elle utilise de nouveau un pseudonyme, Dionis[531].Paru au début en roumain, le roman a été pourtant rédigé en français, quelques imperfections de langage en roumain et, par contre, la précision du

[528] BNR, Mss. CXXXII/9, f. 106.
[529] „De ce să nu învățăm pe copii că, pentru a face binele, nu e numaidecât nevoie să fie cineva avut și că munca degetelor agere și dibace își are locul lângă dansurile bogaților filantropi?", BNR, Mss. CXXXII/9.
[530] Les dictionnaires Papahagi, Sasu, Zaciu, le dictionnaire biographique de Sasu et le dictionnaire de pseudonymes mentionnent, tous, comme date de parution du roman, l'an 1910. La faute n'est corrigée que parle dictionnaire de l'Académie. Pour cela voir aussi l'article de Nicolae Scurtu, *Când a ăărut romanul Theano, Suplimentulliterar al Scânteii Tineretului,* an VI, nr.10 (233), 9 martie 1986, p. 5.
[531] Elle a utilisé de nombreux pseudonymes : Ariel, Dionis, Mama Lola, Marg. M-V, Ilie Cambrea, Ion Cambrea, cf. le *Dicţionar de pseudonime, alonime, anagrame, asteronime, crptonime, ale scriitorior şi publiciştilor români,*Editura Minerva, Bucarest, 1973.

style en français, nous le laissaient déjà deviner, avant d'avoir la confirmation, par quelques lettres de Cella Delavrancea.

Le roman paraît au moment où l'écrivaine a plus de 50 ans, mais il est fort probable qu'il a été écrit longtemps auparavant. On dirait que l'écrivaine a voulu y mettre l'échec de son expérience amoureuse et y sublimer son vécu. En France, le roman aurait joui d'un accueil favorable de la part du critique Charles du Bos dans *La Nouvelle Revue Française* ou *Le Figaro Populaire*.[532] En Roumanie, le roman passe presque inaperçu ; il n'est signalé, paraît-il, que dans les revues *Sburătorul,* par D. Nanu et *Viața Românească,* par C.V. [Garabet Ibrăileanu]. Les deux chroniques portent des jugements favorables, mettant en valeur les qualités du roman: la première l'apprécie comme étant un roman d'amour original, qui dépasse la mode romantique[533], la deuxième le considère comme un ample poème en prose constitué par de petites « œuvres de psychologie », dont le pouvoir de séduction vient « de la sensibilité distinguée et de la délicatesse du sentiment et de l'imagination[534] ». Dans une lettre de Marthe Bibescu on rencontre les mêmes appréciations : « Merci de m'avoir envoyé *Théano.* C'est une œuvre ravissante, toute noyée de poésie, toute animée par l'intelligence, à la fois précise et perdue comme un beau paysage à la manière de Vinci[535] ». La grande écrivaine confie son inquiétude devant une œuvre féminine, parlant « d'une hantise du plaisir facile » qui l'a souvent empêchée d'écrire elle-même. « La crainte que m'inspirent les talents féminins s'est évanouie dès les premières pages de *Théano*, si honnêtement écrite et pensée. Des phrases comme celles-ci contiennent la moelle de ce qui fait ma nourriture spirituelle[536] ».

Ayant la dimension d'une nouvelle, *Theano/Théano* est un roman introspectif qui enchante le lecteur, voire le lecteur moderne, par la précision du détail, mais aussi par la poésie du style, par sa dimension psychologique qui privilégie les valeurs morales. « Le livre est un mélange de délicatesse, de snobisme et de préciosités stylistiques, alternant la confession directe avec les

[532] Emilia St. Milicescu, *În loc de prefață, Blandine*, Editura Dacia, Cluj-Napoca, 1980, p.11, parle de *La Nouvelle Revue Française,* tandis que dans la correspondance nous avons trouvé le nom du journal *Le Figaro Populaire*. Nos recherches menées à la bibliothèque universitaire de Grenoble, n'ont pas eu de succès : nous n'avons trouvé aucun des deux articles.
[533] D. Naum, « Theano», en *Sburătorul*, an I, nr. 52, 1920, p. 582-583.
[534] C.V., « Theano », in *Viaţa Românească,* vol. XLII, an XII, Institutul de Arte Grafice et Edition Viața Românească, Iași, 1920, p. 328.
[535] BNR, Mss.CXCII/8, f.124, lettre de Marthe Bibesco, datée 11 août 1922, Posada, Comarnic.
[536] *Ibid.*

notations de journal, où le détail est dosé avec un art infinitésimal », affirme Cornel Moraru, l'auteur de l'article consacré à l'écrivaine dans le dictionnaire Zaciu, Papahagi, Sasu.[537]

Bien que paru ultérieurement, le texte en français a été la première version, une première lettre de Cella Delavrancea[538], après la parution de *Theano* en roumain en témoigne : « Il n'y a que *Théano* dont je sens la certitude et encore je ne comprends pas si tu as traduit le manuscrit en roumain ou si tu l'a écrit nouvellement en roumain, d'après l'ancienne idée, dont je connaissais les chapitres premiers. Je tremble d'impatience de tenir ce livre en main. Envoie-le-moi à mon adresse[539]. »

Une autre lettre, datée le 20 février 1920, éclaire les circonstances qui rendront possible la parution de l'édition française. « Je suis en train de lire *Theano*. Évidemment, je sens le roumain en peu français, mais cela prête à la langue une façon nouvelle qui a du charme. J'essaierai de faire accepter le manuscrit. J'aime mieux essayer moi-même. Cela m'amusera et puis je connais Daniel Haléry, le grand critique, le Saint-Beuve d'aujourd'hui (sans aigreur) et Jean-Louis Voudoyer avec une clique de jeunes auteurs modernes. Je compte les inviter un de ces soirs et donnerai le volume à lire à l'un d'eux[540]. »

Le 5 avril 1920, Cella est déjà fermement décidée à faire paraître l'édition française. « À propos du livre, *Théano* m'a beaucoup plu et je te le ferai éditer. Les frais me regardent. Je n'ai plus de souci d'argent maintenant, parce que j'épouse Aladin [le banquier Aristide Blank] et il m'en donne assez pour que je puisse être un peu utile de droite et de gauche. *Je n'aime pas beaucoup la traduction roumaine* [je souligne]. Il y a, à côté des mots archaïques, des mots purement français qui gênent le rythme de la phrase. Or, tu dis ensuite qu'Enesco a baisé la main de la pauvre bibliothécaire. Ce n'est pas possible, car il avait la vanité de ne baiser la main qu'aux personnes huppées. Il y a des tas de belles pensées dans ce livre dont je trouve la forme un peu trop monotone, trop statique. J'aimerais que tu en écrives un où il y aurait beaucoup de personnages en mouvement[541]. » Les observations de Cella nous semblent tout à fait pertinentes,

[537] Mircea Zaciu, Marian Papahagi, Aurel Sasu, *dict. cit.*, p.219.
[538] Cella Delavrancea, la fille de Marya et Barbu Delavrancea, pianiste célèbre, qui habitait à cette époque-là à Paris.
[539] BNR, Mss. CC/9, f. 59, lettre datée 27 janvier 1920, 12, rue Jules Claretie, XVI[e], Passy.
[540] *Ibid*, f. 62, lettre datée 20 février 1920.
[541] *Ibid*, f. 63, lettre datée 5 avril 1920.

en lisant l'édition en roumain nous avons eu la même impression : qu'elle n'est qu'une mauvaise traduction de la version en français.

Les lettres de Cella témoignent de la confiance dans la vocation d'écrivaine de sa tante, aussi est-elle préoccupée par le destin artistique de celle-ci : « J'y sens seulement une force vive qui s'emploie et je te retrouve telle que tu dois être : artistique, énergique et créatrice[542]. » Qui pourrait imaginer à ce moment-là que la petite nièce, devenue grande pianiste, l'aiderait aussi dans d'autres projets artistiques comme La Maison d'Art ou qu'elle sera prête à l'aider financièrement aussi dans les mauvaises circonstances de l'accident? « Je suis très pour la villa Eden et souhaite beaucoup que la Maison d'Art réussisse assez pour te permettre cette réalisation[543]. »

La Maison d'Art

C'est en 1919. La guerre a pris fin, déchirant les âmes et partageant les gens en deux camps : ceux qui ont été du côté des Allemands et ceux qui ont été du côté des Alliés. Margareta et sa mère, sous l'influence de Zoé et Virgil Arion, ont eu une attitude pro-allemande. Par ailleurs l'hôpital de l'Asile Elena, occupé par les Allemands pendant la guerre, a été pour les deux femmes le seul abri et elles ont dû cohabiter avec eux. Toutefois, la famille Delavrancea, avec, en tête, Barbu Delavrancea, a été de l'autre côté de la barricade. En 1920, sa fille, Cella Delavrancea, tourmentée par la mort de son père, réfugié à Iaşi pendant la guerre, trouvait injuste cette attitude, considérant que « lorsque papa mourait parce que les Boches infestaient et souillaient sa terre roumaine, vous espériez – Virgile, Zoé et toi – qu'ils seraient les vainqueurs chez nous et en France[544]. »

La conséquence la plus fâcheuse de cette « collaboration » avec les Allemands fut celle que Margareta se trouva renvoyée du poste de directrice de l'Asile Elena Doamna. Grigore Ghica raconte dans ses Mémoires : « Ma tante Margareta Miller-Verghy, cousine de ma mère, se trouvait dans une situation critique : sous l'occupation, elle avait collaboré avec les Allemands sous l'influence de Virgil Arion, qu'elle adulait. Tout de suite après la victoire, Arion a été chassé de

[542] *Ibid*, f. 59, lettre datée 27 janvier 1920.
[543] *Ibid*, f. 63, lettre datée 5 avril 1920, lundi soir.
[544] *Ibid*, f. 78, lettre non-datée.

l'Université. Tante Margot, bien que l'amie de la Reine Marie, fut destituée de la direction de l'Asile Elena Doamna. Pauvre, avec une vieille mère, elle ne savait plus où habiter[545]. »

Dans la correspondance il y a des échos de cette grande iniquité qu'on lui a faite. Cella Delavrancea lui écrit par exemple : « L'iniquité commise – en quels procédés !! – contre toi me donne la mesure de la méchanceté des humains. Ce sont des animaux qui emploient leur pensée au mal. J'essaie de toutes mes forces de m'utiliser pour le Bien. Voilà pourquoi je ne saurai être étrangère à ce qui t'arrive, ni étrangère à toi[546]. »

Après la perte du poste de directrice, Margareta se trouve donc sans aucun moyen de vivre. Sans abri et sans occupation, elle décide de créer une institution appelée Maison d'Art, destinée à des expositions et des soirées culturelle. « Elle avait l'idée de créer une sorte de maison de culture, raconte toujours Grigore Ghica, où elle ferait des expositions, des réunions littéraires, théâtre de société. Ma cousine, Cella Delavrancea avait épousé Aristide Blank, il satisfaisait tous ses goûts et ses caprices. C'est elle qui a obtenu la somme avec laquelle est née la Maison d'Art, rue Clémenceau, anciennement appelée Corabia, près de l'Athénée Roumain[547]. »

Elena note elle aussi dans un petit carnet qui continue son journal, arrêté au moment de la victoire, l'événement. Le mercredi 17 septembre 1919, elle annonce un jour mémorable, marqué par « le premier rayon de soleil » qui éclaire la sombre vie qu'elles menaient depuis la cruelle épreuve à laquelle elles avaient été soumises pendant les derniers neuf mois. Le lendemain elle parle déjà de ce succès : « Aujourd'hui jeudi 30 octobre a été signé le contrat préliminaire par lequel M. Slătineanu nous a loué pour quatre ans sa maison de la rue Corabia/Clemenceau ; on a donné 10.000 francs d'arrhes. Enfin ! Grâce à [mot illisible] nous avons fermé la porte aux ennuis et à la terrible inquiétude de ne pas trouver à nous loger[548]. »

---

[545] „Mătușa mea Margareta Miller-Verghy, vară primară cu mama, îi ziceam Margot, se găsea în situație critică : sub ocupație, colaborase cu nemții, din pricina profesorului Virgil Arion, pe care-l proslăvea. Imediat după victorie, Arion a fost izgonit de la direcția azilului Elena Doamna, deși era prietena reginei Maria", Grigore Ghica, *Grigri,* Editura Fundației Culturale Române, București, 1998, p. 139.

[546] BNR, Mss. CC/9, f. 78, lettre non-datée.

[547] „Săracă, cu mamă bătrână, nu avea nici unde locui convenabil. Se gândea să creeze un fel de casă de cultură, unde să se facă expoziții, ceaiuri literare, teatru de societate. Vara mea, Cella Delavrancea, se măritase cu Aristide Blank, el îi făcea toate gusturile, îi satisfăcea toate capriciile. Ea a obținut suma cu care s-a născut Maison d'Art, în strada Clemenceau, fostă Corăbii, lângă Ateneul Român", Grigore Ghica, *op. cit.,* p. 139-140.

[548] BNR, Mss. CCCLVIII/5, carnet 5, f. 29-30.

Le 24 novembre a lieu le déménagement. Au début, elles n'ont pas de lumière électrique, ni de calorifère. Bientôt, les deux femmes organisent l'espace et la plus grande des pièces est consacrée à des activités artistiques. Elena, en l'absence de sa fille, partie avec une exposition itinérante à Milan, note très contente dans son journal. « On va demander de prendre la grande salle, tellement il vient du monde amené par les abonnés[549]. »

Avec patience et énergie, Margareta se livre à ce projet destiné à servir la culture, les artistes et les étudiants démunis, mais qui représente aussi une solution de vie pour les deux femmes qui n'ont plus de toit pour vivre, et en plus, une manière de survivre financièrement. La maison, située au numéro 3, rue Clemenceau, près de l'Athénée Roumain devient petit à petit un espace qui abrite de nombreux événements. Ainsi Margareta commence à imaginer des moyens pour gagner de l'argent, mettant en œuvre son activisme social et culturel et son dynamisme.

Bientôt la Maison d'Art aura une exposition permanente de tableaux, de tapis, de meubles et de broderies roumains qui seront aussi à vendre. Outre l'exposition permanente, on organise desséances artistiques (musicales et littéraires) hebdomadaires, et il y a aussiune salle de lecture avec *tee-room*, réservée aux membres du cercle. Le programme des séances artistiques comprend d'ordinaire trois numéros : musique de chambre, musique instrumentale et chant, conférences avec projections, audition d'artistes lyriques et dramatiques, récitations ou lectures d'œuvres littéraires roumaines ou étrangères, représentations théâtrales en roumain et en français. Les œuvres représentées seront dues à des auteurs roumains inédits, ainsi qu'à des auteurs étrangers tels Musset, Galsworty, Bernard Shaw, Goldoni, Browning, Maeterlink etc. Le comité directeur compte la Reine Elisabeth (Présidente), Margareta Miller-Verghy (vice-présidente), Eufrosina Palla-Arion (secrétaire), G. Samoilă (caissier), Alexandru Saint-Georges, Jean Steriade, Mihail Jora, Henrieta Delavrancea, I. Brătescu-Voinești et d'autres (membres)[550]. Les conditions d'admission sont assez exigeantes : toute personne qui désire obtenir une carte de membre devra être présentée par un ancien membre du cercle. Seuls les membres du corps diplomatique sont dispensés de cette formalité. Une carte de membre pour toute la saison coûte : pour les anciens membres 350 lei, pour les nouveaux membres 500 lei pour la saison entière, 270 pour demi-

[549] *Ibid*,f. 52, miercuri 7. X.
[550] BNR, Mss. CCCXL/ 4, f. 8.

saison, 70 pour un mois. La carte de membre donne droit à environ 30 séances artistiques, à l'entrée à la salle de lecture et aux soirées dramatiques[551].

Les réunions sont souvent réalisées par des organisations de femmes. L'intérêt de celles-ci pour ce genre d'activités était très grand, il y avait une foule d'organisations et d'associations qui s'intéressaient aux salles offertes par l'institution. En 1925, par exemple, la Maison d'Art met à la disposition ses salons et donne le concours pour la réussite des activités de la société des Écrivaines Roumaines qui organise une *şezatoare literară şi artistică* [réunion littéraire et artistique], du *Consiliul Naţional al femeilor române* [Le Conseil National des femmes roumaines], de *Asociaţia creştină a femeilor române* [L'Association chrétienne des femmes roumaines], de *Asociaţia Cercurilor de Gospodine* [L'Association des femmes au foyer].

La présidente de cette dernière association, Valentina Focşa, exprime dans une lettre le regret de ne pas pouvoir profiter des salons de la Maison d'Art : « Les salons que la Maison d'Art offre pour l'exposition sont trop petits, vu la grande quantité de marchandise que nous voulons exposer », mais en même temps sa gratitude pour l'accueil de Margareta et « pour la réconfortante causette qui m'a donné la chance de connaître l'âme sereine et pure d'une femme supérieure, j'en garde une impression à bien peu pareilles[552]. »

Au 1er juin 1922, la séance littéraire comprend *Papillons*, petite pièce en un acte, de Margareta Miller-Verghy, *Toamna*, poème dialogué d'Alf. Moşoiu, *Elle rêvait*, fantaisie en prose de Jean Grimod[553], tandis qu'en 1923, une autre est consacrée à la lecture de prose roumaine « depuis les chroniqueurs jusqu'à Filimon et Odobescu, depuis Creangă jusqu'à Galaction[554] ».

En février-mars 1924 le cercle artistique Maison d'Art organise, « pour fêter la 100e séance de son activité artistique et littéraire », « un festival costumé et masqué » avec des « bal-tombola, buffet, surprises[555] ».

Vers la fin de l'année 1924, Margareta Miller-Verghy prend l'initiative de créer un fond appelé „Bursele Casei Artei". Dans une lettre portant l'en-tête Casa Artei, 17, str. Câmpineanu,

[551] BNR, Mss. CXXXII/6, f. 12.
[552] BNR, Mss. CXXXII/6, f. 27, lettre datée 3. 9. 1925, signée Valentina Focşa.
[553] BNR, Mss. CXXXII/6, f. 7-8.
[554] BNR, Mss. CXXXII/6, f. 13.
[555] BNR, Mss. CXXXII/6, f. 16.

elle explique qu'elle a eu l'occasion de rencontrer à Paris Son Altesse le Prince Régnant et lui exposer l'état embarrassant de pauvreté dans lequel se trouvent les étudiants roumains vivant à Paris. Le Prince a été touché de ce qu'elle lui avait raconté et a accepté vivement la proposition qu'on lui a faite « de prendre sous sa haute protection un comité de dames qui allait se constituer à Bucarest, dans le but de créer un fond qui servirait à offrir aux étudiants de Paris dont la situation aurait été connue par Mlle Elena Văcărescu une aide mensuelle[556]. » Recevant le haut accord et étant convaincue qu'ils avaient « tous un devoir envers ceux qui sont destinés à devenir les futures gloires ou les futurs dirigeants de notre pays, la Maison d'Art a pris l'initiative de constituer les Bourses de La Maison d'Art, en s'adressant aux épouses des ministres de l'Instruction Publique, des Arts et du Travail, ainsi qu'aux autres dames dévouées à des actions culturelles[557]. » Ce dont on a besoin ce n'est pas de cotisations, mais d'« une œuvre de propagande parmi les groupes d'amis et d'accorder le prestige des noms et de la situation pour la réussite des fêtes qui auront lieu à la Maison d'Art. Les fonds ramassés et contrôlés par les agents du fisc seront envoyés par voie bancaire à Mlle Elena Văcărescu, qui a accepté d'être la présidente d'honneur de cette œuvre[558]. » La lettre énumère les personnes qui ont déjà adhérées à cette action : Anna Haret, Luiza Arion, Maria Filipescu, Maria Delavrancea, Cella Filip Lahovary, Severa Sihleanu etc.[559]

À travers un échange de lettres avec Elena Văcărescu, les deux écrivaines mettent au point la validation des Bourses de la Maison d'Art [Bursele Casei Artei][560] et du fond qui devra améliorer la vie des étudiants roumains résidant à Paris. Le 31 mars 1925 la Maison d'Art organise, déjà, sous le haut patronage de la reine, une action charitable pour ramasser l'argent nécessaire. Au programme il y a, dans la première partie, la pièce *Papillons* de Margareta Miller-Verghy et une autre pièce signée par Robert de Flers, et dans la deuxième partie, un spectacle de pantomime avec danse et musique.

---

[556] „având prilejul, în vara aceasta, la Paris., să expun ASR Principele Moştenitor dureroasa stare de mizerie în care constatasem că trăiau câţiva din studenţii români, ASR a fost mişcată de cele ce I se aduceau la cunoştinţă şi a îmbratişat cu caldură propunerea ce I s-a facut de a lua sub înaltul patronaj al ALR Principii Mostenitori, un comitet de doamne ce avea a se forma în Bucureşti pentru crearea unui fond din care s-ar împărţi un ajutor lunar studenţilor din Paris a căror situaţie ar fi cunoscută de dna Elena Văcărescu ca meritand această solicitaţiune. »

[557] „fiind convinsă că avem cu toţii o datorie faţă de acei ce sunt meniţi să devină viitoarele glorii sau viitorii conducatori ai neamului, Casa Artei a luat iniţiativa constituirii unui comitet pentru crearea Burselor Casei Artei, adresându-se indeosebi soţiilor Ministrilor Instructiunii şi Artelor şi ai Muncei, precum şi altor doamne devotate oricarui scop cultural. »

[558] „Fondurile adunate, controlate de agenţii fiscului vor fi trimise printr-o bancădnei Vacarescu, care a primit să fie preşedinta de onoare a acestei opere. »

[559] BNR, Mss. CXXXII/6, f. 18, lettre datée 17 décembre 1924.

[560] BNR, Mss. CXXXII/6, f. 34, requête datée 24 septembre 1925, adressée au Gouvernateur.

En 1925 les problèmes financiers de la Maison d'Art imposent le déménagement. La correspondance avec C.G. Costa-Floru fait la lumière à propos de la dernière période d'existence de la Maison d'Art dans la rue Clemenceau. Celui-ci parle de « l'administration à laquelle elle a été soumise et le vide d'une caisse qui devait non seulement couvrir toutes les dépenses – y compris le loyer [561]». Tout cela « nous expose tous à des embarras dont le contrecoup vous menace vous-même[562] ». Il lui propose de causer premièrement avec Virgile Arion, désigné comme conseiller pour lui ménager les désagréments. Dans les deux lettres qui suivent, il pose d'une manière radicale le problème de l'obligation de déménager[563].

Le 24 septembre, Margareta Miller-Verghy a déjà emménagé dans la rue Câmpineanu et écrit une lettre au maire. Elle y demande, étant donné la réouverture en octobre, la permission de mettre une enseigne à l'endroit situé entre le Théâtre National et la rue Câmpineanu. Vu le caractère philanthropique de l'institution et « les grands sacrifices demandés par l'emménagement[564] », elle demandait l'exonération des taxes.

Festivals, bals, tombolas, bazars, kermesses, congrès culturels, réunions de toutes sortes, tous ces événements, très nombreux et très retentissants dans la presse, patronnés par la reine Marie ou la princesse Elisabeth, attiraient un public très select, formé le plus souvent des dames de la haute société bucarestoise. Toutefois, après l'accident, en 1926, fatiguée aussi par toutes ces actions qui demandaient un travail d'organisation énorme et très fatigant, Margareta Miller-Verghy est décidé à renoncer à la présidence de la Maison d'Art. Dans une lettre adressée aux membres de la Fondation Culturelle Casa Artei, elle explique tout cela : « Je me vois obligée, pour des raisons de santé, de renoncer à la présidence d'une œuvre qui m'avait coûté tant d'années de travail, ainsi que la précieuse collaboration d'un comité d'élite et d'un groupe d'environ 250 membres, aussi actifs que dévoués. C'est pourquoi j'ai prié une amie, unanimement appréciée

[561] BNR, Mss. CXXXII/8, f. 42, Lettre avec l'en-tête C.G. Costa-Floru, datée 3 avril 1925, Bucureşti.
[562] *Ibid.*
[563] BNR, Mss. CXXXII/8, f. 42, Lettre avec l'en-têteAsociația Presei Periodice, datée 7 avril 1925, Bucureşti.
[564] „Domnule Primar, având a reîncepe în octombrie activitatea Casei Artei şi a redeschide expoziţiunile de pictură, am onoarea a vă ruga sa binevoiţi a permite să aşezăm în locul liber ce se află între Teatrul National şi începutul străzii Câmpineanu o firmă pe doi stalpi arătând unde se găseşte noul local al Casei Artei, publicul fiind obişnut a vizita expoziţiile noastre în srada Clemenceau, unde s-au succes timp de 5 ani. Având în vedere caracterul filantropic al acestei instituţiuni, şi marele sacrificiu ce necesită noua lui organizare, am indrăznit", BNR, Mss. CXXXII/6, f. 35, requête datée 24 septembre 1925, Bucuresti, avec l'en tete Fundatia Culturala Casa Artei 17, str. Campineanu, scara A.

pour ses hautes capacités d'organisation, d'accepter à ma place la présidence de la Fondation Culturelle Casa Artei[565]. »

Ce moment du renoncement est saisi aussi dans la correspondance avec Marinette Caillé, la lectrice de Nantes qui lui écrit : « Vous n'imaginez jamais combien je suis heureuse de vous savoir en dehors des effarants soucis que devait vous causer cette splendide Maison d'Art. Le programme – je n'ai pas à vous le dire – m'a enchantée. C'était si bien vous cela : ce souci de faire beau, de faire bien. Ce devait être une merveille cette maison et comme vous, je le regrette, mais une telle organisation excédait vos forces physiques […], puis quelle responsabilité, quel tracas. J'en suis courbatue, rien que d'y penser[566]. »

Pourtant, la Maison d'Art n'arrête pas d'exister et l'ex-présidente, devenue vice-présidente, organise dimanche le 24 février 1929, sous le patronage de la Reine Marie et en collaboration avec la Société des Ecrivains Roumains un « Festival Vasile Alecsandri » pour ramasser de l'argent en vue d'acheter des terrains et des villas à Ekrene pour offrir des propriétés aux artistes.[567]

L'année suivante, le 12 février 1930, Margareta Miller-Verghy, en qualité de vice-présidente de la fondation, lance un appel adressé aux peintres désireux de participer à « La soirée des éventails ». Il était question de ramasser des fonds destinés à la création d'un nouveau siège de la société, qui abriterait des salles d'exposition mises à la disposition des artistes gratuitement, et à la construction d'une villa pour les artistes sur le terrain acheté dans ce but près de Balcic. On organisait à cette occasion un grand bal, honoré par la présence de la reine, où l'on mettait à la loterie et à la vente aux enchères de 300 éventails peints et signés par les plus grands artistes. À la fin, l'organisatrice demandait aux peintres de déposer les éventails à Mme Claudia Minulescu, rue N. Filipescu. Le document était signé Margareta Miller-Verghy, vice-présidente.[568]

C'est – paraît-il –la dernière action organisée par Margareta Miller-Verghy en qualité de présidente ou de vice-présidente de la Maison d'Art, du moins, nous n'en avons pas d'autres documents. L'archive de la Bibliothèque Nationale nous a fourni un riche matériel, elle contient

[565] BNR, Mss. CXXXII/6, f.42, lettre datée 16 mai 1926, Nantes.
[566] BNR, Mss. CC/17, f. 14, lettre datée lundi 22 octobre.
[567] BNR, Mss. CXXXII/6, f. 47.
[568] BNR, Mss. CCCXL/4, f. 10.

des dizaines de documents concernant les activités organisées par cette institution qui a été pour Margareta non seulement un moyen de survivre financièrement mais aussi une manière de vivre dans une atmosphère de beauté artistique, exerçant en même temps sa capacité à faire du bien. Cette œuvre de philanthropie artistique, réalisée avec tant d'esprit inventif, dans laquelle elle s'est investie de tout son être a dû s'arrêter à un certain moment. Comme toute activité qui la passionnait, et nous avons déjà vu la période d'étudiante à Genève, elle s'impliquait tellement, qu'elle arrivait à la fin à bout de souffle, fatiguée, malade. Cette fois-ci un événement important, avec des conséquences fâcheuses pour toute sa vie, vient s'ajouter à cet état de fatigue.

L'accident. L'autre lumière

Nous ne connaissons pas encore avec précision la date de l'événement qui a bouleversé l'existence de Margareta et qui a coupé sa vie en deux. Dans la plupart des biographies, l'année mentionnée est 1924, mais la correspondance atteste le fait qu'en 1924 elle retournait déjà dans le pays après une période de deux ans d'hospitalisation, donc l'accident aurait dû avoir lieu au moins deux ans auparavant. En août 1922, une lettre parle des « yeux fatigués » de Margareta. « Chère mademoiselle et amie, c'est avec beaucoup de chagrin que j'ai appris que vos yeux étaient de nouveau fatigués[569]. »

Le 3 décembre 1923, une lettre de Lily Teodoreanu nous fait savoir qu'elle a des ennuis aux yeux et qu'elle partira à Paris pour se soigner. La lettre souligne la force de Margareta qui réussit à s'en sortir de tous les événements difficiles de la vie et sa capacité de renaître de ses propres cendres. « Tante Margot, chérie, je viens d'apprendre par une lettre de Mama-Kiki que tu as des ennuis de nouveau avec tes yeux et que tu partiras à Paris. J'ai été toute attristée au début, mais j'ai un tel espoir dans la grande force qui t'anime – tu es une parcelle de ce qui fait la grandeur des fakirs – que j'ai pleinement confiance que tu vaincras ton mal et que tu nous rentreras de Paris plus rayonnante de vie que jamais. Il semble que toutes les épreuves ne te sont envoyées que pour assouplir, affermir et rendre ton âme plus haute et plus invulnérable. Tante Margot chérie, ma tendresse t'accompagne et mes plus fervents vœux de guérison. J'embrasse de tout cœur tes yeux tourmentés et ton front qui a su garder sa belle sérénité[570]. »

[569] BNR, Mss. CXXXII/8, f.31, lettre datée 29 aout 1922, signée A**.** Haret.
[570] BNR, Mss. CXXXII/8, f. 36, lettre datée 3 décembre 1923, Jassy,

L'accident a lieu à Paris, où elle était « chez sa cousine Mélissande » (c'est le nom donné dans le roman *Cealaltă lumină* à sa nièce Cella Delavrancea), après avoir visité l'exposition de Gustave Moreau. C'est, du moins la version du roman. Le taxi dans lequel elle se trouvait fut violemment frappé par un camion qui venait de derrière. Le choc fut si fort qu'il provoqua le décollage de la rétine des deux yeux. Le seul médecin qui osait opérer de tels cas était le docteur Sourdille de Nantes.

C'est de nouveau sa nièce, Cella, qui s'occupe de tous les détails concernant les médecins et l'opération. « Margoton chérie, mon docteur, Pierre Abrami, a téléphoné à Maurrax et à l'autre grand oculiste de Paris, pour savoir si vraiment Sourdille avait trouvé le moyen d'opérer ton cas. On lui a répondu qu'en effet Sourdille avait tenté cette opération et qu'il avait eu des résultats sérieux. Alors j'ai prié Abrami d'écrire à Sourdille immédiatement afin d'apprendre dans quelles conditions il ferait cette opération, ce qu'il faudrait passer de temps à la clinique, ce que cela coûtera, etc.[571]. » Dans la lettre suivante, celle du 7 mars, Cella écrit à sa tante que le docteur Sourdille ne répond pas. Il paraît que Margareta était en Roumanie, aussi sa nièce lui conseille-t-elle de venir à Paris à la fin du mois, car là il faisait mauvais et l'humidité était difficile à supporter. Finalement, Cella accompagne sa tante à Nantes, la confie au docteur et aux sœurs. Obligée de la quitter quand même, elle lui écrit en partant : « Je suis reconnaissante aux bonnes sœurs des soins qu'elles te donnent et j'écrirai au docteur Sourdille auquel je n'ai pas pu dire au revoir, puisqu'il était dans la salle d'opération[572]. »

Le 3 avril l'opération a déjà eu lieu. Cella lui écrit que Philippe, son actuel mari, s'intéresse affectueusement à son sort, qu'elle lui a raconté sa patience et sa bonne volonté « à supporter l'insupportable[573]. » Cinq jours plus tard, Cella écrit de nouveau à sa tante pour exprimer sa confiance dans la force de celle-ci de résister et pour lui conseiller de supporter, car on ne triomphe du mal que par mal.

Le 5 mai, à Avignon, Cella est pleine de regret, car son déménagement l'a empêchée d'aller de nouveau à Nantes ; elle est d'autant plus inquiète qu'on lui a annoncé une troisième intervention toujours aussi douloureuse. Elle a décidé de vendre le plus grand trésor qu'elle

[571] BNR, Mss. CC/9, f. 83, lettre datée samedi 9 février.
[572] BNR, Mss. CC/9, f. 86, lettre datée mardi 8 avril.
[573] *Ibid*, f. 85, lettre datée jeudi 3 avril.

possédait : «J'ai décidé de vendre mon collier de perles. (...) Comme j'ai le souci de toi au point de vue argent, sache que je te donnerai sur cette vente mille cinq cents francs, mais comme je ne sais pas si le collier sera vendu jusqu'à ton retour à Paris, je voudrais que le si gentil Docteur Sourdille te permette de lui rester redevable de ses 1500 francs que je lui ferai acquitter dès la vente faite, probablement fin mai[574]. » En dehors de ces 1500 francs, elle bénéficiera au total de 6500 francs pour pouvoir revenir en Roumanie par l'express ou par le bateau.

Un mois plus tard elle assure sa tante encore une fois de son appui, moral et financier. « Je t'écris du plus joli coin de France pour t'embrasser avant mon départ, Margoton chérie, et te souhaiter de tout cœur guérison complète après ce martyre que tu endure là-bas. […] Je t'ai parlé de mon collier de perles pour que tu puisses assurer le docteur Sourdille du paiement de ces 1500 francs et qu'il consente à entendre un peu[575]. »

Après la vente du collier, Cella remet la somme promise et l'assure de nouveau de son support. « Margoton chérie, je te fais tenir par la Banque Russo-Asiatique, 9, rue Boudreau, derrière l'Opéra, 2000 francs, ceci en dehors de ce qu'on t'enverra de Bucarest. Je pense à toi avec affection et inquiétude. Tous nous pensons à toi. Je voudrais qu'après cette épreuve, tu ne t'occupes plus d'affaires, mais de livres, de livres où tu diras tout ce que tu as pensé ces semaines hors la vie. Je t'embrasse fort, Cellica[576]. »

L'opération est suivie par deux années de combat acharné contre la mort. Obligée à une immobilité totale, pour que la rétine se recolle, Margareta passe ses jours à remémorer les moments de sa vie. En Roumanie tout le monde est inquiet, mais en même temps tous essayent de l'encourager.

La guérison, même incomplète, ramène Margareta dans le pays. Les cousines, les nièces, tout le monde s'en réjouit. Marya Delavrancea lui écrit une lettre très touchante où elle parle du long séjour que sa cousine a passé « aux enfers » et exprime son affection : « quelle joie de savoir que tu nous es revenue et en plus guérie et vaillante. Comme aux temps mythologiques, tu as dû faire un séjour long et douloureux dans des domaines inexplorés par les simples mortels, pour connaître la grande douleur et passer par des moments tragiques. L'espoir et ton courage t'ont

[574] BNR, Mss. CC/9, f. 87, lettre datée 5 mai.
[575] BNR, Mss. CC/9, f. 81, lettre datée mercredi 14 mai.
[576] BNR, Mss. CC/9, f. 68, lettre datée 21 juin 1924.

heureusement soutenue et tu n'es pas arrivée au bord de l'abîme. Une petite lueur t'a guidée et tu as eu la force qui soutient et qui élève l'âme des martyres. Mais nous avons souffert avec toi, chérie, et chaque nouvelle retouche qui enfonçait l'instrument dans ton œil nous le sentions douloureusement dans nos cœurs ; nous nous demandons avec angoisse quand tu auras fini de souffrir. C'est bien vrai ! Te voilà comme une blessée de guerre qui nous revient avec sa cicatrice. Pauvre chérie ! […] De pareilles expériences meurtrissent l'âme et laissent des fois des traces ineffaçables, tout en donnant un nouvel élan pour la lutte dans l'avenir. […] Parle-nous longuement. De te sentir tellement aimée, n'est-ce pas un contrepoids à la douleur ? D'où as-tu tiré tant de forces[577] ? »

Le docteur Sourdille, l'artisan de cette miraculeuse survie, n'a pas été un simple médecin, il est devenu pour Margareta un véritable ami. Aussi, avant et après le départ de celle-ci vers la Roumanie, s'intéresse-t-il à l'état de sa patiente et lui donne des conseils. « Je voudrais que cette lettre vous arrivât avant votre départ pour „le pays des saules". J'espère et je souhaite que votre œil ne subira aucun dommage du long voyage que vous allez entreprendre. […] Je vous félicite pour la belle et intéressante œuvre à laquelle vous voulez vous attacher et qui ne m'étonne pas de votre bon cœur. Je suis bien sûr qu'elle réussira. J'ai lu avec le plus grand plaisir *Isvor*.[578] Le premier volume surtout est admirable, d'une poésie délicieuse, avec le parfum des réflexions d'une profondeur étrange et, excusez-moi, pas féminine du tout[579]. » On voit combien l'idée d'une littérature féminine sentimentale et plaintive était enracinée dans la conscience des gens.

Margareta invite son docteur en Roumanie, mais les circonstances ne lui sont pas favorables : « Et oui, certes, le sort nous est hostile, et ce ne sera pas encore cette année que j'irai au pays des saules. Voici l'hiver et son triste cortège. L'hiver en Roumanie doit être plus vilain que le nôtre qui est doux, assez court et qui, dès le mois de janvier nous apporte des moissons de fleurs de camélia[580]. » Il travaille énormément et n'hésite pas à le dire et redire :« Je suis submergé de travail et je ne puis suffire à tout. Actuellement j'ai sept décollés à la clinique et trois à l'hôpital. C'est vous dire la peine que j'ai, mais j'ai la force d'en avoir huit guéris sur les dix, dont trois aveugles. Et j'en attends d'autres ces jours-ci. Vous voyez combien il me serait difficile

[577] BNR, Mss. CC/11, f. 28, lettre datée 10 août 1924.
[578] Martha Bibescu, *Isvor, le pays des saules*, Plon, 1929.
[579] BNR, Mss. CC/17, f. 48, lettre datée 22 juillet 1924.
[580] BNR, Mss. CC/17, f. 49, lettre datée 26 octobre 1924, Nantes.

d'aller maintenant en voyage[581]. » Il parle de la nouvelle qu'elle a recommencée à lire et à écrire et lui demande quand sera écrit le nouveau roman ? Malgré la distance, il continue à lui donner des indications : « N'abusez pas trop de la cocaïne, si votre œil reste rouge, écrivez-moi, je vous indiquerai quelques recettes. Mais surtout n'oubliez pas l'atropine, de temps en temps, une fois par semaine. Cela vous donnera une pupille impressionnante[582]. » Il lui donne « feu vert » pour aller au théâtre, quant au cinéma, il est circonspect.

Déjà un an après le départ de Margareta, le docteur Sourdille, si vaillant et si énergique d'habitude, se trouvesurmené, accablé de travail et de fatigue. Il a dû se reposer longuement à Pâques. « Dès juin, je suis tombé gravement malade, il m'a fallu aller passer trois semaines à Paris pour m'y faire soigner. J'ai dû fermer mon cabinet depuis cette époque et j'ai refusé de le rouvrir avant le 15 septembre. Heureusement, je vais mieux[583]. » Il lui demande comment elle va. « Je vous félicite de votre activité, de votre ardeur de vie, de votre apostolat enthousiaste pour les choses de l'esprit. Vous avez choisi la meilleure part. Vous avez la chance de vivre dans le rêve. Sous l'azur. Moi, je suis plongé dans les tristes réalités, au contact de la maladie, avec ce seul idéal : conserver à quelques malheureux la joie de la lumière[584]. » Il espère que l'année prochaine il pourra respirer « l'air séraphique », car, à ce moment-là il doit se confronter à la vie dure, survivre aux impôts écrasants et aux les soucis causés par le fisc.

Après l'accident, Margareta fait un procès au chauffeur. Dans les lettres tout le monde s'y intéresse. Au début c'est le docteur Sourdille qui lui demande : « Pourquoi votre procès dure-t-il trois ans déjà tandis que d'autres similaires sont jugés après quelques mois[585]? » Marinette, sa lectrice, s'intéresse elle aussi à cela : « Et votre procès de Paris, où en est-il[586]? »Finalement il paraît qu'elle perd le procès, comme le prouve une autre lettre de Marinette. « J'ai appris par Mme Joubert que vous avez perdu votre grand procès. Mais est-il définitif ? Sans appel[587]? »

L'avocat qui s'occupe du procès, conscient de sa déception, lui explique dans une lettre pourquoi le procès dure autant, depuis trois ans, tandis que d'autres, similaires, sont jugés après

[581] *Ibid.*
[582] *Ibid.*
[583] BNR, Mss. CC/17, f. 52, lettre datée 25 août 1925, Nantes.
[584] *Ibid.*
[585] BNR, Mss.CC/17, f. 49, lettre datée 26 octobre 1924, Nantes.
[586] BNR, Mss.CC/17, F. 35, lettre datée 23 août 1924.
[587] BNR, Mss.CC/17, f. 38, lettre non-datée.

quelques mois de la date de l'accident. L'explication qu'il fournit est que, vu qu'il s'agit d'un accident entrainant une responsabilité pénale, c'est le Tribunal Correctionnel qui s'occupe et par conséquent la procédure est extrêmement longue. Le procès suppose une expertise et une enquête, ce qui demande du temps. Il affirme que les compensations financières seront jugées probablement comme trop importantes. « Si les juges sont guidés dans leur jugement par le souci de réparer équitablement le tort énorme qui vous a été occasionné par l'accident – tort qui peut être difficilement chiffré – alors vous obtiendrez un bon résultat. Mais si, par contre, on exige la justification irréfutable du préjudice, votre procès devient plus précaire[588]. »

Revenue à la vie après ce passage par le monde d'au-delà, Margareta s'habitue petit à petit à la situation, continue sa vie d'écrivaine et de traductrice, en dictant ses œuvres et le 10 % de la vue normale qu'elle réussit à regagner lui suffira pour mettre à bout ses projets littéraires. Cette expérience lui fait comprendre pourtant combien elle avait autour d'elle des personnes chères, prêtes à l'aider, prêtes à souffrir à côté d'elle, c'est une expérience qui lui fait comprendre le sens inestimable de la solidarité humaine. « Mais il faut tout de même ne pas négliger vos yeux[589] », le conseil du médecin soucieux de la santé de son ancienne patiente aurait retenti probablement toute sa vie dans ses oreilles.

Le 11 mars 1931, elle déménage à l'Asile pour les vieillards Mitropolitul Ghenadie, situé au numéro 78, rue Labirint.

Les traductions d'anglais – « œuvres d'amour et de dévouement »

Comme tout ce qu'elle fait dans la vie, soit sur le plan artistique, soit littéraire, soit dans les œuvres de charité, Margareta y met de la passion et un grand don de soi. Aussi les traductions ont-elles été pour Margareta Miller-Verghy des « œuvres d'amour et de dévouement[590]. » En 1912, Margareta commence une série de traductions de la littérature anglaise: la première sera celle de Robert Browning, *Mildred. O pată pe blazon (Une tache sur le blason,* 1912, suivie d'une édition bilingue des sonnets d'Elisabeth Browning-Barrett, *Sonete portugheze* (*Sonnets portugais,* 1915), d'un policier signé par Edgar Wallace, *Asociaţia secretă Broscoiul* (*L'Association secrète,*

[588] BNR, Mss. CXXXII/8, f. 48, lettre datée 28 juillet 1925, Vittel, Nouvel Hôtel.
[589] BNR, Mss. CC/17, f. 49, lettre datée 26 octobre 1924, Nantes.
[590] *Blandine*, Quatrième partie, chapitre 13 «Tendre duo ».

1933), *Stella Dallas*, par Olive Pronty Higgins, en 1944, *Lisbeth*, par Ursula Parott, en 1946 et *Rhoda Fleming*, par George Meredith, en 1947.

La plus grande réussite parmi les traductions en anglais a été la pièce de Shakespeare, *Le Roi Lear*. Celle-ci lui a laissé un souvenir particulier, évoqué dans le roman *Blandine*. À l'époque où elle faisait la traduction, Margareta habitait avec sa mère une maison dont elle occupait le premier étage et sa mère le rez-de-chaussée. Elle travaillait à la traduction surtout la nuit, car la maison, entourée d'un immense jardin, était plongée dans un silence profond, propice au recueillement. Elle avait décidé de traduire la pièce en relevant le défi lancé par Barbu Delavrancea qui disait que nulle traduction de celles qui avaient été faites jusqu'alors n'était bonne. Margareta « trouvait un plaisir infini à rendre de son mieux les puissants raccourcis et les fulgurants laconismes du prodigieux dramaturge dans une langue roumaine qui empruntait aux vieux chroniqueurs moldaves une vigueur et une simplicité pleines de saveur[591]. » Mais ce qui la touchait le plus c'était la force dramatique de l'action. En avançant, elle était tellement apitoyée, qu'elle ressentait le besoin de partager avec sa mère ses sentiments. Celle-ci, lisant chaque nuit jusqu'à quatre heures du matin, était toujours prête à l'écouter, à la consoler.

Elle descendait précipitamment en bas et entrait comme un coup de vent chez sa mère qui, les yeux fixés sur la porte, l'attendait déjà. Elle était en proie à un grand abattement : « Maman! Maman! Elle l'a renvoyé, figure-toi! Elle l'a chassé! C'est affreux, je n'en puis plus[592]. » Elena savait toujours la réconforter avec un doux sourire, elle lui rappelait qu'elle avait déjà lu cent fois *le Roi Lear* et qu'elle savait bien ce qui lui arriverait. Margareta se laissait dorloter quelques minutes puis remontait chez elle, pour continuer le travail. Après une scène ou deux, elle dévalait de nouveau les marches. « Oh, maman chérie! L'autre aussi l'a chassé par la tempête, parmi 1es foudres et les éclairs! C'est trop affreux; cela m'étouffe, cela me fend le cœur![593] »

Dans son roman autobiographique, l'écrivaine exprimait, par la voix de son personnage, l'avis que *Le Roi Lear, Le Père Goriot*, et la mort de Jean Valjean étaient tout ce qu'il y a de plus beau et en même temps de plus tragique dans les littératures du monde. Rien ne lui semblait plus poignant, plus déchirant que la souffrance d'un père chassé par ses enfants. Quant à elle, sa

[591] *Ibid.*
[592] *Ibid.*
[593] *Ibid.*

relation avec sa mère était très puissante encore, malgré le temps qui avait passé et qui avait laissé ses traces sur ces deux êtres unis par un attachement si profond. Après ces minutes de pleine communion passées ensemble, elle remontait chez elle « comme un amoureux prudent et souriait en pensant que nul Shakespeare ne chantera jamais – comme les adieux de Roméo et Juliette – les adieux d'une mère et d'une fille que le soleil levant sépare tous les matins[594]. » Après des leçons de la vie qui lui avait enseigné la valeur relative de toutes les formes de l'amour, et quand elle songeait « à leurs orages, à leurs extases enivrantes et fugaces, aux tentations et aux remords qu'elles apportent, à tout ce qui fait en un mot la magnifique floraison sentimentale de l'âme humaine, elle s'arrêtait à la conclusion que nulle passion ne peut se comparer, par 1'exquise délicatesse des nuances, la profondeur secrète, l'invincible fidélité, la puissance de sacrifice, à l'amour maternel et filial[595]. » C'était exactement le contraire du message de la pièce de Shakespeare.

Margareta Miller-Verghy et La Reine Marie. Des affinités électives et une amitié au-delà des conventions

La Reine Marie a été une grande personnalité intellectuelle et culturelle de la Roumanie moderne. Petite fille de la reine Victoria d'Angleterre, devenue la femme du Roi Ferdinand elle a eu une influence décisive dans l'Union de 1918 et la réalisation de la « grande » Roumanie. Constantin Argetoianu, ministre à l'époque de son règne, esquisse son portrait dans les couleurs les plus favorables : « Quelques fautes que la Reine Marie ait commises, avant et après la guerre, celle-ci restera sa réalisation personnelle, la page qui lui assurera pour toujours une place de choix dans l'histoire de la Roumanie. On la trouvait dans les tranchées parmi les combattants, on la trouvait dans les hôpitaux et dans tous les postes sanitaires parmi les blessés et malades. On la trouvait à toutes les réunions où l'on essayait de faire un peu de bien. Elle n'était point effrayée par les balles, par les bombes, comme elle n'avait aucune peur ou répulsion devant les épidémies[596] . »La Reine Marie a bien rempli son devoir sur tous les fronts de ses activités, « mais

[594] *Ibid.*
[595] *Ibid.*
[596] „Oricâte greşeli va fi comis regina Maria, înainte şi după război, războiul rămâne pagina ei, pagină cu care se poate făli, pagină care se va aşeza în istorie la loc de cinste. O găsim în tranşee printre combatanţi în rândurile înaintate, o găsim în spitale şi în toate posturile sanitare printre răniţi şi bolnavi. O găsim de faţă la toate adunările care încercau să facă puţin bine. Nu a cunoscut frica de gloanţe şi de bombe, cum nu a cunoscut teama şi scârba de

par-dessus tout elle a réussi à encourager et élever le moral de tous ceux qui l'entouraient. […] La Reine Marie a incarné les aspirations les plus hautes de la conscience roumaine, […] a été la créatrice de la grande Roumanie et l'une des grandes figures de notre histoire nationale[597]. »

L'amitié entre La Reine Marie et Margareta s'est fondée sur maintes affinités : la littérature, la vie culturelle, les œuvres de charité. À partir de 1914, Margareta Miller-Verghy devient la traductrice de la Reine, dont elle transposera en roumain toute l'œuvre. Dans un article publié dans *Revista scriitoarelor și scriitorilor români*[598] beaucoup plus tard, en 1938, l'écrivaine évoque la première rencontre avec la reine qui était récemment arrivée à Bucarest, très jeune, à l'âge de 20 ans.

Margareta se rappelle avec émotion l'ambiance dans laquelle la reine l'accueille. Sa chambre, qui faisait pressentir ses futures réalisations dans le domaine architectural et décoratif comme la résidence de Balcic ou le palais Pelișor, était pourvue d'accessoires, signe d'un goût parfait. « Au fond de la chambre, une petite estrade menait vers une large fenêtre basse, c'est à cet endroit qu'elle avait mis un petit bureau et la bibliothèque[599]. » Sur la petite table il y avait tout ce dont elle aimait s'entourer: les photos de ses enfants, des croix de bois sculptés témoignant de son attrait vers le folklore roumain, des bibelots de jade, « tout ce qu'elle allait aimer au long de sa vie: les enfants, l'art roumain[600]. » Partout régnaient les nuances de jaune et marron qu'elle aimait particulièrement.

---

molimă", Constantin Argetoianu, *Pentru cei de mâine: Amintiri din vremea celor de ieri,* vol. 3, partea a V-a, Editura Humanitas, București, 1992, p. 109.

[597] „Regina Maria și-a îndeplinit datoria pe toate fronturile activităților sale, dar mai presus de toate pe acela al încurajării și ridicării moralului acelora care o înconjurau și care au trebuit să decidă, în cele mai tragice momente, soarta țării și a poporului său. Se poate afirma că, în răstimpul pribegiei noastre în Moldova, regina Maria a întrupat aspirațiile cele mai înalte ale conștiinței românești. Prin modul cum a influențat în 1916 intrarea României în război și din nou în 1918, când aproape numai datorită ei, regele Ferdinand nu a ratificat dezastruoasa pace de la București, regina s-a așezat ca ctitoriță a României întregite și ca una din cele mai mari figuri ale istoriei noastre naționale", *ibid*.

[598] Mărgărita Miller-Verghy, „Regina noastră", in *Revista scriitoarelor și scriitorilor români,* anul XII, nr. 9-10, septembrie-octombrie 1938, p. 25-27.

[599] *Ibid.*

[600] „Mă primise în odaia creată de ea cu un gust artistic original, care făcea să se presimtă viitoarele și bogatele ei realizări în domeniul arhitectural și decorativ. Pe o largă vatră țărănească pâlpâia focul trosnind ușor. Pereții erau tapetați cu stejar. În fundul camerii o mică estradă ducea spre fereastra lată și scundă, acolo își așezase Principesa un mic birou și biblioteca. Peste tot domnea coloritul galben și ruginiu cu care i-a plăcut întotdeauna să se înconjoare. Pe măsuța de lângă Ea, fotografiile copilașilor Ei, Carol și Elisabeta, cruci de lemn vechi sculptat, mătănii, bibelouri de jad... tot ce avea să iubească de-a lungul vieții: copiii, arta română și exotică era de pe-atunci un rezumat pe acea măsuță joasă", *art. cit.,* p. 25.

Pour Margareta c'est une autre grande rencontre, pareille à celles avec les grands écrivains. Se trouver devant une personnalité de cette envergure lui donne probablement des émotions. Elle s'attendait à quelqu'un qui soit l'expression même de la grandeur et de la richesse. Au lieu de cela elle voit une jeune femme habillée d'une robe de laine blanche, longue, simple comme un uniforme d'écolière qui la regarde timidement avec des yeux turquoise. Son visage était pâle et doux. « Je fus éblouie par la perfection de la forme ovale d'une délicatesse qu'aucun pinceau, aucun ciseau, pas même le mécanisme automatique d'un appareil photo n'aurait pu rendre, raconte Margareta. À cet âge-là elle était un peu effrayée par les audiences obligatoires[601]. »

La reine, elle aussi, s'attendait à voir une sévère directrice d'école comme elle « s'était imaginée le portrait dans les livres lus: austère, pompeuse, ayant les cheveux blancs. En revanche, elle voyait une personne délicate comme elle, avec un air d'écolière comme elle, qui parlait passionnellement et pleine d'enthousiasme des jardins qu'elle réalisait à l'Asile Elena Doamna, des poètes anglais, thèmes extrêmement riches[602]. »

Ce fut le premier moment d'une amitié que les années écoulées ne purent nullement déchirer. Pendant cette première rencontre la reine prononça une phrase qui allait devenir pour Margareta un phare dans sa vie, une phrase qui résumait la conception entière de vie de la personne exceptionnelle qu'elle venait de connaître, « la clé de toute la composition d'âme de celle qui allait être la reine de la Roumanie entière: „Nous ne sommes pas sûrs", dit la jeune princesse, „que nous faisons le bien, même quand nous avons cette intention, car les conséquences de nos faits, nous ne pouvons pas les deviner d'avance. Il nous est donné toutefois de répandre de la joie autour de nous à chaque instant. Ici on ne peut pas s'y tromper[603]. »

---

[601] „...mi se ivește clară și limpede cea dintâi întâlnire a mea cu Principesa Moștenitoare a României. Abia trecuse de 20 de ani. Chipul ei de floare avea frăgezimea crinului atât de iubit de dânsa. Rămăsei uimită de perfecțiunea unui oval de o delicatețe pe care n-a putut-o reda nicio daltă, niciun penel, nici măcar mecanismul automat al unui obiectiv fotografic. Îmbrăcată într-o rochiță de lână albă până la gleznă, simplă ca o uniformă de școlăriță, purtând la cingătoare un pumnal de jucărie, mă privea cam sfios cu ochiii de peruzea, căci la acea vârstă o cam înspăimântau audiențele obligatorii."

[602] „Ochii de peruzea mă priveau întrebător. Principesa se aşteptase poate să vadă o directoare de şcoală, aşa cum şi-o închipuise de prin cărţile citite: austeră, pompoasă şi căruntă. Vedea o fiinţă tot atât de sfioasă ca şi dânsa, cu aspect de şcolăriţă, vorbind cu patimă de grădinile pe care le înfiripa la Azilul Elena Doamna şi de poeţii englezi, temă nesfârşit de bogată în entuziasm."

[603] „De atunci se întemeie o legătură sufletească ce avea să nu se destrame, nici să se clatine în lungul șir al anilor. Și în acea primă întâlnire rosti Principesa Maria o frază care dădu interlocutoarei ei cheia întregii alcătuiri sufletești care avea să fie Regina României întregite: „Nu suntem siguri", zise tânăra Principesă, „că facem binele chiar când pornim

Et en vérité la reine répandait autour d'elle de la joie, de la beauté et de la lumière, affirme Margareta dans son article. Son trait de caractère dominant était la pitié, et cette pitié tressaillait dans chacun de ses mots, comme le souffle de son être entier.

Pendant la première guerre mondiale, au moment où l'Asile devient hôpital et Margareta en est la directrice, la reine vient souvent visiter les blessés et leur offrir de petits cadeaux qui apaisent un peu leurs souffrances. Mais ce qui améliore surtout l'état psychique et même physique des blessés et produit de vrais miracles, c'est sa présence, sa bonté, sa capacité d'adoucir les souffrances par un sourire ou une caresse. La reine passait comme un ange blanc parmi les lits des moribonds. Un jour, près d'un lit de blessé, on lui fait remarquer qu'il pourrait être dangereux de rester à côté de lui. Elle répondit: « Je ne peux pas le laisser, ne voyez-vous pas que, si je reste près de lui, la mort lui devient plus légère[604]? »

Dans son article, Margareta évoque aussi le moment où elle a vu pour la dernière fois la reine. C'était après la guerre, à Paris. La paix avait été signée et tout le monde connaissait sa contribution à la destinée de la « grande » Roumanie. La reine avait composé un ballet qui avait été monté sur la scène de l'Opéra de Paris, par la célèbre Loïe Fuller. C'était son triomphe en qualité de Reine, Femme et Artiste. L'Opéra était bondé de personnalités du monde artistique et diplomatique : « La reine était vêtue d'une robe longue en atlas blanc, sans d'autres parures que la sveltesse gracieuse de son corps. Elle était seule. Par instinct, ceux qui devraient l'entourer étaient restés derrière. La petite tête, hautement levée, était couronnée par l'éclat des diamants. Un frémissement d'admiration plein de piété pencha tous les fronts. De ses épaules ondoyaient comme deux ailes les deux manches transparentes. Dans les bras elle portait une grande gerbe de lys. Elle s\avançait sur le vaste escalier comme poussée par une force invisible, lumineuse, légère, vivante, incarnation du triomphe et de la beauté[605]. »

---

cu acest gând, căci urmările ultime ale unei fapte nu le putem ghici dinainte. Ne e dat însă să dobândim în fiece clipă bucurie în jurul nostru. Aici nu ne putem înșela."

[604] Mila tresărea în fiecare cuvânt al Ei, ca însăși răsuflarea întregii Ei ființe. […] Regina care trecuse ca un înger alb al mângâierii printre paturile muribunzilor, prinsese față de suferință un respect care ajunsese crezul cel mai adânc al religiei sale. […] O doamnă infirmieră îmi povestise că într-o zi se apropiase de Regină zicând: „Majestate, e primejdie să stați tocmai pe patul acestui bolnav", iar Regina răspunsese cu seninătate: „Nu pot să-l las, nu vezi că i se ușurează moartea dacă stau lângă el?"(..)

[605] „Apare Regina Maria a României într-o lungă rochie de atlas alb, fără altă podoabă decât decât grația sveltă a trupului care o poartă. E singură. Dintr-un instinct inconștient rămân în urmă cei meniți săo înconjoare. Capul mic, semeț ridicat, e încununat de sclipirea diamantelor. Un freamăt de admirație plin de evlavie înclină fără voie toate frunțile. De pe umeri flutură ca niște aripi două largi mâneci străvezii. În brațe poartă o mare jerbă de crini.

Le portrait que Margareta esquisse à la reine au moment de sa disparition est imprégné d'admiration et d'une grande communion d'esprit. « La Reine Marie n'est pas morte», c'est la conclusion de l'article. On ne peut pas prononcer les mots : « La Reine Marie n'est plus », elle restera «vivante dans l'amour, la piété, les larmes de tous ceux qui l'on connue[606]. »

L'amitié des deux femmes, si différentes du point de vue social, ne s'est jamais effacée. Margareta a traduit toute l'œuvre de la princesse, commençant par *Visătorul de vise (Le rêveur de rêves,* 1914), continuant par *Ilderim, poveste în umbră şi lumină (Ilderim, histoire en ombre et lumière,* 1915*), Patru anotimpuri din viaţa unui om (Quatre saisons de la vie d'un homme ,* 1915), *Regine încoronate (Reines couronnées,* 1934), et culminant par l'œuvre monumentale de mémoires *Povestea vieţii mele (L'histoire de ma vie*, 1936), dont les rumeurs disent qu'elle a été « remaniée et rédigée, comme on le sait, par Margareta Miller-Verghy[607]. »

Journaliste. La réalité littéraire et artistique « sur le vif »

Le journalisme a toujours suivi de manière parallèle la création romanesque, l'œuvre de charité ou le militantisme de Margareta Miller-Verghy et lui a permis, après lui avoir donné le moyen de faire ses premiers pas dans la littérature, d'écrire sur l'actualité littéraire et culturelle de l'époque et d'exprimer ainsi le plus directement possible sa « voix ».

La période la plus féconde de journaliste se situe entre les deux guerres. Elle est constituée par une quantité assez importante d'articles, publiés dans les revues *Dreptatea, Flacăra* (1911-1916), *Sămănătorul, L'Indépendance roumaine, Le Moment, La Patrie, La Roumanie, Timpul, Timpul familiei, Viaţa Românească, Revista scriitoarei, Revista scriitoarelor şi scriitorilor români.*

Si l'on regarde les articles que nous avons répertoriés, qui n'ont été pris en compte par aucune des études critiques des dictionnaires cités, ni par aucune de ses bibliographies, on constate la diversité des sujets abordés : la plupart sont consacrés à l'actualité littéraire, surtout les

---

Păşeşte pe vasta scară purtată ca de o putere nevăzută, luminoasă, uşoară, vie, întruchipare a triumfului şi a frumuseţii. Astfel o vor păstra nepieritoare în gândul lor cei ce-au iubit pe Regina tuturor izbânzilor, pe cea mai frumoasă regină a veacului Ei. Astfel o vor săpa în carnea vie a durerii lor.
Şi în adevăr bucurie, frumuseţe şi lumină a răspândit mereu în jurul Ei Regina Maria."

[606] „Regina Maria n-a murit. Nu se poate rosti cuvântul: *Regina Maria nu mai este.* Trăieşte pe veci neschimbată, pe veci aievea în dragostea, în evlavia, în lacrimile tuturor", *ibid*, p.26-27.

[607] „prelucrate, de fapt, şi redactate, se ştie, de Margareta Miller-Verghy", E. Lovinescu, *Sburătorul, Agende literare,* IV, ediţie de Monica Lovinescu şi Gabriela Omăt, Editura Minerva, Bucureşti, 2000, *ibid*, p. 394.

articles publiés dans la *Revista scriitoarei*, devenue en 1929, *Revista scriitoarelor și scriitorilor români*. L'éventail des sujets abordés comprend des chroniques littéraires sur des livres publiés récemment : celle à *Craii de Curtea Veche*, de Mateiu Caragiale, celles à *Memorii* de E. Lovinescu et *Roxana* de Gala Galaction, *Beilic* de Ionel Teodoreanu, *Danton* de Camil Petrescu, *Marea fugă*, roman de Lucia Demetrius. Beaucoup d'articles sont des portraits littéraires d'écrivains ou de personnalités culturelles : Alexandru Vlahutza (1908), Octavian Goga (1908), Edouard Wachmann (1908), Catule Mendès (1909), Tudor Arghezi (1929), Alfred Moșoiu (1932), Ion I. Peretz(1935), La Reine Marie (1935), Elizabeth Barrett Browning (1937), Barbu Delavrancea (1938), Rabindranth Tagore (1941).

En même temps, l'écrivaine publie dans *Revista scriitoarelor și scriitorilor români* la plupart de ses nouvelles : *Dușmanul durerii*, 1929, *Fațada*, 1931, *Dragoste*, 1932, *Umbre pe ecran*, nuvelă în ritm de film, 1933, et des fragments de ses romans *Prințesa în crinolină*, roman-film (1930), *Ave Lux* (1932), *Leila, Înflorește un suflet,* (1937), fragments de *Blandine*. Une importante partie de l'œuvre de publiciste de Margareta Miller-Verghy s'est déployée dans les journaux francophones. Entre 1898-1909, elle publie des articles, sous le pseudonyme Ariel, dans le journal *La Patrie*, soit des recensions, comme celle du livre de Marthe Bibescu, *Les huit Paradis*, soit des articles théoriques comme *A propos de l'art national*, soit des portraits.

Une longue série d'articles sont publiés par Margareta Miller-Verghy entre 1935-1936 dans le journal francophone *Le Moment* sous le titre *Lettres à Marinette*. En effet, en 1924, après la longue hospitalisation qui avait suivi son accident, revenue en Roumanie, elle a eu une longue correspondance avec Marinette, sa lectrice de la période passée en immobilité. Nous ne savons pas si les articles reprennent mot à mot les lettres, où ceux-ci sont écrits d'après elles, comme une suite à cette riche correspondance et offertes comme une preuve d'amitié. Ils abordent une thématique vaste et sont destinés à faire connaître les réalités roumaines à de virtuels étrangers.

En résumant, l'activité de journaliste reste une partie très importante du parcours intellectuel de l'écrivaine, pourtant elle n'est point connue. Les articles que nous avons dénichés dans des journaux de l'époque et qui n'ont jamais été répertoriés sont probablement au nombre d'une centaine. Il n'est pas exclu qu'il en existe encore d'autres, aussi serait-il très urgent de continuer ce travail de recherche et de rédiger une édition des articles de Margareta Miller-

Verghy. Sinon, il se peut que cette activité extrêmement riche passe inaperçue, comme elle l'est d'ailleurs aujourd'hui.

L'activité de nouvelliste. Ombres sur l'écran de la vie

En 1935, paraît le volume de nouvelles *Umbre pe ecran (Ombres sur l'écran*). C'est le seul volume de nouvelles que Margareta a publié de sa vie. On remarque la précision du style, la fine analyse psychologique, les portraits, et on constate que déjà l'écrivaine a fait de grands pas sur la voie de la prose épique, comme sa contemporaine Hortensia Papadat-Bengescu qui, elle aussi, avait commencé par la prose poétique, pour arriver finalement à la prose d'analyse qui l'avait imposée sur la scène littéraire. Le volume est précédé d'une préface adressée par l'écrivaine même à ses lecteurs. Elle débute par quelques définitions très inspirées du livre comme objet esthétique. « Un livre n'est pas une œuvre achevée, bien réalisée et accomplie, ses virtualités ne deviennent réalité que dans la mesure où il se reflète dans les âmes prêtes à en comprendre la raison d'être, car elles s'y retrouvent. Un livre est une main tendue qui attend à être serrée, malgré la distance spatiale et temporelle. Un livre n'est pas seulement un bouquet de feuilles fragiles, noircies par de petits signes obligés à s'effacer, mais il peut contenir, à l'insu de l'auteur même, qui sait quel rayon de pensée ou de chaleur desquelles germera un jour, quelque part, un petit oasis de recueillement pour qui sait quel vagabond errant sur la route de la vie[608]. »

Dans la seconde partie de la préface, l'auteure explique qu'elle n'a pas écrit ces nouvelles dans l'intention de constituer un tout, mais qu'elle a découvert pourtant qu'elles avaient quelque chose en commun : c'est l'aspiration vers l'accomplissement moral. En effet elle y introduit les idées et les désirs de perfection morale, qu'elle a eus depuis son enfance. « Les nouvelles réunies ici, écrites à des intervalles de temps de quelques années et sans avoir eu l'intention de composer un tout, y comprennent toutefois, dans un enchaînement à peine visible, la somme des formules sur lesquelles se fonde toute forme de vie supérieure. À l'instant même où je les envoie comme messagers vers le peu de personnes qui cherchent un noyau intime dans toute œuvre littéraire, je me rends compte que chacune d'elle pourrait avoir, en fonction de son fond caché, un sous-titre comme : pardon, renoncement, expiation, fraternité, devoir, sacrifice. C'est ainsi que se détachent,

[608] Marg. Miller-Verghy, *Umbre pe ecran*, nuvele, Editura Bucovina, București, 1935, Prefață.

du déroulement passager des événements de la vie humaine, les vérités éternelles, plus profondes que celle-ci[609]. »

En effet, le talent épique de Margareta Miller-Verghy se révèle dans ses nouvelles, autant que dans ses romans. Les personnages ont de la force psychologique et incarnent des types : la femme trompée par son mari, le séducteur, la grand-mère sage, ayant une très profonde connaissance de la vie etc. Pourtant, les évènements et les fins des histoires ne sont pas racontés de la manière réaliste où les personnages finissent dans des circonstances conformes à leur destin et à leurs défauts psychologiques. Dans les nouvelles de Margareta Miller-Verghy, les personnages sont capables de sacrifice, de se repentir à n'importe quel moment de leur vie, même s'ils ont commis un péché capital. Perpessicius, le critique qui a analysé avec rigueur l'œuvre de l'écrivaine, le remarque. « Mademoiselle Margareta Miller-Verghy a raison quand elle considère ces contes comme mis en scène par des vérités morales qui transcendent les événements racontés. Pitié, pardon, expiation, sacrifice, assurément ces formes supérieures de sentiments sont cachées derrière les évènements de *Umbre pe ecran (Ombres sur l'écran)* et constituent le ciment miraculeux qui colle les gens et les choses. Mais ce qui confère de la profondeur à ces contes, les uns, „en rythme de film", comme le sous-titre l'auteure, ce qui confère la note dominante du volume entier, c'est l'atmosphère de chasteté qui s'en dégage, même si les évènements quittent les voies de la morale commune[610]. » Le critique observe ainsi comment par exemple dans la

[609] „Către cititori: O carte nu este o operă de sine stătătoare, închegată și deplină, ea se întregește numai prin chipul în care se oglindește în sufletele menite să-i înțeleagă rostul, pentru că se regăsesc într-însa. O carte e ca o mână întinsă care așteaptă nevăzută gata s-o strângă, în pofida depărtării în spațiu și timp. O carte nu e numai un mănunchi de file șubrede înnegrite, cu mici semne ursite să se șteargă, ci cuprinde într-însa, nebănuit chiar de autor, cine știe ce ultra rază de gândire din a cărei căldură va încolți cândva, o mică rază de reculegere pentru cine știe ce pribeag pe drumul vieții. Povestirile adunate aici, scrise la intervale de câțiva ani și fără intenția de a alcătui un tot, cuprind totuși într-însele, într-o înlănțuire abia vădită, suma formulelor ce stau la temelia oricărei înjghebări de viață superioară. În clipa când le trimit solie celor puțini ce caută un substrat intim în opera literară, îmi dau seama că fiecare, după miezul ei ascuns, ar putea avea câte un subtitlu ca: iertare, renunțare, ispășire, înfrățire, datorie, jertfă. Căci astfel se desprind din curgerea trecătoare a întâmplărilor omenești, adevăruri mai eterne decât ele", Marg. Miller-Verghy, *Umbre pe ecran*, nuvele, Editura Bucovina, București, 1935, Prefață.

[610] „D-șoara Margareta Miller-Verghy are dreptate când socotește aceste povestiri regizate de adevăruri sufletești, ce transcend întâmplările din ele. Milă, iertare, ispășire, jertfă, desigur, toate aceste forme superioare ale simțirii sunt în umbra întâmplărilor din *Umbre pe ecran* și alcătuiesc poate cimentul imponderabil și miraculos care leagă oameni și evenimente. […] Însă ceea ce dă profunzime acestor povestiri, unele, în ritm oarecum de film, cum subintitulează autoarea, ceea ce dă nota dominantă întregului volum este atmosfera de castitate sufletească ce se degajă, chiar când întâmplările se abat de la regulile moralei obștești", Pepessicius, *Opere, Mențiuni critice*, VII, Editura Minerva București, 1979, p.148-149.

nouvelle *Umbre pe ecran,* très bien réalisée du point de vue dramatique, la femme d'un compositeur reste, «malgré ses actions qui frisent le code pénal, pure, liliale, et chaste[611]. »

Le critique met en évidence cette capacité de l'écrivaine de s'identifier et de résonner avec ses personnages, et finalement de leur conférer quelque chose d'elle-même. « Puisque, au-dessus des incidents, il y a, comme dans toutes les nouvelles de mademoiselle Margareta Miller Verghi, un intime instinct de sympathie et de compréhension, qui ne pourrait donner de la vie et de la logique à tant d'éléments contradictoires, s'ils n'avaient pas la source dans la grande force de compréhension, d'amour et de sympathie de l'auteure même. Ces époux qui finissent par se pardonner, le font parce qu'ils s'aiment, mais surtout parce qu'ils sont d'abord compris, aimés par mademoiselle Margareta Miller Verghi. Sans ce foyer de profonde compréhension ne se réaliserait pas cette atmosphère d'insinuante humanité compréhensive et de chasteté qui constitue l'une des grandes qualités de l'écriture de mademoiselle Margareta Miller Verghi, au-dessus des concepts et des intentions éthiques. *Umbre pe ecran (Ombres sur l'écran)* sont autant de sanatoriums moraux, où les âmes souffrent, comme dans tout sanatorium, mais où ils se guérissent, parce que cette atmosphère chaleureuse et calme est faite pour guérir[612]. »

Les nouvelles sont des « morceaux de vie », avec des personnages peints d'une manière presque réaliste, mais qui ont au centre un problème d'ordre moral : trahison, vie double, etc. L'écrivaine y met ses propres conflits psychiques, ses tensions et ses fantasmes intérieurs. On y rencontre des pages d'analyse psychologique, surtout de l'âme féminine. Par exemple, dans la nouvelle *Parcă n-a fost (Comme si de rien n'était*) le sujet est la féminité vexée par l'absence de sentiments d'un homme, le contraste entre les attentes de la femme, confrontée à l'indifférence de l'homme. Dans une autre nouvelle, *Ca să pot muri (Pour que je puisse mourir),* publiée aussi dans l'anthologie *Evoluția scrisului feminin,* les personnages sont deux femmes, grand-mère et petite-

[611] „Așa de pildă în marea nuvelă *Umbre pe ecran*, admirabilă și ca schiță dramatică, în care soția unui compozitor în pragul celebrității rămâne, în ciuda atâtor fapte ce frizează codul penal, la fel de pură, de lilială, de castă", *ibid,* p. 149.
[612] „Pentru că mai presus de incidente este, şi aici, ca în toate nuvelele d-şoarei Margareta Miller Verghi, un intim instinct de simpatie şi de înţelegere, care n-ar putea da viaţă şi logică afectivă atâtor elemente contradictorii, dacă nu şi-ar avea izvorul în marea putere de înţelegere, de iubire şi de simpatie a autoarei însăşi. Aceşti soţi care sfârşesc prin a-şi ierta o fac pentru că se iubesc, dar mai ales pentru că-i înţelege, îi iubeşte şi-i iartă, în primul rând, d-şoara Margareta Miller Verghi. Fără de focarul acesta de largă înţelegere şi iubire nu s-ar putea închega, indiferent de concepte şi de intenţii etice, acea atmosferă de insinuantă umanitate înţelegătoare şi de castitate sufletească, care alcătuiesc marile însuşiri ale scrisului d-şoarei Margareta Miller Verghi. *Umbre pe ecran* sunt tot atâtea sanatorii sufleteşti, unde sufletele suferă, ca-n orice sanatoriu, dar se şi vindecă, pentru că atmosfera aceasta vătuită şi calmă este făcută să vindece", *ibid*, p.150.

fille qui ont vécu, dans le cas de la vieille, ou qui vivent, dans le cas de la jeune, le même drame : l'infidélité d'un époux de très belle allure et convoité par les femmes. La nouvelle est une anatomie de l'âme féminine et une radiographie de la douleur. On retrouve derrière le portrait de la grand-mère, celui d'une femme très chère à Margareta – sa mère : « C'était ainsi que tout le monde la connaissait : le livre à la main et à côté avec un vase précieux, où il y avait des crayons bien aiguisés. […] Qu'est-ce qu'elle faisait avec tant de crayons, se demandaient ceux qui la voyaient. Elle copiait dans de petits carnets tout ce qu'elle trouvait beau dans les livres qu'elle lisait jour et nuit. Quand dormait-elle toutefois, la Grand-Mère ? Je ne sais pas. Elle lisait tout le temps et écrivait. Elle avait commencé au temps où Jocelyn était à la mode, et maintenant elle lisait Nietzche, et de tout elle faisait ressortir ce qu'elle aimait le plus[613]. » C'est exactement ce qu'Elena faisait, en plus elle avait ce genre de petits cahiers où elle notait des citations qui lui attirait l'attention.

La plupart des nouvelles sont construites sur l'idée de dédoublement. Les caractères sont souvent contrastés et révèlent la complexité d'un sentiment selon la dominante apollinienne ou dionysiaque. Le dédoublement psychologique devient signe d'une crise intérieure et les nouvelles constituent de véritables interrogations sur l'être et le paraître, révélatrices des choix éthiques de l'auteure et de ses inquiétudes structurelles. La mieux réalisée de ce point de vue est la nouvelle *Fațada (L'Étiquette)*, publiée dans la *Revista scriitoarelor și scriitorilor români*[614], où l'écrivaine s'attache à décrire la vie à la cour où la reine et sa fille cadette sont amoureuses toutes les deux du Docteur. La nouvelle est inspirée de la vie à la cour et sous les traits des personnages on peut facilement reconnaître la figure de la Reine Marie, avec ses amours interdites, et celles de ses filles. L'une d'elle, celle qui quitte la cour pour devenir infirmière d'hôpital et se consacrer aux œuvres de charité est la princesse Ileana qui est devenue finalement moniale. Les deux femmes doivent cacher leurs sentiments parce qu'elles ont chacune des raisons pour se dissimuler, mais surtout parce qu'elles doivent respecter *Fațada* (le paraître) qui est en fait l'étiquette de la cour, le système de pratiques et de conventions, plus fort que n'importe où. Le dédoublement ressort de la contradiction entre la condition de femmes, et celle de « reines ».

[613] „Așa o pomenise o lume întreagă: cu cartea în mână și alături cu un vas de preț, plin cu duzini de creioane, bine ascuțite. […] Ce făcea cu atâtea creioane, se mirau cei care o vedeau. Copia în niște carnețele tot ce găsea frumos în cărțile pe care le citea zi și noapte. Când mai dormea Bunica? Nu știu. Cetea mereu și scria. Începuse pe timpul când era la modă Jocelyn, iar acum cetea pe Nietzche și din toate scotea ce-i plăcea mai mult", *Umbre pe ecran, Ca să pot muri*, București, Editura Bucovina, 1925, p. 14.
[614] *Fațada*, *Revista scriitoarelor și scriitorilor român,* anul V, iulie-august 1931, nr. 7-8, p. 8-12.

Les deux femmes vivent des passions dévastatrices, des tourments, des séparations, mais elles sont obligées de rester imperturbables aux yeux de ceux qui les entourent. Le motif du dédoublement est présent partout dans l'œuvre de Margareta Miller-Verghy, dans ses romans *Théano* et *L'Autre Lumière,* comme dans ses pièces, comme *Afin și Dafin, Prințul cu două chipuri.* Partout on rencontre cette ambivalence dont on a parlé déjà au premier chapitre et qui peut être considérée comme un trait de la féminité créatrice au XIX^e^ siècle.

Eugen Lovinescu. Ironie et condescendance

Eugen Lovinescu est le seul critique littéraire roumain à encourager la littérature féminine dans l'entre-deux-guerres, affirme Liana Cozea[615]. Auteur d'une histoire de la littérature roumaine et d'une histoire de la civilisation roumaine, il est celui qui a fondé le cercle littéraire *Sburătorul,* créé dans le but de mettre en valeur des talents pas encore consacrés. Les séances littéraires avaient lieu dans la maison du critique chaque dimanche.

En 1923, au moment où Eugen Lovinescu commence à écrire ses célèbres agendas où il note les événements qui ont lieu pendant chaque séance du cercle littéraire *Sburătorul*, il rédige aussi une liste avec les personnes familières au cénacle. Margareta Miller-Verghy apparaît au 7^e^ rang, après Hortensia Papadat-Bengescu, Camil Petrescu, etc. La liste comporte 238 personnes. Cela montre qu'elle était considérée par le critique comme très proche, aspect confirmé par la présence presque habituelle de l'écrivaine aux séances. Elle y lisait des traductions (par exemple la traduction des vers d'Elisabeth Browning), des pièces de théâtre, des nouvelles.

L'attitude du « Maître » est souvent contradictoire : tantôt il trouve ce qu'elle lit ennuyeux, plat, par exemple quand elle fait lire par Brăescu « un film en 8 actes et 17 tableaux, extrêmement banal dans le sensationnel[616] » [il s'agit probablement de la nouvelle en rythme de film qui a donné le titre du volume : *Umbre pe ecran, (Ombres sur l'écran)*], tantôt il juge un morceau comme excellent, par exemple quand Ticu Archip lit la nouvelle *Ca să pot muri (Pour que je puisse mourir)*.[617] Le maître n'est pas trop prodigue de compliments et paroles laudatives. Son

[615] Voir « Chapitre II » de cette étude.
[616] „M.M.-Verghy pune să i se citească de Brăescu un film în 8 acte și 17 tablouri, îngrozitor de banal în senzațional", Eugen Lovinescu, „Sburătorul", *Agende literare*, I, ediție de Monica Lovinescu și Gabriela Omăt, prefață și note de Alexandru Georgem Editura Minerva, București 1993, p. 25.
[617] „Ticu Archip citește ca să poată muri a lui M. M.-Verghy – bucată excelentă", *ibid*, p. 130.

intransigeance était d'ailleurs connue parmi les écrivains qui fréquentaient le cercle et la qualité de l'amphitryon ne l'empêchait pas d'émettre des sentences quelquefois blessantes.

Dimanche 24 mai 1925, Margareta lit la nouvelle *Duşmanul durerii (L'Ennemi de la douleur),* « une moitié de divagation philosophique, celle de l'empereur Alinator qui veut anéantir la douleur[618] ». Nous ne connaissons pas l'avis du critique, mais nous avons un jugement très favorable chez le réalisateur de l'édition des agendas littéraires, l'écrivain Alexandru George : « L'empereur Alinator est le personnage d'une nouvelle de Margareta Miller-Verghy, *Duşmanul durerii,* nouvelle qui vaut la peine d'être signalée. Écrit dans le style d'un vieux conte, le texte est remarquable par les éléments de contre-utopie, par le thème de la suppression de la souffrance, artificiellement créée par les potentats de ce monde. Un acte de pionnière, dans le champ de la littérature roumaine, dans un genre d'une grande actualité à l'heure actuelle[619]. » Les paroles élogieuses du critique sont une preuve de la valeur de l'œuvre de Margareta Miller-Verghy et on peut espérer qu'à mesure où elle sera connue, elle sera aussi appréciée.

Quelle a été l'histoire de la relation entre Margareta Miller-Verghy et Eugen Lovinescu, une relation en général, amicale, n'eussent été les petites ironies et les pincements du Maître. Dans l'article publié d'abord dans la revue *Revista scriitoarelor şi scriitorilor români*, en 1930[620], et repris plus tard dans les *Mémoires*, Lovinescu évoque, employant un style très poétique où le vague et les nuances subtiles se rejoignent, avec humour parfois, les circonstances dans lesquelles il a connu Margareta Miller-Verghy : « Je ne me rappelle pas exactement le moment précis où j'ai connu Mlle Margareta Miller-Verghy et comment elle est apparue aux séances du cercle *Sburătorul* de dimanche, comme une fleur de cerisier glissée par les fenêtres ouvertes du printemps, ou comme un morceau de bolide tombé de la Voie Lactée. Si je ne sais pas d'où elle est venue, je sais où elle est tombée : au fond d'un divan, parmi les coussins et au-dessous d'un rayon de livres[621]. » En effet, l'écrivaine a participé assidûment aux séances du cercle littéraire,

[618] „M. M. Verghy, o jumătate de divagație filozofică a împăratului Alinator ce vrea să stârpească durerea", *ibid,* p. 136.
[619] „Împăratul Alinator este personajul unei nuvele a Margaretei Miller-Verghy, *Duşmanul durerii*, care merită semnalată. Scris în manieră vetustă, sub formă de basm, textul e remarcabil prin elementele de contrautopie, pe tema suprimării suferinței, artificial concepută de potentați himerici. Un act de pionierat, pe teren românesc, într-o specie de mare actualitate la ora de față.", *ibid*, Note, p. 136.
[620] Eugen Lovinescu, „Margareta Miller-Verghy (Medalion)", *Revista scriitoarelor și scriitorilor români*, anul IV, aprilie 1930, nr. 4, p. 49-50.
[621] „Nu mi-aduc aminte data precisă când am cunoscut întâi pe d-șoara Margareta Miller-Verghy și nici cum a descins la ședințele noastre sburătoriste de Duminică, floare de cireș lunecată pe ferestrele deschise ale primăverii sau fărâmă

écoutant tout ce qu'on y lisait avec un intérêt non-dissimulé. Le critique remarque dans le même article cette capacité extraordinaire d'écoute de la femme-écrivain, soulignée par de « petits commentaires suaves » : « la présence d'une capacité à comprendre n'importe quoi et d'une admiration, dans laquelle l'oreille experte peut distinguer l'universalité des nuances d'azur imperceptible, dégradé selon la nature de l'objet[622]. »

Le critique apprécie donc cette capacité à écouter, à comprendre et à aimer tout ce qu'elle entend. « Margareta Miller-Verghy écoute donc avec une vive participation tout : des poésies dadaïstes ou surréalistes autrefois, elle s'apitoie aujourd'hui devant les héros de toutes les tragédies et rit avec les héros de comédie, traçant autour d'eux le cadre d'une attention manifestée par des soupirs, par le rire communicatif, par la participation sentimentale, par le commentaire à propos de la poussière du pollen. Quand elle n'écoute pas, elle écrit, et comme pour les papillons la seule réalité est celle des fleurs, ne voyant pas la vie, l'ignorant dans ses forces vives et créatrices du mal, l'écrivaine la créée de sa propre substance, mélangeant des nuances d'azur cueilli du ciel de tous les midis de l'âme, de la transparence de toutes les sources et de la turquoise de tous les yeux de vierges amoureuses, sur lesquels elle projette des anges dodus avec des ailes de soie et des auréoles diaphanes[623]. » On peut facilement deviner, sous des paroles extrêmement admiratives, un léger pincement et on a l'impression que le critique ne fait que se moquer d'une manière très subtile de la femme-écrivain. Ce qu'il semble ironiser c'est l'apparence de beau et de bien qui ignore le laid et le mal dans l'œuvre de l'écrivaine.

Toutefois, au moment où il parle de l'activisme social de l'écrivaine la voix du critique acquiert des accents sarcastiques et l'attitude de condescendance glisse subtilement vers l'irrévérence.

---

luminoasă de bolid prăvălit din pulberea lactee; de nu știu cum a venit, știu însă unde a căzut: din fundul unui divan, dintre pene și de sub straja unui chenar de cărți", *ibid*, p. 49.

[622] „... s-a semnalat dintr-odată prezența unei atenții încordate, neostenite, subliniate de mici comentarii suave; prezența unei capacități de a înțelege orice și a unei admirații, în a cărei universalitate urechea expertă poate distinge nuanțele unui azuriu imperceptibil degradat după natura obiectului", *ibid*, p. 49.

[623] „Margareta Miller-Verghy ascultă, așadar, cu o vie participare: poezii dadaiste sau suprarealiste odinioară, iar azi se înduioșează cu eroii tuturor tragediilor și râde cu eroii de comedie, trăgând în jurul lor chenarul unei atenții încadrate în suspinuri, în râs comunicativ, în participare sentimentală, și în comentariul prafului de polen; când nu ascultă, scrie, și cum pentru fluturi nu există decât realitatea florilor, nevăzând viața, ignorând-o în forțele vii și creatoare ale răului, scriitoarea o creează din propria substanță, dintr-un amestec de nuanță de azur cules de pe cerul tuturor sudurilor sufletești, de pe limpezimea tuturor izvoarelor și din peruzelele tuturor ochilor de fecioare îndrăgostite, pe care îl proiectează ca pe o realitate supraterestră de îngeri bucălați cu aripi de mătase și cu diafane aureole", *ibid*, p. 50.

« Toutes ces „maisons d'art" et festivités avec des éventails japonais ou nationaux finissent avec des déficits financiers, mais ne réussissent à anéantir aucune partie de la force d'un optimisme en continuelle renaissance qui jette dans le vide vitreux du ciel, les eaux colorées des multiples illusions. Le regard pénétrant du spectateur s'assombrit, assurément, devant ce gaspillage inutile d'énergies qui manquent pourtant de vitalité, avec le sentiment qu'on a devant soi l'effort infatigable de la mouche qui s'efforce à passer par la vitre qui la sépare des horizons infinis; il fronce les sourcils, mais finalement, il ne peut pas s'empêcher d'être ému, par la solidarité de la découverte du sens même de la vie, devant ce tumulte d'ailes de libellule chargée du poids de tous les idéaux[624]. »

Si l'on essaie de lire au-delà des commentaires, écrits dans un langage poétique savoureux, parsemé de métaphores, on constate que le critique réussit à dissimuler certaines observations très fines à l'égard de l'écrivaine: en ce qui concerne la création littéraire, il lui reproche subtilement un certain romantisme («vierges amoureuses », « anges dodus », etc.) qui embellit la réalité de la vie et qui lui donne une fine nuance de «rose». En même temps on sent qu'il désapprouve certains aspects de l'activité de Margareta Miller-Verghy, surtout celle d'organisatrice de festivités où elle s'épanche, en gaspillant inutilement trop d'énergies. En effet, le portrait résume son attitude envers celle-ci: de l'approbation pour son activité littéraire, mais avec certaines réserves, et de la désapprobation nette envers son activité d'organisatrice de bals, festivals, cérémonies, etc. N'eût été son ironie, bien dissimulée sous des paroles apparemment polies, on pourrait lui donner presque raison.

La relation entre les deux personnalités dura longtemps. En 1935, Eugen Lovinescu signe la préface de l'ouvrage *Evoluția scrisului feminin*. Une préface assez courte (3 pages) où il introduit de nouveau, avec la même finesse, ses objections. La première est liée au contenu : « L'art ne connaît ni sexe, ni âge, ni région et finalement, ni nationalité, elle se satisfait à elle-même par sa substance et se répartit et se hiérarchise selon des critères exclusivement

[624] „Toate aceste „case ale artei" și serbări cu evantaiuri japoneze sau naționale se soldează, firește, cu deficite materiale, dar nu izbutesc să macine nicio fărâmă din forța unui optimism în continuă renaștere, ce-și aruncă în vidul sticlos al văzduhului apele colorate ale iluziilor multiple. Privirea scrutătoare a spectatorului se încruntă, negreșit, în fața acestei pulverizări inutile de energii, lipsite de măduva vitalității, cu sentimentul avut în fața persistenței neostenite a muștii de a trece prin geamul ce o desparte de zările infinite; se încruntă, dar, la urmă, nu poate să nu se înduioșeze prin solidaritatea sensului însuși al vieții dinaintea acestui zbucium de aripi de libelulă încărcată cu ponderele tuturor idealurilor", *ibid*, p. 50.

esthétiques[625]. » Son intransigeance cède pourtant devant la réalisation concrète où il reconnaîtque, pour faciliter la connaissance et l'orientation, on peut appliquer des critères secondaires.

Une observation juste est celle que les auteures ont accordé plus d'importance au critère temporel qu'au critère esthétique : « L'intention des auteures a été de nous offrir une image cinétique, c'est-à-dire surprise dans son évolution, de l'entière activité de la femme roumaine dans le domaine plus large de l'écriture, sans la condition de l'art pur[626]. » Il accepte aussi cette dérogation de ses principes, reconnaissant que le matériel ne doit pas être jugé nécessairement par le biais de la valeur, mais rapporté à l'époque. Finalement, il met en évidence « le travail long et tendu » et « la passion enthousiaste de l'auteure » (il parle de Margareta Miller-Verghy et ne mentionne pas du tout Ecaterina Săndulescu) « qui sacrifie sur tous les autels de la beauté, de l'idéalisme, de l'amitié et de l'indulgence universelle[627]. » Si on lit de nouveau à travers ces lignes, on comprend que, sous des appréciations apparemment très positives, il paraît lui reprocher le fait d'avoir eu, dans le choix des écrivaines, des critères comme l'amitié, le désir de consacrer des femmes-écrivains qui ne le méritaient pas.

L'écrivaine, de son côté, se rapporte au critique toujours avec le respect absolu dû au maître. On retrouve dans cette attitude une trace de celle avec laquelle elle regardait le roi de la poésie, Victor Hugo, qui était pour elle une instance absolue, à qui elle faisait la pleine confiance. Ainsi, au moment de l'apparition des *Mémoires* d'Eugen Lovinescu, en dépit des ironies du critique, qui l'avaient probablement souvent blessée, elle écrit une recension très élogieuse[628] : « Quelque variée que soit la production de cet important écrivain, sa personnalité s'impose dans chaque œuvre par ces trois qualificatifs: solide, massif et logique[629]. »

Le volume de *Mémoires* lui semble une construction bien réalisée, comme une superposition de blocs de pierre, disposés dans une architecture conçue mathématiquement, qui contient la conception critique et même le caractère d'E. Lovinescu. La qualité la plus grande est

[625] Marg. Miller-Verghy, Ecaterina Săndulescu, *Evoluţia scrisului feminin în România*, préface Eugen Lovinescu, Bucureşti, Editura Bucovina, 1935, Prefaţa.
[626] *Ibid.*
[627] *Ibid.*
[628] *Revista scriitoarelor şi scriitorilor români*, Margareta Miller-Verghy, „Cronica literară. Memorii de Eugen Lovinescu", nr.12, decembrie 1930, pp. 156-157.
[629] „Oricât de variată e producția acestui puternic scriitor, personalitatea sa se impune fiecărei opere cu aceleași tari calificative: solid, masiv și logic."

pour elle la capacité d'adapter son style au personnage qu'il représente: Sadoveanu est, par exemple, décrit par des mots simples, sérieux, qui « rendent photographiquement la réalité de ce bloc de silence » qui est « le grand rêveur de la Moldavie[630] », tandis que Iorga est comparé à une colonne de feu qui détruit tout ce qu'elle rencontre.

À son tour, elle fait un portrait au maître, et dans ses remarques on ne trouve rien de sous-entendu, mais seulement de l'amitié sincère. Cet homme qui aurait pu, grâce à son activité littéraire, être « pontifié », qui est apparemment « autoritaire, grandiloquent, sévère », en réalité est tout à fait autre: spirituel, souriant, donnant à quiconque un surnom qui restera longtemps après la disparition physique. Elle a éprouvé, comme tous les écrivains présents aux séances du cercle littéraire *Sburătorul*, une timidité d'écolier se trouvant sur la chaise destinée à ceux qui lisaient. En parcourant les *Mémoires,* elle réussit à mieux connaître l'auteur qui laisse ainsi ses lecteurs « se promener à côté de lui dans les vastes méandres d'un paysage qui comprend en miniature lui-même et ses contemporains[631]. » Une seule remarque allusive, pleine d'humour d'ailleurs, à la fin de l'article: « Et, chose bizarre, dans ses *Mémoires* E. Lovinescu a fait une sorte de Mont Athos: pas une ombre de femme, ni même une chatte[632]... »

Après la recension, Eugen Lovinescu écrit, très content à Margareta: « Chère madame Margot, mes remerciements pour la recension, que nous avons lue au cénacle avec émerveillement. Bien que vous ajourniez tout le temps votre revenue, nous voulons vous voir plus vite[633]. »

Pour ne pas être soupçonné de misogynie, dans le deuxième volume des *Mémoires,* le critique prend sa revanche à l'égard des femmes-écrivains. Aida Vrioni, qui en rédige la recension dans *Revista scriitoarelor și scriitorilor români,* remarque la multitude de portraits féminins : « Le portrait de madame Papadat-Bengescu, celui extrêmement réussi de la délicieuse Bebs Delavrancea, celui plein de lumière et serein de Mlle Miller-Verghy, celui tellement expressif de Mlle Sorana Țopa ou celui en équilibre de Mlle Sarina Casavan sont de vrais modèles du genre.

[630] „Este un ansamblu atât de bine legat, cu suprapunere de blocuri într-o arhitectură matematic concepută, e ceva atât de masiv, de solid și de logic, încât cuprinde în chintesență întreaga concepție critică și chiar întreaga fire individuală a lui E. Lovinescu."
[631] *Ibid.*
[632] „Și, lucru ciudat: în Memorialul său E. Lovinescu a făcut din literatură un soi de Muntele Athos, picior de femeie nu pare a fi călcat pe acolo… nici măcar o pisicuță."
[633] „Dragă doamnă Margot, Multe mulțumiri pentru recenzie, pe care am citit-o la cenaclu cu încântare. Te dorim aici, deși venirea dtale tot se amână.", BNR, Mss. CXXXII/8, f. 107, lettre non-datée.

Ce qui est à admirer chez M. Lovinescu est la diversité avec laquelle il a esquissé chaque portrait. Pas un ne ressemble à l'autre, comme aucun homme ne ressemble à l'autre[634]. »

Au service de la littérature féminine. « À mérites égaux, droits égaux »

Nous ne savons pas à quel moment de sa vie situer le début de la vocation militante de Margareta Miller-Verghy. Quand aurait-elle eu cette idée de lutter pour la cause des « écrivaines » et d'agir pour encourager la littérature féminine ? Il est certain pourtant qu'en 1925, récemment arrivée de France où elle avait subi l'opération tellement douloureuse, elle est dans les premières lignes du combat pour les droits des femmes-écrivains. Quand et comment reprit-elle si vite ses forces?

Le 19 février 1925, les femmes-écrivains de Roumanie fondent la Société des Écrivaines Roumaines, qui se donne pour but d'assaillir la citadelle littéraire où les écrivains-homme règnent en monarques absolus et de faire connaître cette nouvelle réalité : « la femme-écrivain » qui ne bénéficie d'aucun droit, aux dires d'Adela Xenopol qui dans l'introduction-manifeste de la *Revista Scriitoarei* (*La Revue de l'Ecrivaine)* parue un an plus tard, plaide pour des droits égaux. Sur un ton revendicatif elle pose la question du rôle de l'écrivaine dans les institutions de la société et constate que celles-ci sont monopolisées par les hommes.

La position de l'écrivaine est ingrate ; elle ne peut accéder dans le monde des lettres que grâce à une protection, masculine bien sûr. « On constate avec regret pour nos collègues que le rejet de la littérature féminine est extrêmement fâcheux. Dans le bilan annuel des imprimés, il n'y a que des écrivains, bien que neuf volumes des membres de notre société soient parus au cours de l'année[635]. » La littérature signée par une écrivaine n'est pas représentée à sa juste valeur, mais par le biais de la critique masculine qui est maîtresse de la publicité et a de nombreux parti-pris.

[634] „Portretul doamnei Papadat-Bengescu, acela extrem de reușit al delicioasei Bebs Delavrancea, cel plin de lumină și senin al d-rei Miller-Verghy, acela atât de expresiv al d-rei Sorana Țopa sau acela echilibristic al Sarinei Casavan sunt adevărate modele ale genului. Ceea ce este de admirat la d. Lovinescu e diversitatea cu care a schițat fiecare portret. Niciunul nu seamănă cu celălalt, cum nu seamănă nici un om cu alt om.".

[635] „Constatăm cu regret pentru colegii noştri că a ajuns un caz patologic înlăturarea valorii feminine. Până şi în bilanţul anual al imprimatelor, nu se vorbeşte decât de scriitori, cu toate că sunt apărute în cursul acestui an nouă volume datorită membrelor societăţii noastre." *Revista scriitoarei*, „La merit egal, drept egal", I, noiembrie 1926, no.1, p.1

« L'écrivaine n'est pas investie de droits intellectuels, elle ne se présente pas, elle se faufile dans le monde littéraire[636]. »

Adela Xenopol répond à la question que l'opinion publique pourrait se poser : pourquoi une société des « écrivaines » quand il y a déjà celle des écrivains ? La femme-écrivain ne fait pas partie des comités de théâtre, de Casa Școalelor, des conseils littéraires, des conseils éditoriaux. Aucune femme à l'Académie. Les prix de la Sociétés des Ecrivains sont seulement pour les hommes. Elles n'ont pas le droit d'avoir des permis sur le chemin de fer. Bref, la société milite pour des droits égaux pour les femmes-écrivains : « Nous nous sommes affirmées avec du talent et sommes égales aux écrivains et ne cessons de lutter pour la justesse de notre cause. À mérites égaux, droits égaux[637]. »

Aujourd'hui ces revendications semblent amusantes mais à cette époque-là c'étaient les réalités avec lesquelles « la jeune-née » se confrontait. Jusqu'en 1926, parmi les 28 membres femmes de la Société des Écrivains, seulement deux avaient reçu des prix : Lucia Mantu, en 1924 et Henriette Yvonne Stahl, en 1925. Dans les commissions et comités, à l'Académie, aucune femme. Les protestations étaient donc objectives. En 1926, l'année de la parution de la revue, Margareta Miller-Verghy y est dans les premières lignes du combat, elle est vice-présidente du comité de rédaction, prête à mettre à la disposition de la rédaction un salon de la Maison d'Art et de publier régulièrement dans *Revista scriitoarei*, l'organe de presse de la société. D'autres écrivaines qui y publient sont Hortensia Papadat-Bengescu, Claudia Millian, Ticu Arhip, Agatha Grigorescu, Alice Gabrielescu, Sanda Movilă, Maria Cunţan. La revue aura le mérite d'imposer une littérature qui, autrement, aurait été restée marginale.

En avril 1927, Adela Xenopol publie un autre article-manifeste dans lequel elle s'attaque aux questions restées en suspense : celle des permis de chemin de fer (« l'écrivaine » a aussi le droit de connaître son pays car elle « l'éternise » dans ses œuvres), celle des prix littéraires avec lesquels sont gratifiés presque exclusivement les hommes, celle des droits des auteurs décédés qui devraient constituer une priorité pour l'Académie.[638] Toutefois elle constate de petits changements

[636] „Scriitoarea nu este încă învestită cu drepturile de valoare intelectuală; ea nu se prezintă, se strecoară", Ibid,
[637] « Noi ne-am afirmat ca talent şi suntem egale scriitorilor, deci nu vom înceta să luptăm pentru dreptatea cauzei noastre. La merit egal, drept egal », *ibid*.
[638] Adela Xenopol, „Să sperăm în mai bine", *Revista scriitoarei*, anul I, aprilie 1927, pp. 83-84.

dans la mentalité des gens de lettres, dus à l'existence de la Société des Ecrivaines et à ses efforts pour imposer la femme-écrivain et elle constate ironiquement : « Mieux vaut tard que jamais[639]. »

Toutefois, les écrivains et les écrivaines font finalement la paix et en 1929 la revue change de nom en *Revista scriitoarelor şi scriitorilor români* (*La Revue des Ecrivaines et des Ecrivains Roumains)*. Le nouveau comité de rédaction est composé des écrivaines : Margareta Miller-Verghy, Hortensia Papadat-Bengescu, Aida Vrioni, Claudia Millian, Ticu Archip, mais aussi des écrivains : Liviu Rebreanu, Ion I, Peretz, Ion Pillat et Adrian Maniu. La revue a eu une longue existence, elle paraît jusqu'en 1943. De grands écrivains comme Tudor Arghezi, Ion Minulescu, Mateiu Caragiale, Camil Petrescu şi G. Bacovia y ont collaboré.

L'activité de militante pour la cause de la littérature féminine n'est pas finie pour Margareta, par contre elle continuera par un ouvrage resté singulier dans le paysage littéraire de ce temps-là, et qui n'a pas même été continué ou enrichi de nos jours. Il s'agit d'une anthologie de littérature féminine, dont la préface est signée par Eugen Lovinescu, nommée *Evoluţia scrisului feminin în România (Évolution de l'écrit féminin en Roumanie)* réalisée en collaboration avec Ecaterina Săndulescu et publiée en 1935.

Dans l'ouvrage autobiographique *Din umbra umbrelor (De l'ombre des ombres)*, Ecaterina Săndulescu remémore les circonstances de la publication de l'anthologie. C'est en 1932-1933, elle est déçue par sa vie de simple professeure, et trouve un refuge dans la Bibliothèque Astra de Sibiu. Elle a le projet de réunir dans un livre les portraits de quelques écrivaines ignorées, mais de valeur, de l'époque. Elle commence à ramasser « un matériel au début désorganisé : notes, recensions littéraires, caractérisations critiques des écrivaines qui ont contribué par leurs écrits, publiés dans des revues ou livres et signalés par l'histoire de la littérature roumaine, aux débuts de la littérature roumaine[640]. » Ses recherches la conduisent vers la revue *Viaţa Românească*, où elle découvre Hortensia Papadat-Bengescu, Otilia Cazimir, Izabela Sadoveanu, Alice Călugăru, Lucia Mantu, Constanța Marino-Moscu, vers la revue *Semănătorul*, où elle trouve Natalia Iosif-Negru, vers la revue *Convorbiri literare*, où elle découvre Elena Hartulari. Elle explore avec un très grand enthousiasme la littérature des pionnières de la littérature féminine.

[639] *Ibid.*
[640] *Ibid*, p. 111.

En 1933, le hasard l'amène à découvrir une notice parue dans *Revista Scriitoarelor și Scriitorilor (La Revue des Ecrivaines et des Ecrivains Roumains)*, signée Margareta Miller-Verghy, dans laquelle celle-ci faisait appel aux écrivaines contemporaines en vue de réaliser une anthologie d'écrits féminins. À partir de ce moment les deux auteures se rencontrent et commencent à travailler ensemble. Margareta Miller-Verghy, vieille, aveugle, avait une secrétaire à laquelle elle devait dicter tout, lettres par lettre, alors sa joie, au moment de la voir, décidée à travailler pour l'anthologie, est totale. « C'est Dieu qui t'a envoyée, ma chère amie ! Car je suis aveugle et je ne peux aller à l'Académie, ni transcrire le matériel. Viens près de moi, que je te touche! Ainsi je saurai quel âge tu as et comment tu es arrivée chez moi! Bien sûr, si tu es professeure de roumain et poète, nous allons travailler parfaitement ensemble[641]! » Margareta était déjà à l'Asile de vieillards, rue Labirintului 74, et, à cause de la perte de vue, menait une vie solitaire.

Ainsi naît une édition très élégante de 500 pages, préfacée par Eugen Lovinescu, réunissant les médaillons biobibliographiques de 34 femmes-auteur qui reste un repère pour la littérature féminine de l'entre-deux-guerres. Comme le matériel collecté dépasse pourtant les possibilités de publication, on précise dans l'avant-propos de l'édition qu'un second volume contenant les biographies, les études critiques et les fragments littéraires des autres écrivaines qui, faute de place, ont été exclues de l'anthologie, paraîtra prochainement. Le volume n'a pourtant pas été réalisé.

L'anthologie se distingue par un classement approprié et les deux auteures structurent le contenu en trois sections : les écrivaines qui ont écrit en langues étrangères (dont la plupart ont écrit en français, comme Iulia Hașdeu, Martha Bibescu, Elena Văcărescu, Dora d'Istria, Anne de Noailles), les précurseurs (des femmes-écrivains totalement ignorées qui ont écrit à la fin du XIX^{e} siècle et au début du XX^{e} comme Elena Hartulari, Matilda Cugler-Poni, Maria Mavrodin, Sofia Nădejde, Adela Xenopol, Constanța Hodoș, etc) et la catégorie des prosatrices et des poètes de l'entre-deux-guerres (Elena Farago, Alice Călugăru, Otilia Cazimir, Henriette-Yvonne Sthal, Agatha Grigorescu-Bacovia, etc).

[641] „Dumnezeu mi te-a trimis, fetițo! Că eu sunt oarbă și nu pot lucra la Academie și nu pot transcrie materialul trimis! De altfel, ia vino să te pipăi! Că eu nu mai așa știu câți ani ai, și cum ai ajuns la mine! Sigur, dacă ești profesoară de română și poetă, o să lucrăm de minune împreună!", *ibid*, p. 119.

Un demi-siècle après sa parution, l'ouvrage attire l'attention d'une analyste moderne, Elena Zaharia-Filipaș, qui dans son ouvrage *Studii de literatură feminină* (*Etudes de littérature féminine*) met en évidence les qualités de cet ouvrage, resté totalement inconnu et complètement ignoré par les critiques ou par les historiens littéraires. Avec quel regard et quels sentiments pourrait-on se rapporter aujourd'hui à cet ouvrage, qui n'est mentionné par aucune histoire littéraire et qui est resté une simple rareté bibliophilique ?, se demande Elena Zaharia-Filipaș. Et elle donne aussi la réponse : « il y a, premièrement, un plaisir de la chose vieille, bien faite et ciselée avec la minutie d'autrefois, aujourd'hui couverte de poussière et démodée. Beaucoup de noms sont présents seulement dans les dictionnaires littéraires, d'autres n'y ont trouvé aucune place. La subjectivité et la naïveté mêmes de ces dames de la mode de jadis respirent cet air agréable, vétuste, venant des temps où la moralité, l'enthousiasme, l'exaltation étaient susceptibles de motiver l'acte culturel[642]. »

L'anthologie reste importante par les informations qui constituent parfois une source unique et l'intention récupératrice est très évidente. C'était l'époque où la femme intellectuelle était encore considérée un être bizarre, faisant partie de la famille des « précieuses ridicules » de Molière, écrit Elena Zaharia-Filipaș. « Margareta Miller-Verghy croit dans le dévouement, la force de travail intellectuel, le talent de nos écrivaines, surestimant seulement cette dernière qualité. Elle se fait des illusions quand même en imaginant que la société roumaine a fait de grand progrès en ce qui concerne l'acceptation et l'appréciation des femmes intellectuelles par rapport à l'époque des précurseurs d'il y a un demi-siècle[643]. »

Perpessicius. Un critique honnête et objectif

Dans une chronique à propos du roman *Vreau (Je veux)* écrit par Olga Greceanu, en 1944, Perpessicius plaçait Margareta Miller-Verghy à côté de Ticu Archip et Henriette Yvonne Stahl et la considérait un « talent confirmé » : « rapporté à l'horizon de notre littérature féminine, à savoir

[642] „E, mai întâi, o plăcere a lucrului vechi, cizelat cu dragoste și migală cândva, astăzi acoperit de praf și demodat. Multe nume de aici au rămas numai în dicționarele literare complexe, altele nici atât. Chiar și subiectivitatea și naivitatea comentariilor acestei doamne de modă veche au acel aer plăcut vetust, emanând dintr-un timp când moralismul, entuziasmul, exaltarea erau motivații ale actului cultural", *ibid,* p. 150.

[643] „Mărgărita Miller-Verghy crede în dăruirea, în capacitatea de muncă intelectuală și în talentul scriitoarelor noastre, suprasolicitând numai în ce privește calitatea din urmă. Ea se amăgește însă că societatea românească a făcut mari progrese, în anii 30, în ceea ce privește acceptarea și aprecierea fețeilor intelectuale față de epoca precursoarelor, cu jumătate de secol în urmă. De fapt, femeia culturală, pe care nu o agreează Eugen Simion, a rămas încă pentru unii, un personaj ridicol, din familia prețioaselor lui Molière", Elena Zaharia-Filipaș, *Studii de literatură feminină,* Editura Paideia, București, 2004, p. 156.

la prose, dans l'orbite de laquelle se trouvent les talents confirmés des Mlles Margareta Miller-Verghy, Ticu Archip et Henriette Yvonne Stahl, pour nommer seulement une trinité[644]… »

À la différence de Lovinescu, plus impulsif, souvent tributaire de la première impression, Perpessicius est un critique sérieux, objectif, qui pèse beaucoup ses mots avant de les prononcer et qui apprécie autant la personnalité de l'artiste que son œuvre. Margareta Miller-Verghy lui a fait totale confiance en lui envoyant les manuscrits pour prendre son avis et le critique a su répondre avec respect, bon sens et objectivité, sans aucun parti-pris. Et en plus, il n'a fait aucune discrimination due au sexe de l'auteure.

Le portrait qu'il fait à l'écrivaine est réaliste et ne cache aucune irrévérence, comme celui d'Eugen Lovinescu et en plus il est élogieux. « Sa biographie est vraiment impressionnante par ce culte de la littérature qu'elle a voulu diffuser : la littérature roumaine au-delà des frontières et la littérature étrangère chez nous. Le résultat est, d'une part la traduction des poésies d'Eminescu en français et de Shakespeare en roumain et de l'autre la publication de son roman *Théano* en français, un roman que le subtil critique Charles du Bos a comparé avec *Vrilles de la vigne* de Colette, honneur vraiment exceptionnel[645]. » Le jugement critique est limpide et judicieux. Ce qu'il apprécie le plus à l'écrivaine est la qualité de « médiatrice de l'écrit européen ».[646]

Quand il analyse *Evoluția scrisului feminin în România,* il met en évidence autant les qualités que les défauts. Par exemple il trouve louable l'idée que les auteures ont eue d'intégrer dans l'anthologie les écrivaines qui, bien que vivant à l'étranger, à savoir la France, étaient d'origine roumaine, comme Dora d'Istria, Iulia Hașdeu, Elena Văcărescu, Martha Bibescu, Anne de Noailles. Mais le critique a aussi une objection qu'il affirme avec autant de ménagements qu'il peut pour ne pas blesser. Pour une future édition, il vaudrait mieux négliger le critère historique en faveur d'un critère esthétique et appliquer une sélection plus sévère : « La République littéraire ne signifie point la promiscuité, et l'esprit de caste ou de sexe ne doit pas effacer celui de

[644] „raportat la orizontul literaturii noastre feminine, în speță proza, în orbita căreia se înscriu talentele confirmate ale d-șoarelor Margareta Miller-Verghy, Ticu Archip și Henriette Yvonne Stahl, pentru a numi o trinitate numai...", Perpessicius, *Opere,* II, Editura Minerva, București, 1980, p.119.

[645] „Biografia d-sale este într-adevăr impresionantă prin tot acel cult închinat literaturii, pe care a voit-o difuzată, pe cea românească peste granițe, pe cea străină la noi în țară. De aici acele tălmăciri eminesciene în limba franceză sau shakespeariene în limba română. De aici tipărirea în franțuzește a romanului său *Theano,* pe care subtilul critic Charles du Bos l-a asemuit cu *Vrilles de la vigne* al Colettei, onoare cu adevărat excepțională", Perpessicius, *Opere 7, Mențiuni critice*, Editura Minerva, București, 1979, p.149-150.

[646] „mediatoare a scrisului european", *ibid,* p. 149.

critique[647]. » Il affirme la même chose que Lovinescu, mais sur un ton beaucoup plus modéré : « Arracher les mauvaises herbes dans les anthologies est aussi utile que dans les jardins[648]. »

Toutefois, il y a un moment où, dans la relation avec l'écrivaine, il s'est trompé ou plutôt il s'est hâté de donner des indications. C'est en 1941, Margareta Miller-Verghy a fini son roman autobiographique, *Blandine* et l'envoie à Perpessicius pour connaître son avis. Elle avait à coup sûr une très grande confiance dans le jugement clair et objectif de celui-ci. Dans la lettre de réponse, Perpessicius s'excuse, au début, du temps très long qu'il a mis à lire le roman, puis il fait une remarque très favorable. « Je vous fais part, dès le début, et avant d'esquisser les quelques observations de détail, du fait que j'ai beaucoup aimé le roman, qu'il m'a intéressé autant que possible et qu'il représente un travail de grande classe[649]. » Cela dit, il passe aux objections qui, reconnaît-il, ne sont pas vraiment des objections, mais plutôt des suggestions.

La plus importante, lui semble-t-il, le désaccord entre l'aspect autobiographique et la dimension romanesque de l'ouvrage. Il trouve que la première partie pourrait très bien appartenir au genre des Mémoires : « Le matériel documentaire que vous apportez, le milieu intellectuel que vous décrivez, l'évocation de Delavrancea et des autres, et pour l'étranger les visites chez Edmond de Goncourt (excellentes pages d'émotion intense) et Edouard Rod suggèrent l'idée que le roman gagnerait, s'il était transposé sur le plan personnel, de confession. (Toutefois, il y a ici aussi un petit désaccord : les noms roumains sont masqués, les noms étrangers non). Toujours pour la qualité de Mémoires (donc pour récit à la première personne, ou, aux dires de Goncourt, pour roman autobiographique) plaide l'existence de tous les chapitres du début, de l'enfance et de l'adolescence, dont la brièveté rompt le charme de la continuité qu'aurait instauré le récit à la première personne[650]. » Pourtant, il trouve que la partie finale, avec l'histoire d'amour entre les deux protagonistes est déjà un roman. « Avec le temps, et même très tôt, le côté romanesque se

[647] „Republica literară nu înseamnă de fel promiscuitate, iar spiritul de castă sau de sex nu trebuie să întunece pe cel critic." „Plivitul antologiilor este tot atât de util ca și acela al grădinilor", p. 149.
[648] *Ibid.*
[649] „Vă mărturisesc de la început, și înainte de a schița cele cîteva observații de detaliu, că romanul mi-a plăcut foarte mult, că m-a interesat cât se poate de mult și că este o lucrare de mare clasă", BAR, Mss. A 3821 IV, Varia 2, Scrisoare Perpessicius.
[650] „Materialul documentar ce aduceți, mediul intelectual ce înfățișați, evocarea lui Delavrancea și ceilalți, iar pentru străinătate vizitele la Edmond de Goncourt (excelente pagini de intensă emoție) și Ed. Rod sugerează ideea că romanul ar câștiga, transpus în strict plan de confesiune. (fără să mai spun că și aici e un mic dezacord: numele românești sunt mascate, cele străine nu). Tot pentru memorii, deci pentru povestire la persoana I-a sau, cum spune Goncourt, (p. 374) pentru roman autobiografic pledează și toate capitolele de început, ale copilăriei și adolescenții, a căror scurtime rupe din farmecul continuu, pe care l-ar fi instaurat povestirea la persoana I-a", *ibid.*

dégage jusqu'à devenir, avec la V^e partie et avec l'amour Blandine-Luc, un vrai roman, composé selon ses propres lois, avec de grandes intuitions psychologiques, avec beaucoup d'amour et une grande leçon humaine, de sorte qu'il est de bon sens que la transformation de ce merveilleux roman en mémoires, pour le faire s'accorder avec les autres chapitres documentaires (en supposant que vous choisirez cette solution), me semble un sacrilège[651]. »

Pour résoudre cet apparent conflit, il propose que l'écrivaine change les noms propres, en cherchant à cacher ainsi l'identité des personnes, très connues, d'ailleurs, comme Barbu Delavrancea, Tony Patan, etc. C'est ce que l'écrivaine fera au plus vite, aussi le manuscrit est-il plein de ratures et les noms propres des personnages roumains sont-ils modifiés. Il donne aussi des conseils à propos de certains chapitres, soit pour les développer, soit pour y renoncer, car ils n'ont trop de rapport avec l'histoire ou ils sont trop documentaires. La dernière observation, qui est pourtant la plus ferme, c'est qu'elle renonce totalement au dernier chapitre, appelé « Miracle », qui raconte la rencontre de Blandine et Luc après dix ans de séparation. Margareta respecte toutes les observations et s'y soumet consciencieusement. Sauf que, après tant de ratures et de modifications, l'œuvre ressort mutilée et l'écrivaine ne réussira plus à la publier de son vivant. À tout cela s'est ajoutée probablement la guerre, puis après, les années de communisme. Ainsi le roman *Blandine* paraîtra beaucoup plus tard, en traduction roumaine, car il n'était plus question qu'il paraisse en français, la langue dans laquelle il avait été écrit, dans la Roumanie « socialiste » de l'époque.

On ne sait pas si le critique s'est rendu compte de sa faute. Il est fort probable que oui, car, mis dans la même situation, celle d'émettre des jugements de valeur à propos d'un autre roman, toujours autobiographique, *Cealaltă lumină (L'Autre Lumière)* il ne fait plus d'observations, il ne donne plus de suggestions, par contre, il a seulement des mots favorables et il est d'accord pour signer la préface.

[651] „Cu timpul, şi chiar foarte de timpuriu, romanul se degajează până la a deveni, cu partea a V-a şi cu amorul Blandine-Luc un adevărat roman, alcătuit după legile lui proprii, cu mari intuiţii psihologice, cu multă poezie şi de o mare lecţie umană-încât, de bună seamă, a transforma tot acest minunat roman în memorii, pentru a-l face să se acorde cu celelalte capitole documentare (presupunând că veţi decide pentru soluţia aceasta) mi se pare totuşi un sacrilegiu".

Portrait de l'écrivaine à l'âge mûr

Si on regarde la photo la plus connue de Margareta Miller-Verghy[652], celle sur laquelle, assise, elle regarde un peu de côté, on remarque qu'elle n'est pas très belle, mais qu'elle n'est pas laide non plus. Si elle ne possède pas une beauté classique, ni un teint de lys, on observe en même temps des lèvres fortes, de coloration cuivrée. Les yeux expriment la fragilité, la bouche, par contre, cache quelque chose de fort. Sur la photo, les mains sont mollement jointes, le regard est droit, comme atténué par l'ombre d'un sourire ; elle semble regarder au-delà de l'objectif, méditant loin. L'expression est plutôt rêveuse. Au-delà des lignes fermes du visage on lit pourtant une légère tristesse, mais en même temps une grande force de caractère. Si on pouvait faire ressurgir le moment exact de cette photo, le silence qui l'entoure, on serait à même de comprendre dans ce regard ce qu'il y a à l'intérieur et de saisir à quoi elle pensait…

Dans son roman autobiographique, *Blandine,* elle esquisse son autoportrait de jeunesse : « Elle avait un mince visage pâlot au menton pointu, un très grand front caché sous des cheveux châtains dorés dont la frange descendait jusqu'aux sourcils, des yeux gris au regard légèrement myope un peu fixe et très doux, un petit nez sans importance, une bouche bien dessinée, ferme et tendre à la fois[653]. » Son portrait cache en fait les prédispositions que la femme mûre a vu s'épanouir en elle jusqu'au moment où elles sont devenues les traits de son caractère. Par exemple son large front « légèrement bombé à la racine des cheveux », exprime « selon la science chère à Lavater, une prédisposition marquée pour le mysticisme. Ce front fort peu saillant au-dessus des orbites, indiquait en même temps un manque absolu de défiance et même de prudence. Tout l'avenir d'une vie riche en magnifiques enthousiasmes et promise à maintes déceptions, se lisait inscrit sur ce délicat visage aux tempes nacrés, entouré du mystère émouvant de tout être jeune qui marche innocemment au-devant de sa destinée[654]. »

Ce portrait de jeunesse contient donc, en germe, ce qu'elle deviendra pendant sa vie d'adulte, et le changement que personne n'aurait pu découvrir à cette époque-là, elle-même ne sait pas comment se l'expliquer. « L'elfe un peu sauvage et solitaire devint plus tard une femme qui prenait plaisir aux fêtes, organisait sans se lasser des comédies de salon, des concerts, des soirées

[652]Voir Annexes, p. 3, deuxième photo.
[653] Margareta Miller-Verghy, *Une âme s'ouvre à la vie. Blandine*, Troisième partie, chapitre 9 « Portrait de Blandine ».
[654] *Ibid.*

costumées qu'elle animait avec un irrésistible entrain[655]. » La démarcation nette « comme un coup de hache qui devait diviser les deux personnalités successives » de l'écrivaine s'expliquerait peut-être aujourd'hui à l'aide de l'appareil de la science contemporaine, « par on ne sait quel obstacle survenu dans l'évolution de quelqu'une des glandes endocrines auxquelles il est de mode maintenant de tout rapporter[656]. » En réalité, elle ne comprenait et ne savait pas trop comment expliquer ce changement de personnalité et de style de vie. Quels en étaient les ressorts intimes ? Une possible explication pourrait être cette tendance au dédoublement dont on a remarqué la présence dans les destins des premières écrivaines.

La fille si précoce en intelligence et en sensibilité et si lente à s'épanouir du point de vue de la féminité, finira par devenir une femme capable d'organiser des soirées de salon, ce qui prouve qu'elle n'était plus timide et rêveuse. Plus tard elle deviendra une militante fervente pour la cause de la littérature féminine, éveillant la conscience assoupie des femmes. Malgré son esprit rêveur, elle fait, tout au long de sa vie, la preuve d'un dynamisme exceptionnel. Elle réussit à se forger une vie de femme libre et démontre qu'une femme peut être à la fois écrivain, gagner sa vie et continuer à créer. Ce sont autant de « visages » de Margareta qui témoignent de la richesse de sa personnalité.

Quel serait le secret de son existence ? Peut-être ce farouche amour de la vie, la volonté que son éducation a entraînée et renforcée, la rapidité du travail intellectuel qui a pu s'adapter facilement dans les diverses circonstances de la vie.

En effet, dans différentes étapes de sa vie, elle s'est montrée si différente, qu'on pourrait se demander quel est le trait invariable de son caractère. Nous sommes d'avis que ce qu'elle a gardé toute sa vie, dans les circonstances si diverses de la vie, a été la force du sacrifice. Elle l'a exercée depuis l'enfance, en se blessant les mains avec des épines, puis à l'époque de la jeunesse, en renonçant à son amour, et à la maturité par la charité, la philanthropie et le militantisme pour une cause juste. Le goût de l'absolu et de l'idéal, le désir de perfection morale sont les moteurs de cette attitude et le fait que cette quête de l'absolu l'amène finalement à l'art ce n'est pas curieux, car elle voit dans l'art l'instrument d'un engagement missionnaire.

[655] *Ibid.*
[656] *Ibid.*

Le sacrifice, elle le considérait beau en lui-même, par sa valeur, indépendamment de ses résultats, sans qu'il soit absolument nécessaire qu'il apporte un bonheur quelconque. Quand elle entendait des femmes se plaindre : « À quoi cela m'a-t-il servi d'être belle ? Ai-je été plus heureuse qu'une autre », elle répondait : « On n'est pas beau pour que cela serve à quelque chose ; on est beau pour être beau, et cela devrait suffire[657]. »

Dans le miroir des contemporains

Toutes les personnes qui ont connu Margareta ont été d'accord pour lui trouver seulement des qualités. Dans les yeux des autres elle a toujours été une personne singulière, douée d'altruisme, de générosité et possédant une qualité très rare : la sérénité. Cella, sa nièce favorite sentait en elle une grande force : « J'y sens seulement une force vive qui s'emploie et je te retrouve telle que tu dois être : artistique, énergique et créatrice[658]. » Marinette, sa lectrice de Nantes avec qui elle a entretenu une riche correspondance, continuée longtemps après avoir quitté la clinique, qui l'appelait « Petite Chose », appréciait la volonté de vivre et le pouvoir de franchir les obstacles, associés pourtant à une douceur extraordinaire : « Que penser de l'activité (pourtant fantastique) de la pauvre Petite Chose, douce, frêle, patiente, limitée dans tous ses mouvements par crainte d'accident. […] Plus intelligente, j'aurais pensé que là aussi, cette patience, cette douceur étaient l'effet de votre énergique volonté qui allait au bout avec la persévérance qu'elle apporte à tout ce qu'elle fait[659]. »

Grigore Ghica, son neveu, fait aussi d'elle un portrait remarquable : « Je n'ai jamais rencontré une personne tellement hors du commun ; elle acceptait avec sérénité et candeur le malheur qui l'avait frappé. Tolérante, gaie, elle charmait tout le monde et on oubliait qu'elle ne voyait plus. Tout le reste de sa vie, encore une trentaine d'année [après l'accident] elle n'avait pas changé. Elle avait une quantité énorme d'énergie ; elle a traduit de l'anglais les mémoires de la reine Marie avec une secrétaire : celle-ci lui lisait, elle traduisait en dictant[660]. »

---

[657] Margareta Miller-Verghy, *Une âme s'ouvre à la vie. Blandine*, Cinquième partie, chapitre 14 « Edouard Rod ».
[658] BNR, Mss. CC/9, f. 59, lettre datée 27 janvier 1920.
[659] BNR, Mss. CC/17, f.33, lettre datée Nantes, juillet.
[660] „Așa ființă excepțională n-am mai întâlnit, accepta cu seninătate, candoare, năpasta ce o lovise. Îngăduitoare, veselă, încânta, uitai că nu vede. Nu s-a schimbat tot restul vieții, mai bine de treixeci de ani. Avea prăpăd de energie, a tradus din englezește memoriile reginei Maria cu secretară. Îi citea, ea traducea dictând", Grigore Ghica, *op. cit.*, p. 141.

Kalustian, l'un de ses contemporains, qui fait sa connaissance en 1930, quelques années après l'accident qui la condamnera de manière irréversible à l'infirmité de « la lumière refusée », la caractérise comme « une écrivaine sensible, cultivée, pleine de talent, maîtrisant le français et l'anglais[661]». En dépit de la perte de la vue, elle a mené sa vie « avec une dignité et une bravoure absolument uniques, en gardant intactes les ressources de sensibilité, de générosité, de compréhension et d'exemplaire humanisme[662]. »

L'expression sereine et délicate de son visage ne cachait aucune ombre de tristesse, témoigne Lucia Demetrius, une autre contemporaine qui brosse son portrait, en mettant en évidence la grâce d'enfant, la luminosité du visage, les yeux purs et calmes pour lesquels la lumière sale, opaque des jours s'est presque éteinte, l'optimisme et la force de vivre. « Avec quelle tranquillité et quelle transparence elle fait des pas sur la voie de l'impalpable, avec combien d'assurance elle assied sa petite main sur le cœur des choses, comment elle réussit à refuser avec tant de délicatesse ce qui est passager, aléatoire ou superficiel », s'exclame Lucia Demetrius. Mais sa plus grande qualité est, selon elle, celle de vivre « dans la beauté », très loin de ce qui est « violence, haine, égoïsme, vulgarité[663]. »

Inventrice

Margareta Miller-Verghy n'a pas été seulement traductrice, écrivaine, animatrice de projets culturels, journaliste, folkloriste, directrice d'école et d'hôpital de guerre, auteure d'ouvrages didactiques et de littérature pour les jeunes. Comme si tant de passions et de préoccupations si variées n'ont pas suffi à remplir sa vie, elle a été aussi inventrice. Dans le journal *La Patrie* de 1908 il y a la publicité pour un métier à tisser, créé par elle-même. « Métier à tisser perfectionné Statu-Palma, brevet no.2965, Prix 40 francs. Adopté par la société Tzesatoarea, Ecole de Sériciculture, Les Domaines de la Couronne, le Ministère de l'Instruction publique. Contient 8 accessoires : navette, peigne, dévidoir, bobines, appareil à ourdir, etc. S'adresser à l'inventeur M. Miller-Verghy, Ecole Normale Cotroceni[664]. » Le métier à tisser est réalisé dans le but de faciliter l'essor du travail artisanal domestique, autant dans les écoles primaires que dans la famille. « Il est de dimensions très réduites, occupe une place de moins d'un mètre carré, est en

[661] L. Kalustian, *Simple note,* vol. 3, Edition Eminescu, Bucarest, 1983, p.174.
[662] *Ibid.*
[663] Lucia Demetrius, « Mărgărita Miller-Verghy », in *Timpul*, I[ière] année, mai 1937, nr. 9, p. 2.
[664] La Patrie, 1[ière] année, nr.51, Bucarest, Mercredi 23 avril (6 mai) 1908.

hêtre verni et son coût est de 36 lei loco. La toile tissée à l'aide de cet outil mesure 56 cm[665]. » Comme le montre son album d'art folklorique *Anciens motifs de décoration roumaine*, et *Anna Roth-Cabilovici, Amintiri, fapte şi documente. 40 de ani de activitate artistică (Anna Roth-Cabilovici, Souvenirs, faits et documents. 40 ans d'activité artistique)*, qui décrit la trajectoire de vie d'une femme passionnée par la broderie, Margareta Miller-Verghy s'est profondément intéressée à tout travail artisanal. En tant que directrice de l'Asile Elena Doamna elle a essayé d'éveiller et de cultiver chez ses élèves ce plaisir du travail manuel. Les petits objets réalisés par celles-ci étaient ensuite vendus à l'occasion des fêtes de fin d'année ou des bazars et l'argent obtenu était distribué aux enfants pauvres ou servait à l'entretien de la section de l'Asile.

En 1922-1923, Margareta Miller-Verghy a eu l'idée de réaliser un film. C'était l'époque des films muets et son film aurait été probablement parmi les premiers de Roumanie. Il s'appelait *Les Fantômes du passé*. Nous avons trouvé à ce sujet une réponse à une requête adressée par elle-même au Ministère de l'Intérieur : c'était une approbation. « Étant donné la résolution de M. le Sous-secrétaire d'Etat Franassovici au sujet du film présenté au Ministère de l'Intérieur, j'ai l'honneur de vous faire savoir que le ministère approuve en principe la réalisation du film *Fantomele trecutului.* À M. Ilie Cambrea.[666] En effet, elle avait utilisé le pseudonyme Ilie Cambrea qui est un nom masculin pour avoir plus de crédibilité. Nous n'avons pas trouvé d'autres documents sur la réalisation du film. L'hypothèse que nous avançons est celle que finalement, elle y a renoncé, probablement à cause de l'accident.

Une autre idée qu'elle a eue et dont nous avons découvert des documents d'archive est celle concernant la réalisation d'une station d'héliothérapie située sur le boulevard Kiseleff, le quartier le plus élégant et sélect de Bucarest. En quoi consistait le projet ? Un terrain entouré par une palissade en bois de sapin, dans le périmètre duquel on avait mis du sable et fait installer des chaises et des tables, des douches, des affiches, des réclames, devait devenir une sorte de plage pour les amateurs de bains de soleil et de moyen de guérison pour ceux qui avaient besoin

[665] „Războiul Statu Palmă e construit cu scopul de a înlesni în Şcoalele primare şi în familie dezvoltarea industriei casnice. El e foarte mic, ocupă loc mai puţin de 1 mp, e de fag, lustruit, costă 36 lei loco (……), pânza ţesută la acest război are lăţimea de 56 cm.", Războiul Statu Palmă Métier à Tisser, Brevet cu nr. 2965, BNR, Mss. CCXX/11, f. 89.

[666] „Ministerul de Interne, 1 ianuarie 1924, Serviciul Presei: Domnule.În temeiul rezoluției puse de Dl Subsecretar de Stat Franassovici pe subiectul de film ce ați înaintat Ministerului de Interne, am onoarea a vă aduce la cunoștință că acest minister aprobă în principiu alcătuirea filmului *Fantomele trecutului*. Dlui Ilie Cambrea.", BNR, Mss. CCXX/11, f. 52.

d'ensoleillement pour cause de maladie. Les coûts pour la réalisation de cet espace étaient de 80.000 lei. [667]

Le dossier d'archive comprend des requêtes adressées à « Monsieur l'Administrateur de la Maison des Bois », au « Secrétaire Général du Ministère de la Santé », à d'autres personnes concernées, ou des invitations à l'occasion de l'inauguration, comme ce document dont nous reproduisons un fragment : «Monsieur le docteur, étant au courant par les travaux de plusieurs sommités médicales des bénéfices de la cure de soleil autant dans les affections lymphatiques, scrofuleuses, etc., que dans les anémies, débilités, convalescence, on a fait aménager sur la Chaussée Kiseleff dans un lieu très bien exposé (derrière le Foyer Sf. Ecaterina, sur la nouvelle allée latérale), un terrain pour la cure de soleil de 640 mètres carrés, qui dispose de tous les perfectionnements d'une installation moderne. Notre but est de procurer à un très grand nombre de malades et d'enfants qui ne peuvent pas bénéficier d'une telle cure à la montagne ou à la mer, les avantages incontestables de la cure de soleil et d'air, selon le système Lahman. Je vous prie donc de nous accorder votre concours pour mener à bien cette initiative et de participer à l'inauguration de ce terrain qui aura lieu dimanche 16 août à 11 heures, en présence des autorités locales et de la presse. Ce lieu est situé à gauche de l'Arc de Triomphe, sur l'Allée Ştefan Sihleanu. La Société Helios, sous la direction d'un comité de médecins[668]. »

L'Autre Lumière. Une radiographie de la souffrance

Le roman *Cealaltă lumină (L'Autre Lumière)* écrit en français et traduit par l'auteure en roumain, paraît en 1944. Deux décennies sont passées depuis son accident. Le processus d'écriture semble avoir été long et sinueux. La substance du roman émerge de l'expérience

[667] „Deviz pentru o staţiune de helioterapie pe Şoseaua Kiseleff : 1. Imprejmuire din scânduri de brad ; 2. pânză pentru perdele şi învelitoare, instalarea unui closet şi duşuri, nisip, mese simple de brad, scaune obişnuite, afişaje, reclame ziare, costuri 80.000 lei", BNR, Mss.CCXX/11, f. 55.

[668] „Dle doctor, cunoscând din lucrările mai multor somități medicale beneficiile curei de soare în afecțiunile de natură limfatică, scrofuloasă, artritică etc., precum și în stările de anemie, debilitate, convalescență, am amenajat la Șoseaua Kisseleff într-un loc bine expus (în dosul leagănului Sf. Ecaterina, pe noua alee laterală), un teren pentru cura de soare de 640 mp, întrunind toate perfecționările unei instalațiuni moderne. Scopul urmărit este de a procura marelui număr de bolnavi și de copii care nu pot beneficia de cura de soare la munte sau la mare, avantajele necontestate ale curei de soare și de aer la șes, după sistemul Lahman. Vă rog așadar să ne acordați concursul dumneavoastră pentru a folosi spre binele tuturor această nouă inițiativă. Și să binevoiți a lua parte la inaugurarea acestui teren de cură ce va avea loc Duminică 16 august ora 11, în prezența autorităților comunale și a presei. Locul se află în stânga Arcului de Triumf, Aleea Ștefan Sihleanu. Societatea Helios, sub direcțiunea unui comitet de medici" Cereri adresate „Domnului Administrator al Casei Pădurilor", cu concursul domnului Secretar General al Ministerului Sănătății, semnate Margareta Miller-Verghy, Preşedinte Societatea Casa Artei, 7, strada Câmpineanu. Documentele reprezintă scheme, cereri, rugăminți în scopul realizării acestui teren, f. 57, iulie 1925.

tragique de la perte de la vue et de la découverte de *l'autre lumière,* la lumière de l'esprit. Évocation de l'événement tragique auquel l'écrivaine a survécu, même si elle fut mutilée à vie, le travail d'écriture l'a aidée, à coup sûr, de sortir de son labyrinthe. Comme dans le premier roman, *Théano,* la création a la dimension cathartique et lui sert de compensation pour la souffrance. Transgresser sa douleur et en faire matière littéraire est aussi le conseil de Cella Delavrancea qui l'a accompagnée dans cette expérience de passage par les enfers.

Au moment de la parution du roman l'écrivaine a 79 ans, aussi le roman *Cealaltă lumină (L'Autre Lumière)* est-il le roman de la maturité artistique de Margareta Miller-Verghy. Par la maîtrise des techniques narratives, le roman n'est plus de la prose poétique, comme *Théano,* le style a évolué vers un discours épique coloré par de fines notations psychologiques, jouant souvent sur les effets de suspense. L'observation précise et minutieuse des états physiques et psychiques et la tonalité dramatique qui acquiert quelquefois des accents pathétiques font du texte une véritable anatomie de la souffrance.

Le noyau épique, tiré de la biographie de l'auteure, est simple : l'héroïne se trouve hospitalisée dans la clinique du docteur Sourdille de Nantes où elle subit deux opérations pour regagner la vue qui lui valent deux années d'immobilité, à la suite desquelles elle ne récupère que dix pour-cent de la vue. Confrontée à la perspective de la mort, l'héroïne plonge dans son passé pour y apporter des images de son existence passée. Elle opère donc un retour sur son passé et la mémoire est cette fois-ci volontaire. Parmi les fantasmes du passé, elle retrouve la liaison secrète avec un homme marié, l'époux de sa meilleure amie. Le roman surprend le lent processus de passage de l'existence commune à une autre, supérieure.

De facture autobiographique, tout comme les autres romans, *Cealaltă lumină (L'Autre Lumière)* a beaucoup de points communs avec le roman précédent, *Théano.* Le schéma narratif est à peu près le même : le personnage principal, une femme, vit hors du monde dans un éloignement voulu ou fortuit. Elle apprend, à travers des expériences qui constituent de vraies leçons de vie et qui lui font découvrir le vrai sens de l'existence, à dominer la souffrance et à en sortir victorieuse. Dans le cas de ce roman c'est la souffrance physique qui la mène à la spiritualité, tandis que dans l'autre c'était le parcours de la souffrance affective, psychique, de la nuit de l'esprit, à la lumière. Le roman est donc centré, comme l'autre d'ailleurs, sur la vie intérieure de l'héroïne. En effet, chaque roman et même les nouvelles ont un personnage féminin autour duquel se construit la

narration, la galerie des femmes de Margareta Miller-Verghy représentant, pour la plupart, des *alter-ego* de celle-ci.

De même que *Théano,* ce roman n'a pas été remarqué par la critique, car le roman a eu l'inconvénient de paraître dans un contexte historique et politique totalement défavorable. Une seule critique, signée par Marcel Chirnoagă, parue dans la revue *Universul literar* semble le remarquer. La chronique met en évidence les qualités du roman : c'est, selon le critique, un document véridique d'une souffrance physique qui mène à la paix de l'âme, le dramatisme et la mesure stylistique en sont les principales caractéristiques. L'idée hautement morale et l'unicité de l'expérience font penser à *La Symphonie pastorale* de Gide, remarque l'auteur, mais le parallélisme est seulement extérieur, car, tandis que chez Gide l'expérience est de nature intellectuelle, dans *Cealaltă lumină (L'Autre Lumière)* l'accent est mis sur les vérités morales et spirituelles.

Malgré le peu de reconnaissance de la part de la critique, le roman reçut en 1945 le prix « General Constantin et Maria Burghele » de l'Académie, en valeur de 4000 lei, à la suite du rapport rédigé par Mihail Sadoveanu, soutenu pendant la séance de 3 juin 1945, qui y remarque la beauté de l'écriture, « l'analyse de la douleur et l'évolution de celle-ci vers la vraie lumière, la finesse que seulement une longue souffrance peut polir », « les préoccupations morales d'une parfaite noblesse[669] » de l'écrivaine. « Madame Miller-Verghy, est une écrivaine très connue. Elle a réalisé aussi une traduction en français de l'œuvre poétique d'Eminescu. Dans ses œuvres, elle a porté une attention spéciale aux préoccupations morales d'une noblesse particulière. Celles-ci sont en rapport avec l'infirmité qui a altéré son être de chair, ouvrant son âme vers une lumière pure et éternelle. Ainsi dans cette souffrance cherche-t-elle le sujet de ce roman, avec les tourments, les indécisions et la victoire finale qui s'épanouit dans ces pages. Le livre est bien écrit, l'analyse de

[669] Cf. *Analele Academiei Române,* Tomul LXIV (1943-1945), *Monitorul Oficial și imprimeriile Statului*, Imprimeria Națională București, 1946. Le prix a été en valeur de 4000 lei. En ce qui suit nous offrons, pour les lecteurs roumains, le texte entier du rapport, soutenu lors de la séance de 3 juin 1945 par Mihail Sadoveanu : „Doamna Mărgărita Miller-Verghi e o scriitoare mult cunoscută. Domnia sa a încercat și o traducere în limba franceză a operei poetice a lui Eminescu. În lucrările sale, domnia sa a adus totdeauna o grijă artistică deosebită și preocupări morale de o desăvârșită noblețe. Acestea din urmă poate ar fi ca să le punem în legătură cu infirmitatea ce i-a umbrit ființa pământească, deschizându-i însă sufletul spre o lumină pură și eternă. În această durere își caută domnia sa subiectul romanului ce ne înfățișează, și cu frământările, șovăirile și biruința ultimă îi înflorește paginile. Cartea e frumos scrisă: analiza durerii și evoluția ei spre lumina cea adevărată, dusă cu măiestria pe care numai o îndelungată suferință o poate ascuți. Dacă e adevărat că autoarea a putut găsi în durere o răscumpărare prin spiritualitate, răsplata ce i-ar putea da Academia i-ar fi o mângâiere în plus în această necăjită viață pământească. Propun cartea d-nei Mărgărita Miller-Verghi la premiul Năsturel." Le prix Năsturel a été remplacé par le prix General Constantin și Maria Burghele.

la souffrance et son évolution vers la vraie lumière, menée avec la maîtrise que seule une longue peine peut rendre touchante. S'il est vrai que l'auteure a pu trouver dans la douleur une expiation par la spiritualité, la récompense que l'Académie lui offre serait un soutien apporté à cette malheureuse vie sur la Terre. Je propose le livre de Mme Miller-Verghy pour le prix Năsturel[670]. » Le prix Năsturel a été pourtant remplacé par le prix General Constantin et Maria Burghele.

Auteure dramatique. Combats et échecs

« Vous êtes la plus douée des écrivaines dramatiques que nous ayons et ce mérite doit être reconnu. Et il sera reconnu[671] », affirmait Mihail Dragomirescu, l'un des plus grands théoriciens et critiques de la période de l'entre-deux-guerres, dans une lettre adressée à Margareta Miller-Verghy. Étaient-ce des paroles de complaisance ? On en doute. Il est cependant difficile d'affirmer que Margareta Miler-Verghy est ou sera une « grande auteure dramatique ». Autant Christine Planté que Béatrice Didier remarquent le manque de penchant des femmes pour ce genre littéraire, la dernière expliquant le phénomène comme le rejet par celles-ci des genres littéraires qui supposent un contact direct avec le public : le pamphlet, le théâtre.[672] Serait-elle l'exception qui confirme la règle ?

Les pièces de théâtre de Margareta Miller-Verghy, dont la plupart sont encore à l'état de manuscrit, représentent la partie la moins connue de son œuvre. Son penchant pour le théâtre date de la plus petite enfance et nous avons vu comment elle aimait jouer des pièces, dès ses premières années de l'enfance. Puis, à mesure qu'elle avance en âge, elle est tentée par l'écriture dramatique. À la différence d'autres écrivaines elle est attirée par ce genre, le considérant probablement plus efficace pour défendre une thèse, plus éducatif.

Actuellement, dans les deux archives de l'écrivaine, celles de la Bibliothèque de l'Académie et celles de la Bibliothèque Nationale, il y une dizaine de pièces manuscrites : *Triumf, După bal, Ţarul foamei, Ion Argatul, Romancho, Zbucim, Streinul, Nemesis, O lume nouă, Pasărea albastră*[673], *Cucoana Zamfira Afinoaia*, Comedie într-un act[674], *Lord August*[675]. À celles-

[670] *Ibid.*
[671] „Ești, desigur, cea mai dotată scriitoare dramatică din câte avem și acest merit trebuie să ți se recunoască. Și ți se va recunoaște.", BNR, Mss. CXCII/8, f. 130.
[672] B. Didier, *op. cit.*, p. 9.
[673] BAR, Mss. A 3821/II, Mss. 1-8, Mss. 9-11.
[674] BNR, Mss.CDXXXV/7.

ci s'ajoutent une autre dizaine de pièces qui ont été représentées soit sur les scènes des théâtres bucarestois, soit à la Maison d'Art, soit à la radio, comme pièces radiophoniques : *Papillons* (Maison d'Art), *Petru tine* (Théatre National, répétée mais non-jouée), *Idiotul* (admise par le Comité de lecture du Théâtre National), *Prinţul cu două chipuri* (représentée sur la scène du Théâtre National), *Garden-Party* (représentée au Théâtre de Cluj), *Afin şi Dafin* (Teatrul Tineretului, Bucarest), *Căluţul cocoşat* (pièce pour les enfants, Théâtre Ţăndărică, Bucarest), *Gura lumii* (théâtre radiophonique), *Frédéric Chopin* (théâtre radiophonique), *Piotr Ilici Ceaicovski* (théâtre radiophonique)[676].

Les sources d'inspiration pour le théâtre sont tantôt les scènes de la vie de société, tantôt les contes comme dans le cas de *Afin et Dafin, Le Prince à deux visages*, tantôt des vies de personnalités de la culture. La pièce *Papillons*par exemple, jouée à la Maison d'Art, lors du festival organisé en faveur des étudiants-artistes de Paris, est réalisée selon les conventions d'une écriture facile, de divertissement, de cour. Le personnage principal est Pierre Damien, un séducteur, qui a la réputation de ne manquer à aucune femme au moins un baiser. Il se prend pour collectionneur de sourires et tel un papillon il se les approprie. L'écriture dramatique est pourtant bien construite et la pièce enchante par l'humour, le sourire sournois. À côté des scènes d'un humour pétillant, on trouve des répliques très réussies sur la sérénité, l'harmonie.

Si l'écrivaine aborde un genre littéraire, elle obéit principalement à des motifs d'ordre artistique, littéraire et même moral, tant il est vrai que chez elle, il est impossible de séparer l'œuvre de son but d'élévation morale. En théâtre, elle fait des ébauches, en utilisant souvent des sujets empruntés aux contes. La pièce *Prinţul cu două chipuri* (*Le prince à deux visages*), écrite d'après un conte d'Eufrosina Palla, ressemble à *La Belle et la bête*. Le héros a deux visages : celui qu'on voit, qui est beau, avec des traits humains, et l'autre, de derrière, qui est hideux, inhumain. Il est voué, dès sa naissance, à cette dualité monstrueuse qui le rend un hybride. Son âme est le théâtre d'une lutte continuelle entre le bien et le mal. Finalement, c'est le bien qui triomphe, comme dans tous les contes : une princesse se sacrifie pour que son ami soit sauvé, les deux protagonistes se marient et tout se termine par un *happy-end*.

---

[675] BNR, Mss. CCCXV/10-11.
[676] Mărgărita Miller-Verghy, *Blandina*, Editura Dacia, Cluj-Napoca, 1980, p. 398.

La représentation de la pièce *Prinţul cu două chipuri* (*Le prince à deux visages*) au Théatre National de Bucarest est accueillie par un article diffamant signé par un critique obscur, Gh. Nenișor, qui porte des jugements très sévères. La pièce est traitée de médiocre, chaotique. Le « critique » considère que le sujet ne peut attirer ni les enfants, ni les adultes, il reproche à la pièce d'être trop sérieuse. « Or, *Le prince à deux visages* est créé sur un plan tragique, sévère, sérieux, où il manque la moindre tentative de glisser vers le comique », il lui reproche aussi de mener le conflit sur un plan idéologique, où manque « toute possibilité de matérialisation[677] ». Après les reproches à l'adresse de l'auteure, il passe à des critiques sévères à l'adresse de la mise en scène. Il soutient que celle-ci aurait pu sauver la pièce, par des décors donnant l'impression de relief, de profondeur, d'irréel, de fantastique et par un rythme plus rapide des tirades.

Devant l'échec de cette pièce, Margareta affiche un fier stoïcisme. Si les difficultés des premiers essais littéraires étaient liées à l'incompréhension due aux débuts de la littérature féminine, celles de la dernière partie de sa vie sont dues à un autre type d'incompréhension, cette fois-ci délibérée, celle de l'époque communiste. Maintenant on lui reproche le manque d'objectivité, ce qu'elle écrit ne correspond pas à l'idéologie du réalisme socialiste, fondée sur « le matérialisme dialectique » et les sujets de ses pièces ne sont pas liés aux « nouvelles » réalités – les transformations politiques, sociales et culturelles du pays.

La pièce *Afin şi Dafin* est accueillie de la même façon en 1951. C'est aussi une pièce inspirée du folklore roumain qui utilise un conte recueilli par Petre Ispirescu. L'intrigue en est longue et compliquée : une famille royale qui n'a pas d'enfants recourt à une fleur ayant des vertus magiques. La potion extraite de cette fleur est bue par la reine, mais quelques gouttes sont avalées aussi par la cuisinière du palais. Les deux femmes, de condition sociale si différente, donnent naissance ä deux garçons qui deviennent presque frères et dont les destins seront imbriqués.

En dehors des motifs très présents dans les contes : celui du couple royal sans enfants, celui de la chambre interdite, du coup de foudre, du voyage initiatique, du sacrifice, du mariage heureux après des mésaventures, la pièce se construit sur l'idée d'amitié fraternelle et de sacrifice.

[677] „Or, *Prinţul cu două chipuri* este creat pe un plan tragic, sever, serios, de unde lipseşte cea mai mică schiţă de alunecare în domeniul comicului simplu, brutal dacă vreţi, care este singurul capabil de a stabili partea de legătură dintre scenă şi sală", „Prinţul cu două chipuri de Margareta Miller-Verghi la Teatrul Naţional", découpage de journal *Adevărul literar*, 1937, BNR, Mss. CCXCVII/8, f. 223.

Les aventures des deux amis les mènent vers une jeune princesse, Kiralina, enfermée par son oncle, Negru Împărat, dont Dafin tombe amoureux. Ils réussissent, au prix de nombreuses péripéties, à la délivrer. Devenus roi et reines, Dafin et Kiralina se confrontent à une nouvelle épreuve : la princesse tombe malade. Afin sauve la femme de Dafin mais ce dernier, trompé par quelqu'un de la cour devient jaloux. À force de dire la vérité, Afin se transforme en pierre. Le roi Dafin a des remords et il est capable de sacrifier son fils pour ranimer Afin. La pièce se termine pourtant en *happy-end,* l'enfant est sauvé et ses parents, Dafin et Kiralina continuent leur règne heureux. Au-delà de la trame épique de conte où le réel rejoint souvent le miraculeux, il y a toutefois des idées et des symboles qui confèrent au texte une profondeur symbolique. Le schéma se construit ainsi : l'Interdiction, la Tentation, l'Amour, le Remords, le Sacrifice, l'Amour accompli. La dernière partie surtout acquiert une dimension psychologique et mythique en même temps : les deux protagonistes se confrontent au conflit entre l'amour et le devoir et leur capacité de dépasser l'amour paternel et maternel les rapprochent des figures bibliques tels Avraam ou Jésus.

Dans le dossier de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine[678] qui contient la pièce, il y en a les versions successives, la première écrite à la main, avec beaucoup de ratures qui attestent le travail intense d'écriture, puis la deuxième version, avec une intrigue longue et compliquée et la troisième, remaniée, raccourcie de cinq actes à trois. Dans le même dossier il y a deux comptes rendus qui ne sont pas signés. C'est l'époque où la Censure fonctionne déjà et au moment où l'on veut publier un livre ou représenter une pièce, on doit soumettre l'œuvre à son jugement. Les personnes qui remplissaient cette fonction étaient en général des « fidèles » du régime, incultes par surcroît, leur rôle était de signaler les passages fâcheux, qui entraient en contradiction avec l'idéologie officielle.

Le premier compte rendu met d'abord en valeur les atouts de la pièce : l'hymne, suggestif et émouvant, à l'amitié : « L'auteure a réussi à rendre le contenu du conte, a créé l'atmosphère, a réalisé des tableaux particulièrement dramatiques, a employé une langue vive et suggestive[679]. » Très rapidement, il passe à des observations critiques et la plus grave, formulée d'une manière

[678] BAR, Mss. A. 3821/II, 4, 1951, *Afin şi Dafin*, piesă de teatru în 3 acte, un prolog şi 9 tablouri inspirate din folclorul românesc.

[679] „Autoarea a reuşit să redea conţinutul basmului, a creat atmosfera, a realizat unele tablouri deosebit de dramatice […] foloseşte o limbă vie, sugestivă'', BAR, A. 3821/II, Mss. 4.

typiquement communiste, est celle de mysticisme. « Il est abusif de parler de l'existence d'un esprit qui flotte sur les deux protagonistes[680]. » L'une des plus graves accusations qu'on pouvait formuler à l'époque était celle de mysticisme, les plus grands auteurs, tel Lucian Blaga, n'ont pas été exempts. Les autres reproches sont : « l'aspect sensuel » de l'amour entre Dafin et Kiralina, le *spleen* dont souffre Kiralina, la préciosité du style.

Le deuxième compte rendu, toujours non-signé, est encore plus critique, et en 5 pages, il met en valeur aussi les réussites qui sont moindres en comparaison des échecs. Le rapport comporte les observations nécessaires pour que la pièce puisse apparaître sur les planches, les modifications sont exigées par le contexte politique, marquée par « l'expérience soviétique ». Les recommandations que l'auteur inconnu lui fait sont liées premièrement au contenu : la passion de Dafin pour Kiralina ne doit pas être traitée d'une manière érotique : « Les répliques et les tirades d'amoureux de Dafin ne sont pas véridiques[681]. » La pièce s'adresse aux enfants, aussi le texte doit-il correspondre à leur psychologie, et surtout à l'éducation communiste de ceux-ci, affirme le compte rendu. Les autres observations sont liées au style : « un style poétique déplaisant, trop fleuri, précieux, qui va quelquefois vers une poétisation excessive[682]. »

Si dans les archives de la Bibliothèque de l'Académie on trouve la plupart de ses pièces en manuscrit, les archives de la Bibliothèque Nationale contiennent des traces épistolières à propos de l'activité de dramaturge de Margareta Miller-Verghy. Ainsi l'écrivaine a essayé de publier ses pièces à plusieurs reprises et la correspondance avec Mihail Dragomirescu en contient beaucoup d'informations. Une première lettre de Mihail Dragomirescu, datée le 19 novembre 1922 signale à l'écrivaine, que, malgré ses occupations extrêmement diverses et contraignantes, « Ateneu, Casa Școalelor (Maison des Écoles), Teatru, Universitate, Universitatea liberă (L'Université libre), Institutul de Literatură (L'Institut de Littérature) », il s'est occupé de sa demande de publier trois pièces. Pour le moment, le résultat est décourageant. Le fond pour cette année, réduit à 4000 lei, est déjà épuisé. En plus, on ne peut pas éditer trois pièces dans un même livre, ce serait trop long.[683] Dans une autre lettre, arrivée six mois plus tard, Mihail Dragomirescu annonce une bonne nouvelle : « Moi je suis à la fois idéaliste et réaliste. J'ai réussi à dissiper l'atmosphère qu'on te

[680] „Este nejust să se considere că un duh neobișnuit plutește asupra celor doi eroi ai basmului'', *ibid.*
[681] „Replicile și tiradele de îndrăgostit ale lui Dafin nu pot fi valabile'', *ibid.*
[682] „neplăcut stil poetic care merge uneori la poetizări excesive, la un limbaj prea înflorat, prețios. Stilul trebuie făcut mai simplu, mai concis", *ibid.*
[683] BNR, Mss. CXCII/8, f. 128, lettre datée 19 nov. 1922, en-tête : Institutul de Literatură.

faisait ici et on espère que jusqu'au 1er mai j'aurai dans la Bibliothèque Casei Școalelor, au moins un de vos drames[684]. » Le critique lui demande des excuses d'avoir tergiversé ainsi, tout a été dû à son état précaire de santé et à son emploi du temps très occupé. « En partie, c'était la faute des circonstances et des gens[685]. » À la fin de la lettre Mihail Dragomirescu s'excuse encore une fois et reconnaît qu'il n'oublie jamais ce qui est bon et beau.

En juin, il écrit à Margareta pour lui proposer de publier la pièce *Pentru tine (Pour toi)* qui était jouée au Théâtre National, mais en septembre il se plaint de nouveau des prix très hauts, car il paraît que l'écrivaine insistait à éditer les trois pièces en un seul volume. [686] Finalement aucune pièce de Margareta Miller-Verghy n'a été publiée, ni à l'époque de l'entre-deux-guerres, ni plus tard. C'est un chapitre de son œuvre qui attend encore dans les archives.

Un roman policier : *La princesse en crinoline*

Pendant la longue période d'immobilité passée à Nantes, dans la clinique du docteur Sourdille, Margareta s'était liée avec une femme lettrée, Marinette, engagée pour lui faire la lecture, envers qui elle garda toujours une profonde reconnaissance et une vive amitié. Pour lui faire passer le temps, Marinette lui lisait toutes sortes de romans dont des romans policiers. C'est de cette époque-là que date, paraît-il, le goût de l'écrivaine pour les romans policiers. Comment lui est venue l'idée d'en écrire un ? Nous ne savons pas.

Si un critique comme Eugen Lovinescu lui a reproché – et peut-être non sans raison –une vision trop idyllique du monde, due probablement à sa foi dans les valeurs morales, dans le roman *La Princesse en crinoline* l'écrivaine enfreint ses préoccupations éthiques et crée un vrai roman policier, selon tous les conventions du genre, avec comme point de départ un crime. La vieille princesse Mazuridis est tuée un soir par un inconnu qui s'était introduit dans son palais. Apparemment le but du crime est le vol d'anciens documents et des bijoux de la famille. Le suspect numéro un est considéré le fils de la princesse, qui lui avait rendu visite ce soir-là. Repoussé par celle-ci et vivant loin, car il a contracté un mariage déshonorant, avec une actrice de

[684] „Eu sunt și idealist și realist. Am reușit să risipesc atmosfera ce ți se făcea aici și sperăm că până la 1 maiu să am în Biblioteca Casei Școalelor, cel puțin o dramă de-a dumitale," BNR, Mss. CXCII/8, f.130, Lettre datée 13. III. 1923.
[685] „Împrejurările și oamenii sunt de vină în mare parte", *ibid.*
[686] *Ibid*, f. 133, Lettre datée 14 sept. 1923.

cirque, non conforme à l'étiquette de la famille noble dont il faisait partie, il est venu ce soir-là en espérant recevoir quelque argent de la part de sa mère.

Les moments de suspense sont très bien distribués tout au long du roman qu'on lit « à bout de souffle ». La vie de la princesse est dévoilée petit à petit et le mystère en est dissipé vers la fin, où l'écrivaine introduit des fragments de journal appartenant à une femme, Malvina Heck, dont la vie a été liée à celle de la princesse, au moment où celle-ci, malade, après la disparition de son fils, a été internée dans la clinique d'un psychiatre célèbre, qui est tombé amoureux de la jeune princesse. La secrétaire-infirmière, qui était cette femme, se voit ainsi usurper l'intimité avec le docteur. De ce sentiment de jalousie profonde naît la révolte et le désir de se venger, qu'elle aura mis en œuvre, vingt ans plus tard, par son fils. Celui-ci est chargé par sa mère de voler le testament de la princesse pour se donner pour le vrai fils de la princesse. La trame est compliquée et il y a deux fils narratifs qui se rejoignent à la fin construite sur le modèle du *happy-end*.

La Princesse en crinoline est un véritable roman policier qui respecte le canon du genre, mais le dépasse en même temps par les qualités de style que Margareta Miller-Verghy a déjà acquises en écrivant les autres romans. Ainsi y excelle-t-elle dans l'art des descriptions et des portraits qu'elle réalise avec la minutie d'un peintre, dans la réalisation des cadres, des atmosphères.

Les dernières années. Des années de repli (1944-1953)

Margareta a connu, dès son enfance, le souci de ne pas avoir sa maison, sa chambre, souci auquel elle continuera de se confronter dans sa vie d'adulte, jusqu'au moment où elle finira par habiter, après bien des déboires, un « foyer » (qui ne sera pas le sien non plus). En effet, dès son enfance elle a vécu à l'étranger, la plupart du temps à la Pension Richardet, où elle a été hébergée pendant la période des études. À l'époque de l'adolescence et de la jeunesse, elle a habité la maison de la rue Primăverii où il y avait le pensionnat et où sa mère a mis assez de temps pour lui accorder une chambre personnelle. Plus tard, au moment où elle est devenue directrice de l'Asile Elena Doamna, elle y était logée. Aussi a-t-elle continué cette vie errante qui, vers la fin de la vie s'est associée à la solitude.

À partir du 11 mars 1931, l'écrivaine habite, dans des conditions fort modestes à l'Asile pour les vieillards „Mitropolitul Ghenadie", situé au numéro 78 de la rue Labirint[687]. Elle y vivra ses dernières années. Humiliée et exclue, cloîtrée dans sa chambre, elle traverse toutefois cette période de sa vie avec courage et dignité. Dans ces années de repli, contrairement à ses débuts, elle éprouve le besoin de sécurité sociale et cherche, au prix de nombreuses requêtes adressées aux autorités communistes, à s'assurer un abri et sa subsistance. Ainsi, en 1941, elle reçoit la qualité de membre active de la Société des Écrivains Roumains[688], qualité qui lui donnait le droit d'avoir une pension de retraite et celui d'habiter la petite chambre de l'asile Ghenadie.

Les documents que nous possédons de ces dernières années témoignent de la situation très précaire dans laquelle elle vivait. Ainsi une attestation émise le 7 août 1949 prouve le fait qu'elle est membre de l'Union des Ecrivains Roumains pour pouvoir continuer à rester dans l'Asile Ghenadie : « Nous prions les autorités en droit de tenir compte de l'état physique et de la situation matérielle de Mme Margareta Miller-Verghy et de répondre à sa demande de continuer à habiter à l'Asile Ghenadie[689]. » Une autre, délivrée toujours par l'Union des Écrivains Roumains, dans un langage typiquement communiste, utilisant des termes comme « tovarăşa [la camarade] », « câmpul muncii [champ du travail] » atteste qu'elle a droit à une deuxième chambre, en dehors de celle qu'elle habite. « Nous prions qu'on respecte ce droit à la camarade Margareta Miller-Verghy, d'autant plus qu'elle est aveugle et qu'elle a besoin d'une personne chargée de veiller sur elle. On certifie aussi que la camarade Margareta Miller-Verghy est dans le champ du travail et qu'elle travaille sans cesse dans le domaine de la littérature[690]. »

---

[687] BAR, Mss. 3821, IV/4, Patriarhia Română, Sf. Mitropolie a Ungro-Vlahiei, Arhiepiscopia Bucureștilor, Secția economică, București, 11 martie 1931, Direcțiunea Azilului „Mitropolitul Ghenadie", str. Labirint: „Vă facem cunoscut că am aprobat ca D-ra Miller-Verghy să locuiască în camera ce a fost ocupată de către decedata d-nă Sandorf, iar pentru servitoare camera mică de care vorbiți în scrisoarea adresată I.P.S. Patriarh. Semn. Președinte Eforiei Azilului."

[688] BAR, Mss. 3821, IV/5, Societatea Scriitorilor Români, nr.380, București 15 iulie 1941: „Stimată Doamnă, În urma propunerii comitetului de conducere și în conformitate cu prevederile Statutului și Regulamentului S.S.R., adunarea generală anuală, ținută la 18 mai a.c. v-a admis membră activă a Societății Scriitorilor Români. Felicitându-vă în chipul cel mai cordial pentru această meritată recunoaștere a activității dv.literare, avem onoarea a vă ruga să binevoiți a trece pe la sediul Societății, spre a îndeplini obligațiile cerute de state(...)" Președinte I. Herescu.

[689] BAR, Mss. 3821, IV/7, Adeverință eliberată de Uniunea Scriitorilor din Republica Populară Română, 7 aug. 1949: „pentru a putea rămâne și în viitor în Azilul Ghenadie. Rugăm autoritățile de resort să aibă în vedere starea fizică și situația materială a dnei MMV și să-i satisfacă rugămintea de a continua să locuiască la Azilul Ghenadie."

[690] BAR, Mss. 3821, IV/8, Uniunea Scriit, 1949, Adeverință de membru: „și în această calitate are dreptul la o cameră de lucru în afară de camera pt locuit. „Rugăm să se respecte acest drept, tov. Margarta Miller-Verghy, cu atât mai mult cu cât este oarbă și are nevoie de o pers.care s-o îngrijească. Certificăm de asemenea că tov. Margarta Miller-Verghy se află în câmpul muncii și că lucrează necontenit în domeniul literaturii. 7.09.1949.

Les tribulations par lesquelles elle passe sont nombreuses. Une réponse à une autre requête atteste le fait qu'un de ses livres (probablement *Cealaltă lumină*, paru en 1944) a été déclaré inapte à être diffusé.[691] Dans une série de documents adressés aux autorités elle raconte comment, arrivant àl'asile en 1931 (à l'époque, la directrice était Eufrosina Palla, qui avait occupé cette fonction 26 années ; celle-ci, à force de l'âge avancé, avait quitté le poste, étant remplacée par Alexandra Grințescu), elles'est fait installer par ses propres frais une salle de bains. La nouvelle directrice, n'étant pas au courant, avait inscrit la salle de bains dans l'inventaire du foyer. Avec le temps les cent personnes du foyer avaient commencé à se servir de cette salle de bains. La situation était devenue impossible et, submergée des tracas, elle demandait dans une requête accompagnée par des lettres de confirmation des personnes qui étaient au courant de la situation, qu'on lui rende la salle de bains qu'elle avait achetée. [692]

Dans le même document elle explique qu'au moment où elle a déménagé elle a dû faire certaines améliorations dans l'appartement qu'on lui a confié, mais elle a profité pour les faire dans toute l'institution : par exemple elle a obtenu par ses soins personnels qu'on fasse brancher le courant électrique dans tout le foyer, puis qu'on fasse installer des poêles dans les chambres. Puis elle a réussi, toujours par des interventions personnelles, à transformer une ancienne cuisine en salle de bains. Elle n'a refusé personne de ceux qui voulaient utiliser la salle de bains. Toutefois l'expérience a montré que plusieurs de ceux qui voulaient s'en servir ne savaient pas l'utiliser et ne faisaient que l'abîmer. Face à cette situation elle se voyait obliger de garder la salle de bains pour son propre usage puisqu'elle n'avait plus d'argent pour la faire réparer.

Margareta Miller-Verghy a vécu donc ces dernières années en promiscuité, ostracisée. Les moments qui précèdent le passage vers l'au-delà sont assombris par des injustices qu'il lui était de plus en plus difficile à dépasser. L'argent, qui n'avait pas constitué pour elle un souci aux temps de sa jeunesse, le devient. En dehors des difficultés matérielles, elle a le sentiment de manquer sa

[691] BAR, Mss. 3821, IV/6, „În privința volumului dv. declarat nedifuzabil, vă comunicăm că vor fi luate măsuri pt cercetarea acestui caz."

[692] „Cerere adresată Secției Financiare. Subsemnata Margareta Miller-Verghy, pensionară membră activă a Uniunii Scriitorilor, cu domiciliul la Căminul nr. 6 din str. Ghenadie Petrescu nr. 78: „În anul 1931 m-am stabilit la acest cămin care se numea pe atunci „Azilul Ghenadie Petrescu, directoare era dna Eufrosina Palla, care a ocupat ac post timp de 26 de ani. Dsa a părăsit acest post în anul 1946 din pricina vârstei înaintate, luându-i locul dna Alexandra Grințescu, care a funcționat timp de 3 ani." În continuare povestește cum si-a instalat pe cont propriu o baie. Dna Grințescu, nefiind la curent, a trecut baia în inventarul căminului. Cere să i se redea baia deoarece asistații în număr de 100 cer să se servească de baia ei. Cererea este însoțită de declarațiile Floricăi Sfetcu, secretară (de 7 ani), Eufrosina Pallo și Florin Vrioni în legătură cu cumpărarea băii." BAR, Mss. IV, Varia 432

place parmi ses confrères, homme s de lettres, bien qu'elle continue sa lutte contre la sottise, l'ignorance et l'imposture.

L'une des situations où elle se sent traitée d'une manière abusive est la suivante: elle avait demandé une somme d'argent en acompte pour ses pièces qui étaient jouées dans plusieurs théâtres de Bucarest. C'était l'époque du communisme, les fonds étaient dirigés par les organismes du pouvoir et un auteur ne pouvait pas disposer de ses droits que par l'intermédiaire de l'Union des Écrivains Roumains qui, seule, gérait l'argent en fonction de critères souvent aléatoires. Le refus, elle le ressent comme une blessure grave portée à sa carrière et à ses efforts pour êtreconforme à l'idéologie socialiste de l'époque.

Le contenu de la requête adressée au Fond Littéraire est significatif : « À l'attention du Fond Littéraire. Je trouve nécessaire que le comité entier prenne connaissance de ces pages, pour éclaircir ma situation dans l'Union des Ecrivains Roumains. Il est arrivé mercredi le 7 octobre lors du dernier comité, quelque chose qui m'a donné du fil à retordre. Le camarade Ion Niculescu m'avait dit ce matin-là d'apporter impérativement une pétition pour demander une avance pour trois pièces qui sont reparties ainsi: *Afin et Dafin* au Théâtre Tineretului, *Regele Lear* au Théâtre National et *Căluțul cocoșat* au Théâtre Țăndărică. Sachant que les sommes disponibles sont très réduites j'ai demandé un simple acompte qui pourrait être retenu ultérieurement sur les coûts des représentations de ces pièces. Le lendemain on m'a dit que ma requête n'avait pas été approuvée par manque de fonds. Le refus de la somme demandée ne s'explique que par l'opposition d'autres membres du comité. Je n'ai jamais mis en doute la bienveillance et l'amabilité de mes confrères. Hostilité et mauvaise volonté, je ne les ai jamais rencontrées à l'Union des Écrivains, soit grâce au sentiment de solidarité, soit par affinité pour les lettres[693]. » Toutefois elle se sent profondément

[693] Către Fondul Literar, Socotesc necesar ca întreg comitetul să ia cunoștință de aceste pagini ca să clarific față de membrii lui situația mea în Uniunea Scriitorilor. S-a întâmplat miercuri 7 oct. la ultimul comitet ceva care mi-a dat mult de gândit. Tovarășul Ion Niculescu îmi spusese chiar în acea dimineață să aduc neapărat o cerere cu intenția vădită de a cere de o sumă ca avans pentru trei piese ce sunt acum repartizate în modul următor: *Afin și Dafin* la Teatrul Tineretului, *Regele Lear* la Național și *Căluțul cocoșat* la Țăndărică. Știind că sumele disponibile sunt reduse am cerut un simplu avans care putea fi reținut cât de curând din acele piese. A doua zi, joi, mi se spune că s-a refuzat cererea mea din lipsă de fonduri. (...) Faptul că mi s-a refuzat suma cerută nu se poate explica decât prin opunerea altor membri ai comitetului. Nici un moment nu am crezut că ar fi vorba de rea voință sau ostilitate din partea confraților mei. Ostilitate și rea-voință n-am întâlnit niciodată în Uniunea Scriitorilor fie dintr-un sentiment de colegialitate, fie din fericirea simpatiei pentru cuvinte.", BAR, Mss. 3821 Varia, f. 31.

vexée par l'attitude des confrères qui sont d'avis que son activité « ne vaut pas le moindre sacrifice[694]. »

Elle trouve que la meilleure solution pour être appréciée à sa juste valeur est de faire le bilan de ce qu'elle a réalisé ces dernières neuf années après la venue des communistes au pouvoir. « Au total 15 ouvrages. J'ai cru nécessaire de vous les faire connaître, dans l'espoir que vous allez me voir désormais comme un bon élément travailleur, digne d'être traitée avec plus de considération et moins d'aversion. Si 15 ouvrages pendant 9 ans vous semblent (depuis 1944) sans mérite et sans valeur, pourquoi vous ne supprimez pas ma qualité de membre de l'Union? Pourtant, jusqu'à présent, j'ai cru y avoir des amis[695]. »

Pour faire connaître ses œuvres depuis août 1944 elle rédige une longue liste avec tout ce qu'elle a publié ou a fait mettre en scène pendant ces dernières années où elle a dû se plier à l'idéologie du temps. La liste nous donne une idée de ses efforts pour se conformer aux contraintes politiques de l'époque. On y trouve même des traductions de russe, ce qui pourrait sembler bizarre, si ce n'est qu'elle avait appris le russe pendant les dernières années. Voici ses ouvrages d'après août 1944 : « pour le Livre Russe un volume de nouvelles: *Gens ordinaires* de Fomengo, traduction de russe, pour le Théâtre Țăndărică, la traduction en vers de russe *Căluțul cocoșat,* pour les éditions ESPLA une traduction de la langue russe Comp Koval [?], pour l'Institut d'Histoire sous la direction du camarade Constantinescu-Iași beaucoup de traductions de russe, surtout d'articles ayant des sujets de sociologie et archéologie, en 1946 le roman *Cealaltă lumină* récompensé par le prix de l'Académie sur le rapport de M. Sadoveanu, en 1947 le roman *Prințesa în crinolină*, Editons Pro-Pace, en 1951, la pièce *Afin și Dafin* commandée par le Ministère de l'Art, en 1952 la traduction de l'anglais de *Regele Lear* demandée par le Ministère de l'Art pour être jouée prochainement, en 1948 la pièce radiophonique *Romencio,* en 1949 la pièce radiophonique *Gura lumii,* en 1953 la pièce *Piotr Ilici Ceaikovski* pour commémorer le grand compositeur, en 1953 la pièce *Frederic Chopin – la vie romancée* (en manuscrit)[696]. »

---

[694] „părerea confraților mei că nu merit prin activitatea mea să se facă pentru mine nici măcar un sacrificiu meschin."
[695] *Ibid.*
[696] „În total 15 lucrări. Am crezut nimerit să vi le fac cunoscute în nădejdea că mă veți privi de aici ca un bun element muncitor, care merită să fie tratat cu mai puțină supărare și lipsă de considerație. Dacă 15 lucrări în timp de 9 ani (de la 1944 până azi) vi se par lipsite de orice merit, nu se explică de ce nu mă ștergeți de-a dreptul din Uniune ca un membru […] și lipsit de valoare deși până acum am crezut că am prieteni sinceri. Mă întreb cu toată sinceritatea ce ar trebui să fac pentru a fi socotită ca meritând oarecare considerație."

Margareta se considère outragée à tort. Son travail et son talent ne sont pas appréciés et cela la rend encore une fois malheureuse. En dehors de son âge avancé, il est fort probable que ces soucis et ces malheurs aient pu être la cause de sa mort. C'est le dernier document qui nous est parvenu de son vivant.

L'écrivaine meurt en 1953, dans la nuit de 31 décembre, par un temps glacial. Emilia Milicescu raconte que ses nièces lui avaient préparé une tarte d'anniversaire avec 89 bougies. Margareta Miller-Verghy avait appelé Lily Lupașcu-Teodoreanu, la plus chère d'entre elles et lui avait confié qu'elle se sentait en train de mourir. Puis elle ferma ses yeux qui ne voyaient plus la lumière du jour, s'apaisa et s'endormit. Elle mourut ainsi qu'elle avait vécu, sereine, en toute tranquillité, sans bruit, sans déranger personne, car elle avait eu toute sa vie ce sentiment de la présence de l'invisible et le pressentiment du beau.

Bannie du bonheur humain, elle consacra son existence à recomposer une autre image du destin, image faite de justice, intelligence, humilité et bonté.[697] Un chemin de la croix qu'elle avait parcouru déjà quand elle avait renoncé à son amour, pour le bien des autres, au moment de l'accident, qu'elle avait traversé avec tant d'héroïsme et qu'elle a continué après la perte de la vue. Ce thème du sacrifice marque et ponctue sa vie : un travail continu sur soi, d'acceptation de la cécité et de l'exclusion sociale après 1944. Le long chemin de croix commencé dès son enfance quand elle s'enfonçait dans la chair fragile les piquants de *gledicia*, un chemin sur lequel on lui a ménagé bien des arrêts, des haltes parfois douces, qui ont peut-être ralenti un peu la marche vers la dernière station. Emportée par le long flot de la vie, elle a vécu sereinement.

Lucrările de după august 1944:
- pentru Cartea Rusă un volum de nuvele *Oameni obișnuiți* de Fomengo, traducere din limba rusă pentru Teatrul Țăndărică, *ibid*, traducere în versuri din limba rusă *Căluțul cocoșat*
- pentru Editura ESPLA traducere din limba rusă comp Koval (?)
- pentru Institutul de Istorie de sub direcția tov. Constantinescu-Iași traducere din limba rusă a numeroase articole de revistă cu subiect de sociologie și arheologie
- în 1946 romanul *Cealaltă lumină*, premiat de Academie pe raportul maestrului M. Sadoveanu
- în 1947 romanul *Prințesa în crinolină*, Editura Pro-Pace
- în 1951 piesa *Afin și Dafin*, comandată de Ministerul Artei
- în 1952 traducere din limba engleză *Regele Lear*, cerută de Ministerul Artei pentru a fi jucată în această stagiune
- în 1948 piesa radiofonică *Romencio*
- în 1949 piesa radiofonică *Gura lumii*
- în 1953 *Piotr Ilici Ceaikovski* pentru comemorarea marelui compozitor
- în 1953 *Frederic Chopin – viața romanțată* (în manuscris) piesă radiofonică."

[697] Mărgărita Miller-Verghy, *Blandina*, Prefață Emilia St. Milicescu, p. 18.

Le courage et l'énergie elle les exerça jusqu'au bout. Elle vécut une vie héroïque tout au long de laquelle elle ne fit que lutter contre un destin impitoyable. Pourtant elle avait su tourner le dos au malheur et s'installer dans un état supérieur de sérénité par l'acceptation de son destin, comme le montre tous les témoignages. Cette abondance d'émotions et de sentiments, cette foncière bonté, cette patiente capacité d'accepter tout, incarnaient peut-être la douceur attribuée d'habitude à la femme. Par sa générosité et sa profonde sympathie envers tous ceux qu'elle rencontrait, par son intérêt pour les causes humanitaires et éducatives, par son courage dans sa longue lutte avec un destin quelquefois ingrat, elle pourrait devenir un modèle d'intellectuelle sensible aux valeurs morales et spirituelles et aussi un modèle de femme engagée.

Chapitre IV

Margareta Miller-Verghy – un cas particulier de marginalité littéraire

Conclusions

« Chaque époque a ses héros, ses gloires qui vieillissent avec le temps et qui finalement disparaissent. En réalité nos héros culturels ne meurent pas totalement, on les retrouve quelquefois figés en bronze, à l'ombre d'un arbre ou dans une pile de livres poussiéreux, oubliés sur un rayon de bibliothèque. Le sort des „oubliés" est plus cruel que celui des „morts", car ceux-ci ont du moins leurs anniversaires, les conventions sociales et le bon sens nous obligent à les commémorer au moins une fois par an[698]. » Ces mots appartiennent à Michael Finkenthal, un écrivain roumain qui, dans un article portant le titre incitatif « Pourquoi oublie-t-on „les oubliés" ? » s'intéresse aux causes pour lesquelles certains écrivains restent, pendant leur vie et même après, bannis de toute forme de reconnaissance humaine.

Le motif principal pour lequel ils sont oubliés serait dû à une « incompatibilité fondamentale de leur œuvre, autant de structure que de style, avec l'air du temps[699] ». Mais la postérité peut voir les choses autrement, elle a le droit de penser autrement, elle peut peser l'apport d'un écrivain dans la perspective du temps, trouver d'autres angles sous lesquels une œuvre ou une personnalité peuvent être considérées et, comme le remarque Bianca Burța-Cernat dans son étude consacrée à la littérature féminine de l'entre-deux-guerres, si les écrivains mineurs restent marginaux, étant mal cotés dans un contexte culturel spécifique, ils peuvent, grâce à une relecture, être récupérés par l'histoire littéraire et y acquérir une place méritée.[700]

Margareta Miller-Verghy représente un cas particulier de marginalité, elle est parmi les « oubliés », ou bien parmi les « inconnus » de l'histoire littéraire roumaine. Pourquoi le destin reste-t-il implacable pour certains ouvrages et certaines personnalités sur lesquels la critique passe

[698] „Fiecare epocă își are eroii ei, gloriile ei care îmbătrânesc cu timpul și apoi dispar. (…) Adevărul că nu întotdeauna eroii noștri culturali dispar cu desăvârșire, îi regăsim uneori încremeniți în bronz, în umbra unui copac sau într-o grămadă de cărți prăfuite, uitate pe un raft de bibliotecă. Soarta „uitaților" este mai cruntă decât a morților, aceștia își au cel puțin aniversările lor, convențiile sociale și bunul simț ne obligă să-i comemorăm cel puțin o dată pe an", Michael Finkenthal, „De ce sunt uitați uitații", *Observator cultural*, an VI, nr. 19 (276), 7-13 iulie 2005, p. 15 și „Încă o dată despre autorii uitați", an VI, nr. 29 (286), 15-21 septembrie 2005, p. 10.

[699] „o incompatibilitate fundamentală a operei, atât structurală cât și de stil, cu spiritul timpului", *ibid.*

[700] Bianca Burța-Cernat, *Fotografie de grup cu scriitoare uitate*, Bucureşti, Editura Cartea Românească, 2011, p. 6.

avec une relative négligence ou pire encore, qui restent ignorés par les critiques ? Nicolae Manolescu affirme qu'il « existe de bons livres sur lesquels, pour une raison ou une autre, ou sans motif, on n'écrit presque rien[701] ». L'écrivaine dont nous avons réalisé la biographie est complètement ignorée par les histoires littéraires, n'étant mentionnée que dans des dictionnaires littéraires récents: le dictionnaire de l'Académie Roumaine, celui réalisé par Mircea Zaciu, Marian Papahagi et Aurel Sasu ou dans *Dicţionarul cronologic al romanului românesc* (*Le dictionnaire chronologique du roman roumain)*[702]. À cela on pourrait trouver plusieurs explications. D'abord, elle a été parmi les pionnières de la littérature féminine et, ainsi que les autres écrivaines roumaines[703], elle a difficilement réussi à s'imposer dans une profession qui était à cette époque-là dominée par les hommes. Par ailleurs, elle-même n'a pas convoité la célébrité et du moins à ses débuts littéraires, elle n'a pas signé ses ouvrages ou a utilisé des pseudonymes, tels Ariel, Dionis, Mama Lola, Marg. M.V., Marmil, Ion Pravilă, Ilie Cambrea[704] dont la plupart étaient masculins.

Longtemps elle a eu le sentiment de sa propre marginalité, hantée par l'espoir de ne pas se faire remarquer. Pendant l'adolescence elle écrivait en cachette, plus tard, quand elle a osé publier, elle s'est fait dissimuler sous des pseudonymes, étant convaincue « que l'homme ne doit écrire que pour servir une idée et non pour attendre quelque chose - gloire ou argent - pour soi[705]. »

Le parcours littéraire et culturel de Margareta Miller-Verghy s'étend pourtant sur presque trois quarts de siècle et on constate que, à mesure qu'elle a avancé sur le chemin de la vie et assurément parce que les mœurs, la société ont commencé à accepter la femme-écrivain, elle a changé d'opinion. Ainsi se fait que, dans la dernière partie de sa vie, contrairement à la première, elle ressent le besoin de se faire reconnaître. La reconnaissance de ses mérites lui aurait apporté, surtout en raison de son infirmité, la sécurité sociale dont elle avait besoin dans un monde qui était

[701] N. Manolescu, « Sensibilitate şi precizie », in *România literară*, anul XIII, nr 8, joi 21 februarie 1980, p. 9
[702] Academia Română, *Dicţionarul literaturii române*, L-O, Edition Univers Enciclopedic, Bucarest, 2005, p. 369-370; Marian Papahagi, Aurel Sasu, Mircea Zaciu, *Dicţionarul scriitorilor români,* Edition Albatros, Bucarest, 2001, p. 218; Academia Română, Institutul de Lingvistică și Teorie Literară «Sextil Pușcariu», Cluj-Napoca*, Dicţionarul cronologic al romanului românesc*, Editura Academiei Române, Bucarest, 2004.
[703] Voir le Chapitre II de cette étude.
[704] Mihail Straje, *Dicţionar de pseudonime, alonime, anagrame, asteronime, criptonime ale scriitorior şi publiciştilor români*, Edition Minerva, Bucarest, 1973.
[705] Marg. Miller-Verghy, Ecaterina Săndulescu, *Evoluția scrisului feminin în România*, Edition Bucovina, Iași, 1935, p. 280.

en train de changer totalement et dans lequel elle ne réussissait plus à trouver sa place. Elle était en outre confrontée avec l'expérience de la pauvreté, de la vieillesse.

Pendant la période communiste, après sa mort, elle aurait pu être reconsidérée, n'eût été la qualité de traductrice de la reine Marie. Comme ce sujet était tabou, il est fort probable que cette accusation a pesé lourd sur son destin littéraire. Aussi la traduction de *Blandine* a-t-elle paru en 1980 dans une époque de « dégel » politique, où l'on pouvait publier de temps en temps des œuvres qui auparavant aurait été censurées. C'est ainsi que la poussière a recouvert son œuvre et sa personnalité et qu'elle est devenue une «oubliée ». Béatrice Didier parle de cette tendance de la modernité : s'il n'est plus possible de nier l'existence des femmes-auteurs, on les cantonne dans des places marginales, inférieures.[706]

Les tentatives de la réhabiliter après 2000 ont été très peu nombreuses, parmi celle-ci on devrait mentionner la publication par les Editions Vestala en 2007, sous la direction de Ioan Oprişan, d'une édition bilingue de son album *Vechi motive decorative româneşti/Motifs anciens de décoration roumaine*[707], un chapitre consacré à son ouvrage *Evoluţia scrisului feminin* dans le livre d'Elena Zaharia-Filipaş[708], un article appartenant à Elena Cojuhari de la Bibliothèque Nationale[709] et une conférence et exposition de documents et photographies existants dans les Collections Spéciales et au Fond Saint Georges de la Bibliothèque Nationale intitulée « Margareta Miller-Verghy – o viaţă în imagini (Margareta Miller-Verghy – une vie en images) », manifestation qui a eu lieu en 2017 et à laquelle nous avons participé, à côté de Ioan Oprişan et Elena Cojuhari. À cela s'ajoute les articles que nous avons publié nous même les derniers temps.[710] En dehors de ces tentatives de la faire sortir de l'invisibilité, aucun critique de nos jours n'a essayé de briser ce mur de silence.

---

[706] B. Didier, *op. cit*., p. 14.

[707] Margărita, Miller-Verghy, *Vechi motive decorative româneşti/Motifs anciens de décoration roumaine,* Ediţie critică I. Oprişan, Ediura Vestala, Bucureşti, 2007.

[708] Elena Zaharia-Filipaş, *Studii de literatură feminină*, Editura Paideia, 2004, cap. *O antologie a literaturii feminine*, p. 147-156.

[709] Elena Cojuhari, „Viața și activitatea Margaretei Miller-Verghy în documentele Arhivei Istorice a Bibliotecii Naționale a României", in *Revista Bibliotecii Naționale a României*, an XV, nr.1-2, 2009, p. 46-65.

[710] Mihaela Bacali, „Margareta Miller-Verghy, o scriitoare de raftul al doilea ?", in *Manuscriptum*, Revistă editată de Muzeul Național al Literaturii Române, Serie nouă, 2 2016 (172), anul XLV, pp. 247-260, « Margareta Miller-Verghy, *L'Autre Lumière* (*Cealaltă lumină*), le roman d'une quête intérieure », le volume de la conference, «Texte et discours religieux », CNTDR Cluj, nr. 8/2016, p. 205-223, « Margareta Miller-Verghy ou un destin de femme-écrivain dans la première moitié du XX^{e} siècle », Revista Cercurilor Studențești ale Departamentului de Limba și Literatura Franceză, nr.4/2015, p. 43-48.

La première étape de l'activité littéraire de Margareta Miller-Verghy est représentative pour la condition de femme-écrivain du XIX[e] siècle. Elle s'est confrontée avec les défis de ces premières écrivaines: la peur de se sentir ridiculisée, l'écriture cachée, le repli sur soi-même et le recours à l'écrit autobiographique comme une façon de fuir la réalité et de trouver des univers compensatoires. Si l'on regarde attentivement, on constate que les particularités que Béatrice Didier avait répertoriées concernant les femmes-écrivains s'appliquent très bien à l'œuvre de Margareta Miller-Verghy : elle a publié sous pseudonyme, elle a été célibataire, sa production littéraire a été tardive. En plus, dans sa prose, si les personnages principaux sont toujours des femmes, les personnages hommes sont effacés, n'ont pas de consistance, ils tournent autour des femmes.

En effet, la femme est au centre du discours narratif et ses problèmes sont d'ordre intérieur, car les romans de Margareta Miller-Verghy ont tous une forte dimension autoréférentielle. Le roman féminin du XIX[e] siècle, et la remarque de Christine Planté est juste et convient très bien à l'écriture de Margareta Miller-Verghy, est « une autobiographie déguisée » qui ne fait que « parler de soi ».[711] Une autre observation intéressante de Christine Planté est celle que l'autobiographie accompagne la femme dans ses projets romanesques mais c'est le « roman autobiographique » (conformément à la définition de Philippe Lejeune) et pas une autobiographie pure, car l'autobiographie n'est pas un genre-femme. Les romans de Margareta Miller-Verghy sont en vérité des « romans autobiographiques » et non des autobiographies et, comme on l'a vu dans le chapitre consacré à *Cealaltă lumină*, elle a souffert de l'incompréhension de la critique, car ce concept n'était pas encore connu et la limite entre roman vu comme fiction et autobiographie comme genre était encore très bien établie.

La libération de la femme de la « tradition phallocentrique » se fait en écrivant, et l'atout des femmes est pour l'écrivaine son corps, affirme Hélène Cixous: « en s'écrivant, la femme fera retour à ce corps qu'on lui a plus que confisqué[712]. » Pourtant, dans les romans de Margareta Miller-Verghy**,** on ne peut pas dissocier arbitrairement le corps de l'esprit. Son héroïne Blandine traverse des expériences où le corps féminin est mis en jeu: être exposée devant le personnel domestique, habillée dans une robe marron, parce qu'elle avait été surprise par sa mère s'admirant dans la glace, devient une forme d'humiliation, éveiller la passion presque amoureuse d'une

[711] Christine Planté, *op.cit,* p. 233.
[712] Hélène Cixous, *Le rire de la Méduse*, in *L'Arc*, no.61, « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes », 1976, p. 43.

collègue de pensionnat lui produit un immense dégoût, etc. Le corps de la femme est revalorisé et vu différemment par rapport aux époques antérieurs, mais en même temps l'écrivaine n'établit jamais de démarcation entre corps et esprit, par contre, le corps devient, comme dans le roman *Cealaltă lumină*, le véhicule qui la mène à l'élévation spirituelle. Ce qu'il y a de spécifique pour les héroïnes de Margareta Miller-Verghy, car c'est en fait la qualité de l'écrivaine même c'est la dualité qui se résout d'une manière harmonieuse: le corps fragile et maladif devient l'apanage d'un esprit fort, capable d'endurance.

Comme celui des autres écrivaines, le destin de Margareta Miller-Verghy trahit aussi l'absence d'une « chambre à soi », d'où l'écriture cachée, occultée. Pour elle aussi écrire était, à l'époque de son enfance et de son adolescence, une action ressentie comme coupable. Le journal de Margareta Miller-Verghy, encore à l'état de manuscrit, est un témoignage du fait qu'elle était mécontente de ne pas avoir une chambre à elle et en même temps de sa vocation d'écrivaine à 14 ans. De plus, la prose de Margareta Miller-Verghy est l'une du *dedans*, de l'intérieur, tantôt de l'espace clos, tantôt du corps dont l'évasion se fait toujours par l'esprit.

Eugen Lovinescu considérait la subjectivité comme définitoire pour l'écriture féminine. Manquant de sens épique, affirme le critique, la prose féminine a pourtant de la profondeur psychologique, même si elle est dominée par les élans du cœur et reste sentimentale.[713] « Une femme ne parle pas, elle chuchote, ne déclare pas, mais suggère ; sa littérature devient une *cryptographie*, une rumeur de mots mystérieux, de sensations à moitié couvertes, de vague poétique, une littérature à clé[714]. » Le critique voit la littérature féminine comme une expression de « l'image » qu'on avait de la femme à l'époque : comme d'un être faible physiquement, qui essayait de compenser cette infériorité physique en épanchant le trop-plein de son âme. La « sensualité », dans le sens d'exaltation des sensations et des sentiments, reste, selon lui, la dimension fondamentale de l'âme féminine[715]. Ainsi les sentiments sont-ils posés comme sous une loupe dans les écrits féminins. L'association du lyrisme avec un rare talent analytique, particularité que le critique avait remarquée à Hortensia Papadat-Bengescu est valable aussi pour Margareta Miller-Verghy.

[713] E. Lovinescu, *Critice VII, Hortensia Papadat-Bengescu,* in *Critice, 2,* Editura Minerva, București, 1983, p.122.
[714] *Ibid,* p. 125.
[715] *Ibid,* p. 129.

La prose de Margareta Miller-Verghy est donc une prose d'atmosphère qui s'attache à décrire des réalités intérieures plutôt que d'évoquer des situations ou des personnages. Ses romans sont construits par de petites narrations ou notations, des instantanés ayant quelquefois la densité d'un poème. La sensorialité est dominante dans ces miniatures créant une mosaïque colorée faite de descriptions, d'impressions, de sensations qui se mêlent souvent. Les romans restent donc des œuvres de poésie autant que d'analyse, où le réel et l'idéal interviennent à la fois.

Vivre l'amour et vivre la douleur devient pour les héroïnes de Margareta Miller-Verghy des expériences mystiques. Au niveau du langage on observe la présence des images de la lumière qui traduisent la présence de la sérénité, de la paix. « Comme la grâce divine inondant le cœur d'un mystique, elle sentit abonder en elle une joie sans cause, angoissante et profonde autant que la douleur. Une source jaillit en son âme, tandis que ses genoux fléchissaient comme pour une prière. Il lui sembla, après tant de mois de ténèbres, voir clair pour la première fois. Un Dieu avait dit à nouveau pour elle : „Que la lumière soit". Et le voile qui la séparait du monde fut déchiré[716]. » La propension mystique existe dans tous ses romans et quelquefois on assiste à un transfert de religiosité vers la passion amoureuse. La dimension réflexive et surtout autoréflexive rejoint quelquefois la dimension mystique dans la description des états d'âme de l'héroïne et l'expérience de la douleur, de la souffrance devient toujours une expérience spirituelle, transgressant la vie et la mort. Les valeurs morales que l'auteure veut transmettre à travers ses personnages sont évidentes, ceux-ci ont des « voix », auxquelles l'écrivaine n'est pas du tout étrangère, ce sont des voix d'héroïnes de tragédie antique, exprimant un idéal de bien, de beauté et d'harmonie où il n'y a rien de vulgaire, rien de trivial.

Une littérature de l'intérieur, de la « claustration », de l'intimité, une littérature de compensation où la conscience bascule subtilement entre réel et irréel, substituant l'épique proprement dit, est aussi spécifique pour les écrivaines roumaines de l'entre-deux-guerres, remarque Bianca Burţa-Cernat. Camil Petrescu suggère, lui aussi, une subtile convergence de la féminité avec l'état maladif et aussi de la féminité avec un certain esprit de la modernité. « Les femmes, ces malades de toujours », réitère Camil Petrescu une assertion trop souvent répétée. Et

[716] *Théano*, Paris, Bernard Grasset, 1921, p. 152.

Proust exprime quelque part l'idée que l'état maladif fait accroître l'intelligence dans la totalité de ses virtualités.[717]

Les romans de Margareta Miller-Verghy mettent en scène de tels personnages, Théano du roman homonyme et Ariane de *Cealaltă lumină* sont des malades, elles vivent loin du monde dans une solitude imposée, pour la première, et forcée, pour la deuxième. Elles sont obligées d'explorer leurs souvenirs et ceux-ci s'entassent, de manière à constituer un palimpseste compliqué, accompagnant l'héroïne sur le chemin qui mène à la guérison par la complète connaissance de soi. À la différence d'autres personnages « malades », pour les héroïnes de Margareta Miller-Verghy la souffrance devient purificatrice et l'expérience de la douleur est celle de la découverte de la lumière intérieure. La formule narrative originale qui met en œuvre un balancement incessant entre deux temporalités: le passé et le présent fait que le texte bascule continuellement entre les deux types de représentations de la réalité.

Dans tous les romans (*Blandine, Théano, Cealaltă lumină*) et même dans le roman policier *Prinţesa în crinolină,* le schéma narratif classique est remplacé par un schéma complexe où le flux narratif est interrompu souvent par l'enchâssement de brefs souvenirs, de tableaux, de sensations, d'émotions. Les insertions descriptives, journalières, ou les flash-back constituent de multiples arborescences textuelles qui créent, surtout dans le roman *Théano,* une impression de vague, de flou, de manque de contours précis, proche de l'impressionnisme. Le récit acquiert ainsi une dimension picturale et le paysage devient une représentation de la subjectivité. Le discours indirect libre est utilisé pour traduire en langage le flux intérieur.

Margareta Miller-Verghy suit, dans la première partie de son activité, le destin de la femme-écrivain au tournant du XIX^{e} siècle, soumise à des défis et des dilemmes auxquels elle trouve une solution dans l'anonymat, le pseudonyme, l'écriture cachée et cela pourrait expliquer, en partie, son manque de visibilité. Au XX^{e} siècle, pendant la période de l'entre-deux-guerres, tels les écrivains roumains de l'époque, dont les plus connus sont Camil Petrescu et Hortensia Papadat-Bengescu, elle se tourne vers une vision fondée sur l'authenticité et la lucidité analytique par la description proustienne des états d'esprit.

[717] Camil Petrescu (CP), « Notă despre romanul feminin », in *Revista Fundaţiilor Regale,* an IV, nr. 2, 1937, p. 400.

Pendant les années de communisme, elle se confronte avec d'autres défis et contraintes qui sont liés à la société, mais aussi à son âge, déjà avancé. Si on regarde l'ensemble de sa vie « d'écrivaine », on y retrouve une certaine unité. De l'enfance à la mort elle a ressenti une grande soif de lecture et s'est enrichi continuellement l'esprit, poussée par une curiosité sans bornes, elle s'est posé les grandes questions de l'être face à l'univers, a eu l'aspiration vers la fraternité, le goût de rêver et d'écrire. Les grands thèmes de la vie et de la mort circonscrivent un discours épique où les valeurs morales sont continuellement mises en discussion.

Comment a été reçue la littérature de Margareta Miller-Verghy par les femmes-écrivains de son temps? Les opinions sont diverses, mais ce qui est commun est la remarque concernant le style qui associe le lyrisme, considéré comme un trait de la littérature féminine, à un sens d'observation enclin à l'autoréflexivité, et la dimension morale et éthique des personnages.

Lucia Demetrescu, qui a été aidée d'ailleurs par Margareta Miller-Verghy dans sa carrière d'écrivaine et qui est restée presque aussi inconnue que celle-ci, affirme: « Si la littérature de Margareta Miller-Verghy n'a pas la vigueur qui pourrait la rendre viable au-dessus des courants et du temps, si son immense sensibilité s'est laissée tromper par les fioritures d'une mode aujourd'hui passée, si une sorte d'incapacité de voir la réalité et une répulsion innée contre la dureté, la violence, l'injustice donnent à l'image de la vie dans son œuvre une couleur un peu rose, ses mérites envers la culture roumaine sont grands et presque inconnus[718]. »

Erastia Peretz, une autre écrivaine de la génération de l'entre-deux-guerres met en évidence les qualités du style. L'œuvre de Margareta Miller-Verghy est pour elle un « réseau délicat et transparent, où se reflètent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel[719] », où « silence, couleurs

[718] „Dacă literatura Mărgăritei Miller-Verghy nu are poate vigoarea care să o facă viabilă peste curente și timp, dacă imensa ei sensibilitate s-a lăsat furată de multe fiorituri și gingășii ale unei mode azi apuse, dacă un soi de ignorare a realității și o repulsie înnăscută pentru duritate, violență, nedreptate, minciună, dădeau imaginii vieții în literatura ei o culoare ușor trandafirie, meritele ei față de cultura română sunt mari și aproape necunoscute", Lucia Demetrius, „Oameni pe care i-am cunoscut", *Almanahul literar,* 1971, București, p. 92.

[719] „Opera ei, păienjeniș străveziu, delicat, în care se răsfrâng toate culorile curcubeului", „liniște, colorit de pastel, îmbinare de străveziu și opac, de umbră și lumină", „nicio trivialitate, nicio vulgaritate nu întnecă seninătatea acestei opere esențial feminine ; alcătuită din fîrâme, așa cum poate să fie făcută viața unei femei, se înfățișează suflete de eroine de trageie antică transplantate în viața modernă." „Femeile din opera MMV sunt blânde, frumoase, iertătoare." „Nimic nu este urât în lume pentru MMV. Nenorocirile vin oamenilor fatal, așa ca ziua de mâine, fără ca ei să fie vinovați întru nimic. „Iubește detaliul, găsește frumosul în orice. Multă duioși față de toate defectele omenești," Erastia Peretz, « Literatura feminină », in *Convorbiri literare,* an LXVIII, ian-febr. 1935, p. 356-357.

de pastel, mélange de transparent et opaque, d'ombre et de lumière[720] » sont présents dans la fusion du lyrisme avec l'esprit analytique. Le monde est vu dans sa dimension morale : « aucune trivialité, aucune vulgarité n'assombrissent la sérénité de cette œuvre essentiellement féminine; composée de morceaux, comme la vie d'une femme est faite, elle nous présente des âmes de tragédie antique[721] ». Par la technique de l'analyse psychologique, l'écrivaine cherche à découvrir les ressorts intimes des actions de ses personnages : « Rien au monde n'est laid pour Margareta Mille-Verghy. Les malheurs arrivent aux gens inévitablement, comme le lendemain, sans qu'ils soient coupables de rien[722]. » Les héroïnes de Margareta Mille-Verghy « sont douces, belles, capables de pardonner[723] ». Elle aime le détail et trouve le beau dans n'importe quoi : « Elle a beaucoup de tendresse envers tous les défauts humains[724]. »

À ces mots pleins de « sensibilité féminine », on peut ajouter l'opinion de Marthe Bibesco, qui, par contre, considérait le talent de Margareta Miller-Verghy, comme au-dessus d'un talent féminin, hanté souvent par le danger du facile. Elle-même s'était longtemps interdit d'écrire, force de ne pas tomber dans ce piège. « La peur d'une jouissance inavouable par sa bassesse m'empêche le plus souvent de goûter les œuvres des femmes et je dirais même que cette hantise du plaisir facile, m'a souvent empêché d'écrire. La crainte que m'inspirent les talents féminins s'est évanouie dès les premières pages de *Théano*, si honnêtement écrite et pensée. Des phrases comme celles-ci contiennent la moelle de ce qui fait ma nourriture spirituelle[725]. » On peut constater que, même dans la réception de l'œuvre de Margareta Miller-Verghy, on retrouve la même controverse qui a existé à propos de l'écriture féminine : tantôt elle a été vue comme une qualité, tantôt comme un défaut.

Pourtant, bien que nous espérions que son œuvre soit connue un jour, elle ne deviendra jamais une « grande » écrivaine. D'ailleurs nous n'avons pas dans la littérature roumaine des Marguerite Yourcenar, Virginia Woolf, Marguerite Duras, etc. En effet, dans la littérature roumaine, on peut compter sur les doigts d'une seule main les « grandes ». Les « écrivaines » restent marginales, peu connues, même si entre les deux guerres elles ont été si nombreuses. Sauf

[720] *Ibid.*
[721] *Ibid.*
[722] *Ibid.*
[723] *Ibid.*
[724] *Ibid.*
[725] BNR, Mss. CXCII/8, lettre Martha Bibescu, f. 124.

Hortensia Papadat-Bengescu, représentative pour le roman psychologique et Ana Blandiana, la poétesse de nos jours, combien de femmes-écrivains sont vraiment appréciées, présentes dans les histoires littéraires, dans les manuels scolaires? Même si très nombreuses, elles restent derrière les hommes. On dirait que la vocation de l'anonymat persiste-t-il encore en elles et la marginalité les hante.

Le dictionnaire universel des créatrices, réalisé sous la direction de Béatrice Didier, mentionne une vingtaine d'écrivaines roumaines. Parmi celles-ci il y a des écrivaines suffisamment connues en Roumanie comme: Gabriela Adameșteanu, Maria Banuș, Constanța Buzea, Nina Cassian, Nora Iuga, Monica Lovinescu, et d'autres très peu connues, comme Florina Iliș, Marana Marin.[726] Il y a peu de femmes qui, dans notre espace littéraire, ont dépassé le nombre de trois-quatre volumes, et dont l'œuvre a réussi à « retentir », c'est-à-dire à retenir l'attention de la critique, et pour les prosatrices à avoir de la force épique. Peut-être pourrait-on déplorer avec Christine Planté que « les femmes restent engluées dans le donné et l'individuel et sont incapables de s'élever à la création et à l'universel[727] » et avec Simone de Beauvoir qu'il « est très rare que la femme assume pleinement l'angoissant tête à tête avec le monde donné[728] ».

Les écrivaines roumaines qui réussissent à franchir les frontières et les barrières linguistiques sont les écrivaines francophones: Dora d'Istria, Iulia Haşdeu, Anne de Noailles, Marthe Bibesco, Elena Văcărescu. Margareta Miller-Verghy attend qu'elle soit un jour réintégrée parmi elles ; et cet objectif nous a conduit dans notre démarche.

D'autre part Margareta Miller-Verghy ne sera pas une grande écrivaine à cause de la diversité de ses préoccupations artistiques qui l'ont empêchée de se consacrer exclusivement à l'écrit. Elle a passé beaucoup de temps à traduire et quelquefois elle a traduit des ouvrages qui n'étaient point des chefs-d'œuvre. Nous sommes de l'avis de Duiliu Zamfirescu qui lui écrivait : « Naturellement, je proteste contre l'assujettissement d'une si belle intelligence comme la vôtre aux dures nécessités d'une traduction. Mais puisque vous voyez ce que peut donner l'âme d'une femme, laissez parler la vôtre, même si elle n'a pas été touchée par la grâce divine d'un

[726] Béatrice Didier (dir.), Antoinette Fouque, Mireille Caille-Gruber, *Dictionnaire universel des créatrices,* Editions des femmes, Paris, 2013, 3 tomes.
[727] Christine Planté, *op. cit.*, p. 233.
[728] Simone de Beauvoir, *op. cit.*, p. 639.

Browning, il y a là un trésor de poésie, j'en suis persuadé[729]. » On regrette qu'elle n'ait pas su ou pu exploiter au maximum son talent littéraire. En effet, nous considérons que la partie la plus vivante de son œuvre sont les romans. Or, si l'œuvre est inégale comme valeur, les romans devraient être connus et « entrer » dans le circuit de la littérature roumaine.

Une autre activité qui l'occupe au lieu d'écrire a été celle d'organisatrice de fêtes, cérémonies, bals, festivals, des activités diverses qui n'avaient pas de rapport avec l'acte d'écrire. Elle même se demandait comment elle avait pu tellement changer de personnalité et on pourrait en trouver une explication dans la correspondance avec Théodore Flournoy, son professeur de psychologie. Il lui conseillait toujours de dépasser le côté rêveur de sa personnalité et de s'impliquer dans des œuvres plus concrètes. En dehors de cela, il est fort probable qu'elle a hérité de sa mère l'énergie et l'esprit pratique et qu'elle a appris, avec le temps, à utiliser. Un autre regret qu'on ne peut pas s'empêcher d'éprouver est celui qu'elle n'ait pas réussi à achever son doctorat.

Margareta Miller-Verghy a accompli par sa vie légendaire un destin littéraire d'exception. Quel a été son rôle en tant que femme-écrivain et militante pour la littérature féminine? En dépit des témoignages qui existent, pour le moment cachés dans des archives, sa destinée intellectuelle et son parcours d'écrivaine ne sont pas reconnus, elle est une « oubliée » de la littérature roumaine, elle restera probablement une écrivaine marginale.

Il est temps pourtant qu'elle regagne la place méritée dans le paysage littéraire féminin, que les femmes-écrivains soient appréciées à leur juste valeur et qu'elles reviennent de plain-pied dans les histoires littéraires. C'est pourquoi cette étude a aussi une ambition de réhabilitation, car la littérature féminine, il faut oser le dire, est restée en Roumanie un cas à part de marginalité. En dehors des livres de Liana Cozea, Elena Filipaş, Bianca Burţa-Cernat, il n'y a aucune étude sérieuse sur la littérature féminine. On attend encore une relecture des histoires littéraires faite au féminin, par une démarche non-discriminatoire, comme on a réalisé en France les derniers temps. La monumentale édition du *Dictionnaire des créatrices* est une preuve qu'on peut voir les réalités littéraires aussi sous le signe du féminin et que cette démarche ne cache aucune intention féministe mais seulement celle, honnête, de faire connaître et apprécier une création longtemps restée marginale et inconnue.

[729] Duiliu Zamfirescu, *Opere*, vol. VIII, *Corespondenţa*, Editura Minerva, 1985, p. 86, lettre datée 24 décembre 1914.

Pour que l'œuvre de Margareta Miller-Verghy soit connue, il faut faire un immense travail d'édition et de réédition: ses romans n'ont été publiés que dans une seule édition, ils constituent des raretés de bibliophiles, ses pièces de théâtre sont à l'état de manuscrit, ses articles parus dans les journaux et les revues d'époque, attendent d'être répertoriés et publiés en volume, ainsi que son immense correspondance. De futures études consacrées à son œuvre la rendront peut-être plus connue et nous espérons qu'un jour elle sera appréciée à sa juste valeur. Nous nous contentons d'ouvrir le chemin. Comme celle d'autres écrivaines insuffisamment connues, l'œuvre de Margareta Miller-Verghy vaut la peine et le travail du chercheur qui osera s'en approcher.

Appendice

Le Journal de Margareta Miller-Verghy à 14 ans[730]

Dimanche 1879, 5 mars

Il y a bien longtemps depuis que je pense à écrire mon journal, mais je n'ai jamais osé. Je ne sais pas trop pourquoi. D'abord, c'est la crainte d'être vue, non que ce soit une honte d'écrire son journal, mais je pense toujours que l'on ne se moque de moi parce que presque personne ne le fait. Il y a des personnes qui se moquent quand on ne fait pas comme elles. Je veux avoir mon journal pour voir, quand je serais grande, ce que je pensais quand j'étais petite. Alors tout le monde pourra le voir, sans que cela m'ennuie. Ceux qui trouveront que c'est bête diront que c'est ma folie d'enfant, le reste dira que j'ai bien fait. C'est bien ennuyeux que de ne rien pouvoir faire sans penser à ce que les autres diront. Mais je dois bien penser à cela car je ne peux rien faire pour moi, tant ce que je fais est public. Vous direz : « Tu n'as qu'à ne pas t'inquiéter de l'opinion des autres », mais je suis trop petite et indépendante et puis si l'on me donnait des conseils, quand je ne ferais pas, ça passerait encore. Mais on ne dit pas cela, on abaisse le coin des lèvres d'un air de mépris et puis on dit en haussant les épaules : « Ah ! Cette Marguerite ! Quelles idées elle a ! » Et c'est si humiliant.

Je suis très heureuse aujourd'hui. C'est drôle, le dimanche je suis toujours malheureuse parce que j'ai le temps de penser. Je suis malheureuse quand je pense, car je pense à mon avenir et je n'y vois rien de plaisant. Il me semble que c'est tout noir. Je suis bien ambitieuse. Je devrais être contente de mon sort, car j'ai une mère, ma chère petite maman qui m'aime de tout son cœur et qui ne vit que pour moi. Je reçois une très bonne instruction et j'ai une position dans le monde, mais ce n'est pas assez. Je sens dans mon cœur que ce n'est pas assez. Je voudrais avant tout qu'il y ait quelqu'un qui m'aimât beaucoup, qu'elle m'aime beaucoup, encore plus que maintenant. Je voudrais ne pas me séparer d'elle quand je serai grande. Je voudrais écrire des livres. Je ne puis pas vivre comme tout le monde, sans rien faire de grand.

[730] BNR, Mss. CD II/ 23, 1879.

Je dis toujours : « quand je serai grande j'écrirai », et on m'a dit : « ne dis pas quand je serai grande, commence maintenant, bientôt ce sera trop tard. » Mais je n'ai pas osé. La même cause qui m'empêchait de faire mon journal, m'empêche de commencer. J'ai écrit une fois une petite histoire que je n'ai pas finie parce que je n'ai pas eu le temps. Je n'ai jamais le temps. Je n'ai pas de maison. Je ne peux pas faire ce que je veux. Toutes les enfants[731] que je connais ont une maison et un tiroir et une chambre où elles font ce qu'elles et leurs mères veulent, sans être vues de tout le monde. Moi, j'ai constamment ces cinquante paires d'yeux braqués sur moi. On vient derrière moi, on regarde ce que j'écris, on ne devine pas et on me demande d'une voix très curieuse : « Qu'est-ce que tu fais ? » et alors je réponds : « Je fais… à…à…eh…. Ma composition anglaise ». Ça c'est celles que je n'aime pas et qui ne m'aiment pas. On vient à côté de moi et sans jeter un regard sur mon papier on dit : « Oh ! Oh ! Marguerite ! Des secrets ! » Ça c'est les indifférentes! On vient à côté de moi, on me prend le papier des mains. On veut voir. Je ne me fâche pas. Je rougis et je dis : « Je t'en supplie. Rends-moi cela ». « Si tu m'aimes, dis-moi ce que c'est ». Et moi je m'enfuis. Ça c'est celles que j'aime et qui m'aiment. Que dois-je faire ? Maintenant, sans le vouloir, j'ai pris la plume et j'ai commencé sans réflexion et je ne puis plus m'arrêter. J'ai bien fait de ne pas réfléchir, autrement je n'aurai pas osé ! Je n'ose rien ! Maman m'a permis de lire *Les Misérables.* Que je suis contente ! Pauvre Mir est malade. Elle n'a même pas pu arriver à la porte.

Ah ! Comme j'aime Zoé ! Comme elle est bonne ! Comme je serai malheureuse sans elle ! Il n'y a qu'elle de ma classe qui veuille m'aimer. Pas que je le mérite ! C'est son bon cœur ! Un jour nous rêvions avec qui nous voudrions nous marier de toute l'école. Moi, j'ai dit : « Avec Marie, Zoé ou Viorica. » J'osais à peine, quand son tour est venu et elle nous dit : « Je ne me marierai pas à celle-ci pour telle raison, à l'autre pour telle raison, à Marguerite parce qu'elle est trop molle et capricieuse. Je me marierai à Corinne. » Je crois que c'est depuis lors que je n'aime presque plus Corinne.

Un mois ou deux après, elle me dit : « Tu sais, Marghereta ! À table nous disions qui nous voudrions épouser et moi j'ai dit que c'est toi ! Alors tout le monde s'est récrié : „Comment, c'est Marguerite qui est si capricieuse et est si comme ça et comme ça ?" Et moi j'ai dit : „C'est justement pour cela !" » Et Zoé m'embrassa. Elle ne m'embrassait jamais sans que j'aille d'abord.

[731] Les collègues de pensionnat étaient seulement des filles.

Comme j'étais heureuse ! Jusqu'alors je m'étais imposé la contrainte de ne pas lui montrer que je l'aime. Je ne crois pas avoir réussi. Pourtant je faisais tout mon possible. Je ne l'embrassais que le soir et le matin et lorsque je ne pouvais me retenir. Et presque chaque fois que nous nous rencontrions, puisque chaque fois nous nous embrassions. C'est si bien comme cela, ça se fait tout seul, je ne lui ai pas dit que je l'aimais, elle l'a vu toute seule. Quand elle me caresse il me semble que tout est soleil dans mon cœur. Je voudrais danser ou sauter de joie. Quand on se moque de moi ou on me blâme, elle prend toujours mon parti. Elle réussit toujours. Tout le monde l'aime. Tout le monde ressent son influence.

Je crois que personne n'oserait faire quelque chose dans sa présence. Excepté Bibi. Bibi ne l'aime pas, elle fait ce qu'elle veut, elle ne se gêne pas pour Zoé. Tant mieux. Moi je n'aurais pas osé. Je voudrais écrire jusque demain. Je suis bien contente d'avoir un confident. Je n'en ai pas eu, jamais. On est malheureux quand on n'a personne à qui dire ce qu'on pense. Je ne peux rien dire à maman, car elle le dirait à tout le monde. À Marie je peux dire certaines choses mais je ne peux pas lui parler des choses qu'elle ne connaît pas. À Zoé, rien encore. Elle m'est trop, comment dire, supérieure, elle ne m'a rien confié et je n'ose pas commencer. À Viorica je peux dire mes chagrins et pleurer. À Miss mon ambition. À Fräulein Reich mes sentiments sur certaines choses. Au papier tout, tout ! Je ne finirais jamais. Je m'arrête. Je ne veux pas être malheureuse aujourd'hui. Je suis sûre que je jouerai bien mal. Dimanche prochain, maman ne le verra pas, mais Marie qui se donne tant de peine pour moi[732] ! Comme j'aime Henriette. Je n'aime pas Henriette dans sa vie de tous les jours, j'aime Henriette dans ses élans, dans ses plans et ses confidences. Maman m'appelle. Je vais bientôt chez ma tante.

Vendredi 9 mars

Hier a été un jour de malheur. Je suis malheureuse de [mot raturé]. On nous a séparées ; on m'a défendu de lui parler, d'être avec elle. Que vais-je devenir ? Hier, pendant la nuit, je me suis levée et je suis allée chez Nicula. Elle m'a consolée et m'a fait des reproches – elle avait bien raison. Comme je suis étourdie ! Je ne pense pas que cela puisse me faire du mal de rester dehors à regarder les étoiles, mais maman n'aime pas que je néglige mes leçons et j'ai oublié de regarder à ma montre. Je suis arrivée trop tard […], elle m'a grondée et m'a pris ma montre. Madame Gerd

[732] Maria Lupaşcu (Delavrancea) aidait Margareta se perfectionner à jouer du piano. La passion pour cet instrument l'a transmise à sa fille, Cella Delavrancea, devenue une pianiste célèbre.

m'a chassée et je n'ai plus pu rester auprès de Nicula. Je suis retournée dans mon lit mais je me suis relevée bientôt. [mot raturé] est venue se coucher à côté de moi, mais moi je restais assise et je pensais pendant qu'elle sommeillait. J'avais beaucoup de chagrin. J'ai dit à Nicula : « Je suis venue chez toi parce que j'ai du chagrin, je viens toujours chez toi quand j'en ai » et j'ai pleuré. Elle me serrait sur son cœur et m'embrassait tout doucement. Elle est trop bonne pour vivre. Après, elle est allée se coucher et elle fut bientôt endormie. Moi je me suis levée doucement et je suis allée à la porte de maman pour voir si Miss y était encore, elle y était. Je suis retournée, puis je suis allée de nouveau la troisième fois aussi ; alors je ne suis pas allée au lit, je me suis assise sur le pied d'une petite poêle et j'attendais en pleurant. J'entendis Miss qui s'en allait, mais tout mon courage est parti et je n'ai pas bougé. Mère est entrée. Elle m'a dit d'un air sévère :

« Qu'est-ce que tu fais là ? Dieu ? Si, mais si, qu'est-ce que tu fais ? »

« Rien, j'attends. »

« Qu'est-ce que tu attendais ? »

« J'attendais que Miss s'en aille pour…aller dans ta chambre. »

Et je me suis jetée à son cou. Elle ne m'a pas embrassée, elle m'a grondée, m'a dit que si je recommence, elle va chasser Zoé et je me suis recouchée et je me suis mise à sangloter. Je croyais qu'elle était partie. Mais elle revint et me gronda encore parce que je pleurais. Le lendemain elle fut très bonne. Mais j'avais encore pleuré dans mon lit, mais je faisais semblant d'être endormie. Pauvre Zoé. Toujours elle.

J'ai dit à maman que c'était ma faute et elle répondit que c'était encore tout aussi mal car je donnais le mauvais exemple aux enfants et elle dit que tout le monde devrait avoir mon bon exemple et que je devrais empêcher les autres de faire mal. C'est presque impossible, c'est tout à fait impossible. Je ne suis pas assez bonne et c'est trop tard, tout le monde se moquerait de moi et quand je fais une observation on se moque et rit et m'appelle Père Bourdaloue.[733] Alors je n'ose pas. Je suis une lâche. Vendredi auprès M. Damé, j'avais su très bien mes vers. [...]. Ciel, à qui voulez-vous désormais que je prie ?

[733] Louis Bourdaloue (1632-1704) est un jésuite français. Brillant prédicateur connu pour la qualité de ses sermons qu'il récitait presque théâtralement, il prêchait, dit-on, les yeux clos. Son talent et sa réputation lui valurent de prêcher à la cour, où il a été surnommé « roi des prédicateurs, prédicateur des rois ».

Nous sommes allées toutes trois demander pardon et maman nous a embrassées. Je suis allée dans sa chambre et elle m'a longtemps parlé de mon caractère incorrigible et elle disait qu'il faudrait tout de même un de ces jours m'envoyer à Sinaya. Mon Dieu, pourquoi est-ce que je vis ? Je me le demandais jeudi en pleurant dans mon lit. Je ne veux plus rien dire. Vendredi nous avons été toute la journée dehors chez M. Urechia et nous avons cueilli des violettes.

Aujourd'hui c'est Lundi 13 mars. Je n'ai pas pu écrire depuis jeudi.

Mercredi 15 mars. J'ai dû m'interrompre car j'ai entendu Bibi venir. Ce matin je prenais mon café et Zoé est venue apprendre l'histoire avec moi. Mais pendant que je mangeais nous causions et maman nous a entendues et elle nous a grondées, elle a renvoyé Zoé de ma chambre et lui a défendu de revenir !!! Viorica est malade, on ne sait pas ce qu'elle a. Elle ne veut pas dire. Je suis restée près d'elle en pleurant, elle me serrait les mains, puis enfin elle m'a dit d'aller apprendre mes leçons et je suis partie. Maman est très fâchée contre Zoé. Elle lui trouve des manières horribles et puis elle la trouve très [...], car elle ne devrait pas être si gaie dans les circonstances où elle se trouve. Elle la compare à Viorica.

Hier, mardi, pendant que [...] je causais avec Mme Guest, elle était d'humeur triste, elle disait : « Pourquoi est-ce que je vis ? Je ferais mieux de mourir, car je ne sers à rien au monde. » Cela m'a rendue toute triste. J'ai pensé aussi à la même chose. J'avais toujours l'idée que j'écrirais des livres. Mais j'ai lu dimanche la biographie de Victor Hugo qui écrivait des livres comme *Bug-Jargal*[734] à 15 ans et cela m'a ôté toute espérance. Je m'étonne comment je le prends si tranquillement. Mais c'est fini. Voilà encore un beau rêve que je devrais sacrifier. Nous causions lundi matin Maman, Fräulein Reich, Henriette et moi. Nous parlions de ce que je ferais quand je serai grande. J'ai dit que je voudrais écrire des livres. Maman me fait voir que cela ne me ferait rien gagner et qu'il faudra devenir médecin. Encore un sacrifice. Nous parlions de Gertrude Prescott avec ses drôles d'idées à 13 ans. Cette composition sur la rose du lac qu'elle avait écrite à 13 ans et cette question si Silvia Dollica ne regrettait pas ses parents et toutes autres choses que je pense aussi et que maman n'aime pas. Elle n'aime pas les enfants si sérieux. Moi, je suis comme ça. Il faudra ne plus le faire. Encore un sacrifice. Je ne peux dire mes pensées à personne.

[734] *Bug-Jargal* est le premier roman de Victor Hugo. Écrit par ll'auteur en quinze jours, à la suite d'un pari, à l'âge de seize ans, *Bug-Jargal* paraît dans la revue *Le Conservateur littéraire* en 1820.

Gertrude se plaignait que personne ne la comprenait et qu'elle écrivait des volumes de lettres à son père pour soulager son cœur quoi qu'elle n'eût pas sûre qu'on la comprenne.

Moi aussi. J'ai dit que je veux écrire comme […] et maman a dit que pour cela il faut avoir un très grand talent. Elle parle toujours des livres scientifiques comme […] et madame Carpentier et d'autres. Elle ne me comprend….

J'ai dû m'interrompre. C'est dimanche 20 mars. Je continue. Je dis que maman ne comprend pas pourquoi je veux écrire. Ce n'est pas pour montrer ma science, c'est pour épancher le trop plein de mon cœur. Si jamais j'écris, j'écrirai une vie comme j'aurais voulu que la mienne fût, pleine de salut et de lumière. Maman m'a acheté un chapeau et moi je l'ai enfermé dans un tiroir de l'armoire et je l'ai retiré tout épaté [aplati]. Elle m'a dit que je vais le porter comme ça tout l'été. Je suis très fâchée d'avoir fait de la peine à maman. Elle va être triste toute la journée. Mais c'est un accident. Je ne peux rien faire. Il m'arrive toujours des accidents à moi. Je voudrais mourir. Quelqu'un qui m'entendrait dire trouverait bien bête de vouloir mourir pour un chapeau, mais on ne sait pas ce que c'est de n'avoir pas un moment de tranquillité. Ça abat, à la fin. Pour ne pas pleurer il faut que je m'enivre. Je m'enivre en lisant. La semaine, ce sont mes leçons à apprendre et à réciter, il faut être sage, ne pas rire, marcher doucement, enfin toute espèce de soucis. Le dimanche, voilà un accident. Que je suis malheureuse ! Mon Dieu ! Reprenez-moi. Je ne sers à rien. Je n'ai pas de bel avenir, toute ma vie j'aurais chaque minute un rêve, un désir à sacrifier. J'arriverais peut-être à perdre maman. Avant-hier soir au lit j'ai fait une longue poésie : *Les Mages et l'enfant Jésus* que j'ai oubliée le lendemain matin. Je ne peux écrire aujourd'hui, car je suis trop triste. J'aime mieux oublier.

Lundi 19 avril

Maman est malade et au lieu de m'appeler pour rester avec elle, elle appelle Viorica. Je dois être bien mauvaise pour qu'elle me préfère une étrangère Comme si elle n'avait pas de fille. J'entre et elle me gronde. Je n'oublierai pas ceci.

Mardi 20

Maman est mieux. Hier soir je suis restée plus tard à causer avec elle. Elle m'a fait la morale et j'ai promis d'avoir de belles manières et de ne plus taper les portes. Seulement elle a dit

que j'ai tant, tant de défauts qu'elle espère que je ne me marierai jamais, pour qu'on ne me connaisse pas. C'était bien amer de sa bouche. J'ai très mal à la tête, mais je ne le dis pas.

Dimanche 10 juin 1879

Deux mois et demi sont passés depuis que je n'ai pas plus touché à mon journal. Les vacances sont passées sans aucun événement remarquable. Oh ! Si ! J'ai lu *Notre-Dame de Paris, Bug-Jargal, Claude Gueux, Le dernier jour d'un condamné* et tout le reste de Victor Hugo. C'était magnifique. Je me suis mis en tête de lui écrire pour lui demander de me faire une poésie à moi toute seule. Je vais le faire pendant les grandes vacances. L'examen est tout près, nous n'avons plus qu'une semaine. J'ai extrêmement peur. Maman qui croit que je réussirai brillamment et moi je sais bien que je ne saurai rien. Je suis désolée surtout pour l'examen de piano. Ma pauvre petite Marie qui croit que je jouerai bien et qui se donne tant de peine pour moi. C'est un supplice pour moi que de jouer à l'examen. J'ai terriblement mal à la tête. J'ai employé tous les remèdes possibles et cela ne cesse pas. La douleur me prend tous les jours à 3 heures juste et les demoiselles disent que j'ai la fièvre cérébrale. Maman n'en sait rien, je suis sûre que je serai malade pendant les grandes vacances parce que je me laisse souffrir maintenant, mais cela vaut mieux que ne pas passer l'examen. Quand je pense aux grandes vacances, je deviens tellement triste que je n'en peux plus. C'est à cause de ma pauvre Viorica ! Je ne la reverrai peut-être plus. Voyez comme tout ce que j'aime s'en va. Je lui ai promis de lui envoyer mon journal et elle m'enverra aussi le sien. Les grandes passent leurs examens généraux au Lycée, pauvres enfants !

Je ne sais pas pourquoi j'aime tant Viorica : quand elle passe, mon cœur s'élance vers elle. Nos lits sont très près l'un de l'autre et le soir nous les rapprochons et nous nous couchons la main dans la main. Elle m'a raconté avant-hier cette grande chose et maintenant je sais qu'elle ne reviendra plus après les vacances !!! Elle m'a raconté aussi ces histoires de Madame Persée Sansénil et de cette pauvre veuve. Elle aime tant son grand-frère : elle en parle avec tant d'enthousiasme. Moi aussi je l'aime d'après ce qu'elle me dit.

Nous allons aujourd'hui à une représentation chez M. Urechia. J'y vais avec Viorica. Je déteste M. Dimancea parce qu'il la rend malheureuse. Je lis la vie de Charlotte Brontë et je lui ressemble en certaines choses. En beaucoup même.

Pendant les vacances je vais beaucoup lire. Ah ! J'ai appris que je suis la parente de M. Sihleanu, comme c'est drôle. Mais cela ne fait rien. Je n'en suis pas fâchée car je l'aime beaucoup. Je ne puis plus écrire. Je crois que je ne recommencerai que le premier juillet car il m'est impossible d'écrire pendant les examens. Pauvre Hermine ! Elle est partie de chez nous. Elle n'a pas répondu à nos lettres : il paraît qu'on le lui a défendu. Adieu, mon cher petit ami.

2 juillet

Enfin ! J'ai fini ! Les examens sont finis. J'ai « très bien », je crois, car je n'ai eu que des dix. J'ai eu la médaille, je suis la troisième. Comme je suis contente ! J'allais jouer, mais maman m'en a dispensée. J'en suis bien heureuse. M. Sihleanu m'a donné un grand et beau livre, tout illustré : *Les Œuvres* de Corneille et il m'a écrit dessus : « À mon élève très distinguée, en signe d'amitié ». J'ai été très, très heureuse ; j'ai déjà commencé à le lire et il me fait un plaisir inouï. Quand je pense comme j'avais peur pour l'examen, et comme j'ai réussi. Maman m'a donné 12 francs comme récompense et j'en ai acheté des livres anglais. Les grandes ont passé leurs examens de lycée. Marie a su mieux que toutes. Si tu savais comme je suis contente ! Ah ! Comme elles sont heureuses ! Maintenant nous sommes pendant les vacances. Elles ont commencé hier. Mes cousines demeurent ici, car mon oncle Néron et Amélie sont chez elles. Elles se sont fait un programme de leurs études car elles passent leur baccalauréat au mois de septembre et puis elles vont à la maison pour toujours. Mon Dieu, pourvu que… Je suis si impatiente et si inquiète de savoir cette chose-là. Viorica, ma Viorica est partie à la maison et Zoé est partie aussi. Que j'ai des choses à dire ! Il faut que j'écrive à Zamfira, pauvre enfant, et à Viorica aussi et à je sais bien qui.

Maman m'a fait ma chambre dans la grande classe. Et je m'y suis arrangée une magnifique bibliothèque avec de beaux livres reliés qui m'appartiennent tous. Je suis très contente car j'ai mille raisons pour être autrement, mais je ne veux pas me plaindre, pas même à toi. Vendredi on a fait une fête en l'honneur de l'examen de nos grandes, tout le monde s'amusait et dansait et moi, personne ne voyait. Je n'ai pas dansé, je n'ai pas joué. J'étais triste, je voulais ne pas être jalouse, je ne l'étais pas, mais j'étais chagrinée ; quelle sottise, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que cela devrait me faire ? Je ne veux pas envoyer mon journal à Viorica car je suis trop méchante et elle pourrait désespérer de moi. Mon Dieu ! Si elle ne revenait pas ! Si j'étais un poète, je ferais pour elle une belle poésie. Je voudrais être sa sœur. Je crains beaucoup. J'ai appris un grand malheur. Elle est

poitrinaire. Viorica est poitrinaire. Vois. Tout ce que j'aime s'en va. Elle s'en va aussi. Oh ! Que je voudrais mourir ! Je n'aime pas la vie, je la déteste.

Je ne sais pas ce qui me retient, mais il me semble parfois que cela me fera de la peine de mourir. Pourquoi ? Il me semble parfois que tout est rien. Je vis, je m'en vais et puis rien, rien ne reste de moi, de mes douleurs et de mes joies. Le souvenir est si peu […].Parfois je dis : « Va, dis, écris, sois célèbre, la postérité gardera ton nom ». Dérision. On gardera mon nom ? On gardera le souvenir de mes défauts. On analyserait chaque mot où j'aurais mis mon cœur et mon âme ; on y trouvera dans dix ans d'ici un archaïsme ou une faute contre la grammaire du temps et voilà pour moi. Si je vis pour une chose, c'est pour aimer. J'aime beaucoup Zoé, Marie et Viorica. Et lorsque je suis malheureuse, je pense à elles et ma tristesse diminue ou s'en va. Ce que j'ai au monde c'est cela, et si elles s'en allaient ? Parfois je me contente de cela et parfois il me faut plus. Je regarde le ciel et je voudrais m'envoler et il me semble que mon âme sera malheureuse après ma mort si l'on m'oublie ; j'ai cette superstition que c'est un bonheur pour les morts qu'on pense à eux. Aussi parfois je pense aux grands morts. Je n'en pense que du bien et ils me sourient et je leur souris. Il me semble que l'oubli doit être pour eux un manteau de plomb qui les oppresse et que le moindre souvenir les allège, aussi souvent quand je suis seule, j'évoque devant mes yeux ces grands souvenirs et il me semble qu'ils sont heureux.

5 juillet Voilà deux jours que je n'écris plus. Et, en effet pourquoi écrire ? Toujours la même chose, la même chose toujours. J'ai reçu une lettre de Viorica. Ah ! Combien j'ai été contente hier. Mademoiselle…

11 juillet Je continue. Mademoiselle Chantemps est venue nous voir. Comme elle est gentille. Et comme je l'aime. Elle m'a prêté un livre magnifique : *My Own Child*, par Florence Marryat[735]. Je n'ai rien lu d'aussi joli ! Je ne faisais que le raconter à Marie et nous sanglotions toutes deux. J'ai reçu un de ses jours une lettre de Viorica. Zoé est venue deux fois nous voir. Mes cousines s'en vont à la maison ce soir. Je m'ennuie beaucoup sans elles. J'ai acheté de mes douze francs un livre anglais *Dombey and Son* par Dickens[736] et les poésies de V. Hugo mon chéri.

[735] *My Own Child* (1876), roman de Florence Marryat.
[736] *Dombey and Son* (1846-1848), roman de Charles Dickens.

23 ou 24

Voilà deux jours que je couche chez ma tante et j'ai manqué par n'avoir pas maman tout ce temps. J'ai eu ces derniers jours une conversation très sérieuse [avec Miss]. Nous parlions de mon caractère. Je lui disais comme j'étais faible que je ne soutenais jamais mon opinion devant ces grandes, que je me laisse toujours réduite au silence même quand je sens que j'ai raison, ce qui m'arrive assez rarement car j'ai l'habitude de commencer à parler sans réfléchir et le premier son peut me prouver que j'ai tort. Miss m'a fait comprendre combien c'était mal et je me suis promis de ne plus le faire. Si je ne puis, comme ma chère Zoé et ma chère Marie, soutenir mon opinion sans crier, comme Marica quand elle a raison, et s'abstenir comme elle quand elle a tort, je devrais comme Florica ne pas me mêler dans les discussions. Florica, sous ce point de vue, a mon caractère : elle n'a pas l'élégance voulue pour parler contre les autres, mais elle a, en revanche, la raison et la force de faire comme elle sent que c'est bien et puis, enfin, elle est des grandes et elle a la patience de ne pas se fâcher quand on se moque d'elle. Mais pour moi c'est plus mal. Je ne puis pas, comme elle, laisser les autres émettre les opinions tout en gardant le silence, je commence d'une manière irréfléchie, généralement tout le monde est contre moi, excepté Zoé (qui ne l'ai que rarement, et cela pas devant tout le monde) et au moment le plus poignant de la discussion je me tais, je me laisse pour ainsi dire réduite au silence et je hausse les épaules d'une manière irrésolue. Ce n'est pas que je sois tout à fait résolue, mais la prochaine fois que l'occasion arrive de faire la chose ainsi discuté, j'hésite et souvent, trop souvent même je m'arrête court. N'est-ce pas cela une impardonnable lâcheté ? Et puis j'ai l'habitude de me fâcher quand on se moque de mes actions et on le fait assez souvent. Dieu merci ! Florica, dans ce cas, sourit et confirme tranquillement le chemin qu'elle s'est tracé. Henriette est à peu près la même chose que moi, mais elle n'en souffre pas tant, car elle est des grandes, elle a sur moi l'avantage de la grandeur. Et Florica sur elle, celui de la patience. Donc les trois du même genre. J'ai le pire. Marie et Zoé sont les meilleures en cela. D'abord, elles ont généralement raison et quand elles ont tort, elles l'avouent tout de suite très bien ; leurs opinions sont toujours très respectées. Peut-être celle de Zoé un peu plus, car elle s'échauffe moins que Marie et elle est plus sérieuse. Mes chéries ! Catherine et Marie Zaharescu ne valent rien en cela, Marie Z., n'ayant jamais idée propre et Catherine ayant généralement une mauvaise qu'elle soutient avec une obstination invincible.

L'autre partie de notre conversation me regardait personnellement. Voici. Mais je dois aller lire l'anglais chez Miss, maman vient de me le faire dire. Au revoir, mon ami. Dans une heure ou deux.

28 samedi

Je ne reviens pas dans une heure ou deux, mais dans deux ou trois jours. Je continue mon entrevue avec Miss. Mais il faut d'abord dire que quelque temps avant Pâques, du temps de mon exil, je me promenais avec Miss dans la cour de devant et je ne sais trop comment nous nous sommes mises à causer sur « écrire des livres ». Entraînée par le sujet même de la conversation, j'ai dit à Miss toutes mes aspirations et je lui dis aussi comment je me promets de commencer à écrire dès que je serai grande. Que je serai grande ! Miss me regardait avec un sourire particulier que je ne comprenais pas bien, un sourire presque amer, comme si elle avait une expérience amère. « Ah ! Mon Dieu, dit-elle, ne pense plus comme cela, si tu veux jamais écrire, commence maintenant, bientôt il sera trop tard. » Et de telles choses, et moi je lui fis comprendre qu'on me verrait et que cette idée me répugnait.

Elle me dit que je n'avais qu'à lui donner les papiers car dans sa chambre on ne pourrait les trouver. Je lui promis de commencer, mais les examens approchent. Je ne sais ce qui me retenait et je n'ai rien fait, et bien, ce jour mémorable du 24, après la conversation que j'ai racontée, Miss me demande à brûle-pourpoint : « Marguerite as-tu écrit quelque chose ? » Je restai ébahie. « Non, Miss. » Et puis je me suis mise à lui dire mes craintes et le découragement que pourrait me saisir, si je ne réussissais pas. Et Miss me rassurait et me disait que je pourrais toujours commencer, si cela n'allait pas et puis qu'elle pourrait envoyer mes choses écrites en Angleterre, pour être publiées ou critiquées et moi, j'étais toute heureuse. Je lui disais comme je serais heureuse d'écrire, puis je lui racontai l'histoire malheureuse de mon *Injury* que voilà : un jour je me mis à écrire chez ma tante une histoire que j'appelle *La Girouette du château d'A*., car j'ai vu ce nom entre les noms synonymes du J. de la jeunesse et cela m'a frappée et je me mis à écrire une histoire sur ce mot. Je ne l'ai pas terminée puis, poussée par je ne sais pas quoi, je me mis à traduire la belle poésie de Byron *The Injury*[737]. Ce furent naturellement d'affreux vers, dont tout le monde aurait ri et dont Byron se serait horriblement mis en colère, mais enfin ils étaient à moi, mon premier essai, et je les aimais comme on aime son enfant tout mauvais qu'il soit. Je

[737] *The Injury*, poème de George Gordon Byron (1788-1824).

n'avais jamais appris la métrique ou la versification (que je ne savais pas et je ne sais même pas ce que c'est qu'une rime masculine et féminine), donc vous comprenez ce que c'était. Mais un jour je ne sais comment je fis, peut-être par l'habitude de ne rien cacher à maman, je les lui montrais. Elle me promit de ne les faire voir à personne et j'étais presque rassurée lorsqu'un jour, en allant à table avec les grandes je les entends causer avec mystère. La conversation avait commencé en classe car elles disaient :

« Je te dis que j'ai raison. »

« Non, c'est moi ».

Maria soutenait que c'était une personne qui avait la chose et Mariţa disait que c'était l'autre. Je ne savais pas de quoi l'on parlait ; mais, après dîner, Marie me prit à part et me dit que maman était entrée en classe et avait fermé la porte et puis leur avait montré des vers en disant qu'elle les avait trouvé dans la 4ième classe, la mienne, et leur avait demandé si ses vers étaient bons. Marie me dit qu'on voyait très bien que la personne qui les avait faits ne faisait qu'essayer et elle me fit avouer que c'étaient les miens. Moi, je me précipitai chez maman et je me mis à pleurer et à lui faire des reproches mais maman se moquait de moi et voulait me consoler, en disant qu'on ne saurait pas de qui c'est.

Moi, je retournai dans ma classe désolée et je les entendais rire. De l'autre côté, en lisant mes premiers vers, Maman, non contente de ce qu'elle avait déjà fait, envoya ces malheureux vers à M. Damé pour les corriger. Mr. Damé avoua qu'il y avait tant de fautes qu'il ne pourrait y parvenir et les donna à corriger à la grande classe comme un devoir. Moi, j'ai eu beaucoup de peine et j'en ai même maintenant.

Quand Miss entendit cette histoire elle fut indignée ; elle sentait bien combien j'ai dû souffrir. Elle me dit qu'elle se chargeait de garder mes écrits et peut-être les lire pas avec l'indulgence d'une amie, en considérant mon âge, mais comme un critique. Nous causâmes encore mais je ne me rappelle plus. Je sais que je lui ai promis de commencer. Mais je ne sais vraiment pas. Je suis désespérée. Il paraît qu'il faut d'abord chercher un plan. Moi, je ne sais quel sujet choisir. Je vais essayer. Toute la nuit avant de m'endormir, je pense et je ne sais pas choisir. Si quelqu'un pouvait me donner le sujet ! Mais comme cela je ne m'en tirerais jamais d'affaire. J'ai raconté aussi à Miss comment maman parle de me voir écrire des choses ennuyeuses comme

Grosebal ou Mme Hippeau ou Page Carpentier et que cela me désespère. Je ne le ferais jamais. Mais si, pour elle, je le ferais bien. Hier, je ne sais pas de quoi nous causions et elle me dit entre autres :

« Peut-être écriras-tu un jour un à Villequier qui m'enchanterait le cœur ».

Moi, j'étais au ciel de bonheur. Il paraît qu'il faut que j'écrive. Miss me dit :

« Oh ! Marguerite ! *You must write something*[738] ! »

Maman est déjà sûre de cela et elle me fera apprendre les lettres. Marie me dit la même chose, Catherine aussi et surtout moi aussi je le sais, je le sens !!

1 août mercredi

J'ai commencé mes leçons avec : Je crois que c'est le 5 août. C'est dimanche. Je suis dans une de mes humeurs de dimanche. Je m'entends. J'ai commencé le 1er du courant mes leçons avec Ilie […]. J'entre au Conservatoire en troisième avec Zoé. Ilie me dit que je serai la première dans ma classe. J'en suis toute fière. Il paraît que je joue mieux qu'avant. Elie me promet qu'à l'âge de Zoé je jouerai comme elle. Dois-je le croire ? Henriette qui me supplie de m'efforcer d'avoir le premier prix : En necaz lu Zoé ! […] nu de altceva[739] ! Cela m'a fait rire, mais pas en dedans. J'ai écrit une lettre aux Sions. Zamfira m'a écrit hier. Il paraît qu'elle est mieux. Pauvre enfant. Avant-hier Ștefan a eu 7 ans. J'ai passé la journée chez eux. Marie était désespérée. Il paraît qu'elle n'a encore rien fait. Et déjà un mois de passé. Ma chérie May ! Quant à Henriette, hein ! Je ne la vois pas apprendre autant que je voudrais. Le soir nous causions Assăndică, Marie et moi. Elle se plaignait de ne pouvoir jouer son piano. Cela la rend toute malheureuse ! Et alors je me mis à lui raconter comment je ne puis pas lire pendant toute cette longue vacance. Comment je ne puis même pas apprendre et faire ma gymnastique avec le loisir voulu. Ils me plaignaient tous les deux. D'abord Assăndică disait que je lis pendant l'année. Ce qui n'est pas vrai. Depuis Noël jusqu'à Pâques, Dieu sait si j'ai pu lire. De Pâques, avec examens, encore moins. Et maintenant !!! Je ne sais comment je me mis à causer de ma punition. Plus je parlais, plus les larmes me montaient à la gorge. À la fin j'éclatai. Les sanglots se faisaient jour, sans ma volonté. Je pleurais. Je crois que je

[738] *You must write something :* Il faut écrire quelque chose [en anglais dans le texte].
[739] *En necaz lu Zoé […] nu de altceva* ! : Rien que pour rendre un peu jalouse Zoé ! [en roumain dans le texte].

criais. La main de Marie caressant mes cheveux m'arrêta. Je fis un effort. Je me tus. Marie me consolait. Mais je pleurais toujours d'autant plus péniblement que je pleurais en silence. Et ma pauvre petite Marie qui tient tant maintenant à ne perdre encore une minute me prit doucement et me fit promener au jardin. Je ne voulais pas la retenir, je tremblais, peut-être pas de froid. Enfin elle consentit à me faire rentrer. Je me mis à lire. Nous allâmes au salon manger la tarte et rire et fêter notre petit Assăndică, digne émule de Démosthène et Ciceron et qui nous tint force[740] magnifiques discours, nous rions, applaudissons, il y avait M. Nei, la famille Lascăr. J'étais gaie. Marie me croyait gaie. Mais dans mon cœur ! Oh ! Je le sais, je ne serais jamais consolée.

Comment me rappeler sans émotions ces affreux moments ? Quand maman écrivait et moi, couchée, non, pas couchée, écrasée sur mon lit, je pleurais me tordant de douleur, […] les prières non pas exprimées, mais pleurées, que maman ne voulait pas comprendre. Cette soirée quand maman causait presque gaîment et moi j'écoutais. Oh ! Les larmes qu'il fallait refouler ! Oh ! La douleur qu'il fallait oublier. Si cela avait duré plus longtemps, je serais devenue folle. Cette nuit quand Madame Gerd pleurait et soupirait et suppliait maman ! Le regard de maman, sa voix folle de malheur. Et cet abattement qui était sur moi qui m'empêchait de sentir, de comprendre, de pleurer. Oh ! Me laisser baiser de maman ou de Viorica m'aurait fait alors plus de bien que ce long malheur de 3 mois. Et ces journées entières où je restai agenouillée devant maman en pleurant. Chaque larme que je versais retombait en pleine poison sur mon cœur. Comment est-ce que je fais donc pour être encore gaie ? Pour parler encore de bonheur ? Oh ! C'est trop tard maintenant. Le cri de douleur que je poussais peut-il être compris ? Et puis les longs, longs jours de souvenir quand cette ombre et cette tristesse *lingered still over me*.[741] Peut-on le comprendre, puis-je l'oublier ? Et Marie veut que je me console. Elle me disait :

« Ne pleure plus ! »

C'est qu'elle n'a jamais senti cela. Je suis folle de dire toutes ces choses. Pourquoi pas ? Il me semble pourtant que cela me soulage assez.

Hier soir en pensant à Zoé j'ai réalisé un ancien projet de lui écrire une poésie. Je me la fis toute entière étant au lit. Il faisait sombre. Fräulein Emilie dormait et j'avais besoin à tout prix

[740] Probablement faute d'orthographe : fort.
[741] lingered still over me *:* « persistait en moi » [en anglais dans le texte].

d'un crayon. Je me promenais *restlessly*[742] dans la chambre. Enfin je trouvai deux allumettes. Je les laissais à moitié brûler et j'essayai d'écrire, mais ce fut impossible. J'étais désespérée. La petite Maria, la bonne, *came to the rescue*[743] je l'envoyai chercher un crayon dans la chambre de Miss. Elle me l'apporta. N'ayant de papier, j'écrivis sur une feuille de livre, *Rose of the world*[744] et *King Cophetua*[745] que Miss m'avait justement donné ce jour-là et je déchirai la feuille. Mon poème est assez bête et plein de fautes, je le sens bien. Mais c'est difficile pour moi qui ne sais aucune règle et qui a la plus grande difficulté du monde à trouver une rime. Si je puis, je vais corriger cette poésie. Peut-être qu'en y pensant toujours, j'y arriverai un de ces jours. Je l'ai faite parce qu'un jour j'étais malade et je sortis avec (tache d'encre) le sentiment d'une amitié extrême Zoé passer devant ma porte. Mon cœur s'élançait vers elle. Mais elle passa vite et n'entra pas et je m'en écriai : « Oh ! Si j'étais près de toi ! » La petite poésie s'appelle :

Auprès de toi

Si j'étais un oiseau, je quitterais la branche
Et le vieux chêne auprès duquel croît la pervenche (à corriger)
Et le petit ruisseau qui se joue dans le bois
Pour être auprès de toi.

Quand tu viens près de moi avec ton doux sourire
Mon cœur bondit de joie, je ne sais quoi m'attire (très mal)
Et j'oublierais les jours et j'oublierais les mois
Étant auprès de toi.

M'aimes-tu ? Dis, chérie, m'aimes-tu comme je t'aime ?
Ton âme m'est-elle liée par cet amour suprême
Qui rend mon cœur joyeux ? Et le sens-tu comme moi ? (mal)

[742] restlessly: « nerveusement » [en anglais dans le texte].
[743] came to the rescue : « est venu à son secours » [en anglais dans le texte].
[744] *The Rose of the World* : poème de William Butler Yeats (1865-1939).
[745] *King Cophetua and the Beggar-Maid* : légende anglaise.

Oh ! Être auprès de toi !

Il me suffit de peu : d'un baiser de ta bouche
Du toucher de ta main qui doucement me touche (un peu moins mal que le reste)
Il me suffit pour être fière comme le roi
D'être près de toi.

Je t'ai dit : ce me semble, de toutes les manières
Que tu es mon bonheur, que tu es la lumière
De mes yeux et que rien n'existe plus pour moi (mal, très mal)
Quand je suis près de toi.

Mais ce que je ne sais, je ne puis t'exprimer
Et que j'essayerai en vain de t'expliquer
[deux lignes barrées et effacées]
C'est l'ineffable joie et la seule pour moi
D'être auprès de toi (terriblement mal)

5 août dimanche J'ai écrit à Victor Hugo !!! À demain.

5août dimanche Je recommence parce que je veux faire mon testament.

Mon testament. Je laisse :

À maman : tous mes cahiers et livres de classe.

À ma tante : ma bague avec deux perles blanches.

À Henriette et Marie : tous les livres de mon armoire, à partager tout juste avec Zoé ainsi que les effets de mon armoire.

À Viorica : ce cahier de journal.

À Miss : ce gros cahier relié où j'ai écrit certaines choses.

À Chichi : mon bracelet et mes autres bagues

À Assăndică : le cahier de souvenirs en cuir de Russie de Caica

À Mlle Marie : mes cheveux, une mèche

Et je veux qu'on m'enterre avec ma petite chainette d'or et qu'on ne mette ni date ni rien sur ma tombe, excepté mon nom Marguerite et rien d'autre. Je crois que j'ai bien raison de faire mon testament car j'ai mal à l'estomac et le choléra est en ville. Quelle bêtise je dis. Si maman m'entendait ! Ma lettre à V. H. [Victor Hugo] est à la poste ! Je suis d'une impatience !

Mardi 7 août Hier, je causais avec maman au jardin. Elle savait que je lui ai écrit. Voici comment. Je restai avec ma tante et Maman dans la chambre. J'ai fait lire à ma tante À Villequer[746] ; elle dit que ça ne lui plaît pas ; c'est beau, mais ça ne lui plaît pas. Elle ne veut pas, ou ne peut pas comprendre cette résignation, non pas cette résignation, car V. H. [Victor Hugo] dit : « Car mon cœur est soumis, mais non pas résigné », cette soumission, cette tranquillité, elle veut des blasphèmes, du désespoir violent : comme le désespoir de Lamartine. Je lui ai donné à lire : *Trois ans après*[747]. […] Cela lui a plu mieux que l'autre. Nous causions de V. H. Voilà maman qui me dit tout à coup :

« Vois-tu, Marguerite, tu n'écris pas à Victor Hugo. »

Mais tout tranquillement.

« Je te demande pardon, je lui ai écrit. »

Maman a tourné vers moi toute rouge les yeux brillants :

« Tu as écrit à Victor Hugo, Marguerite ! »

« Mais oui. »

Et je lui ai raconté tout. Maman a été très contente, mais elle m'a reproché de ne pas lui avoir montré ma lettre. Mais je n'ai pas voulu la garder de peur de me repentir de ce que j'ai dit. Ma tante soutenait que je dois avoir un brouillon, alors Maman dit :

[746] Victor Hugo, *Les Contemplations*, 1856, Livre quatrième, *À Villequier*.
[747] Victor Hugo, *Les Contemplations*, 1856, Livre quatrième, *Trois ans après*.

« Mais pas du tout, Lucrèce. C'est tout naturel qu'on n'ait pas de brouillons pour une chose spontanée qui vient du cœur. Le soir, au jardin, je causais avec Maman, naturellement, de Victor Hugo. Elle m'a fait réciter tout ce que je me souvenais de ma lettre : elle m'a reproché de ne pas la lui avoir montrée et elle a dit qu'elle veut me la faire écrire dans mon gros cahier de *la Girouette du château d'A*. Je me suis bien promis que non. Elle me dit :

« Si tu rencontrais Victor Hugo quand tu iras à Paris, l'aborderais-tu comme un étranger ? »

« Oh ! Non ! m'en écrirai-je, je l'aborderais comme un vieux père, je lui baiserais les mains mille fois. »

Maman m'a promis de m'emmener le voir. Que je suis contente ! Et puis elle a dit :

« Peut-être sera-t-il mort jusqu'alors. »

Mon Dieu. C'est pourtant vrai. Il est si âgé. C'est terrible que d'y penser. Je voudrais mourir avant lui ! Je ne veux pas entendre la nouvelle de sa mort pour tout au monde. Maman était de ce que j'appelle *humeur littéraire*. Je lui dis :

« Oh ! Mon Dieu ! Je voudrais écrire un livre et je n'ai pas de sujet. »

Elle m'a donné l'idée d'écrire ma vie. Je n'ai pas voulu. Elle me pressait. Elle me dit de l'écrire sous le titre de « Histoire d'une petite fille » et d'inventer tout ce que je voudrais. Je vais essayer. Je ne sais pas ce que je vais faire, les vacances ont passé et je n'ai encore rien fait. Je ne dors pas toute la nuit à force de penser à un sujet. Peut-être avec le temps vais-je me décider, mais alors ce sera peut-être trop tard.

Comme je suis heureuse le soir ! Je m'amuse si bien à causer avec Maman au jardin et avec Miss. C'est fini avec Domnișoara, elle s'en va. Je reconnais moi-même avec maman qu'elle ne doit pas rester. Enfin, c'est comme cela et voilà. Le choléra n'est pas en ville. Tant mieux. Nous le voyons. Et comme j'ai eu mal à l'estomac, je dis moitié sérieusement, moitié plaisanterie : « Si je mourais ? Cela ne me ferait rien. » Et Miss me dit : « Oh ! Non ! Marguerite, tu sais que tu dois écrire un livre. Un seul au moins et puis tu peux t'en aller. » Elle a raison.

J'écris maintenant une pièce de théâtre nommée *Pardon*. Cela m'agace que ce soit si facile et que cela ne servira à rien. Mais enfin, c'est presque un commencement. Cela pourrait peut-être me mener à quelque chose de bon. Au revoir, mon petit. À demain soir.

10 août [fragment barré]

12 août Maman a fait aujourd'hui un catalogue immense de tous les livres qu'elle veut faire venir. Il y en a plus de mille. Bonne chance ! Pour avoir le temps de les lire.

Aujourd'hui elle m'a grondé pour avoir donné à Marie mes *Dombey and Son*. Que veut-elle que je fasse ? Elle n'a pas de livres et moi j'ai presque 700. N'est pas juste.

Aujourd'hui 12 août 1879, grand événement de ma vie. J'ai commencé mon livre qui doit être fini en 4 semaines en écrivant dix minutes par jour. Si je ne puis le finir pour le départ de Miss, je l'enverrai à P-Y Stahl ou à J. Marcel ou E. Legouvé lequel des 3 qui vit.

13 août Dimanche je viens de commencer le premier chapitre de mon livre. J'y ai mis quelqu'un comme Zoé et quelqu'un comme moi, mais avec des changements. Et je vais y mettre quelques-uns de mes idéaux. Je ne vais dire à personne. Pas même à Miss. Mais je suis sûre qu'elle va deviner, mais si elle ne devine pas, quand j'aurai fini, j'irai lui dire. « Miss, j'ai écrit une histoire. Comme nous allons être contentes ! »

Zoé a été ici juste maintenant avec sa […] et Johny et Dița. En venant ici, elle a trouvé mon grand cahier de *la Giruette du château d'A*. Elle l'a ouvert. Je l'ai supplié de ne pas y toucher, mais elle n'a pas voulu. Elle a dit :

« Est-ce que maintenant tu ne veux plus me laisser toucher tes cahiers ? »

Quand elle a vu le titre, elle m'a demandé si c'était une composition. Je lui dis que oui et comme je la priai de ne pas lire, elle posa le cahier sur la table, mais d'un air qui m'a attristé, car il m'a semblé qu'elle était fâchée. Quand l'on publiera mon premier livre et qu'elle le lira. Mon Dieu ! Quelle joie !

Hier, Maman m'a dit :

« Marguerite, n'écris pas trop mal ton journal pour que je puisse le lire. »

Je n'ai rien dit mais j'ai pensé que tant que je vivrai ou qu'il vivra, personne n'y touchera. Aujourd'hui, à table, Maman m'a dit que papa avait cette maxime :

« Croyez tout le monde honnête et bon jusqu'à la preuve du contraire ». Et un autre monsieur a dit :

« Croyez tout le monde voleur et mauvais jusqu'à la preuve du contraire », et moi, j'ai pris le principe de mon papa. Je l'aime encore plus pour cette idée car j'ai entendu dire et j'ai lu que « tant que quelqu'un a encore foi dans la bonté, on l'aime encore, il n'est pas à désespérer de le ramener au bien, il en a toujours une graine de bon en lui. » Mon papa avait dû en avoir beaucoup de ces excellentes graines puisqu'il a toujours soutenu de pareilles idées. Et moi aussi. J'aime les gens refoulés ou vraiment méchants. Parce qu'ils sont malheureux et parce que personne ne les aime et surtout parce qu'ils sont méchants. Les méchants ont besoin d'amour, de foi, de confiance, de patience, les bons ne peuvent s'en passer sans tourner plus ou moins vers le mal. C'est mon idée, j'ai déjà commencé à la mettre en pratique. J'espère continuer avec plus de succès encore que maintenant. Pourquoi j'aime Mlle Gafe ? Pour le souvenir de ses malheureux défauts et de ses quelques qualités. Elle ne m'a, en réalité causé que du malheur. Le plus grand des malheurs a été me montrer dans ma mère des fautes que je n'avais jamais vues et que je n'aurais, j'espère, jamais vues. Je ne dis pas, cela me fait aimer ma mère encore plus qu'avant. Peut-être si elle était parfaite, je ne pourrais l'aimer tant et l'admirer. Je n'ai jamais vu quelqu'un de ferme et de fort dans ses résolutions et dans la volonté de vaincre ces défauts. Je n'ai jamais vu quelqu'un qui puisse souffrir autant qu'elle sans se plaindre, qui fût si bon sans s'en vanter, si généreux en le cachant et qui eût un cœur si doux qu'elle cherche en vain à endurcir, qui eût un esprit si grand et profond sans le faire voir, de sorte que je suis quelquefois étonnée de certaines pensées à elle ; moi, sa fille je ne la connais pas, car elle est modeste. Je ne sais pas trop ce que c'est qu'une femme forte, mais je suis sûre que maman en est une si c'est pris dans le bon sens d'être cela. Voilà ce qui est maman et à cause de Mademoiselle Gafe je suis parvenue à lui trouver des défauts insignifiants, mais que je ne devrais pas considérer auprès de toutes ses qualités. Aussi je me donne toutes les peines du monde pour les oublier. Oh ! J'y parviendrai. Maman est si dévouée à son devoir, à ses principes et à moi, si peu égoïste, si oublieuse de soi-même. Elle a une vue presque gaie de la vie, elle pourrait, j'en suis sûre, faire le bonheur de quelqu'un. Comme j'ai mal à la main, je n'en peux plus !

4 août Lundi

Je ne sais plus où diable aller pour écrire. Je voudrais aller dans une île déserte ou dans une caverne ou sur le Mont Blanc ou en face de la mer ou je ne sais où, car comme cela, cela ne va pas. C'est surtout maman que je crains. Je ne veux pas qu'elle le sache. Elle le dirait à tout le monde, la petite indiscrète (la, la, la vilaine). Ne l'a-t-il pas qu'elle a été dire à Tătuca que j'ai écrit à Victor Hugo. Je ne sais plus que me faire. Aujourd'hui j'ai beaucoup causé avec Miss et je me suis fort bien amusée.

Maman qui insiste que je lui refasse la lettre a Victor Hugo. Cela m'ennuie terriblement, je ne pourrai jamais le faire jamais comme il faut. Je lui ai déjà expliqué tout ce que j'ai dit, mais elle veut la lettre, comme si je me la rappelais mot à mot !

Je suis en troisième chapitre de ma bible. Je ne suis pas encore découragée, mais quand je serai au dénouement, c'est alors que ce sera difficile. Je n'ai pas du tout envie d'écrire. Je vais me mettre à ma Bible. Si maman ne venait pas tout de même, juste maintenant ! J'aime beaucoup Madeleine. J'en suis jalouse et il me semble qu'elle va surpasser Petite.

J'ai fait faire hier une dictée à mon père[748], l'époux de Lucreţia Lupaşcu, la sœur de la mère].Il ne sait rien, mais rien, absolument rien, il copie le mot gants vingt mille fois et puis elle l'écrit *gans*. C'est désespérant.

15 août mardi

Je crois qu'Ilie ne vient pas. Hier il m'a dit que j'ai joue très bien, admirablement bien !!!!

Fin du 1er cahier

[748] Tătuca – l'oncle de Margareta.

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

Œuvre éditée de Margareta Miller-Verghy

Romans et nouvelles

DIONIS (pseud. Mărgărita Miller-Verghy), *Théano. Roman*, Bucureşti, Editura Alcalay & Co., 1919

MILLER-VERGHY, Marguerite, *Théano,* Paris, Éditions Bernard Grasset, 1921

MILLER-VERGHY, Marg., *Umbre pe ecran. Nuvele,* prefață Mărgărita Miller-Verghy (« Către ctititori »), Bucureşti, Editura Bucovina, 1935

MILLER-VERGHY, Mărgărita, *Cealaltă lumină. Roman*, Bucureşti, Editura O. Bianchi, 1944, prix de l'Académie 1946 (proposition M. Sadoveanu)

MILLER-VERGHY, Margareta, *Prinţesa în crinolină. Roman*, Bucureşti, Editura Pro Pace, 1946

MILLER-VERGHY, Mărgărita, *Blandina,* traduction, préface et notes Emilia Șt. Milicescu, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 1980

Education, enseignement

MILLER-VERGHY, Margareta, *Copiii lui Răzvan. Carte de lectură pentru şcoalele secundare*, Bucureşti, Editura Socec, 1912 (Prix Alina Știrbey)

MILLER-VERGHY, Mărgărita, *Manual pentru învăţământul limbei franceze. Culegere de bucăţi din clasicii francezi pentru uzul claselor superioare de liceie şi externate*, Bucureşti, Tipografia Curţii Regale, F. Göbl Fii, 1900

MILLER-VERGHY, Margareta, *Organizarea lucrărilor practice în Şcoala normală din Azilul Elena Doamna*, Bucureşti, Societatea Cooperativă pe Acţiuni Librăria Naţională, 1907

MILLER-VERGHY, Mărgărita, *Sanda, Anca şi Mihai. Carte pentru tineri*, Bucureşti, Editura Ancora, Alcalay et Calafeteanu [s.a.]

Arts, folklore, historiographie

MILLER-VERGHY, Marguerite, *Anna Roth-Cabilovici. Prin vraja acului. Amintiri, fapte și documente. 40 de ani de activitate artistică,* Bucureşti, Editura Marvan [s. a.]

MILLER-VERGHY, Margărita, *Izvoade strămoşeşti culese de Mărgărita Miller-Verghy* et *Motifs anciens de décoration roumaines* (édition en français) Bucureşti, Institutul de Arte Grafice Carol Göbl & I. St. Rasidescu, 1911, réédition Editura Librăriei Socec et Co., Societatea Anon, 1927

MILLER-VERGHY, Margărita, *Vechi motive decorative româneşti. Motifs anciens de décoration roumaine,* ediţie critică bilingvă Ioan Oprişan, Ediura Vestala, Bucureşti 2007

MILLER-VERGHY, Marguerite, *La Dynastie Roumaine*, Paris, Editions Le Moment, 1922

Critique et histoire littéraire

MILLER-VERGHY, Mărgărita, *Revista Scriitoarei* (apare lunar sub conducerea organului Societăţii Scriitoarelor Române, înfiinţată la 19 februarie 1925)

MILLER-VERGHY, Marg., SĂNDULESCU, Ecaterina, *Evoluţia scrisului feminin în România*, préface Eugen Lovinescu, Bucureşti, Editura Bucovina, 1935

Traductions (en ordre chronologique)

EMINESCU, Mihai, *Quelques poésies de Michaïl Eminescu*, avec une notice biographique de Alexandre Vlahoutza, Genève, Eggiman et comp., Paris, Librairie Fischbcher [1892]

VLAHUȚĂ, Alexandru, *La Roumanie pittoresque*, Bucureşti, Imprimeria L'Indépendance Roumaine, 1903

EMINESCU, Mihai, *Quelques poésies,* traduites par Marguerite Miller-Verghy, notice biographique par Al. Vlahutza, Bucureşti, Institutul de Arte Grafice şi Editura Minerva, 1910

SHAKESPEARE, William, *Regele Lear*, traducere din limba engleză, Bucureşti, Biblioteca Teatrului, nr.13, 1911

BROWNING, Robert, *Mildred (O pată pe blazon)*, traducere din limba engleză, în versuri, de Margareta Miller-Verghy, București, Editura Librăriei Leon Alcalay, 1912

MARIA, Regina României, *Visătorul de vise*, Bucureşti, Institutul Flacăra, 1914

TAGORE, Rabindranath, *Grădinarul*, Bucureşti, Editura Flacăra, 1914

BARRETT BROWNING, Elisabeth, *Sonete portugheze,* ediţie bilingvă, prefață de Mărgărita Miller-Verghy : « Câteva cuvinte despre Sonetele portugheze », Bucureşti, Editura Flacăra, 1915

MARIA, Regina României, *Ilderim, poveste în umbră şi lumină*, Bucureşti, Institutul de Editură şi Arte Grafice « Flacăra », 1915

MARIA, Regina României, *Patru anotimpuri din viaţa unui om*, Bucureşti, Editura Văcăreşti, 1915

WALLACE, Edgar, *Asociaţia secretă Broscoiul*, traducere din engleză, Bucureşti, Editura Ig. Hertz, 1933

ESSLEMONT, J.E., *Bahá 'u'llah şi era nouă*, traducere din limba engleză, Bucureşti, Fântâna Darurilor, 1934

MARIA, Regina României, *Regine încoronate*, 2 volume, Bucureşti, Editura Dimineaţa, 1934

MARIA, Regina României, *Povestea vieţii mele*, traducere de Mărgărita Miller-Verghy, Bucureşti, Editura Adevărul, 1936 (rééditée par Editura Moldova Iași, 1990, Editura Eminescu, 1997)

EMINESCU, Mihai, *Poésies*, traduites par Marguerite Miller-Verghy, préface de Titu Maiorescu, Bucureşti, Cartea Românească [1938]

MARIA, Regina României, *Măşti. Roman*, traducere de Mărgărita Miller-Verghy, Bucureşti, Editura Socec, 1938

HIGGINS PRONTY, Olive, *Stella Dallas*, traducere din limba engleză, Bucureşti, Editura Fantasio, 1944

PARROT, Ursula, *Lisbeth,* traducere din limba engleză, Bucureşti, Editura Pro Pace, 1946

MEREDITH, George, *Rhoda Fleming*, traducere din limba engleză, Bucureşti, Editura Fantasio, 1947

Articles publiés dans des journaux et revues

Articles publiés dans les journaux *Națiunea, Timpul, Hotarul, Convorbiri literare*

« *Paul*, novelă de Marmil [pseud. Margareta Miller-Verghy] », in *Națiunea*, anul II, nº 262, 8 mai 1883, p. 2, nº 263, 9-10 mai 1883, p. 1-2, nº 264, 12 mai 1883, p.2

« Cum am tradus pe Eminescu », in *Convorbiri literare*, nº 6-9 (iunie-septembrie), an LXXII 1939, p. 1459-1465

« Douăzeci de ani de la moartea lui Delavrancea. Din carnetul unei şcolăriţe », in *Timpul*, nº 363 (9 mai), année II, 1938, p. 2

« Elizabeth Barrett (Browning) », in *Timpul*, nº 88, 2 august 1937, p. 4

« În prejma visului », in *Timpul*, nº 102, anul I, august 1937, p. 4

« *Măști*, roman de Regina Maria a României, Editura Socec », in *Hotarul*, nº 6-7 et 8, V, Arad, ian-aug 1938, p. 268-269

« Rabindranth Tagore », in *Timpul*, nº 1529, V, 11 august 1941, p. 2

Articles publiés dans *Revista scriitoarei*

« *Parcă n-a fost*, »: I, nº 1, ianuarie 1929, p. 4-9, II, nº 2, februarie 1929, p. 26-28, III, nº 3, martie 1929, p. 40-42

« *Craii de Curtea Veche* » (Cronică la Mateiu I. Caragiale), nº 5, mai 1929, p. 66-67

« Tudor Arghezi », nº 6-7, an III, iunie-iulie 1929, p. 82-83

« *Dușmanul durerii*, nuvelă »: I^ière^ partie, nº 6-7, an III, iunie-iulie 1929, p. 90-93, II^e^ partie, nº 8-9, an III, august-septembrie 1929, p. 107-110

Articles publiés dans *Revista scriitoarelor și scriitorilor români*

« *Polyanna* », rubrica « Cărți și reviste », nº 3, anul IV, martie 1930, p. 48

« Cronică artistică », nº 3, anul IV, martie 1930, p. 66-68

« *Prințesa în crinolină*, roman-film (fragment) », cap. V, nº 5, anul IV, mai 1930, p. 66-68

« Aspecte », nº 8-9-10, anul IV, august-septembrie-octombrie 1930, p. 136-138

« Cronica literară. *Memorii* de E. Lovinescu și *Roxana* de Gala Galaction », nº 12, anul IV, decembrie 1930, p. 156-158

« *Fațada*, nuvelă », nº 1-2, anul V, ianuarie-februarie 1931, p. 2-7

« *Fațada*, nuvelă (urmare) », nº 3-4, anul V, martie-aprilie 1931, p. 9-13

« *Fațada*, nuvelă (urmare) », nº 5-6, anul V, mai-iunie 1931, p. 6-12

« *Fațada*, nuvelă (urmare) », nº 7-8, anul V, iulie-august 1931, p. 8-12

« Cronica literară: *Fata din Zialaust*. În *Beilic* de Ionel Teodoreanu », nº 9-10, anul V, septembrie-octombrie 1931, p. 20-21

« Antologia scrisului feminin », rubrica « Cronica artistică.*Danton* de Camil Petrescu », nº 1-2, anul VI, ianuarie-februarie 1932, p. 9-10

« *Nunta domniței Ruxandra* », nº 5, anul VI, mai 1932, p. 11-12

« Cronica literară. E. Lovinescu. *Memorii*, vol. 2, Editura Scrisul Românesc, Craiova », nº 5, anul VI, mai 1932, p. 12-13

« *Dragoste* », nº 6-7, anul VI, iunie-iulie 1932, p. 1-9

« *Dragoste* », nº 8-9-10, anul VI, august-octombrie 1932, p. 5-10

« Amintiri despre Alfred Moșoiu », nº 8-9-10, anul VI, august-octombrie 1932, p. 13-14

« *Ave Lux* », nº 11-12, anul VI, noiembrie-decembrie 1932, p. 10-12

« *Quittez-nous, oh beauté*, versuri », nº 1-2, anul VII, ianuarie-februarie 1933, p. 6

« *Umbre pe ecran*, nuvelă în ritm de film », nº 3-4, anul VII, martie-aprilie 1933, p. 9-10

« *Umbre pe ecran*, nuvelă în ritm de film », nº 5-6, anul VII, mai-iunie 1933, p. 5-9

« *Umbre pe ecran*, nuvelă în ritm de film », nº 7-8, anul VII, iulie-august 1933, p. 8-9

« *Umbre pe ecran*, nuvelă în ritm de film », nº 9-10, anul VII, septembrie-octombrie 1933, p. 3-4

« Fragment din *Memoriile* M.S. Regina Maria, traducere Margareta Miller-Verghy », nº 11-12, anul VII, noiembrie-decembrie 1933, p. 1-11

« Directoarea noastră », nº 1-2, anul VIII, ianuarie-februarie 1934, p. 4-5

« Nuvela în ritm de film », nº 3-4, anul VIII, martie-aprilie 1934, p. 4-6

« *Umbre pe ecran*, nuvelă », nº 3-4, an VIII, martie-aprilie 1934, p. 4-6

« *Umbre pe ecran*, nuvelă în ritm de film », nº 6-7, anul VIII, iunie-iulie 1934, p. 5-8

« Elena Văcărescu. *Poezii*. Traducere Margareta Miller-Verghy », nº 8-9, anul VIII, august-septembrie 1934, p. 9-10

« Ion I. Peretz », nº 3-4, anul IX, martie-aprilie 1935, p. 23-26

« Maiestatea Sa Regina Maria în opera ei literară », nº 10-11, anul IX, octombrie-noiembrie 1935, p. 16-19

« *Prințul cu două chipuri*, tabloul IV », nº 1-2, anul X, ianuarie-februarie 1936, p. 13-19

« Cronica literară: E. Lovinescu, *Bălăuca* », nº 3-4, anul X, martie-aprilie 1936, p. 22-25

« *Înfloreşte un suflet* », fragmente de roman, 1. *Leila*, nº 6-7, anul X, iulie-august 1936, p. 1-7

« Revista noastră », nº 1-2, anul XII, ianuarie-februarie 1938, p. 1-2

« *Marea fugă.* Roman de Lucia Demetrius », rubrica « Cărți și reviste », nº 3-4, anul XII, martie-aprilie 1938, p. 23-24

« Regina noastră », nº 9-10, anul XII, septembrie-octombrie 1938 (număr închinat memoriei Reginei Maria), p. 25-27

« Ion Petrovici », nº 4, anul XVI, iunie 1942, p. 9

« *Pe malul mării*, fragment din romanul *Cealaltă lumină* », nº 9-12, anul XVII, sept.-dec. 1943, p. 3-4

Articles publiés dans le journal conservateur quotidien *La Patrie* (pseudonyme Ariel)

« A propos d'art national », nº 35, 1ière année, Bucarest, 2(15) avril 1908, p. 1-2

« *Les huit Paradis*, recension du livre de Marthe Bibescu », nº 36, 1ière année, Bucarest, jeudi 3 (16) avril 1908, p. 1-2

« Causerie », nº 43, 1ière année, Bucarest, Vendredi 11 (24) avril 1908, p. 1-2

« Figures d'aujourd'hui, M. Alexandru Vlahutza », nº 44, 1ière année, Bucarest, Samedi 12 (25) avril 1908, p. 1-2

« A l'Athénée », nº 187, 1ière année, Bucarest, Vendredi 10 (23) octobre 1908, p. 1-2

« Octavian Goga », nº 190, 1ière année, Bucarest, Mardi 14 (27) octobre 1908, p. 1-2

« Edouard Wachmann », nº 239, 1ière année, Bucarest, Dimanche 14 (27) décembre 1908, p. 1-2

« Catule Mendès », nº 272, 1ière année, Bucarest, Vendredi 30 janvier/12 février 1909, p. 2

Articles publiés dans le journal *Le Moment,* Journal de Bucarest

« Lettre à Marinette », nº 243, 3ième année, Bucarest, vendredi 6 décembre 1935, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 244, 3ième année, Bucarest, samedi 7 décembre 1935, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 246, 3ième année, Bucarest, lundi 9 décembre 1935, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 247, 3ième année, Bucarest, mercredi 11 décembre 1935, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 249, 3ième année, Bucarest, vendredi 13 décembre 1935, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 253, 3ième année, Bucarest, mercredi 18 décembre 1935, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 244, 3ième année, Bucarest, jeudi 19 décembre 1935, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 257, 3ième année, Bucarest, dimanche décembre 1935, p. 2

« Noël – il y a cent ans », nº 258, 3ième année, Bucarest, mercredi 25 décembre 1935, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 260, 3ième année, Bucarest, dimanche 29 décembre 1935, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 270, 4ième année, Bucarest, dimanche 12 janvier 1936, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 273, 4ième année, Bucarest, jeudi 16 janvier 1936, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 274, 4ième année, Bucarest, vendredi 17 janvier 1936, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 276, 4ième année, Bucarest, dimanche 19 janvier 1936, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 280, 4ième année, Bucarest, vendredi 24 janvier 1936, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 284, 4ième année, Bucarest, jeudi 30 janvier 1936, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 292, 4ième année, Bucarest, samedi 8 février 1936, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 293, 4ième année, Bucarest, dimanche 9 février 1936, p. 2

« Un grand seigneur disparu, Radu Vacarescu », nº 303, 4ième année, Bucarest, vendredi 21 février 1936, p. 2

« Carmen-Sylva, la reine au grand cœur », nº 312, 4ième année, Bucarest, lundi 2 mars 1936, p. 1, 4-5

« La grande duchesse Cyrille », nº 313, 4ième année, Bucarest, mercredi 4 mars 1936, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 314, 4ième année, Bucarest, jeudi 5 mars 1936, p. 2

« Adolphe de Herz », nº 314, 4ième année, Bucarest, jeudi 5 mars 1936, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 321, 4ième année, Bucarest, vendredi 13 mars 1936, p. 2

« Lettre à Marinette. La princesse Alexandrine Cantacuzène », nº 324, 4ième année, Bucarest, lundi16 mars 1936, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 336, 4ième année, Bucarest, lundi 30 mars 1936, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 336, 4ième année, Bucarest, lundi 30 mars 1936, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 340, 4ième année, Bucarest, samedi 4 avril 1936, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 345, 4ième année, Bucarest, vendredi 10 avril 1936, p. 2

« L'épopée des „cozonaci" », nº 347, 4ième année, Bucarest, dimanche 12 avril 1936, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 352, 4ième année, Bucarest, lundi 20 avril 1936, p. 2

« Lettre à Marinette. Panait Istrati », nº 355, 4ième année, Bucarest, vendredi 24 avril 1936, p. 2

« Lettre à Marinette », nº 345, 4ième année, Bucarest, vendredi 10 avril 1936, p. 2

SOURCES DOCUMENTAIRES

Documents d'archives et œuvres inédites de Margareta Miller-Verghy

Archives de Margareta Miller-Verghy – Bibliothèque Nationale de Bucarest

P XXVIII/7 – Scrisori către Margareta Miller-Verghy de la Regina Maria și principesa Elisabeta

P XXVIII/8 – Arhiva Margareta Miller Verghy (1877-1929): invitații, cărți de vizită, scrisori (Elena Miller-Verghy), Institutul Nou de Domnișoare

P XXVIII/9 – Arhiva Margareta Miller Verghy (1885-1925): tăieturi din ziare despre Barbu Delavrancea, moartea lui, și despre Cella Delavrancea

P CXV/11-12 – Arhiva Margareta Miller Verghy: scrisori Elena Miller-Verghy către Margareta Miller-Verghy

P CXV/13 – Arhiva Margareta Miller Verghy: scrisori și cărți poștale de la Ștefan Sihleanu, Pliant Institutul Nou de Domnișoare

P CXV/14 – Arhiva Margareta Miller Verghy: scrisori Elena Miller-Verghy către Margareta Miller-Verghy

P CXV/15 – Arhiva Margareta Miller Verghy: cărți poștale și scrisori adresate de Elena fiicei sale, Margareta (1893-1895)

P CXV/16 – Arhiva Margareta Miller Verghy: scrisori Henrieta Lupașcu, Elena Miller-Verghy către Margareta Miller-Verghy

P CXXVI/19 – Arhiva Margareta Miller Verghy: scrisori în franceză de la Marouka Cantacuzino

P CXXXII/6 – Arhiva Margareta Miller Verghy (1918-1930): documente diferite (scrisori, contracte, decupaje ziar, în special Casa Artei)

P CXXXII/7 – Arhiva Margareta Miller Verghy (1921-1923): borderou de cheltuieli Casa Artei

P CXXXII/8 – Arhiva Margareta Miller Verghy (1897-1931): corespondență diversă

P CXXXII/9 – Arhiva Margareta Miller Verghy (1917-1919): corespondență cu diferite instituții ale statului legate de Căminul pentru orfani de război

P CXLV/1 – Arhiva Margareta Miller Verghy: registru de cheltuieli

P CXLV/2 – Arhiva Margareta Miller Verghy: registrul școlii și caiet al Elenei cu suveniruri

P CXCI/1-5 – Arhiva Margareta Miller Verghy (corespondenţă + cărţi postale ilustrate): scrisori Margareta Miller Verghy către mama sa (1886, 1890, 1891, 1899, 1901, 1902)

P CXCII/8 – Arhiva Margareta Miller Verghy – corespondență diversă (Claudia Millian, Theodor Flaurnay, H. Ebran, Marthe Bibesco; M. Dragomirescu, E. Lovinescu, Elena Văcărescu, Aida Vrioni, Hortensia Papadat-Bengescu, Mateiu Caragiale)

P CC/7 – Arhiva Margareta Miller Verghy: documente personale ale Elenei Miller-Verghy

P CC/8 – Arhiva Margareta Miller Verghy: poezii și mesaje de mulțumire pentru Elena Miller-Verghy

P CC/9 – Arhiva Margareta Miller Verghy: scrisori Margareta Miller-Verghy, Cella Delavrancea, Aristide Blank, Pica și Bebe

P CC/10 – Arhiva Margareta Miller Verghy: scrisori primite de Elena Miller-Verghy legate de educația fetiței

P CC/11 – Arhiva Margareta Miller Verghy: scrisori de la Marya Delavrancea

P CC/12 – Arhiva Margareta Miller Verghy: scrisori de la Cella Delavrancea către Elena Miller-Verghy

P CC/13 – Arhiva Margareta Miller Verghy: scrisori de la familia principilor maghiari Odescalchi

P CC/14 – Arhiva Margareta Miller Verghy: scrisori de la cunoștințe de la Pensiunea Richardet, de la P. Plant, A. Gannea, Nathalie și Sevastie Gannea către Elena Miller-Verghy

P CC/17 – Arhiva Margareta Miller Verghy: scrisori de la L. Hubineau, Marinette Caillé, G. Sourdille către Margareta Miller-Verghy

P CCVII/6-7 – Arhiva Margareta Miller Verghy: scrisori de la Henrietta și Ștefan Sihleanu către Elena și Margareta Miller-Verghy

P CCVII/12 – Arhiva Margareta Miller Verghy: scrisori de la familia Lupașcu

P CCXI/5 – Arhiva Margareta Miller Verghy : scrisori de la Barbu Delavrancea către Elena și Margareta Miller-Verghy

P CCXI/6 – Arhiva Margareta Miller Verghy (scrisori Delavrancea): corespondență diversă (scrisori de la Virgil și Zoe Arion); Calendarul Asociației Elena Doamna

P CCXII/2 – Arhiva Margareta Miller Verghy (1923-1938): corespondență diversă (John Galsworthy, Elena Văcărescu, Martha Bibescu, Lucia Demetrescu; *Revista scriitoarelor și scriitorilor români* – număr omagial la moartea Reginei Maria)

P CCXII/3 – Arhiva Margareta Miller Verghy: foi disparate de manuscris (poezia *Pământ*, poezii semnate de autori străini)

P CCXIII/2 – Arhiva Margareta Miller Verghy: documente diverse (afișe Casa Artei; scrisori de la Lili Teodoreanu, Marya Delavrancea;Calendarul Asociației Elena Doamna;articol de ziar despre Asociația Elena Doamna; desen în creion de I. Niculescu – 31 decembrie 1916)

P CCXX/11 – Arhiva Margareta Miller Verghy: corespondență diversă (H. Văcărescu, Martha Bibescu, Lucia Demetrescu, Societatea Teosofică Română, Alcalay & Co.), documente diverse (chestionarul lui Proust completat, decupaj ziar cu lista de licențiate ale Universității din Geneva, decupaje Azilul Elena Doamna, reclamă Războiul Statu Palmă, Calendarul Asociației Femeilor Creștine din România, acte teren Helioterapie la Șos. Kiselef), romanul *Theano* – 5000 exemplare; Licence en sciences sociales, buletine de conduită)

P CCCXXIII/3 – Arhiva Margareta Miller-Verghy: scrisori Margareta Miller-Verghy către mama sa (I dosar: 1870-1883, II dosar: 1880-1884)

P CCCXLIII/1 – Arhiva Margareta Miller Verghy (scrisori către mama sa Elena – 1892-1893)

P CCCXLIII/2 – Arhiva Margareta Miller Verghy (1894): scrisori Margareta Miller-Verghy către mama sa

P CCCXLIII/3 – Arhiva Margareta Miller Verghy (1885-1935): corespondență diversă (Regina Maria, B. Delavrancea, Duiliu Zamfirescu, revista *Boabe de grâu*)

P CCCXLIII/4 – Arhiva Margareta Miller Verghy (1883-1930): documente despre Casa Artei

P CCCXLIII/5 – Arhiva Margareta Miller Verghy (1895-1907): scrisori de la Marica Sion și Mateiu Caragiale către Margareta Miller-Verghy

P CCCXLIII/6 – Arhiva Margareta Miller Verghy (1847-1891, 1925): scrisori de familie (Gh. Miller, I. Verghy, Grigore, Panait Donici); scrisori de la Elena Văcărescu

P CCCLVIII/1 – Arhiva Margareta Miller-Verghy – scrisori către mama ei (1894) și cărți poștale

P CCCLVIII/2 – Arhiva Margareta Miller-Verghy – scrisori către mama ei (1895)

P CCCLVIII/5 – Arhiva Margareta Miller-Verghy. Caiete cu diferite însemnări ale Elenei Miller-Verghy

P CCLXXXVII/3 – Arhiva Margareta Miller-Verghy: revista *Cele trei Crișuri*, nuvela *Paul* de Marmil, *Foița Națiunea,* anul II, 8, 10, 12 mai 1883, nr. 262, 263, 264

P CCCXCV/10-11 – Arhiva Margareta Miller-Verghy: *Lord August*, piesă

P CCXCVII/7 – Arhiva Margareta Miller-Verghy: scrisori de la Alexandru Vlahuță către Elena Miller-Verghy;*Revista scriitoarelor și scriitorilor români* – o selecție din scrisorile lui Vlahuță adresate Elenei Miller-Verghy

P CCXCVII/8 – Arhiva Margareta Miller-Verghy: scrisori de la Duiliu Zamfirescu către Elena și Margareta Miller-Verghy

P CCCXCVIII/5 – Mss. Literar *Théano* de Ilie Cambrea (în franceză)

P CCCXCVIII/6 – *Două dureri*, piesă de Ilie Cambrea (pseudonim) – piesă în franceză, septembrie 1909

P CCCXCIX/1 – Caiet de notițe Margareta Miller Verghy

P CD/2 – Mss: un discurs politic (posibil discurs al lui B. Delavrancea)

P CD/3 – Caiet de notițe Margareta Miller Verghy: cahier Doctrines Philosophiques

P CD/5 – Caiet de notițe Margareta Miller Verghy: cahier Notes de Philosophie

P CD/6 – *Papillon* – piesă

P CD/7 – Caiet de notițe Margareta Miller Verghy: gânduri, aforisme în franceză; *Papillons*

P CD/8 – Caiet de notițe Margareta Miller Verghy: nuvela *Pentru mine*

P CD/9 – *Un concert à la cour* – arhiva Margareta Miller-Verghy

P CD/10 – Caiet Margareta Miller Verghy: cahier Philologie

P CD/11 – Caiet Margareta Miller Verghy: cahier Psychologie

P CD/13 – Caiet Margareta Miller Verghy: piesă fără nume într-un act (personaj: Afinete)

P CD/14 – Caiet Margareta Miller Verghy: cahier *Histoire des religions,* mars 1894

P CD/15 – *Dușmanul durerii* – piesă

P CD/16-17 – Caiete Margareta Miller Verghy: cours M. Gourd (Psychologie)

P CDI/13-14 – Arhiva Margareta Miller Verghy: piesa într-un act *Fritzchen,* de Hermann Suierman, traducere de Elena Miller-Verghy

P CDI/15 – Arhiva Margareta Miller Verghy: le roman *Révolte*, de Joyzelle, traduit de l'espagnol en français par Elena Miller-Verghy

P CDII/23 – Jurnal – manuscris incomplet, cu autor neidentificat (1879)

P CDIII/1-7 – Caiet de notiţe la sociologie – Margareta Miller Verghy (1894-1895)

P CDIII/40 – Caiete de notițe Margareta Miller Verghy

P CDIII/41 – Caiete de notițe Margareta Miller Verghy: caiețel *Notes de grammaire*

P CDIII/42 –Caiete de notițe Margareta Miller Verghy: literatură latină *Jerusaleme délivré*

P CDIII/43-44 – Caiete de notițe Elena Miller-Verghy

P CDIII/45 – *Actee* – roman

P CDIII/46-48 – Caiete Margareta Miller Verghy

P CDXXVI/1 – Arhiva Elena Miller Verghy: *Note și impresii din timpul războiului* (Caietul I – 14.08.1916-24.09.1916)

P CDXXVI/2 – Arhiva Elena Miller Verghy: *Note și impresii din timpul războiului* (Caietul 2 – 29.09.1916)

P CDXXVI/3 – Arhiva Elena Miller Verghy: *Note și impresii din timpul războiului* (Caietul 3 – 29.10.1916-21.12.1916)

P CDXXVI/4 – Arhiva Elena Miller Verghy: *Note și impresii din timpul războiului* (Caietul 4 – 22.12.1916-18.04 (01.05).1917)

P CDXXXV/2 – *Două dureri* – piesă de Margareta Miller-Verghy

P CDXXXV/3 – Arhiva Margareta Miller Verghy: poezii recitate de Margareta Miller-Verghy la examenul din 23.06.1875

P CDXXXV/4-5 – *Fata lui Zevzec împărat* – piesă

P CDXXXV/6 – *Prințesa Myrha* – roman de Margareta Miller Verghy

P CDXXXV/7 – *Cucoana Zamfira*, piesă adaptată după Alecsandri de Margareta Miller Verghy

P CDXXXIX/16 – *Parcă n-a fost* – nuvelă de Margareta Miller Verghy

P CDXXXIX/17 – *Papillons* – piesă de Margareta Miller Verghy

Archives de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine

A. 680 – Corespondență – copii de scrisori după originalele aflate la Al. Saint-Georges

A. 1127 – Manuscris autograf intitulat *Amintiri despre Barbu Șt. Delavrancea*

A. 1492 – Articol semnat Barbu Lăzăreanu

A. 3821/II, Ms. 1 – *Blandina*, dactilograma roman

A. 3821/II, Ms. 2 – *Blandina*, foi răzlețe

A. 3821/II, Ms. 3 – *Blandina*, 20 foi răzlețe

A. 3821/II, Ms. 4 – *Afin și Dafin*, piesă în 5 acte

A. 3821/II, Ms. 1 – *Triumf*, piesă

A. 3821/II, Ms. 2 – *Pentru tine*, piesă în 3 acte

A. 3821/II, Ms. 3 – *După bal*, piesă

A. 3821/II, Ms. 4 – *Țarul Foamei*

A. 3821/II, Ms. 5 – *Ion Argatul*, povestire dramatică

A. 3821/II, Ms. 6 – *Ramancho*, piesă

A. 3821/II, Ms. 7 – *Zbucium*, piesă

A. 3821/II, Ms. 8 – *Străinul*, piesă

A. 3821/II, Ms. 9 – Piesă

A. 3821/II, Ms. 10 – *Nemesis*

A. 3821/II, Ms. 11 – *O lume nouă*, scenetă

A. 3821/III, Ms. 1 – *Legea vieții*, traducere J. London

A. 3821/III, Ms. 2 – *Regele Lear*, traducere

A. 3821/III, Ms. 3 – *Pasărea albastră*, piesă

A. 3821/III, Ms. 4 – *Șmecheriile locotenentului R. Scheridan*, farsă

A. 3821/III, Ms. 5 – *Macbeth*, traducere

A. 3821/III, Ms. 6 – *Joc de noroc*, piesă

A. 3821/III, Ms. 7 – *Nuntă din Perugia*, de Al. Kirițescu, traducere în limba engleză

A. 3821/III, Ms. 8 – *Căluțul cocoșat*, piesă

A. 3821/III, Ms. 9 – *Prinos de cântece*, R. Tagore

A. 3821/III, Ms. 10 – *Pentru totdeauna*, de J. Galsworthy, traducere

A. 3821/III, Ms. 11 – *Încă o dată*, traducere

A. 3821/III, Ms. 12 – *Ilderim*, libret

A. 3821/III, Ms. 13 – *Du Bélier au Capricorne*

A. 3821/III, Ms. 14 – *Pionierul unei lumini*

A. 3821/III, Ms. 15 – Piesă de teatru, Th. Crivez

A. 3821/III, Ms. 16 – Piesă de teatru

A. 3821/III, Ms. 17 – *Fosile*

A. 3821/IV, Acte 1-14 – Brevete, aprobări, adeverințe, cereri, declarații [IV/4 – Patriarhia Română, Sf. Mitropolie a Ungro-Vlahiei, Arhiepiscopia Bucureștilor, Secția economică, București, 11 martie 1931, Direcțiunea Azilului „Mitropolitul Ghenadie", str. Labirint; IV/5 – Societatea Scriitorilor Români, nr.380, București 15 iulie 1941; IV/7 – Adeverință eliberată de Uniunea Scriitorilor din Republica Populară Română, 7 aug. 1949; IV/8 – Uniunea Scriitorilor, 1949, Adeverință de membru]

A. 3821/IV, Varia, 1-39 – Declarații ale scriitoarelor E. Palla, E. Bacaloglu, A. Bacovia, E. Cercaz, C. Costescu, A. Scourtu, H. Yvonne-Sthal, A. Xenopol, S. Nădejde; diverse liste etc.

A. 3821/IV – Imprimate 1-3

A. 3821/IV, 1 – Șpalturi traducere *Macbeth*

A. 3821/IV, 2 – *Omul cu două fețe*, de E. Palla

A. 3821/IV, 3 – ziar *Le Moment*

BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE

Bibliographie critique de l'œuvre de Margareta Miller-Verghy

ARESTIN, Ion, « Prinţul cu două chipuri», in *Vremea*, nº 471, anul X, duminică 17 ianuarie 1937, p. 8

BACALI, Mihaela, « Margareta Miller-Verghy, o scriitoare de raftul al doilea ? », in *Manuscriptum*, Revistă editată de Muzeul Național al Literaturii Române, Serie nouă, nº 2, anul XLV (172), 2016, p. 247-260

BACALI, Mihaela, « Margareta Miller-Verghy, *L'Autre Lumière* (*Cealaltă lumină), le roman d'une quête intérieure* », le volume de la conférence « Text et discours religieux », CNTDR Cluj, nº 8/2016, p. 205-223

BACALI, Mihaela, « Margareta Miller-Verghy ou un destin de femme-écrivain dans la première moitié du XXe siècle », in *Revista Cercurilor Studențești ale Departamentului de Limba și Literatura Franceză*, nº4/2015, p. 43-48

COJUHARI, Elena, « Viața și activitatea Margaretei Miller-Verghy în documentele Arhivei Istorice a Bibliotecii Naționale a României », in *Revista Bibliotecii Naționale a României*, nº 1-2, an XV, 2009, p. 46-65

CHIRNOAGA, Mihail, « Mărgărita Miller-Verghy, *Cealaltă lumină* », in *Universul literar*, nº 16, an LIII, 10 iunie 1944, p. 3

C.V. **(**Garabet Ibrăileanu), « *Théano* », in *Viaţa Românească,* vol. XLII, an XII, Iași, Institutul de Arte Grafice și Editura Viața Românească, 1920, p. 328

DELAVRANCEA, Cella, « Mamiţica », in *Dintr-un secol de viaţă*, București, Editura Eminescu, 1988, p. 25-31

DEMETRIUS, Lucia, « Mărgărita Miller-Verghy », in *Timpul*, nº 9, anul I, mai 1937, p. 2

DEMETRIUS, Lucia, *Oameni care au fost. Almnahul literar*, editat de Uniunea Scriitorilor din România, Bucureşti, 1971

GHICA, Grigore, *Grigri*, București, Editura Fundației Culturale Române, 1998, p. 141

GHILIMESCU, Ștefan, « Margareta Miller-Verghy și primul meu manual de franceză », in *Cabinetul de stampe,* 5 martie 2012

GRIGORESCU-BACOVIA, Agatha, « Efigii literare feminine », in *Almanahul Femeia,* 1968, p. 109-111

KALUSTIAN, L., *Simple note,* vol. 3, București, Editura Eminescu, 1983

LOVINESCU, Eugen, « Margareta Miller-Verghy, medalion », in *Revista scriitoarelor și scriitorilor români*, nº 4, anul IV, aprilie 1930, p. 49-50

LOVINESCU, Eugen, « Siluete de scriitoare: 1. Margareta Miller-Verghy, 2. Alexandra Scurtu, 3. Constanţa Marino-Moscu », in *Memorii,* București, Editura Minerva, 1998, p. 240-241

MILLER-VERGHY, Margărita, SĂNDULESCU, Ecaterina, *Evoluţia scrisului feminin în România*, București, Editura Bucovina, 1935, p. 278-284 (biografia) et 284-308 (nuvela *Ca să pot muri*)

MILIAN, Claudia, « *Evoluţia scrisului feminin în România* », in *Adevărul,* nº15808, an 49, joi 1 august 1935, p. 2

MILICESCU, Emilia Șt., « În loc de prefață », in *Blandina*, traducere din limba franceză, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 1980

NAUM, Dimitrie, « *Théano,* un nou roman de dragoste», in *Sburătorul*, nº 52, an I, 1920, p. 582-583

PERETZ, Erastia, « Literatura feminină », in *Convorbiri literare,* an LXVIII, ian.-feb.1935, p. 354

PERPESSICIUS, *Opere*. *Mențiuni critice. VII*, București, Editura Minerva, 1979

SCHATZ, Elena Maria, « Elena Miller-Verghy, Jurnal inedit » *Biblioteca Bucureștilor*, nº1, 1998, p. 29-30, nº2, p. 28-30

SCURTU, Nicolae, « Când a apărut romanul *Théano* », in *Suplimentul literar al Scânteii Tineretului*, nº 10 (233), an VI, 9 martie 1986, p. 5

TAUȘAN, Gh., *Antologie de amintiri literare,* Casa Şcoalelor, Tipografa Bucovina, 1945

ZAMFIRESCU, Duiliu, *Opere, VIII, Corespondență M-Z,* București, Editura Minerva, 1985 (Scrisori adresate Elenei Miller-Verghy, p. 26-74, și Scrisori adresate Margaretei Miller-Verghy, p. 75-82)

ZAHARIA-FILIPAȘ, Elena, *Studii de literatură feminină*, București, Editura Paideia, 2004

BORDEIANU, M., BOTEZ, Gr., LĂZĂRESCU, I. (eds.), *Scrisori către Ibrăileanu,* cu o prefață de Al. Dima și N.Popa, București, Editura pentru Literatură, 1966

Dictionnaires / Dicţionare

Dicţionarul biografic al literaturii române. M-Z, București, Editura Paralela 45, 2006

Dicţionarul cronologic al romanului românesc, Editura Academiei Române, Bucureşti, 2004

Dicţionarul literaturii române. L-O (Academia Română), București, Editura Univers Enciclopedic, 2005

PAPAHAGI, Marian, SASU, Aurel, ZACIU, Mircea, *Dicţionarul scriitorilor români*, București, Editura Albatros, 2001

STRAJE, Mihail, *Dicţionar de pseudnime, alonime, anagrame, asteronime, criptonime, ale scriitorior şi publiciştilor români*, București, Editura Minerva, 1973

La conditon de « femme-écrivain » – ouvrages français ou traduits en français

ADLER, Laure, BOLLMANN, Stefan, « Sextuelle », in *Les Femmes qui lisent sont dangereuses*, Paris, Flammarion, 2006

BAUDELAIRE, Charles, *Conseils aux jeunes littérateurs*, Chap. IX « Maitresses », Paris, Calmann Lévy, « L'art romantique », 1885, III, p. 277-289

BEAUVOIR, Simone de, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1976 (1949)

CAMAS, Marianne (dir.), *Création au féminin*, tome I, « Littérature », Textes réunis et présentés par Marianne Camas, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 2006

CIXOUS, Hélène, CLÉMENT, Catherine, *La jeune née*, Paris, Union générale d'éditions, 1975

CIXOUS, Hélène, « Le Rire de la Méduse », in*L'Arc*, revue trimestrielle, n° 61, 1976

CIXOUS, Hélène, « Ecriture, féminité, féminisme », in *Revue des sciences humaines*, n° 168, Presses universitaires de Lille, 1977

D'AUREVILLY, Barbey, « Les Œuvres et les hommes », Chapitre V. « Les Bas-bleus », « Introduction. Du bas-bleuisme contemporain » [archive], L'Observatoire de la vie littéraire, 1878, URL : http://obvil.paris-sorbonne.fr [archive], consulté le 12 janvier 2016

DEBRAS, Sylvie, *Lectrices au quotidien : femmes et presse quotidienne : la dissension*, Paris, L'Harmattan, 2003

DIDIER, Béatrice, *L'écriture-femme*, Paris, PUF, 1981

DIDIER, Béatrice (dir.), FOUQUE, Antoinette, CAILLE-GRUBER, Mireille, *Dictionnaire universel des créatrices*, préface de Béatrice Didier, Paris, Editions des femmes, 2013, 3 tomes

FAUCHERY, Pierre, *La Destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle. 1713-1807. Essai de gynécomythie romanesque*, Paris, Librairie Armand Colin, 1972

HEINICH, Nathalie, *Etats de femme: L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, 1996

KRISTEVA, Julia, « Féminité et écriture. En réponse à deux questions sur *Polyeucte* », in *Revue des Sciences Humaines*, nº 4, III, Université de Lille, 1977, p. 495-501

MARINI, Marcelle, « Entre littérature et théorie. Plaidoyer pour les écrivaines », in *Cahiers de CEDREF Université Paris VII*, nº 2, 1990, p. 21-36

PERROT, Michelle, *Les Femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998

PLANTÉ, Christine, *La petite soeur de Balzac*, Paris, Seuil, 1989

PLANTÉ, Christine, *La petite soeur de Balzac*, édition révisée, préface inédite de Michelle Perrot, postface inédite de l'auteure, deuxième édition, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2015

SAINT MARTIN, Monique de, « Les „Femmes écrivains" et le champ littéraire », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, nº 83, 1990, p. 54-56

SINGY, Pascal (dir.), *Les femmes et la langue. L'insécurité linguistique en question*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, 1998

SISTRUP JENSEN, Merete, « La Notion de nature dans les théories de l'écriture féminine », in *Clio*, rubrique « Femmes, Genre, Histoire » (mis en ligne le 9 novembre 2007), URL: http://journals.openedition.org/clio/218, consulté le 17 janvier 2015

TAYLOR, Jill, « L'insécurité linguistique des femmes : mythe ou réalité ? Les voix derrière le voile », in *Les femmes et la langue. L'insécurité linguistique en question*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, 1998

YAGUELLO, Marina, *Les Mots et les femmes : essai d'approche sociolinguistique de la condition féminine*, Paris, Editions Payot, 1978

WOOLF, Virginia, *Une chambre à soi*, Paris, Denoël / Gouthier, 1980

Références critiques

BENGESCO, Georges, *Bibliographie franco-roumaine du XIXe siècle*, Bruxelles, Lacomblez, 1895

BENGESCO, Georges, *Bibliographie franco-roumaine depuis le commencement du XIXe siècle jusqu'à nos jours*, 2e édition augmentée d'une préface, d'un supplément (1895-1906) et d'un index alphabétique, Paris, 1907

BOIA, Lucian, *Modèle français et expériences de la modernisation. Roumanie. 19e-20e siècles*, avant-propos et coordination de l'édition Florin Ţurcanu, Bucureşti, Institutul Cultural Român, 2006

BORDEI-BOCA, Ramona (dir.), *Francophonie roumaine et intégration européenne*, Actes du Colloque international qui s'est tenu à Dijon du 27 au 29 octobre 2004, Actes du Colloque International tenu à Dijon, 27-29 octobre 2004, Dijon, Interactions Culturelles Européennes, Centre Gaston Bachelard de Recherche sur l'Imaginaire et la Réalité, 2004

BURŢA-CERNAT, Bianca, *Fotografie de grup cu scriitoare uitate. Proza feminină interbelică*, Bucureşti, Cartea Românească, 2011

CAZIMIR, Ștefan, « Scriitoarea franco-română Marie Boucher », in *Analele Universității București*, Seria Științe Sociale, nº 23, année X, 1961, p. 178

CHIOARU, Dumitru, *Bilingvismul creator*, Cluj-Napoca, Limes, 2013

COZEA, Liana, *Prozatoare ale literaturii române moderne*, București, Biblioteca Revistei *Familia*, 1994

CRAIA, Sultana, *Francophonie et francophilie en Roumanie*, version française par Ileana Cantuniari, Bucureşti, Editura Meronia, 2006

ELIADE, Mircea, *Memorii. Revoltele solstiţiului*, vol. II (1937-1960), Bucureşti, Humanitas, 1991

PERIȘANU, Mariana, *Fancophonie littéraire roumaine-mini-glossare et convergences,* avec la collaboration d'Alunia Cofan et Lucia Grosu, Bucureşti, Editura ASE, 2011

RALLY, Alexandre, RALLY, Getta Hélène, *Bibliographie franco-roumaine,* préface de Mario Roques, Paris, E. Laroux, 1930

RAYMOND, Michel, *Le Roman,* Paris, Armand Colin, 2000 (1987)

ZAHARIA-FILIPAŞ, Elena, *Studii de literatură feminină*, Bucureşti, Editura Paideea, 2004

IONESCU, Eugen, « Generaţia fetelor », in *Viaţa literară,* n° 2, année X, 1935, p.1

LOVINESCU, Eugen, *Critice*, București, Minerva, 1982

Corpus des premières écrivaines roumaines ou franco-roumaines francophones

DEMETRIUS GHIKA, Marie (M^me^ Edmond de Hertz), *Heures de loisir*, Paris, Lachaud et Burdin, Libraire-Éditeur, Bucarest, Chez tous les libraires, 1874

DUNCA-SCHIAU, Constanția de, *Feminismul în România,* Conferință, București, Tipografia Toma Basilescu, 1904

DUNKA, Constance de (Camille d'Alb), *Elena. Phanariotes et Roumains*, Paris, E. Dentu, Éditeur, 1862

GHIKA, Aurélie (princesse), *La Duchesse de Cerni,* Paris, J. Hetzel Libraire-Éditeur, s.d. [1866-cf. G. Bengescu]

GHIKA, Aurélie (princesse), *Lettres d'un penseur des bords du Danube*, Paris, Au comptoir des imprimeurs (Imprimerie de W. Remquet et Co.), 1852

GOLESCO, Hélène de, *Histoire d'Edmée ou L'expiation*, Namur, Imprimeries Jacques Godenne, 1907

GOLESCO, Hélène de, *Un dévouement sublime sous la terreur*, Namur, Imprimeries Jacques Godenne, 1904

MONTE, Alba (Eliza Opran), *Une destinée étrange*, Paris, E. Dentu, Éditeur – Libraire de la Société des gens de lettres, 1880, republié en roumain: « O soartă stranie », in *Războiul*, nº 109-112, année III, 1880

MOVILA, Marie, *Les sept montagnes. Histoire moldave*, Paris, E. Dentu, Éditeur, 1865

Margareta Miller-Verghy, un destin d'écrivaine qui traverse deux siècles

ARGETOIANU, Constantin, *Pentru cei de mâine. Amintiri din vremea celor de ieri*, vol. 3, București, Editura Humanitas, 1992, p. 109

BALOTĂ, Nicolae, *Universul prozei*, București, Editura Eminescu, 1976, p. 93

BIBESCU, Martha, *Isvor, le pays des saules*, Paris, Plon, 1923

BORȘ, Lucia, « Azilul Elena Doamna », in *Boabe de grîu* III, 1932, nr. 5, p. 147-165

BURȚA-CERNAT, Bianca, *Fotografie de grup cu scriitoare uitate*, București, Cartea Românească, 2011

CHIOARU, Dumitru, *Bilingvismul creator. Studii de literatură contemporană despre scriitori de expresie română şi franceză*, Cluj-Napoca, Editura Limes, 2013

CIUPALĂ, Alin (coordonnateur), « Istoria femeii din România în documente », in *Institutul nou de domnişoare fondat şi condus de Elena Miller-Verghy*, București, Editura Universităţii din Bucureşti, 2008, p. 277-295

CIXOUS, Hélène, *Le rire de la Méduse*, in *L'Arc*, revue trimestrielle, numéro dédié à Simone de Beauvoir : « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes », nº 61, 1976

COJUHARI, Elena, « Viața și activitatea Margaretei Miller-Verghy în documentele Arhivei Istorice a Bibliotecii Naționale a României », in *Revista Bibliotecii Naționale a României*, n° 1-2/2009, année XV, p. 46-65

COMTE-SPONVILLE, André, *Petit traité des grandes vertus*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995

DEGOTT, Bertrand, MIGUET-OLLAGNIER, Marie, *Ecritures du soi : secrets et réticences*, Actes du Colloque international de Besançon, les 22, 23, 24 novembre 2000, Paris, L'Harmattan, 2001

DELAVRANCEA, Barbu, *Opere XI. Corespondență*, édition réalisée par Emilia Șt. Milicescu, București, Editura Minerva, 1974, p. 327

DELAVRANCEA, Cella, *Dintr-un secol de viaţă*, Bucureşti, Editura Eminescu, 1988

DEMETRIUS, Lucia, « Mărgărita Miller-Verghy», in *Timpul*, n° 9, I^ière année, mai 1937, p. 2

DEMETRIUS, Lucia, « Oameni pe care i-am cunoscut », in *Almanahul literar*, București, 1971, p. 92

FINKENTHAL, Michael, « De ce sunt uitați uitații? », in *Observator cultural*, n° 19 (276), année VI, 7-13 iulie 2005, p. 15

FINKENTHAL, Michael, « Încă o dată despre autorii uitați », in *Observator cultural*, n° 29 (286), année VI, 15-21 septembrie 2005, p. 10

GHICA, Grigore, *Grigri*, București, Editura Fundației Culturale Române, 1998, p. 139

GONCOURT, Edmond, *Journal des Goncourt. Mémoires de la vie littéraire. 1889-1891*, tome huitième, Paris, Bibliothèque Charpentier, le 15 octobre 1891

HANGIU, Ion, *Dicţionarul presei literare româneşti*, ediţia a III-a, Bucureşti, Editura Institutului Cultural Român, 2004

HEINICH, Nathalie, *États de femme : L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, 1996

KALUSTIAN, L., *Simple note*, vol. 3, București, Editura Eminescu, 1983, p. 174

LEJEUNE, Philippe, *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Collin, 1998, p. 20

LEJEUNE, Philippe, *Le Pacte autobiograhique*, Paris, Editions du Seuil, 1975, p. 25

LOVINESCU, Eugen, « Sburătorul », in *Agende literare I*, edition par Monica Lovinescu et Gabriela Omăt, préface et notes de Alexandru George, București, Editura Minerva, 1993, p. 25

LOVINESCU, Eugen, « Sburătorul », in *Agende literare IV*, edition par Monica Lovinescu et Gabriela Omăt, București, Editura Minerva, 2000, p. 394

LOVINESCU, Eugen, « Margareta Miller-Verghy (Medalion) », in *Revista scriitoarelor și scriitorilor români*, nº 4, année IV, aprilie 1930, p. 49-50

LOVINESCU, Eugen, Chap. « Hortensia Papadat-Bengesc», in *Critice 2*, Bucarest, Edition Minerva, 1983

MANOLESCU, Nicolae, « Sensibilitate şi precizie », in *România literară*, nº 8, année XIII, joi 21 februarie 1980, p. 9

MALLET, Francine, *George Sand*, Paris, Bernard Grasset, 1976, p. 179

MILICESCU, Emilia Șt., « Scurtă biografie », in Barbu Delavrancea, *Opere IX*, București, Editura Minerva, 1974, p. 449-450

MILICESCU, Emilia Șt., *Pe urmele lui Delvrancea*, Bucureşti, Editura Sport-Turism, 1986

MONTREYNAUD, Florence, *Le XX^e siècle des femmes*, Paris, Nathan, 1999

NAUM, D., « Theano », in *Sburătorul*, nº 52, année I, 1920, p. 582-583

PERETZ, Erastia, « Literatura feminină », in *Convorbiri literare*, nº 1-2, année LXVIII (ianuarie-februarie), 1935, p. 354-357

PERPESSICIUS, *Opere II*, București, Editura Minerva, 1980

PERPESSICIUS, *Opere VII. Menţiuni critice*, București, Editura Minerva, 1979

PETRESCU, Camil (CP), « Notă despre romanul feminin », in *Revista Fundaţiilor Regale*, nº 2, année IV, 1937, p. 400

SCURTU, Nicolae, « Când a apărut romanul *Theano* », in *Suplimentul literar al* « *Scânteii Tineretului* », nº 10 (233), année VI, 9 martie 1986, p. 5

TĂUŞAN, Gh., *Antologie de amintiri literare*, București, Casa Şcoalelor, Tipografia Bucovina, 1945

C. V., « *Théano* », in *Viaţa Românească*, vol. XLII, année XII, Iași, Institutul de Arte Grafice et Edition Viața Românească, 1920, p. 328

WOOLF, Virginia, *Une chambre à soi*, traduit de l'anglais par Clara Malraux, Paris, Editions Denoël, 1977, 1992

XENOPOL, Adela, « Să sperăm în mai bine », in *Revista scriitoarei*, nº 1, anul I, aprilie 1927, p. 83-84

XENOPOL, Adela, « La merit egal, drept egal », in *Revista scriitoarei*, nº 1, année I, noiembrie 1926, p. 1

ZANONE, Damien, *L'autobiograhie*, Paris, Ellipses, 1996

ANNEXES

1. Margaeta Miller-Verghy à l'époque de l'enfance et de l'adolescence[1]

[1] Biblioteca Națională a României, Expoziție digitală dedicată Margaretei Miller-Verghy http://digitool.bibnat.ro/R/LSCIGMA5KAJE93JHSFAUAG7C96874JYND4YA8MQ6FVBJDAG973-01129?func=collections-result&collection_id=1368

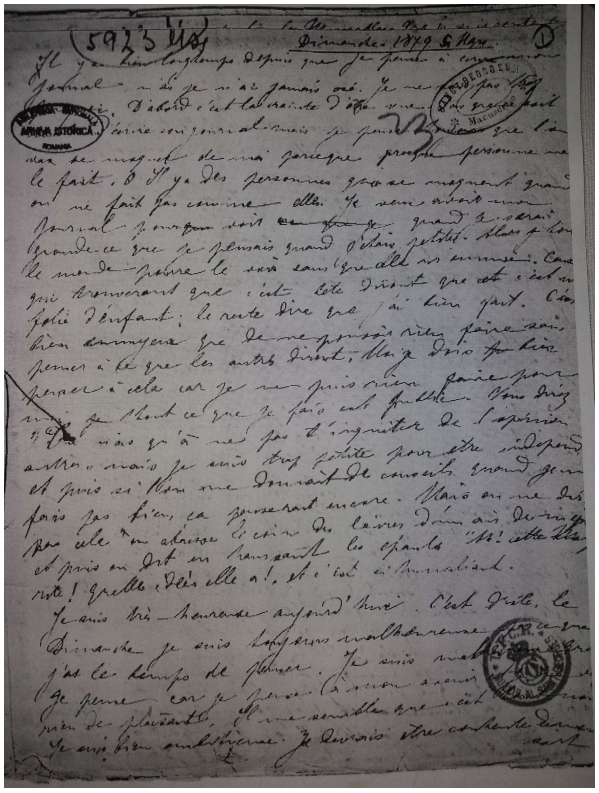
2. **Margareta Niller-Verghy à l'époque de la jeunesse et avec différentes personnes de son entourage**

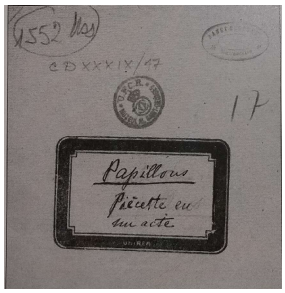
3. Entre jeunesse et maturité

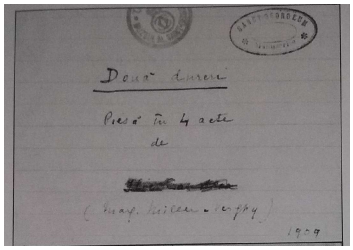
4. À la vieillesse[2]

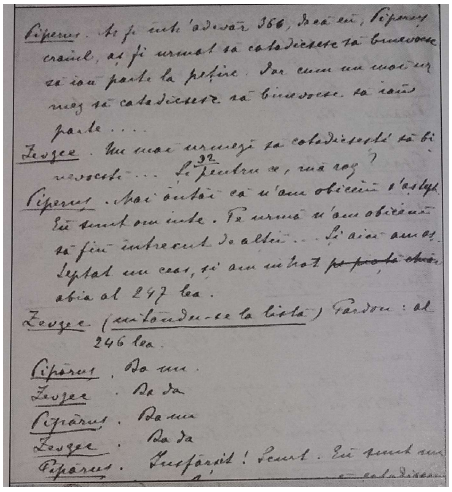
[2] Les deux premières photos sont prises de *Evoluția scrisului feminin*, 1935, p. 278 et *Revista scriitoarelor și scriitorilor români*, anul VI, iunie-iulie 1932, nr. 6-7, p. 1.

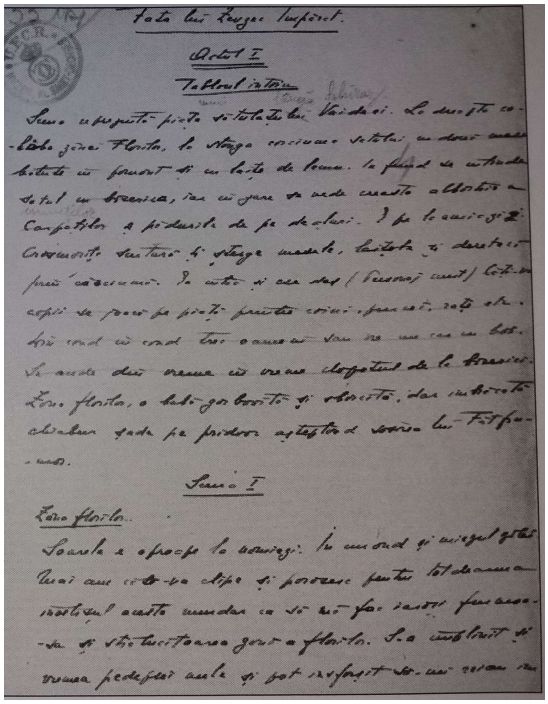
5. Pages de manuscrits (*Journal*, Les pièces : *Papillons, Doua dureri, Coana Zamfira Afinoaia*)[3]

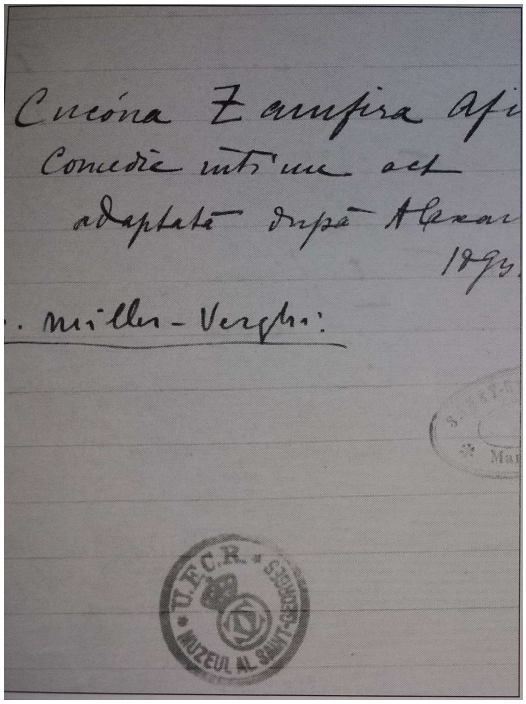






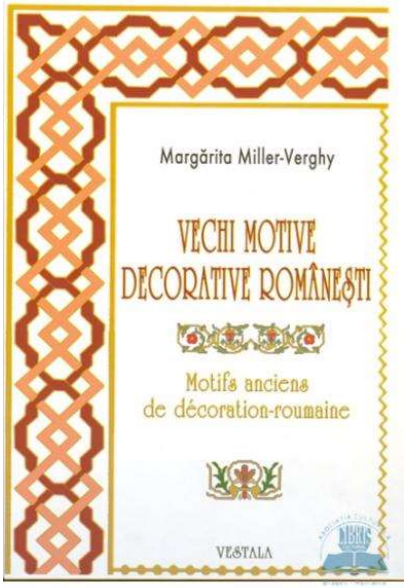


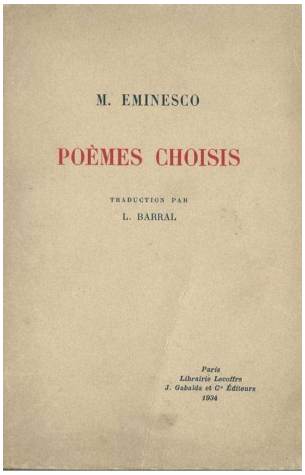


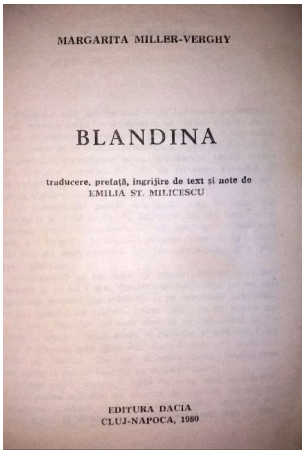


[3] Elena Cojuhari, „Viața și activitatea Margaretei Miller-Verghy în documentele arhivei istorice a Bibliotecii Naționale a României*", Revista Bibliotecii Naționale a României*, an XV, nr. 1-2/2009.

6. **Couvertures de livres et revues, l'affiche de l'Exposition Margareta Miller-Verghy de la Bibliothèque Nationale et la couverture de la revue *Manuscriptum* avec le dernier article sur Margareta Miller-Verghy.**







Tables des matières

Introduction générale /5

Chapitre I La « femme-écrivain » – du « bas-bleu » à la pleine acceptation /13

Être femme et écrivain au XIX^{e} siècle. Perdre sa féminité ? /13
Préjugés et stéréotypes /16

Les « bas-bleus ». Devenir en quelque sorte un homme /18

Anonymat, pseudonyme ou les « voiles » de la femme auteur /20

Le narcissisme. « Le moi n'est pas toujours haïssable » /21

Se replier sur soi même : autobiographie, journal, écriture du *dedans /22*

La chambre à soi et l'écriture cachée /24

Écriture et identité. Dilemmes et dédoublement /26

Pour ou contre la notion d'« écriture féminine » /27

Conclusions /32

Chapitre II Les premières femmes-écrivains roumaines au service de la francophonie /35

La culture roumaine à l'aube de la modernité /35

La francophonie et la francophilie des femmes /36

Débuts de la littérature féminine /37

Une possible périodisation de la littérature féminine francophone /39

Écritures féminines dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle et au début du XX^{e} /41

Maria Boucher-Movilă /42

Constanța Dunca-Schiau /44

Alba Monte (Eliza Opran) /47

Marie Demetrius Ghika (Mme Edmond de Hertz) /48

La princesse Aurélie Ghika /49

Hélène de Golesco /51

Quelques observations sur la notion de « littérature féminine » en Roumanie /55

Conclusions /61

Chapitre III Margareta Miller-Verghy, un destin d'écrivaine qui traverse deux siècles /63

Préambule /63

Premières années, premiers acquis (1865-1873) /66

De retour en Roumanie. Institutul Nou de domnișoare (L'Institution Nouvelle de Demoiselles – 1873-1902) /75

Vie d'écolière. Pas de « chambre à soi » (1873-1883) /80

Lectures et personnalité. Le chemin vers la sagesse /85

La venue à l'écriture. Sous le signe du caché /95

« Victor Hugo, mon chéri » /99

Vacances. Nature et lectures à la fois /102

Edmond de Goncourt. Un parfait gentilhomme des lettres et un aristocrate de la pensée /107

Étudiante en sciences sociales à Genève. Plaisirs et joies de la vie estudiantine (1892-1896) /110

Edouard Rod. Entre amour et devoir /116

Théodore Flournoy. Un fin analyste et psychologue /120

Luc alias Ludo. Une histoire d'amour qui finit mal (1891-1892) /126

La licence. Un examen couronné de succès /129

Le doctorat. Une tentative échouée /132

Ennuis de santé /138

« Mère pour vivre a besoin de fifille » /142

La première traduction d'Eminescu en français /149

Écrivaine pour les jeunes /153

Un florilège de l'art populaire roumain : *Motifs anciens de décoration roumaine /155*

Directrice de la Section Normale de l'Asile Elena Doamna (1900-1818) /157

Infirmière et directrice d'hôpital de guerre (1916-1918) /160

Une nouvelle action charitable : « Le foyer pour les orphelins de guerre » /163

Théano. « Un mélange de délicatesse, snobisme et préciosités stylistiques » / 164

La Maison d'Art /167

L'accident. L'autre lumière /174

Les traductions d'anglais – « œuvres d'amour et de dévouement » /179

Margareta Miller-Verghy et La Reine Marie. Des affinités électives et une amitié au-delà des conventions /181

Journaliste. La réalité littéraire et artistique « sur le vif » /185

L'activité de nouvelliste. Ombres sur l'écran de la vie /187

Eugen Lovinescu. Ironie et condescendance /191

Au service de la littérature féminine. « À mérites égaux, droits égaux » /197

Perpessicius. Un critique honnête et objectif /201

Portrait de l'écrivaine à l'âge mûr /205

Dans le miroir des contemporains /207

Inventrice /208

L'autre lumière. Une radiographie de la souffrance /210

Auteure dramatique. Combats et échecs /213

Un roman policier : *La princesse en crinoline* /218

Les dernières années. Des années de repli (1944-1953) /219

Chapitre IV Margareta Miller-Verghy, un cas particulier demarginalité littéraire. Conclusions /227

Appendice /239

Bibliographie et sources /261

Œuvre éditée de Margareta Miller-Verghy /261

Articles publiés dans des journaux et des revues /265

Sources documentaires /271

Bibliographie thématique /278

Annexes /289

Tables des matières /295

Deuxième partie

Margareta Miller-Verghy

Une âme s'ouvre à la vie

Blandine

Ėdition critique

Une âme s'ouvre à la vie. Blandine : histoire du manuscrit

Les premières ébauches du roman autobiographique *Une âme s'ouvre à la vie. Blandine* datent de 1894. Margareta Miller-Verghy est à ce moment-là étudiante en sciences sociales à Genève et fait une rencontre extrêmement importante pour son destin d'écrivaine. Elle connaît Théodore Flournoy, docteur en mathématiques et en philosophie, professeur de psychologie expérimentale à l'université genevoise. Il faisait alors des recherches sur des personnalités exceptionnelles comme Hélène Keller, une sourde muette aveugle, ou soutenait des conférences sur des sujets tels que le génie, la peur, la fatigue etc. Pendant les séances passées dans son laboratoire, Margareta vit des moments inoubliables de réflexion sur le monde et sur soi-même ; les discussions lui ouvrent des perspectives inattendues sur une réalité encore inconnue. Pour les rencontres journalières le professeur donne à son étudiante la tâche de noter ses souvenirs d'enfance.

Cette réflexion lui fait revivre ses premières années, puis son adolescence et les commentaires du professeur lui facilitent l'exercice de remémoration. Elle est un cas très spécial de sentiment moral tout pur, affirme son maître. Il l'encourage tout le temps à écrire, ce qui est salutaire pour la jeune écrivaine en herbe, car de cette exploration des souvenirs liés à l'enfance est issu le roman *Blandine*. La première version du roman est donc un ouvrage de mémoires qui suit la naissance et le développement du sentiment moral en elle depuis l'enfance. Les rédactions ultérieures en font un roman autobiographique qui retrace la vie de l'héroïne depuis la plus tendre enfance jusqu'à l'âge où elle a sa première expérience amoureuse. L'auteure n'a pas eu le courage ou n'a pas voulu assumer totalement l'identité avec son personnage, c'est pourquoi elle a donné à son héroïne le nom de Blandine.

Toutefois, le roman n'est pas publié en français, la langue dans laquelle il a été écrit, mais en roumain, et sa parution a lieu en 1980, à une centaine d'années depuis sa première rédaction et à une trentaine après la mort de l'auteure, survenue en 1953. Sa traductrice, Emilia Şt. Milicescu, raconte dans la préface de *Blandina* que le manuscrit, en français, lui a été confié dans les années 40. Comment s'explique ce « trou » temporel dans l'existence du roman ? Que s'est-il passé pendant tout ce temps? Pourquoi le manuscrit est-il resté dans un tiroir si longtemps?

L'histoire du manuscrit commence en 1939. Emilia Şt. Milicescu explique, dans la même préface, qu'en 1939, alors qu'elle vient de finir la monographie consacrée à Barbu Ştefănescu Delavrancea, pour confronter ce qu'elle a écrit sur celui-ci avec les membres de la

famille Delavrancea, elle arrive dans la maison de Cella Delavrancea, rue Mihai Eminescu. Là, elle connaît non seulement les trois filles de l'écrivain, mais aussi des cousins, des amis d'enfance, des admiratrices, toute une foule de gens qui l'ont connu. Ce jour-là, elle fait la connaissance d'une personne tout à fait singulière.

Cachée dans les grands coussins d'un fauteuil, une silhouette fragile, habillée dans une robe en soie argentée, ornée d'un petit col blanc en dentelle, essaie de diriger le regard vers elle. C'est Margareta Miller-Verghy, la cousine de Marya Delavrancea. Elle est la plus âgée du groupe, a 75 ans et a perdu la vue dans un accident de voiture. La vieille femme s'empresse de raconter tous ses souvenirs liés au grand écrivain roumain. Petit à petit entre les deux femmes se tisse un lien secret. Les visites d'Emilia Şt. Milicescu se multiplient, elle rencontre l'écrivaine soit à l'Asile de vieillards où elle est logée, soit dans la maison de Cella Delavrancea, à l'occasion des soirées musicales que celle-ci organise. À chaque entrevue, Margareta lui raconte une partie de sa vie, tout en évoquant un monde oublié, peuplé de personnages illustres, la plupart déjà partis au-delà : I.L.Caragiale, Alexandru Vlahuţă, Duiliu Zamfirescu, Ştefan Sihleanu, George Sion, Spiru Haret, Anghel Demetrescu, Eduard Wachmann, Frédéric Damé.

À travers les images de ces personnalités, Margareta fait revivre devant les yeux éblouis d'Emilia Şt. Milicescu, tout un monde de fins intellectuels d'autrefois, leurs mœurs, leurs préoccupations littéraires et artistiques. La figure de la mère de l'écrivaine, Elena Miller-Verghy, femme d'un extraordinaire dynamisme, celle qui, aux dires d'Emilia Şt. Milicescu aurait été la première femme de boyard à oser descendre du fiacre dans la rue, scandalisant ainsi ses tantes conservatrices, s'en dégage aussi.[1] C'est elle qui, après avoir fait des études en Suisse et en France, a fondé le premier institut pour l'étude secondaire des filles, où ont enseigné des professeurs reconnus à l'époque, et qui a instruit plusieurs générations de filles, parmi lesquelles la première série de bachelières roumaines.

Avec comme toile de fond ces images, la vie de Margareta se dessine, elle aussi. Traductrice, dramaturge, romancière, Margareta Miller-Verghy (1865-1953) fait partie de la première génération de femmes-écrivain francophones des Pays Roumains et commence sa carrière littéraire dans une période où les femmes qui osent publier utilisent souvent un

[1] En roumain : „figura Elenei Miller-Verghy, prima boieroaică ce îndrăznise să coboare din cupei pe străzile Iașului patriarhal, scandalizându-și mătușile evghenite, să plece în Elveția și Franța pentru studii superioare, în vederea inițierii ulterioare a învățământului secundar superior pentru fetele din România", *Blandina*, Editura Dacia, Cluj-Napoca, 1980, Prefață, p. 8-9.

pseudonyme masculin. Ainsi son début a lieu en 1883 avec une nouvelle parue sous un nom d'emprunt[2]. Très fine connaisseuse de la langue française, qu'elle a apprise comme langue maternelle lors du séjour passé avec sa mère en France et en Suisse, Margareta Miller-Verghy est parmi les premières femmes de Roumanie à obtenir une licence à l'étranger. Dans la même période elle traduit l'œuvre du grand poète roumain Mihai Eminescu en français, puis conçoit un manuel pour l'apprentissage du français, ce qui représente une nouveauté pour cette époque-là. Le français a été pour l'écrivaine une « seconde » langue maternelle, une langue d'élection dans laquelle elle a écrit ses romans et rédigé sa correspondance, aussi la plupart de ses écrits en prose ont-ils été rédigés en français et traduits, après, en roumain.

Le destin littéraire de Margareta Miller-Verghy a été deux fois héroïque : d'abord, car, ainsi que les autres écrivaines roumaines, pionnières de la littérature féminine, elle a réussi à s'imposer dans une profession qui était à cette époque-là dominée par les hommes, et ensuite en raison de son infirmité. À la suite d'un accident, survenu en 1924[3], à Paris, elle a perdu la vue. L'épisode est raconté d'une manière précise et détaillée, avec une grande force dramatique, dans le roman autobiographique *Cealaltă lumină (L'Autre Lumière),* écrit en français, mais publié en version roumaine en 1944. Paru dans un contexte politique défavorable, au moment de la victoire du parti communiste en Roumanie, il est resté inconnu au grand public, mais non pas à la critique qui lui a accordé en 1945 le prix de l'Académie.

Les rencontres avec Emilia Şt. Milicescu continuent. Dans les yeux de celle-ci, la vieille femme est un personnage diaphane qui a passé sur la terre avec une extrême délicatesse, à peu près inconnue, sans aucune envie de se faire remarquer. Une vie sous le signe de la modestie, sur le plan artistique aussi, parce que pour elle l'art représente une forme supérieure de vie. Emilia Şt. Milicescu apprend qu'elle n'a accepté de signer ses romans que sur les insistances des éditeurs.

Dans la même période, pour marquer sa confiance et son amitié, et parce qu'elle est incapable de veiller à la publication, « tante Margot » confie à Emilia Şt. Milicescu le manuscrit en français du roman autobiographique *Une âme s'ouvre à la vie*. *Blandine,* tapé à la machine, pour que celle-ci le traduise et le publie. La traductrice ne manque pas de tenir sa promesse et le fait éditer après l'avoir traduit en roumain, mais beaucoup plus tard, en 1980.

[2] *Paul*, novelă de Marmil [pseud. Margareta Miller-Verghy] », parue en *Națiunea*, nº 262, 263, 264, anul II, 8, 10, 12 mai 1883.
[3] Même si la plupart des biographies mentionnent cette date, nous n'avons pas encore trouvé un document qui la confirme.

Pour être en accord avec l'idéologie communiste de l'époque, la traductrice a dû insérer dans la préface quelques mots sur une traduction faite par l'écrivaine à une poésie de Mihu Dragomir, poète réputé comme communiste, sur la grande fête nationale de 23 Août et de ses mérites comme traductrice de russe : « Ainsi a-t-elle vécu et travaillé, même si l'infirmité avait pu la plonger dans une totale inactivité. Restée jeune et réceptive, malgré l'âge, elle a traduit pendant la dernière année de sa vie, la poésie *Récompense,* écrite par Mihu Dragomir, une poésie qui célèbre les significations de la fête nationale du 23 Août pour le peuple roumain, a élaboré des pièces radiophoniques, a traduit en vers *Căluţul cocoşat* de russe, ou a adapté des biographies de gens de lettres russes[4].

Mais l'histoire du manuscrit ne finit pas ici. Nous l'avons retrouvé en 2015, 35 ans après sa parution en édition roumaine, à la suite de quelques « faveurs » du destin. Il se trouvait dans une chemise en carton très volumineuse, à la section « Manuscrits » de la Bibliothèque de l'Académie. À l'intérieur, il y avait quatre enveloppes : la première, sur laquelle on avait inscrit le nom original du roman, celui que la traductrice n'a pas gardé, *Une âme s'ouvre à la vie*, la mention de l'année où il a été achevé, 1944, et les numéros des pages manquantes qui étaient en assez grand nombre.

Dans la deuxième, qui portait l'inscription *Pages éparpillées,* il y avait des pages en doublons, mais aussi d'autres pages, qui, à une analyse minutieuse, se sont avérées être les pages qui manquaient au manuscrit original. Après un travail difficile, car les numéros des pages s'étaient souvent effacés ou, peut-être, l'écrivaine ne les avait pas numérotées, nous avons réussi à remettre à leur place les pages qui manquaient dans l'édition en roumain et ce que nous présentons maintenant c'est l'édition intégrale du roman, avec les chapitres de *Pages éparpillées* remis à leur place.

L'année suivante, grâce à un travail laborieux, une autre « découverte » nous a conduits à déchiffrer l'énigme des chapitres manquants du premier dossier. Dans la même chemise en carton, se trouvait une autre enveloppe qui renfermait divers papiers apparemment sans importance. Néanmoins, après une analyse attentive, nous avons découvert deux lettres de Perpessicius qui confirmaient l'information que l'écrivaine avait soumis au jugement du grand critique ses deux romans *Cealaltă lumină* et *Blandina*.

[4] En roumain : „Aşa a trăit muncind, chiar atunci când infirmitatea ar fi scuzat o totală inactivitate. Cu suflet receptiv şi tânăr, în ultimul său an de viaţă traducea din opera lui Mihu Dragomir poezia *Récompense*, proslăvind semnificaţia zilei de 23 August pentru poporul român ; elabora piese radiofonice, traducea din limba rusă în versuri *Căluţul cocoşat* ori scurte biografii ale oamenilor de artă ruşi", *Blandina*, Dacia, 1980, *Prefaţă*, p.17.

Dans la première lettre, datée le 27 avril 1941[5], Perpessicius s'excusait du temps très long qu'il avait mis à lire le manuscrit et à répondre à la lettre de l'écrivaine. Le jugement d'ensemble était positif : « c'est un ouvrage de grande classe[6] », « un roman véritable, composé selon ses propres lois, avec de grandes intuitions psychologiques, avec beaucoup de poésie et une grande leçon humaine[7] », affirmait-il.

Toutefois, il avait quelques objections : la plus sérieuse était liée à la forme, à la fois œuvre de mémoires et roman.[8] Il était d'avis d'atténuer certaines informations trop réalistes et de diminuer l'impression de véridicité qui aurait peut-être blessé certaines sensibilités (par exemple il lui conseillait d'effacer les informations concernant la carrière de Barbu Ștefănescu Delavrancea). C'est pourquoi il suggérait à l'écrivaine de changer les noms propres pour cacher ainsi l'identité réelle des personnages, de supprimer quelques chapitres qui n'avaient pas un rapport très étroit avec le fil épique ou d'en développer d'autres. À propos de la fin du roman - le dernier chapitre qui racontait la rencontre de l'héroïne avec son ancien bien-aimé après dix ans de la séparation - il en demandait fermement la suppression, en argumentant qu'on ne pouvait créer ce « trou » de dix ans dans la vie du personnage Blandine.

Néanmoins, à la fin de la lettre, contrairement à ce qu'il avait affirmé auparavant, il conseillait à l'écrivaine de ne rien abandonner de ses croyances et, si elle décidait « de modifier quelque chose », de respecter fermement ses opinions personnelles. [9]

Qu'est-ce que Margareta Miller-Verghy aurait pensé et éprouvé ? Aurait-elle été contrariée? Nous n'en doutons pas. Pour obéir aux indications de son „mentor", elle commence alors un travail de révision complète de l'ouvrage. Elle renonce aux chapitres incriminés et rebaptise les personnages. Ce travail lui a coûté cher, car elle n'a plus réussi, dans la version issue de tant de changements, à retrouver l'ordre et l'harmonie de la première et le manuscrit est resté d'une certaine manière, presque inachevé. La difficulté a été accrue par le fait que l'écrivaine était presque aveugle, elle ne pouvait pas faire seule les

[5] B.A.R., Mss. A 3821, IV, Varia, f. 2.

[6] En roum.: „este o operă de mare clasă".

[7] En roum.: „un adevărat roman, alcătuit după legile lui proprii, cu mari intuiții psihologice, cu multă poezie și de o mare lecție umană".

[8] Philippe Lejeune s'est heurté lui aussi, quarante ans plus tard, à cet apparent conflit entre la dimension du vécu et celle de « fabula » du roman et avait créé le concept de « roman autobiographique », qui désigne cette forme hybride, à mi-chemin entre autobiographie et roman.

[9] En roum.: „să nu cedați nimic din credințele dvs. și dacă e să modificați ceva să nu ascultați decât de sugestiile dvs."

transformations. Ainsi s'explique le fait que le roman a dû rester longtemps dans le tiroir et qu'il y a tant de ratures, de chapitres supprimés et de discontinuités.

Aujourd'hui, à trois quarts de siècle de distance du moment où le livre a été finalisé et confié à Emilia St. Milicescu, il est difficile à dire si Perpessicius a eu raison. Il est fort probable qu'il s'est rendu compte finalement de sa faute, car la lettre suivante, au sujet du roman *Cealaltă lumină* ne contient aucune observation de style ou de forme, même si le roman était toujours autobiographique et quelques personnages secondaires portaient aussi les noms réels. Comme l'action se passait en France, il a considéré probablement sans importance l'identité des noms réels avec ceux des personnages romanesques. En effet, la lettre était élogieuse et le critique était prêt à écrire la préface du roman.

Après avoir rajouté les parties manquantes, la version que nous proposons est donc celle initiale, intégrale, celle que l'écrivaine a rédigée avant de l'envoyer à Perpessicius. Un seul chapitre nous manque, celui qui, selon le critique, aurait été le dernier, nommé *Miracle.* En dépit des recherches, nous ne l'avons pas retrouvé. Il est possible que, après la lecture de la lettre, l'écrivaine l'ait détruit.

L'édition que nous proposons comporte les cinq parties initialement prévus par l'écrivaine que la traductrice a renoncé de marquer à cause des lacunes du texte : la première dépeint l'histoire des années de l'enfance à Genève, la seconde commence au moment du retour dans le pays et retrace la période que Blandine passe dans le pensionnat de sa mère, la troisième contient une description des personnes de l'entourage : les cousines, les amies, les professeurs du pensionnat ainsi que le voyage entrepris par l'héroïne à côté d'Olga Reich en Autriche et en Suisse, dans la quatrième partie on retrouve une Blandine adolescente, en train de se forger son destin et la cinquième c'est l'histoire d'amour vécue pendant la période des études à Genève.

Le destin du personnage Blandine : mémoire et identité

Aborder la dimension autobiographique et introspective de cette écriture, c'est se situer au cœur du débat sur sa qualité de roman. En effet, « autobiographie et roman sont couramment opposées comme des antonymes irréductibles[10] », en tant qu'expression de la rupture entre réalité et fiction. De plus, affirme Béatrice Didier, le « contrat de lecture » pour un écrit autobiographique « ne fonctionne pas exactement de la même façon[11] » si l'auteure est une femme ou un homme.

Le roman *Une âme s'ouvre à la vie. Blandine* n'est pas une « autobiographie » pure, car celle-ci supposerait « une identité assumée au niveau de l'énonciation[12]. » Il est écrit à la troisième personne et le personnage principal a, apparemment, une identité propre, différente de celle de l'auteure. Pour concilier ce type de discours personnel, relevant de la vie la plus intime de l'auteur et la réalité décrite (discours « idéaliste » et discours « réaliste »), Goethe utilisait le syntagme « poésie et vérité[13]. » Philippe Lejeune trouve lui aussi une formule susceptible de recouvrir les deux aspects, apparemment opposée d'un tel écrit : c'est le « roman autobiographique. » La définition qu'il en donne est celle-ci : « J'appellerai ainsi tous les textes de fiction dans lesquels le lecteur peut avoir des raisons de soupçonner, à partir des ressemblances qu'il croit deviner, qu'il y a identité de l'auteur et du personnage, alors que l'auteur, lui, a choisi de nier cette identité ou du moins de ne pas l'affirmer[14]. »

Dans le roman de Margareta Miller-Verghy, on assiste à ce processus par lequel la vie réelle acquiert une valeur littéraire et en même temps on retrouve ce que Nathalie Heinich appelle**,** influencée par Claude Lévi-Strauss, « les structures élémentaires de l'identité féminine[15]»**,** plaçant « comme centre même de l'architecture un *moi* infiniment plus menacé[16] », celui d'une femme.

Se cacher sous une identité d'emprunt représente pour l'auteure une manière de se cacher devant les tabous d'une société souvent avide de savoir tout, de juger, de poser des étiquettes, un « reflexe de l'agacement devant la curiosité publique, par le refus d'entrer dans

[10] Damien Zanone, *L'autobiographie,* Ellipses, 1996, p.23.
[11] Béatrice Didier, *Ecriture-femme*, Paris, PUF, 1981, Chapitre « Femme /Identité/Écriture. À propos de *l'Histoire de ma vie* de George Sand », p.187.
[12] Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Edition du Seuil, 1975, p.25.
[13] Damien Zanone, *op. cit.*, p.23.
[14] Philippe Lejeune, *op. cit.*, Paris, Edition du Seuil, 1975, p.25.
[15] Nathalie Heinich: *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*. Paris, Gallimard, 1996, p. 327.
[16] Béatrice Didier, *op. cit.*, p.190.

le jeu d'une certaine publicité[17]. » En effet, l'acte d'écrire et surtout de publier supposent qu'on accepte le jugement des autres, ce qui, pour une femme du XIX[e] siècle était une entreprise d'affirmation de soi dans une société qui ne faisait que détruire systématiquement en même temps l'identité et la créativité des femmes. Entre les deux options : écrire et « se dévoiler » et ne pas écrire et rester cachée, elle recourt à une solution intermédiaire : assumer une fausse identité et respecter les contraintes du genre romanesque.

Utiliser la troisième personne pour écrire son histoire de vie c'est, remarque toujours Philippe Lejeune, soit l'expression d'un grand orgueil, comme dans le cas de César, soit, au contraire, la conséquence d'une forme d'humilité, comme dans les autobiographies religieuses. Pour un tel cas, qui ressemble à celui du roman *Une âme s'ouvre à la vie. Blandine,* l'auteure assume une médiation qui représente la transcendance, à laquelle, finalement, elle s'identifie.[18] Ainsi la vocation d'écrire de la femme-écrivain rencontre la vocation mystique de son personnage dans la quête et la rupture, et on a souvent l'impression que les deux voix n'en sont qu'une, que **l**'héroïne n'est qu'une *alter-ego* de l'écrivaine, une sorte de Double littéraire, qui a une identité féminine, soumise aux défis et aux entraves que cette condition suppose.

Dès le début, l'auteure noue son contrat de lecture par un élément paratextuel, le titre, puis, par un second, cette fois-ci textuel, le nom du personnage, qui orientent le lecteur vers un certain horizon d'attente. En effet le titre, par les termes « ouvre » et « vie » renvoie à l'idée de construction de l'identité, et par « âme », défini plutôt comme un élément typiquement féminin (l'homme étant vu surtout sous l'aspect de la raison)[19], à une identité féminine. Symboliquement, l'idée d'épanouissement, de fermeture-ouverture de la fleur est toujours le signe du « féminin. »

Le sous-titre, *Blandine,* qui est aussi le nom du personnage, fait référence aux premiers martyrs chrétiens. Apparemment il n'y aurait rien de commun entre une personnalité de fille vivant au XIX[e] siècle et une vie de martyre, pourtant le personnage a un destin héroïque, même si son héroïsme n'a, par ailleurs, plus de dimension religieuse. Dès ses premières années, passées dans le couvent, jusqu'au moment de son premier amour, Blandine apprend, à travers des expériences diverses, le sens de la souffrance et du sacrifice envers les autres. En

[17] *Ibidem,*, p. 189.
[18] Vincent Jouve, *La poétique du roman,* Paris, SEDES, 1998, p. 14.
[19] Voir aussi B. Didier, *op. cit*., p. 108 : « la répartition traditionnelle des facultés accordées : la sensibilité à la femme et l'intelligence à l'homme ».

plus, ses premières lectures sont orientées vers les vies des saints, auxquels elle essaye, quelquefois, au prix des peines assumées, de s'identifier. Les efforts qu'elle fait pour acquérir les vertus sont à placer dans le même registre.

Selon Vincent Jouve, le personnage est « un instrument textuel » qui met en œuvre la machine du texte, le responsable de « l'illusion référentielle[20]. » Pour le rendre aussi vivant que possible, l'auteur dispose de quelques procédés : l'attribution d'un nom propre (et, comme nous l'avons vu pour le nom du personnage Blandine, cache une intention claire), l'évocation d'une vie intérieure (en effet, le roman n'est qu'une longue confession que l'auteure fait par l'intermédiaire de son personnage), les structures de suspense (le personnage traverse des expériences qui confèrent à son parcours la dimension formatrice d'un *Bildungsroman)*, l'illusion de l'autonomie (en focalisant le dispositif narratif sur le personnage Blandine, l'auteure donne l'illusion de laisser à son personnage une liberté totale). La focalisation interne permet à l'écrivaine de rester « clouée » à son personnage, mais en même temps donne au lecteur l'impression qu'elle offre à celui-ci une complète autonomie.

Les relations auteur-narrateur-personnage sont quelquefois ambiguës. Les trois instances narratives ne sont pas clairement définies. Qui est le narrateur ? Il n'est pas l'auteur, il n'est pas le personnage non plus. C'est plutôt l'auteure à un certain âge. Parmi la multitude de *moi* qui constituent sa personnalité, il représente l'un d'eux. Qui est le personnage ? Cette succession de *moi* qui s'imbriquent les uns dans les autres, cette identité en train de se former.

Le rapport entre la conquête de l'identité d'un personnage et le texte autobiographique est très facile à établir, car le problème s'y pose avec une intensité particulière, les œuvres de fiction présentant souvent des figures identitaires simples. Ce « champ des possibilités stratégiques[21] » offert aux femmes, selon l'expression de Michel Foucault, ce passage entre différentes façons d'être femme, ou encore d'un état de femme à un autre, peut être vu souvent à travers les écrits autobiographiques.

Le roman *Une âme s'ouvre à la vie*. *Blandine* fait partie d'une trilogie dont il représente la partie initiale. Il retrace l'histoire des premières années, celles de la formation intellectuelle et spirituelle de l'héroïne, puis la période de l'adolescence et de la jeunesse et s'achève par l'histoire d'amour qui finit par la séparation des deux protagonistes. Le deuxième roman, qui, en réalité est paru le premier, *Théano*, dépeint la période

[20] Vincent Jouve, *op. cit.*, p. 101-102.
[21] Nathalie Heinich, *op. cit.*, p. 13.

immédiatement ultérieure à la rupture, les efforts de la femme pour se rétablir physiquement et psychiquement après cet événement extrêmement douloureux et finalement la victoire de la vie sur la mort. Le troisième roman, *Cealaltă lumină* se situe, chronologiquement, à la maturité ; l'héroïne se confronte à un nouveau défi : l'accident et la perte imminente de la vue. Sur le lit d'hôpital où elle doit rester en immobilité une période très longue, elle se remémore sa vie, en fait l'examen, et reconsidère le passé.

Tous les romans de Margareta Miller-Verghy se construisent autour d'une quête, autour d'un trajet qui mène vers une autre condition, ce qui est spécifique pour la recherche de l'identité. Chacune des héroïnes parcourt un chemin qui implique l'idée de processus, de transformation. C'est un moi qui se refuse à une représentation statique, par contre il « réclame le droit à une métamorphose constante[22]. » Le chemin est toujours ascendant ; la femme traverse diverses expériences pour accéder à une vérité supérieure. Ainsi Blandine commence sa vie par la quête des vertus, Théano la continue par celle de l'amour, et Ariane, l'héroïne de *Cealaltă lumină* par celle de la spiritualité. Finalement, c'est la recherche de l'identité, car en fait celle-ci implique la formation des traits de la personnalité et contient en même temps quelque chose de plus : la marque, le cachet, la spécificité d'un individu dans le monde.

Qu'est-ce que l'identité ? Est-ce un domaine inchangeable ou est-ce quelque chose de mouvant ? L'identité est-elle une donnée génétique, ou un processus ? Il est clair que la construction identitaire se forge à travers les multiples expériences de la vie, au contact des autres, de l'environnement social, et implique l'accès à la conscience de soi. À mesure que l'enfant grandit et que l'adulte mûrit, son univers relationnel s'enrichit de personnes variées et tout ce qui l'entoure devient la substance de sa personnalité.

Pour le personnage Blandine, l'altérité a ainsi plusieurs « étages » et « visages. » D'abord, ce sont les lectures. Faites à un âge précoce, elles ont une influence capitale sur l'âme en train de se former. Dans les livres, elle rencontre tout un monde peuplé de personnages intéressants ou de faits exceptionnels : de *Il Giro del Mondo,* Fabiola, Franklin, Epictète, Platon, la philosophie stoïque, les frères Zemgano, jusqu'aux livres de Victor Hugo, toute lecture se transformant en expérience vécue et entrant dans la substance ineffable de son *moi*.

[22] Béatrice Didier, *op. cit.,* p. 189.

L'identité se construit ensuite au contact des personnes qui l'entourent, la principale étant la mère, mais, en dehors de celle-ci, il y a toute une foule de cousins, de professeurs du pensionnat, de collègues d'école, puis sa tante et son oncle. Son existence se confronte à cette altérité diverse, foisonnante, tous mettent leur sceau sur la personnalité de Blandine : « Était-ce l'exemple de sa mère austère et rigide dans son deuil comme une abbesse du Moyen Âge, ou son intimité avec des êtres d'élite tels que Pauline, Nelly et Zette, Blandine n'eût su dire quelle influence l'avait modelée de façon que nulle expérience apportée par la vie ne pût l'aguerrir contre ce monstre imprécis qu'elle appelait le mal. La plupart des gens en supportent sans douleur la présence, non seulement en eux-mêmes, mais dans leur commerce avec les autres et dans les lectures, les récits ou les spectacles. Blandine, à ce point de vue, traversa la vie comme un écorché que blesse jusqu'au sang le plus léger attouchement. Un puritanisme inné la rendit trop sensible à ce que d'autres, surtout dans nos pays de soleil acceptent avec une belle insouciance païenne et traitent comme de simples plaisanteries ou des incidents sans gravité[23].»

En dehors des personnages livresques et des personnes réelles, une autre forme d'altérité fait son apparition très tôt dans la vie de Blandine : c'est la présence de l'*alter* divin, qu'elle rencontre d'abord au couvent de Carouge sous la forme du « petit Jésus », qui représentait un modèle à suivre pour les petites pensionnaires. Plus tard, elle lit un livre appelé *Leila dans l'ile déserte* et elle y fait une rencontre étonnante, c'était le « bon Dieu » : « Cette fois-ci il ne s'agissait plus de l'enfant Jésus, ami des fillettes du couvent, ni du bon Jésus autour de qui tournait tous les récits de la religieuse aveugle. Le héros des récits de Mr. Howard était Dieu lui-même, un personnage merveilleusement grand, puissant et bon, rarement mentionné jusqu'alors devant Blandine[24]. » En fait, la première enfance de Blandine est le territoire de cette quête acharnée d'un idéal de bonté, associé à la vie héroïque vers laquelle elle se sentait attirée grâce aux lectures des vies des saints.

Ce parcours qui doit aboutir à la perfection est en fait un voyage vers soi-même qui suppose une profonde capacité d'introspection basée sur une réévaluation continuelle de la personnalité dans la perspective des *moi* antérieurs, et en même temps l'existence d'une vision sur le monde et sur la vie. Dans cette quête de l'identité, elle se cherche, c'est-à-dire qu'elle cherche les sources, l'origine de sa personnalité actuelle. « Blandine ne cherchait dans ses souvenirs que ceux qui avaient contribué à la lente formation de son âme; ceux qui lui

[23] Margareta Miller-Verghy, *Une âme s'ouvre à la vie. Blandine*, Première partie, Chapitre 18 « Un paladin ».
[24] *Ibidem*, Première partie, chapitre 17 « *Leila dans l'île déserte* ».

expliquaient son moi de l'heure présente ainsi que les mille instincts contre lesquels il lui fallait soutenir un perpétuel combat[25]. » C'est exactement ce que Damien Zanone affirme : « Faire l'histoire de sa personnalité ce n'est pas simplement raconter des événements passés. C'est s'évaluer constamment comme le héros d'un roman de formation, pour qui chaque péripétie est le moment d'une formation, porteur d'une occasion de maturation à saisir[26]. »

Le roman devient ainsi « l'histoire d'un individu dans le monde[27] », dont la fonction est introspective et l'enjeu la connaissance de soi : « C'est pourquoi le narrateur, qui est le personnage arrivé au moment de la narration, celui qui *sait*, est amené volontiers à juger celui qu'il fut[28]. » La voix de l'auteure qui a déjà acquis la connaissance et qui a dépassé la perspective temporelle se fait souvent entendre : « Cérébrale à six ans, Blandine le resta toute sa vie, et s'offrit en esclave soumise à la tyrannie de l'œuvre écrite[29]. »

Aussi la narratrice arrive-t-elle à se juger elle-même dans le miroir du temps et à établir quelle a été l'unité de son individualité, restée vivante malgré l'action dissolvante du temps. Au moment où elle noue « son pacte autobiographique » et précise son intention de se connaître, elle découvre cette unité qu'elle appelle la capacité de vivre « synthétiquement. » Cette perspective unificatrice se manifeste par le pouvoir de revivre sa vie sans la considérer comme une histoire passée, cachée dans un tiroir de la mémoire, mais comme quelque chose de toujours vivant : « Blandine était une des rares personnes qui vivent synthétiquement, qui à chaque instant de leur existence, gardent un lien secret avec leur moi d'autrefois. Elle se penchait sur sa vie comme sur une eau claire et coulante, dont chaque flot au passage reflétait son visage et en retenait une visible image, de sorte qu'assise sur la rive, elle voyait à la fois la Blandine de l'instant et celle de la plupart des instants écoulés. Cela donnait à sa vie une richesse et une ampleur dont elle tirait une joie inconsciente qui transcendait la valeur purement humaine du bonheur. Du fait qu'elle se sentait vivre avec toute elle-même ramassée pour ainsi dire dans le creux de sa main, la douleur devenait moins douleur, et toute joie semblait plus vaste[30]. »

Écrire l'histoire de sa personnalité représente donc un regard continuel vers le passé avec en même temps les yeux ouverts vers le présent. C'est pourquoi ce roman, comme les

[25] *Ibidem*, Première partie, chapitre 1 « Premier éveil ».
[26] Damien Zanone, *op. cit.*, p. 14.
[27] *Ibidem*, p. 31.
[28] *Ibidem*, p. 14.
[29] Margareta Miller-Verghy, *op. cit.*, Première partie, chapitre 11, « Paris ».
[30] Margareta Miller-Verghy, *op. cit.*, Première partie, chapitre 1, « Premier éveil ».

autres d'ailleurs, contient deux perspectives temporelles : celle du présent de l'écriture et celle de l'histoire, entre lesquelles existent quelquefois des tensions et des remises en question. La mémoire ne fonctionne pas seulement d'une façon aléatoire, elle retient des fragments et des images destinés à composer un portrait dont le principal trait est le désir de perfection morale dans sa lutte avec l'*ego*. En tant que roman de formation, il est normal que la mémoire retienne surtout les étapes de cette formation morale-spirituelle. Le chemin de la connaissance est parsemé d'épreuves grâce auxquelles l'héroïne acquiert les vertus.

Mais qu'est-ce que représente la vertu ? André Comte-Sponville la définit dans son œuvre *Petit traité des grandes vertus* comme la « disposition acquise à faire du bien » et en même temps comme « une force qui agit ou qui peut agir », la vertu étant équivalente de la puissance[31]. Toute vertu est donc « un sommet entre deux vices, une ligne d'arrête entre deux abîmes : ainsi le courage entre lâcheté et témérité, la dignité entre complaisance et égoïsme, ou la douceur entre colère et apathie[32]. »

Ainsi Blandine s'évertue continuellement à franchir ces limites, mettant en œuvre tout un inventaire de méthodes et procédées pour arriver au « sommet » de la vertu : « Ayant découvert en elle-même un grand nombre de défauts, Blandine s'ingéniait à s'en corriger. Elle livrait un combat assidu aux petits accès de colère auxquels elle était sujette. Pour se guérir d'une faute si grave, elle avait inventé de porter suspendu à son cou une petite croix d'argent cachée sous son tablier d'écolière. Dès qu'elle était tentée de s'emporter, elle saisissait par-dessus son tablier la petite croix cachée et la serrait jusqu'à ce que l'accès fût passé[33]. »

L'effort de cultiver les vertus suppose souvent une « blessure narcissique[34] » qui apparaît dans la lutte avec l'*ego*. Ainsi, Blandine lutte avec stoïcisme contre ses instincts égoïstes, et la blessure dont parle Auguste Sponville n'est pas pour elle une simple expression figurative, c'est une réalité physique : « Enflammée par les récits où la bonne mère aveugle retraçait les souffrances des Saints et des Martyres, l'enfant sentit naître en elle le désir d'être pareille à eux. Son instinct l'avertissait qu'une telle décision ne devait pas être communiquée aux grandes personnes. Ce fut donc dans les coins les plus écartés du parc qu'elle allait chercher des épines de gledicia ou d'églantier et qu'elle les enfonçait longuement dans les paumes tendres de ses mains, enivrée d'une volupté qui l'empêchait de sentir la douleur. Elle

[31] André Comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus*, Presses universitaires de France, 1995, p. 7.
[32] *Ibidem*, p. 12.
[33] *Ibidem*, Première partie, chapitre 7 « La méthode de Franklin ».
[34] André Comte-Sponville, *op.cit.*, p.12.

regardait saigner ses mains, vaguement heureuse de ressembler au Bon Jésus portant la couronne d'épines; tel qu'elle l'avait vu si souvent sur les images distribuées aux fillettes lorsqu'elles avaient obtenu dix bons points[35]. »

À mesure qu'elle avance sur le chemin de la vie, sa lutte avec les instincts, avec l'égoïsme devient de plus en plus acerbe. « Elle ne savait pas ce que signifiait le mot *égoïste* mais son instinct lui disait que cela devait être quelque chose de tout à fait vilain. Là, devant cette porte qui ne s'ouvrait pas, elle fit sans le savoir son serment de chevalier d'Antan; le serment enfantin de ne plus être cette chose vilaine qui s'appelait *égoïste*. Mais comme l'amour de soi était probablement ancré dans sa nature, sa vie désormais ne fut plus qu'un combat perpétuel contre elle-même, et un effort incessant vers un idéal supérieur. Elle avait d'instinct choisi sa devise : *Ne pas faire souffrir*[36]. »

L'enfance devient dans un écrit autobiographique le « premier jalon dans l'histoire de la personnalité[37] », un moment qui est caractérisé par certains éléments récurrents comme les parents, la maison, le reste de la famille, le premier souvenir, le langage, le monde extérieur, les livres, la vocation, l'école, remarque toujours Damien Zanone. Pour Blandine aussi les moments les plus importants de son évolution sont la découverte du monde, qui s'élargit de plus en plus – un monde peuplé de figures diverses, dont les plus importantes sont les parents – la découverte des livres, de la vocation.

L'époque de l'enfance est pour Blandine le moment de plénitude, de bonheur extatique qui rappelle le paradis. La majorité des autobiographies s'y arrêtent avec insistance parce qu'elle représente la source, l'origine de la personnalité. Les figures du père et de la mère sont celles qui jalonnent ce paradis terrestre et elles deviennent légendaires. Comme au paradis, Blandine arrive un jour à goûter au fruit défendu et cette expérience est liée à la figure du père auquel elle accorde un respect particulier : « De ce temps lointain Blandine conservait encore l'image délicieuse du plaisir qu'elle connut un jour, en goûtant au fruit défendu dans les circonstances suivantes: il pleuvait et l'eau coulait à gros bouillons, bruissante et scintillante, dans une rigole creusée au bas de la pente sur laquelle s'élevait la maison de campagne de ses parents. Blandine**,** pleine d'une joie extatique, barbotait dans l'eau fraîche avec ses petits pieds nus. La chose était bien entendu absolument interdite, mais le grand, le tout puissant, l'être magique qui accordait tout ce qu'on voulait, qui empêchait

[35] Margareta Miller-Verghy, *op. cit.,* Première partie, chapitre 10 « La petite martyre ».
[36] Margareta Miller-Verghy, *op. cit*., Première partie, chapitre 3 « « Au couvent ».
[37] Damien Zanone, *op.cit.,* p. 45.

qu'on fût grondée, qui faisait obéir même maman – en un mot papa – avait lui-même ôté les bas et les souliers de l'enfant et lui tenait la main pendant qu'elle pataugeait avec de grands éclats de rire. [La scène se passait à Repedea, près de Jassy]**.** Et voici que tout d'un coup une fenêtre s'ouvre et maman appelle l'enfant et gronde papa en français. Blandine se rend compte vaguement qu'il y a des choses fort agréables, mais répréhensibles et que sa maman est là, qu'elle y sera toujours, pour la ramener dans le bon chemin[38]. »

Si le père disparaît très tôt de l'existence de l'enfant, la figure de la mère reste celle qui accompagnera Blandine dans tout son parcours. Comme il arrive d'habitude, malgré l'amour qui unit les deux êtres, quelques traces du complexe d'Oedipe se font voir de temps en temps. La mère représente d'ailleurs l'instance supérieure dont le rôle est souvent celui de corriger les défauts naissants ou les élans du coeur trop hardis de Blandine. En effet la mère semble s'opposer à l'affirmation de l'identité de sa fille et la relation avec la mère est vécue douleureusement dans les premières années de la vie de celle-ci. Ainsi, au moment où la fille, endimanchée, est surprise en train de s'admirer dans un miroir, la mère réagit avec cruauté. Cette tendance à la coquetterie doit être violemment arrachée de la personnalité de sa fille, alors elle décide de l'exposer, montée sur un tonneau, devant les gens de la maison : « Ce fut pour Blandine un supplice dont elle garda longtemps rancune à la tendre maman qui n'avait pas compris la cruauté de son geste. Blandine**,** malgré sa station sur le tonneau, fut jusqu'à la fin de ses jours l'âme la plus passionnée par la splendeur des tissus rares, le soyeux de la soie, le velouté du velours, et la recherche dans l'art de se vêtir[39]. »

Pourtant, avec l'âge, la mère n'est plus l'instance qui corrige les défauts, mais plutôt celle qui dirige les pas de la petite vers le jardin merveilleux de la lecture, dont la passion deviendra pour Blandine une vraie « tyrannie. » Par exemple, le moment où elle apprend à lire est mis en scène par la mère avec un talent digne d'un metteur en scène : « À l'âge de trois ans, sa mère la faisait jouer avec une série de petits rectangles d'ivoire, pareils à ceux d'un jeu de domino qui, au lieu de points noirs sur fond blanc, portaient sur fond rouge une majuscule blanche avec une vignette appropriée. L'enfant joua ainsi jusqu'au jour où elle s'aperçut qu'elle savait lire[40]. »

Le moment où la fille goûte pour la première fois aux délices de la lecture est toujours préparé par la mère. Celle-ci glisse sous l'oreiller de Blandine un livre de contes, avec deux

[38] Margareta Miller-Verghy, *op. cit.*, Première partie, chapitre 2 « Papa ».
[39] *Ibidem*, Première partie, chapitre 4 « Vanité ».
[40] Margareta Miller-Verghy, *op. cit.*, Première partie, chapitre 11 « Paris ».

enfants perdus dans la forêt, que la petite lit avec grand plaisir. Pourtant, le lendemain, elle y met un autre livre. La mère fut réveillée par les pleurs de sa fille : « Blandine aimait ses deux petits amis aventureux et n'en voulait pas d'autres. Sa maman lui expliqua alors qu'elle avait glissé sous son oreiller un livre nouveau, qu'elle en avait encore six tout pareils contenant chacun une autre histoire, et que Blandine pouvait à volonté retrouver ses petits amis dans la forêt. Cela suffit pour consoler la fillette qui apprenait ainsi, dès l'âge de six ans à prêter plus de vie aux mouvantes images créées par la fiction, qu'aux êtres réels qui l'entouraient[41]. »

L'amour pour la mère, que la fille a gardé toute sa vie ne l'a pas empêchée pourtant de remarquer son côté un peu sévère de directrice d'école : « La maman de Blandine, à cette époque, n'avait pas atteint 1a quarantaine, mais l'austérité de sa vie et de ses principes lui conférait une dignité d'ordinaire réservée aux grand'mères. Petite, encline à l'embonpoint, portant toujours 1a livrée de son veuvage, lente et mesurée dans ses mouvements, elle rappelait en quelque sorte 1a reine Victoria. Comme elle, imposante sans effort, elle savait créer une zone de silence et de recueillement, qui l'entourait d'un cercle invisible, difficile à franchir[42]. »

Les contradictions qui existaient entre la mère et la fille sont décrite par l'écrivaine, arrivée à l'âge mûr, sur un ton amusé et un peu ironique, mais il n'est pas exclu qu'à l'époque elles puissent l'avoir fait souffrir. « Sa mère l'aimait d'un amour total, tyrannique et dominateur, comme un sculpteur aime la glaise qui doit réaliser son rêve intérieur et à laquelle il tente d'imprimer le sceau de sa propre pensée. Or l'enfant ne ressemblait nullement à la fillette idéale que sa maman rêvait de créer de toute pièce. La mère eût voulu une fille obéissante, grave et douce telle que l'était une des jeunes filles parmi 1es grandes qui s'appelait Florica et qu'elle avait surnommée *la Perfection*. Blandine était vive et turbulente et aussi indocile qu'elle osait l'être sans faire de la peine à sa mère, car tout son code moral se résumait dans cette formule que l'amour seul lui avait inspiré. La *Perfection* avait des mouvements lents et posés, n'é1evait jamais 1a voix, ne riait pas aux éclats, et on ne l'avait jamais vu gambader ni courir. Blandine, par contre n'entrait chez sa mère qu'en bondissant ; elle ne s'asseyait jamais sur une chaise, mais se perchait sur le coin du bureau, ou sur l'accoudoir du fauteuil de sa mère dont elle entourait 1e cou de son bras; c'était là sa place habituelle qu'elle garda longtemps après l'adolescence. Sa mère aurait voulu la gronder; elle

[41] *Ibidem,* Première partie, chapitre 11 « Paris ».
[42] *Ibidem,* Seconde partie, chapitre 22 « La maman de Blandine ».

essayait de faire la grosse voix et de dire : „Voyons, Blandine, tu es une grande fille maintenant"[43]. »

L'époque heureuse de l'enfance passée, l'héroïne passe dans un autre « état » de sa vie : elle est déjà écolière et vit dans un monde où les préoccupations morales sont presque absentes, où les punitions et les récompenses n'ont pour objet que des faits purement extérieurs, « tels que savoir sa leçon, ranger son pupitre, raccommoder ses affaires, etc.[44]. » Blandine est encore à la recherche d'une perfection d'une autre essence. En plus, à l'époque de la puberté et de l'adolescence, époque où elle vit dans le pensionnat de sa mère, dans de vie de Blandine s'imposent, avec une extrême acuité, deux thèmes, liés aussi à son existence d'écrivaine: celui de l'absence d'une « chambre à soi » et celui de la venue à l'écriture.

Le sentiment de frustration qu'elle éprouve, l'écrivaine le dévoile surtout dans son journal de 14 ans. Elle était malheureuse : « Je n'ai pas de maison. Je ne peux pas faire ce que je veux. Toutes les enfants que je connais ont une maison et un tiroir et une chambre où elles font ce qu'elles et leurs mères veulent, sans être vues de tout le monde. Moi, j'ai constamment ces cinquante paires d'yeux braqués sur moi. »[45] La vie dans le pensionnat était une sorte de grisaille perpétuelle : « Blandine avait pris l'habitude de comparer sa vie à un tunnel dont elle n'apercevait même plus l'issue[46]. »

Pour écrire, elle a besoin de silence, de tranquillité, de recueillement. La nostalgie du couvent où elle avait connu le calme et le bonheur, comme un vrai paradis, accompagne le destin de la fille et revient comme un leitmotiv. « Blandine ne s'habitua jamais à l'aspect rigide d'une classe. C'est peut-être un apprentissage qu'il faut commencer tout enfant s'il n'est pas possible d'en être totalement exempté. Les classes aux murs badigeonnés de gris, les sévères tableaux noirs et les pupitres bruns composaient aux yeux de l'enfant un ensemble d'une écrasante tristesse, d'une rebutante laideur. Les repas dans les longs réfectoires lui causaient une horreur insurmontable. Autant son être profond acceptait facilement la souffrance morale, autant son sens de la beauté, du luxe, de la volupté artistique s'adaptait difficilement à une vie réduite au stricte nécessaire comme celle des casernes et des prisons[47]. »

[43] *Ibidem,* Seconde partie, chapitre 21 « Mère et fille ».
[44] *Ibidem,* Seconde partie, chapitre 7 « La méthode de Franklin ».
[45] BNR, Mss. CD II/ 23, f. 1, Dimanche 1879, 5 mars.
[46] Margareta Miller-Verghy, *op. cit* ., Seconde partie, chapitre 15 « L'Ile du diable ».
[47] *Ibidem,* Seconde partie, chapitre 4 « Au dortoir ».

Le motif de la chambre à soi est lié à celui de la naissance à l'écriture. En réalité, la découverte de la vocation d'écrivain, Margareta Miller-Verghy la fait très tôt, à 14 ans et son journal de cette époque témoigne du fait qu'elle avait conscience qu'elle se consacrerait plus tard à cette occupation. « Je voudrais écrire des livres. Je ne puis pas vivre comme tout le monde, sans rien faire de grand[48]. »

Le désir d'écrire est sans doute partie intégrante de l'identité. Elle le cultive dès l'enfance et, en dépit des multiples formes et façons que sa personnalité prend avec le temps, en dépit des *moi* successifs que toute existence humaine suppose, il reste une constante de sa vie : « Blandine avait appris dès l'enfance à ne se mêler qu'à moitié aux jeux et aux compagnes, tout en menant dans le profond de son cœur une existence secrète, plus intense que sa vie extérieure, en tous points pareille à celle des autres[49]. »

La conquête de l'identité est liée à l'affirmation de *soi* par l'écriture. Or, même si ce désir vient de l'extérieur, il rencontre des obstacles de l'intérieur. Ce sont des obstacles qui tiennent à la relation avec la mère, le manque d'un espace à elle et quelquefois ses propres peurs et interdits issus de sa constante aspiration vers la perfection. Aussi s'exerce-t-elle à l'écriture cachée, un thème considéré par Béatrice Didier comme un autre visage de la féminité créatrice : « Il arrivait aussi parfois que Blandine racontât à ses camarades les romans qu'elle écrivait en cachette, sans que sa mère elle-même n'en sût rien. L'enfant gardait également le secret envers son auditoire et prétendait tirer ses récits de quelque roman anglais[50]. »

L'identité est la somme des multiples *moi* que l'homme possède tout au long de sa vie car « le moi se modifie constamment tant que l'homme n'est pas unifié, il est le résultat des événements extérieurs et des chocs provoqués par ceux-ci[51]. » Pourtant, sous les mutations et les métamorphoses, il y a toujours quelque chose qui reste inchangé. Pour l'héroïne de Margareta Miller-Verghy ce qui représente la constante de sa vie est l'idéal de la perfection auquel on ne peut accéder que par une vie ascétique, une vie qui suppose de nombreux renoncements : « C'est un chemin ardu que celui qui mène à la perfection, un chemin qui n'admet ni halte ni répit. Blandine, enfermée dans le jardin enchanté de la littérature et de la musique, laissait son âme se détendre peu à peu de son incessant travail sur elle-même. La

[48] BNR, Mss. CD II/ 23, f. 1, Dimanche 1879, 5 mars.
[49] Margareta Miller-Verghy, *op. cit*., Seconde partie, chapitre 5 « Romancière ».
[50] *Ibidem.*
[51] Marie-Madeleine Davy, *La Connaissance de soi*, Paris, Presses universitaires de France, 1966, p. 25.

petite croix d'argent, cachée sous son tablier était souvent oubliée et l'enfant glissait à des mouvements d'impatience involontaires dont elle rougissait plus tard[52]. »

Elle ressent toujours une « joie amère », qu'elle ne sait pas expliquer : « Elle n'avait pas lu David, la magnificence des cris poussés par le Psalmiste, où la contrition atteint à une sorte de douloureuse volupté », mais « elle goûtait d'instinct une ivresse secrète à revenir sur elle-même, à se pénétrer d'une horreur sacrée devant ses imperfections. Elle y puisait, semblait-il, un renouveau d'amour pour la beauté morale, ainsi que l'espoir d'y parvenir un jour, avec on ne sait quelle satisfaction confuse que doivent ressentir les croyants et les dévots après une bonne confession. Tenue à l'écart de toute pratique religieuse, Blandine était sans le savoir, de ceux qui eussent par un besoin intime inventé le sacrement de pénitence, s'il n'avait pas existé, à cause de l'allègement qu'il confère à l'âme[53]. »

Est-ce que le processus supposé par la quête identitaire peut avoir une fin? Est-ce que ce processus s'achève à un certain moment, ou il continue toute la vie? À travers les multiples expériences de la vie, la personnalité de Blandine semble, à l'âge de la jeunesse, presque accomplie. Son identité semble avoir intégré ce penchant vers l'héroïsme, vers la souffrance assumée.

C'est le moment où Blandine a passé déjà dans un autre « état », celui de « femme amoureuse. » Mais comme toute son existence a été faite de moments où elle a dû lutter avec ses instincts « égoïstes », elle traverse cette expérience que la plupart des gens vivent dans la joie et dans le bonheur, comme si elle devait livrer un nouveau combat. Le dilemme est lié cette fois-ci au conflit entre amour et devoir : « Jusqu'à quel point le renoncement est utile ou nécessaire ? Blandine ne pouvait en décider à cette époque de sa vie et peut-être n'y parvint-elle jamais. L'inutilité du sacrifice est une théorie difficile à accepter pour certaines âmes. Pour Blandine le sacrifice était beau en lui-même, par sa valeur intrinsèque, indépendamment de ses résultats tangibles, de même que la beauté a sa valeur en elle-même, sans qu'il soit nécessaire qu'un bonheur quelconque en découlât[54]. »

Ainsi la dernière étape de ce parcours intérieur (et la dernière partie du roman) est représentée par le moment où l'héroïne rencontre l'amour. Les deux protagonistes vivent avec intensité leur relation : « Ils passaient à travers la foule sans la voir, entourés d'une aura de

[52] Margareta Miller-Verghy, *op. cit.*, Première partie, Chapitre 21 « Mère et fille ».
[53] *Ibidem*, Seconde partie, chapitre 21 « Mère et fille ».
[54] Margareta Miller-Verghy, *op. cit.*, Cinquième partie, chapitre 14 « Edouard Rod ».

joie qui les enfermait loin des autres. Leur démarche envolée, leurs têtes haut portées comme s'ils eussent aspiré au ciel, leurs pas marquant le même rythme et leurs sourires la même joie dédaigneuse des paroles, tout cela faisait d'eux un couple si harmonieux, si éclatant d'une lumineuse jeunesse qu'il émouvait secrètement le cœur des passants souvent retournés pour le suivre des yeux[55]. »

Toutefois les obstacles se présentent : Luc vit avec une grand-mère catholique fervente qui ne veut pas qu'une étrangère lui vole son petit-fils, Blandine a une mère qui a besoin d'elle et qui n'accepte pas que sa fille la quitte. C'est pourquoi Blandine décide de renoncer à son amour et, de plus, de renoncer en faveur d'une autre femme. L'héroïne continue son processus de perfectionnement moral et exerce même dans une pareille circonstance, la vocation de l'ascèse. Elle est capable de mettre fin à une relation vue comme égoïste, par dévouement pour sa mère.

L'héroïsme n'est pas rangé par André Comte-Sponville parmi les vertus, parce qu'il n'en est pas une, il représente en fait une somme des vertus, il inclut le courage, la fidélité, la compassion, l'amour. À l'âge de son premier amour, Blandine a accumulé toutes ces vertus. Le combat avec son *ego* l'a conduite vers cette nouvelle victoire.

Le personnage Blandine traverse ainsi les différentes façons d'être femme ; de l'état de jeune fille à celui de vieille femme qui regarde vers le passé et écrit ses mémoires, elle « expérimente, évite, vise, refuse ou assume [presque] tous les états de femme[56] », tissant à travers les expériences compliquées de la vie « le tissu complexe et bigarré de sa vie[57]. » Les seuls qui lui sont refusés, ceux d'épouse et de mère, ne comptent pas trop, parce que son idéal suprême est celui d'écrire des livres : « Quant à Blandine, il était entendu, de longue date, qu'elle ne se marierait jamais „pour ne pas faire de peine à sa maman". Cette loi unique du code adopté par Blandine toute jeune, ne devait pas être transgressée : chacun le savait. „Mămuca" même qui gâtait tellement Blandine, „Tătuca" qui l'aimait comme ses propres enfants, ne discutaient point l'ukase promulgué par la maman de Blandine. La sagesse habituelle de ses résolutions inspirait une telle confiance, l'autorité qui insensiblement émanait d'elle était si inébranlable, que Blandine ne surprit jamais à ce sujet une discussion

[55] *Ibidem*, Cinquième partie, chapitre 12 « Bellevue ».
[56] Nathalie Heinich, *op. cit.*, p. 12.
[57] Margareta Miller-Verghy, *op. cit* ., Première partie, chapitre 3 « Au couvent ».

entre ses deux mères. Elle s'en serait d'ailleurs fort peu souciée. Le seul projet qu'elle forma au fond de son cœur, pour son avenir, était celui d'écrire de beaux livres[58]. »

Le livre finit brusquement au moment de la séparation des deux protagonistes[59]. L'auteure n'a pas le temps de renouer son contrat de lecture. En fait, elle l'a fait tout au long du processus de remémoration qu'elle a parcouru en écrivant le livre, s'interrogeant continuellement sur le sens de l'existence, s'étonnant sur les événements de la vie, sur leur enchaînement. La voix de la sagesse qu'elle a accumulée s'est fait souvent entendre et le discours indirect libre a souvent donné la sensation de dédoublement : la narratrice était *en dehors* mais aussi *en dedans* de son personnage.

Ce parcours, qui ne représente pourtant qu'un fragment de vie, et qui s'est concrétisé dans cette longue confession du roman, a eu comme but la connaissance de soi – celui-ci étant le pacte que la narratrice avait avancé au début de son livre. Cette capacité de « vivre synthétiquement » dont elle parlait, était en fait la capacité de supprimer tout conflit entre passé, présent et futur, notions auxquelles toute existence humaine se rattache et d'accéder au « temps intérieur » qui dépasse l'histoire. Ainsi, à travers les expériences de vie qu'elle a racontées, elle n'a fait que se diriger vers la sagesse. La démarche d'une personne qui se rend vers ce but est comparable à celle d'un « pèlerin en quête d'une terre promise[60]. » Quand la connaissance de soi atteint ce terme, l'homme est près de sa maturité. L'être qui se forme au contact du monde et qui se renouvelle dans le temps, qui subit une transformation physique, intellectuelle et morale par une série d'expériences selon la trajectoire qui mène à la maturité et à la sagesse est arrivé au but de son existence : la conquête et la maîtrise de soi. On pourrait considérer donc qu'au moment où finit ce parcours à l'intérieur de soi, le processus de formation de son identité est achevé. L' « être de chair » et l' « être de papier » se rencontrent, se fondent et se dissolvent l'un dans l'autre.

Ainsi ce qui compte dans le développement de l'instrumentaire narratif est donc la dimension du vécu authentique et la valeur morale de l'action. La vie apparaît comme une succession d'épreuves destinées à mener à la perfection morale. La proximité du roman avec l'autobiographie fait que les intentions de l'auteure, au-delà de la littérarité du texte, soient de nature psychologique : de connaissance, de redéfinition, d'évaluation continuelle du passé.

[58] *Ibidem*, Seconde partie, chapitre 22 « La maman de Blandine ».
[59] Nous savons maintenant que le roman avait un dernier chapitre appelé « Miracle », auquel l'écrivaine a renoncé à la suggestion de Perpessicius, dont nous n'avons trouvé aucune trace.
[60] Marie-Madeleine Davy, *op. cit.*, p. 53.

Dans cette perspective, l'angle de vue du lecteur change aussi. Il ne ressent plus l'envie d'examiner nécessairement l'art narratif, mais plutôt d'admirer un caractère : l'autobiographie devient une manière de communication littéraire qui implique aussi une communication personnelle.

Repères chronologiques

Le 1 avril 1839 : Elena Miller-Verghy naît de Iancu et Ecaterina Verghy (par sa mère, Hartulari, d'origine grecque, de Sparte).

1864 : Elena Verghy épouse en secondes noces Gheorghe Miller, descendent du conte polonais Milewski, réfugié en Moldavie après la révolution de 1775, qui était professeur de langues étrangères et appelé „Monsieur Miller.»

Le 1er janvier 1865 : Naissance de Margareta, la sœur cadette de Lucreția.

1869 : Mort subite de Gheorghe Miller, le père de Margareta.

1869-1870 : La mère place les deux filles à Notre Dame de Sion à Jassy, lieu où, entourées de religieuses, elles passeront leurs premières années. La sœur aînée meurt pourtant très tôt, si bien que Margareta reste la seule fille d'Elena.

1870-1871 : Décidée à faire des études et à soigner la santé très fragile de sa fille, la mère emmène Margareta à l'étranger. La première destination est l'Institution de Demoiselles Mlle. Dericquehem de Paris.

1871 : Le climat de Paris n'étant pas favorable à la fille, Elena arrive à Genève, à la pension Richardet qui deviendra pour Margareta « un second foyer. » Pourtant, une épidémie de scarlatine éclate et la petite est amenée aux environs de Genève, dans le monastère de Carouge, où les religieuses appartenaient à l'ordre des « fidèles compagnes de Jésus. »

1872-1873 : Elena part pour l'Italie et la fille est mise en pension chez les dames Cougnard et Ravaclier. C'est une période difficile pour la fille qui se trouve tout à coup seule, sans sa mère, soignée par les deux vieilles dames. La princesse Anna Odescalchi et ses filles, Pauline, Irma, Ilona, avec lesquelles la mère et la fille s'étaient liées d'amitié à la pension Richardet, viennent de temps en temps et ramènent la petite chez elles.

Novembre 1873 : La mère et la fille sont de retour en Roumanie et accueillies par la famille de la sœur d'Elena, Lucreția, mariée avec Alexandru Lupașcu (les deux étaient appelés « tătuca » et « mămuca », alors qu'Elena était nommée « mamițica »). Ils habitaient 12, rue Cosma. La famille était composée de trois filles : Henrietta (mariée Sihleanu), Marya (mariée Delavrancea), Lucreția-Kiki (mariée Ghika) et deux garçons : Alexandru et Ștefan.

Le 23 avril 1874 : Elena fonde, avec l'aide financière de son beau-frère, « L'Institution Nouvelle de Demoiselle », située au 26, rue Primăverii, une école moderne pour les filles,

destinée à améliorer la condition des filles par l'instruction. La session du baccalauréat de 1879 donne les premières cinq bachelières de Roumanie. Parmi celle-ci Maria Lupașcu (mariée Delavrancea) était la première de 111 candidats garçons et filles et Maria Zaharescu (mariée Drăghicescu) est devenue ultérieurement la première licenciée roumaine en Lettres.

1875 : Margareta finit la première classe de Normale ayant des notes de 10, sauf la calligraphie où elle a 8.

1879 : Elle écrit, en cachette, une lettre à Victor Hugo, qui était, à cet âge, son idole littéraire.

1876-1883 : Elle continue ses études au pensionnat créé par sa mère. Les futurs écrivains Barbu Delavrancea, Duiliu Zamfirescu, Alexandru Vlahuţă stimulent son intérêt pour la littérature et lui font découvrir Mihai Eminescu, peu connu à l'époque, qu'elle traduira en français. En 1883 elle passe le baccalauréat. Pendant les vacances Margareta va chez Vica, une ancienne élève de sa mère, à Câmpulung, pour se fortifier.

1883 : Débuts en littérature avec la nouvelle *Paul* publiée dans quelques numéros successifs du journal *Naţiunea*, sous le pseudonyme Marmil. Le personnage, un jeune peintre appauvri, est le type du héros romantique, partagé entre le désir de peindre et l'aspiration vers la perfection. Il tombe malade et finalement il meurt.

1884 : Margareta voyage avec Olga Reich, l'institutrice allemande du pensionnat, à Lucerne, Interlaken, Munich, Baden, Murren. Elle devait être examinée par un médecin, à Vienne, mais elle profite pour voir des galeries d'art, pour aller au théâtre, aux concerts. Le voyage allait aussi lui faire oublier les mariages de ses deux cousines.

Le 15 octobre 1891 : À Paris, elle rend visite à Edmond de Goncourt qui était, autant que Hugo, l'une de ses idoles littéraires. La rencontre est signalée dans une petite notice du journal de l'écrivain.

1892 : Elle quitte Bucarest de peur de choléra et pour soigner sa santé. Arrivée à Genève, elle habite de nouveau la Pension Richardet où elle restera jusqu'au départ en Roumanie, quatre ans plus tard, en 1896. C'est ici qu'elle rencontre un jeune français d'origine noble, appelé Ludo, mais l'histoire d'amour finira par la séparation.

1892 : Margareta Miller-Verghy fait paraître à Genève et à Paris une édition de traductions de l'œuvre de Mihai Eminescu: *Quelques poésies de Michaïl Eminescu,* avec une notice

biographique par Alexandre Vlahoutza. L'édition sera rééditée en 1910 et en 1938, la dernière devait lui remporter le prix de l'Académie.

1893 : La future écrivaine s'inscrit à l'Université de Genève et commence une licence en sciences sociales. La vie d'étudiante lui convient parfaitement. Elle fait connaissance, puis se lie d'amitié avec le professeur de psychologie, Théodore Flournoy, qui aura une influence importante sur son destin d'écrivaine. Le professeur, qui avait dirigé ses études et avec qui elle a établi une relation particulière, continuée même après le retour dans le pays, l'a rendue consciente de son potentiel créatif.

1895 : Elle obtient la Licence ès Sciences Sociales (octobre) et commence un doctorat en philosophie qu'elle ne finira pas à cause de ses ennuis de santé.

1896 : Après la licence Margareta traverse une période difficile. Sa santé s'est détériorée à cause, paraît-il, des efforts dus aux examens.

Septembre 1896 : Retour en Roumanie après la période d'affaiblissement. Elle se consacre à la carrière didactique et devient professeure à *Internatul Secundar nr.2* (1897-1898), puis directrice de l'*Asile Elena Doamna.* En cette qualité, elle a utilisé des méthodes d'instruction et d'éducation novatrices (le système Montessori), modernes pour cette époque-là, et s'est intéressée au sort des élèves provenant des milieux défavorisés.

1900 : Margareta Miller-Verghy conçoit un manuel pour l'apprentissage du français-un recueil de morceaux choisis des auteurs classiques, destiné aux classes de lycée: *Manual pentru învăţământul limbei franceze, întocmit de Margareta Miller-Verghy*, Culegere de bucăţi din clasicii francezi pentru uzul claselor superioare de licee şi externate, întocmit conform ultimelor programe. Le manuel, une nouveauté à cette époque-là, est publié à Bucureşti, par Tipographie de la Cour Royale et les éditions F. Göbl Fii.

1903 : Margareta Miller-Verghy publie à Bucarest à l'Imprimerie de L'Indépendance Roumaine, la traduction de l'ouvrage d'Alexandru Vlahuţă *România pitorească – La Roumanie pittoresque*.

1907: Parution d'un autre ouvrage à but didactique: *Organizarea lucrărilor practice în Şcoala normală din Azilul Elena Doamna (L'organisation des travaux pratiques à l'École Normale de l'Asile Elena Doamna).*

1908-1909 : Elle publie dans le journal francophone *La Patrie* une série d'articles signé sous le pseudonyme Ariel.

1911 : Margareta Miller-Verghy fait publier un album d'art populaire roumain: *Izvoade strămoşeşti culese de Mărgărita Miller-Verghy*, pour lequel elle reçoit le prix de l'Académie. L'album paraît la même année en version française sous le titre *Motifs anciens de décoration roumaine*, et sera réédité en 1927 et récemment, en 2007.

1911 : Margareta Miller-Verghy commence à traduire les pièces de Shakespeare. La première est *Regele Lear (Le Roi Lear)*, publiée par la revue Biblioteca teatrului, suivie par *Macbeth* (1922) et *As you like it*.

1912 : Margareta Miller-Verghy participe au concours lancé par l'Académie pour le prix Alina Ştirbey. Elle remporte le prix et se voit publier son ouvrage, destiné aux enfants : *Copiii lui Răzvan. Carte de lectură pentru şcoalele secundare (Les enfants de Răzvan. Livre de lecture pour les écoles secondaires).*

1912 : Margareta Miller-Verghy commence une série de traductions de la littérature anglaise: la première sera Robert Browning, *Mildred. O pată pe blazon (Une tache sur le blason,* 1912*)*, suivie par une édition bilingue des sonnets d'Elisabeth Browning-Barrett, *Sonete portugheze* (*Sonnets portugais,* 1915), d'un policier signé par Edgar Wallace, *Asociaţia secretă Broscoiul* (L'Association secrète, 1933), *Stella Dallas*, par Olive Pronty Higgins, en 1944, *Lisbeth*, par Ursula Parott, en 1946 et *Rhoda Fleming*, par George Meredith, en 1947.

1914 : Parution de la traduction de Rabindranath Tagore, *Grădinarul (Le Jardinier).*

1914 : Margareta Miller-Verghy devient la traductrice de Marie, la Reine de la Roumanie dont elle transposera en roumain toute l'œuvre. Elle commence par *Visătorul de vise (Le rêveur de rêves*, 1914), continue par *Ilderim, poveste în umbră şi lumină (Ilderim, histoire en ombre et lumière,* 1915*), Patru anotimpuri din viaţa unui om (Quatre saisons de la vie d'un homme*, Editura Văcăreşti, s.a.), *Regine încoronate (Reines couronnées,* 1934) et culmine par l'œuvre monumentale de mémoires *Povestea vieţii mele (L'histoire de ma vie,* 1936).

1916-1918 : Pendant la guerre l'Asile Elena Doamna se transforme en hôpital de campagne et Margareta se donne de la peine pour accomplir sa tâche de directrice.

1918 : Après la guerre elle prend l'initiative de créer une institution pour abriter les orphelins de guerre, surveillée par un comité de onze dames. L'effectif d'enfants a été au début de 25

d'enfants, mais le nombre s'accroîtra vite à 35. Il fonctionnait à base des souscriptions et était subordonné à la Fondation des Écoles. Les fonds nécessaires pour la première année sont ramassés par l'organisation d'un grand Bazar des Écoles, le 12 juin 1918, à l'Athénée Roumain. Le siège a été au 206, Calea Moşilor et la directrice a été Maria Boteanu, une ancienne élève de l'Asile Elena Doamna.

1918 : Elle est renvoyée de son poste de directrice pour des raisons politiques. Touchée par cette grande injustice, mais décidée à survivre, elle se consacre à l'activité de La Maison d'Art et à l'activité culturelle**.** La maison, située au numéro 3, rue Clémenceau, près de l'Athénée Roumain abritait une exposition permanente de tableaux, de meubles rares, de tapis, de broderies roumaines. Outre l'exposition permanente, on organisait des séances artistiques (musicales et littéraires) hebdomadaires. Il y avait aussi une salle de lecture avec tea-room, réservée aux membres. Le comité directeur était constitué par la Reine Elisabeth (Présidente), Margareta Miller-Verghy (vice-présidente), Eufrosina Palla-Arion (secrétaire), G. Samoilă (caissier), Alexandru Saint-Georges, Jean Steriade, Mihail Jora, Henrieta Delavrancea, I. Brătescu-Voinești et d'autres (membres).

1919 : Le vrai début de l'écrivaine a lieu par la publication du roman *Theano* à Bucureşti aux Éditions Alcalay & Co, avec le pseudonyme Dionis, et à Paris, chez Bernard Grasset, sous son vrai nom, en 1921.

1922 : Margareta Miller-Verghy publie un autre livre destiné aux enfants: *Sanda, Anca şi Mihai*, *Carte pentru tineri (Livre pour les jeunes).*

1922 : Margareta Miller-Verghy est à Paris, invitée par Cella qui s'y était installée**.** En rentrant d'une exposition de peinture, le taxi dans lequel elle se trouvait est heurté par un camion. Le choc est si violent qu'en quelques jours, elle ne voit plus ; elle a la rétine des yeux décollée. Elle subit plusieurs opérations à la clinique du docteur Sourdille, à Nantes et finalement ne retrouve qu'une partie de la vue.

1924 : Retour dans le pays après la période passée à l'hôpital.

31 mars 1925 : Sous l'égide de la Maison d'Art on organise un festival pour la création « des Bourses de la Maison d'Art », une action charitable pour aider les étudiants roumains résidents à Paris.

1925 : Margareta Miller-Verghy fait paraître un volume de nouvelles: *Umbre pe ecran (Ombres sur l'écran)*.

1926 : La Société des Écrivaines Roumaines, fondée le 19 février 1925 commence à éditer *Revista Scriitoarei (Revue de l'Ecrivaine).* Margareta Miller-Verghy est vice-présidente et met à la disposition de la rédaction un salon à la Maison de l'Art. L'introduction-manifeste est écrit par Adela Xenopol. En 1929, la revue change de nom et devient *La Revue des Ecrivaines et des Ecrivains Roumains*. Le comité de direction de celle-ci est composé des écrivaines, Margareta Miller-Verghy, Hortensia Papadat-Bengescu, Aida Vrioni, Claudia Millian, Ticu Archip et des écrivains Liviu Rebreanu, Ion I, Peretz, Ion Pillat și Adrian Maniu.

11 mars 1931 : L'écrivaine déménage à l'Asile pour les vieillards „Mitropolitul Ghenadie", situé au numéro 78, rue Labirint, lieu où elle habitera, dans des conditions très modestes, jusqu'à la fin de sa vie.

1935 : En collaboration avec Ecaterina Săndulescu, l'écrivaine réalise une anthologie de litérature féminine, publiée sous le titre *Evoluţia scrisului feminin în România (Évolution de l'écrit féminin en Roumanie).* La préface est signée par Eugen Lovinescu.

1936 : Margareta Miller-Verghy tient dans le journal francophone *Le Moment* une rubrique nommée « Lettres à Marinette. »

1937 : On représente, sur la scène du Théâtre National de Bucarest, la pièce *Prinţul cu două chipuri (Le prince à deux visages).*

1938 : Sur la scène du Théâtre National de Cluj on joue la pièce *Garden-Party*, signée par Margareta Miller-Verghy.

15 juillet 1941 : L'écrivaine devient membre active de la Société des Écrivains Roumains.

1944 : Parution du roman *Cealaltă lumină*, roman autobiographique qui retrace l'expérience dramatique de la perte de la vue mais en même temps celle de l'acquisition de « l'autre lumière », spirituelle. Le roman reçoit, après le rapport de Mihail Sadoveanu, soutenu le 3 juin 1945, le prix de l'Académie.

1946 : Margareta Miller-Verghy publie le roman policier *Prinţesa în crinolină.*

1951 : Au Théâtre de la Jeunesse de Bucarest, on joue la féerie *Afin et Dafin*, transposition d'un conte populaire.

1953 : Deux biographies théâtralisées sont mises en scène et jouées comme pièces radiophoniques : *Frédéric Chopin* et *Piotr Ilici Ceaikovski*.

1953 : L'écrivaine s'éteint à l'aube du nouvel an.

1980 : Parution posthume du roman autobiographique *Blandina*, la traduction du français appartenant à Emilia Șt. Milicescu.

Note de l'éditeur

L'édition que nous avons réalisée contient le texte du roman *Une âme s'ouvre à la vie. Blandine*, publié en version roumaine par sa traductrice, Emilia Șt. Milicescu, en 1980. Le manuscrit original, en français, se trouve à la Bibliothèque de l'Académie, dans une enveloppe sur laquelle est écrit le titre du roman, l'année de l'achèvement (1944), et les numéros des pages manquantes (328 – 333, 344 – 348, 353 – 361, 366 – 376, 422 – 433, 438, 456 – 460). Pour combler ces manques, la traductrice s'est vue obligée de renoncer à la numérotation des chapitres et des parties et de garder seulement leur nom. Dans la *Note sur l'édition* de la version en roumain publiée en 1980, la traductrice explique le fait que le manuscrit original comporte 521 pages, qu'elle a préféré le titre *Blandina* au lieu d'*Une âme s'ouvre à la vie*, vu comme un peu désuet.

Dans la même chemise qui est enregistrée sous la cote A 3821, le deuxième dossier qui porte l'indication *Pagini răzleţe* (*Feuilles éparpillées),* contient, en désordre, des pages de variantes du texte, ainsi que les pages du manuscrit original qui manquent. Après un travail de recherche difficile car, parfois, les pages n'étaient pas numérotées ou avaient une autre numérotation que celle qui correspondait à celle du manuscrit original, nous avons réussi à retrouver ces pages-là, les remettre à leur place dans le manuscrit, les renuméroter, pour recomposer l'intégralité du texte.

Le texte du manuscrit, rédigé à la machine à écrire, comporte beaucoup de ratures**,** à partir des mots, jusqu'à des pages entières, ce qui atteste d'un travail d'écriture très élaboré, mais qui a rendu la tâche de l'éditeur très difficile. Certaines pages apparaissent en plusieurs variantes dans les deux dossiers. Nous avons comparé les versions entre elles, puis les avons comparées avec la traduction d'Emilia Șt. Milicescu. Etant donné que l'écrivaine avait déjà perdu la vue au moment où le manuscrit a été rédigé, il est difficile de savoir si les indications sont faites par l'auteure ou par quelqu'un d'autre.

Nous avons signalé les passages barrés dans le texte par des crochets et nous avons décidé de les garder, comme le fait d'ailleurs l'édition roumaine. Les mots ou les phrases qui apparaissent en dessus d'un fragment barré ont été mis dans une note de bas de page. Les parenthèses rondes sont celles utilisées par l'écrivaine.

Les chapitres qui portaient la mention : « À supprimer » ont été également conservés, toujours par comparaison avec la traduction d'Emilia Șt. Milicescu. Les chapitres ont été

numérotés en chiffres arabes, gardant les chiffres romans seulement pour les noms des parties (dans le manuscrit, il y avait les deux). On a renoncé au point final de la fin de chaque nom de chapitre et à la majuscule utilisée à l'intérieur du titre des chapitres, pour des noms communs.

Comme le texte contenait aussi beaucoup de noms propres effacés ou barrés, nous avons décidé de garder ceux qui apparaissaient dans la version originale, à la différence de l'édition roumaine où le texte a souffert de nombreuses substitutions : par exemple, la traductrice a utilisé les noms réels des écrivains : Barbu, Patan et Duiliu qui, dans la version originale, avaient été remplacés par l'auteure, à la suggestion de Perpessicius, par ceux de Rarech, Tony et Silviu, de crainte que les contemporains ne les reconnaissent. Lorsqu'il s'agissait des mots barrés et remplacés par d'autres, comme par exemple celui de Moc qui avait été substitué par Zette, on a gardé l'un des deux. On trouve aussi, dans la dernière partie du manuscrit, le nom de Daphné en dessus de celui de Blandine qui est barré, d'où on peut supposer que l'auteure a eu l'intention de changer le nom du personnage principal (voir à ce propos le Glossaire des noms propres).

Nous avons gardé aussi quelques tournures discutables pour les grammairiens modernes dans le but de conserver le parfum un peu vétuste du texte, et apportant la touche stylistique de l'auteure: la construction avec le sujet en tête de phrase, suivie par un groupe prépositionnel, la proposition commençant par « malgré que », des syntagmes ou des mots comme : « transfixée d'horreur », « d'avec », « grand'rue » considérés aujourd'hui comme archaïques.

Les noms des œuvres littéraires, musicales et picturales ont été mis en italique et non entre guillemets, comme dans le manuscrit. Comme les tirets et les guillemets étaient utilisés en même temps, nous avons renoncé aux premiers, en faveur des derniers.

Parmi les habitudes orthographiques de l'auteure, qui ne correspondent pas aux normes actuelles du langage et qui ont été corrigées, nous avons fréquemment rencontré le subjonctif imparfait écrit sans accent circonflexe (fut-fût, eut-eût) ayant la valeur du conditionnel passé, deuxième forme. Nous avons aussi remplacé « au » par « en » dans la structure « au haut. » Pour ce qui est de la ponctuation, nous avons ajouté des virgules où elles manquaient, par exemple, si le sujet, en tête de phrase, était suivi par un groupe prépositionnel ; nous avons utilisé la majuscule après le point d'interrogation ou le point d'exclamation; nous avons employé la majuscule pour les noms d'habitants d'un certain pays (ex : un Roumain).

Glossaire des noms propres

Aléco (ou Aleco, Alecu dans l'édition roumaine) : l'écrivain Alexandru Vlahuță

Alexis (dans l'édition roumaine le même nom) : Petre Dimancea, le frère de Viorica

Barbou Raresh (dans l'édition roumaine Barbu) : l'écrivain Barbu Delavrancea

Basile (dans l'édition roumaine Vasile) : Virgil Arion, politicien, professeur de sociologie

Boy (dans l'édition roumaine le même nom) : Adria Moor, professeure à l'Institut des Demoiselles d'Elena Miller-Verghy

Constanța C. : Constanța Cantacuzino, mariée Romalo

Les O. (dans l'édition roumaine Familia O.) : la famille d'origine italienne Odescalchi

Lucette : Lucreția Lupașcu, la plus petite des sœurs Lupașcu, appelée aussi Kiki

Maurcourt (ou Morcourt) : château dans la région de Savoie

Olga R. : Olga Reich, directrice adjointe du pensionnat Elena Miller-Verghy

Mamițica : Elena Miller Verghy, la mère de l'écrivaine

Mămuca (ou Mămuca, Mamouka, dans l'édition roumaine Mămuca) : Lucreția Lupașcu, la sœur d'Elena Miller Verghy

Moc (ou Zette, dans l'édition roumaine Zetta) : Zoe Peretz, mariée avec Virgil Arion

Nelly (dans l'édition roumaine Marya) : Marya Lupașcu, mariée avec Barbu Delavrancea

Nicu Ștefănescu : frère de Barbu Delavrancea

Oncle Aléco : Alexandru Lupașcu, le beau-frère d'Elena Miller Verghy, époux de Lucreția

Pauline Odescalchi: polonaise d'origine italienne, mariée en Hongrie

Sandro: Asăndică, Alexandru Lupașcu, frère de Marya, Henrietta et Lucreția Lupașcu

Sélina (ou Monique, dans l'édition roumaine Henrietta) : Henrietta Lupașcu, la sœur de Maria Lupașcu

Silviou (dans l'édition roumaine Duiliu) : Duiliu Zamfirescu, surnommé Don Padil

Tătuca (ou Tătuca, Tatuka, dans l'édition roumaine Tătuca) : Alexandru Lupașcu, le beau-frère d'Elena Miller Verghy, époux de Lucreția

Tony Patan : Ștefan Sihleanu

Violette (ou Rosine, dans l'édition roumaine Violeta) : Viorica Dimancea, mariée Protopopescu

Première partie

Chapitre 1

Premier éveil

Blandine se demandait souvent quel était le plus ancien de ses souvenirs; un souvenir qui ne fût qu'à elle, qui n'eût pas son origine dans quelque récit fait devant elle**,** par un témoin de son enfance.

Blandine était une des rares personnes qui vivent synthétiquement, qui à chaque instant de leur existence, gardent un lien secret avec leur moi d'autrefois. Elle se penchait sur sa vie comme sur une eau claire et coulante, dont chaque flot au passage reflétait son visage et en retenait une visible image, de sorte qu'assise sur la rive, elle voyait à la fois la Blandine de l'instant et celle de la plupart des instants écoulés. Cela donnait à sa vie une richesse et une ampleur dont elle tirait une joie inconsciente qui transcendait la valeur purement humaine du bonheur. Du fait qu'elle se sentait vivre avec toute elle-même ramassée pour ainsi dire dans le creux de sa main, la douleur devenait moins douleur, et toute joie semblait plus vaste.

Elle finit par découvrir la plus ancienne minute dont son âme d'enfant eût conservé l'empreinte. Blandine ne cherchait dans ses souvenirs que ceux qui avaient contribué à la lente formation de son âme; ceux qui lui expliquaient son moi de l'heure présente ainsi que les mille instincts contre lesquels il lui fallait soutenir un perpétuel combat. C'est pourquoi elle aimait à se rappeler le moment où elle avait subitement perçu la douleur et où était née en elle la pitié. La première estampe qui illustra le livre de son lointain passé lui montrait une longue étendue de parquet brillant, un salon dans la maison de ses parents à Jassy. Elle se revoyait assise toute seule sur un divan, auprès d'une porte par laquelle entraient et sortaient constamment diverses personnes. Sur le divan près d'elle se trouvait jeté un manteau en drap noir à grands boutons de corne. La petite s'amusant à frotter l'un contre l'autre deux de ces boutons et le crissement produit par la friction des deux surfaces striées s'était inscrit dans sa mémoire de façon indélébile. Comment une sensation aussi légère aurait-elle pu demeurer vivace après tant d'années, si elle n'avait été rendue inoubliable par la tristesse que causait à l'enfant l'abandon inaccoutumé où elle se trouvait. Elle suivait des yeux sa mère s'éloignant à petits pas à travers la longueur du salon. Cette image précise, la seule que Blandine eût conservée de sa mère à cette époque, restait fixée dans son souvenir par l'émotion due à un fait pour elle inconcevable: sa mère pleurait. Elle avait le dos tourné et deux longues boucles

qui sortaient d'un chignon bien lisse, descendaient jusqu'à mi-chemin de sa taille. Le bras d'un homme beaucoup plus grand qu'elle, en uniforme militaire, l'entourait d'un geste de protection. Cette mère petite et gracieuse, avec sa taille à prendre entre dix doigts, avait les épaules secouées par des sanglots, ce qui transfixait[61] d'horreur la petite fille. Elle voyait s'étaler sur le parquet la traîne de la robe en soie mordorée à petits points d'or, évasée sur le parquet comme la queue d'un paon. Cette estampe colorée avec tous ses détails: uniforme galonné, longue traîne, boucles impeccables lissées tous les matins sur un bâtonnet de bois luisant, tout cela s'était gravé à jamais dans l'âme de l'enfant. Elle avait senti pour la première fois une peine qui ne fût pas la sienne.

Ce fut ainsi que Blandine rencontra la pitié**,** cette pitié qui devait avoir tant de puissance sur elle pour l'inciter maintes fois à commettre des actions réprouvables aux yeux de la morale usuelle ou de la sage raison.

Lorsque Blandine, beaucoup plus tard, évoqua cet incident devant sa mère, celle-ci lui apprit qu'il avait eu lieu le jour où l'on baptisait son petit frère mort pendant la cérémonie. Blandine n'avait alors que trois ans. La maison était en fête, les invités agités couraient de ci de là, et l'homme en uniforme qui tâchait de consoler la mère en larmes, était le docteur militaire Otremba, dont Blandine entendit souvent prononcer le nom, lorsque sa mère feuilletait devant elle les souvenirs de leur vie de Jassy.

Chapitre 2

Papa

De ce temps lointain Blandine conservait encore l'image délicieuse du plaisir qu'elle connut un jour, en goûtant au fruit défendu dans les circonstances suivantes: il pleuvait et l'eau coulait à gros bouillons, bruissante et scintillante, dans une rigole creusée au bas de la pente sur laquelle s'élevait la maison de campagne de ses parents. Blandine**,** pleine d'une joie extatique, barbotait dans l'eau fraîche avec ses petits pieds nus. La chose était bien entendu absolument interdite, mais le grand, le tout puissant, l'être magique qui accordait tout ce qu'on voulait, qui empêchait qu'on fût grondée, qui faisait obéir même maman – en un mot papa – avait lui-même ôté les bas et les souliers de l'enfant et lui tenait la main pendant qu'elle pataugeait avec de grands éclats de rire. [La scène se passait à Repedea, près de Jassy]**.**

[61] Terme vieilli, utilisé dans le vocabulaire mystique, désignant une extrême intensité du sentiment. Synonyme : « transpercer ».

Et voici que tout d'un coup une fenêtre s'ouvre et maman appelle l'enfant et gronde papa en français. Blandine se rend compte vaguement qu'il y a des choses fort agréables, mais répréhensibles et que sa maman est là, qu'elle y sera toujours, pour la ramener dans le bon chemin.

La scène change et une autre estampe passe sous les yeux de Blandine. Elle n'a pas beaucoup plus de trois ans, elle est dans les bras de ce père qui entoure toutes les merveilles d'une tendre imagination et qui incarne la toute-puissance et la toute-bonté**.** Elle tend les mains vers deux bougies en cire rose, en forme de petites colonnes torses, qui brûlent sur le bureau de maman. Toute seule il n'est pas permis de s'en approcher mais auprès de papa tous les bonheurs sont possibles. L'instant d'après**,** papa a disparu, Blandine est maintenant dans les bras de maman, qui, elle aussi, l'approche des bougies roses. Mais de crainte que l'enfant ne mette un jour le feu à son tablier, elle lui prend son petit doigt et le passe rapidement à travers la flamme. Cris de douleur, désespoir… La maman, toute jeune, a trouvé le moyen d'apprendre à sa fille que des choses belles, mouvantes et mystérieuses comme la flamme, brûlent et font pleurer.

Quelle douceur eût baigné la vie de Blandine, si l'amour de sa mère avait pu lui éviter plus tard la morsure d'autres flammes et l'attirance d'autres tentations.

Ce sont les seules souvenirs que Blandine aient gardés de son père, mort quelques mois après ce séjour à Repedea et dont la mort lui fut longtemps cachée. Il devint bientôt pour elle un personnage de légende, qui, aux dires de maman, habitait tantôt Paris, tantôt l'Amérique et était toujours sur le point de revenir auprès de sa fille. Aussi, dès que Blandine sut écrire, d'une grosse écriture aux lignes descendantes, elle ne cessa de lui envoyer de petites lettres ainsi conçues :

« Papa chéri, reviens bien vite, maman est méchante, elle m'a grondée. Ta petite fille qui t'aime. »

Et c'est ainsi que Blandine apprit toute jeune à aimer ce qui n'existait pas, à se déchirer le cœur dans le désir inassouvi d'un être toujours lointain et inaccessible.

Mais était-ce bien vrai que ce père chéri avec une telle ardeur n'existait plus? Blandine, toute sa vie, le sentit vivre en elle. Une ressemblance parfaite entre leurs âmes avait dû les unir d'un lien que la mort n'avait pu rompre. Elle reconnaissait dans toutes ses actions et même dans ses faiblesses, bien plus le reflet de ce qu'on lui conta plus tard sur son père,

que celui des principes un peu austères et rigides de sa mère, cloîtrée dans le veuvage éternel dont elle porta jusqu'à sa dernière heure la sombre livrée. Blandine retrouvait son propre visage et jusqu'à la forme de ses mains, dans les portraits de son père. Tout le long de sa vie elle s'ingénia à découvrir en sa nature les traces de ceux qui, en lui donnant le jour, lui avaient légué un peu de leur âme. Elle prenait plaisir à attribuer à sa mère ce qu'il y avait en elle-même de qualité ou de vertus. Par contre, c'est à ce père ignoré et dans lequel elle devinait d'intimes ressemblances avec son être profond, qu'elle faisait remonter avec une tendre indulgence, ses erreurs et ses égarements.

Chapitre 3

Au couvent

Les estampes suivantes montrent Blandine seule avec sa maman et parfois avec une petite sœur dont un seul souvenir se grava profondément dans le cœur de l'enfant. Les moindres détails de cette scène furent inoubliables pour Blandine, du fait qu'ils constituaient la leçon la plus grave parmi celles qui modelèrent son âme et lui tracèrent une voie qu'elle tenta de suivre depuis, à travers mille mécomptes et mille détours.

Ce fut grâce à cette petite Lucrèce, oubliée de tous et d'elle-même, que Blandine eut avant l'âge de quatre ans, son chemin de Damas, et apprit en un même éclair la tyrannie du devoir et le besoin de devenir meilleure que soi-même. La maman de Blandine tomba à la mort de son mari dans un grave état de marasme qui mit ses jours en danger pendant de longs mois. La vue des deux fillettes provoquait chez leur mère de telles crises de désespoir, que les enfants furent éloignées pour quelque temps par ordre du médecin. On les conduisit donc au couvent de Notre-Dame de Sion à Jassy où leur maman était tenue en grande estime par la Supérieure, parce qu'elle avait un jour sauvé une jeune fille dévoyée, rencontrée par hasard dans un hôtel. Elle avait fait recevoir dans ce couvent la pauvre égarée qui put ainsi redevenir un être conscient de sa dignité. Ce sauvetage d'une âme que Blandine apprit plus tard et qui lui sembla une des plus belles pages de la vie de sa mère, avait rendu chère à la Supérieure la charitable jeune femme. Lorsqu'on apprit au couvent qu'elle était gravement malade, on accepta par exception les deux fillettes qui ne comprirent certes rien au changement de leur vie. Ce premier couvent où Blandine vécut quelques mois se fixa dans sa mémoire par deux scènes dont le sens profond ne cessa jamais de peser sur son âme, et peut-être même sur son sort. La petite Lucrèce tomba malade et passa de nombreux jours dans l'infirmerie du couvent. Blandine, pendant ce temps, trottinait dans les longs couloirs clairs et bien cirés,

fleurant l'encens et la propreté. Elle passait avec un petit frisson délicieux devant les rideaux blancs qui entouraient les lits des sœurs de garde dans les dortoirs. Rideaux éclatants de blancheur, rideaux sacrés, auxquels il ne fallait pas toucher. Et s'était une extase de passer auprès d'eux, en sentant qu'on était très sage et qu'on n'était même pas tentée de les écarter. Blandine donc, ravie de sa propre sagesse, courait dans le jardin, jouait et se donnait du bon temps. Un jour, ayant fini de s'amuser, elle s'enfuit vers l'infirmerie pour voir sa petite sœur, mais le loquet étant trop haut, elle ne put ouvrir la porte et attendit que quelqu'un passât pour lui rendre ce service. Deux bonnes sœurs causaient à l'intérieur. L'une des voix disait : « Pauvre petite Lucrèce, comme elle doit s'ennuyer, enfermée ainsi tout le temps. » « En effet, répondit l'autre sœur, c'est bien dommage que Blandine n'ait pas plus de cœur: elle doit être une vraie égoïste pour ne pas songer que sa sœur est seule, et qu'elle devrait rester un petit peu avec elle. »

À ces mots le cœur de Blandine se gonfla à éclater. Elle ne savait pas ce que signifiait le mot « égoïste » mais son instinct lui disait que cela devait être quelque chose de tout à fait vilain. Là, devant cette porte qui ne s'ouvrait pas, elle fit sans le savoir son serment de chevalier d'Antan; le serment enfantin de ne plus être cette chose vilaine qui s'appelait « égoïste. » Mais comme l'amour de soi était probablement ancré dans sa nature, sa vie désormais ne fut plus qu'un combat perpétuel contre elle-même, et un effort incessant vers un idéal supérieur. Elle avait d'instinct choisi sa devise : « Ne pas faire souffrir. » [Cette devise si haute, Blandine devait, hélas, s'en écarter bien souvent, à certaines heures, même par l'infirmité de sa nature humaine, elle la poussa à connaître par tendresse et par amour des actions qu'eussent réprouvées les décrets usuels du devenir tout tracé.] La minute passée devant la porte fermée, fut celle où Blandine se voua à la pitié, celle qui décida de sa vie. Le peu de bien qui, pareil à un fil d'or, orna le tissu complexe et bigarré de sa vie, prit naissance à cette heure dans ce couloir de couvent.

Une autre estampe empruntée au souvenir de sa vie au couvent montre à Blandine le jour solennel des examens de fin d'année. Toutes les petites filles en robes blanches s'étagent sur les gradins de la salle de fête. Blandine n'est pas une écolière, elle n'est là qu'en visite, mais on l'a placée parmi ses petites amies, dont les plus jeunes ont de sept à huit ans. Blandine a une robe blanche à nombreux volants empesés, qui la font ronde comme une grosse pivoine. Un ruban noir à bouts flottants entoure sa taille, elle est toute émue. Un examen est une chose magnifique : on vous interroge et tout le monde voit que vous savez répondre mieux que les autres. Mais personne n'interroge Blandine, qui vient d'avoir quatre

ans. On demande à une petite fille, car c'est l'examen d'Histoire Sainte, quel est le premier homme qui mourut. L'élève reste bouche close, elle ne trouve point de réponse. Blandine sait bien qu'il s'agit d'Abel, tué par Caïn. Elle trépigne d'impatience, elle rougit du désir de se lever et de dire: moi, je sais. Mais nul ne songe à la questionner ou à faire attention à elle, l'examen est fini. Blandine n'a pas eu l'occasion de montrer son savoir. [Plus tard, avec quel sourire attendri elle pensera à cette image d'autrefois, d'une Blandine qui n'avait pas encore la vanité de toutes les vanités et le délice secret de ne connaître les choses que parce qu'elles sont vraies et belles, et non point pour le plaisir futile d'en parer son orgueil.]

Chapitre 4

Vanité

La petite Lucrèce a disparu à jamais. Blandine ne sait pas qu'elle est morte, et remarque à peine son absence. Elle se souvient surtout d'avoir enfoui ses mains dans l'épaisse toison de sa sœur et de l'avoir secouée tant qu'elle pouvait, dans ses moments de colère. Lucrèce alors se désolait de ne pouvoir rendre la pareille à Blandine, dont les cheveux étaient coupés ras, par un caprice de son père, qui la faisait habiller le plus souvent en garçonnet. Encore une image de la petite Lucrèce et c'est la dernière: les deux fillettes sont assises à leur table où est servi leur café au lait. Elles veulent tendre la main pour saisir les tartines, mais Dadaia, la bonne que Blandine retrouvera plus tard, se tient debout auprès d'elles et leur fait d'abord joindre les mains en prononçant une courte action de grâce. La maman passe souvent derrière la porte vitrée, pour observer cette scène et se bien assurer que Dadaia se conforme à ses ordres. Il ne faut pas que ses enfants soient gourmandes, ni trop impatientes de jouir des bonnes choses de ce monde. Lucrèce proteste faiblement, mais Blandine, qui a faim elle aussi, aime pourtant cette minute d'attente et ce geste des mains unies pour la prière, bien avant de savoir ce que c'est que prier. Oh, cœur de mère avisé et profond! S'il avait pu seulement arracher de l'âme de Blandine l'ardeur avide avec laquelle elle se jettera plus tard sur tout ce qui était délice et beauté.

La prochaine estampe qui passe sous les yeux de Blandine la montre seule, au moment des vendanges, à la campagne. L'enfant se tient debout devant une psyché **;** elle est vêtue d'une robe blanche à nombreux volants empesés, selon la mode du temps. Ses petits poings sur la hanche, elle se tourne de droite, elle se tourne de gauche, pour mieux s'admirer. Maman entre et la surprend ainsi. Oh ! Blandine, quelle peine vous causâtes à votre maman en faisant preuve d'une coquetterie qui évoquait la vision d'une future Blandine, vaniteuse futile! Il faut

tout de suite employer les grands moyens pour enrayer de tels penchants. Et, comme la maman est très jeune, et douée d'un certain sens dramatique, elle improvise une scène qui, à son idée, guérira d'un grave défaut cette enfant qu'elle voudrait parfaite. Elle emporte donc Blandine dans la cour et la plante debout sur un tonneau ; ensuite elle fait défiler devant l'enfant rougissante et pleurante, le visage caché dans ses bras, tous les vendangeurs et les gens de la maison, qui ont ordre de s'extasier sur la toilette et la beauté de la petite demoiselle. Ce fut pour Blandine un supplice dont elle garda longtemps rancune à la tendre maman qui n'avait pas compris la cruauté de son geste. Blandine, malgré sa station sur le tonneau, fut jusqu'à la fin de ses jours l'âme la plus passionnée par la splendeur des tissus rares, le soyeux de la soie, le velouté du velours, et la recherche dans l'art de se vêtir. Ce goût aussi vif qu'une douleur, la suivit si tard dans sa vie, qu'elle s'en ouvrit un jour à un vénérable homme d'Église. Elle lui demanda s'il ne convenait pas d'avoir parfois des remords de si vivement désirer porter une belle couleur d'aigue-marine tissée de fleurs d'argent. L'homme d'église s'enquit alors :

« Désirez-vous porter cette robe pour humilier quelque amie moins fortunée? Désirez-vous porter cette robe pour plaire à un homme autre que votre mari? »

Et comme Blandine l'assurait du contraire, le saint homme répondit :

« Il n'y a pas plus de mal à aimer une belle robe qu'un beau parterre de fleurs. Dieu, ajoutait-il, a déversé sur le monde tant de beauté, et a mis dans l'âme humaine tant d'amour pour ses merveilles, que c'est encore une façon d'aimer Dieu, que de l'aimer ses œuvres. »

Chapitre 5

Blandine seule[62]

Blandine s'ennuie peut-être de l'absence de sa petite sœur et Dadaia s'ingénie à la distraire. La voilà qui confectionne à l'aide d'un coussin de plumes, coiffé d'un bonnet et ceinturé d'un ruban, un gros poupon dont elle dessine les traits avec un morceau de charbon. Elle l'offre à l'enfant que ses jouets n'amusent plus, mais Blandine frappe le poupon improvisé, fond en pleurs et pousse de grands cris. La maman accourt, mais rien ne peut consoler Blandine qui répète en pleurant pendant des quarts d'heures: « Ce n'est que ça? Ce n'est rien que cela? » Désespérément elle veut autre chose et personne ne devine quoi. La maman demeure interdite et toute saisie d'inquiétude. Que faire d'une enfant qui, si jeune, se

[62] Au crayon : « À supprimer ».

rend compte que tout est si peu de chose, que tout en somme n'est « rien que cela. » Petite Blandine, vous n'aviez certes pas l'âge de comprendre l'inanité de tout désir réalisé. Mais la maman a de nouveau une inspiration: elle plante l'enfant debout sur le piano. Blandine déteste être juchée si haut. C'est la peur qui la fait maintenant crier ; elle a oublié le poupon décevant que la Dadaia s'empresse de cacher. Et comme l'enfant crie de plus belle, la maman propose tout à coup, du ton dont on projetterait une partie de plaisir : « Dis donc, veux-tu que je pleure avec toi? Ce sera plus amusant. » Et comme Blandine s'arrête à l'instant de pleurer, pour peser cette offre obligeante, la maman continue: « C'est ça, on pleurera toutes les deux ensemble, mais pas aujourd'hui, demain. Veux-tu que ce soit demain? La petite accepte sans hésiter. Ce n'est plus la peine de pleurer aujourd'hui, quand on pourra le faire demain, si gentiment avec maman. Et ce fut désormais le moyen toujours employé avec succès pour faire cesser les pleurs de l'enfant. Ce régime devait avoir à la longue de bons résultats; Blandine prit sans le savoir l'habitude de pleurer « demain », c'est-à-dire de ne pas se livrer sur le moment sans mesure et sans frein au désespoir rapide et passager dont la vie humaine est semée.

Blandine connut aussi la douceur d'être très malade et de se sentir de ce fait encore plus précieuse aux yeux de ceux qui l'entouraient d'une si inquiète tendresse. Des jours vinrent où, à la suite d'une grave maladie, l'enfant, quoique guérie, refusait de marcher ou de jouer et se tenait toute menue et inerte, pelotonnée sur un divan. L'enfant ne voulait ou ne pouvait reprendre la vie normale. Le docteur Otremba, médecin et ami de la maison, y perdait son latin. Elle regardait sans fin les gouttes de pluie striant les vitres, ou parfois les mouches voler, et sans lever le bras, elle prononçait tout bas, « mouce » quand elle voyait une mouche, « sien » quand passait un chien: en pointant son petit doigt faible, seul geste dont elle parut capable. Et cependant cela avait été une petite fille frétillante, babillante. Sa maman disait plus tard: « ma fillette a commencé à parler à dix mois et ne s'est jamais arrêtée depuis. » Mais toute l'énergie de l'enfant semblait maintenant épuisée. Or, un beau jour, il arriva qu'un orgue de Barbarie s'arrêta sous la fenêtre. Blandine, restée seule par hasard, dressa l'oreille « la musique. » Il fallait absolument entendre cela de près. Mais, bon Dieu, que la fenêtre était loin! Tout l'océan d'un salon à traverser! Blandine n'hésite point; elle glisse à bas du divan et se tenant à tous les meubles, arrive jusqu'à la fenêtre où elle s'absorbe heureuse, dans la contemplation de la petite perruche verte juchée sur l'épaule du musicien ambulant. Ce que n'avaient pu ni remèdes, ni prières, le violent désir de Blandine l'avait accompli. L'enfant recommençait à marcher. Plus tard, pendant les leçons complexes que la vie lui enseigna,

Blandine se souvint de celle-ci, qu'avait découverte avant elle le vieux philosophe grec: « C'est l'amour qui meut les atomes dans le vaste univers, comme dans l'étroite expérience de chacun.. »

Chapitre 6

Départ

Les fréquents voyages en voiture de Jassy à Repedea, n'avaient laissé aucune trace sur l'âme de Blandine enfant. Un jour vint où, pour la première fois, les vastes espaces, le ciel, les arbres entrèrent violemment dans son âme. Cette fois-ci, c'est une très longue route que suivent en wagon Blandine et sa mère. L'enfant regarde avec de grands yeux avides, ce spectacle dont elle perçoit pour la première fois la grandeur et la beauté : la forêt interminable qui court au bord du chemin, le soir qui descend doucement, les premières étoiles, tandis qu'elle se serre avec une inquiétude délicieuse contre sa maman. Les maisons blanches dans la verdure, espacées et solitaires, entourées d'humbles enclos, lui semblent pour la première fois pleines d'un mystérieux enchantement. On s'arrête vers le soir à Bacău, pour rendre visite à son grand-père, que Blandine ne se souvenait pas avoir vu auparavant. C'était un vieillard au visage serein, à la longue barbe blanche. Blandine surprit des larmes dans les yeux de sa mère. Ce furent là le premier départ et le premier adieu conscient dans la vie de Blandine. Emportée comme un paquet, elle est en chemin de fer, blottie contre sa mère, la tête appuyée à son épaule. C'est l'automne, les gouttes de pluie qui glissent sans fin contre le vitre en stries étranges, diverses, sont un spectacle dont elle ne se lasse pas. Tout le long de sa vie, chaque fois qu'elle regardera les lanières d'eau fouetter les vitres, elle sa rappellera le chaud abri que formait le bras maternel passé autour d'elle et les chansons murmurées à son oreille pour l'endormir. Une chanson italienne surtout « tic et tic et toc », que personne n'a plus chantée depuis, et dont la mélodie, après trente ans écoulés, évoque brusquement dans sa mémoire l'entrelacs fantastique des gouttes glissant contre la vitre. C'est la seule chose dont elle se souvienne au cours de ce long voyage de Jassy, par Bucarest et Vienne, jusqu'à Genève, point d'arrivée.

Chapitre 7

Genève

À Genève commence pour Blandine la plus étrange vie qu'une petite fille ait jamais menée. L'enfant revoit une chambre dont la fenêtre à petit balcon ouvre sur la rue du Mont-Blanc. C'est dans cette chambre qu'elle passera de longues années avec sa maman. Il y avait

bien une tante, grande amie de sa mère, dont elle avait été la compagne dévouée pendant la longue maladie où l'on avait dû séparer la mère de ses enfants en les envoyant au couvent. C'était une grande femme brusque, un peu hommasse, d'une tendresse et d'un dévouement à toute épreuve. Blandine aurait été souvent seule s'il n'y avait eu tante Profira. C'est elle qui le matin habille et coiffe la petite, car maman n'a pas le temps de rester avec elle. La jeune femme, amie du confort, qui en Roumanie se faisait servir par de nombreux domestiques, habite maintenant modestement à Genève la pension Richardet. Elle a tout quitté pour venir dans cette ville universitaire, commencer des études dont personne en Roumanie, ni même en Occident, n'aurait cru alors qu'une femme fût capable. Blandine apprit plus tard que ce papa de légende avait décidé que sa fille n'irait jamais à l'école. C'est pourquoi la maman voulait accumuler en elle toute la science qu'elle voudrait un jour inculquer à cet être inconsciemment tyrannique, du fait même qu'il concentrait sur lui tout l'amour dont le père et la petite sœur ne pouvaient plus bénéficier. La voilà donc tous les matins levée à sept heures et suivant de huit à midi les cours de l'Université. L'après-midi se sont les professeurs qui viennent lui donner des cours à la maison. La maman de Blandine avait toujours passionnément aimé l'étude; elle organisa donc un programme rigide et suivi qui l'eût fait passer pour une originale, si sa grâce et son élégance innées, sous ses voiles de veuve encadrant un jeune visage au noble front, n'en avait fait plutôt une vivante incarnation du charme féminin. Blandine commençait à peine à s'habituer à sa vie de petite fille entourée de grandes personnes, lorsque se déclara à Genève une épidémie de scarlatine. On décida qu'il fallait éloigner l'enfant en l'envoyant passer quelques mois dans un couvent situé à Carouge, faubourg de Genève.

Chapitre 8

Carouge

Carouge !... Carouge, avec son beau parc aux immenses pelouses, aux profonds ombrages, aux allées contournant d'innombrables plates-bandes éclatant de couleur… Ce fut la première fois de sa vie que Blandine vécut entièrement plongée dans une atmosphère de beauté absolue. Ici encore elle ne fut qu'une petite visiteuse acceptée par exception. Elle passait ses journées à trottiner au côté d'une vieille religieuse presque entièrement aveugle, qui se dirigeait pourtant toute seule dans le parc, mais qui trouvait quand même un guide utile dans sa petite compagne. Qui dira jamais ce que furent pour Blandine ces mois où elle se sentait si heureuse, qu'elle en oubliait presque la séparation d'avec sa maman. L'amour

qu'elle eut depuis pour les jardins, la ferveur d'adoration que lui inspirèrent toujours les arbres, elle les sentit naître dans son âme, dominants et éternels, à ce moment de sa vie où elle ne savait pas encore distinguer un peuplier d'avec un chêne. L'aspect magnifique des arbres tantôt baignés de paix, tantôt frénétiques, la remplissait d'un enthousiasme démesuré. Elle trottinait tout le jour babillant et sautillant à côté de la bonne mère dont elle lâchait et reprenait tour à tour la main. Blandine ne savait pas marcher. Son pas était un bondissement aussi naturel et léger que celui d'un jet d'eau. La bonne mère ne cessait de lui faire des récits tirés de la vie des Saints. Sainte Cécile, Sainte Agnès, Saint Sébastien, imprégnaient de douceur et de tendresse la petite âme de Blandine, avide d'amour et d'extase. Elle ne savait prier en aucune langue. La bonne mère lui apprit l'Ave Maria en latin. Et pour que l'enfant se tienne parfois un peu tranquille, on lui donna un bas à tricoter. Ce fut un bas dont personne ne pouvait prévoir la fin, car l'enfant ne sachant faire ni le talon ni la pointe, l'allongeait indéfiniment comme s'il eût été destiné à chausser un poteau de télégraphe. La bonne mère apprenait aussi à Blandine que pendant la messe, il ne fallait pas lever les yeux quand sonne la petite clochette, parce que c'est alors que le bon Jésus descend sur l'autel. Blandine trouvait un délice sans borne à suivre les offices auxquelles elle ne comprenait rien, parce qu'elle aimait la chapelle avec ses vitraux éclatants, son odeur d'encens, ses ornements dorés et scintillants et aussi le petit fichu de dentelle noire que l'on posait sur sa tête blonde, dès qu'elle passait le seuil de l'église. Il fallait s'agenouiller bien sagement, tranquillement et écouter sans lever les yeux l'orgue et les cantiques. Blandine n'avait reçu aucune espèce d'instruction religieuse; Sa maman avait dans son programme d'éducation des idées d'une incroyable largeur. Elle voulait que sa fillette choisît elle-même à l'âge de raison, la forme de religion qui parlerait le mieux à son cœur. Que l'on fût orthodoxe, catholique, ou protestante, n'importait guère à ses yeux. Elle se disait qu'une certaine forme de religion ne devait pas être imposée à sa fille, par le simple fait que l'enfant avait vu le jour dans tel ou tel pays. En attendant de faire son choix, Blandine se trouvait baignée [heureuse dans] de l'atmosphère douillette et enveloppante du couvent. Elle prenait très au sérieux les heures passées à la chapelle. Elle savait avant tout qu'il ne fallait pas rire, ni être dissipée pendant la messe. Un jour que sa mère était venue la voir et l'attendait sur le seuil de la chapelle, elle trouva à sa fille une mine si comique lorsqu'elle la vit défiler avec ses petites compagnes alignées deux par deux, mains jointes, paupières baissées, fichu sur la tête, qu'elle pouffa de rire lorsque Blandine passa auprès d'elle. Grand fut l'étonnement de la maman quand elle retrouva au jardin Blandine pleurante et sanglotante. « Mais enfin, pourquoi pleures-tu? Au lieu d'être contente de me voir. ». Et l'enfant parmi les sanglots « Oh, maman! Tu as pouffé de rire à

l'église et tu iras en enfer et moi qui n'ai pas ri, j'irai au paradis et je ne te reverrai plus jamais. » La maman expliqua que le bon Jésus était trop bon pour séparer Blandine de sa maman; et le grand désespoir fut ainsi calmé.

Chapitre 9

Au dortoir

Le bon Jésus et l'Enfant Jésus jouaient tour à tour un grand rôle dans la vie de Blandine à Carouge. Il est fort probable qu'elle les prenait pour deux personnages distincts, chacun paraissant au moment voulu. Les bonnes sœurs s'entendaient avec un sens subtil de la psychologie enfantine, à faire un usage approprié de ces deux présences divines, selon les besoins de leur pédagogie sommaire. Ainsi il arriva qu'un soir Blandine, qui avait certainement attrapé une puce en courant au jardin, releva tout simplement sa petite chemise pour se gratter la hanche droite. La bonne sœur lui en fit reproche en disant :

« Il ne faut pas faire cela, c'est indécent. »

« Qu'est-ce que cela veut dire indécent ? » demanda Blandine avec intérêt.

« Indécent? dit la bonne sœur, c'est une chose que le petit Jésus n'aurait pas faite. »

« Ah! Et comment aurait fait le petit Jésus? »

« Voilà comment », montra la bonne sœur, en grattant la petite hanche par-dessus la chemise modestement rabattue.

Blandine et ses compagnes se sentaient toutes très fières de savoir exactement ce qu'aurait fait le petit Jésus en toute circonstance. Au couvent on était très documenté sur ses moindres faits et gestes. Les bonnes sœurs vous apprenaient aussi à dormir comme dormait le petit Jésus. Elles ne prenaient pas de chemin compliqué de vous dire: « Il ne faut pas sortir vos pieds hors du lit. Il ne faut pas trop remuer et faire tomber vos couvertures parce que vous pourriez prendre froid, etc. Elles disaient tout simplement :

« Laquelle de vous veut dormir comme faisait le petit Jésus? »

Toutes les petites voix de s'écrier :

« Moi! »

Et la bonne sœur vous apprenait à placer vos paumes l'un contre l'autre, et à dormir bien sagement, la joue appuyée sur les mains jointes. C'était délicieux de sentir que même en dormant on faisait une chose sainte, qui vous rapprochait de Dieu. Ah! Pauvre Blandine, triste Blandine [, que n'avez-vous gardé longtemps l'art délicat de faire en toute chose ce qu'aurait fait l'enfant Jésus! Quelle merveilleuse vie surhumaine ce fût alors ouverte devant vous.]

Chapitre 10

La petite martyre

Il ne suffisait pas à Blandine d'imiter dans sa vie quotidienne l'exemple du petit Jésus. Enflammée par les récits où la bonne mère aveugle retraçait les souffrances des Saints et des Martyres, l'enfant sentit naître en elle le désir d'être pareille à eux. Son instinct l'avertissait qu'une telle décision ne devait pas être communiquée aux grandes personnes. Ce fut donc dans les coins les plus écartés du parc qu'elle allait chercher des épines de gledicia[63] ou d'églantier et qu'elle les enfonçait longuement dans les paumes tendres de ses mains, enivrée d'une volupté qui l'empêchait de sentir la douleur. Elle regardait saigner ses mains, vaguement heureuse de ressembler au Bon Jésus portant la couronne d'épines; telle qu'elle l'avait vu si souvent sur les images distribuées aux fillettes lorsqu'elles avaient obtenu dix bons points. Les bons points étaient des petits ronds de carton rose en forme de médaille. On en gagnait un lorsqu'on savait se taire pendant les repas, marcher sans bruit à travers les couloirs, et quitter son livre et son ouvrage dès que sonnait la clochette, en un mot faire un effort sur soi-même. Obtenir un bon point par ce moyen ou se mettre la main en sang avec des aiguilles, faisait partie pour Blandine du même système de vie morale, volontairement adopté pur elle avant l'âge de raison.

Ce goût inné de la difficulté vaincue elle le garda et l'approfondit tout le long de sa vie en le mêlant savamment aux plus exquis raffinements dans la recherche des plaisirs. Étrange rencontre en une même nature de deux âmes violemment contrastées, qui faisait dire plus tard à Blandine que dans ses veines devait couler le sang d'on ne sait quel aïeul ascétique, mêlé à celui de quelque belle arrière-grand-mère livrée à toutes les tentations d'une sensualité raffinée.

La maman un beau jour remarqua les petites mains striées de profondes égratignures, les jambes écorchées par les longues stations à genoux sur de petites pierres pointues mises en

[63] En latin : *gleditschia triacanthos.*

tas exprès pour faire très mal. Après mille questions, l'enfant avoua avec sérénité qu'elle voulait être sainte et que lorsqu'elle serait grande, elle serait martyre et souffrirait pour le bon Jésus. La maman de Blandine qui voulait réserver à sa fille le droit de choisir sa religion, et même celui de n'en choisir aucune, demeura interdite devant les abîmes inconnus qui s'ouvrent dans une âme d'enfant, même sous les yeux de la mère la plus attentive. Alarmée par l'ardeur précoce de ce cœur impétueux, elle retira le jour même sa fillette du couvent et lui fit comprendre qu'avant de souffrir pour le bon Jésus il fallait ne pas faire de peine à sa mère en se déchirant la peau jusqu'au sang. [Comment eût-elle pu deviner que le goût de souffrir pour un autre : que ce fût un Dieu ou un amour, était pour certaines âmes le fond même de la vie, la raison la plus profonde de leur existence, et que Blandine était de ceux-là.] [64]

Chapitre 11

Paris[65]

La douce vie de Carouge ne devait pas durer. Voici Blandine et sa mère installées à Paris, où celle-ci suit les cours de la Sorbonne. Elles habitent un pavillon qui fait partie d'un pensionnat de jeunes filles. La maman de Blandine recommence sa vie studieuse pendant que sa fillette passe ses journées à jouer dans le grand jardin avec les petites pensionnaires. Le séjour à Paris fut marqué pour Blandine par les commencements d'une passion qui la domina toute sa vie, et dont elle tira des joies et des consolations si profondes et multiples, qu'elle se sentait capable de les préférer avec une ardeur païenne, ainsi qu'il lui arriva de dire plus tard, à celles du Paradis. C'était une passion poussée à un degré si anormal qu'elle empruntait le caractère du vice. Sa tyrannie s'exerçait désormais aussi impitoyable que celle de l'opium sur les esclaves de cette ivresse. Cela commença par un petit livre relié, en papier gaufré et satiné, fond blanc à fleurettes d'or, orné d'un médaillon entourant une vignette vivement coloriée. Blandine le trouva un matin sous son oreiller à la fine pointe du jour et pour ne pas réveiller maman, elle se plongea dans le délice d'une histoire qui retraçait les aventures de deux enfants perdus dans la forêt. Blandine n'avait jamais appris à lire.

À l'âge de trois ans, sa mère la faisait jouer avec une série de petits rectangles d'ivoire, pareils à ceux d'un jeu de domino qui, au lieu de points noirs sur fond blanc, portaient sur

[64] En interligne : « Elle ne devinait pas que le goût de souffrir pour un autre, que ce fut un Dieu ou un amour humain, était le sens même de l'existence pour certaines âmes, le fond même de la vie, et que Blandine était de ceux-là ».
[65] Au crayon : « À supprimer ».

fond rouge une majuscule blanche avec une vignette appropriée. L'enfant joua ainsi jusqu'au jour où elle s'aperçut qu'elle savait lire, sans se douter, que d'autres fillettes penchées sur leurs pupitres, s'évertuaient à conquérir à grand-peine une science qui pour elle n'était que le plus charmant des jeux, parce qu'on ne pouvait y jouer toute seule, et qu'il fallait que maman s'en mêlât. Blandine à Paris s'aventura donc par un charmant matin d'été dans le jardin enchanté de la lecture. Quelques jours plus tard elle réveilla sa maman au petit jour pour lui dire en pleurant qu'on lui avait pris les deux enfants perdus dans la forêt et qu'on avait mis autre chose à leur place. Cette fois-ci il s'agissait d'une petite fille volée par des saltimbanques. Blandine aimait ses deux petits amis aventureux et n'en voulait pas d'autres. Sa maman lui expliqua alors qu'elle avait glissé sous son oreiller un livre nouveau, qu'elle en avait encore six tout pareils contenant chacun une autre histoire, et que Blandine pouvait à volonté retrouver ses petits amis dans la forêt. Cela suffit pour consoler la fillette qui apprenait ainsi, dès l'âge de six ans à prêter plus de vie aux mouvantes images créées par la fiction, qu'aux êtres réels qui l'entouraient. Des six mois passés à Paris, elle ne garda le souvenir d'aucune compagne de jeux ni d'aucun paysage. Cérébrale à six ans, Blandine le resta toute sa vie, et s'offrit en esclave soumise à la tyrannie de l'œuvre écrite.

Chapitre 12

Pension Richardet

Le climat de Paris ne convenait pas à la fillette délicate. La maman dut faire le sacrifice de quitter la Sorbonne et ses professeurs, dont les noms revenaient si souvent sur ses lèvres et que Blandine [retrouva plus tard au cours de ses études de lycéenne à Bucarest] aimait retrouver sur ses manuels de classe, devenus moins arides de ce fait. Revenues à Genève, Blandine et sa mère s'installèrent de nouveau dans la pension Richardet, rue du Mont-Blanc, qui fut pour son enfance et plus tard, pendant ses années d'étudiante, un second foyer. Grand-maman Richardet, comme on l'appelait, dirigeait la maison avec ses deux filles grisonnantes : Marie et Louisa. Grand-maman Richardet était une grande femme à la carrure imposante et au sourire maternel, toujours vêtue de soie noire et coiffée d'un bonnet à rubans mauves. Elle était veuve depuis si longtemps qu'elle avait oublié son mariage de courte durée. Il lui arrivait de dire avec un sourire dans ses yeux brillants d'esprit et de malice: « Moi et mes filles, nous ne nous sommes jamais mariées. » Elle était pleine de sagesse et de réelle bonté ; elle contait de façon charmante et décrivit un jour son voyage de noces, qui consistait en une promenade en cabriolet avec son mari, qui d'une main tenait les rênes et de l'autre un pistolet

dont il s'amusait à tirer sur toutes les corneilles rencontrées en chemin. « C'est tout ce qu'il trouva à me dire ce jour-là », ajoutait Grand-maman en haussant dédaigneusement les épaules.

Elle avait une admiration sans bornes pour la jeune dame roumaine qui passait la plupart de ses matinées à l'Université et ses après-midi à travailler chez elle avec trois ou quatre professeurs. Blandine, pendant ce temps, menait une douce petite vie exactement adaptée au plan d'études de sa mère. L'enfant avait, elle aussi, son programme épinglé au mur : de 9-11, lorsque maman travaillait à son bureau, le programme de Blandine portait l'indication « ne pas parler. » Elle s'asseyait donc sur le canapé et feuilletait un gros livre qui fut pour elle non pas une lecture, mais le moule dans lequel son esprit fut coulé et prit sa forme définitive. Ce gros bouquin était la collection reliée d'une revue illustrée qui paraissait à Rome et était intitulée *Il Giro del Mondo*. On y voyait entre autres une description détaillée et copieusement illustrée du Vatican. Qui pourrait dire combien de semaines et de mois cette petite âme esseulée et avide s'imprégna des chefs-d'œuvre de l'art antique et de la Renaissance? Les *Stanze* de Rafaël et de Michel-Ange, n'avaient plus de mystère pour elle. Blandine n'eut pas comme les autres enfants à apprendre l'Histoire Sainte dans un livre; la magnificence de la Genèse lui fut enseignée par Michel-Ange lui-même. Elle n'eut pas non plus à apprendre la géographie : le lourd in-quarto contenait le voyage de Stanley à la recherche de Livingstone, ainsi qu'un long voyage d'Ida Pfeiffer, dans toutes les contrées du monde, y compris la Roumanie. Blandine apprit ainsi à aimer d'avance en images son pays dont elle n'avait gardé aucun souvenir. Le besoin d'avoir des petites amies commençait à se faire sentir chez l'enfant dont l'esprit trop actif se dévorait lui-même. Heureusement pour elle, le prince O. avec sa femme, ses quatre enfants, leur institutrice et leur précepteur, s'étaient installés à Genève à la pension Richardet. La maman de Blandine et la princesse devinrent rapidement des amies intimes. Pauline, la fille aînée, âgée de dix-sept ans, se prit d'une vive affection pour la jeune mère et son étrange petite fille. Ilona, belle comme une star de cinéma, avec sas yeux gris-vert, aux longs cils noirs touffus, ses cheveux d'un brun fauve aux lueurs d'or ondulés et longs jusqu'aux genoux, ne fit jamais aucune attention à Blandine qui lui rendit la pareille, quoiqu'elle fût déjà fort sensible à la beauté. La cadette Irma, qui avait environ 11 ans, fut tout de suite la grande amie de Blandine. Comme elle suivait les cours à l'école, elle était absente toute la journée, mais pendant les jours de fête et les heures de liberté, ce furent d'interminables parties de jeux toujours nouveaux, inventés par Blandine et dans lesquelles Irma se jetait à cœur perdu. Les lectures de Blandine ouvraient un vaste champ à son imagination; on jouait au naufrage à l'île déserte, à mille aventures inspirées par sa lecture de

l'Odyssée, dans l'édition de la bibliothèque Rose. Après les deux heures de silence de 9-11, Pauline et son institutrice venaient [emmener][66] Blandine pour lui faire faire une promenade le long des quais ou dans le Jardin Anglais. L'enfant attendait avec une certaine impatience le petit coup frappé à la porte par Pauline et sa voix disant : « On peut entrer, Michon? » Les O. donnaient ce petit nom d'affectueuse familiarité à la maman de Blandine, pour laquelle Pauline s'est éprise d'une de ces ardentes amitiés que les adolescentes de son âge vouent souvent à une jeune femme de beaucoup leur aînée. Michonette incarnait à ses yeux l'esprit, la grâce, la science et la bonté. Le cœur de Pauline reportait un peu de cette affection sur la petite Blandine, à laquelle elle s'attacha passionnément et qu'elle aima comme une seconde petite sœur. Ce fut une étrange liaison que celle de Pauline et de Blandine; liaison qui dura toute leur vie et qui ne prit fin qu'à l'époque de la guerre mondiale où pendant quatre ans leur correspondance fut interrompue et ne se renoua plus. C'est donc avec Pauline que Blandine sautillait le long des quais, dans cette Genève d'autrefois, tranquille et patriarcale, la ville la plus bleue du monde, claire et chatoyante de couleurs, grâce au Rhone vert d'émeraude et à l'immense lac, aux perspectives infinies. Toute autre ville semble étroite et sans lumière à ceux qui ont absorbé dans leur âme l'azur sans limites des eaux et l'immensité éclatante des neiges du Mont-Blanc.

Après le repas de midi, autour de la longue table où une trentaine de résidents à l'année échangeaient en cinq ou six langues des propos pleins d'aménité**,** mère et fillette reprenaient leur studieux programme. Trois fois par semaine le Marquis d'Arcis venait lire *La Divina Comedia* avec la maman. Quand ce n'était pas le Dante dont l'harmonie berçait l'enfant plongés dans ses livres d'images, Blandine entendait sa mère lire Longfellow avec le professeur d'anglais. D'autres fois, c'était un petit bonhomme chauve et timide, Señor Alonzo Raffa qui lisait Cervantes, ou bien un grand et rude professeur d'allemand à l'épaisse tignasse blanche et à la voix autoritaire qui donnait de sévères leçons à la maman et lui expliquait Schiller et Goethe. Blandine écoutait d'une oreille distraite prononcer ces grands noms évocateurs de tant de gloire et de beauté, aussi familiers pour elle que celui du Général Dourakine ou de Cadichon des *Mémoires d'un Âne.* Et comme on ne pouvait rester sans rien faire pendant que maman étudiait, l'enfant avait inventé un jeu pour elle seule, un jeu pour petite fille silencieuse et solitaire. Elle avait pris le couvercle carré d'un carton à chapeaux et l'avait posé sur le divan. Le carton avait un rebord d'environ deux centimètres, qui formait clôture. À l'intérieur de cet enclos Blandine avait esquissé le plan d'une maison, composée de

[66] En interligne : « chercher ».

plusieurs chambres, en laissant un blanc pour indiquer les portes, comme dans le plan naïf d'un architecte primitif. Dans cette maison imaginaire, Blandine jouait à elle toute seule d'interminables drames dont les personnages étaient représentés par de grosses perles de couleur. Elle les faisait entrer dans différentes chambres et sortir au moment voulu, comme les acteurs d'un drame. Elle n'avait jamais été au théâtre mais elle avait lu Molière dans l'édition pour enfants, et cela avait suffi pour faire d'elle un intarissable auteur dramatique. Chaque perle avait le nom d'un personnage; tantôt c'était Sancho Panza ou Dulcinée, Ulysse ou Nausicaa. Toutes les perles animées parlaient. La petite fille, condamnée au silence, chuchotait à voix basse les rôles de tous les personnages, de l'immense fantasmagorie dans laquelle elle vivait et où son âme s'imprégnait d'un besoin à jamais insatiable de beauté littéraire et d'irréalité. Irma n'aimait guère prendre part à ce jeu, elle s'ennuyait au bout de dix minutes et sans ses manières de petite Princesse, elle eût vertement renversé d'un coup de main scène et acteurs parmi lesquels l'héroïne principale était toujours figurée par une perle bleue. Blandine comprit bientôt que c'était un jeu qu'elle ne pouvait jouer que toute seule et s'en consola facilement.

Blandine fut l'étrange petite fille qui n'aimait pas les poupées. Pourtant elle en eut une, la seule dont elle se fit une amie, non pas à la façon des autres enfants, mais plutôt pour l'entourer d'une espèce de déférence un peu craintive, qu'elle n'eût jamais avoué à personne. C'était une poupée dame. Son visage allongé en porcelaine fine, était entouré de beaux bandeaux noirs ondulés. Elle avait des yeux sérieux dont le regard intimidait l'enfant. Elle portait une robe décolletée en soie ponceau à manches courtes. La jupe longue avait six ou sept petits volants. Quand Blandine plus tard lut l*'Éducation Sentimentale,* c'est ainsi qu'elle s'imagina Madame Arnoux. Jamais Blandine ne joua avec cette poupée. Elle l'asseyait devant elle, et la regardait avec recueillement, en créant autour de sa mystérieuse personne d'interminables rêves, plus vivants que ceux qu'elle tirait de ses lectures.

Chapitre 13

Promenades[67]

À six heures du soir la vie claustrale prenait fin. Blandine et sa maman allaient faire une petite promenade le long du quai du Mont-Blanc. Et c'était tout d'un coup la merveille de l'espace infini au dessus du lac, les cimes formidables et familières du Mont-Blanc que le

[67] Au crayon : « À supprimer ».

crépuscule teintait d'un rose d'aurore et la ville bleue étalée sous les pieds bondissants de la fillette. Vêtue de blanc, tenant bien serré la main étroitement gantée de sa maman toujours en deuil, elle l'entraînait chaque fois vers le pont de l'écluse, où le Rhône aux remous écumants glissait en souples blocs d'émeraudes liquide avec un fracas incessant. II fallait s'arrêter longtemps devant ce coin de fraîcheur où la blancheur de l'écume mêlée au scintillement des flots traversés de soleil, exerçait sur l'enfant une irrésistible fascination. Libre enfin de babiller, la fillette posait mille questions et ponctuait ses phrases par d'incessants :

« N'est-ce pas maman, dis maman ! »

Et la maman songeuse, n'écoutant qu'à demi, répondait invariablement :

« Oui, chérie ! »

On s'arrêtait aussi chaque jour devant Golay Leresble, le plus célèbre joaillier de la ville. Blandine voulait admirer une cage en or, en vrai or, contenant des perruches vertes faites d'émeraude et des perroquets rouges faits de rubis qui tournaient lentement en cage au son d'une légère musique. Ce joujou pour grandes personnes, que Rotchild lui-même n'eût pu acheter, ravissait la petite fille, Ayant été très sage un jour, elle dit à sa maman :

« Tu veux bien m'acheter la cage ? Dis, maman? »

« Oui, chérie. »

« Tu vas me l'acheter parce que j'ai été sage et que j'ai pris mon huile de foie de morue, dis, maman? »

« Oui, chérie. »

Le lendemain à l'heure de la promenade Blandine trépigne d'impatience :

« Vite, maman chérie, partons. Pourvu qu'on ne ferme pas le magasin. »

« Quel magasin, petite fille ?»

« Celui où il y a la cage, n'as-tu pas dit hier soir que tu allais me l'acheter ? » Étonnement et chagrin de la maman d'avoir causé à son enfant une telle déception.

« Mais, mon pauvre petit, j'ai peut-être dit oui, sans entendre ce que tu me demandais... Le Rhône fait tant de bruit à l'écluse... »

Blandine pleure, son âme se révolte à l'idée que maman peut promettre une chose et ne pas la donner. Petite Blandine, que de fois dans la vie vous connaîtrez de plus cruelles déceptions, sans pouvoir, comme ce jour là, pleurer le front appuyé à l'épaule de votre Mère.

Chapitre 14

Robe brune

Blandine comprit plus tard que le but de sa mère avait été de la rendre parfaite. Être heureuse semblait à cette jeune maman une nécessité d'ordre secondaire, mais il fallait que Blandine fût parfaite et qu'on l'y amenât sans lui causer la moindre peine. Oh! Merveilleuse ingéniosité du cœur maternel! Quelles délicates inventions vous lui inspiriez pour rendre à son enfant toute vertu facile et puérile comme jeu. Inculquer des idées d'ordre en disant: « Ne laisse pas traîner tes affaires » - ou bien «Veux-tu bien ranger tes jouets », ne répondaient pas au système d'éducation approuvé pas cette maman unique. Voici comment elle s'y prenait: « Si tu es bien sage cette semaine, nous allons jouer dimanche à ranger les boîtes et les tiroirs. » Le dimanche impatiemment attendu arrivait enfin. Maman ouvrait la commode et toute la chambre s'imprégnait délicieusement du parfum des sachets et des flacons d'odeur. Elle vidait alors sur le canapé le contenu des sachets à mouchoirs, la boîte ou Blandine rangeait les rubans qui servaient à parer ses cheveux et maman disait: « Nous verrons laquelle des deux saura le mieux plier les mouchoirs et nouer soigneusement les rubans. Et quand Blandine avait gagné la partie, maman versait une goutte de parfum sur un petit tampon d'ouate rose que l'enfant glissait dans son corsage, heureuse et récompensée. Elle comprenait d'instinct que l'ordre est une volupté et sentait d'avance résonner en elle le vers de Baudelaire:

« Mon enfant, ma sœur

Songe à la douceur. »..

Cependant, les systèmes ingénieux et délicats employés par la maman, n'arrivaient pas à faire de Blandine une enfant parfaite. Cette maman qui ne grondait jamais, avait inventé un moyen particulièrement sensible pour une nature comme celle de Blandine. Elle lui faisait endosser comme pénitence certaines robes de couleur brune, passionnément détestées par Blandine, car c'était une livrée, dont la signification [était] connue par tous les habitants de la

maison et ne laissait aucun doute sur les méfaits de l'enfant. Maman disait: « Tout le monde t'aime et te fait fête, parce que l'on te croit une petite fille bonne et sage, mais tu ne mérites pas l'affection qu'on te montre et il est bon que chacun le sache. » Blandine se souvint longtemps des moments terribles qu'elle passait devant la porte du salon où l'on se rassemblait avant les repas. Rouge de honte, le cœur battant, la sueur au front, elle eût préféré que la terre l'engloutît plutôt que d'affronter les trente paires d'yeux fixés sur la robe révélatrice. Il faut croire que la maman, quelque fine psychologue qu'elle fût, ne se rendait pas compte des souffrances endurées par l'enfant. Mais Blandine, aux mains autrefois déchirées par les épines, avait conservé un certain goût pour la douleur et ne s'ouvrit jamais à sa mère des affres qu'elle subissait. Heureusement au salon il y avait Pauline, qui elle, comprenait tout et consolait de tout. À la vue de l'enfant hésitante sur le seuil, elle s'écriait :

« Oh, qu'elle est mignonne avec cette robe brune, je crois que ça lui va mieux encore que le blanc. »

Comment ne pas être tout de suite consolée? On n'était donc pas un petit monstre, il y avait donc encore quelqu'un qui vous aimait. Mais la torture recommençait après dix minutes. Quand on portait la robe brune, on était privée de dessert. Ce n'était pas maman qui l'annonçait, c'était Blandine elle-même qui devait refuser le plat présenté à la ronde, et prononcer ces mots incroyables :

« Merci, je ne prends pas de dessert. »

Tous les yeux se tournaient alors vers elle ; c'était encore pire que la robe brune. Mais elle avait pour voisin un vieux général russe, son grand ami. Il lui poussait gentiment le coude d'un air rassurant et prenait sur son assiette une énorme grappe de raisin dont il posait l'un après l'autre tous les grains sur celle de Blandine, en faisant semblant de croire que la maman n'avait pas remarqué ce manège. La maman, elle aussi, faisait mine de n'en rien voir; la punition qu'elle voulait infliger à son enfant était d'ordre purement moral et avait en tout l'effet voulu. Il était indifférent après cela que la petite croquât en contrebande ces grains de raisin.

Chapitre 15

Intimité

Lorsqu'on ne sortait pas après dîner avec Pauline, ses sœurs et les deux mamans, pour faire un tour au Jardin Anglais ou aller au cirque, les soirées se passaient fort gaiement. Blandine inventait des charades, devinait des rébus, bavardait avec Pauline et ses sœurs, jusqu'au moment abhorré où la pendule sonnait la demie de huit heures.

Maman emmenait Blandine qui s'arrachait héroïquement à ses succès mondains. La petite fille une fois couchée, sa maman lui racontait chaque soir une histoire pour l'endormir. Les contes de Perrault, de Grimm, d'antiques contes roumains, appris d'une vieille nourrice bohémienne, tout y passa. Mais la science d'une maman, même savante, n'est pas inépuisable. Celle-ci eut donc recours à ses lectures et raconta un soir l'histoire de Turandot qui enchanta la petite fille. Le lendemain, la maman étant tout à fait à court, inventa un petit conte de son cru. Blandine écouta puis prononça: « Je n'aime pas du tout cette histoire, celle d'hier était beaucoup plus jolie. » « Ce n'est pas étonnant, ma fille, dit la mère en riant, celle d'hier était de Schiller et celle d'aujourd'hui est de moi. » Blandine, nourrie de chefs-d'œuvre, fut fort étonnée de cette différence. Pourquoi maman n'inventait-elle pas des histoires aussi belles que celle de Schiller? Avant de s'endormir, Blandine se promit d'en inventer [elle] d'aussi belles lorsqu'elle serait grande.

Ainsi se tissait ce nid de caresses et de soins maternels dans cette atmosphère de paix studieuse et de sérénité : la vie de la petite Blandine. Certes il manquait ce qui fait le charme et le bonheur de tant d'autres vies d'enfants: les petits frères, les petites sœurs, dont elle ne connut pas la tendresse et la gaieté, mais dont l'absence lui valut au moins de ne pas savoir ce qui est une querelle, une bouderie, une colère d'enfant. Elle ne vit jamais sa mère s'occuper aux soins d'un ménage, diriger une nombreuse domesticité, commander un dîner, ni se livrer à aucun des soins quotidiens, dont la continuité enveloppante, constitue un foyer. Elle n'entra jamais dans une cuisine, ni ne vit peler une pomme de terre. Elle fut la prisonnière heureuse d'une chambrette bondée de livres et n'en sut pas plus long sur la vie réelle, que n'en sait un vieux bénédictin cloîtré dans sa bibliothèque. Quelle influence put avoir sur l'âme et la vie de Blandine cette ambiance épurée de tous soucis matériels? Quelle foncière incapacité de s'adapter plus tard à la réalité naquit ainsi dans ce petit être qui ne respira qu'un air raréfié. Heureusement pour elle Blandine s'imprégnait en même temps et sans le savoir de l'amour

pour la difficulté vaincue, amour qui seul donne à l'homme la résistance devant la vie et la force d'affirmer en ses actes le meilleur de soi-même

Il y avait pourtant des soirs préférés par Blandine; des soirs où la maman, après l'avoir endormie ne retournait pas au salon, mais passait de longues heures à causer à demi-voix avec la Princesse O. La fenêtre en saillie sur la rue, laissait place à une banquette encastrée dans le rentrant du mur et orné de coussins. Les deux amies s'asseyaient comme dans une loge, pour causer inlassablement en laissant errer leurs yeux sur le vaste paysage : le lac, piqué de lumières sans nombre, l'immense Mont-Blanc, la ville tranquille et pourtant toute braisillante de ses mille fenêtres éclairées...

L'enfant s'assoupissait au murmure des deux voix qui parfois parlaient l'allemand lorsqu'il fallait qu'elle ne comprît pas ce que l'on disait. Elle avait fini par savoir que « mein Mann » signifiait « mon mari. » C'est à dire tantôt papa qui était depuis si longtemps en Amérique, tantôt le Prince O., beau gentilhomme qui s'amusait à la faire causer au salon après dîner. Mais Blandine, un soir, surprit ces mots dits par sa mère. « Mein Mann ist gestorben », prononcé par sa mère, d'une voix changée qui éveilla l'attention de la petite à moitié endormie. Le lendemain Blandine pendant sa promenade avec Pauline et Fräulein, leur demanda le sens du mot mystérieux. Et c'est ainsi que Blandine apprit qu'elle n'avait pas de père. Elle ne fit aucun commentaire, ne laissa voir à personne le coup qu'elle venait de recevoir, mais le soir lorsque sa mère tira de son corsage le médaillon qu'elle portait suspendu à une chaînette et le tendit à la fillette, avec les mots usuels : « Dis bonsoir à papa. » Blandine, au lieu d'y déposer le baiser accoutumé, se jeta sanglotant au cou de sa mère, en criant: « Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, je n'ai pas de papa, tu as dit hier ,,Mein Mann ist gestorben". » Heure inoubliable où, pour la première fois, mère et fillette embrassées et fondues dans une même douleur, mêlèrent leurs baisers et leurs larmes. « Pourquoi m'as-tu trompée ?» demandait l'enfant en pleurs. Elle ne savait pas encore que l'amour d'une mère peut aller au-delà de toute limite pour épargner une peine à son enfant.

Chapitre 16[68]

Prémonition

Blandine apprit plus tard, tous les détails de cette mort entourée d'une atmosphère mystérieuse, qui eût fourni une intéressante contribution aux manifestations étudiées par la Société des Recherches Psychiques, si elle avait existé à cette époque. Voici le récit qui fut fait à Blandine lorsqu'elle eut l'âge de le comprendre. Sa mère se trouvait avec ses deux fillettes dans le domaine qu'elle possédait en Moldavie non loin de Bârlad. Son père allait souvent à la ville voisine pour diverses affaires. Une nuit qu'il était absent, la maman se réveilla toute tremblante d'un affreux cauchemar. Elle avait vu en rêve son mari endormi dans son lit, se réveiller en sursaut, faire les gestes d'un homme qui étouffe, arracher d'un coup le col de sa chemise et retomber mort. L'impression avait été si violente que la jeune femme se leva au point du jour et voulut à tout prix courir à la ville et s'assurer qu'aucun malheur n'était survenu. Arrivée à Bârlad à l'hôtel elle recouvra assez de sang-froid pour se demander par quelle excuse elle expliquerait son voyage inopiné. Son mari étant sorti, elle monta dans sa chambre pour l'attendre, et au bout de quelque temps, l'entendit gravir l'escalier d'un pas vif fredonnant. La journée se passa en joyeux bavardages. Le soir venu, comme la maman désirait repartir au petit jour pour retrouver ses enfants, elle s'étendit toute habillée sur le sofa, tandis que son mari s'endormait dans son lit. Au milieu de la nuit elle entendit une espèce de râle sortir de la poitrine de son mari. Elle courut vers le lit et le vit se soulever haletant et les yeux hagards en portant la main à son cou, comme un homme qui étouffe. Ensuite il arracha d'un geste brusque le col de chemise et retomba mort. La scène avait été en tous points conforme au rêve prémonitoire de la jeune femme. Plus tard Blandine vit souvent cette chemise au col déchiré que sa mère avait gardée en souvenir de l'heure la plus cruelle de sa vie.

Du jour où Blandine sut la vérité, la mère à jamais endeuillée put lui parler librement de ce père tant aimé. À l'âge où les enfants oublient si facilement les morts, Blandine apprit à aimer ce père idéalisé d'un amour si fervent qu'il dépassait parfois celui qu'elle portait à sa mère. Cette inconsciente ingratitude naissait dans l'âme de Blandine du besoin foncier et primordial de sa nature qui la poussa toute sa vie à préférer l'invisible au visible et l'irréel au réel.

[68] Au crayon : « À supprimer ».

Chapitre 17

Leila dans l'île déserte

Un des événements les plus décisifs pour la formation de l'âme de Blandine enfant fut la rencontre non d'une personne, mais d'un livre. C'était un ouvrage en deux volumes traduits de l'anglais; le premier volume portait le titre *Leila dans l'île déserte* et le second *Leila dans 1a maison paternelle*. Pour Blandine le but préféré de toutes les promenades étaient la librairie Desrogis qui partageait sa faveur avec le confiseur Robi, où Irma et elle se bourraient d'ineffables caramels au chocolat dont elles ne retrouvèrent jamais les pareils. Madame Desrogis était une grosse bonne vieille au corsage opulent, au souffle asthmatique, qui entrecoupait ses paroles d'un drôle de son, moitié râle, moitié sifflement. Ce fut sa main courte et grasse qui sans se douter de l'importance de son geste, présenta un matin à Blandine ce livre, ce livre unique, qui fut pour l'enfant une porte ouverte sur un monde nouveau. Quel en était l'auteur ? Chose inconcevable, Blandine ne s'en souvenait pas. Sa maman lui avait appris de longue date qu'il fallait connaître l'auteur de tout livre qu'on lisait. Docile, Blandine répondait chaque soir au Prince O. qui la traitait en petit chien savant et l'interrogeait sur ses lectures :

« J'ai lu aujourd'hui le livre des merveilles de Hafthore. »

Elle fut fort étonnée de l'éclat de rire qui accueillit sa réponse, le jour où elle dit :

« Aujourd'hui j'ai lu le *Don Quichotte* de Cervantès. »

Piquée dans son amour-propre, elle demanda à sa maman ce qu'elle avait dit de ridicule et, depuis lors, elle hésita entre les auteurs trop célèbres pour qu'il fût besoin de les nommer, et ceux qui l'étaient moins. À ses yeux, aucun n'égalait l'auteur de Leila et c'est justement celui dont elle oublia le nom.

Leila était une petite fille qui revenait d'Amérique en Angleterre en compagnie de son père, Mr. Howard. À la suite d'un naufrage, le père et la fillette âgée de huit ans, se trouvèrent jetés sur une île déserte où ils passèrent trois ans avant d'être rapatriés par un navire anglais de passage. C'est là le livre qui fut pour Blandine ce qu'était *Pilgrim's Progress* pour un puritain d'autrefois. Mr. Howard parlait constamment à sa fille du bon Dieu. Cette fois-ci il ne s'agissait plus de l'enfant Jésus, ami des fillettes du couvent, ni du bon Jésus autour de qui tournait tous les récits de la religieuse aveugle. Le héros des récits de Mr. Howard était Dieu

lui-même, un personnage merveilleusement grand, puissant et bon, rarement mentionné jusqu'alors devant Blandine.

Mr. Howard, qui incarnait pour Blandine à la fois son père inconnu et sa tendre et exquise maman, voulait aussi que sa fille fût parfaite. Il développait en elle non seulement la patience, l'endurance, toutes les qualités actives et précises que leur imposait leur vie de Robinson, mais s'ingéniait surtout à lui faire comprendre l'utilité ou plutôt la nécessité de la douleur noblement acceptée pour modeler une âme et en tirer ce qu'elle contient de meilleur. Ces idées étaient si nouvelles pour Blandine, que tout d'abord elle n'y comprit rien. Elle demandait sans cesse à sa mère ce que signifiait le mot « épreuve », si souvent employé par Mr. Howard quand il expliquait à sa fille que leurs malheurs, leurs privations n'étaient que des épreuves envoyées par Dieu. Sa maman tâchait à lui faire comprendre le sens moral de ce mot, mais la signification n'en fut révélée à Blandine que plus tard, grâce à une lumière intérieure, peu à peu dans son âme.

Une raison d'autre genre rendait à l'enfant ce livre passionnant : il ne s'agissait que de deux personnages, unis par une tendresse infinie, de même que dans sa propre vie il n'y avait que « Maman et elle », les autres n'était que des comparses. Mr. Howard ne cessait de parler à Leila d'une sœur à lui qui 1es attendait en Angleterre avec ses deux filles Sé1ina et Nelly. Comme pour accentuer la ressemblance entre la vie des deux fillettes isolées, la maman de Blandine elle aussi parlait souvent de sa sœur qui habitait Bucarest et avait deux filles que Blandine apprenait à aimer d'avance à travers les récits de sa mère.

Blandine identifia l'aînée de ses cousines à Sé1ina et la seconde à Nelly. Comment ces deux jeunes filles auraient-elles pu deviner de quel cœur ardent Blandine s'élançait vers elles, en les enveloppant d'un amour idéalisé, accru par la distance. Plus tard Blandine, en se penchant sur son passé, retrouvait la préfigure de toute sa vie intime dans le don qui lui avait été fait tout enfant de mêler à un tel point le réel et l'imaginaire, et d'aimer avec une telle faveur ce qui n'existait que dans son désir.

Chapitre 18

Solitude

Blandine n'avait connu jusqu'alors que des chagrins abstraits. Le jour vint où la douleur lui fut révélée et de la façon la plus cruelle pour un enfant: sa mère la quitta pour aller passer six moins en Italie. Les enfants ne comprennent rien aux projets longuement combinés des grandes personnes. Tout leur semble subit et inexpliqué, car ils écoutent peu ce que l'on dit autour d'eux et sont trop occupés des changeants paysages de leur vie intime pour voir le malheur s'approcher pas à pas. Ce fut donc subitement que Blandine se trouva un beau jour sur le quai de la gare et vit disparaître le train qui emportait sa maman. On lui avait dit: « Tu ne pleureras pas. » La promesse de ne pas pleurer exigée par sa mère, la liait comme le serment d'un chevalier d'autrefois. Toute noblesse, toute beauté était pour elle contenue dans la force de tenir une promesse, quelque effort que cela coûtât. Pour comble de tristesse il avait été décidé que la petite ne retournerait plus à la chère pension Richardet, où grand-maman et les deux tantes, étaient pour elle comme une seconde famille. Elle fut conduite chez les sœurs Ravaclier, deux vieilles demoiselles sèches, dignes et indulgentes, qui prenaient en pension des petites étrangères.

Oh! Ce premier soir dans une chambre inconnue, sans maman pour vous endormir en contant de belles histoires! Des tristes mois passés chez ces bonnes demoiselles, Blandine se souvint surtout des sanglots qu'elle étouffait dans son oreiller et de la peur qui la saisissait chaque soir, dès qu'elle restait seule. Le papier qui tapissait la chambre, fond vert pâle à bouquets Louis XV, lui semblait grimacer effroyablement et les bouquets empruntaient le visage de la grenouille qu'on voit sur le seuil de 1a porte dans le conte de Madame de Ségur *Ourson et Violette,* le plus beau qui fût au monde à son gré. La fée malfaisante y prenait 1a forme d'une grenouille dont l'image faisait frémir Blandine, même en plein jour, même lorsqu'elle sentait sa mère à ses côtés. Quelle n'était pas sa terreur quand tous les bouquets peints sur le mur, roulaient à 1a fois de gros yeux à fleur de tête et ouvraient de larges bouches bavantes et menaçantes. La petite fille acceptait l'épreuve comme Leila, souffrait profondément de la séparation de sa mère, de la solitude et de la terreur nocturne, sans songer à s'en plaindre. Certains jours l'une des demoiselles Ravaclier entrait à pas feutrés, croyant l'enfant endormie et ouvrait tout doucement un placard d'où s'exhalait une douce odeur de pomme. Le réconfort d'une présence humaine, quoique de courte durée, était pour l'enfant un tel soulagement, que pour le reste de sa vie le parfum des pommes conservées dans une

chambre inondait Blandine d'une joie qui n'eût pu s'expliquer sans ce souvenir. Elle avait connu la solitude à deux dans la chambre que ne troublait aucun bruit si ce n'est celui des pages tournées au livre de sa mère et au sien. Maintenant c'était la vraie, la grande solitude.

Trop jeune pour aller en classe – elle venait d'avoir sept ans – il lui fallait jouer toute seule. Elle se souvint longtemps d'une petite buanderie pour poupée où elle s'amusait à faire de minuscules lessives en songeant peut-être à Nausicaa. La maman de Blandine avait d'étranges théories sur l'instruction des enfants.

Elle avait lu les écrits de Stuart Mill sur l'émancipation des femmes, avant même la naissance de Blandine, elle en avait tiré deux principes. Le premier était 1a nécessité de donner aux jeunes filles la même instruction qu'à leurs frères. Cette conviction profondément ancrée en elle à l'heure où de telles idées passaient pour des utopies, lui fit prendre la décision, sitôt Blandine née, de réformer l'enseignement des jeunes filles en Roumaine et de créer une école où Blandine et ses cousines puissent suivre les mêmes études que les jeunes gens. Ce beau projet fut élaboré auprès du berceau de la petite, et chose rare pour la plupart des entreprises humaines, il fut exécuté de point en point.

La maman de Blandine avait emprunté à Stuart Mill une seconde théorie. Ce philosophe trouvait illogique d'adapter de force les facultés intellectuelles d'un écolier au plan d'études fixés par les programmes officiels. Pourquoi tenter d'enseigner l'algèbre à un enfant de treize ans si la faculté d'abstraction ne se développait chez lui que vers quinze. Le lit de Procuste qu'est un programme, semblait barbare à Stuart Mill. Selon lui on devait enseigner à l'enfant chaque science à l'âge où elle l'intéressait le plus. Pas de programme fixe, ni d'examens de fin d'année. Il suffisait qu'à 17 ans l'élève connût tout ce qui fait parti du programme du baccalauréat. Voilà pourquoi Blandine n'allait pas en classe, n'avait jamais vu une grammaire, ni un cours de géographie, et nourrissait son esprit de lectures tantôt enfantines, tantôt instructives, tel que *Le Plutarque de la jeunesse, le Buffon des enfants,* et faisait rire aux éclats le Prince O. en lui parlant d'Hannibal, ou en lui racontant des anecdotes sur les chimpanzés.

Blandine donc n'allait pas en classe. Peut-être même palissait-elle trop sur ses livres et sa buanderie, lorsque l'été arriva, et que les demoiselles Ravaclier emmenèrent leurs pensionnaires passer les vacances à Jimmel, village niché parmi les forets aux pieds du Jura.

Chapitre 19

Jimmel

C’était 1a première fois que Blandine vivait face à face avec la nature et ce fut là une grande aventure d'où naquit en elle pour toujours un ardent désir de la vie en plein air. Les sous-bois traversés au crépuscule par de longs rayons obliques et dorés l'enchantaient, ainsi que 1a cueillette des myrtilles et des champignons. Elle s'interrompait pour céder au délice de regarder sans fin le lac bleu, aperçu par une échappée à travers les arbres et rapportait son panier à moitié vide, sans s'inquiéter des moqueries des autres petites filles, triomphantes d'un butin débordant. Elle connut la liberté enivrante de courir toute seule dans les sentiers ombreux, de toucher de ses mains les mousses profondes et veloutées, les fougères transparentes et ouvragées comme une dentelle, les tendres feuilles claires au bout des branches qui vous caressent les joues au passage. La joie d'un petit corps chétif respirant enfin à pleins poumons, l'espace, la fraîcheur, l'été, tout cela fit de Jimmel, un des coins les plus précieux parmi les souvenirs de Blandine, malgré que s'y mêlait le chagrin d'être loin de Maman. Blandine avait lié amitié avec deux petites russes Sonia et Natacha, deux amies avec qui elle pouvait courir et gambader comme on le fait à cet âge.

Ah! Elle ne songeait plus alors au drame joué par ses perles animées, dont la plus verte s’appelait toujours Sélina et la plus bleue invariablement Nelly. Blandine était devenue pour un temps, la petite faunesse, la dryade vivante, bondissante, tenant à la terre par le bout de ses pieds agiles, aux arbres par ses bras légers pendus à toutes les branches, au grand ciel bleu par ses yeux éblouis de clarté. En même temps que les pensionnaires des demoiselles Ravaclier, Jimmel abritaient des jeunes gens en pension chez Monsieur le Pasteur Cougnard. Dès le matin, toute cette jeunesse s’installait dans la forêt et ne rentrait au logis que pour les repas. Comme par hasard, les deux pensionnats se rencontraient dans la même clairière, ou sous les mêmes ombrages. Après les premiers saluts échangés, Blandine s’entendait dire: « Nous allons allumer nos cigarettes, mais comme fumer est une chose défendue, tu vas aller t'asseoir au bord de la route et courir nous prévenir si tu vois s’approcher ces demoiselles. » Blandine docilement allait faire le gué pour ses grandes camarades sans se demander si sa présence parmi eux ne gênait pas d'autres jeux moins innocents peut-être, que celui de fumer des cigarettes. Assise sur l'herbe et retombée à la solitude qui semblait être son destin, Blandine suivait longuement l'imperceptible glissement des nuages très hauts dans le ciel bleu, le jeu changeant des lumières et des ombres, et se trouvait plus heureuse qu'avec les camarades de

rencontre, qui étaient de grandes jeunes filles de 15 à 16 ans, auxquelles ne l'attachait aucune amitié. Il y en avait une surtout qui lui inspirait une insurmontable aversion. C'était une Russe, dont Blandine oublia vite le nom. Elle était brune, grande et taciturne, elle ne faisait d'ordinaire aucune attention à Blandine, mais sitôt qu'elle se trouvait seule avec la petite, elle l'attirait de force auprès d'elle et se mettait à l'embrasser goulûment, avec ses lèvres épaisses, humides, dont le contact donnait à l'enfant un petit frisson de répulsion. Puis la jeune fille respirait avidement de ses narines frémissantes le visage de l'enfant, son haleine fraîche, l'odeur pure qui s'exhalait de la robe entr'ouverte sur son petit corps net et propre. Trop courtoise pour dénouer de force ces bras enveloppants, Blandine rougissait et trépignait d'impatience, avant de pouvoir s'arracher comme d'un danger à ces caresses imposées. L'enfant qui n'avait eu d'autres grandes amies que Pauline, repoussait de toute son âme l'approche de cette malheureuse fille en proie à une inconsciente et douloureuse animalité.

Chapitre 20

Pauline[69]

Pauline était le modèle parfait de la jaune fille idéale, telle qu'on 1a voit dans certains romans anglais. Elle avait la vivacité d'esprit d'un étudiant intelligent, unie à une douceur inaltérable dans les gestes et dans la voix, une voix dont on sentait qu'elle ne pourrait jamais s'élever dans une gaieté trop bruyante, dans une contestation trop vive ou dans un accès de colère. La sérénité était la marque distinctive de cette jeune fille qui mêlait dans son cœur une déférence profonde envers ses parents, à une tendresse maternelle et charmante envers ses sœurs cadettes et Blandine. Elle avait des joues rondes et fraîches, des yeux glauques ombrés de cils et de sourcils épais et noirs, une bouche un peu charnue aux dents éclatantes, un sourire perpétuel et enjoué. Mais ce qui remplissait surtout Blandine d'admiration, c'étaient les cheveux de Pauline. Ils avaient la couleur d'une châtaigne dorée au soleil, et fermaient autour du visage une mousse légère qui semblait toujours traversée de lumière. Pauline portait autour de la tête une natte large et épaisse formant couronne. Sur son dos descendaient deux autres nattes d'une égale épaisseur, et larges comme la main qui avaient du haut eu bas la même richesse, la même lourde et royale beauté Cette parure naturelle rehaussait d'une magnificence de légende l'extrême distinction de toute la personne de Pauline et s'alliait d'une façon étrange avec la jeunesse de son visage et la simplicité de son maintien. Il y avait en Pauline de quoi gagner à tout jamais l'âme passionnée de Blandine. Lorsqu'elles se revirent

[69] Au crayon : « À supprimer ».

plus tard, au cours des séjours que fit Blandine en Hongrie, dans les châteaux de ses amies d'enfance, mariées toutes deux, leur amitié n'avaient rien perdu de son charme d'autrefois. Blandine assistait parfois aux conférences entre Pauline et son major d'homme ou sa femme de charge, quoiqu'elle ne comprît pas un mot de hongrois, pour le simple plaisir d'entendre la voix de son amie, douce, égale et chuchotant presque comme une confidence, même lorsqu'elle avait à donner des ordres compliqués. Pauline, comme la plupart des Hongroises de 1'aristocratie, parlait et écrivait également bien le français, l'anglais, et l'allemand. Elle avait emprunté à Michonette le goût des lectures sérieuses, et s'était organisé dans son château de Zsambok, qu'elle ne quitta plus depuis son mariage, une vie parfaitement conforme à celle que mènent les gentilshommes anglais habitant la campagne, avec la différence que Pauline, malgré ses huit chambres d'amis, presque toujours occupées, réservait une grande partie de son temps aux occupations intellectuelles dont le goût lui avait été inspiré à Genève par son amitié pour Michonette. Pauline, par son charme inconscient avait fait naître en Blandine un éloignement tenace pour les amitiés de rencontre, et avait créé autour de l'enfant comme un cercle magique qui l'empêchât de jamais se sentir à l'aise avec des êtres dont l'âme ne fût pas comme celle de sa grande amie, d'une qualité exceptionnelle. Les premiers enthousiasmes laissent une trace ineffaçable sur l'âme des enfants. On a constaté que les femmes au cours de leurs aventures amoureuses, recherchent dans chaque être élu, une ressemblance foncière, quoique souvent invisible, avec l'objet de leur premier amour. Blandine de même au long de sa vie, chercha toujours dans les compagnes qu'elle se choisit, quelques traits de la nature exquise de Pauline.

Chapitre 21

Adieux

Le moment arriva enfin où la maman de Blandine revint d'Italie. C'était par une journée de septembre chaude et fleurie. Blandine courait dans le jardin toujours seule, car Natacha et Sonia, plus âgées qu'elle, allaient en classe dès le matin. Blandine avait pour seule compagne une petite tortue très sage et docile qui venait à son appel manger dans sa main des feuilles de salade. Tout à coup, au bout du sentier, déboucha la mince silhouette vêtue de noir, et Blandine avec de grands cris, se précipita dans les bras de sa mère. Après les baisers échangés et l'effusion bruyante de l'enfant, les premiers mots de la mère furent :

« Ah! Ma pauvre petite fille, comme tu es devenue laide. »

Blandine en effet avait le visage couvert de tâches de rousseur dues aux longues heures passées au soleil, les cheveux en désordre et les deux petites perles de ses dents de devant étaient remplacées par deux dents nouvelles beaucoup trop grandes pour son mince visage. Maman avait retrouvé une sauvagesse, une faunesse au lieu du petit bibelot pâle et fluet qu'elle avait quitté. Ce fut une joie de retrouver à la fois sa maman et la vie connue de la pension Richardet, ainsi que Pauline et ses sœurs. Maman avait rapporté à Blandine un bracelet et un collier fait de minuscules marguerites en filigrane d'argent au cœur d'or. C'était la première fois que l'enfant possédait un bijou. Elle l'inaugura un jour mémorable, à l'occasion de ses plaisantes fiançailles avec le vieux général russe, son voisin de table, âgé de 70 ans, gros, court, chauve, le visage brillant de gaieté et de bienveillance. Le Général Wolf menait de grandes querelles avec la maman de Blandine à cause de la vie trop cloîtrée et trop régulière, que celle-ci faisait mener à l'enfant. Pour avoir le droit de la promener tous les jours et de renverser quelque peu son programme de vie, il demanda et obtint de célébrer ses fiançailles avec l'enfant, qui serait obligée de ce fait de le suivre partout. Il offrit donc un déjeuner de gala où chaque invité avait un bouquet de marguerites devant son couvert, une marguerite à la boutonnière ou au corsage, on but du champagne, on prononça des toasts, et depuis ce jour ce fut fini du rigide horaire où se lisait la mention: « De 9 à 11. » Blandine trottinait maintenant aux côtés du général dans les jardins et les rues de Genève. C'était d'interminables stations chez le confiseur Roby, chez la bonne grosse Madame Desrogis. Le Général se laissait tyranniser, obéissait comme un caniche et prenait au sérieux son rôle de papa. Blandine, de son côté, trouvait tout naturel de traîner derrière elle son vieux général; beaucoup plus amusant qu'une poupée ou que les petites amies de son âge.

Mais ce beau temps ne devait pas durer. Blandine et sa mère, inconscientes, ne sentaient pas s'approcher la catastrophe qui devait peser sur toute leur vie. L'enfant ne se souvenait pas d'avoir vu sa mère s'attrister en recevant certaines lettres de Roumanie, ni d'avoir entendu parler d'un départ prochain, mais elle se retrouva tout à coup par un crépuscule pluvieux d'automne pelotonnée auprès de sa mère, dans un wagon qui les emportait vers le pays oublié. Maman l'entourait d'un bras et pour l'endormir murmurait à son oreille, la chanson bien connue :

« Julia gentil
Dal bel color, etc... »

On rentrait au pays où Blandine allait enfin connaître Sélina et Nelly déjà tant aimées. De la semaine passée à Vienne, elle garda le souvenir de longues promenades avec Irma, car le Prince O. avait lui aussi quitté Genève.

La maman de Blandine pendant ce temps causait longuement avec la Princesse O. et l'enfant la surprit plus d'une fois en pleurs ou s'essuyant les yeux. La séparation d'avec les O. fut douloureuse. On se quittait pourtant avec la certitude que la distance ne pouvait rien sur une amitié aussi profondément ancrée dans les cœurs et avec la prouesse de se revoir bientôt.

Chapitre 22

À Jassy

Blandine, arrivée à Jassy, où elle ne devait s'arrêter qu'une semaine, se trouva subitement transportée dans un monde nouveau. Ne comprenant pas un mot à 1a langue que l'on parlait (autour d'elle)[70], elle se sentit pour la première fois isolée et étrangère. Serrée dans les bras de sa vieille Dadaia, qui, à genoux près d'elle, ne cessait de l'embrasser, Blandine ne savait que se tourner vers sa mère en répétant sans cesse : « qu'est-ce qu'elle dit ? » Dadaia alors indignée contre ce „techteldit", barrière infranchissable entre elle et la fillette s'écriait : « Qui m'aurait jamais dit que l'enfant nourrie de mon lait ne comprendrait plus mes paroles ? »

Puis ce furent des visites chez les vieilles tantes qui causaient inlassablement avec maman, pendant qu'on donnait à l'enfant un livre à feuilleter. Le sujet de ces conversations eût sans doute éveillé l'attention de la petite, si elle avait pu se rendre compte de 1'influence décisive qu'il aurait sur sa vie. La maman de Blandine venait de perdre toute sa fortune d'une façon assez tragique. Avant de quitter la Roumanie, elle avait remis à un de ses frères une procuration générale pour gérer ses biens. Elle avait toute confiance en cet oncle Georges, dont Blandine entendit plus tard parler si souvent, mais qu'elle ne se souvenait pas d'avoir vu. Il était ingénieur, occupait le poste de secrétaire général au Ministère des Travaux Publics, et passait pour un homme supérieurement intelligent et capable. Son malheur et celui de Blandine vint d'une certaine blouse en soie rose, portée par une jeune fille aux cheveux blonds assise à sa fenêtre, un jour que l'oncle Georges passait par une rue de Jessy. La blouse rose attira son regard, ce fut le coup de foudre. La jeune fille jolie et bien née s'appelait Clara T. Le mariage fut bâclé en quelques semaines, pendant que la maman de Blandine menait à Paris et à Genève sa vie studieuse. Blandine ne sut jamais exactement comment les choses s'étaient

[70] Parenthèses dans le texte.

passées, et ne posa pas de questions. La blonde en blouse rose, grâce à des complots habilement menés, fit passer entre ses mains toute la fortune dont son mari avait la gérance. Le bruit courut même, que pour lui soutirer les signatures nécessaires, elle lui administrait des narcotiques et profitait de son demi-engourdissement pour lui faire prendre des engagements auxquels il se fût refusé dans ses moments de pleine conscience. Le fait est que l'oncle Georges perdit peu à peu la raison et qu'il finit ses jours dans une maison de santé, quelques mois après le retour de Blandine et de sa mère en Roumanie. L'enfant, à qui l'on ne racontait rien de la catastrophe, car elle n'avait que 9 ans, vit plus d'une fois sa mère pleurer la mort de l'oncle Georges, mais ne l'entendit jamais se plaindre du désastre qui les avaient ruinées toutes deux.

Seconde partie

Chapitre 1[71]

Bucarest

Ce fut par une pluvieuse matinée de novembre que le train de Jassy qui emportait Blandine et sa mère, entra en gare de Bucarest. L'enfant se trouva tout à coup serrée dans les bras de l'oncle Aléco dont sa mère lui avait tant parlé, celui qui gagna son cœur d'emblée et qui allait lui tenir lieu de père pendant toute sa vie. C'était un homme encore jeune, aux yeux d'un bleu profond et rare et d'une incomparable douceur. Il avait des cheveux châtains qui bouclaient autour de son front et de ses tempes. Son teint frais et rosé, un teint de jolie femme qu'il tenait de sa mère et qu'il légua à ses filles était le trait distinctif de sa famille, dans ce pays où les visages ont plutôt des tons de bistre et d'ambre. Son profil avait la netteté d'un beau buste antique, ses lèvres pleines et fraîches avaient un sourire lent qui accompagnait la douceur du regard. Le front large donnait au visage une expression de gravité réfléchie. Tel était l'être qui devait avoir une si grande influence sur la vie de Blandine, quoiqu'elle ne s'en rendît pas compte dans leur première rencontre et qu'elle ne vît en lui qu'un nouveau père fait pour être aimé à la place de celui qu'elle n'avait jamais connu. Tous les instants de cette matinée restèrent à jamais gravés dans le souvenir de Blandine, avec leurs couleurs, leurs contours, leurs moindres sensations, comme une journée unique qui marquait l'entrée dans une vie nouvelle.

Il tombait une pluie fine. Blandine, serrée contre sa mère dans le fiacre qui la conduisait de la gare du Nord à la rue Izvor, considérait d'un œil étonné la tristesse mesquine des rues qu'elle traversait. La première impression que lui fit Bucarest fut celle d'une inconcevable laideur. La rue Grivitza de ce temps-là ne montrait que de petites maisons mal alignées qui semblaient minables et piteuses aux yeux de l'enfant habituée aux bâtisses à cinq ou six étages de Genève et de Paris. Les trottoirs irréguliers, les cahots du fiacre sur les pavés pointus et inégaux, les flaques de boue, les marres d'eau formaient un ensemble qui serrait le cœur. L'arrivée dans une ville inconnue a pour certaines natures quelque chose de poignant, même dans les circonstances les plus propres à inspirer de la joie. Faire son entrée dans Bucarest par une pluie de novembre, il y avait de quoi déprimer une âme plus vigoureuse que

[71] Dans le texte original : « Chapitre 23 », renuméroté par l'éditeur en Chapitre 1.

celle de Blandine qui, pour ne pas pleurer, se cramponnait à l'idée qu'elle allait voir enfin Sélina et Nelly, car elle donnait d'instinct à ses cousines les noms de celles de Leila.

Arrivée devant la maison, Blandine suivit des yeux avec inquiétude le transport de la caisse de livres que constituait son bagage personnel et une fois tranquille sur ce point, se jeta dans les bras de tante Lucrèce qui attendait en haut du perron vêtue d'une robe de chambre rouge et tenant à la main le peigne qu'elle venait de passer à travers ses longs cheveux bruns. Il était à peine 9 heures du matin et l'impatience l'avait jetée au-devant de sa sœur, avant que sa toilette ne fût terminée. Ce fut sous cet aspect vivement coloré que Blandine aperçut tout d'abord celle qui allait devenir sa seconde mère. Elle mêla bientôt si intimement dans son amour ses deux mères qu'elle n'arrivait presque plus à les distinguer l'une de l'autre.

Blandine ne se rendit compte que petit à petit de la différence foncière qu'il y eut dès l'abord entre ses sentiments à l'égard de sa nouvelle famille et ceux qu'elle-même lui inspirait. Pour Blandine, retrouver les siens c'était satisfaire un désir longtemps ressenti, réaliser le rêve ardent d'avoir de petites cousines qui seraient comme des sœurs, c'était l'entrée dans un paradis longuement entrevu. Pour Sélina et Nelly, par contre, accueillir Blandine, c'était tout simplement contenter une vague curiosité, c'était recevoir avec une indifférence polie une petite inconnue dont l'arrivée ne comblait aucun vide dans une maison animée par la gaieté de cinq enfants dont elles étaient les aînées. La maman de Blandine, au contraire, passionnément aimées par sa sœur, avait été l'objet de longs récits, de fréquentes conversations. Le désastre financier qui venait de la frapper avait encore attendri l'affection déjà profonde que lui portaient sa sœur, son beau-frère et l'aînée des fillettes qui avait l'âge de tout comprendre et de tout apprécier. C'est ainsi que dès le premier jour les sympathies se dessinèrent et se marquèrent telles qu'elles allaient demeurer longtemps sans aucune altération. Sélina, qui avait quatorze ans, se prit d'une vive affection pour cette tante si jeune, si triste, si charmante sous son deuil, et la maman de Blandine sentit d'abord que Sélina serait pour elle une amie et presqu'une confidente. Nelly, d'un an plus jeune que Sélina, avait en elle quelque chose d'enfantin, de réservé et de mutin tout à la fois, ce qui la rapprochait de Blandine comme d'une égale, malgré la différence d'âge qui, à cette époque de la vie élève souvent des barrières. Entre Blandine et Nelly il n'y en eut pas. Ce fut tout de suite de l'amour, l'amour réciproque avec son entière confiance, sa tendresse, ses grands élans passionnés, ses tristesses communes, ses projets partagés et ses admirations enthousiastes qui font la vie du cœur si douce entre deux amies. Blandine aima Nelly dès le premier regard échangé et lui donna son âme à tout jamais, comme le fit David pour Jonathan. Plus tard, en

feuilletant son passé, Blandine, dont le cœur connut tant de délices et tant d'orages, pouvait répéter à Nelly les vers de Musset :

« De tous les amours de mon âme
Vous, le plus tendre et le premier. »

Chapitre 2

Premières influences

Sélina et Nelly ne ressemblaient nullement aux petites cousines retrouvées par Leila dans la Maison Paternelle. Les vraies Sélina et Nelly étaient de petites anglaises puritaines, occupées de problèmes moraux et donnant fort peu de place au côté intellectuel et artistique de la ville. Leur double roumain était d'un type différent. Sélina qui tenait de son père ses doux yeux de violette, son joli nez droit et son teint de pivoine rose, prenait déjà de petits airs maternels dus à sa dignité d'aînée qui empêchait que l'on se sentît avec elle sur un pied de camaraderie. Nelly, coiffée d'une étonnante toison bouclée et frisée, était toute menue et frêle, avec un visage de poupée : grands yeux bleus étonnés, nez minuscule, petite bouche pourpre, joues rondes et roses. Elle fut à la fois l'égale et le mentor de Blandine. Sélina passait tout son temps au salon, où les grandes personnes causaient longuement de la situation faite à Blandine et à sa mère par leur changement de fortune. Elle s'occupait de l'école que voulait malgré tout fonder la maman de Blandine. On courait les agences pour trouver une maison et Blandine se serait sentie bien isolée si elle n'avait eu auprès d'elle Nelly, dont elle partageait la vie dans la chambre des enfants, oubliées toutes deux par leurs parents.

C'est alors que Blandine connut pour la première fois la douleur d'être désapprouvée par un être tendrement aimé. Lorsqu'elle disait franchement à Nelly :

« Je déteste Bucarest, je le trouve affreux et sale », son amie la grondait doucement :

« C'est très vilain de ne pas aimer son pays, la Roumanie est ton pays, il faut que tu l'aime. »

Blandine, contrite, ne trouvait rien à répondre. Elle ne pouvait prévoir alors de quel élan passionné son âme s'attacherait plus tard aux beautés de la terre roumaine, à ses plaines dorées et roses, à ses couchants d'une divine sérénité, à son Danube prodigieux de majestueuse grandeur, à ses immenses plages d'argent fin, les plus belles au monde. Bucarest

ne résumait pas la beauté de la terre roumaine et ne la faisait pas pressentir. Un autre jour, elle osait ajouter :

« Elles sont laides et petites les maisons d'ici, j'aime les maisons à quatre ou cinq étages où cent fenêtres le soir brillent toutes à la fois. »

Et Nelly de répondre sagement :

« Quand tu seras grande, tu connaîtras l'histoire de ton pays et tu sauras pourquoi il n'est pas aussi riche que les autres. »

Pour Blandine tout ce que Nelly disait était sacré. Elle apprenait ainsi doucement l'existence d'une beauté cachée supérieure à celle qui est visible, et comprenait vaguement que notre amour doit être d'autant plus fervent qu'il devine en son objet plus de souffrances passées. Pour Blandine tout ce que Nelly disait était sacré. Elle apprenait ainsi doucement l'existence d'une beauté cachée, supérieure à celle qui est visible, et comprenait vaguement que notre amour doit être d'autant plus fervent qu'il devine en son objet plus de souffrances passées. Blandine connut en même temps la désapprobation de celui qu'elle appelait comme ses cousines « Tătuca ». Tătuca la laissait sauter sur ses genoux comme Leila avec Mr. Howard. Il ne lui inspirait pas la vénération un peu timide qui empêchait ses propres enfants de le traiter avec une tendre familiarité. Il acceptait que Blandine trouvât en lui son père si longtemps désiré, mais lui faisait comprendre que c'était une honte, presque un péché pour une Roumaine de ne pas savoir le roumain et surtout de grasseyer.

Il n'admettait pas que l'on déforme par un accent étranger notre langue si belle qui pour la sonorité, le ton grave, la clarté des riches voyelles, ne peut être égalée que par le latin. Blandine, qui voulait être aimée et approuvée, faisait très régulièrement tous les matins ses exercices de prononciation. Il y avait une liste de dix mots très difficile tels que « pourpre, ronron, etc. » qu'il fallait réciter pendant cinq minutes, tous les matins, pour apprendre à bien rouler le « r. » Blandine ne comprenait pas encore le pieux respect – si souvent négligé chez nous – que chaque être conscient doit à sa propre langue. Elle s'évertuait pourtant à bien parler pour plaire à « Tătuca » tout simplement et était fière de pouvoir lui réciter une poésie que lui-même lui avait enseignée et dont elle ne comprenait pas grand-chose surtout ces deux vers :

„Curge sânge roșior / Ca puzderia din fuior." [72]

[72] « Le sang rougeâtre coule à flots / Comme les fils de la quenouille. ».

Blandine était trop enfant pour avoir compris que le patriotisme dans toutes ses nuances et sous toutes ses formes était le culte auquel l'oncle Aléco avait voué sa vie. Nationaliste passionné, personnalité de premier rang dans le parti libéral de son temps, fondateur de nombreuses œuvres pour la protection des Roumains d'outremonts, il ne pouvait inculquer à une enfant de neuf ans son idéal politique. Mais il fut le premier qui lui apprit à respecter une langue qu'elle devait plus tard servir de son mieux par son amour et son travail. Quant à l'exclusivisme foncier sur lequel est basé le patriotisme, Blandine n'était pas d'âge à le comprendre. Ayant joué toute son enfance avec de petites amies suisses, françaises, américaines, anglaises, hongroises et russes, elle mit du temps à apprendre que si c'était un devoir indiscutable d'aimer son pays, le devoir moins évident de ne pas aimer les autres paraissait à la plupart des gens tout aussi pressant. Elle avait entendu sa mère causer tout aussi amicalement avec une vieille grosse dame française, la comtesse de S., qu'avec un Prussien courtois de belle prestance, le baron de S. L'humanité lui semblait composée de personnages également bienveillants et charmants de tout pays et de toute langue. À Genève, terrain neutre, on eût dit que personne ne songeait à son pays comme état distinct de celui des autres. Genève était le point d'un vaste navire sur lequel vaguaient en bonne entente au milieu de la mer des gens ayant oublié qu'il y eût des frontières. Ce fut pour Blandine une rude déception de comprendre à Bucarest que chacun avait son propre pays, seul digne d'être aimé avec une tendresse méfiante et inquiète, parce qu'il est entouré de tous côtés par des ennemis dangereux et rapaces. Sous l'influence de Nelly et de « Tătuca », l'âme de Blandine se façonnait peu à peu selon le modèle approuvé par eux et comprenait qu'en certaines circonstances il faut saisir à pleines mains la réalité et cesser d'être un lutin qui flotte au clair de lune de ses rêves.

Chapitre 3

L'école

L'hiver neigeux et froid s'enfuit comme un songe. La prochaine estampe qui se dessine sous les yeux de Blandine lui montre la grande maison qu'elle devait habiter désormais. Toute une vie s'y passa, celle qui compte le plus ; celle qui pèse sur les autres années par l'écho de toutes ces voix, l'empreinte de toutes ses souffrances, de l'énergie accumulée dans tous ses efforts. La première impression perçue par Blandine, installée dans sa nouvelle demeure, fut celle d'une désolante laideur. La maison était pourtant fort belle et située à la mode de l'ancien temps, entre cour et jardin. Dessinée sur le modèle des logis d'autrefois, elle avait un large perron bas qui conduisait à deux vastes salons en enfilade,

dont le dernier ouvrait sur cinq grandes fenêtres donnant sur le jardin où l'on descendait par un second perron. À droite et à gauche se trouvaient de chaque côté trois vastes pièces, hautes et claires, telles qu'on n'en bâtit plus aujourd'hui. Le grand jardin clos de murs et de palissades s'étendait jusqu'à une autre rue, celle où s'élève aujourd'hui la maison qui appartient à Take Ionesco. Ce qui aux yeux de Blandine imprégnait de laideur et de tristesse cette nouvelle demeure fut la solitude dans laquelle elle y vécut jusqu'aux premiers jours de septembre où, l'école étant ouverte, elle devint vivante et bourdonnante comme une ruche. La maman de Blandine, toute entière occupée à installer son école, n'avait fait tout l'été aucune attention à la fillette. C'est avec Sélina qu'elle se penchait sur les catalogues de Hachette, avec Sélina qu'elle courait les magasins pour meubler selon ses idées l'école à laquelle elle allait vouer sa vie et dont Blandine n'était pour ainsi dire qu'une annexe. Oh, les longues journées torrides dans ce jardin sans fleurs, où Blandine n'avait d'autres distractions que de lire un compact volume de « Figuier » et d'étudier, une loupe à la main, les bataillons de fourmis en marche. Oh, le coin écarté où l'eau d'une gouttière coulait dans une baignoire désaffectée, dont Blandine à genoux sur un tas de cailloux qu'elle choisissait pointus, se forçait de boire l'eau rebutante pour ajouter une douleur physique à sa douleur morale et goûter la joie amère du martyre. Finis les beaux couchants d'opale sur l'immensité bleue du lac, finies les promenades en bateau le long des rives du Léman, finie surtout la vie de cœur à cœur avec sa maman d'autrefois. Tout semblait maintenant terne, sordide et sans joie.

« Maman, disait Blandine, pourquoi n'avons-nous plus comme autrefois une belle voiture à nous pour nous promener ? »

Et la maman, fidèle à son système de cacher à l'enfant les réalités douloureuses, répondait :

« Le docteur a dit que, pour bien te porter, il faut beaucoup marcher, alors tu n'as plus besoin de voiture. » ou bien :

« Maman, pourquoi n'ai-je plus de beaux souliers en peau mordorée, si fine que je voyais à travers remuer mes orteils ? Je déteste ces gros souliers noirs en cuir épais. »

Et la maman de dire :

« Les rues de Bucarest sont moins bien pavées que celle de Genève, il faut ici d'autres chaussures. »

Chapitre 4

Au dortoir

Blandine ne s'habitua jamais à l'aspect rigide d'une classe. C'est peut-être un apprentissage qu'il faut commencer tout enfant s'il n'est pas possible d'en être totalement exempté. Les classes aux murs badigeonnés de gris, les sévères tableaux noirs et les pupitres bruns composaient aux yeux de l'enfant un ensemble d'une écrasante tristesse, d'une rebutante laideur. Les repas dans les longs réfectoires lui causaient une horreur insurmontable. Autant son être profond acceptait facilement la souffrance morale, autant son sens de la beauté, du luxe, de la volupté artistique s'adaptait difficilement à une vie réduite au stricte nécessaire comme celle des casernes et des prisons. Carouge avec son parc immense, sa chapelle scintillante d'ornements et de vitraux demeurait au cœur de l'enfant comme un paradis perdu. C'est au désir si longtemps refoulé d'une ambiance qui fut une caresse pour les yeux, qu'elle dut plus tard le goût et l'art raffiné de créer autour d'elle un décor chatoyant et noble.

Au bout de la longue journée d'études souvent écrasantes, l'heure délicieuse était celle du coucher. Le dortoir rappelait celui de Carouge, avec ses petits lits blancs et sa case entourée de rideaux comme celle des bonnes sœurs d'autrefois. Maintenant c'était maman qui occupait le lit défendu par les clairs rideaux. Devant le poêle en maçonnerie avec ses colonne à l'ancienne mode, les fillettes se réunissaient le soir jusqu'au moment où arrivait la grosse bonne portant sur un plateau des tasses fumantes d'où s'exhalait l'odeur vanillée de maïs bouilli. C'était une tisane que l'on devait boire pour ne pas tousser. Une fois bien au chaud dans son lit, Blandine regardait entre ses cils à demi fermés les deux veilleuses qui répandaient une douce lumière rosée. La dernière impression ressentie avant de sombrer dans le sommeil, c'était l'odeur répandue par un petit cornet d'écorce de sapin où brûlaient quelques tisons que la vieille bonne, selon l'habitude moldave, promenait par toute la chambre pour répandre dans l'air du dortoir la salubre odeur de résine. Blandine s'endormait toute heureuse de savoir que sa maman viendrait bientôt partager la même chambre. Sa maman qu'elle ne voyait presque plus dans la journée, de même qu'elle ne voyait plus Nelly qui, hélas, faisait partie des « grandes » et préparait son baccalauréat.

Malgré son amitié pour ses petites camarades de classe, Blandine gardait son cœur profondément attaché à Nelly et attendait avec une impatience ardente le dimanche qu'elles passaient ensemble « à la maison » c'est-à-dire chez sa seconde mère. Blandine avait fait dès

l'abord une différence instinctive entre la maison paternelle telle que la comprenait Leila et l'école, cette école haïssable où sa maman lui semblait perdue pour elle, engloutie dans multiples et minutieuses préoccupations.

Penchée sur son passé pour y rechercher les indices de ce qu'elle était devenue plus tard, elle y retrouvait esquissé d'avance le trait qui devait marquer sa destinée, celle d'une vie intérieure dédoublée.

Chapitre 5

Romancière

Blandine avait appris dès l'enfance à ne se mêler qu'à moitié aux jeux et aux compagnes, tout en menant dans le profond de son cœur une existence secrète, plus intense que sa vie extérieure, en tous points pareille à celle des autres. Passionnément attachée à sa mère et à Nelly qu'elle ne voyait que peu, elle ne montrait à personne la douleur causée par la nostalgie constante des êtres qui lui étaient les plus chers. À la voir, on l'eût prise pour une petite fille heureuse car elle était adorée de ses camarades. Dès que sonnait la récréation, elle rassemblait autour d'elle ses petites amies et leur distribuait en un scénario rapide les rôles qu'elles devaient tenir dans la pièce composée et jouée séance tenante. L'histoire roumaine, monde nouveau pour Blandine, lui fournissait de palpitants sujets, parmi lesquels elle choisissait de préférence les plus tragiques. Lorsque sonnait la clochette pour rentrer en classe, le coin du jardin était jonché d'autant de morts que le dernier acte de Hamlet. Le lendemain on recommençait une pièce nouvelle, avec le même entrain et la même hécatombe finale.

Il arrivait aussi parfois que Blandine racontât à ses camarades les romans qu'elle écrivait en cachette, sans que sa mère elle-même n'en sût rien. L'enfant gardait également le secret envers son auditoire et prétendait tirer ses récits de quelque roman anglais.

Selon l'habitude chère aux écolières, les fillettes se tenant enlacées avançaient dans les allées du jardin par groupes de trois ou quatre, tandis qu'un autre groupe aux bras pareillement unis marchait à reculons pour écouter Blandine, le cœur enflammé d'enthousiasme et les yeux souvent débordant de larmes.

Elle connut alors la forme la plus délicieuse du succès : le succès immédiat, brûlant, vibrant, rendu plus précieux du fait que l'enthousiasme qu'elle éveillait ne s'adressait pas à

elle-même, mais à un auteur inconnu. C'est alors que naquit en elle le goût raffiné et délicat de l'anonymat, goût qu'elle garda toute sa vie et dont elle sut tirer plus tard des joies précieuses. Les héros décrits par Blandine s'inspiraient d'ordinaire des hautes leçons morales puisées autrefois dans la vie des martyrs. Oubliés dans leur détail, ces enseignements avaient dû laisser dans l'âme de l'enfant des traces ineffaçables. Il s'agissait toujours d'une jeune fille qui se sacrifiait pour assurer le bonheur ou la vie d'une sœur ou d'une cousine tendrement aimée. Blandine n'avait jamais lu des romans, elle avait à peine douze ans. On pourrait se demander où elle avait pu prendre l'idée d'une jeune fille qui renonçait à son fiancé pour le céder à sa cousine et qui sans jamais avouer son sacrifice mourrait doucement de sa douleur secrète. L'enfant griffonnait en cachette ces pages frémissantes de tendresse et les rangeait ensuite dans un tiroir de bureau de sa mère en qui elle avait une si entière confiance qu'elle lui disait :

« Maman, je te prie de ne pas lire ce cahier. »

Et le plus étrange de l'histoire, c'est que la maman en effet ne touchait pas au cahier. C'est pourquoi Blandine put le retrouver après de longues années et le feuilleter avec un sourire attendri par tant de naïveté et d'ardeur. Elle ressentit alors une étrange sympathie pour la fillette qui avait écrit ces pages et qui lui semblait une petite sœur lointaine morte depuis longtemps.

Chapitre 6

Fernand

Si Blandine n'avait jamais lu de romans, les « grandes » par contre se faisaient un délice de leurs lectures. Blandine était souvent renvoyée lorsque Sélina lisait à haute voix le théâtre de Victor Hugo ou Les Sept Péchés capitaux d'Eugène Sue, tandis que ses compagnes brodaient. L'enfant qui était fort docile n'eût jamais songé à écouter ou à lire en cachette quoi que ce soit. Lorsque Sélina l'envoyait chercher quelques volumes de Musset en ajoutant : « Tu ne le liras pas », Blandine tournait et retournait entre ses mains le beau livre relié en maroquin rouge et l'apportait à sa cousine sans l'avoir ouvert. Elle n'avait à cela aucun mérite, car ce genre de tentation lui était inconnu. Elle entendit un jour « les grandes » discuter avec un brûlant enthousiasme un des livres d'Eugène Sue, dont le héros s'appelait Fernand. Une partie des jeunes filles l'admirait sans réserve, tandis que d'autres lui reprochaient de manquer de caractère. À la prochaine récréation, Blandine toujours séparée de

Nelly par les barrières invisibles mais rigides qui partagent une école en deux mondes différents, les grandes et les petites, s'approcha de Nelly et lui demanda ce que signifiait « manquer de caractère. » Nelly en quelques mots lui montra sous un jour méprisable l'être faible, irrésolu, qui ne sait pas dominer ses travers, qui se laisse entrainer par mille tentations. Blandine, en l'écoutant se jura de n'être jamais pareille à Fernand. Il fallait commencer tout de suite sur elle-même un travail de perfectionnement. En cherchant bien, elle trouva qu'une de ses faiblesses consistait à n'aimer point sauter à bas de son lit dès que sonnait la cloche matinale. Paresser un peu au creux chaud du lit, engourdie par un demi sommeil délicieux, se lever au dernier moment, tout juste pour ne pas être en retard. C'était là son péché mignon. Elle alla donc prier une petite camarade de venir chaque matin lui souffler à l'oreille le mot Fernand sitôt que la clochette sonnerait. Et comme la petite n'y comprenait rien, Blandine lui dit qu'elle n'avait pas besoin de comprendre et que tout ce qu'on lui demandait c'était d'être fidèle à l'engagement pris. Le remède à sa paresse matinale avait été choisi avec un instinct sûr et profond. L'enfant qui n'avait connu que la punition purement intérieure de porter une robe brune répondait à l'éperon moral aussi instinctivement qu'un cheval de race au moindre mouvement de son maître.

Quelle tristesse eût écrasé son cœur comme si elle avait pu prévoir qu'elle rougirait un jour en mesurant le gouffre creusé entre elle et la Blandine d'autrefois par une longue suite de faiblesses et d'égarements.

Chapitre 7

La méthode de Franklin

Le grand tourment secret qui donnait à la vie de Blandine sa couleur spéciale était le besoin profond de la perfection morale. Elle vivait dans un monde d'où les préoccupations de ce genre étaient absentes et où les punitions et les récompenses n'avaient pour objet que des faits purement extérieurs, tels que savoir sa leçon, ranger son pupitre, raccommoder ses affaires, etc. Blandine pourtant usait ses forces dans la recherche d'une perfection d'une autre essence, ce qui lui avait valu le surnom de Bourdaloue, donné par une petite camarade plus perspicace que les autres. Ayant découvert en elle-même un grand nombre de défauts, Blandine s'ingéniait à s'en corriger. Elle livrait un combat assidu aux petits accès de colère auxquels elle était sujette. Pour se guérir d'une faute si grave, elle avait inventé de porter suspendu à son cou une petite croix d'argent cachée sous son tablier d'écolière. Dès qu'elle était tentée de s'emporter, elle saisissait par-dessus son tablier la petite croix cachée et la

serrait jusqu'à ce que l'accès fût passé. Pauvre Blandine ! Elle n'eût su dire si ce moyen lui avait réussi, mais elle se rendait bien compte que toute sa vie eût été changée jusqu'en ses plus lointaines ramifications si la petite croix invisible aux autres n'avait jamais quitté sa poitrine.

Grâce à une minutieuse introspection, que nul ne devinait, elle avait signalé en elle un grand nombre d'ennemis à vaincre et employait pour le bon combat un système recommandé par Franklin dans sa biographie. Le philosophe conseillait à ses adeptes d'inscrire en colonne sur une feuille de papier tous les jours de la semaine. Il fallait ensuite diviser la feuille par des lignes verticales en autant de sections qu'on avait des défauts à surmonter. Chaque colonne portait en tête le nom du défaut dont on voulait se corriger : paresse, médisance, colère, gourmandise, égoïsme. Tous les soirs, l'enfant instruite par Franklin marquait d'une croix les fautes commises contre la perfection à laquelle elle aspirait et d'une autre marque les petites victoires qu'elle remportait sur elle-même. Blandine plus tard ne se souvenait pas des résultats obtenus par ce système, ni de l'avoir employé longtemps. Ce qui l'attachait surtout à cette lointaine image d'elle-même c'était l'intérêt que lui inspirait une personne douée sans que personne ne le devinât jamais d'une vie intérieure si intense et si peu enfantine. Nelly elle-même ne se doutait pas des préoccupations profondes de sa cousine. Blandine ne pouvait plus vivre cœur à cœur avec sa mère se repliait sur sa propre âme et se dévorait elle-même avec une ardeur aussi fervente que celle des anachorètes dans les Thébaïdes d'autrefois.

Chapitre 8

Fabiola

En marge des programmes officiels, la maman de Blandine continuait pour elle seule de suivre autant qu'elle le pouvait les systèmes chers à Stuart Mill. Elle n'admettait pas que sa fille apprît des langues étrangères à coups de grammaire et de dictées. Il faut, disait-elle, qu'un enfant puisse s'exprimer dans la langue de Goethe et de Byron aussi naturellement que le fait un petit allemand ou anglais de cinq ans, avant l'âge d'aller en classe. Blandine parlait l'anglais avec la bonne, Miss Mary, et l'allemand avec Frau Karl, bien avant d'avoir ouvert un livre d'anglais ou d'allemand. Le jour vient où sa maman lui fit cadeau d'un gros paquet de livres anglais que l'enfant dévora en s'attachant surtout aux contes tirés de Shakespeare par Charles Lamb. Quant à l'allemand, elle y mordit moins vite et se fut alors que sa maman, toujours ingénieuse, employa le plus habile des systèmes. Elle offrit à l'enfant un volume de *Mille et une nuits* mais lorsque Blandine fut au beau milieu d'Ali Baba, le volume disparut, et

comme l'enfant s'en plaignait à sa mère, celle-ci lui répondit négligemment : « J'ai là les *Mille et une nuits* en allemand, si tu tiens tant que cela, à savoir la fin de ton histoire. » Blandine, tentée par la curiosité, finit Ali Baba dans la version allemande, après quoi tout le volume y passa et le tour ainsi joué l'enfant entra peu à peu dans le jardin inconnu de la littérature allemande.

La bibliothèque rose épuisée, il restait en ce temps-là peu de livres français destinés à la jeunesse, mais c'est parmi eux que Blandine fit la rencontre d'un livre qui devait marquer son âme d'un signe aussi ineffaçable que l'avait fait autre fois *Leila*. Elle reçut pour ses étrennes un beau volume illustré, *Fabiola* ou *Les catacombes* par le cardinal Wiseman. Ce fut pour l'enfant un éblouissement. Le grain semé en son âme à Carouge germa tout d'un coup en une moisson d'une puissance et d'une richesse incroyables. Blandine ne lut pas ce livre, elle le vécut, elle s'y engloutit, elle s'en imprégna jusqu'à l'hallucination. Elle ne l'avoua à personne car c'est peut-être le destin de certaines âmes de se dévorer elles-mêmes dans une ardeur incommunicable. Pendant de longs mois, Blandine prit l'habitude, sitôt qu'elle se trouvait seule, ne fut-ce que pour traverser une chambre en courant, de s'arrêter un instant les mains croisées sur la poitrine et les yeux levés au ciel dans une courte extase délicieuse, inavouable. Elle s'identifiait avec le jeune Saint Pancrace, martyr livré aux bêtes dans le Colysée et dont la mort était racontée dans *Fabiola* avec les détails les plus poignants. L'identification était si parfaite que Blandine voyait chaque fois sur le parquet à sa droite une grande marre de sang. L'extase durait quelques secondes, puis l'enfant reprenait sa course et sa place dans les jeux de ses compagnes aussi vive et enjouée que les autres. Mais cet instant rapide qui mêlait la petite Blandine de Carouge aux mains déchirées à la Blandine livrées aux panthères lui était aussi nécessaire que l'air ambiant et formait le fond même de son âme secrète toujours dédoublée, irrémédiablement dédoublée.

Blandine, plus tard, pensant au mystère de sa vie, se demandait souvent si tout enfant ne cachait pas lui aussi d'étranges mondes inavoués. Elle ne pouvait s'empêcher de sentir en voyant ses petits êtres si proches et si lointains une sorte de respect inquiet et comme une timidité devant ce qu'il y avait peut-être en eux de divin.

Chapitre 9

Cyanure de potassium

Blandine n'était pas heureuse. Espiègle et rieuse, se jetant à cœur perdu dans certaines études qui l'attiraient, elle connaissait pourtant l'aride mélancolie de ceux que la vie sépare des êtres les plus aimés. Sa maman n'était plus pour elle comme autrefois la compagne de tous les instants. Harassée par des soucis et des travaux continuels qui dépassaient parfois ses forces, elle avait perdu la sérénité indulgente qui avait fait le bonheur de Blandine dans leur continuel tête-à-tête à Genève. Elle était devenue un certain temps silencieuse, préoccupée, parfois sévère et même injuste. Sacrifiant tous ses instants et toute son énergie pour édifier autour de Blandine l'avenir qu'elle avait rêvé, elle croyait peut-être faire ainsi tout son devoir envers l'enfant. Elle ne se rendait pas compte que celle-ci ne comprenait rien au plan compliqué de cette nouvelle existence, ne sentait qu'une seule chose : la séparation d'avec sa mère. À l'amour désormais tourmenté qui unissait Blandine à sa mère se mêlait le chagrin tout aussi vivace de vivre loin de Nelly. Elle ne l'apercevait qu'en passant, sauf les dimanches fiévreusement attendus, où elle pouvait à loisir se repaître d'une joie débordante, lorsque Nelly à la maison était toute entière à elle. En outre, entrait en ligne de compte la fatigue d'un programme d'études si complexes qu'il frapperait d'horreur un enfant d'aujourd'hui.

Ce n'était certes pas une sinécure que d'être la fille d'une mère telle que celle de Blandine. L'enfant était entrée d'emblée dans la première classe de lycée. Elle apprenait à la fois le roumain et le français, le latin et le grec, l'allemand, l'anglais et l'italien. Il y avait aussi les leçons de piano, de chant, de danse, de gymnastique, d'ouvrage manuel et de dessin, sans compter bien entendu l'histoire, la géographie, les mathématiques et les sciences naturelles. Blandine n'avait de libre qu'une demi-heure après le repas de midi. Elle était en même temps déchirée par la passion de la lecture, passion impossible à assouvir. Ces interminables jours d'études semblaient un long tunnel noir où l'on entrait dès le matin et dont on ne prévoyait la fin qu'au bout de quatre ou cinq années, toutes pareilles, toutes écrasantes. Bientôt naquit en Blandine l'idée qu'il serait plus facile de mourir que de mener une telle vie. Elle ne songeait pas à cette délivrance d'une façon positive, mais plutôt comme un espoir indéfini tel que doivent en avoir vaguement dans leur petite âme chantante les canaris en cage, loin de leur climat. Le poison de tristesse dissous en elle, trouva en une heure tragique l'occasion de se précipiter et de se condenser. Elle avait dû commettre quelque faute légère telle que de manger les glaçons qui pendaient aux gouttières ou de s'imprimer en creux

toute entière sur le tapis de neige du jardin, choses strictement défendues. Il advint donc que Blandine fut grondée par sa mère en une de ses tirades émouvantes que l'enfant plus tard qualifiait de shakespeariennes. La maman emportée par son éloquence laissa imprudemment échapper ces mots :

« Une enfant qui fait tant de peine à sa mère ne mérite pas de vivre. »

Blandine recueillit ces paroles au plus profond de son cœur et y acquiesça sans la moindre révolte. La conviction s'ancra en elle qu'elle était une tache sur la beauté du monde et qu'aux imperfections notées sur la page empruntée à Franklin s'ajoutait l'horreur de faire de la peine à sa maman. Le soir même, assise sur son lit pendant que ses compagnes dormaient, elle prit tranquillement la résolution de mourir et dit sans regret adieu à la vie. Le moyen était à la portée de sa main, du moins elle le croyait. Elle savait que dans la classe réservée aux cours de sciences il y avait, outre une sorte de sarcophage en cristal contenant un squelette, une cassette remplie d'ingrédients nécessaires aux expériences de chimie. Blandine, convaincue qu'elle y trouverait du cyanure de potassium, s'était déjà glissée hors de son lit pour aller voler le flacon, lorsqu'elle se souvint que le lendemain était un dimanche et que si elle s'accordait un sursis, elle pouvait revoir Nelly une dernière fois. Ce qui étonnait plus tard Blandine lorsqu'elle songeait aux détails de cette veillée funèbre, c'était de n'avoir gardé le souvenir d'aucune tristesse, tant l'enfant de douze ans trouvait la mort naturelle et facile. Seule l'usure causée par une vie intellectuelle et morale intense pouvait expliquer l'étrange détachement de toutes choses humaines qui avait abouti à une telle résolution.

Le lendemain, Blandine courut « à la maison. » Nelly avait son visage de fleur, ses boucles dansantes et brillantes envolées sur ces épaules, ses yeux d'enfant au regard étonné, lui cria du haut de l'escalier en ouvrant le bras avec une tendresse inusitée : « Oh, chérie, comme je t'attendais, comme le temps m'a semblé long sans toi ! » Blandine ne gravit pas ces marches, elle vola comme une flèche et tomba dans les bras de Nelly. Pendant ce court instant toute son âme fut retournée. La pensée qu'elle ne pouvait quitter une Nelly si tendrement aimée la transperça violemment et le cyanure de potassium une fois pour toutes resta dans sa cassette. Blandine en silence avait fait en 24 heures le tour du désespoir du suicide et du retour à la vie. Mais plus tard, lorsqu'elle songeait dans le calme des longs retours sur elle-même à ce jour unique, elle ne pouvait s'empêcher de penser aux orages qui bouleversent secrètement l'âme des enfants livrés à eux-mêmes sans appui dans leur détresse, sans

confident et sans la discipline intérieure que donne la pratique exacte et tutélaire des devoirs religieux.

Chapitre 10

Epictète

Blandine avait maintenant perdu tout lien avec le « bon Jésus » de Carouge. L'ambiance où elle vivait, dénuée de toute préoccupation de l'au-delà, n'avait pourtant pas tari en elle les sources de son mysticisme inné. On n'allait à l'église que pendant la semaine sainte. Le plaisir tout profane de porter un de ces charmants petits cierges en formes de corbeille ou de livre, dont le bout s'allumait au moment voulu, semblait primer toute autre préoccupation. Le reste du temps la religion n'entrait pas en ligne de compte. Il semblait que chaque âme fût livrée à elle-même pour se débrouiller comme elle le pourrait dans toute question touchant à la vie future. Mais il faut croire qu'une destinée miséricordieuse apporte à chacun au long des jours la pâture nécessaire à sa formation et secrètement dès le plus jeune âge pose les assises de ce que sera plus tard l'édifice de sa vie. Blandine harcelée par ses rigides devoirs d'écolière avait tout juste le temps de lire en cachette quelques romans anglais dissimulés dans son pupitre sous l'épais dictionnaire anglais. Elle entrait rarement dans la chambre de sa mère, esclave elle aussi de ses devoirs de directrice et de professeur. L'enfant, quoiqu'elle vît souvent sur la table de sa mère des volumes du père Didon ou de Lamenais, ne songeait pas à les ouvrir, sentant bien que c'étaient là des livres pour grandes personnes. La faim inconsciente d'une nourriture métaphysique s'y serait peut-être apaisée, mais ces volumes d'aspect austère ne l'attiraient point. Le hasard, si hasard il y eut, mit un jour sous ses yeux une petite édition de poche d'Epictète. Blandine s'en empara et depuis ce jour n'eut pas d'ami plus cher, de confident plus intime. Elle fut éblouie par la hauteur de cette âme où semblait revivre, accordées à l'usage quotidien, les plus rares vertus qui avaient enchanté l'enfant dans les vies des saints, tels qu'elle les avait connus à Carouge et retrouvés plus tard dans Fabiola. Elle comprenait que le stoïcisme était une espèce de religion aussi belle que celle des saints, aussi pure et presque aussi divine. La différence consistait en ce qu'elle n'imposait aucune pratique extérieure, si ce n'est une attitude de l'âme que Blandine avait en quelque sorte expérimentée d'instinct dans sa méthode de perfectionnement à Franklin.

Par un étrange concours de circonstances, les livres semblaient venir à elle pour remplacer l'impulsion morale que la vie quotidienne ne lui offrait pas. Elle ne sut jamais si c'était la vigilance de sa mère ou le hasard qui faisait tomber sous ses yeux l'un après l'autre

Franklin, Fabiola et Epictète. Elle n'en parlait à personne. Un instinct sûr lui disait que les luttes intérieures n'ont pas besoin de spectateurs ni de panache et qu'on pouvait être l'athlète de Christ en secret et au milieu d'une vie presque païenne. Pour compléter ce travail intime, Blandine reçut un jour de sa mère un gros bouquin lourd et épais comme un dictionnaire qui fut pendant un an son livre de chevet. C'était la collection de tous les faits héroïques, de tous les exemples de sacrifice, de dévouement, de noblesse d'âme qu'on avait pu réunir à travers les âges depuis Alexandre buvant le verre peut-être empoisonné que lui offrait son ami jusqu'à Mademoiselle de Sombreuil ou le petit tambour d'Arcole. Quel titre avait ce livre magnifique publié chez Hachette ?

Blandine malheureusement l'oublia. Elle se disait souvent plus tard qu'il eût dû former la lecture quotidienne de tout être désireux de connaître de façon intégrale la nature humaine. Nul ne peut imaginer l'ardeur et l'enthousiasme qui brûlaient le cœur de Blandine lorsqu'elle se plongeait dans cette lecture. Elle se sentait saisie de la même extase foudroyante que dans les moments où elle s'identifiait avec le jeune martyr livré aux panthères. Son imagination précise donnait une vie intense à la fresque héroïque où se succédaient dans les plus nobles attitudes tout ce que l'humanité a produit d'êtres exceptionnels. Elle respirait cet air enflammé comme l'élément de sa vie quotidienne. Vivre sur les sommets lui semblait aussi naturel que fouler d'un pied agile les allées de son jardin. Un psychologue avisé a pu dire que tout adolescent studieux, quelque baud qu'il puisse devenir plus tard, touche passagèrement au génie entre quinze et seize ans par la valeur de l'effort intellectuel qu'il fournit dans tous les domaines. Dans un autre ordre d'idées, Blandine entre douze et quatorze ans atteignit un degré malheureusement instable de perfections morales dont la continuité eût pu réaliser cette attitude de l'âme qui se nomme sainteté. Jamais retrouvée depuis, trahie par mille égarements, cette religion intérieure demeure pour elle comme un Eden vaguement entrevu aux portes trop vite refermées. Source d'infinis regrets, ce furent ces hautes joies qui nuancèrent sa vie de douleur et lui enfoncèrent pour toujours dans le cœur la nostalgie d'une patrie perdue.

Chapitre 11

Boy

Blandine en revivant ses souvenirs retrouvait peu d'images de ses camarades ou de ses professeurs d'autrefois. Fillettes charmantes et gaies, maîtres respectés et admirés défilaient devant ses yeux comme des êtres quelque peu irréels, pareils à des compagnons de route

rencontrés au cours d'un voyage et qui ne laissent pas plus de traces dans la mémoire que ne le fait une halte agréable. Parmi les nombreuses institutrices qui se succédèrent auprès d'elle, il y en eut pourtant une qui exerça une influence toute particulière sur l'esprit de Blandine. C'était une Anglaise parfaitement inapte à son rôle d'institutrice. On l'appelait Boy à cause de ses cheveux coupés courts, chose inusitée et même scandaleuse à cette époque. Ses cheveux d'un blond pâle presque enfantin qui bouclaient autour d'un front trop haut et d'un long visage au menton volontaire, formaient un contraste frappant avec l'expression virile de la physionomie. Boy était une originale qui frisait l'excentricité. Venue en Orient avec une équipe d'infirmières pendant la guerre de 1878, elle était depuis lors demeurée en Roumanie comme professeur d'anglais dans diverses familles ou pensionnats où elle ne réussissait jamais à rester longtemps. La maman de Blandine pourtant l'accepta telle quelle et se prit pour elle d'une affection protectrice que Boy, esseulée et sans amis, lui rendit passionnément. Boy gagna aussi le cœur de Blandine à l'occasion d'une mémorable désobéissance qu'elle incita la fillette à commettre.

Désobéissance qui fut pour Blandine le commencement d'une vie nouvelle et merveilleuse. Voici comment les choses se passèrent : Boy, qui s'appelait Adria Moore, eut un jour l'idée d'enlever l'enfant à ses mille devoirs d'écolière, de l'entraîner dans sa petite chambre bondée de livres et de lui donner le goût des longues heures silencieuses passées au coin du feu, plongée dans une lecture. Trouvant que Blandine perdait son temps à lire d'interminables romans anglais destinés à la jeunesse, elle lui mit entre les mains, à l'insu de sa maman, *Les Misérables*. Ce fut pour Blandine plus qu'un livre ; ce fut un univers nouveau, un royaume où elle entra en esclave soumise et adorante et où elle vécut désormais aux pieds de celui qui fut pour elle pendant de longues années non pas un poète, mais un dieu. Victor Hugo lu en cachette à treize ans semble aussi formidable que le Mont Blanc qui réduit aux proportions des pygmées tous ceux qui osent s'en approcher. Blandine se nourrit longtemps *des Misérables* à l'exclusion de toute autre lecture. C'était une belle édition en dix volumes qu'elle dévora sans respirer. La maman de Blandine gronda doucement Boy, mais la fillette garda une reconnaissance passionnée à celle qui lui avait ouvert les yeux sur une œuvre imprégnée d'une grandeur et d'une magnificence jusqu'alors inconnues. Elle y vécut longtemps comme dans un monde plus réel que celui qui l'entourait, oublia toute chose terrestre et pleura tant à la mort de Jean Valjean qu'elle en tomba malade et dut rester alitée trois jours. Boy ne savait pas que Blandine écrivait en cachette des romans et des nouvelles que personne ne vit jamais, mais elle devinait en l'enfant un talent d'écrivain qu'elle

s'ingéniait à cultiver. Elle n'avait probablement jamais lu Théophile Gautier, mais elle partageait l'opinion qu'il exprima un jour en ces termes :

« Un homme qui, en entrant dans une pièce, ne voit pas si la table est ronde ou carrée, ne mérite pas de tenir une plume. »

La vision subite, la prise de possession de la réalité par des sens aigus qu'impressionne à la fois la forme, le volume des choses, ainsi que leur rapport semblait à Boy la première qualité d'un écrivain.

Elle disait à l'enfant :

« J'ai un frère qui est peintre, il m'a appris à voir, je t'apprendrai à toi aussi à voir. » En véritable disciple de Ruskin, voilà comment Boy s'y prit : Dans les classes de toutes petites, on voyait aux murs une série de gravures en couleurs où l'Histoire Sainte était racontée par des copies des tableaux des grands maîtres. Une de ces gravures surtout ravissait Blandine : c'était le mariage de la Sainte Vierge de Raphaël. Boy l'obligeait à décrire avec minutie ce qu'elle voyait dans chaque tableau : le premier plan, le fond, les personnages avec les détails de leurs costumes, de leur attitude et l'expression de leurs visages. Le sacrifice d'Abraham d'après Rembrandt, l'Annonciation, l'Adoration des Mages, tout y passa. Blandine trouvait à ce jeu un plaisir infini. Malheureusement il demeurait sans influence sur sa manière d'écrire. Ses romans continuaient à montrer dans leur style l'imprécision usuelle à cet âge, unie à quelque grandiloquence tout aussi imprécise, due à son amour pour Victor Hugo.

Boy croyait avoir donné à Blandine l'instrument nécessaire à tout grand écrivain. Elle eût été fort déçue d'apprendre plus tard que Blandine ne devint jamais un grand écrivain. Ce que l'enfant acquit pourtant sous l'influence de son amie fut simplement l'art subtil de posséder par les yeux toute la beauté du monde avec une avidité ardente et sûre, sources d'incomparables joies. Que de fois elle sentit s'élever dans son cœur un hymne de reconnaissance vers l'amie lointaine, perdue de vue qui lui avait appris à plonger plus profondément que d'autres dans l'océan de beauté dont nous sommes entourés et qui reste le seul bonheur permis à nos âmes, lorsque les autres lui sont refusés. Les lentes promenades à Venise, un livre de Ruskin à la main, *Les matinées de Florence (Morning in Florence)*, où l'on se sent l'âme saturée et comme écrasée de beauté, sous la conduite de Ruskin ; que de fois Blandine sentit qu'elle n'eût pas si profondément absorbé la volupté si elle n'avait pas

connu cette Boy errante et déracinée, sans autres attaches sous le ciel que l'amour de la beauté.

Chapitre 12

En congé

Il y avait des époques où Blandine était entièrement heureuse. C'était celle où le docteur la trouvait anémiée et ordonnait deux semaines de repos. Le docteur Mawr, type du gentilhomme anglais tel qu'on s'imagine un membre de la Chambre des Lords du temps de la reine Victoria, était l'ami de Blandine. Grand, sec, les cheveux blancs lissés avec précision, le regard aigu et souriant, il avait un nez hardi et autoritaire, légèrement déformé par l'habitude qu'il avait de priser. Ses longs doigts maigres et bien soignés portaient jusqu'à ses narines la pincée de tabac avec un geste plein d'une grâce lente et sûre, comme un paraphe bien arrondi au bas d'une signature. Le docteur Mawr, Gallois d'origine noble, plaisait infiniment à Blandine par la courtoisie de ses façons, la douceur de sa voix grave et son air de personnage tiré d'un roman anglais. L'amitié que le vieux docteur montrait à l'enfant dépassait l'intérêt purement médical. Il l'aimait pour sa connaissance de l'anglais, lui posait des rébus et de devinettes en latin et trouvait le temps, quoiqu'il fût à cette époque le médecin le plus rapide de Bucarest, de l'asseoir sur ses genoux et de lire avec elle *King John* de Shakespeare. Le docteur était aussi l'ami de la maman de Blandine et menait avec elle de grandes querelles, car il trouvait que l'enfant était astreinte à trop de travail. Trois ou quatre fois l'an, il exigeait qu'on lui accordât quinze jours de repos et Blandine, éperdue de joie, les passait « à la maison », chez « Mămuca ». « Mămuca » n'avait qu'un an de moins que la maman de Blandine, mais elle était très jeune, aussi jeune que ses propres filles. Mariée à seize ans selon l'habitude du temps, elle était entrée presque enfant dans le mariage et la maternité et avait gardé, passée la trentaine, la gaieté et l'exubérance d'une jeune fille. Blandine adorait « Mămuca », elle l'adorait pour sa rare beauté, était fière de son élégance et jouait avec elle comme avec une compagne. « Mămuca » avait un teint éclatant, un profil d'une pureté classique, des yeux gris sous de longs sourcils noirs d'Odalisque, la plus jolie petite bouche tendre que l'on puisse rêver et ressemblait tellement à l'impératrice Eugénie que leurs photographies, mises l'une près de l'autre, se confondaient. « Mămuca » était aussi contente que Blandine de ses vacances forcées. Ses enfants étaient tous à l'école, son mari au Ministère ou à la Chambre et, comme elle aimait peu sortir, les journées lui semblaient parfois longues.

Blandine à la « maison » se donnait du bon temps, paressait le matin au lit, babillait et oubliait les haïssables leçons de géométrie et de physique.

« Mămuca » n'était pas aussi vigilante que la maman de Blandine en ce qui concernait les lectures de l'enfant. Elle laissa un jour trainer sur la table un roman populaire intitulé *Le roman d'une paysanne*. Blandine s'en empara et s'y plongea avec avidité sans se rendre compte que cette fois, décidément, c'était un livre pour grandes personnes. L'héroïne rencontrait son amoureux sous la charmille et causait avec lui au clair de lune, mais un beau jour, dans la scène capitale, on la voyait montée sur un escalier pour atteindre une bouteille placée en haut d'un bahut. Le père qui, pendant ce temps, fumait sa pipe, jette un regard sur sa fille, remarque tout à coup sa taille déformée et épaissie et devine on ne sait quoi que Blandine, bien entendu, ne devina point. Saisi d'une colère folle, il tombe à bras raccourcis sur la malheureuse qu'il chasse de la maison en l'accablant d'injures. Blandine, en posant le livre, demeura songeuse. L'incident dépassait de beaucoup les limites de sa compréhension. Selon son habitude, elle n'interrogea personne pour débrouiller le mystère. Elle n'interrogea pas même « Mămuca » en qui elle avait pourtant une entière confiance.

Blandine avait adopté tout enfant la méthode d'attendre que les choses s'expliquent d'elles-mêmes. Elle se souvenait qu'autrefois, ayant entendu prononcer les mots « colonne dorsale », elle s'était imaginé qu'il s'agissait d'une colonne d'or sale et avait vainement tâché de se figurer l'aspect d'un pareil objet. Ce ne fut qu'au bout d'un an ou davantage que le vrai sens du mot qui l'intriguait lui apparut, ce qui la faisait sourire de son ignorance première. Dans le cas de la malheureuse paysanne chassée par son père, Blandine avait tâché d'établir une relation quelconque entre le mot amour, si souvent prononcé et la scène qui avait déclenché le tragique événement. Elle gardait de tout cela une inquiétude au fond du cœur. Elle avait entendu chuchoter parmi les « grandes » que Sélina aimait un certain jeune homme qu'elle épousa d'ailleurs peu de temps après et que le jeune homme, lui aussi, était amoureux d'elle. Devant Blandine on en parlait à mots couverts qu'elle écoutait d'une oreille distraite. Mais après le dénouement tragique du « roman paysan » elle surveillait craintivement la taille ronde et fine, serrée par une ceinture à boucle d'or de sa cousine Sélina. À cette époque où les femmes se harnachaient de corsets et de baleines, il arrivait qu'un busc trop rigide ou trop large déformât par aventure la ligne délicate du corps. Blandine tremblait secrètement en suivant du coin de l'œil le contour de la taille de sa cousine, sans oser confier ses terreurs même à Nelly. Elle ne se rassurait que lorsque le corset enlevé, elle retrouvait la mince silhouette de jeune nymphe de Sélina. Elle ne s'ouvrit à personne des craintes qui l'avaient

inquiétée pendant une ou deux semaines, craintes que, plus tard, elle trouva si ridicules, qu'elle osait à peine se les avouer. Arrivée à l'âge de la raison, elle demeurait interdite et étonnée comme au bord d'un continent inexploré devant le travail secret et tâtonnant qui tourmente, à l'insu de tous, l'âme mystérieuse des enfants.

Chapitre 13

Musique

La vie trop studieuse de Blandine eût pu être accablante si elle n'avait été éclairée par sa passion pour la musique : la musique incarnée en la personne de Nelly. Les cousines de Blandine étaient des musiciennes hors ligne. Dans tout le Bucarest d'alors l'on pouvait compter sur les doigts d'une main les bonnes pianistes. Nelly avec Constance C. passaient pour les meilleures élèves d'Edouard Wachmann, le professeur le plus réputé de ce temps-là. Fils et petit-fils de musiciens, directeur du Conservatoire de Bucarest, il avait été camarade d'étude de Massenet qui le tenait en grande estime. Blandine, moins bien douée que ses cousines, était elle aussi, une de ses bonnes élèves. Comme elle ne faisait jamais les choses à demi, elle se plongea dans l'amour pour les grands maîtres avec une passion intense, accrue par le fait que c'était Nelly qui l'interprétait. En Nelly la musique coulait comme le sang, dans les veines. La pénible obligation de faire « ses doigts » à laquelle est astreint tout pianiste, n'existait pas pour elle. Ses doigts étaient les maîtres du piano par un don inné qui ne connaissait pas l'effort. Comme ses études pour le baccalauréat l'empêchaient de consacrer beaucoup de temps à la musique, il lui arrivait de parcourir simplement des yeux avec attention les concertos de Beethoven et de Chopin qu'elle jouait ensuite à deux pianos avec son maître, aussi facilement que si elle avait mis des heures à les étudier. Blandine oubliait de préparer ses leçons pour passer de longues heures auprès du piano de Nelly. Elle identifiait à tel point cet être si cher avec la musique qui naissait sous ses doigts que pour elle le carnaval de Schumann devenait la voix même de Nelly parlant à son oreille après vingt ans écoulés. Telle page était Nelly vêtue de blanc, avec un nœud de velours rouge dans les cheveux : tel Nocturne était Nelly un jour qu'elle était triste et qu'elle avait les yeux noyés de larmes ; telle Rhapsodie de Liszt était Nelly un jour que les deux amies brouillées ne s'étaient pas parlé pendant une grande heure. Qui dira jamais ce qu'est la musique pour les âmes adolescentes arrêtées au seuil de la vie et de ses orages pressentis, alors que leur propre mystère est incommunicable à l'aide des paroles. Lire ensemble Hamlet, demeurer muettes d'admiration transpercées de beauté et d'un enthousiasme déchirant, ne satisfaisait pas le besoin d'émotion

de ces jeunes âmes car lire c'est être passif et recevoir en soi les effluves émanées d'un cerveau de génie, tandis que jouer du piano c'est créer à sa façon quoiqu'on ne soit que l'interprète de la pensée d'autrui. L'effort de pénétrer et d'extérioriser cette pensée étrangère est une sorte de création reflétée pleine de personnalité et d'activité intérieure, semblable à celle d'un grand acteur qui s'identifie à son rôle. Nelly et Blandine recréaient ce qu'elles jouaient, Nelly arrivant à la perfection, Blandine restant bien loin en arrière. Mais cet effort commun les rapprochait mieux que les paroles. La Sonate de Schumann en ré mineur incarnait à leurs yeux Hamlet avec le drame poignant où son âme se débat et occupait dans leur vie une place beaucoup plus importante que les êtres réels qui les entouraient. Après l'avoir joué d'un bout à l'autre, Nelly au piano, Blandine écoutant dans une extase éperdue, elles marchaient toutes deux se tenant par la main à travers ce monde magique de l'art qui transfigurait tout et les enlevaient si loin de la vie quotidienne qu'elles ne pouvaient, sans un effort, reprendre pied dans la réalité.

Blandine était heureuse alors d'une façon absolue et totale. Les cousines avaient leur petit salon assez éloigné de celui de leur mère et s'y tenaient constamment. Tantôt c'était Sélina, dont les petites mains potelées couraient comme des souris blanches sur les touches du clavier avec la rapidité égale et régulière de l'aiguille d'une machine à coudre, tantôt c'était Nelly aux mains longues un peu sèches qui tiraient du piano un monde de pensée et de sensations d'une inconcevable grandeur. Quand on invitait ces demoiselles au salon, c'était Sélina seule qui répondait à l'appel et aidait ses parents à recevoir leurs visiteurs. Nelly et Blandine, livrées à la musique, retombaient dans leur rêve éveillé. Blandine se demandait plus tard si un psychologue attentif n'aurait pu étudier sur ces deux fillettes sages et raisonnables en apparence, une forme transitoire si bien caractérisée de quelque chose qu'on pourrait appeler folie. Vivre à ce point hors du réel, cela doit toucher par certain côté à l'anormal. Un émule de Freud eût peut-être édifié sur de tels états d'âme quelque théorie brillante, mais illusoire. Elle eût été rapidement démolie par la rentrée dans la vie réelle de ces jeunes êtres que le travail insidieux et lent de la réalité ne devait pas tarder à dépoétiser. Nelly et Blandine étaient pareilles à deux enfants qui garderaient constamment dans leurs yeux l'éblouissement causé par un arbre de Noël scintillant de bougies allumées, d'étoiles d'or et de cristaux irisés, longtemps après la fête finie et les mille lumières éteintes. Leur jeunesse et leur ardeur devant la beauté faisaient de la vie une continuelle fête de Noël, là où les autres ne voyaient que la terne grisaille des heures toujours pareilles. Plus tard, lorsque les chemins divergents de leurs existences eurent dénoué le couple passionné formé par les deux cousines, Blandine ne pourra

songer sans être inondée d'un flot de reconnaissance au don inoubliable de la musique que lui avait fait Nelly avec le délice de se perdre et de se noyer ensemble dans l'océan de l'harmonie.

Chapitre 14

Nelly

Voici comment était la Nelly de Blandine, si menue qu'elle paraissait toute enfant même à dix-huit ans, elle avait des joues roses de poupée, un nez de bébé, une toute petite bouche écarlate, des yeux d'un bleu enfantin au regard toujours étonné. Ses cheveux qui voletaient en petits frisons autour du visage, s'élevaient au-dessus du front en ondes profondes et couvraient le cou et les épaules d'une masse de boucles en tire-bouchon léger et dansant. Leur couleur d'un châtain brillant s'éclairait de touches lumineuses, comme si quelque orfèvre fantasque ayant plongé sa main dans l'or liquide y avait essuyé ses cinq doigts écartés. Nelly avait une petite voix douce, des mouvements d'oiseau prestes et vifs et, fort espiègle en classe, était dans le monde timide et silencieuse. Magnifiquement dénuée de toute ambition d'ordre scolaire, elle faisait fort peu de cas du fait qu'elle était la première en classe, tant pour les études que pour la musique, le dessin, la composition. Lorsqu'elle passa son baccalauréat, ce fut le cœur de Blandine et non le sien qui s'enflamma d'orgueil en apprenant qu'elle avait été la première de tous les candidats masculins et féminins, quoiqu'elle fût la plus jeune de la promotion. Cette distinction fut vivement commentée dans toute la ville car elle fournissait un puissant argument à ceux qui voulaient prouver l'égalité intellectuelle des deux sexes.

Blandine toute jeune avait une telle admiration pour Nelly qu'elle ne pouvait ni juger ni la comprendre, mais elle se rendait compte des rares qualités de ce cœur d'élite. Personne n'était plus simple ni plus dénuée de vanité que Nelly. Sa douceur inaltérable emplissait d'envie Blandine qui avait besoin de sa petite croix pour conserver son égalité d'humeur. Elle ne confiait pas à son amie le constant travail auquel elle se livrait elle-même et fut étonnée et ravie d'apprendre que Nelly connaissait les mêmes préoccupations. L'ayant trouvée un jour seule et pleurant dans un coin, elle l'interrogea sur les causes de sa tristesse. Nelly finit par avouer qu'elle venait de lire *L'allumeur de réverbère* (roman américain célèbre en ce temps-là) et qu'elle se désolait de ne pouvoir égaler en perfection l'héroïne de ce récit. Ce trait commun qu'elles se cachaient l'une à l'autre rapprocha encore plus les deux amies et ajouta un lien secret à tous ceux qui les unissait déjà.

Chapitre 15

L'Île du diable

Blandine avait pris l'habitude de comparer sa vie à un tunnel dont elle n'apercevait même plus l'issue. Il y avait pourtant quelques éclaircies les jours où ses maux de tête continuels s'aggravaient au point de l'obliger à passer un ou deux jours d'une douceur inoubliable sur un canapé dans la chambre de sa mère. Être malade lui semblait la chose la plus délicieuse qui pût lui arriver. C'était un ressouvenir de la vie de Genève, cœur à cœur avec sa mère. Celle-ci entrait plusieurs fois par jour voir la petite et lui caresser le visage de sa main au parfum délicat où se mêlait aussi une très légère odeur de tabac fin car la maman de Blandine fumait de temps en temps des cigarettes qu'elle roulait elle-même avec des gestes lents et précis. Personne n'avait vu la maman de Blandine se hâter ou se précipiter. Tout ce qu'elle faisait était posé, gracieux et digne.

Très petite, d'une taille bien prise, le port de tête noble, un air d'autorité répandu sur son visage au front élevé, au grand nez bien dessiné, elle eut été intimidante sans un sourire spirituel et indulgent qui corrigeait le sérieux de son expression.

Au milieu de cette vue ouatée de tendresse éclata un jour dont la répercussion aurait pu avoir les suites les plus graves pour l'âme de Blandine. À treize ans c'est une dure expérience que de se trouver inopinément en butte à la calomnie, à l'injustice et de devenir du jour au lendemain l'accusé innocent, victime d'une erreur judiciaire. Ce fut pourtant ce qui arriva à Blandine. Le catalogue où les professeurs marquaient les notes obtenues par les élèves était placé chaque soir sur le bureau de la maman de Blandine. Un matin, le professeur de chimie se plaignit à la directrice de ce que les notes qu'il avait mises la veille avaient été modifiées. Il reconnaissait la trace d'une main étrangère et demandait que l'on punît l'auteur de ce méfait.

On interrogea « les grandes », car c'était de leur classe qu'il s'agissait. Toutes nièrent avoir touché au catalogue. Ce fut alors que l'on accusa Blandine, car elle seule avait libre accès à la chambre de sa mère. Après de longues années écoulées, Blandine en était encore à se demander par quelle inconcevable aberration on avait pu imaginer qu'une enfant commettrait une action si dangereuse et facile à démasquer. Elle n'y avait aucun intérêt puisqu'il ne s'agissait ni d'elle ni de ses camarades de classe.

Blandine fut questionnée et comme elle se défendait, on l'accusa de fausseté. Ce qui la frappa le plus douloureusement au cours de ces heures tragiques où elle fut moralement soumise à la question, ce fut de voir que n'ayant jamais menti de sa vie, le monde entier, sa maman, tous les professeurs et toute l'école au courant de l'affaire refusaient de la croire lorsqu'elle répétait avec une insistance désespérée :

« Je n'ai pas touché à ce catalogue. »

On s'était mis en tête qu'elle s'obstinait à nier par crainte d'une punition et en effet on la punissait maintenant non pas pour avoir touché au catalogue, mais pour son obstination à nier sa faute. Ce qui rendait l'accusation plus grave, c'est que le professeur de chimie avait raconté qu'à côté des notes modifiées par une main inconnue se trouvait un dessin obscène certainement tracé par la même main. Blandine n'avait jamais entendu prononcer le mot obscène, il ne se trouvait pas dans ses romans anglais ; pas plus que dans Epictète, *Fabiola* ou *Les Misérables*. Ce mot ne contenait pas pour elle aucune notion. Si le hasard l'avait mis en face de quoi que ce fût qui méritât d'être appelé obscène, elle n'eût pas trouvé le mot pour le dénommer. Voilà donc Blandine soumise à une punition telle que pouvait en inventer une mère douée d'un instinct dramatique qui ne se consolait pas d'avoir une fille moins parfaite que l'image qu'elle s'en forgeait. Blandine fut donc retranchée pour ainsi dire du monde des vivants. Exilée comme Dreyfus dans l'Ile du Diable elle fut reléguée dans une chambre où personne n'entrait. Toute seule, elle y prenait ces repas et étudiait ses leçons et toute seule, une fois la récréation des écolières finie, elle se promenait dans le jardin comme les détenus en prisons cellulaires.

De temps en temps, Sélina, qui avait sur elle une certaine influence maternelle, venait la supplier d'avouer :

« Tu vois, on te punit parce que tu t'obstines. Si tu voulais seulement avouer, on te pardonnerait l'affaire du catalogue. »

Blandine, muette d'horreur, désespérée de voir que même Sélina la croyait coupable de toutes ces vilenies, ne pouvait que répondre :

« Avouer quoi ? Veux-tu que je mente en avouant une faute que je n'ai pas commise uniquement pour sortir de prison ? »

Sélina en perdait son latin. Elle avait pitié de sa petite cousine qui palissait et s'étiolait et s'en allait découragée pour revenir à la charge le lendemain.

Blandine, accoudée à la fenêtre regardait longuement ses camarades jouer au jardin. Que pouvait-il bien se passer dans sa petite âme écrasée par la justice et l'abandon ? Une seule chose la soutenait : Nelly ne l'avait jamais cru coupable. Pas plus que les autres, Nelly n'avait la permission de lui parler. Une exception était faite seulement pour Sélina, à cause du rôle de petite mère qu'elle jouait si gracieusement. Pendant très longtemps, Blandine, au cours de sa vie, rechercha les traces qu'avait dû laisser en elle cette vie de condamné innocent. Elle n'y retrouva nulle ombre de rancune contre sa mère. Jamais, arrivée à l'âge de raison, elle ne lui parla de cette injuste punition qui avait duré environ deux mois. Et le plus étrange c'est qu'elle ne se demandait pas qui était l'auteur de la faute dont on l'accusait. Parmi toutes ces « grandes » il y avait pourtant une qui était coupable, qui voyait souffrir Blandine, mais était trop lâche pour avouer la vérité. Malgré cela, Blandine ne se souvenait pas d'avoir nourri des soupçons contre les groupes des « grandes » parmi lesquelles se trouvait celle qui laissait peser sur elle la fausse accusation. Et quoique cette expérience eût pu donner à Blandine une triste idée du cœur de ses compagnes, elle resta jusqu'à la fin de ses jours et par une grâce du ciel qu'elle trouvait plus précieuse que la beauté ou le génie, pleine d'amour, de confiance et d'une irrésistible douceur envers tous les êtres humains.

Dans l'attitude de l'âme envers la vie, la confiance et la méfiance sont deux caractères fondamentaux qui impriment à tout être une marque distinctive et sont plus impossibles à modifier que ne le sont l'aspect du visage ou la structure physique.

Aucun déboire, aucune leçon de la vie ne peuvent empêcher que dans les veines de certains êtres coule « le lait de la tendresse humaine » et Blandine était de ceux-là.

Comment finit son emprisonnement ? Chose étrange, elle ne s'en souvenait pas. Un jour, une institutrice française réussit à la convaincre qu'il fallait se jeter au cou de sa maman en disant « Pardon ! » Etait-ce « pardon » pour avoir menti obstinément ou « pardon » pour avoir touché au catalogue, on n'y regarda pas de si près. Tout le monde était fatigué de voir ce petit visage pâlot derrière la vitre de la prison. Personne ne reparla de cette triste affaire dont Blandine sortit triomphante au sens profond du mot, car elle s'en tira sans que le soupçon, la haine ou la révolte eussent terni sa claire âme d'enfant.

Chapitre 16

Trois amies

Blandine était une des élèves qui font la joie de certains professeurs et le désespoir des autres. Son grand ami et admirateur était un vieux petit professeur de grec qui s'était pris d'affection pour la fillette à cause de la passion qu'elle mettait à lire avec lui Euripide et Homère. Le vieux savant grisonnant et chauve avait la tête d'un apôtre tel qu'on le voit dans les tableaux d'Albrecht Dürer, mais son visage était empreint d'une bonhommie toute paternelle.

Habitué à voir ses élèves à renâcler devant les dialectes ioniens et doriens, il raffolait de l'enfant studieuse qu'il appelait son petit dictionnaire. Vouée par la nature à l'enthousiasme, Blandine touchait en lisant Platon au faîte suprême de la beauté morale, rendue en un style d'une incomparable splendeur. Lire le *Criton* ou le *Phédon* l'inondait d'une joie si vive qu'elle sentait tout son corps frémir et son cœur se gonfler à l'étouffer. Le sublime lui semblait la seule atmosphère respirable.

Entendre parler Socrate la comblait d'une grâce intérieure dont elle ne connut pas d'égal avant d'avoir découvert comme une terre nouvelle l'Évangile et Jésus. Les premières extases religieuses si chères aux cœurs fervents, elle en fit l'expérience d'abord dans Platon. C'est pourquoi, beaucoup plus tard, en plein vingtième siècle, quand elle lut Saint Augustin, elle comprit combien il avait eu raison quand il avait dit que Dieu reconnaîtrait Platon comme un des siens et quoique païen, l'accueillerait dans son ciel.

Lorsque Blandine, aux heures où les souvenirs montaient en elle comme une marrée, repensait à son passé, elle ne comprenait rien au mystère de cette âme d'enfant qui sans rien savoir de la religion, vivait pourtant à la façon d'un dévot et d'un croyant en cherchant innocemment dans Epictète, Platon et Marc Aurèle la nourriture de son âme qu'elle devait trouver plus tard dans l'Evangile. La flamme qu'allumait en elle Socrate avivait de couleurs éclatantes tout ce que sa vie d'écolière pouvait avoir de rebutant.

[Ce fut un jour marqué d'une pierre blanche que celui-ci. Blandine vit entrer dans sa classe une nouvelle camarade qui devint bientôt une amie.] Elle avait maintenant une nouvelle camarade de classe, arrivée de Naples où elle avait fait ses études. Plus âgée que Blandine, elle se prit pour celle-ci de l'abord d'une profonde affection teintée d'une douceur toute maternelle. Incapable d'être infidèle à Nelly, Blandine voua pourtant à sa compagne de classe

qu'elle appelait Zette une affection passionnée. Elle admirait en sa nouvelle amie toutes les qualités qu'elle-même eût voulu posséder. Zette était plus grande et plus vigoureuse que Blandine : elle avait de magnifiques yeux bruns tendres et rieurs et de petites dents éclatantes toujours prêtes à sourire et qui semblaient plus nombreuses que chez les autres. Entre Blandine et Zette ce fut une de ces amitiés où le cœur se donne dès la première minute et pour toujours. Pendant leur longue existence, qu'elles partageassent leurs pensées, leurs douleurs et leurs joies, Zette, par certains côtés, était plus proche de Nelly que de Blandine. Elle avait en tout point le caractère des grandes parmi lesquelles elle aurait dû être classée, si ses études faites à Naples, selon un programme différent, ne l'avait obligée à entrer dans la classe des « moyennes », à côté de Blandine. En musique, en mathématiques, elle était de beaucoup supérieure à celle-ci qui, médusée, la regardait couvrir le tableau noir d'équations compliquées où elle se serait perdue sans le secours de sa grande amie.

Pour le grec, par contre, Blandine tenait le record, quoique l'enthousiasme des deux amies devant les chefs-d'œuvre classiques fût également vif. Dans les moments d'intense émotion due à quelques passages particulièrement sublimes, Blandine n'avait qu'à couler vers son ami un regard brûlant d'admiration, pour rencontrer aussitôt un œil magnifique et éclatant que son amie tournait vers elle avec la rapidité d'un éclair, tout en gardant dans le corps et la tête la parfaite immobilité d'une élève attentive.

Ce fut bientôt un trio indiscutable que formèrent Nelly, Zette et Blandine. Elles s'aimaient à travers Blandine qui formait le trait d'union entre elles et que chacune chérissait plus profondément.

L'idée qu'un mariage les séparerait un jour eût paru une catastrophe aux yeux des trois heureuses adolescentes qui se promenaient au jardin les bras enlacés. Contrairement à la plupart des jeunes filles, elles vivaient un rêve à elles, où l'amour et le mariage n'entraient point, même pour la unième part. Nelly et Blandine, lorsqu'elles se trouvaient seules**,** dessinaient le plan de la maison qu'elles habiteraient « quand elles seraient grandes », elles seules toutes les deux : aucune place n'y était réservée pour un mari. Et quand Sélina ou quelque autre amie se moquait de ce projet qu'elle trouvait ridicule, Nelly et Blandine haussaient les épaules avec un air de supériorité. Elles étaient sûres d'être dans le vrai et croyaient fermement que la vie s'arrangerait à leur guise. Et pourtant ce n'étaient pas de petites imbéciles ; elles lisaient Goethe, Shakespeare et Platon et Nelly était une remarquable

mathématicienne. Comment expliquer cette douce folie où elles vivaient enfermées à l'écart du monde comme des somnambules qu'il serait dangereux d'éveiller subitement ?

Il y a peut-être la jeunesse parfaitement pure et cérébrale un toxique non classifié encore, une sorte de haschisch innocent, sorte d'ivresse délicieuse que la vie réelle aura vite fait dissiper.

Chapitre 17

Méduse

De même que du temps de Pauline, un cercle magique enfermait Blandine et la séparait de toute influence dangereuse. L'amitié de Nelly et de Zette suffisait à remplir sa vie et l'empêchait d'entrer en relation intime avec les nombreuses fillettes qui l'entouraient. Il y en avait de charmantes, qu'elle aimait bien mais de façon superficielle et qui ne prenaient aucune part à sa vie profonde. D'autres lui étaient si indifférentes qu'elle savait à peine leur nom. Parmi ce groupe imprécis il y en eut pourtant une qui blessa l'âme de Blandine d'une façon douloureuse et inoubliable. Ce fut aux yeux de l'enfant le commencement d'un mal affreux dont il lui sembla qu'elle ne guérirait jamais. Elle se trouva un jour seule avec une des « moyennes » qu'elle connaissait à peine car elle ne la rencontrait ni en classe ni en récréation. C'était une grande fille brune, plutôt laide, qui n'avait jamais jusqu'alors parlé à Blandine. Poussée par un on ne sait quel démon intérieur, peut-être une perversité maladive dont la pauvre fille était la victime, elle prononça devant Blandine des paroles d'une si formidable et effrayante obscénité que Blandine toute pâle de rage, resta transfixée[73]. Un tumulte d'indignation remplit l'enfant qui eut envie de s'écrier :

« Me dire à moi, à moi, de pareilles choses ! »

La violence qui la saisit avait tout le caractère de la haine, sentiment ignoré jusqu'alors. Elle eût voulu sauter griffes dehors au visage de l'adversaire. Ce fut réellement une douleur physique, un coup subtilement porté qui lui fait mal dans la poitrine, une terreur instinctive si affolante devant ce que le monde contenait d'horrible et d'inconnu. Blandine ne dit pas un mot. Elle quitta la chambre tremblante de colère. Il lui semblait qu'un être ennemi avait brisé sous ses yeux quelque chose de merveilleux, quelque chose d'unique, d'une beauté divine que jamais rien ne remplacerait.

[73] Synonyme : pétrifiée.

Elle ne confia ni a Nelly ni à Zette le coup qu'elle venait de subir, mais elle garda en elle une sorte de frayeur à l'idée qu'elle était entourée de choses terribles toutes prêtes à bondir sur elle comme des bêtes voraces.

Blandine haïssait l'impureté avec une violence presque morbide, dont elle ne se défit jamais. Plus tard au cours de sa vie, elle disait souvent que son cerveau était doublé de satin blanc et qu'il fallait que rien ne vienne le salir. L'enfant avait déjà échappé deux fois à de graves dangers, car il faut croire que la vie des petites filles les plus tendrement gardées laisse quand même une porte ouverte à un démon insidieux. Quand Blandine eut l'âge d'être mère, elle pensa avec pitié à tant de petites filles exposées à tant de périls auxquels il leur était difficile d'échapper, puisqu'elle-même, qui vivait, pour ainsi dire, la main dans la main de sa mère, avait rencontré par deux fois, encore trop innocente pour s'en rendre compte le visage hideux de l'impureté.

Elle se souvenait que, toute petite, au temps où elle avait passé avec sa sœur six mois au couvent de Notre Dame de Sion de Jassy, on fit venir un jour les deux filles à la maison pour voir leur maman. Il faut croire que celle-ci, encore souffrante, n'avait pu retenir longtemps ses enfants auprès d'elle. Le fait est que Blandine demeura seule quelque temps avec une jeune fille, dont elle ne garda aucun souvenir. Etait-ce une parente, était-ce une gouvernante ? Blandine n'eût pu le dire. Mais pendant l'heure où elle eut la garde de l'enfant, elle ne trouva rien à faire que de lui enseigner des mots ou des phrases que la petite le lendemain répéta innocemment aux grandes fillettes du couvent qui jouaient avec elle comme avec une poupée. Blandine se souvenait seulement de l'effet terrible produit par son récit. Les unes se couvrirent le visage, d'autres éclatèrent de rire, l'une d'elle emmena Blandine dans un coin et lui fit jurer de ne jamais plus dire ou faire ce qu'elle venait de raconter.

L'enfant promit de grand cœur et tint parole et même oublia vite l'incident qui semblait si loin d'elle et dont le récit avait causé tant de peine à ses grandes amies.

Le temps passa. La petite âme d'enfant ne conserva aucune trace de cette rencontre d'une heure avec une pauvre dévoyée. Mais plus tard à Genève quand Blandine avait environ sept ans, il arriva que sa mère sortit un jour avec la princesse O. et laissa Blandine s'amuser avec un petit garçon, Robert de S., dont la maman était elle aussi installée à Genève dans la pension Richardet. Blandine apporta son carton à chapeaux divisé en compartiments et se mit à jouer avec ses perles bleues une fort belle comédie à nombreux personnages. Robert, un petit garçonnet pâlot et timide, que Blandine n'aimait pas d'ailleurs, déclara que ce jeu était

stupide et voulut lui en montrer d'autres qu'il trouvait beaucoup plus amusants. Ce malheureux enfant à l'âge de la parfaite innocence était déjà la proie de la plus dangereuse et inconcevable impureté. Blandine, de ses yeux clairs et étonnés, le regarda un instant, haussa les épaules comme à la vue d'un animal inconnu et peu intéressant et fit preuve d'une telle indifférence que Robert intimidé la laissa retourner à ses perles bleues.

Blandine se tira de ce mauvais moment grâce à sa parfaite incompréhension du mal et se contenta de dire à sa mère : « Jamais plus je ne jouerai avec Robert, il m'ennuie. »

Chapitre 18

Un paladin

Après les trois assauts Blandine sortit victorieuse, car son âme pourtant malléable ne garda aucune empreinte de ce qu'elle devinait être le mal, elle devint à son insu une sorte de paladin parti à travers le monde pour lutter contre l'impureté et la terrasser victorieuse, car son âme pourtant malléable ne garda aucune empreinte de ce qu'elle devinait être le mal, elle devint à son insu une sorte de paladin parti à travers le monde pour lutter contre l'impureté et la terrasser.

Était-ce l'exemple de sa mère austère et rigide dans son deuil comme une abbesse du Moyen Âge, ou son intimité avec des êtres d'élite tels que Pauline, Nelly et Zette, Blandine n'eût su dire quelle influence l'avait modelée de façon que nulle expérience apportée par la vie ne pût l'aguerrir contre ce monstre imprécis qu'elle appelait le mal. La plupart des gens en supportent sans douleur la présence, non seulement en eux-mêmes, mais dans leur commerce avec les autres et dans les lectures, les récits ou les spectacles. Blandine, à ce point de vue, traversa la vie comme un écorché que blesse jusqu'au sang le plus léger attouchement. Un puritanisme inné la rendit trop sensible à ce que d'autres, surtout dans nos pays de soleil acceptent avec une belle insouciance païenne et traitent comme de simples plaisanteries ou des incidents sans gravité. Elle n'alla pas jusqu'à admirer l'exagération de pudeur qui fit choisir à Virginie la mort sur son navire battu par la tempête, plutôt que l'offense à la modestie, qu'eût constituée le fait de se dévêtir. Blandine, malgré qu'elle eût longtemps vécu une sorte de rêve éveillé, avait le sens du ridicule et ne pouvait songer sans sourire à la pauvre petite héroïne de Bernardin de Saint Pierre. Elle avait compris que si la pudeur est une force de l'âme, inhérente à la nature féminine, et encore renforcée par vingt siècles de christianisme, elle ne saurait subsister dans les minutes décisives qui sont l'amour et la peur de la mort. La

science qui vient avec la vie lui fit bientôt comprendre que cette façon de penser était trop intime pour être confiée à d'autres, qu'elle était aussi intérieure que la prière et ne pouvait fleurir que dans le silence. Mais dans la vie de chaque être humain, l'heure sonne où il en rencontre un autre pour lequel il n'a plus rien de caché.

Un jour qu'elle causait avec celui devant qui nul secret ne pouvait subsister, il lui arriva de toucher à ce sujet délicat. Blottie contre son ami, entourée de son bras protecteur, elle lui confia à mots hésitants, l'horreur et la haine que lui inspiraient tant de choses, sur lesquelles d'autres s'arrêtent volontiers, les uns avec légèreté, les autres comme poussés par une offensante obsession. Le confident resserra un peu l'étreinte de son bras, et la regardant avec des yeux bridés par un sourire à la fois railleur et tendre dit :

« Et pourtant… pourtant… »

« Oui, dit Blandine, je ne vais pas m'insurger contre l'inéluctable tyrannie à laquelle on cède pour la douceur d'aimer. Seulement, à mon sens, l'amour réalisé aurait dû exiger moins de renoncement à soi-même. »..

« Certes, ce n'est pas moi qui aurais inventé tout cela. Si l'on m'avait demandé mon avis, j'aurais combiné autre chose. »

L'interlocuteur de Blandine ne perdit pas une si belle occasion de lui prouver combien elle était illogique et conformait peu ses actes à ses paroles. Mais il restait malgré tout dans l'âme de Blandine un petit coin mal convaincu et mal résigné. Elle était persuadée que beaucoup de femmes pensent comme elle, mais que personne n'en sait rien, puisque ce sont des choses dont on ne parle pas.

Chapitre 19

Rousseau

Il arriva pendant un été torride que Nelly partît pour la campagne et que Zette, de son côté, fut absente pendant les mois de vacances. Ce furent de longues semaines, cruelles pour Blandine, abandonnée dans la grande maison solitaire et le vieux jardin poussiéreux et sans charme que n’animait plus l’envolée bruyante des petites camarades. La maman de Blandine plongée jusqu'à l'oubli de tout dans l'ivresse coutumière de la lecture, imaginait peut-être que l'enfant, elle aussi, trouvait toutes les délices dans la solitude et les livres. Facilement résignée, Blandine accepta sans murmure le programme qui lui était tacitement imposé. Après

une promenade le matin au Cișmigiu, de ce temps-là un peu sauvage et mal peigné, elle passait ses journées en tête-à-tête avec ses romans anglais destinés à la jeunesse, vrais petits chefs-d'œuvre du genre. Mais aux yeux de sa maman il eût été inexcusable que l'on vécût uniquement pour son plaisir, même pendant le répit des vacances. Elle obligea donc la fillette à faire une place aux lectures sérieuses, et ne trouva rien de mieux à lui donner que le lourd et indigeste *Emile* de Jean Jacques Rousseau. L'enfant pataugea sans joie à travers ces pages dont la valeur éducatrice lui échappait totalement, jusqu'au moment où elle tomba sur la grande scène d'aveu, où Sophie, l'insupportable Sophie, infidèle à son époux, lui crie tragiquement : « J'ai souillé ton lit. » Phrase si étrange et si mystérieuse que Blandine s'arrêta de lire pour réfléchir longuement. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier? Souiller était un mot usuel qu'elle comprenait sans difficulté. Mais souiller ton lit? Elle savait bien que dans le dortoir des petites il y en avait quelques-unes, montrées aux doigts par leurs compagnes, parce qu'il fallait le matin, parfois, mettre à sécher sur une corde leur drap et leur matelas. Ce petit accident, cause de tant de sarcasme, n'arrivait qu'aux toutes petites, mais Sophie, une grande personne!... Selon l'habitude des enfants réfléchis, Blandine n'eut pas l'idée de demander à sa mère une explication. Sophie, qui l'ennuyait déjà beaucoup, la rebuta définitivement et ce fut pour Blandine la fin d'*Emile* et de Rousseau. Le volume en disgrâce alla dormir au fond d'un placard et fut remplacé par une magnifique découverte que fit Blandine. C'était un volume d'Edgar Poë qui lui ouvrit un monde nouveau et demeura pendant toute sa vie, une de ses lectures préférées. Elle dévora le volume dont le style d'une précision d'eau forte, quoiqu'il évoquât des mystères à peine indiqués, contrastait d'une façon éblouissante avec celui de l'endormant Rousseau. Les enfants lorsqu'ils s'ennuient, inventent pour eux tout seuls des jeux inédits. Blandine chercha une distraction dans l'entreprise hardie d'écrire à Victor Hugo lui-même, l'admiration adorante qu'elle ressentait pour lui. Ce fut en grand secret qu'elle expédia sa missive, avec l'espoir que sa maman n'en saurait rien. Mais Victor Hugo répondit par une photo signée d'une grosse écriture vieillie et tremblante et par une lettre charmante, écrite par son secrétaire, à la petite Roumaine inconnue. La maman voyant le timbre de Paris, ouvrit elle-même l'enveloppe tandis que Blandine tremblait de peur d'être grondée. Mais la maman sourit, ne la gronda pas, et Blandine toute glorieuse de ce riche butin, retourna à ses lectures favorites. Il y avait malheureusement un ouvrage imposé par la maman, prudente pour faire contrepoids dans l'esprit de son enfant, aux poètes et aux auteurs si ardemment aimés. Un ouvrage dont le titre seul emplissait d'une noire désolation le cœur de l'enfant trop docile pour regimber ouvertement. C'était un *Cours d'Economie Domestique* par Madame Hippeau. Pourquoi fallait-il que l'enfant avalât ces lourdes pages d'où l'ennui coulait cornue un flot

implacable, ces pages où l'on enseignait aux jeunes maîtresses de maison à tenir leur livre de comptes, à commander un dîner etc. Blandine sentait ses yeux se mouiller de larmes, chaque fois qu'elle l'ouvrait. Elle fut pendant ces deux mois une enfant malheureuse, et sans bien s'en douter, elle comprit pour la première fois que l'amour d'une mère ne peut pas remplir tout le cœur d'un enfant, chose dont l'idée ne lui serait jamais venue pendant sa délicieuse vie de Genève. Quant à la maman de Blandine, il n'est pas certain qu'elle-même fût heureuse à cette époque-là. Le développement de l'être si cher qu'elle n'arrivait pas à modeler exactement à sa guise, devait souvent lui causer de cuisants soucis. Blandine se souvint longtemps d'une punition qui lui fut infligée pendant ces tristes vacances, une punition d'un caractère un peu dramatique comme étaient d'ordinaire celles que la maman de Blandine se croyait obligée d'inventer. Un jour que l'enfant était assise sur un tabouret auprès de sa mère qui lui contait quelque histoire, elle s'écria tout à coup :

« Maman, veux-tu faire mettre une garniture en broderie anglaise à ma robe neuve en piqué blanc ? »

Ce fut d'abord un silence impressionnant, la maman dut revoir en un éclair la petite fille qui à trois ans mirait sa robe à volants devant une psyché, le poing sur la hanche comme une danseuse espagnole. Le même éclair d'appréhension dut traverser son cœur inquiet. Sa fille deviendrait-elle une vaniteuse, une évaporée uniquement occupée de fanfreluches? Pour rien au monde il ne fallait encourager un tel penchant. Elle s'embarqua donc dans une longue tirade d'une éloquence shakespearienne où elle montrait à Blandine les dangers et les écueils du grave défaut de la coquetterie. La robe de piqué blanc fut enfermée dans une armoire et la maman envoya chercher au marché parmi les indiennes pendues à des cordes, que l'on vendait à raison de deux mètres pour un franc, l'étoffe nécessaire pour trois affreuses petites robes d'une humiliante laideur. Elle les fit tailler sans grâce comme de simples sarraus, boutonnées de haut en bas par d'ignobles petits boutons à un franc la douzaine. Adieu les volants de dentelles au cou et aux manches, adieu les larges ceintures de satin aux immenses coques luisantes qui faisaient, en ce temps-là, la grâce des robes d'enfant. Blandine ne porta plus tout l'été que cette livrée de pénitence, sœur de la robe brune d'autrefois. Les petites amies qu'elle rencontrait le matin au jardin de Cișmigiu, interloquées devant cette métamorphose, n'osaient la questionner. Il y en avait une surtout, une ravissante fillette pomponnée par sa mère avec une suprême élégance qui depuis ce jour-là refusa de causer avec Blandine. Elle s'appelait Michette P. et Blandine l'avait surnommée « Délicette » à cause de son mignon visage de poupée. Blandine sentait alors son cœur se serrer de confusion. La laideur de son costume la

blessait cette fois-ci encore plus que le chagrin d'avoir fait de la peine à sa maman. Elle avait pourtant appris toute petite à donner toujours raison à sa mère. Pas un instant elle ne songea à lui en vouloir des humiliations causées par son costume de pauvresse. Elle avait été tour à tour la jeune martyre livrée aux panthères, l'exilée innocente dans l'île du Diable. Elle était maintenant la petite fille toute noire de défauts, dont le crime était de « faire de la peine à sa maman. » C'était tout ce qu'elle voyait dans son étrange punition, mais le goût de la beauté restait en elle invincible et tyrannique. Pour se consoler, elle s'amusait à combiner dans son esprit les robes qu'elle porterait quand elle serait grande, ou elle dessinait sans cesse sur ses cahiers une petite fille aux longs cheveux, coiffée d'un souple chapeau de paille orné de bleuets, et vêtue d'une robe blanche toute entière en broderie anglaise. Blandine apprenait ainsi jour par jour à s'isoler des choses réelles, à vivre comme les mystiques d'un bonheur surnaturel et à voir dans les rêves seuls la source de mille joies, infiniment supérieures à celles que l'on peut attendre de l'existence quotidienne.

Chapitre 20

Zette

Ce qu'il y a d'incommunicable dans toute vie intérieure, ce qui fait que chaque être est enfermé en son propre moi, comme dans la solitude d'une prison cellulaire, Blandine le pressentit amèrement pendant ce triste été, où Nelly n'était pas là pour partager sa peine, et où sa maman malgré son amour, semblait s’éloigner d'elle peu à peu, insensiblement…

Septembre ramena les fillettes à l'école et Blandine, consolée de tout, retrouva enfin ses deux amis. C’était la dernière année avant le baccalauréat de Nelly. Les jeunes aspirantes enfermées dans un pavillon qu'elles avaient surnommé l'Académie du Silence, devenaient presque invisibles pour leurs compagnes qui osaient troubler leur retraite. Blandine ne voyait que Zette. Franchissant peu à peu le cercle invisible tracé autour des êtres très jeunes, par l'égoïsme qui incite à se préoccuper uniquement d'eux-mêmes, elle commençait enfin à étudier et à comprendre Zette. Elle l'avait aimée dès le premier jour, pour ses magnifiques yeux étoilés, son sourire enchanteur, les récits passionnants qu'elle faisait de ses années passées à Naples. Tout cela avait suffi pour faire d'elle une sorte d'héroïne aux yeux de l'enfant. Mais ce n'est que lentement et par degrés que Blandine, trop peu observatrice, se rendit compte que Zette, à un certain point de vue, avait du génie et qu'elle ne devait jamais rencontrer personne qui en eût à ce point. Il ne s’agissait pas de génie littéraire ou artistique, c'était bien mieux: Zette avait tout bonnement le génie de l'amour, le plus rare de tous.

Mystique, elle eût aimé Jésus comme seul l'aima St. François d'Assise, jusqu'à porter en son corps les stigmates du divin Maître. Elle savait aimer jusqu'à un don si total d'elle-même que tout amour à côté du sien, paraissait nain, devenait pauvre. L'amour qu'elle portait à sa mère et à ses petits frères la rendait pareille au pélican qui s'arrache le cœur pour le donner en pâture à ceux qu'elle aime. Malgré cela, elle n'avait rien de la sentimentalité minaudière et superficielle des jeunes filles qui se pâment devant un enfant, un petit chat ou une fleur. Elle n'éparpillait point en paroles et en exclamations la frénésie de charité, au sens grec du mot, qui était l'essence même de sa nature. Mais si un enfant était malade elle était capable de le veiller trois jours et trois nuits, sans dormir ni manger, si un petit chat miaulait dans le voisinage, elle risquait sa vie en grimpant sur les toits pour le sauver, ou courait la nuit dans la neige pour le ramasser et lui donner un abri. Quant aux fleurs, lorsqu'elle voyait de ces pensées de velours violet et jaune qui semblaient un visage suppliant tourné vers le ciel, Zette en pelait comme d'un être vivant avec un émoi presque religieux qui lui faisait baisser la voix et donnait à Blandine envie de pleurer. Oui, Zette avait du génie pour aimer et ne pouvait vivre sans donner. Chaque fois qu'elle arrivait le matin, elle apportait à Blandine un petit cadeau, un tout petit rien sans valeur, car elle n'avait jamais d'argent de poche. Elle n'eût pas vécu si elle n'avait pu mettre chaque jour entre les mains de Blandine un bouquet de perce-neige, un petit coq en sucre d'orge rouge, acheté aux marchands turcs ambulants, une épingle à tête dorée, un rien, qu'elle accompagnait de son sourire éblouissant et du regard de ses yeux merveilleux, plus éloquents que la parole, ces yeux qui vous allaient au cœur, qui vous prenaient le cœur et qui parfois émouvaient Blandine jusqu'aux larmes.

Chapitre 21

Mère et fille

C'est un chemin ardu que celui qui mène à la perfection, un chemin qui n'admet ni halte ni répit. Blandine, enfermée dans le jardin enchanté de la littérature et de la musique, laissait son âme se détendre peu à peu de son incessant travail sur elle-même. La petite croix d'argent, cachée sous son tablier était souvent oubliée et l'enfant glissait à des mouvements d'impatience involontaires dont elle rougissait plus tard. Par un étrange tour d'esprit qu'elle garda toute la vie, Blandine trouvait dans le remords une joie amère, qu'elle ne sut jamais expliquer. Elle n'avait pas lu David, la magnificence des cris poussés par le Psalmiste, où la contrition atteint à une sorte de douloureuse volupté, était inconnue de Blandine enfant, mais elle goûtait d'instinct une ivresse secrète à revenir sur elle-même, à se pénétrer d'une horreur

sacrée devant ses imperfections. Elle y puisait, semblait-il, un renouveau d'amour pour la beauté morale, ainsi que l'espoir d'y parvenir un jour, avec on ne sait quelle satisfaction confuse que doivent ressentir les croyants et les dévots après une bonne confession. Tenue à l'écart de toute pratique religieuse, Blandine était sans le savoir, de ceux qui eussent par un besoin intime inventé le sacrement de pénitence, s'il n'avait pas existé, à cause de l'allègement qu'il confère à l'âme. Maman de Blandine ne se doutait pas du travail obscur qui se poursuivait dans l'esprit de son enfant. Blandine étaient trop vive, trop dissipée et bruyante pour qu'on la soupçonnât de pareils retours sur elle-même. Sa mère l'aimait d'un amour total, tyrannique et dominateur, comme un sculpteur aime la glaise qui doit réaliser son rêve intérieur et à laquelle il tente d'imprimer le sceau de sa propre pensée. Or l'enfant ne ressemblait nullement à la fillette idéale que sa maman rêvait de créer de toute pièce. La mère eût voulu une fille obéissante, grave et douce telle que l'était une des jeunes filles parmi 1es grandes qui s'appelait Florica et qu'elle avait surnommé « la Perfection. » Blandine était vive et turbulente et aussi indocile qu'elle osait l'être sans faire de la peine à sa mère, car tout son code moral se résumait dans cette formule que l'amour seul lui avait inspiré. La « Perfection » avait des mouvements lents et posés, n'é1evait jamais 1a voix, ne riait pas aux éclats, et on ne l'avait jamais vu gambader ni courir. Blandine, par contre n'entrait chez sa mère qu'en bondissant ; elle ne s'asseyait jamais sur une chaise, mais se perchait sur le coin du bureau, ou sur l'accoudoir du fauteuil de sa mère dont elle entourait 1e cou de son bras; c'était là sa place habituelle qu'elle garda longtemps après l'adolescence. Sa mère aurait voulu la gronder; elle essayait de faire la grosse voix et de dire :

« Voyons, Blandine, tu es une grande fille maintenant. »

Mais le sourire et le regard attendri démentait 1e reproche. Parfois quand la fillette rentrait d'une partie de croquet les joues roses, ses grands cheveux fous envolés, la maman posait son livre et ne pouvait s'empêcher de redire à mi-voix cette strophe de Victor Hugo :

« Qu'elle fût bien ou mal coiffée,
Que mon cœur fût triste ou joyeux
Je l'adorais, c'était ma fée,
Et 1e doux astre de mes yeux. »

Blandine le savait, elle vivait dans cet amour enveloppant comme dans son élément, dans 1e seul air qu'elle pût respirer. Ella ne gardait rancune à sa mère d'aucune des rigueurs que celle-ci employait pour modeler sa fille selon l'idéal qu'elles poursuivaient toutes deux,

chacune de son côté et par des routes différentes. Blandine se souvint longtemps d'un moyen dramatique employé par sa mère pour corriger son naturel impatient. Elle avait un jour surpris la fillette en train de résister avec des gestes brusques, aux efforts de sa bonne qui lui essayait un tablier neuf. L'enfant se rebiffait, se hérissait, donnait des petits coups de coude pour échapper à la contrainte, et la pauvre Julie qui adorait sa petite demoiselle ne savait plus à quel Saint se vouer. À cette vue, la maman de Blandine dut ressentir la frayeur subite qui la saisissait à chaque occasion devant l'évocation d'une Blandine future, livrée à tous les dangers d'un naturel emporté. Vite, il fallait employer les grands moyens. Le lendemain au réfectoire, après le repas de midi, elle fit venir Julie devant toute l'école assemblée et ordonna à Blandine de baiser la main de sa bonne, en lui demandait pardon d'avoir été emportée la veille. Blandine avait déjà fait dans son cœur son acte de contrition; et sentait l'inutilité de cette humiliation publique. Elle s'exécuta pourtant malgré les larmes de Julie et sitôt la scène finie courut se jeter dans les bras de sa bonne, qui pleurait pour de bon, en embrassant sa petite demoiselle. Elles se comprenaient toutes deux, et savaient qu'elles s'aimaient sans avoir besoin de le prouver par une exhibition de ce genre. Elles avaient souffert toutes deux sans rancune, pour ne pas désobéir mais au fond de leurs cœurs elles se rendaient compte que la petite scène tragique n'aurait aucun résultat bienfaisant. C'est à d'autres sources que Blandine aura à puiser plus tard la force de se dépasser elle-même.

Chapitre 22

La maman de Blandine

La maman de Blandine, à cette époque, n'avait pas atteint 1a quarantaine, mais l'austérité de sa vie et de ses principes lui conférait une dignité d'ordinaire réservée aux grand'mères. Petite, encline à l'embonpoint, portant toujours 1a livrée de son veuvage, lente et mesurée dans ses mouvements, elle rappelait en quelque sorte 1a reine Victoria. Comme elle, imposante sans effort, elle savait créer une zone de silence et de recueillement, qui l'entourait d'un cercle invisible, difficile à franchir. Dès son enfance on avait distingué entre elle et sa sœur, celle qui incarnait la beauté, et celle qui ne se faisait remarquer que par la sagesse. Malgré cela, la maman de Blandine, avec son teint d'une pureté parfaite, son large front admirablement dessiné, son nez bourbonien qui lui donnait un air d'autorité, ses yeux gris vert dont le regard perçant et réfléchi était corrigé par le sourire spirituel d'une bouche aux lèvres fermes, délicatement charnues, offrait une image pleine de grâce féminine. On songeait en la voyant à certains portraits d'abbesse du Moyen-Âge, où la haute spiritualité remplace

l'exacte beauté. Elle avait gardé du temps de sa jeunesse un goût pour 1es raffinements de toilette. Le deuil qu'elle portait n'excluait pas les soies froufroutantes, les lourds satins lustrés, les ruches de dentelle, les colliers de jais scintillants. Qu'elle allât assister à une première, ou qu'elle passât la journée en classe parmi ses « grandes » préférées, sa toilette était la même. Sa coiffure compliquée avait la même rigoureuse ordonnance. Ses mains parfumaient à tel point tout ce qu'elles touchaient, éventail ou écharpe qu'on eût reconnu ces objets entre mille. Elle apportait à tout ce qu'elle faisait un soin et une netteté extraordinaire. On était unanime à reconnaître que personne n'avait une écriture aussi élégamment moulée que la sienne, que rien n'égalait la grâce de ses gestes, quand elle quittait son livre pour tricoter ou broder. Avec un naturel parfait elle apportait à son genre de vie, une originalité que l'on acceptait sans la discuter. Malgré la rigidité de ses principes personnels, son indulgence pour les autres était sans bornes. Une histoire d'amour la touchait profondément, et lorsque ses nièces furent à l'âge de se marier, elle mit en œuvre toute son autorité et sa diplomatie pour aplanir les obstacles qui s'élevaient sous les pas de ses jeunes protégées, et hâter la réalisation de leurs projets. Quant à Blandine, il était entendu, de longue date, qu'elle ne se marierait jamais « pour ne pas faire de peine à sa maman. » Cette loi unique du code adopté par Blandine toute jeune, ne devait pas être transgressée : chacun le savait. « Mămuca » même qui gâtait tellement Blandine, « Tătuca » qui l'aimait comme ses propres enfants, ne discutaient point l'ukase promulgué par la maman de Blandine. La sagesse habituelle de ses résolutions inspirait une telle confiance, l'autorité qui insensiblement émanait d'elle était si inébranlable, que Blandine ne surprit jamais à ce sujet une discussion entre ses deux mères. Elle s'en serait d'ailleurs fort peu souciée. Le seul projet qu'elle forma au fond de son cœur, pour son avenir, était celui d'écrire de beaux livres. Comment eût-elle pu deviner les obstacles que ce projet rencontrerait autour d'elle, et surtout en elle-même ? L'aveuglement miséricordieux grâce auquel l'avenir est caché aux jeunes êtres, la laissa longtemps jouir d'une vie intérieure, que ne troublait nul pressentiment de la vérité.

Chapitre 23

Claymoor

Ce fut vers cette époque que Blandine commença à se lasser d'être une enfant, à cause des livres qu'on lui défendait de lire. Lorsqu'elle entrait dans la classe des « grandes » où Sélina de sa voix charmante un peu grave, lisait à ses camarades le théâtre de Victor Hugo, elle s'entendait dire : « Toi chérie, va jouer au jardin. » Blandine poussait un petit soupir mal

résigné. Quand donc lui permettrait-on de tordre en un chignon ses longs cheveux qui lui couvraient le dos jusqu'aux reins d'une nappe mousseuse et dorée ? La maman de Blandine avait sa loge d'abonnement au théâtre National dont elle suivait fort régulièrement les représentations, encore que le répertoire de ce temps-là ne fût pas à la hauteur de son gout raffiné. On donnait souvent des pièces telles que *Les Trois Mousquetaires*, *La rose magique*, ou *La fille de l'air*, féeries plutôt faites pour charmer la jeunesse. Le Théâtre National à cette époque, était une sorte de salon, où les gens du monde se rencontraient, et finissaient par se connaître à force de se voir tous les soirs d'abonnement. Claymoor était le pseudonyme romantique sous lequel se cachait un des plus grands noms de l'aristocratie roumaine. Il avait mis à la mode la chronique mondaine dans le quotidien le plus en vue, *l'Indépendance roumaine*. Les snobinettes du temps étaient ravies d'y lire leur nom suivi de quelques phrases élogieuses, parmi lesquelles fit sensation celle où Claymoor, parlant de madame Elise Millo, affirmait sans broncher, que ses bras étaient dignes de la Vénus dont elle portait le nom. Mais on pardonnait tout à Claymoor, l'enfant gâté des salons les plus fermés. Comme il ne prenait pas la peine d'inventer chaque fois des compliments nouveaux, les cousines de Blandine étaient invariablement nommées « deux boutons de roses jumelles » et Blandine un petit brin de réséda. Blandine qui se rendait compte que le réséda est de toutes les fleurs la plus terne et la plus dénuée d'éclat, s'imaginait que, lorsqu'elle serait grande, Claymoor trouverait pour elle une comparaison plus flatteuse. Mais il s'en fallait de beaucoup pour qu'elle fût grande et que sa petite poitrine plate s'ornât de ce qu'André Chénier nomme « deux globes d'albâtre. » André Chénier ajoutait même, au grand étonnement de Blandine : « qui caressent les yeux et font sauter le cœur. » Le cœur de qui ? se demandait Blandine. Nelly et Zette avaient elles aussi la poitrine plate et juvénile d'un petit coureur antique. Sélina dont le corsage se gonflait délicatement à la hauteur voulue, ne paraissait pas aux yeux de Blandine, les surpasser pour cela en grâce ou en beauté. Pourtant elle remarqua un jour que deux petites cornes roses semblaient vouloir se dessiner sur son maigre corps d'enfant. Elle détacha deux pétales d'une grosse pivoine et se les appliqua sur ses deux modestes pointes, avec l'idée confuse de les protéger et de les dorloter à la fois. Elle sentait bien que ce qu'elle faisait était trop sot pour en parler. Ces pétales de pivoines étaient un petit secret à elle toute seule qui l'amusait et la rendait confuse en même temps. Chez certains enfants très cérébraux, la sensation d'avoir un corps met très longtemps à naître. Blandine flottait encore comme désincarnée au dessus du plan terrestre. Elle planait dans un monde magique, fait d'innocence et d'un aveuglement, moitié inné, moitié voulu, qui donna à sa première jeunesse un charme intangible et mystique dont la vie réelle, très longtemps méprisée, se vengea cruellement plus tard.

Chapitre 24

Violette

C'est dans un pareil état d'esprit que Blandine rencontra l'amour sans le reconnaître ni le comprendre. Elle commit alors ingénument le crime d'ignorer le sentiment le plus pur et le plus profond qu'elle inspira jamais à la ligne. Blandine vers l'âge de douze ans avait passé un été chez son amie Violette qui habitait à quelques heures de Bucarest, une ville charmante, entourée de bois, égayée par la fraîcheur d'une rivière turbulente et claire. Violette, qui faisait partie des « moyennes » était une jolie rousse d'une grâce de Tanagra. Des cheveux acajou, d'une teinte incroyablement riche, entourait son visage délicat, d'un casque fait de larges ondulations. Cette toison d'une beauté unique eût suffi pour faire de Violette une petite figure d'exception. Mais elle possédait en outre un cou long et d'une blancheur laiteuse, grâce rarement accordée aux roumaines. Blandine n'en avait vu de pareil que dans un tableau qui représentait « Edith au long cou » cherchant le cadavre d'Harold après la bataille de Hastings. Cette ressemblance prêtait à Violette un charme romanesque qui la mettait à part entre ses compagnes. Pendant l'été que Blandine passa chez Violette, son frère Alexis à peine plus âgé que Blandine, s'éprit pour elle d'une affection que les grandes personnes regardaient en souriant sans lui attribuer la moindre importance. Mais deux ans plus tard on vit le garçonnet s'enfuir un beau matin de son collège, et faire à pieds la route jusqu'à Bucarest, poussé par le désir de revoir Blandine. Celle-ci, entourée de ses deux amies, auxquelles se joignait Violette, se trouvait si heureuse dans ce nid de chaude affection, qu'elle ne prêta aucune attention à ce nouveau venu dans sa vie. Elle n'eut qu'un éclat de rire insouciant, lorsqu'il lui écrivit un beau jour pour lui demander quelle carrière il lui fallait embrasser afin qu'elle consentît à l'épouser quand il serait grand. Blandine ne mit pas longtemps à réfléchir, et répondit qu'elle n'était pas du tout sûre de l'épouser un jour, mais que cela l'amuserait de s'entendre appeler Madame la Générale. Alexis entra donc à l'école militaire et, sûr de la promesse de Blandine, ne revint plus sur ce sujet pendant quelques années.

Blandine avait beaucoup entendu parler d'amour. Elle récitait parfois les vers de Halm, qui disent à peu près :

« O mon cœur, o mon cœur, je veux te questionner
L'amour, qu'est-il ? Réponds !
Deux âmes, un seul sentiment ;
Deux cœurs, un même battement.

Et dis, l'amour comment vient-il ?
Il ne vient pas, mais il est là.
Et dis, comment s'enfuit l'amour ?
S'il put fuir**,** onc ne fut l'amour. »

Blandine comprenait très bien ces vers, mais elle les appliquait uniquement à son affection pour Nelly. Alexis n'entrait pour aucune part dans le cercle enchanté où elle vivait en un état d'âme, dont rien ne parvenait à la réveiller.

Chapitre 25

Leçon de danse

Inconscience des orages du cœur qu'elles devaient affronter plus tard, les trois jeunes filles, arrêtées au seuil de la vie, connaissaient la douceur de l'amitié à la fois passionnée et fraternelle par laquelle les êtres jeunes et purs font l'apprentissage de l'amour. De cette grande leçon qui imprime à l'âme sa forme définitive, elles pratiquaient en miniature toutes les nuances, les tristesses sans cause vite consolées, les joies débordantes, les petites rivalités inoffensives, et jusqu'au jeu délicat de la coquetterie et du flirt. Le théâtre où se déployait les scènes variées de cette juvénile comédie, était la salle de danse. Malgré leur tablier d'uniforme, les jeunes filles se transformaient aux premières mesures de la valse à la mode, en héroïnes de roman, vêtues de tulle blanc, impatientes d'accorder ou de refuser un tour de valse aux soupirants représentés en la circonstance par quelques moyennes ou quelques grandes qui ne faisaient point partie de leur indissoluble trio. Grâce au don accordé à la jeunesse, de vivre une vie transposée dans l'imaginaire, avec une intensité qu'elles ne retrouvèrent point plus tard, Nelly, Zette et Blandine, sitôt entrées dans la salle de danse, devenaient sans le vouloir les personnages de leur roman préféré. Il y avait surtout un roman de Bulwer intitulé *Alice* qui fut longtemps, sans qu'elles se l'avouassent, le canevas, de leur vie irréelle pendant l'heure impatiemment attendue de la leçon de danse. Le professeur, M. Gatineau, était un vieux petit bonhomme chauve, bedonnant, léger comme plume au vent, qui rebondissait avec une agilité surprenante, lorsqu'il montrait à ses élèves le pas aux longues glissades de la Grande Polonaise. C'est alors que se revêtait de toute sa gloire l'ancien maître de ballet de Paris, échoué par on ne sait quels avatars, dans un lycée de jeunes filles à Bucarest. Les bras légèrement tendus devant lui, en un souple balancement cadencé, fermant les poings d'où émergeaient comme deux petites cornes, ses pouces recourbés, il avançait

sans presque effleurer le parquet, en prononçait sur le rythme d'une polonaise surannée et pompeuse :

« Et allez une, deux, trois ! Et allez, une, deux, trois ! »

Emportées par son irrésistible entrain, les jeunes filles deux à deux, se tenant par le bout des doigts, avec une grâce qui faisait songer aux pavanes d'antan, lui emboîtaient le pas, souriantes et heureuses d'oublier la grisaille des heures d'études. En cette époque où l'on ne consacrait aux sports aujourd'hui maîtres du monde qu'une heure de gymnastique et de danse, la Grande Polonaise ou les Lanciers aux nombreuses figures compliquées, comme un imbroglio de vaudeville, tenaient lieu non seulement d'exercices physiques, mais de détente de l'âme dans un milieu immatériel, où se développaient non pas les muscles, mais la féminité. Blandine débattait longuement s'il convenait d'accorder un quadrille à telle ou telle petite camarade, trop longtemps négligée. Elle apprenait à suivre de l'œil sans en avoir l'air, les apartés de Nelly ou de Zette avec quelque fillette qui prenait pour l'instant rang de rivale. Elle acquérait l'art mondain de causer sans écouter son interlocutrice, tout en prêtant une oreille inquiète au dialogue de l'une de ses amies avec quelque autre figurante de cette comédie humaine. Par moment elle connaissait le pincement au cœur d'une petite jalousie passagère, injustifiée mais douloureuse quand même. Pour ramener sur elle l'attention égarée de ses amies, elle recherchait alors le succès momentané qui devait attirer sur elle tous les yeux, en faisant un tour de danse avec une jeune fille dont la taille, la silhouette et l'allure, s'appariait si bien avec la sienne et formait avec elle un couple si parfaitement assorti, que l'on s'arrêtait de danser pour suivre des yeux leurs évolutions. Il fallait un petit effort de volonté après la leçon de danse, pour secouer cette légère griserie sentimentale et redevenir de braves petites potaches, bourrées de dates et de formules. Blandine ne savait pas si la présence de M. Gatineau déclenchait dans ses amies, ce même étrange dédoublement de la personnalité. Confiante et sincère en toute chose, elle gardait pourtant un jardin secret incommunicable, sans se rendre compte que Nelly et Zette devaient elles aussi mener en leur for intérieur, toute une vie insoupçonnée. Avant de quitter la salle de danse, elle s'arrêtait un instant auprès de la tapeuse à qui personne ne parlait jamais, comme si elle n'eût été qu'un complément mécanique du vieux piano poussif. Epaisse et tassée sur son tabouret comme une masse informe, la bonne dame au teint de brique sous ses pâles cheveux grisonnants, tirait du clavier d'innombrables airs de danse, avec des doigts d'une infaillibilité presque surhumaine. Jamais elle n'avait l'air fatigué, jamais elle ne se trompait ; son petit œil glauque glissé au coin de ses paupières, envoyait toujours un sourire imperceptible à Blandine, en qui elle

devinait peut-être une parcelle de sympathie humaine, parmi cette foule tournoyante, qui ne voyait en elle qu'une manivelle bien huilée. Groupe bourdonnant de fillettes de tout âge… Si Blandine avait pu prévoir les vies tragiques qui se préparaient pour certaines d'entre elles ! Il y avait là Corinne au bel ovale perçant, aux yeux d'almée, qui devait finir par un suicide à vingt ans. Il y avait là Didine, grande, brune, fluette et douce, qui se tua par désespoir d'avoir perdu un mari adoré. Il y avait aussi cette charmante Bibi, avec son nez impérieux, sa grâce un peu mièvre, comme celle des belles dames de Watteau, dont le mari se suicida en pleine jeunesse, et qui à l'âge des cheveux gris, finit elle aussi par un suicide. Que de douleurs ignorées, planaient menaçantes sur la troupe gracieuse des jeunes filles entraînées par l'élan communicatif du vieux Gatineau. Et allez une, deux, trois - et allez une, deux, trois.

Ce ne fut qu'après de longues années où Blandine vit tant d'être chers se débattre, en proie à des angoisses surhumaines, qu'elle comprit combien il est impossible à l'homme de supporter la vie en s'appuyant sur ses propres forces, sans chercher plus haut un secours divin. Si les petites camarades des leçons de danse avaient compris ce lumineux secret, elles eussent peut-être trouvé un emploi sur leur vie même brisée, en la faisant servir au bonheur d'autrui, de même qu'une épave ballottée par l'orage peut encore servir de planche de salut à quelques naufragés. Combien d'années il fallut à Blandine pour apprendre à pétrir sa propre douleur, et en faire un pain de vie pour d'autres plus malheureux qu'elle.

Chapitre 26

Daniel de Ronda

Le jour vint où l'emprise souveraine de Victor Hugo commença à pâlir sous 1'influence de quelques grands écrivains, que Blandine et ses amies découvrirent tour à tour, comme les tournants d'une route enchantée ouvrant sur des horizons inconnus. On hésitait encore à permettre aux jeunes filles 1a lecture des romanciers français. Parmi les romans anglais qui devaient seuls servir à former l'esprit des trois amies, George Eliot occupa un rang tout à fait supérieur, à cause de l'immense influence qu'exerça sur elles son ouvrage intitulé *Daniel de Ronda*. Blandine était à l'âge où toute idée de générosité envers les faibles et les déshérités enflamme le cœur et impose comme un devoir inéluctable, l'obligation de prendre parti pour eux, et d'aller dans cette voie jusqu'au sacrifice. *Daniel de Ronda* fort oublié depuis, et que Blandine arrivée à la maturité, eût été fort en peine de résumer, *Daniel de Ronda* mettait en présence deux types d'humanité aussi admirables, aussi passionnants l'un que l'autre, aux yeux des jeunes lectrices. L'un était Daniel, jeune Anglais doué de toutes les

qualités de beauté et d'esprit qui ornent d'ordinaire les héros de roman; l'autre était Mordecaï, son ami intime, philosophe juif, qui défendait en termes enflammés, et d'une éloquence poignante les droits de sa race en face des races hostiles. On se demande aujourd'hui si George Eliot, contemporaine de Disraeli, n'avait pas été poussée à choisir un tel sujet par la puissante personnalité du vicomte de Beaconsfield, l'homme politique le plus admiré, après avoir été le plus décrié de son époque. Blandine n'entendit jamais rien aux questions politiques et, à l'âge où elle fit cette lecture, ne savait même pas qu'il en existât, mais l'idée qu'un homme tel que Mordecaï pouvait être détesté, calomnié, bafoué, simplement parce qu'il était juif, remplissait d'horreur son cœur pas encore touché par la vie. Zette et Nelly partageaient leur admiration entre Daniel et Mordecaï, mais pour Blandine, le vrai héros était ce dernier, parce qu'il était malheureux. Ce furent entre les trois jeunes filles des discussions sans fin; discussions inutiles même entre les amies les plus intimes, lorsque le point en litige n'est pas une notion abstraite, capable d'être modifiée par des arguments, mais une disposition foncière de nature sentimentale. Si Blandine garda le souvenir de ce livre, c'est qu'il lui prouva dès sa première jeunesse, son incapacité de haïr. La haine et la rigueur, mêmes justifiées par un besoin de défense, lui semblaient alors une anomalie. Les guerres de religion dont parlait son Histoire de France la faisaient trembler et pâlir d'horreur. La Révolution française, pas même Victor Hugo, son maître et son Dieu, ne parvinrent à le lui faire aimer dans *Quatre Vingt Treize*. Quant à *La case de l'oncle Tom*, elle lui arracha tant de larmes qu'elle en tomba malade et dut rester alitée un jour ou deux. Les âmes fortes et taillées pour 1a lutte s'adaptent facilement au devoir supérieur qui impose à leur nature première les plus imprévisibles manifestations. C'est ainsi que l'on vit une jouvencelle comme Jeanne d'Arc trouver le courage d'entraîner au combat toute une armée, quoiqu'elle eût dès sa naissance un cœur tendre et enclin à la pitié. Mais Blandine n'avait pas cet héroïsme viril et combatif. Elle aimait 1a pitié avec une sorte de ferveur mystique qui tout en lui inspirant parfois quelques décisions louables, ne laissa pas de la pousser en certaines occasions, à. commettre pour épargner une souffrance à un être cher, des actions réprouvées par sa conscience. L'existence paisible et abritée que menait Blandine à l'époque où elle lisait George Eliot ne l'avait pas encore mise en face du problème angoissant de choisir entre le devoir et la pitié. La vie lui réservait pourtant cette dure épreuve. Pour l'instant, il s'agissait de prouver à ses amies que Mordecaï, étant 1e plus malheureux, était le plus digne d'amour. Elle n'y parvenait pas sans effort. Les années passées dans la cosmopolite Genève, avait ouvert son cœur aux amitiés qui dépassaient les frontières étroites de sa race. Plongée subitement dans le milieu roumain, elle apprenait avec un étonnement qui 1a remplissait d'une terreur muette, que pour être un vrai

patriote il convenait de se défier de la Russie dangereuse et perfide, de détester la Pologne qui avait humilié autrefois notre grand Voïévode, et qu'il fallait haïr et démembrer la Hongrie, notre ennemie la plus redoutable. Elle apprenait en mène temps que 1'Autriche nous avait ravi par traîtrise 1a plus précieuse de nos provinces, la Bucovine, fleurie et émaillée de sanctuaires comme une prairie est émaillée de fleurs. Quant aux Turcs, chacun savait que nous avions guerroyé contre eux pendant des siècles sans nombre. Adieu le bon temps où l'on pouvait aimer le vieux général russe et la spirituelle douairière polonaise, où l'on pouvait donner son cœur tout entier à l'exquise Pauline qui était hongroise. En Roumanie on était entouré d'ennemis qu'il fallait détester, à moins d'être mal jugé par ses meilleurs amis. Quant aux Juifs, ils avaient peu de place dans la vie et les préoccupations de Blandine. Elle ne connaissait alors comme représentants de cette race, que deux vieux petits bonshommes, deux tailleurs chauves, grisonnants, chassieux et broussailleux qui ressemblait aux apôtres, tels qu'elle les vit plus tard dans certains tableaux d'Albert Dürer. Elle ne comprenait pas que leur race pût constituer une force insidieusement conquérante, dont la Roumanie surveillait l'ascension d'un œil inquiet et hostile. Le livre de George Eliot fut le premier qui posa ce problème devant le cœur ingénu de Blandine. Elle se sentait emportée par le courant particulièrement puissant dans sa famille où l'oncle Aléco, si aimé et si admiré d'elle, incarnait dans sa forme la plus irrésistible, la volonté tenace de faire de tous les Roumains une seule nation affranchie du joug étranger, et des dangers intérieurs.

Chapitre 27

L'oncle Aléco

Le crédo patriotique de l'oncle Aléco imposait comme un devoir la lutte contre l'élément dissolvant qu'était à ses yeux la race sémite, et n'admettait aucune dérogation au programme tracé à ce point de vue. Et pourtant l'oncle Aléco était l'homme le plus bienveillant et le plus généreux que Blandine ait jamais rencontré de sa vie. Chaque fois que surgissait au cours de la conversation quelque médisance, quelque propos acerbe, contre qui que ce soit, il tournait vers les discoureurs emportés son beau visage et le regard souriant de sus yeux couleur de gentiane en répétant ces mots, qui étaient pour ainsi dire, la devise de toute sa vie : « Avec un peu plus de bonté. » Les bienfaits que répandait l'oncle Aléco sur sa famille, ses innombrables protégés, et les villageois qui vivaient sur ses terres de Moldavie, eussent constitué une liste d'une étonnante longueur. Envers ses paysans il montrait une sorte de bonté mystique inspirée par la noblesse que prenait à ses yeux leur dur travail nourricier. Il

aimait à les appeler « mon frère » et insistait pour les faire asseoir lorsqu'ils venaient prendre ses ordres. Avec la simplicité magnifique et la grandeur inconsciente qui le caractérisaient, il passait à travers la vie comme le modèle achevé des plus hautes vertus civiques et patriotiques. Blandine était trop jeune pour bien comprendre la splendeur morale de cette âme d'élite. Elle sentait pourtant qu'il était un exemplaire rare d'humanité, et se disait : « Quand je serai grande, je le mettrai dans un de mes livres, mais personne ne voudra croire qu'il a existé en réalité. » Profondément imbu de théories antisémitiques, l'oncle Aléco aidait néanmoins par de larges aumônes un brave homme de[74] juif chargé d'une nombreuse famille, car la bonté la plus discrète et la plus raffinée s'alliait chez lui à l'intransigeance de ses principes patriotiques. Blandine, dans son amour pour l'oncle Aléco aurait voulu donner tort à Mordecaï, aurait voulu n'avoir jamais lu ce livre qui introduisait dans sa pensée la divergence et le trouble. Un instinct inexpliqué, venu d'on ne sait quel tréfonds de l'âme, faisait d'elle sans qu'elle le sût et sans qu'elle eût jamais lu l'Evangile, un disciple de Celui qui disait: « Un seul pasteur, un seul troupeau. » Aimer les déshérités, les malfaiteurs, et les nègres, à cause de « la Case de l'Oncle Tom », et les juifs à cause de Mordecaï, lui semblait une nécessité vitale, aussi vitale que celle d'admirer passionnèrent l'oncle Aléco, tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait. Elle ne se rendait pas compte encore des difficultés que rencontrent sur leur route ceux qui peuvent dire comme Antigone :

« Je suis née pour l'amour et non pour la haine. »

Jusqu'à la fin de sa vie, elle garda en son âme un besoin invincible d'indulgence qui eût pu s'exprimer en ses termes :

« Je ne saurais haïr rien d'autre que la haine. »

[74] Emploi péjoratif.

Troisième partie

Chapitre 1

Horizons nouveaux

À l'encontre des jeunes filles que l'on décrit d'ordinaire dans les romans, Blandine et ses amies accordaient fort peu d'importance à leurs professeurs en tant qu'individus. Jeunes ou vieux, célèbres ou inconnus, ils n'existaient pour elles qu'en fonction de la science qu'ils leur enseignaient. Plus tard, lorsque Blandine rencontra dans les salons mondains ou littéraires ceux qui lui avaient ouvert les trésors de la connaissance, elle put se former sur eux une opinion précise. Ils n'avaient jusqu'alors revêtu aucune individualité et avaient défilé devant elle en imprimant à peine leur souvenir dans sa mémoire. Il advint pourtant un jour qu'un jeune homme fût présenté à sa mère par un professeur qui vantait son talent d'orateur, en le proposant pour une série de conférences sur des sujets littéraires. C'est ainsi que parut un soir dans la classe où se pressaient pour l'occasion les grandes et les moyennes, un grand jeune homme maigre mais solidement charpenté, d'allure à la fois orgueilleuse et timide. Il avait un front puissant où sous l'arcade sourcilière proéminente, brillaient deux yeux gris-vert dont le regard était perçant et sévère. Une chevelure brune, crêpelée et drue formait d'épaisses touffes de boucles sur son front et ses tempes. Le nez court donnait de la jeunesse à son visage austère, et la bouche d'une beauté et d'une douceur féminine, avait un sourire qui l'inondait brusquement de tendresse et découvrait de courtes dents éclatantes, aux deux incisives légèrement écartées, ce qui est, dit-on, un indice de gaieté et de bonhomie. Toute la nature de cet homme destiné à devenir un jour une de nos plus grandes gloires littéraires et politiques, se dévoilait dans le contraste que présentaient l'expression de la bouche et celle du front. Capable parfois de violences, il était à certains moments avec une simplicité spontanée, tendre, enjouée, rempli de rares délicatesses d'âmes et de sentiment. Il pénétra dans l'atmosphère trop classique, un peu moisie de l'école, comme un souffle de vent du large, imprévu et régénérateur. Ses conférences tombaient dru comme grêle sur l'apathie intellectuelle des jeunes filles, astreintes à l'étude des ternes officiels. Il parlait un jour des Vedas, le lendemain de Socrate, un autre jour de Michel-Ange, ou bien il opposait Flaubert à Victor Hugo et réduisait en miettes le romantisme, sous les yeux de Blandine et de ses amies, épouvantées devant le massacre de leurs dieux les plus chers. La jeunesse solitaire du conférencier rebelle au devoir mondain, l'avait rarement mis en présence de pareils groupes féminins. Il passait ses journées dans une retraite farouche, dévorant les chefs-d'œuvre de

toutes les littératures, avec peut-être le pressentiment qu'il serait lui aussi, un de ceux dont les œuvres enflamment les cœurs adolescents. Pour l'instant, le travail littéraire ne semblait pas encore l'attirer. Il était né orateur. Sa phrase avait déjà l'ampleur et la sonorité, sa voix, les multiples inflexions de ceux qui sont destinés à conquérir les masses. Prévoyait-il déjà les succès retentissants qu'il connaîtrait un jour comme avocat des causes célèbres ? Nul n'aurait pu le dire. Il se préparait d'instinct aux joutes oratoires qui devaient plus tard faire frémir les foules accourues pour l'entendre au Parlement ou à l'Académie. Les jeunes filles sentaient que ce nouveau venu infusait à leurs pensées un sang plus vif. Quant à la mère de Blandine, elle devina dès l'abord en lui une nature merveilleusement riche et surtout une solitude de l'âme qui demandait, sans qu'il s'en rende compte, le réconfort d'une amitié matérielle qui lui fit confiance et lui donna du courage pour l'avenir. Elle l'adopta pour ami, lui fit place dans son intimité, reçut ses confidences amères et révoltées avec la douceur patiente d'une mère. C'est ainsi que naquit une de ses rares amitiés où s'effacent les distances posées par l'âge et où l'âme jeune et blessée par toutes les rigueurs de la vie, trouve un refuge et s'épanouit dans une douceur presque filiale. Tous ceux qui connaissaient la maman de Blandine l'appelaient « petite mère », quel que fût leur degré d'intimité et leur âge. De graves personnages chenus et imposants, prenaient plaisir à donner ce nom de respectueuse familiarité à cette femme qui s'était enfermée toute jeune dans son rôle de mère spirituelle. Ce fut bientôt celui dont l'appela le jeune orateur. Dans ses moments d'accablante solitude, il aimait à lui écrire de longues lettres où il soulageait son âme et sa tristesse suffocante et de ce pessimisme à la fois inné et acquis, signe caractéristique des dernières années du XIX^{ème} siècle. Les lettres conservées par Blandine, furent publiées longtemps après que la mort eut fermé les yeux qui les lisaient avec une aussi souriante indulgence, et glacé la main qui les avait tracées avec tant d'abandon. Elles forment un document du plus haut intérêt, pour ceux qui désirent connaître l'époque où ce futur maître de la pensée, modelait petit à petit son esprit sous l'influence des grands écrivains français. Sa préférence allait au Duc de Saint-Simon, dont il avait l'ironie, les traits acérés et par moment la virulence. La France était pour lui une seconde patrie et c'est à Paris qu'il alla plus tard terminer ses études de droit. Pour Blandine il était un grand destructeur d'idoles et un magnifique créateur de paysages nouveaux. Il était d'ailleurs plutôt l'ami de sa mère que le sien. Avec son tablier d'écolière et ses cheveux déployés sur le dos, elle n'avait rien d'une jeune fille et le futur grand homme la traitait avec ce mélange de sévérité et d'indulgence, propre aux frères ainés envers leur cadette. Croyant deviner en elle un réel talent d'écrivain, il lui reprochait de s'enliser dans le romantisme. Ce fut presque à la

force du poignet qu'il la tira de sa passion pour *Les Misérables* et la jeta dans l'enthousiasme pour *Salammbô*, comme dans l'eau d'une piscine régénératrice.

Chapitre 2

Barbou Raresh[75]

Ce fut un grand tournant au milieu du chemin suivi par la pensée de Blandine que la rencontre de cet ami d'un genre nouveau. Il s'appelait Barbou Raresh. Blandine trouvait que ce nom aux consonances énergiques allait parfaitement bien à celui qui le portait. Il semblait avoir été inventé expressément pour lui. Les dimanches il venait déjeuner et passait l'après-midi avec Blandine et sa mère. La fillette perchée selon son habitude sur l'accoudoir du fauteuil de sa mère, suivait un peu distraitement les longues discussions littéraires et politiques, ainsi que les portraits moraux pleins d'une savoureuse ironie que savait si bien tracer le futur romancier et que sa mère écoutait avec une tacite approbation. Tous les amis communs y passaient, avec leurs petits travers, leurs innocentes manies, leurs faiblesses humaines. L'apprenti orateur se faisait la main et s'exerçait la main à démolir d'un mot un adversaire politique, comme un tireur s'exerce sur une carte à jouer avant le duel mortel. La maman de Blandine guettait patiemment l'essor d'un talent qu'elle devinait d'une qualité exceptionnelle. Sa clairvoyance franchissait le temps et jouissait d'avance de la gloire de celui qu'elle chérissait comme un fils. Elle devait avoir dans sa propre nature un côté combatif, enclin à la satire, qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de déployer et que l'ardeur de son jeune ami satisfaisait pour la première fois. Blandine s'ennuyait souvent pendant ces longues séances où elle entendait répéter les noms de Bratiano, Vasile Urechea, Lascar Catargi, qui pour elle ne représentaient rien. Elle attendait l'instant où Raresh, redevenu enfant lui aussi, se mettait à jouer avec Azize le petit chat noir. Il adorait les bêtes et tous ceux qui l'ont connu se souviennent de l'avoir vu prendre ses repas en portant, perché sur son épaule, son matou favori. D'autrefois, il tentait d'expliquer à Blandine les mystères du style. Il prenait par exemple deux vers de Victor Hugo dans *La Légende des siècles* et lui démontrait combien ils étaient creux, grandiloquents et dénoués de force évocatrice.

« Tiens, disait-il, écoute ceci : „Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres. Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur". »

[75] Tout au long des chapitres suivants le nom initial a été raturé et remplacé par Barbou Raresh.

« Que penses-tu de ces pauvres petits liards tous ronds, opposés à la surface illimitée d'un champ de blé ? Est-ce que l'image qu'ils évoquent te satisfait? Et tout ce grand ciel sans forme et sans bornes opposé à un organe dont chacun connait le contour et les dimensions? Ne vois-tu pas, combien l'image est malhabile? »

« La poésie – ajoutait Raresh – doit émouvoir ou évoquer une image belle et précise comme une médaille bien frappé. Écoute ces vers de Verlaine:

« Le clair de lune est triste et beau
Qui fait sangloter sous les arbres
Les grands jets d'eau,
Sveltes parmi les marbres. »

« Sens-tu la différence? »

Blandine la sentait, ainsi que la douleur poignante comme un remords, de voir s'effriter petit à petit sous ses yeux la statue de celui qui avait été son idole. D'autres fois, Raresh s'amusait à faire à Blandine des récits sur son enfance qu'il illustrait tout en parlant, de charmantes petites aquarelles brossées avec une étonnante sureté de main. Doué d'un grand talent de dessinateur, il traçait à la plume des portraits qui avaient la netteté frappante d'une eau forte. Le portrait qu'il fit de son meilleur ami Dinou Golesco (il existe encore dans la famille de ce dernier), prouve que le talent de Barbou eût pu le mener loin, s'il s'était engagé dans cette voie. Les heures préférées de Blandine étaient celles que Barbou passait le pinceau à la main.

« Tiens, disait-il, cette maison blanchie à la chaux tout au fond du faubourg de Delea Veche, c'est la maison de mes parents. »

Et il évoquait en quelques larges touches la maisonnette avec son auvent surplombant, soutenue par de grêles colonnettes de bois; le perron en terre battue, en haut d'une marche qui en faisait le tour à la mode des maisons rustiques et qui se nomment chez nous « prispa » ; ainsi que les petites fenêtres aux contours hésitant. Au milieu de la vaste cour qui entourait la modeste habitation, Raresh dessinait un petit bonhomme pieds-nus, les cheveux embroussaillés, vêtu, simplement d'une courte chemise en indienne mauve.

« Ça disait-il, c'est moi quand j'avais quatre ans. »

Au grand enchantement de Blandine, il racontait mille détails sur sa mère qui l'aimait profondément et qu'il fit revivre avec une tendresse intense dans un de ces plus beaux récits *Bunica*. D'autrefois, il racontait sa vie d'écolier, retracée plus tard dans la nouvelle intitulée *Domnul Vucea*, ou sa tristesse de collégien prisonnier dans l'internat du lycée de Sfântul Sava, souvenir dont il tira plus tard une de ses nouvelles les plus émouvantes *Bursierul*. La lente éclosion de son âme et de son talent d'artiste s'opérait jour par jour sous les yeux de Blandine, trop jeune encore pour comprendre l'intérêt du spectacle auquel elle assistait. Elle admirait ce nouvel ami sans jamais se sentir très en confiance auprès de lui. Il avait l'esprit mordant, des mots cruels, une force d'invective shakespearienne qu'elle appréciait littérairement non sans trembler un peu. Elle ne se mettait à l'aise que lorsqu'il prenait avec elle l'air protecteur d'un grand frère indulgent. Il aimait à lui apporter des livres, des friandises, prenait sa défense quand elle était grondée, passait des heures à peindre pour elle de petites aquarelles et ses attentions la charmaient d'autant plus que l'on sentait en lui, même au repos, la force combative d'un lion endormi. Raresh lui demandait quelquefois de jouer la *Barcarolle* de Mendelssohn. C'était sa mélodie préférée et il laissait bercer sans fin par son rythme fluide et par le reflet anticipé de l'amour qu'il devait plus tard vouer à Venise, à ses lagunes, à ses gondoles. Il les évoqua magistralement dans sa nouvelle *Fanta Cella*, qui brille parmi toutes les autres avec la pureté d'une perle à l'éclat irisé. Blandine tremblait de timidité lorsqu'il lui fallait s'asseoir au piano devant Raresh. Il avait un sens inné de la musique et jugeait en critique sévère les moindres erreurs de style et d'interprétation. Le jeu de Blandine était enfantin et dénué de brio mais ne manquait pas d'une grâce délicate et trahissait une nature profondément musicale. Lorsqu'elle avait repris deux ou trois fois le célèbre *Gondel-lied* et qu'elle en avait tiré tout ce que Raresh attendait d'elle, il lui caressait les cheveux avec sa grande main ferme, un peu lourde, dont chaque geste débordait de force et de décision. C'était là des heures de détente, des heures où il oubliait ses longs discours mordants sur des sujets qui n'intéressaient nullement la fillette, tandis que sa mère écoutait avec sympathie frémissante les magnifiques tirades de cette éloquence déjà puissante et irrésistible. Elle souffrait dans sa tendresse maternelle de tout ce qu'elle devinait d'amertume cachée, d'âpres renoncements et de désirs inassouvis, sous le portrait qu'il traçait de la société contemporaine. Il habitait en ce temps-là une petite rue, « Strada Artei », chez son frère aîné qui l'avait élevé. Ce frère, avocat distingué, qui jouissait d'une belle aisance, avait reconnu en son cadet de rares qualités intellectuelles et l'avait enlevé à ses parents pour le garder auprès de lui et s'occuper de ses études. Jamais le cadet ne put s'adapter à la vie bourgeoise et étroite que menait son frère. Il avait en lui les germes de révolte d'un Jules Vallès. C'était une âme en

guerre perpétuelle contre tout ordre établi. Sitôt qu'il put voler de ses propres ailes, il quitta ce frère qui tout en prévoyant pour lui un brillant avenir, ne le comprenait guère et ne le ménageait point. Il alla donc s'installer dans divers logis de rencontre et habita désormais une de ses tristes chambres d'étudiant pauvre, d'où il écrivait à la maigre clarté d'un bout de chandelle, des lettres pleines d'amertume et de dégoût de la vie. La maman de Blandine l'avait surnomme *Giliatt* à cause de sa ressemblance avec le héros férocement pessimiste des *Travailleurs de la mer* de Victor Hugo. Quant à Blandine, elle devinait seulement qu'il n'était pas heureux. Comme elle l'aimait sincèrement, elle s'inquiétait de voir en lui cette tristesse dont elle ne comprenait pas les causes. Pour elle, on était malheureux lorsqu'on était malade ou orphelin, privé du nécessaire ou amoureux. Mais Raresh incarnait la force et la santé, Raresh avait une famille, semblait ne manquer de rien et n'avait nullement les façons d'un amoureux envers les cousines et amies de Blandine qui étaient déjà de grandes demoiselles. La douleur pour Blandine était encore un mystère, même celle de Leopardi dont Raresh aimait à lire des fragments, de sa voix chaude, vibrante d'enthousiasme et de profonde compréhension. Il tirait souvent de sa poche un petit volume comprenant un long poème dans le genre de *Rolla*. Le titre en était *Radou.* Blandine ne put jamais se souvenir du nom de l'auteur ni du sujet du poème qu'elle trouvait ennuyeux au-delà de toute expression. La mélancolie sans cause répugnait à l'âme claire de l'enfant autant que la haine, l'ironie et la violence. Elle voyait sa mère et ses amies goûter la lecture de ce *Radou* pendant qu'elle s'évadait de cette ambiance étouffante en s'amusant à suivre ses propres pensées ou à construire sans fin le roman intérieur où elle s'isolait si bien. Une des têtes de Turc sur lesquelles Raresh aimait surtout à s'escrimer était V.A.Urechea. Blandine l'avait souvent vu chez sa mère. C'était un petit personnage courtois, souriant et discret, mais il devenait tout autre dans les descriptions satyriques qu'en faisait Raresh, qui reprochait à l'homme d'état et à l'écrivain qu'était V.A.Urechea ses souplesses opportunistes et ses pirouettes très juvéniles. Raresh avait résumé ses opinions sur lui en une épithète plaisante qui montrait en Urechea un parfait danseur du « fandango littéraire. » L'expression courut les rédactions car Raresh était réputé pour ses mots à l'emporte pièce. L'ironie semblait le nourrir et l'enivrer. Sans y mettre de malveillance, il jouissait comme d'un plaisir artistique des coups de griffes données à ses victimes, à la façon d'un chat jouant avec une souris. Ce qui donnera une idée juste de cette double nature si complexe, s'était le fait qu'il publia à la même époque deux plaquettes également introuvables aujourd'hui. L'une était signée « Sugra », anagramme du pseudonyme « Argus », dont Raresh en ce temps-là, signait ses articles dans *Democraţia* et *Românul.* Cette plaquette que Blandine ne prit pas même la peine de lire, contenait en vers fort bien tournés

une spirituelle satyre, ayant trait a ce qu'il appelait « le fandango littéraire » de V.A. Urechea. L'autre plaquette, par contre, fut lue par Blandine avec une joie sans mélange ; elle contenait quelques poésies dans le genre de *Viaţa la ţară* de Depărățeanu et chantait dans des vers harmonieux et colorés la beauté du printemps, des prairies emperlées de roses à l'aurore et surtout des collines qui séparent Câmpulung de Curtea de Argeș, « les Muscele », sur lesquels Barbou reviendra à maintes reprises dans ses lettres et ses nouvelles. Ce sont là les seuls vers que Raresh ait jamais publiés. On se souvient aujourd'hui de ces plaquettes précieuses parce qu'elles dénotent l'âme double qui vivait en lui et dont on présentait la dualité dans le contraste entre son regard aigu et son sourire tendre.

Chapitre 3

Nouveaux amis

Raresh faisait partie du groupe familial qui se réunissait tous les dimanches à la « maison ». Sélina et Nelly avaient passé leur baccalauréat et étaient devenues de grandes jeunes filles en âge de jouir des succès mondains, et recevaient quelques jeunes gens destinés pour la plupart à de brillantes carrières littéraires et politiques. Blandine, en feuilletant ses souvenirs, eût voulu en avoir de plus précis au sujet de cette époque de sa vie et de l'impression que produisait sur elle ce groupe de jeunes gens, mais elle vivait encore en marge de la réalité. Tout en elle n'était que commencement, aube encore imprécise. L'attention qu'elle accordait à cette pléiade de jeunes talents était si superficielle qu'elle se rendait à peine compte de leurs personnalités, pourtant si diverses et si marquées. Un de ses préférés était Silviou, jeune poète aussi beau que lord Byron, qui devint célèbre dès l'apparition de son premier volume de poèmes *Fără titlu (Sans titre)*. Blandine ne manquait pas de remarquer que Raresh était un élément irréductible, qui ne se laissait pas assimiler par l'ambiance mondaine environnante. Elle n'était pas sans deviner que les autres jeunes gens sentaient à leur tour une sorte de gène et de retenue devant ce caractère si prononcé, aux arrêtes si abruptes, qui semblait les dépasser tous par la hardiesse de ses opinions et sa spirituelle et mordante ironie. Entre eux s'esquissait d'une façon lente une rivalité qui avait pour objet non pas la pléiade de jeunes filles, mais la maman de Blandine dans l'appréciation de laquelle chacun briguait la première place. Celle-ci, en tout milieu où elle se trouvait, exerçait une influence prépondérante et imposait sans effort ses manières de voir. Un peu à l'insu de Blandine, les sympathies se dessinaient déjà, sympathies qui devaient un jour décider de la vie de ses deux cousines. Mămuca et Tatouca à cette époque ne cachaient pas

leur préférence pour Tony, un des jeunes gens les plus en vue de la société bucarestoise. Cousin germain de Zette, il avait fait comme elle son éducation à Naples. Très versé en toute question de littérature et d'art, excellent pianiste, polyglotte, doué d'un caractère enjoué, plein de spontanéité, enfant gâté par le sort et par ses succès mondains, il était la parfaite contrepartie du Giliatt amer, révolté et sardonique qui inspirait à la maman de Blandine une si maternelle affection. Dès leur première rencontre, ce fut entre Raresh et Tony Patan un duel courtois mais incessant. Blandine n'en devinait pas les causes mais elle en ressentait les effets en une sorte de gène presque douloureuse, car elle garda jusqu'à l'âge mûr une sensibilité exagérée qui l'empêchait de respirer à l'aise dans une atmosphère où il flottait de l'inimitié. Raresh avait trop de tact et de bon sens pour montrer sans restriction l'espace de mépris indulgent que lui inspirait Tony qui incarnait à ses yeux le type achevé de l'homme superficiel, à l'intelligence plus brillante que profonde, aux manières empreintes d'une frivolité de mauvais goût. Il employa son rare talent de peintre à exécuter un portrait de Tony, qu'il entoura d'une série de petits dessins satyriques, magistralement tracés à la plume avec la finesse d'une eau-forte. Cette guirlande de croquis spirituels illustraient les multiples talents de celui que Raresh appelait avec une ironie plaisante « Pic de la Mirandole. » Ce dessin existe encore dans la famille de Tony. Il indique dans la nature de son auteur deux traits caractéristiques : l'esprit caustique et un enjouement spontané qui rachetait ce que l'intention pouvait avoir de trop mordant. Blandine eût été parfaitement heureuse pendant ses soirées de dimanche sans le léger courant de divergences cachées qui troublaient obscurément la sérénité de l'atmosphère. Assises en cercle autour du feu dans le grand salon de Mămuca, les quatre jeunes filles écoutaient la lecture d'Eminescou, jusqu'alors inconnu pour elles. Le lecteur était le plus souvent Alécou, poète lui-même, qui lisait d'une voix profonde aux émouvantes modulations, l'œuvre du maître dont il était le disciple et le fervent admirateur. Silviou et Alécou donnaient parfois lecture de leurs propres poèmes. Tony faisait de la musique avec les trois jeunes filles également bonnes musiciennes, tandis que Blandine écoutait inondée d'une joie silencieuse. Elle eût frémi jusqu'au fond du cœur si elle avait pu imaginer la vie affreusement dépouillée qu'elle mènerait lorsque ses deux amies Nelly et Zette, mariées la même semaine, lui seraient enlevées à la fois. Mais un décret miséricordieux de la Providence cache aux hommes les détresses futures et Blandine continuait de vivre avec l'idée qu'elle passerait son existence à côté de Nelly. Elles écriraient ensemble de beaux livres dont chaque ligne contiendrait l'union indissoluble de leurs pensées et de leurs cœurs, habiteraient jusqu'à la fin de leurs jours cette maison idéale qui faisait hausser les épaules à Sélina, cette maison où il n'y avait pas de place pour un mari.

Chapitre 4

Débuts

Silviou occupait à cette époque le poste de juge à Hârşova et trouvait le moyen pourtant de passer beaucoup de temps chez la maman de Blandine pour laquelle il ressentait une amitié pleine d'admiration et de tendresse filiale qu'il ne démentit pas jusqu'à la fin de sa vie. La maman de Blandine avait le don de maintenir une parfaite harmonie parmi les jeunes gens d'humeur inégale et de tempéraments divers, qui évoluait autour d'elle et de sa maisonnée de jeunes filles. Blandine, elle-même, n'eût pu découvrir lequel de Raresh, Silviou, Tony, était le préféré de sa mère. Il advint un jour que Silviou publiât une nouvelle. La mode était alors aux nouvelles et personne ne devinait encore que Silviou serait au bout de quelques années le premier parmi nos romanciers. Nelly et Blandine, assises au grand salon à la maison, s'étaient engagées en une vive diatribe contre cette œuvre de leur ami qu'elles trouvaient indigne de son talent. Elles ne se doutaient pas que la maman de Blandine assise au petit salon ou se tenaient d'ordinaire les grandes personnes, écoutait leur conversation. Elle parut tout d'un coup sur le seuil de la porte ouverte et dit aux jeunes filles qu'il ne convenait point de se montrer si sévères au sujet d'une œuvre lorsqu'on était incapable d'en écrire soi-même une meilleure. Elle termina en mettant les jeunes filles au défi d'écrire elles-mêmes une nouvelle digne d'être publiée. Nelly et Blandine qui ne songeaient nullement à rivaliser avec Silviou, déjà célèbre dans le monde des lettres se piquèrent au jeu et acceptèrent la gageure. Cette fois il ne s'agissait plus d'écrire leur fameux roman commencé en français et composé ensemble à la façon des Goncourt. Chacune écrivit sa nouvelle et Raresh la fit paraitre dans *Democraţia*. Blandine oublia vite ce premier essai qu'elle ne fit suivre d'aucun autre pendant de longues années. Elle se souvenait seulement d'avoir choisi pour sujet un jeune peintre mort de misère dans une mansarde, après avoir, en un suprême effort, terminé un chef-d'œuvre incompris. Quelle gaucherie, quelle naïveté devait s'exprimer dans ces pages écrites par une adolescente qui ne connaissait ni la peinture, ni la misère. L'habitude qu'ont les jeunes de chercher des sujets hors du monde, pourtant si riche, de leur propre expérience, l'absence totale du sens de l'observation, devaient faire de cette nouvelle une œuvre parfaitement inepte. Elle disparut d'ailleurs sans laisser de traces dans aucune mémoire. Quant à la nouvelle de Nelly, si Blandine avait eu le moindre flair pour la réalité, elle eût compris que l'auteur dévoilait ingénument un peu de l'inquiétude qui, de cette époque, tourmentait son cœur. Nelly contait l'histoire d'une jeune fille de bonne famille, amoureuse d'un jeune homme fort pauvre qu'on lui interdisait d'épouser. Le récit se terminait par la mort de l'un

des héros. Etait-ce le jeune homme qui se suicidait ou bien la jeune fille mourait-elle d'une maladie de langueur causée par sa douleur secrète? Blandine ne s'en souvenait pas, quoiqu'elle eût pieusement gardé parmi ses papiers jaunis cette touchante nouvelle, seule œuvre littéraire que Nelly écrivît jamais.

Chapitre 5

Les frères Zemgano

La maman de Blandine, soucieuse de l'avenir de celui en qui elle voyait un futur grand homme, conseilla à Raresh d'aller passer quelques années à Paris. Elle prévoyait tout le bien que lui ferait un séjour dans cette ville où selon elle, on vivait plus heureux que mille part d'ailleurs et comblé de mille joies d'un ordre supérieur – fût-on millionnaire ou mendiant. Raresh partit donc un beau matin de février. Blandine et Zette l'attendaient sur le seuil du vestibule car il ne devait s'arrêter qu'un instant en son chemin vers la gare. Il semblait ému ; son visage avait revêtu l'expression attendrie qu'il avait parfois en caressant un enfant. Il chargea les bras de Blandine et de Zette d'un gros paquet de ses livres préférés : Flaubert, Carducci, Leopardi, Balzac, etc. Pour Blandine et ses amies, ces nouvelles lectures furent une porte ouverte sur un monde inconnu. La maman de Blandine ne faisait rien à demi. Lorsqu'elle vit que sa fille aimait à lire *Le père Goriot* jusqu'à sangloter pendant des heures, le nez dans son oreiller, elle lui fit venir de Paris tout Balzac en cinquante-deux volumes. Blandine dévora l'œuvre magnifique, pesante et inégale du grand romancier. Quant aux frères de Goncourt ils furent pour Blandine non pas seulement de merveilleux écrivains dont elle préféra toujours les œuvres à celles de tous leurs contemporains, mais l'image miraculeusement retrouvée de son amour pour Nelly. Les deux jeunes filles se passionnèrent pour *Les frères Zemgano* et ne tardèrent pas à se donner leurs noms: Gianni et Nello. Mais comme Blandine, en toute occurrence, fixait le plan d'action et imposait la forme de sa pensée, ce fut elle, la plus jeune, qui remplit d'instinct le rôle de Gianni l'aîné. Les frères de Goncourt, avec leur amitié tyrannique et totale qui les enfermaient loin du monde en une cellule de bénédictins passionnés pour leur art, ne pouvaient manquer de devenir pour Blandine et Nelly le modèle idéal. En leur longues causeries intimes, elles décidèrent d'être comme eux, de vivre loin du monde, d'écrire ensemble leurs livres et commencèrent même un roman qui ne fut jamais terminé et dont le premier chapitre fut composé à la façon des Goncourt, c'est-à-dire qu'après l'avoir longuement discuté ensemble, chacune alla l'écrire de

son coté ; on compara ensuite les deux textes et on les refondit en un seul, en conservant ce qu'il y avait de meilleur dans chacun.

C'est alors que commença pour Blandine la voie douloureuse. Nelly, professeur de mathématiques dans un lycée de jeunes filles, occupée par des leçons de musique qu'elle continuait à prendre avec le professeur le plus réputé de cette époque, Edouard Wachmann, n'avait presque plus de temps à consacrer à Blandine. Comme deux amoureux séparés par un sort contraire, elles échangeaient tout le long de la semaine de petits billets où elles fixaient des rendez-vous, auxquels la plupart du temps il leur était impossible de se rendre. Nelly, de son écriture toute menue et ronde couvrait des phrases tendres et d'excuses sans nombre de tout petits cartons qu'elle envoyait tous les jours à Blandine, tandis que celle-ci l'attendait vainement, se rongeait le cœur à l'attendre et ressentait jusqu'au plus profond d'elle-même l'amer délice d'aimer passionnément quelqu'un dont l'amour vous échappe. Elle souffrait dans son cœur sans jamais se plaindre, car l'amour qu'elle avait pour Nelly l'inondait d'une telle joie lorsqu'elles se rencontraient le dimanche, qu'elle n'eût jamais songé à perdre une seule de ces minutes précieuses en reproches ou en récriminations. Ce n'était pas seulement sa tendresse qui souffrait de mille obstacles surgis entre elle et Nelly, c'était le fondement même de sa vie qui s'effritait peu à peu. Blandine, en effet, n'avait pas de désir plus violent et plus tenace que celui d'écrire, et depuis qu'elles avaient adopté le procédé des frères de Goncourt, elle n'imaginait pas sans Nelly. Parvenue à l'âge où l'on peut juger son passé, elle regardait avec un étonnement mêlé d'indulgente ironie, cette Blandine d'autrefois et étrangement fermée à toute réalité qui ne comprenait pas les choses les plus claires et les plus évidentes aux yeux de tous. Nelly était maintenant une grande personne, aussi son amitié pour Blandine, quoique fidèle et profonde, n'avait plus cette nuance de passion quelque folle et enfantine qui torturait l'âme de son amie. À relire plus tard les centaines de petits cartons pieusement conservés, Blandine devinait entre les lignes ce qu'elle n'avait pas compris au temps où elle les attendait, le cœur brûlant et les yeux fixés sur la fenêtre d'où elle guettait l'arrivée du domestique qui servait de courrier aux deux amies. Toujours des excuses, de mauvaises excuses, des raisons qui n'en étaient pas, pour expliquer les retards, les oublis ; piqûres d'épingles pour lesquelles il fallait toujours demander pardon. Blandine faisait le dur apprentissage et souvent réservé aux amoureux, de chanter toute seule un duo où la voix aimée ne faisait plus sa partie. Nelly, elle-même ne se doutait pas que le courant de la vie l'entraînait loin de Blandine. Elle croyait encore sincèrement être le Nello de ce Gianni impétueux, au cœur toujours inassouvi, mais au fond d'elle-même, une petite voix devait lui

dire qu'elle n'écrirait jamais des livres avec Blandine, qu'elle n'habiterait jamais la maison de leur rêve.

Raresh, installé à Paris, écrivait à la maman de Blandine ou à quelqu'une des jeunes filles, des lettres empreintes du dégoût de vivre qui était en lui à cette époque la note dominante. Lorsqu'arrivaient ces missives, Nelly n'était pas sans remarquer que celles que lui étaient adressées avaient un ton particulièrement délicat, une douceur où s'atténuaient certaines âpretés du caractère de Raresh. Peut-être sentait-elle éclore tout doucement en elle, encore timide et réservée, le sentiment qui devait remplir sa vie et l'entraîner si loin de la tendre fraternité de Gianni et de Nello. Si Blandine ne se plaignait jamais à Nelly, elle soulageait son cœur en remplissant son journal de pages frémissantes de désespoir. Ne pas écrire ses livres, ne voir Nelly qu'à de rares moments, c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Malgré cela, elle ne confiait pas même à Zette la douleur cuisante dont elle souffrait à chaque instant de sa vie. Elle eût craint de paraître accuser Nelly. Elle eût craint surtout de voir Zette confirmer par quelques mots de consolation apitoyée, le malheur qu'elle tâchait de cacher à elle-même en le réduisant à un simple effet de son imagination. Si Zette lui avait dit avec son sens aigu de la réalité et son clair jugement sur le cœur humain : « Voyons, Blandine, sois raisonnable ; Nelly a bien autre chose en tête que d'écrire des livres. Elle est charmante et t'aime bien, mais ne pourra jamais donner tout ce que tu exiges d'elle. » Blandine aurait été aussi désemparée qu'un malade à qui son médecin apprendrait subitement que la maladie dont il souffre est incurable. Par lâcheté devant la vérité pressentie, par tendre indulgence envers Nelly, Blandine ne disait rien à Zette et se dévorait le cœur dans une angoisse inavouée. Le petit démon tentateur qui s'était autrefois approché d'elle sous la forme d'un flacon de cyanure de potassium, revenait parfois rôder autour d'elle insidieusement. Le principe de ne pas faire de peine « à Maman » qui avait si longtemps dirigé sa vie, cédait maintenant devant une de ses douleurs d'amour qui ont fait plier des âmes plus mûres et plus fortes que ne l'était celle de Blandine à 17 ans. C'était pourquoi, un beau matin d'hiver, elle envisagea avec une décision tranquille la solution de se refugier dans la mort. Les parents qui voient croître sous leurs yeux les petits êtres confiés à leur vigilance ne sont pas de force pour lutter contre les ruses inconcevables auxquelles ont recours les jeunes, affolés par un chagrin secret que rien dans leur attitude ne fait deviner. Blandine prit donc la résolution de mourir poitrinaire**.** Rien de plus facile à son idée. Elle verse un matin dans son corsage un ou deux verres d'eau froide après quoi elle alla se promener vêtue d'une robe légère dans le jardin blanc de neige par un temps sec et glacial de décembre. Mais le sort ne se laisse pas diriger

par une fillette fantastique. La folle équipée de Blandine n'eut aucun résultat tragique et ne lui valut pas même un rhume de cerveau. Ce sont là des tentatives qu'on ne recommence pas et Blandine se reprit à la vie, un peu honteuse de sa faiblesse, avec le vague pressentiment qu'il y avait malgré tout encore de belles heures dans l'avenir et qu'elle ne perdrait rien pour attendre.

Chapitre 6

Edouard Wachmann

Blandine avait maintenant terminé ses études de lycée. Eblouie par la liberté enfin conquise et nullement préparée à savoir l'employer, elle surgissait toute désemparée hors de l'interminable tunnel de ces cruelles années d'écolière. Après s'être pliée si longtemps à l'esclavage de rigides horaires, elle se trouvait tout à coup maîtresse d'un trésor inestimable fait de longues heures magnifiques, de vastes loisirs ouverts devant elle comme de prodigieux paysages où son inexpérience ne lui traçait aucune route à suivre. Sa mère, admirable éducatrice par ailleurs, devait manquer d'un certain sens psychologique qui lui eût fait deviner l'incompétence de l'enfant au seuil de sa nouvelle vie. La nécessité de donner une pâture à l'âme trop ardente de Blandine, une occupation régulière à son esprit avide ne lui était pas apparue. Pour les jeunes filles d'aujourd'hui, le problème est résolu d'avance. Mille branches d'activité les tentent et devisent en petites portions régulières comme les lignes d'un papier à musique le temps qui leur semblait trop lourd. Blandine aujourd'hui se fut inscrite parmi les éclaireuses ; elle eût suivi les cours de la Croix Rouge ; elle eût fait de l'entrainement à l'Institut National d'Education Physique ; ou bien elle eût satisfait son Institut de charité en se jetant dans les innombrables œuvres philosophiques où s'enroulent tant de jeunes énergies inemployées. Mais à l'époque où Blandine avait 17 ans, rien de tout cela n'existait, elle était réduite à ses propres ressources pour organiser tant bien que mal l'emploi de ses journées. Blandine savait que sa mère entretenait vaguement l'idée de l'envoyer faire à Genève ses études universitaires, mais pour l'instant on la jugeait trop jeune et de santé trop délicate pour mener loin de sa famille la vie d'une étudiante. Voilà donc la jeune fille installée dans la première chambre qu'elle n'eût jamais possédée à elle seule. C'était une vaste pièce claire, d'une désolante laideur, quoiqu'elle contînt le piano et les livres chers à Blandine. Elle avait tenté de la rendre supportable en l'ornant de photographies de Beethoven et de Goethe auxquelles s'ajoutait un beau portrait de Victor Hugo offert par Raresh. Rien n'y faisait. Il y avait en Blandine un secret appel vers la beauté que ne pouvait satisfaire le terne mobilier de

sa chambre. Elle avait insisté pour avoir une table d'un mètre carré. Rien de moins harmonieux que cette vaste étendue de drap vert sur laquelle courait l'un après l'autre, divers bibelots détestés mais conservés par égard pour ceux qui les lui avait donné. On était alors à l'époque haïssable des photographies et des bibelots. Mais une bonne fée avait doué Blandine du don précieux de vivre en elle-même plutôt que dans son ambiance, de recréer son décor, comme le vers à soie qui tire de son propre fond le fil tenu dont il se compose un logis idoine à sa nature. Privée de Nelly et de Zette, Blandine partagea sa vie entre la lecture et la musique. Les heures les plus consolantes en cette époque de solitude, étaient celles de ses leçons de piano. Son professeur Edouard Wachmann incarnait pour elle la musique autant que le faisait Nelly. Blandine avait suspendu au-dessus de son piano le portrait de son maître à côté de celui de Nelly. Tout le long de sa vie, chaque fois qu'il lui arrivait de jouer de façon très superficielle, il lui semblait lire un reproche dans les yeux calmes réfléchis du maître, mort depuis longtemps. Parmi les images qui peuplaient les souvenirs de Blandine, seul le docteur Mawr et Edouard Wachmann avaient l'aspect de personnages tirés d'un roman. Comme le docteur, Wachmann avait l'allure d'un diplomate de l'ancien régime, tel qu'on pouvait se figurer Metternich ou Kaunitz. Ses mouvements étaient lents et mesurés, son maintien digne, sa voix grave. Ses paroles étaient rares et toujours empreintes d'un tel bon sens qu'il faisait taire autour de lui les papotages frivoles. Comme le docteur Mawr, il traitait Blandine avec une amitié toute particulière qui faisait oublier à l'enfant sa timidité et la différence d'âge entre elle et son maître. Rien qu'à le voir paraître, elle sentait se répandre autour d'elle une atmosphère morale dans laquelle on montait d'un échelon au-dessus de soi-même. Il entrait sans bruit, semblant mesurer ses pas avec la grave circonspection d'un héros déambulant au bord d'une mare. De taille moyenne il paraissait grand à cause de sa sveltesse et de l'harmonie des proportions. Sa tête petite ornée de longs favoris grisonnants, des yeux jaune d'ambre, au regard aigu et bienveillant, son nez busqué, sa bouche aux lèvres épaisses empreinte d'une bonté souriante, parfois ironique, le faisait ressembler à un vieux portrait du temps de Louis Philippe et de la reine Victoria. Assis près du piano pour écouter Blandine, il prenait dès l'abord sa pose préférée qui semblait sculpter la statue même de l'attention. Enfoncé dans son fauteuil, ses jambes maigres croisées, il soutenait de la main gauche son coude droit, tandis que les doigts de sa main droite, légèrement écartés, entouraient son menton. L'attitude avait la perfection aisée et l'équilibre magnifique du *Penseroso* de Michel-Ange. Blandine, à le voir ainsi, frémissait du désir de jouer de son mieux, et de mériter une attention exprimée par des gestes d'une telle harmonie. Et, chose étrange, elle était seule. Edouard Wachmann aimait cette fillette dont il se plaisait à dire qu'elle était la

plus paresseuse et, en un certain sens, la meilleure de ses élèves. Il avait en effet compris qu'elle ne serait jamais une pianiste éminente comme l'était Nelly, et qu'il ne ferait jamais d'elle qu'un poète de la musique. Aussi lui réserverait-il des leçons fortes différentes de celles qu'il donnait à la plupart de ses élèves. Les amies de Blandine se tenaient parfois cachées dans une pièce voisine pour écouter la façon dont Wachmann détaillait pour son élève quelques morceaux de Chopin. Dans la *Nocturne No. 11 en sol mineur op. 37* par exemple, dès que Blandine frappait du petit doigt de la main gauche le ré très grave par lequel débute la première phrase, Wachmann l'arrêtait en disant :

« Vous avez frappé cette note comme un coup de hachoir sur une table de cuisine. Vous avez oublié qu'il y a une longue corde de métal ; il faut qu'il vibre profondément, jusqu'au bout. »

Blandine s'exécutait. Elle tirait de la touche d'ivoire un bon son cuivré et prolongé.

« C'est bien, disait Wachmann. »

Blandine attaquait ensuite du petit doigt de la main droite le second ré de la première mesure Le maître posait alors sur la jeune main ses légers doigts d'ivoire jauni en disant :

« Qu'est-ce que ce ré-là, tout sec et froid ? Croyez-vous que c'est ainsi que Chopin l'ait imaginé? Je veux qu'il parle, qu'il vibre, qu'il chante.»

Blandine donnait alors au ré une douceur tendre et veloutée :

« C'est bien ! » disait Wachmann.

Mais l'instant d'après il reprenait :

« Et ce *gruppetto* dont vous bousculez et précipitez les notes ? Ne comprenez-vous pas qu'il est là pour donner de l'ampleur, du poids au si bémol ? Reprenez cela et faites-moi un gruppetto bien fondu et grave. »

Et la leçon continuait de ce train-là ; l'heure entière se passait parfois à ciseler tous les détails d'une seule phrase de Chopin. Et Blandine exultait de joie ; le cœur battant d'émotion, elle se donnait de tout son être à la tâche ardue de rendre sensible les moindres nuances de la pensée. Elle aimait ce travail aussi passionnément qu'elle aimait les beaux vers. Mais les sommets sont difficiles à atteindre. Blandine n'entendit qu'une seule fois son maître dire à la fin d'un long morceau :

« Très bien. »

La plupart du temps il lui reprochait de jouer trop vite, d'attacher trop d'importance aux brios.

« En quoi ? » disait-il, lorsque Blandine toute essoufflée s'arrêtait après avoir exécuté la sonate *Appassionata*.

« Vous voulez montrer votre vélocité ? Ce n'est pas cela, la musique, c'est bien autre chose. »

Blandine rougissait confuse, elle savait que Wachmann demandait à la musique de la pensée intense et une grave profondeur, et qu'un morceau interprété avec une légèreté superficielle ne réalisait pas son sévère idéal. Cher bon vieux maître qui portiez sur vos épaules avec une si noble résignation, le poids d'une vie d'artiste manquée et d'une vie de famille orageuse ! Que de joies magnifiques Blandine vous aura dues ! Quelles heures merveilleuses elle vécut sous votre inspiration directe et après votre mort, sous la douce influence de votre souvenir vivant ! Quelle bienveillance taquine vous mettiez parfois à la corriger de ses enfantillages ! Lorsqu'elle rentrait en courant du jardin en s'écriant : « Oh ! Qu'il fait chaud aujourd'hui ! » Vous prononciez alors avec votre lent sourire et votre regard perçant : « Apprenez donc à ne pas dire de ces choses inutiles ; tout le monde sait qu'il fait chaud aujourd'hui. J'attends de vous quelque chose de mieux. »

La reconnaissance envers ceux qui formèrent son âme inspira à Marc Aurèle d'inoubliables pages adressées à la mémoire de son maître Fonton. Blandine eût voulu trouver dans son âme des accents aussi émouvants pour y embaumer à jamais le souvenir de celui qui lui fit don des joies incomparables de la musique, et qui la rendit aussi sensible aux moindres effluves de l'harmonie, que l'est une harpe éolienne au plus léger souffle de la brise.

Chapitre 7

Onești

Les grandes vacances apportaient au cœur de Blandine une joie merveilleuse. Les trois cousines et leurs parents les passaient d'ordinaire à la campagne, et le séjour qui laissa à Blandine le souvenir le plus heureux fut celui qu'elle fit à Onești non loin de Bacau. Onești était un vaste domaine habité par la sœur de Tătuca et son mari. Les trois jeunes filles y occupaient une grande pièce ouvrant par une porte-fenêtre sur le parc où elles allaient

s'installer dès le matin, ivres de grand air, de loisir et de liberté. Blandine, habituée aux larges horizons par ses années passées au bord du lac Léman, ne put jamais se sentir à l'aise entre les murs d'une ville. Quoique sa demeure à Bucarest fût située entre cour et jardin, elle s'y trouvait à l'étroit et comme étouffée par les murs des maisons voisines. Le carré de ciel circonscrit par les toits, éveillait en elle la nostalgie des grands ciels bleus illimités, et des magnifiques couchants qui remplissaient l'espace de splendeur et de réussite. À Onești, elle retrouva les ombrages profonds de Carouge, dont la nostalgie ne l'avait jamais quittée. Elle aima se promener longuement dans les allées d'ormes et de frênes dont le tapis de feuilles sèches bruissait sous les pas, en un rythme d'une tristesse poignante. Les soirs, on allait jouir des crépuscules éblouissants de pourpre et d'or, en se promenant. Le long de la rivière turbulente vers laquelle le parc descendait en trois immenses terrasses. Blandine et Nelly remarquaient que Sélina se mêlait de moins en moins à leur vie. Sélina était une jeune fille accomplie, douée de toutes les grâces du corps et de l'esprit. Elle exerçait une attraction presque magnétique sur tous les jeunes gens qui l'approchaient. Tony lui faisait une cour assidue ; Silviou l'avait surnommée « Miss Idéal » ; deux autres jeunes gens, hôtes quotidiens de la maison, tournaient autour d'elle comme des papillons autour d'une flamme. Blandine et Nelly étaient trop occupées du roman qu'elles écrivaient pour observer de près ce qui se déroulait sous leurs yeux. Habituées aux charmes de Sélina, elles ne se rendaient pas compte de la séduction que celle-ci répandait autour d'elle. Elle était de taille moyenne, avait des mouvements d'une grâce lente qui la faisait ressembler à la chatte blanche des contes de fées. Les cheveux légers comme la fumée, et d'un blond cendré très rare en Roumanie, moussaient autour de son visage en un nuage délicat. Sous de très longs sourcils noirs, des sourcils d'orientale, ses yeux couleur de violette saisissaient le regard par l'étrangeté du contraste. Le nez droit très pur, un peu court, la bouche d'une pulpe charnue et fraîche, le contour arrondi du visage, formaient un ensemble d'une grâce parfaite, avivé par l'éclat d'un teint éblouissant. Sélina gardait toujours une certaine gravité empruntée toute jeune à son rôle de sœur aînée.

Elle n'était en confiance ni avec Nelly ni avec Blandine, elle n'avait pas d'amie intime. Elle dut souvent souffrir de l'égoïsme exclusif qui unissait si étroitement les cœurs de Nelly et de Blandine et où les deux cadettes aveuglées par leur propre bonheur, ne lui faisait aucune place. Un geste spontané, un élan de cœur de l'une d'elle, eût peut-être brisé la glace légère qui les sépara toujours ; mais ce geste ne vint pas, et Blandine plus tard se repentit amèrement de ne l'avoir pas fait. Si pitoyable qu'elle fût à la misère visible, si portée à soulager toutes les souffrances, Blandine côtoya sans la soupçonner et sans la consoler la

solitude de l'âme de Sélina. Mais peut-être Sélina elle-même ne sentait-elle aucun besoin de l'amitié enfantine qu'eussent pu lui offrir Nelly et Blandine. L'hommage que lui apportait l'admiration des jeunes gens suffisait peut-être à remplir le vide laissé par l'amitié absente, et le chagrin tardif de Blandine n'avait peut-être d'autre cause que son propre besoin d'aimer et de consoler.

Silviou, Tony, Raresh, vinrent tour à tour au cours de cet été visiter la famille installée à Onești et si l'on peut s'imaginer que Sélina devina dans certaines de ses visites un hommage adressé à son charme, il n'en fut pas de même pour Blandine et Nelly, en qui n'était pas encore né le sens de la réalité. Pour qu'une chose les intéressât, il fallait qu'elle fût embaumée en quelque sorte dans les bandelettes précieuses de la beauté littéraire et du passé. Seul le passé les fascinait, et ce goût pour le temps jadis leur faisait prêter une attention moins vive aux complications sentimentales de la vie de Sélina, qu'aux récits faits par tante Rouxandra.

Chapitre 8

Tante Rouxandra

Tante Rouxandra était célèbre dans tout le district de Bacău pour les incomparables « cozonaci » qu'elle confectionnait selon la tradition moldave. Le mot propre est bien « cozonaci » et non pas brioche, car un mot ne vaut que par l'image qu'il évoque. « Brioche » éveille l'image d'une petite boule grosse comme le poing, dorée, appétissante, mais qui ne ressemble à rien au personnage imposant et majestueux qu'est un « cozonac. » Ceux de tante Rouxandra, de proportions gigantesques, alignaient une véritable colonnade de fûts dont la hauteur variait selon leur destination. Pour les enfants elle versait l'or liquide de la pâte dans de petits vases cylindriques et ajoutait ainsi à la prestigieuse armée des « cozonaci », une nichée de petits gnomes dont la partie supérieure, dépassant le contour précis du récipient, empruntait la forme d'un bonnet phrygien crânement posé sur l'oreille. Tante Rouxandra avait une recette dont elle gardait jalousement le secret, Ses nièces avaient pourtant découvert qu'elle employait trente-cinq œufs pour deux litres de farine, de la crème, du rhum et une cuillerée de fine huile d'olive. Lorsque les fêtes de Pâques approchaient, la maison dix jours à l' avance était en ébullition pour la célébration de ce rite sacré. Une chambre basse lui était consacrée dans la vaste maison seigneuriale habitée par tante Rouxandra au milieu du vieux parc un peu sauvage, borné par la rivière. Tante Rouxandra avait été une ravissante jeune fille, mariée à seize ans au plus important, au plus grincheux et au plus riche des boyards d'alentour. Lorsqu'il fit sa cour à la jeune fille, à peine revenue du pensionnat à la mode, le

prétendant de vingt-cinq ans plus âgé qu'elle, lui demanda quels étaient ses plaisirs les plus vifs, en promettant galamment de les réaliser, sitôt le mariage conclu. La jeune fille énuméra les trois rêves qui obsédaient son imagination : un voyage à Paris, un piano, et un cheval de selle. Elle avait dû lire en cachette des romans d'Octave Feuillet, et se voyait en pensée pareille aux amazones qui traversaient au galop routes et forêts, le voile bleu de leur chapeau flottant derrière elle et la vaste jupe de leur costume de cheval gonflée par le vent qui s'y engouffrait. Quand les jeunes filles demandaient à tante Rouxandra : « Est-ce qu'il t'a donné les trois choses promises ? », celle-ci souriait de son sourire resté délicieusement jeune, et répondait : « Jamais de la vie ! Il m'enferma dans sa terre d'Onești dont je ne sortais qu'une fois l'an. D'ailleurs, sitôt que je le connus un peu mieux, je compris l'inutilité de lui rappeler ses promesses. » À seize ans tante Rouxandra était une jeune fille fraîche comme une pivoine, grande et bien faite. Elle avait des yeux d'ambre étincelants d'esprits et de malice, et un nez un peu busque d'une forme parfaite, rappelant celui de la reine Carmen-Sylva à qui elle ressemblait d'une façon frappante. Parmi les anecdotes qu'elle contait dans l'intervalle des « cozonaci », lorsque nièces et neveux passaient chez elle les fêtes de Pâques, il y en avait une que Blandine préférait à toutes les autres.

Le Prince régnant Alexandre Ion Cuza faisait souvent avec sa suite des tournées d'inspection dans différentes régions du pays. On apprit un jour à tante Rouxandra que le prince viendrait dîner et passer la nuit chez elle. L'heure approchait où l'on attendait le Prince, la nuit commençait à tomber, et la jeune femme s'empressait de mettre la dernière main aux préparatifs imposés par la visite royale. « Quelle robe portiez-vous ? » demandait le chœur impatient des nièces et des petites nièces. Tante Rouxandra portait une robe en moire vert-pomme en forme de vaste cloche, sur laquelle s'étageaient des petits volants de hauteur différentes ; le corsage largement décolleté sur les épaules tombantes, s'ornait d'une berthe en dentelle nommée blonde. Que pouvait bien signifier ce mot « blonde », si délicat, si évocateur d'élégances surannées ? Ni Blandine ni personne n'avait vu de dentelle blonde, ni ne savait ce que le mot signifiait. Prononcé par les lèvres des aïeules, il suscitait dans l'esprit des jeunes filles l'image peut-être arbitraire, d'une dentelle en tulle de soie d'une finesse impalpable. C'était donc une berthe en dentelle blonde, ornée d'une guirlande de minuscules boutons de roses pompon[76]. La broche qui retenait ces frêles atours était un lourd tortil en or, curieusement contourné, ayant l'aspect d'un énorme colimaçon, d'où pendaient des larmes d'or pavées de diamants. La chaussure consistait en un mince cothurne de satin, dont les

[76] Le Dictionnaire Littré : « de très petites roses ».

rubans entrecroisés entouraient la cheville fine et le bas d'une jambe « faite au tour », pour employer une expression au goût du temps. Le style des écrivains d'autrefois était en bonne partie comparable au costume qu'on achète tout fait dans les magasins de confection. On ne prenait guère la peine d'inventer des modes d'expression. On acceptait de lire partout que les yeux de l'héroïne étaient « les plus beaux du monde », que son teint était nacré et la jambe faite au tour, manquait rarement au tableau. Aujourd'hui par contre, on préfère tarabiscoter[77] son style jusqu'aux dernières limites de la logique et du naturel, plutôt que d'employer ses monnaies usées au relief émoussé par trop de mains. Blandine et Nelly se rendaient compte de l'étonnement qui dut saisir le monde littéraire lorsque parurent les frères de Goncourt avec la merveille d'un style tout personnel, fait à leur mesure, brillant comme une épée au soleil, et ciselé comme la tiare de Cléopâtre.

Voilà donc tante Rouxandra, toute en émoi au milieu de son salon. Le « spătar » Iordache est parti en calèche à la rencontre de l'hôte royal. Rouxandra frappe inutilement ses mains l'une contre l'autre pour appeler ses servantes qui s'affairent autour de la table du dîner :

« Sultana ! Pachita ! Saftica ! Où donc êtes-vous ? »

Les candélabres à six branches posés sur les consoles de marbre devant les hauts miroirs dans l'entre-deux des fenêtres, ne sont pas allumés ; les appliques de bronze, le lustre aux pendeloques de cristal non plus. Il faut un quart d'heure pour voir la flamme d'or jaillir de toutes ces bougies qui attendent inertes le moment de prendre vie. En désespoir de cause, la jeune femme grimpe sur un fauteuil et se met en devoir d'allumer elle-même les bougies. À ce moment la porte s'ouvre et un jeune officier parait sur le seuil.

« Vite, crie Rouxandra, vite, Monsieur l'officier, grimpez sur une chaise et aidez-moi à allumer tout cela. Sa majesté va arriver et je veux que la maison ait son air de fête. »

Sans tourner la tête, la jeune femme continue à s'activer autour des appliques, secondée par l'officier qu'elle trouve fort bien de sa personne, quoiqu'elle n'ait pu lui jeter qu'un rapide coup d'œil. Dix minutes après, on entend le bruit des carrosses et le Spătar Iordache entre à pas pesants, car la dignité en ce temps-là obligeait les gens de qualité à garder une allure lente qu'il ne convenait de dépasser sous aucun prétexte. Il se confond en

[77] Ouvragé de motifs compliqués, alambiqués.

salamalecs devant le jeune officier debout sur le fauteuil, allumettes en main et qui n'est autre que le Prince régnant Alexandre Ion Cuza lui-même.

Un regard foudroyant du mari à la jeune femme la cloua sur le fauteuil où elle resta juchée quelques instants, transfixée[78] d'émoi jusqu'au moment où le Prince galamment lui tendit la main pour l'aider à descendre.

On comprend facilement ce qu'était la confection des « cozonaci » dans la vie d'une femme comme tante Rouxandra. L'imagination se refuse à reconstituer l'écrasante pauvreté d'une existence de femme confinée dans le manoir d'un boyard d'autrefois. Mariée à un homme qui aurait pu être son père, elle n'avait aucune occasion de satisfaire son besoin d'activité ou de dévouement. Ses deux fils avaient été placés à l'âge de huit ans dans un pensionnat à Jassy et ensuite au lycée Louis le Grand à Paris. La jeune femme se trouvait donc à vingt ans face avec le vide effarant d'une existence que n'exaltait aucune ambition, aucun idéal. Entourée d'une domesticité si nombreuse que les devoirs d'une maîtresse de maison ne l'occupaient que pendant peu d'instants, elle était privée de voisiner avec les seigneurs des terres les plus proches autant par la jalousie de son mari que par l'état des routes, impraticables une grande partie de l'année. Quelle devait être la détresse intime d'une petite esclave de vingt ans, parée de soieries et de bijoux, mais dévorée par la plus cruelle des solitudes !

Tante Rouxandra vécut assez longtemps pour voir autour d'elle ses nièces professeurs de lycée, avocates, peintres, architectes, fonctionnaires. Combien elle dut envier la plus simple des petites dactylos, qui ne possédait ni diamants, ni pelisse en zibeline, mais qui, son service fini, pouvait aller le soir au cinéma, aux concerts, aux conférences. En songeant au désert d'une telle vie d'où même le roman et l'aventure étaient exclus, Blandine comprenait l'importance que devait prendre pour nos aïeules, au cours du long et incolore trajet de leurs années toujours pareilles, les deux relais bénis constitués par les fêtes de Pâques et celles de Noël. Pâques surtout avec les fourrés de lilas de toutes teintes qui ornaient les allées du vieux parc où la jeune recluse devait promener ses longues rêveries, Pâques avec le renouveau d'espoir qui frémit dans les jeunes cœurs avides quand renaît la verdure fraîche au bout des branches longtemps endeuillées… Comment employer tant d'élan et de vigueur sans issue ? La jeune maîtresse se donnait alors toute entière à ses devoirs passagers. Entourée d'une armée d'intendants et de servantes, sa dignité d'artiste l'empêchait de confier à d'autres le

[78] Synonyme : « saisie de ».

cérémonial presque sacré de la confection du chef-d'œuvre culinaire qu'est le « cozonac. » Pendant quelques jours tante Rouxandra était presque invisible, absorbée par le désir de se surpasser. Blandine pénétra un jour dans l'officine et voici le tableau qu'elle surprit : tante Rouxandra, les manches retroussées, enveloppée d'un large tablier, se tenait debout devant un ange en bois d'une blancheur immaculée que remplissait jusqu'au bord la précieuse pâte couleur d'or où ses mains disparaissaient. À côté d'elle se tenait un jeune valet, la tête ceinte d'une sorte de turban blanc, dont l'intruse ne comprit l'utilité que lorsqu'elle vit de longues gouttes de sueur strier les joues de l'aide cuisinier. Lui aussi avait plongé ses mains dans la pâte et tous les deux pétrissaient avec une énergie concentrée qui inspira à Blandine le désir de les imiter. Tante Rouxandra sourit à sa requête non sans un éclair de malice dans les yeux, puis elle répondit :

« Ôtes tes bagues et viens essayer. »

Ce que Blandine fit sans hésiter. La tante et le valet retenant un sourire moqueur, s'écartèrent et Blandine plongea ses deux mains dans la matière visqueuse et essaya un mouvement de ses dix doigts malhabiles, puis elle poussa un cri d'étonnement presque inquiet : La pâte semblait vivante, hostile, semblait vouloir l'agripper, l'enliser peu à peu. L'imprudente n'avait ni la force de vaincre la résistance de la pulpe et de la façonner, ni de retirer ses mains qui semblaient immobilisées par une volonté ennemie. Après quelques minutes de lutte silencieuse, elle s'avoua vaincue et déclara que jamais plus elle ne mangerait de « cozonaci », maintenant qu'elle savait l'effort et la fatigue qu'exigeaient leur confection. Résolution facile à prendre, mais qu'il lui fut impossible de tenir, lorsque le lendemain parut sur la table du déjeuner le roi des « cozonaci. » Haut d'un demi-mètre, prestigieux et imposant, il emplissait de son odeur vanillée la vaste salle à manger où s'étageaient par rang d'âge et de tailles autour de la table, les nombreux invités. Le « cozonac » semblait un pontife auguste qui avait réuni autour de lui la foule respectueuse de ses desservants. La partie supérieure d'un beau ton brun verni dépassait en une mesure exactement calculée le cylindre doré à la base élargie. Aux yeux de la tante Rouxandra c'eût été un sacrilège que d'employer un couteau pour diviser en tranches cette superbe construction. La pâte en était si mousseuse qu'elle se détachait du haut en bas comme des pans de dentelle ajourée sous le plus léger effort des doigts. Deux grands plats de faïence colorée contenaient la pile bariolée des œufs rouges à dessin blanc. Les œufs n'étaient point dus à l'habileté de la tante Rouxandra. Leur ornementation était un chef-d'œuvre de goût et de variété, et l'honneur en revenait tout entier à la vieille intendante, Mme Sultana, qui seule gardait dans sa mémoire la richesse inépuisable

des vieux dessins ancestraux. Pendant de longs jours Blandine et Nelly l'avait vu promener sur la surface des œufs une légère spatule de métal portant au centre un petit trou a travers lequel coulait un minuscule jet de cire fondue. L'inconsciente artiste dessinait ainsi des fleurs, des semis, des méandres qu'elle semblait inventer au fur et a mesure, quoiqu'elle les répétât fidèlement tous les ans. Une fois les dessins ainsi fixés et la cire bien sèche et adhérente, on plongeait les œufs dans un bain de liquide colorant, après quoi la cire enlevée, le délicat réseau des ornements se détachait en blanc sur le fond pourpre. Mama Sultana, simple paysanne inconsciente, conservait en elle comme un dépôt sacre le trésor issu de l'instinct artistique de sa race, venu jusqu'à elle par des chemins inconnus depuis l'aurore des temps. Les jours de Pâques une fois écoulées, elle redevenait la paysanne ignorante et eût été fort étonnée si quelqu'un lui eût appris l'importance du rôle qu'elle remplissait.

Les fêtes de Pâques à Onești n'épuisaient pas toute leur joie dans les seules plaisirs de la table. Les heures passées à l'église pour assister à l'office de Vendredi Saint et de la Résurrection jouaient un grand rôle quoique un peu superficiel, dans les préoccupations de la Semaine Sainte. Dès le Vendredi matin, la tante distribuait à toute la maisonnée les cierges que l'on portait à l'église pour les allumer à l'instant voulu, lorsque le prêtre clamait d'une voix d'airain :

« Venez et prenez la lumière ! »

Les Domestiques vêtus de neuf, éblouissants dans leurs chemises blanches et leurs tabliers bariolés, recevaient de minces cierges de cire brune et suivaient, deux à deux, la procession des maîtres et des enfants qui les précédaient, en portant des cierges de cire blanche. Le soir il fallait les ramener à la maison en protégeant de la main la petite flamme pour qu'elle ne s'éteignît pas, ce qui présageait du bonheur pour toute l'année.

La religion jouait un rôle assez effacé dans la vie des belles dames d'autrefois. Ne possédant aucun livre qui traite des sujets religieux et moraux, connaissant pour toute littérature *Les trois mousquetaires*, *Indiana* et *Les mystères de Paris*, elles ne trouvaient pas non plus dans le clergé de ce temps, surtout à la campagne, un appui ou un conseil. On allait donc à l'église le plus rarement possible et simplement parce que c'était de tradition que les boyards y parussent à l'occasion de la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ. L'église petite, pauvre, un peu délabrée, montrait parmi les saints naïvement peints de couleur crue, le portrait en pied du boyard Ceaur Aslan qui l'avait fait bâtir autrefois ainsi que celui de sa femme. Celle-ci arborait une robe à crinoline d'un bleu criard et une sorte de turban dans le

genre de celui que portait Madame de Staël. Le clan des neveux et des nièces partageait son attention entre la voix ânonnant du diacre, un vieux paysan édenté, et les élégances surannées de la dame en robe bleue. Après quoi on rentrait à petits pas, fort peu ému par l'office religieux et subodorant d'avance le parfum vanillé des gâteaux et le fumet alléchant des volailles dorées.

« Jésus est ressuscite ! », se disaient les enfants ; on n'avait plus qu'à s'amuser et à copieusement s'empiffrer. Quant à la tante Rouxandra elle-même, sa psychologie sommaire ne voyait dans les « cozonaci » qu'une façon toute naturelle de tenir son rang de maîtresse de maison émérite, en suivant les exemples légués par ses aïeules. Blandine se demandait parfois si la chère femme comprenait que sa vie n'avait connu ni le bonheur ni l'aventure ni le don d'elle-même à une œuvre de choix ou à un être aimé, et qu'elle avait remplacé toutes ces joies par la piètre satisfaction d'être une semaine durant, le centre du monde, artiste insurpassée, le créateur qui une fois l'an triomphe et atteint à la perfection. Se donner toute entière à une œuvre délicate, goûter l'enivrement d'une fatigue allégrement acceptée, concentrer en soi les traditions ancestrales tout en recueillant les soufrages d'un public reconnaissant, voilà ce qui pour la tante Rouxandra constituait l'alibi nécessaire et l'unique consolation. Il est vrai qu'ils empruntaient une forme des plus inusitées et qu'en d'autres circonstances, personne n'eût songé à leur attribuer une valeur morale.

Chapitre 9

Portrait de Blandine

Rentrées à Bucarest, les trois cousines reprenaient leur vie tranquille, bien ordonnée et toujours pareille. Blandine, moins que tout autre, se doutait des orages qui se préparaient autour d'elle dans la vie de ses compagnes, arrivées au seuil de l'époque dangereuse et brûlante des premiers chagrins d'amour. Pour Blandine le temps n'en était pas encore venu. Malgré ses études finies elle faisait encore figure d'écolière à cause de son manque de coquetterie, de ses robes en forme de sarrau, et de ses cheveux descendant en nappes sur son dos. Elle avait un mince visage pâlot au menton pointu, un très grand front caché sous des cheveux châtain doré dont la frange descendait jusqu'aux sourcils, des yeux gris au regard légèrement myope un peu fixe et très doux, un petit nez sans importance, une bouche bien dessinée, ferme et tendre à la fois. Elle se consolait d'avoir des taches de rousseur depuis qu'elle avait lu dans Balzac au sujet d'une héroïne affligée de la même imperfection, qu'elle était « pareille à un camélia qu'un jardinier paradoxal aurait saupoudré d'une poussière d'or.

» Blandine trouvait la phrase si jolie qu'elle en oubliait les petits points ambrés que le soleil d'été ne manquait pas de faire naître sur ses joues. Elle était encore à l'âge heureux où la beauté d'une jeune fille préoccupe plutôt ses parents qu'elle-même. Mămuca n'oubliait jamais de venir le soir auprès du lit de Blandine, enduire d'une pâte savamment composée de suif et d'autres ingrédients, les sourcils trop blonds de sa nièce, et se désolait ouvertement de lui voir des joues trop minces et des lèvres trop pâles, quand le teint de ses propres filles avait la fraîcheur de la rose. Blandine, qui s'inquiétait peu de son visage et de son manque d'éclat, aimait pourtant les beaux atours comme une des formes les plus raffinées du plaisir esthétique. Les soirs d'été sa mère se tenait au jardin dans un fauteuil d'osier sur un petit tertre gazonné dont elle avait fait son salon. Ombragé d'arbres épais, éclairé la nuit par une lampe fixée à un poteau, cet abri tranquille permettait les longues lectures, poussées jusqu'après minuit dans le silence de la rue paisible comme un coin de province. Pendant ce temps, Blandine, vêtue de blanc, s'amusait à danser dans un rayon de lune en fredonnant la romance de Dinorah : « Ombres légères qui suivent mes pas » et prenait plaisir à voir à ses pieds de minuscules souliers mordorés et brodés, dont elle était très fière. L'incompréhension qui s'élève tel un mur douloureux entre les enfants et leur mère était à cette époque totale chez Blandine. Lorsqu'elle voyait sa mère poser un instant son livre pour la suivre des yeux en souriant, s'était-elle jamais demandé si cette mère exquise souffrait d'avoir une enfant si différente des autres et peut-être si différente aussi de ce que son cœur maternel avait imaginé ? Une enfant de santé si délicate dont on ne pouvait former pour son avenir aucun projet; une enfant que rien n'intéressait hormis les livres et ses deux amies ; qui dansait toute seule au clair de lune comme un elfe, mais qui allait se cacher sous son lit pour qu'on ne la trouvât pas lorsque sa mère recevait des visites. Blandine avait pourtant l'âge de prendre part aux devoirs d'une maîtresse de maison, mais elle ne craignait rien tant que d'être appelée au salon. Comment se développa plus tard en elle une personnalité si différente, nul n'eût pu le dire alors. Sélina, Nelly et Zette gardèrent toute leur vie le caractère qui s'était dessiné en elle pendant leur adolescence, où elles n'étaient la miniature de ce qu'elles deviendraient plus tard. Chez Blandine par contre l'éclosion de sa vie d'adulte mit au jour mille traits que ni sa mère, ni elle-même n'eussent pu pressentir. L'elfe un peu sauvage et solitaire devint plus tard une femme qui prenait plaisir aux fêtes, organisait sans se laisser des comédies de salon, des concerts, des soirées costumées qu'elle animait avec un irrésistible entrain. La démarcation nette comme un coup de hache qui devait diviser les deux personnalités successives de Blandine s'expliquerait peut-être aujourd'hui à l'aide du lourd appareil de la science contemporaine, par on ne sait quel obstacle survenu dans l'évolution de quelqu'une des

glandes endocrines auxquelles il est de mode maintenant de tout rapporter. À l'époque où Blandine décourageait les siens par ses fantaisies de fillette dont l'âge ingrat semblait se prolonger à l'infini, nul n'avait l'idée d'en chercher l'explication physiologique. On se contentait de la traiter d'originale, non sans lui administrer des gouttes ferrugineuses dans l'espoir de donner des couleurs à son visage pâlot. Si quelqu'un avait eu l'idée d'observer le large front de Blandine légèrement bombé à la racine des cheveux, il y aurait reconnu, selon la science chère à Lavater, une prédisposition marquée pour le mysticisme. Ce front fort peu saillant au-dessus des orbites, indiquait en même temps un manque absolu de défiance et même de prudence. Tout l'avenir d'une vie riche en magnifiques enthousiasmes et promise à maintes déceptions, se lisait inscrit sur ce délicat visage aux tempes nacrés, entouré du mystère émouvant de tout être jeune qui marche innocemment au-devant de sa destinée. Mais la science de Lavater n'était plus en honneur à cette époque et les parents ne se mettaient pas en peine de préparer à leurs enfants un sort idoine à leur nature. La mère de Blandine ne semblait pas s'apercevoir de la lente transformation qui, malgré tout, s'opérait dans son étrange enfant, si précoce comme intelligence et sensibilité et si lent à s'épanouir au point de vue de la féminité.

Chapitre 10

Don Padil

Les amis de Blandine, Silviou surtout, prenait plaisir à avoir éclore en elle les promesses de la femme qu'elle serait plus tard. Silviou était en quelque sorte son confident. Elle aimait tout en lui : sa beauté célèbre, son talent de poète, ses façons d'une exquise courtoisie, sa voix grave, ses mains blanches et soignées, son caractère égal que n'altérait aucun instinct de rivalité ou d'orgueil. Il était grand et d'une taille si bien prise que tous les autres hommes à côté de lui paraissaient mal taillés, courtauds ou dégingandés. Dans l'équilibre de son corps parfait, il portait haut la tête qu'il avait petite, en une attitude inconsciemment conquérante. Son front bien dessiné, plutôt large qu'élevé, était couronné de cheveux d'un noir de jais aux épaisses ondulations où la lumière se reflétait comme dans un bois poli. Les traits de son visage étaient d'une perfection presque insolente, ce qui lui valut maintes inimitiés. Sa bouche petite et fraîche avait une grâce féminine et son sourire un peu en coin, découvrait des dents de jolie femme. Il se laissait souvent aller à une gaîté juvénile et spontanée qui était un de ses charmes, et que Blandine ne retrouva jamais chez aucun homme. En un mot Don Padil – pseudonyme dont Silviou avait signé ses premiers écrits – était à bon

droit considéré l'homme le plus beau de sa génération. Il avait tout ce qu'il fallait pour enchanter les femmes et pour être sévèrement critiqué par ses confrères. Ceux-ci ne s'en firent pas faute, mais leur malveillance habilement dissimulée ne put empêcher Silviou d'attendre plus tard les plus hauts sommets de la gloire comme poète et comme romancier. Auteur d'un cycle de romans qui donnent une image admirablement exacte de la société de son temps, en un style rappelant par sa grâce et son naturel celui de Tourguénieff, président de l'Académie, ministre plénipotentiaire dans la ville la plus belle du monde – Rome – , Ministre des Affaires Etrangères, heureux dans sa vie de famille, Don Padil fut un de ces êtres privilégiés qu'une fée bienfaisante dotât, dès le berceau, des dons les plus précieux. Blandine appréciait surtout en lui la bonté. C'est vers ce grand ami qu'elle courait lorsqu'elle avait quelque peine à confier. Il l'approuvait en tous points et lui donnait toujours raison. On ne sait trop pourquoi il croyait pressentir en elle un grand talent d'écrivain, et c'était là, la seule opinion qu'il eût en commun avec Raresh. En toutes autres questions, les deux amis de Blandine se contredisaient carrément sans beaucoup d'aménité de la part de Raresh, ni trop de susceptibilité de celle de Silviou, qui avait un caractère d'une inaltérable sérénité. C'est donc à Don Padil que Blandine se plaignit un soir de ce que sa mère lui défendait de nouer ses cheveux en chignon. Elle en avait assez, disait-elle, de promener par les rues cette nappe rutilante au soleil, qui faisait retourner les gens sur son passage, surtout les vieilles dames bienveillantes qui lui conseillaient de nouer ses cheveux d'un ruban rouge, pour les préserver du « mauvais œil. »

La scène se passait au cours d'une de ces sauteries improvisées qui ne faisait nullement prévoir les dancings en honneur aujourd'hui, où les jeunes filles les plus sévèrement gardées, risquent de rencontrer parmi leurs danseurs d'une élégance de stars de cinéma, des personnages dignes de figurer comme héros dans les romans policiers. Pendant que Blandine tournait légèrement au rythme d'une valse, le bras de Silviou entourant sa taille, et les yeux de la jeune fille levés suppliants vers son partenaire, celui-ci lui conseilla de profiter de l'instant pour aller se coiffer à la mode des autres jeunes filles et de revenir ensuite continuer avec lui la valse interrompue, comme si de rien n'était. « Votre maman, assurait-il, ne pourra pas vous gronder devant tout ce monde, ainsi le tour sera joué. » Le petit complot réussit à merveille ; la maman de Blandine sourit et pardonna avant d'avoir eu le temps d'une réprimande. Pour que Blandine quittât le sarrau de coupe enfantine et portât des robes pareilles à celles de ses amies, il fallut un second complot ourdi cette fois par Sélina, Zette et Nelly. Le petit tailleur juif à tête d'apôtre fut appelé en cachette, la robe confectionnée en grand secret, et les trois jeunes filles s'encourageant mutuellement entrèrent un beau jour chez

la maman de Blandine et lui emmenèrent triomphalement sa fille vêtue en grande personne. La taille pincée dans un corset rigide, un peu embarrassée de la jupe qui lui battait les talons, Blandine s'avançait rougissante, confuse et pas très sûre d'échapper à une semonce.

Les trois jeunes filles, plus mûres que Blandine, comprenaient-elles ce qui poussait la mère à vouloir garder sa fille enfant le plus longtemps possible? Se doutaient-elles de la souffrance cachée qui lentement s'infiltre dans les cœurs maternels lorsque l'être chéri n'a plus l'âge de se blottir tendrement dans les bras protecteurs ? Les mille appels insidieux de la vie et de ses tentations approfondissent petit à petit l'abîme qui ne cesse de séparer impitoyablement l'enfant de sa mère, à partir de l'heure douloureuse du premier arrachement. La maman de Blandine accepta sans broncher le changement fatal, quoique la jupe longue lui semblât repousser dans un passé à jamais enterré la petite Blandine de leur tête-à-tête genevois. Mais l'aspect nouveau que Blandine devait à son chignon et à ses robes longues, n'eut heureusement pas beaucoup d'effet sur sa nature intime et elle continua longtemps, à la grande joie de sa mère à se percher sur le bras de son fauteuil ou sur un coin du bureau comme si les sièges usuels n'avaient pas été inventés pour elle. Don Padil, malgré la cour délicate qu'il faisait tour à tour à toutes les jeunes filles qui entouraient la maman de Blandine et surtout à Sélina, continua de traiter Blandine en enfant, ainsi que firent Raresh et Tony.

Le départ de Raresh pour Paris et de Silviou pour son premier poste d'attaché de légation, firent un grand vide dans le groupe intime et familial. Tony seul continuait fidèlement ses visites hebdomadaires et savait donner par son entrain et son talent de musicien l'intérêt nécessaire aux soirées du dimanche, impatiemment attendues par les jeunes filles tout le long de la semaine.

Chapitre 11

Sélina

L'attitude de Blandine envers la vie qu'elle semblait traverser comme un songe, son cœur trop passionnément épris de tout ce qui n'était pas la réalité, commençait à mettre une différence marquée entre elle et ses amies les plus chères. Sélina et Nelly, Zette et Violette, étaient peu à peu devenues des jeunes filles épanouies, attendant au seuil de l'amour et du mariage qu'une existence nouvelle s'ouvrît devant elles. Il fallait que Blandine fût entièrement dénuée du sens de l'observation pour ne pas s'en douter et ne pas prévoir les changements qui allaient survenir dans leur sort. Parmi les habitués de la maison de l'oncle

Aléco il y avait un jeune officier svelte et blond, de mine fort avenante. Comment Blandine avait-elle pu le voir aussi souvent sans lui accorder la moindre attention ? Il ne semblait aimer ni les livres ni la musique, ne parlait ni d'art ni de voyages et ne présentait par conséquent pour elle aucun intérêt. C'était pourtant lui que Sélina aimait avec l'inquiétude intime de savoir que jamais ses parents ne consentiraient à ce qu'elle l'épouse. Blandine découvrit un jour ce secret dans des circonstances inoubliables. Elle se trouvait chez la tante et en passant devant la chambre de ses cousines, elle entendit à l'intérieur la voix de sa chère Mămuca plus élevée qu'à l'ordinaire, entrecoupée d'éclats de colère. Mămuca, si douce et indulgente, que Blandine n'avait jamais entendu gronder… Elle ouvrit la porte et s'arrêta transfixée[79] sur le seuil. Mămuca debout, les joues rouges, répétait d'une voix sévère :

« Jamais, tu m'entends ? Jamais de la vie ton père ni moi ne le permettront ! »

Sélina debout, appuyée au mur, pâle et tremblante, de longues larmes coulant sur ses joues sans qu'elle les essuyât, répondait timidement :

« Mais puisque je l'aime » …

Blandine sentit tout à coup son cœur se fondre. Elle eût voulu courir à Sélina, l'entourer de ses bras, la consoler de son mieux, mais personne n'avait fait attention à elle. La mère et la fille, au comble de l'émotion, n'avaient même pas remarqué que la porte se fut ouverte. Blandine courut raconter à Nelly ce qui se passait, mais déjà Mămuca avait coupé court à la scène pénible et était rentrée chez elle. Nelly et Blandine se précipitèrent vers Sélina qu'elles embrassèrent et consolèrent tendrement mais celle-ci sanglotait sans rien dire, rien confié. Elle avait une âme secrète, valide d'une réserve que rien ne pût jamais entamer. De longues années plus tard, lorsque Blandine rencontra dans Samain ce vers : « De qui je semble près je suis toujours si loin », il lui sembla contenir en quelque sorte toute l'essence élusive de l'âme de Sélina. Ce fut Nelly qui apprit à Blandine que celui pour qui Sélina pleurait si désespérément était ce charmant jeune officier svelte et silencieux. Par quelle cruauté du sort l'amour de Sélina avait-il été attiré vers un homme que mille considérations pratiques l'empêchaient d'épouser ? Sélina était une de ces êtres au charme irrésistible, fait pour toucher au vif le cœur de tout homme qui l'approchait. Dans un pays où la beauté des femmes a d'ordinaire quelque chose d'oriental ou d'andalous, elle se faisait remarquer entre mille par son éclat de blonde aux cheveux cendrés, fins comme une fusée moussant autour de

[79] Synonyme : « pétrifiée ».

son visage. Sous de longs sourcils d'odalisque, elle ouvrait des yeux d'un bleu profond qui paraissait violet. Toujours entourée d'un large cerne de bistre, ces yeux énigmatiques qui ne souriaient jamais avaient un regard très doux, auquel un imperceptible strabisme à peine indiqué donnait un charme ambigu et captivant. Le nez un peu court était d'une coupe parfaite et la bouche charnue et pourpre s'ouvrait sur des dents éblouissantes. L'éclat du teint, la beauté des épaules et de la gorge, la taille harmonieuse dans sa petitesse, faisaient de Sélina dans un bal le point de mire de tous les yeux. Elle n'en tirait aucune vanité, les hommages l'entouraient sans qu'elle semblât prendre plaisir, et nulle femme ne fut plus étrangère qu'elle au jeu de la coquetterie et du flirt. Elle semblait passer froide comme une ondine à travers les admirations masculines qui, de ce temps-là, gardaient une réserve inconnue aujourd'hui. Blandine ne comprenait rien à la nature de Sélina qu'elle considérait en quelque sorte comme faisant partie du groupe de ses deux mères, plutôt que de celui de ses amies. Elle remarquait pourtant que Sélina, pleine d'entrain et d'esprit en société, ne riait jamais lorsque les jeunes filles se trouvaient seules entre elle. Une pensée constante semblait la préoccuper et mettre comme un voile impalpable entre elle et ses compagnes. Après de longues années, lorsque Blandine connut par sa propre expérience l'emprise toute puissante de l'amour, elle comprit enfin la tragédie cachée de l'âme de Sélina, déchirée entre deux amours et obligée de choisir celui qui lui tenait le moins au cœur, en renonçant à celui qui seul eût pu lui donner le bonheur. Pour l'instant, Blandine commençait à peine à entrevoir qu'elle côtoyait des abîmes inconnus dans la vie des êtres qui lui étaient les plus chers. Mais les préoccupations de ce genre passèrent rapidement au second plan, par le fait qu'elles coïncidèrent avec un nouveau sujet d'enthousiasme d'ordre artistique subitement surgi dans la vie de Blandine et qui n'était autre que la musique de Wagner.

Chapitre 12

Le Vaisseau Fantôme

Nelly et Blandine assistaient régulièrement aux concerts symphoniques de dimanche dirigés par Edouard Wachmann. La salle de concert, démolie depuis, et remplacée par le théâtre lyrique se nommait l'Athénée. Située aux portes du jardin de Cișmigiu, elle offrait aux Bucarestois l'occasion d'une promenade dans ce vieux parc devenu aujourd'hui l'un des plus beaux d'Europe. Son charme résidait alors dans un aspect un peu rustique, proche de la nature, avec ses platanes centenaires dont les troncs blancs écaillés semblaient toujours éclaboussés de tâches de soleil, avec son lac aux bords irréguliers, ombragé de saules touffus

laissant couler la grâce éplorée de leur verdure transparente sur le profond miroir des eaux. La saison des concerts symphoniques semblait ramener avec elle le printemps et les toilettes claires. Nelly et Blandine vêtues de pardessus flambants neufs – l'époque des tailleurs n'était pas encore née – se dirigeaient donc vers l'Athénée un beau matin d'avril. Un vent léger faisait flotter les pans de leurs manteaux gris clair, et Blandine y trouvait du plaisir, car elle aimait voir miroiter au soleil la doublure de satin cerise. Elle eût volontiers porté son vêtement à l'envers, tant enchantait le ton lumineux de la soie. L'Athénée regorgeait d'une foule élégante et bigarrée. C'était l'époque où les chapeaux s'ornaient de fleurs, et l'aspect général de la salle était celui d'un parterre éclatant de mille nuances papillotantes, comme un tableau d'un maître pointilliste. La Reine Elisabeth de Roumanie ne manquait jamais d'assister à ces concerts dont Elle avait été l'initiatrice. Vêtue de blanc, drapée d'un long manteau flottant, son noble visage couronné de magnifiques cheveux de neige, son sourire lumineux, l'éclat profond de ses yeux couleur de bleuet, la Majesté innée qui paraît chacune de ses gestes, tout faisait d'elle une apparition inoubliable où se mêlaient le charme d'une fée, la bonté d'une mère et la grâce auguste d'une Reine. Nelly et Blandine étaient chaque fois inondées d'une telle joie à l' occasion de ces concerts qu'elles en frémissaient d'avance. En prenant leurs places, elles s'étreignaient fiévreusement les mains avec une émotion silencieuse comme si c'eût été la première fête musicale à laquelle elles eussent pris part. Sélina et Zette, assises au même banc, échangeaient pendant ce temps des petits saluts avec leurs connaissances. Les abonnés étant toujours les mêmes, l'on se sentait là comme dans un salon ami. Les programmes, eux aussi, semblaient de vieilles connaissances : Beethoven, Bach, Schumann, Mozart, Haydn, Schubert, Saint-Saëns, Mendelssohn s'y succédaient régulièrement et on les saluait au passage d'un sourire reconnaissant et placide. Mais un jour vint où Blandine et Nelly se sentirent tout à coup pénétrées d'un frisson nouveau. Un tonnerre inconnu s'élevait de l'orchestre. Des vagues déchainées semblaient déferler sur l'assistance. Une émotion délicieuse, qui tenait presque du délire, gonfla le cœur des deux amies, elles se regardèrent éblouies, une interrogation dans les yeux, car elles avaient négligé de se munir d'un programme. Qu'était-ce que cette musique orageuse, puissante comme une force de la nature qui vous roulait comme un flot, qui vous enlevait comme une aile, qui vous coupait la respiration comme le galop d'un cheval emporté ? Pendant l'entr'acte elles firent signe à Patan, qui s'approcha d'elles et lui demandèrent d'une voix étouffée par l'émotion ce qu'était cette musique inconnue aux formidables élans. C'était l'ouverture du *Vaisseau Fantôme* de Wagner. L'initiation avait eu lieu ce jour-là en un coup de foudre ; jour inoubliable marqué d'une pierre blanche dans la vie de Blandine. Sitôt rentrée à la maison, elle entreprit de se

documenter sur le prodigieux magicien. Son éducation musicale toute classique ne l'avait pas préparée aux violences tumultueuses, à la grandeur irrésistible de la musique nouvelle. Elle commença par s'informer en détail sur l'auteur lui-même auprès d'un de ses professeurs de piano, une munichoise passionnément éprise du génie du Maître dont elle avait fait son Dieu. Louis de Bavière et Richard Wagner étaient les deux pôles de son existence. Cloîtrée dans la musique comme dans une cellule monastique, Louise Falciola vécut jusqu'à l'âge de 75 ans sans jamais franchir le cercle magique où l'avait enfermée ses deux enchanteurs. Blandine aimait beaucoup Mademoiselle Louise avec qui elle faisait plusieurs fois par semaine une heure de déchiffrage à quatre mains. Mademoiselle Louise n'avait pas d'âge. L'ardeur de son enthousiasme musical lui conserva toute sa vie une jeunesse de l'âme qui se reflétait à toute sa personne. Une sorte de pudeur pour son grand amour l'avait empêché de parler de Wagner à l'enfant avec qui elle jouait consciencieusement du Mozart et du Schubert selon le programme indiqué par le maître Edouard Wachmann. Mais l'heure était venue où Blandine devait comme elle subir l'envoûtement du génie à qui nous devons *Tristan* et *Parsifal*. Une joie nouvelle, un enthousiasme de chaque instant venait d'entrer dans la vie trop terne de Blandine. Sa mère, fidèle à ses habitudes, lui fit envoyer de Vienne l'œuvre complète de Wagner, arrangée pour piano à quatre mains avec le texte soulignant chaque mesure. Blandine en compagnie de Mademoiselle Louise, se plongea avec tout l'élan de son âge et de sa nature ardente dans l'adoration de ce nouveau Dieu. Il advint un jour que la maman de Blandine assistât à l'une de ces séances musicales. Assise dans son fauteuil, maniant avec ses gestes d'une grâce lente et posée le crochet d'ivoire de son éternel tricot, elle écouta quelques minutes en silence puis lançant par-dessus son lorgnon un regard sévère aux deux enthousiastes, leur demanda toute désorientée par cette musique où ne se dessinait aucune mélodie : « Est-ce que vous n'allez pas bientôt commencer ? » Verdi et Bellini, chers à sa jeunesse ne l'avaient pas préparé aux enroulements savants et voluptueux de la phrase wagnérienne et elle croyait sincèrement que les deux musiciennes ne faisaient que préluder.

La maman de Blandine, dont l'intelligence d'une qualité rare faisait l'admiration de tous ceux qui la connaissaient, n'avait pour la musique qu'une compréhension restreinte et banale. Elle manquait de même complètement d'intuition en tout ce qui concerne la peinture. Ses visites au Louvre semblaient n'avoir éveillé en elle aucune déviation de ce qu'était la beauté plastique. À cette époque on sévissait sans pitié la mode déplorable du tableau de Genre, elle ne se complaisait qu'a ceux qui illustraient un état d'âme qu'elle pût d'elle-même partager. Les seules reproductions d'après des tableaux en vogue qui l'eussent touchée,

représentaient : l'un une femme debout sur un quai tenant par la main une petite fille et agitant son mouchoir en signe d'adieu vers un paquebot qui s'éloignait du rivage, tandis que l'autre montrait une femme en deuil, assise devant un bureau, occupée à feuilleter de vieilles lettres, les larmes aux yeux. Ruban dénoué, mouchoir trempé, rien n'y manquait. Par une étroitesse d'esprit singulière chez une personne aussi éclairée, elle ne recherchait dans un tableau que l'émotion et surtout une émotion personnelle. Blandine, par contre, était douée d'un amour pour la beauté plastique à la fois minutieux et exalté, dû probablement à l'influence de Boy et à ses longs tête-à-tête avec les pages illustrées du *Giro del Mondo*. Bucarest à cette époque n'avait ni musées ni expositions de peinture. Le roi Carol Ier avait enrichi son palais d'une précieuse collection de toiles d'un grand prix où figuraient en première ligne Rembrandt, Vélasquez et El Greco. La reine Elisabeth exécutait de délicates miniatures dont elle prenait plaisir à enluminer sa patiente copie des Evangiles en lettres gothiques. Mais le grand public n'avait à sa disposition qu'une Pinacothèque encore en formation, fort pauvre, et dont la toile principale était une copie du *Meurtre d'Abel* par Prud'hon. Ce fut là que Blandine, pour la première fois de sa vie, connut dans une heure prodigieuse l'éblouissement causé par la beauté plastique. Elle devait depuis [lors] promener de musée en musée une insatiable avidité. Un attrait irrésistible l'arrêtait de longues heures tantôt devant les toiles immenses comme *La ronde de nuit,* tantôt devant les tableautins de Breughel où dans un espace large comme la main, grouillant et vivant d'une vie frénétique, cinquante personnages divers. Mais le premier coup de foudre d'un amour que rien ne devait affaiblir, elle l'avait reçu devant cette œuvre de Prud'hon fastueuse, et grandiloquente, où le cadavre d'Abel baigné d'une lueur verdâtre, dessine en sa pose prostrée la courbe gracieuse d'une tige fauchée, et où dans le ciel planent d'un vol magnifique et implacable, les déesses vengeresses. Chaque détail se grava implacablement dans la mémoire de Blandine ; le ton bistre du visage de Caïn, ses cheveux hérissés, son geste de terreur et de fuite, ainsi que l'envol puissant et majestueux des deux femmes vêtues d'amples draperies portées par de vent. Poussée par l'enchantement que lui causa cette œuvre, Blandine s'entoura de livres illustrés traitant de l'histoire de l'art. Elle lut Taine et Fromentin et se prépara consciencieusement à connaître à fond quelque jour les musées des grandes villes d'Europe, sans se douter que ce plaisir lui serait réservé beaucoup plus tôt qu'elle ne l'espérait. Une bronchite rebelle dont elle ne se remettait pas engagea sa mère et son docteur à l'envoyer respirer en Suisse l'air des hauteurs. Un séjour à Interlaken en fut projeté et c'est ainsi que Blandine, un beau matin sur le quai de la gare, prit congé de sa mère et de ses amies, le cœur partagé entre le chagrin de les quitter et la joie de partir pour ce voyage tant désiré.

Chapitre 13

La ville impériale

En compagnie de son institutrice allemande, une jeune femme au caractère gai, à l'esprit brillant et orné, Blandine fit à Vienne un séjour des plus fructueux pour l'épanouissement de sa sensibilité artistique. Olga R. se piquait de connaissances variées en musique, en littérature et en art. La visite au grand praticien qui devait examiner Blandine était pour les deux voyageuses le dernier de leurs soucis. Une fois cette corvée accomplie, et la lettre rassurante envoyée à la maman de Blandine, la jeune fille et sa compagne ne se pressèrent nullement de partir pour la Suisse et ses cimes bienfaisantes. Elles s'en donnèrent à cœur joie de courir les musées et d'assister tous les soirs à un spectacle. Blandine comprit plus tard que ce fut pour elle une chance merveilleuse de visiter toute novice une ville telle que Vienne sous l'égide d'une personne aussi versée dans l'histoire de l'art et aussi sensible à la beauté que l'était Olga. Après s'être plongée dès le matin dans son Baedeker pour organiser le plan de la journée, Olga traînait à sa suite Blandine dont l'âme regorgeait d'un enthousiasme qui dépassait tout ce qu'elle avait imaginé. Elles s'arrêtaient devant les toiles consacrées par des siècles d'unanime admiration. Le goût de Blandine se dessina d'emblée tel qu'il devait rester toujours. Les nombreux portraits d'Holbein que contiennent les musées de Vienne : les Albert Dürer, les quarante Rembrandt de la galerie Lichtenstein et surtout le portrait de la mère de Rembrandt, la perle de la collection du Comte Czernin la remplirent d'une admiration écrasante que ne devait surpasser nulle impression ressentie plus tard dans les autres grandes villes d'art. Blandine se sentait vivre sur un plan tout différent de celui de sa vie à Bucarest, d'où toute préoccupation de beauté plastique était rigoureusement exclue. Elle attendait cependant avec une impatience fiévreuse l'heure du facteur matinal. Il lui apportait souvent une longue lettre de sa mère, pleine de tendres appellations telles que « ma petite colombe blanche », « ma petite fée », caresses que sa mère n'osait presque plus donner à sa fille grandissante, mais qui s'échappaient maintenant de sa plume dans l'effusion naturelle adressée à un être dont l'absence est douloureusement ressentie. Ces lettres écrites sur papier pelure en tout petits caractères, à l'aide d'une plume fine comme une aiguille, étaient une véritable gazette arrivant à intervalles réguliers et racontant en un style plein d'humour et de tendresse, les plus minces détails de la vie quotidienne. La maman de Blandine était née épistolière. Un recueil de ces lettres eût été aussi intéressant que la correspondance de Madame de Sévigné avec sa fille. Elans de tendresse, portraits crayonnés avec une malice souriante, anecdotes plaisamment contées, rien n'y manquait, et Blandine

prenait plaisir à y répondre longuement, en décrivant à sa mère pour se consoler de cette première séparation, jusqu'au détail de sa chambre d'hôtel dont elle donnait le dessin exact. Les lettres de Zette se succédaient aussi régulièrement que celles de la maman de Blandine. Longues, affectueuses, pleines de cette douceur protectrice qui était le caractère spécial de son amitié pour Blandine, elle renouait chaque fois le fil brisé par la séparation et entourait Blandine de l'atmosphère ouatée qu'elle était habituée à respirer. Quant à celles de Nelly, elles n'arrivaient qu'à longues intervalles avec juste ce qu'il fallait de retard et d'irrégularité pour percer le cœur inassouvi de Blandine, ce cœur qui faisait d'elle un amoureux éternellement torturé, aussi prêt à souffrir qu'à pardonner. Nelly prenait inconsciemment l'attitude d'une femme adorée, certaine que nulle rancune ne peut subsister à son égard. La plupart de ses lettres débutaient par des excuses, par des raisons peu plausibles, débitées d'un ton tendre et enjoué, qui mettait comme un baume sur l'âme de Blandine, creusé par la longue attente. Aveugle pour tout ce qui n'était pas son propre amour, Blandine ne devinait rien entre les lignes de ces pages qui tremblaient dans ses mains frémissantes. Les parents de Nelly étaient installés pour l'été dans une de leurs terres situées au pied des Carpates. Raresh, ami intime du frère de Nelly, avait été invité à y passer quelques semaines. Les promenades, lectures, excursions faites en commun, mentionnées par Nelly en quelques mots rapides, n'éveillaient en Blandine aucune image de l'emprise que prenait peu à peu la puissante personnalité de Raresh sur l'âme affectueuse et novice de Nelly aux yeux de bleuet, telle qu'il l'avait décrite dans la plus poétique de ses nouvelles. Blandine, perdue au loin, noyée dans le flot de ses enthousiasmes artistiques, ne sentait pas son trésor lui échapper et le cœur de Nelly se tournait insensiblement comme la fleur d'or du tournesol vers un astre nouveau. Les lettres de Nelly racontaient aussi une visite de Tony, ses tête-à-tête au clair de lune avec Sélina, sa demande en mariage à laquelle tout le monde s'attendait et que Sélina avait accueillie sans hésitation visible. Nelly notait aussi la satisfaction de ses parents qui voyaient accepter le candidat tacitement choisi par eux, et écarté à tout jamais l'indésirable et charmant lieutenant blond. Si Blandine avait eu de l'imagination pour les choses précises et réelles, elle eût pu suivre en pensée les entretiens émus entrecoupés de silences de Nelly et de Raresh assis au jardin à l'ombre du même arbre, l'un d'eux tenant un livre qu'il ne lisait point et songeant peut-être ensemble avec une crainte délicieuse, au jour encore lointain où la situation du jeune écrivain presque inconnu alors, lui permettrait, comme à Tony, de déclarer son amour. Plus avertie des détours et des abîmes du cœur humain, Blandine eût pu deviner, au moins en partie, la lutte secrète qui avait dû se livrer dans l'âme trop faible de Sélina, « fragile comme l'onde » et incapable d'opposer une longue résistance aux volontés bienveillantes mais

invincibles qui l'entouraient. Les nouvelles venues de Roumanie n'éveillaient en Blandine d'autre image que celle de ses cousines vêtues de blanc, promenant comme à Onești leur grâce et leur gaîté à l'ombre des pins séculaires, en compagnie des jeunes gens qui semblaient depuis longtemps déjà faire partie de la famille. Quant à elle, ses émotions les plus vives lui venaient du plaisir de découvrir tantôt les beautés du style gothique incarnées par la massive et majestueuse Cathédrale de Saint-Etienne, tantôt le charme souriant de Schönbrunn, de ses parterres odorants et de ses jeux d'eau éclaboussés de lumière. Que le monde marchât à son insu vers un avenir facile à prévoir, que des événements se déroulassent qui devaient modifier sa vie, Blandine n'avait garde d'y songer. Elle se livrait toute entière à l'enivrement d'assister à des spectacles tels que *Lohengrin* et *L'or du Rhin*, fêtes de l'esprit auquel rien à Bucarest ne l'avait préparée. Blandine se trouvait encore à l'âge heureux où toute la beauté du monde semble concentrée dans l'émotion et où les luttes intimes et les conflits de l'amour contrarié sont un domino inexploré. Elle passa donc à Vienne des semaines d'un bonheur parfait, auprès d'Olga, encyclopédie vivante en tout ce qui concernait la littérature et l'art. Boy, Mademoiselle Louise et Olga – trinité qui laissa sur l'âme de Blandine une empreinte ineffaçable et lui octroya le don sans prix d'habiter le monde de l'art comme une seconde patrie, comme un refuge contre tout ce que la vie réelle peut contenir de déboires et de terne ennui. Aimer l'art à ce point, c'est vivre un échelon ou deux, plus haut que la terre ; c'est goûter un peu de ce mysticisme qui donne des ailes à l'âme ou lui permet, comme l'extase religieuse, de se sentir quelques instants face à face avec le Divin.

Chapitre 14

La ville des moines

Munich continua pour Blandine l'initiation commencée à Vienne. Les précieuses collections de la Glyptothèque lui apportèrent la révélation d'une beauté jusqu'alors à peine entrevue. L'art sobre et puissant de l'ancienne Egypte, les merveilles de la sculpture grecque de toutes les époques la remplissaient d'une admiration qui la frappait d'un silence ébloui et l'emportait dans un monde féerique et nouveau dont l'enchantement demeurait en elle pendant de longues heures. Les marbres vêtus de leur seul blancheur rendaient vulgaire et banale le papillotement bigarré des salles de peinture. Leur noble pureté faisait oublier à Blandine le premier sursaut de sa jeunesse, ébahie devant tant de nudité hardie, étalée avec une orgueilleuse innocence. Si elle ressentit de prime abord un certain froissement devant tant d'aspects inattendus de la beauté humaine, la froide perfection du marbre et l'harmonie sans

pareille des œuvres marquées au sceau du génie l'exaltèrent bientôt au point de l'élever au-dessus de tout préjugé et de lui faire voir dans sa pudeur innée un signe d'infériorité et une fâcheuse étroitesse d'esprit. La beauté, se disait-elle, est divine et l'âme doit s'en imprégner avec une entière sérénité. La jeunesse de nos jours, que le sport a dotée d'un corps allègre, toujours frotté de grand air, presque aussi apte aux jeux de la force et de la grâce que l'étaient les gymnastes de l'antique Hellade, ne peut aucunement se rendre compte de l'état d'esprit d'une Blandine élevée dans la petite ville de province qu'était à cette époque au point de vue de l'art, une capitale comme Bucarest. L'éducation la plus éclairée imposait une réserve presque monacale, et la Venus de Milo, banalisée par tant de reproductions à bon marché, était presque tout ce que l'on connaissait de la sculpture antique.

Après les visites à la Glyptothèque ce furent de longues, de patientes, de pieuses stations dans les deux Pinacothèques où Blandine se découvrit un amour fervent pour les primitifs flamands et le Quattrocento italien. Les Vierges de Van Eyck et de son école, avec leurs visages tourmentés, souvent sans grâce, avec leurs yeux noyés, la douleur inscrite dans chaque pli de leurs lèvres, lui semblaient inspirées par un art savant où la piété se mêlait à une admirable sincérité qui violait hardiment les strictes canons de la beauté féminine. Les beaux visages placides des Vierges de l'école Italienne n'incarnaient à ses yeux qu'une magnifique maternité et ne faisaient en rien pressentir les tortures subies par Celle que l'humanité adore sous le nom de Mater Dolorosa.

Blandine faisait sans s'en douter les premiers pas dans la voie d'une passion absorbante qui devait remplir sa vie et l'enrichir d'un tout puissant intérêt. Le plus beau coin du monde, fût-il Capri ou Antibes, ne put jamais retenir longtemps Blandine, s'il n'offrait en même temps à son avidité quelque œuvre d'art à admirer. La servitude commencée à Vienne et Munich l'obligea plus d'une fois à écourter un séjour sur les bords enchantés des lacs d'Italie pour courir à Milan où l'attendaient des musées et des salles de concert. Flâner dans un délicieux farniente parmi les paysages paradisiaques lui semblait un simple intermède délectable, tandis que le charme profond de la vie ne lui était révélé que dans l'exaltation causée par l'œuvre d'art. À la déformation littéraire s'ajoutait ainsi une seconde déformation qui donnait à la nature vue à travers l'art, une valeur supérieure à sa propre beauté. Blandine s'accommodait fort bien de cet état d'âme et en tirait des joies qu'elle n'eût échangées contre aucune autre forme de plaisir.

Munich était la ville natale de sa chère Mademoiselle Louise. On s'imagine aisément les orgies de musique auxquelles se livrèrent les deux enthousiastes. Dans l'étroit logis

surplombant la place où s'élève la magnifique fontaine ornée de Triton et de chevaux marins, la vieille maman Falciola, octogénaire, assise à la fenêtre, son tricot au bout des doigts, se tournait parfois vers les infatigables pianistes pour leur dire : « Au nom du ciel, arrêtez un instant cette musique enragée ! Les gens se retournent dans la rue à vous entendre taper ainsi. » Blandine, à bout de forces, s'asseyait enfin avec ses amies autour de la petite table où la bonne vieille leur servait un frugal repas qui semblait à la jeune fille un régal des plus fins : veau froid en tranches minces garni d'énormes pommes de terre bouillies, d'où montait une vapeur brûlante. Les jours passaient comme l'éclair, illuminés de cordiale gaieté et baignés d'une joie de chaque instant, qui fit de Munich une des villes les plus chères à Blandine. Même après de longues années écoulées, elle n'y revint jamais sans retrouver l'enchantement de son premier séjour.

Chapitre 15

La Vierge rose

Olga finit par se souvenir que Blandine ne faisait pas comme Wilhelm Meister en Italie un pèlerinage aux sanctuaires d'art et que leur voyage avait surtout pour but de fortifier la santé de sa compagne. Les deux voyageuses s'arrachèrent donc au sortilège qui les retenait enchainées et se mirent en route pour la Suisse. Interlaken leur fit goûter à une ivresse nouvelle, celle de la Jungfrau.

La Jungfrau n'est pas simplement une montagne, elle est un être vivant dont la personnalité écrasante efface dans l'esprit de ses fervents toute préoccupation étrangère à elle. À Interlaken on ne s'accoste point avec les formules d'usage courant ; les premières paroles prononcées par deux promeneurs qui se rencontrent sont :

« L'avez-vous vue ce matin ? »

Sa beauté formidable est, dirait-on, la seule raison de vivre des humains minuscules groupés à ses pieds. Allongée sur tout l'horizon en une pose alanguie, pleine de grâce féminine, elle semble d'une légèreté impalpable, presque transparente, sculptée dans la lumière rose devenue tangible. Rien en elle ne fait deviner l'effrayant chaos de roc, de granit, de matière cosmique formidablement entassée pour élever cette monstrueuse muraille qui perce les profondeurs inoubliables du Ciel. Elle n'est que sourire, que grâce virginale et les pâtres naïfs qui dans les temps immémoriaux lui donnèrent le nom de Jungfrau durent être guidés par une intuition divine. Blandine avait beau feuilleter plus tard ses souvenirs au sujet

de son séjour d'un mois à Interlaken, rien ne s'évoquait en elle que le dessin de l'imposante masse de neige lumineuse profilée sur le ciel et dominant toute la vallée de son incomparable splendeur. Quoiqu'Olga fût d'un naturel sociable et se liât facilement, Blandine ne se souvenait pas d'avoir prêté la moindre attention aux personnes que le hasard des excursions et de la vie d'hôtel ne manque pas de grouper autour d'elles. Absorbée dans sa vie intérieure qui l'isolait du monde comme une cloche de verre, elle ne devint consciente qu'après de longues années, du puissant attrait qu'exerçait tout être humain, du fait même de son humanité. Interlaken lui dévoila pourtant un côté encore inconnu de son caractère. Elle se sentit devenir tout d'un coup vaniteuse, c'est-a-dire curieuse de l'opinion d'autrui à son égard. Dans sa famille et parmi ses amis, elle était consciente d'occuper sans effort la place qui lui revenait, marquée par l'affection qu'elle inspirait et par les qualités de cœur et d'esprit qu'on lui attribuait. Transplantée dans un milieu étranger, elle se rendit subitement compte que son aspect seul déciderait de l'estime qui lui serait accordée. C'est ainsi qu'elle fut amenée à se préoccuper pour la première fois de la figure qu'elle faisait dans le monde. Etait-elle jolie ? La réponse était douteuse. Elle se souvenait d'avoir entendu lorsqu'elle était encore petite fille, deux personnes qui causaient sans se douter de sa présence, dire à son sujet :

« Elle ne serait pas jolie, mais elle sera intéressante. » Le mot lui sembla peu clair et elle courut s'informer auprès de Nelly.

« Intéressante, répondit Nelly, cela signifie quelque chose qui attire qui retient l'attention : comme un livre qu'on ne peut s'empêcher de lire jusqu'au bout une fois qu'on l'a commencé. »

Blandine s'en alla satisfaite ; elle trouvait flatteur d'être pareille à un livre qu'on lirait jusqu'au bout ; elle n'en demandait pas plus. À Interlaken, emmenée à débattre avec elle-même cette grave question, elle constata en se regardant attentivement au miroir que son visage point déplaisant dans son ensemble grâce à la délicatesse des traits et du teint, n'offrait pas un seul détail qui fût franchement beau. Elle se résigna donc à passer dans la foule en se rabattant sur ses cheveux et ses mains qu'elle avait si souvent entendu admirer. Olga avait des mains dont elle était très fière ; elles étaient grandes, lourdes, lentes, d'une blancheur anormale, cireuses, presque morbides, car Olga portait jour et nuit des gants pour leur conserver cette pâleur spectrale et presque inhumaine. Blandine les trouvait affreuses, ainsi que les mains fusillées, potelées et mièvres de la sainte Cécile au clavecin de Carlo Dolci. Elle n'aimait que les mains aux lignes pures et fines, les mains vives et légères comme la flamme,

les mains déliées et nobles d'une blancheur rosée, à la paume franchement rose, les mains pareilles aux siennes en un mot. La caresse de ces paumes l'une contre l'autre, satinées et brûlantes, étaient d'une si ineffable douceur qu'elle la transperçait par instant d'une rapide et poignante sensation de délices. Elle en percevait le plaisir avec une telle acuité, qu'elle faisait souvent un effort pour l'éviter, guidée par l'intuition secrète que c'était là une des forces insidieuses de cette chose haïssable et pleine de péril nommée sensualité. Blandine fixa donc sa place dans le classement des espèces féminines sous cette définition : jeune fille insignifiante mais intéressante, ayant de fort jolies mains. Force lui fût de se contenter de cette mince satisfaction. Comment eût-elle pu avoir quelque prescience de la femme qu'elle deviendrait plus tard ou des effluves d'inexplicable attirance qui un jour se dégageraient d'elle, compliqueraient sa vie et la pousseraient sur une pente glissante jusqu'au seuil du domaine où s'ouvrent les abimes du désespoir et du remords.

Chapitre 16

La Foire aux vanités

Dans sa soudaine crise, Blandine se trouva pour la première fois amenée à se préoccuper de sa propre élégance. À Interlaken, parmi des gens qui jugent une nouvelle venue et la classent après un rapide coup d'œil, elle en vint à s'inquiéter de l'effet qu'elle produisait sur le public. Vite rassurée, elle acquit d'emblée l'aisance que donne à une femme le sentiment d'être habillée par un grand couturier. Sa mère avait cette fois renoncé au vieux petit tailleur à tète d'apôtre. Les Maisons les plus en honneur à Bucarest, toutes trois françaises bien entendu, Madame Paul, Mesdames Briol, Les villes de France, avaient exécuté pour la jeune fille des vêtements combinés par sa mère avec le soin minutieux et allègre d'une enfant habillant sa poupée. Mais la vanité éveillée en Blandine par sa première rencontre avec le monde inconnu, était comme une force agissante qui la poussait à rechercher presque involontairement de petites satisfactions d'amour-propre dont elle rougissait ensuite. Être regardée, être admirée surtout, devenait pour elle presque un besoin. Elle se surprenait à laisser traîner sur le velours rouge d'un fauteuil sa main dégantée, pour en faire ressortir la finesse et la blancheur. D'autres fois elle posait sur les chenets son pied étroit, chaussé avec une impeccable élégance, certaine qu'il arrêterait le regard et susciterait une tacite admiration. Que de fois Blandine se sentit inondée de honte en se souvenant plus tard de l'étrange vertige où elle s'était laissée entraîner. Une intuition rapide qui la traversait par instants lui faisait, dès cette époque, soupçonner en elle les éléments cachés d'une dangereuse

coquetterie. Un sursaut de sa raison reconquise lui faisait alors rendre grâce à Dieu de ce qu'il lui avait refusé la beauté, en la sauvant ainsi de mille périls à peine entrevus. Blandine était de ceux qui ne s'acceptent pas tels qu'ils sont, comme une matière aux contours rigides et immuables que nul effort ne saurait modifier. Elle voyait en elle une statue de cire malléable à pétrir, à polir, à rendre lentement parfaite, selon un modèle idéal intrépidement adopté. Son amie lui semblait une chose confiée à ses efforts pour être travaillée et ciselée, ainsi qu'un beau poème amoureusement construit vers par vers. Tous ses défauts, toutes ses petitesses lui semblaient imputables à sa propre incapacité. Dès l'âge où elle suivait la méthode d'autocritique instaurée par Franklin, elle avait choisi la perfection comme le premier devoir de sa vie, comme le but principal à poursuivre. Aimer sa maman Nelly et Zette, écrire de beaux livres, tout cela ne venait qu'en second rang. Comment eût-elle prévu que la statue de cire, symbole de l'harmonie sans cesse poursuivie, fondrait un jour devant le désir brûlant du bonheur, et qu'une imprévisible transmutation de toutes les valeurs poserait en première place le besoin d'être heureuse à tout prix. La Blandine d'Interlaken ne savait pas encore regarder en arrière, sans quoi elle eût frémi de douleur en mesurant la distance qui la séparait déjà de l'écolière surnommée par ses petites amies Bourdaloue» à cause de son haut idéal moral.

Chapitres 17

Cimes alpestres

Tandis que Blandine menait silencieusement sa vie intérieure que nulle parole ne trahissait, Olga organisait avec une habile précision le plan de leurs futurs déplacements. Elle s'était liée avec un groupe d'agréables voyageurs, et avait projeté de faire en leur compagnie une ascension à cheval qui devait les conduire en deux jours d'Interlaken par Grindelwald jusqu'aux hauteurs de Mürren, situé à 1800 m. d'altitude. Blandine, que le cheval fatiguait, fit la plus grande partie de ce trajet en chaise à porteurs. Le souvenir profondément gravé dans son cœur que lui laissa cette excursion, elle le dut sans aucun doute non seulement à la beauté des sites parcourus, mais à l'isolement inhérent à ce mode de locomotion. L'immense et majestueuse solitude de ces étendues infinies d'une irréelle blancheur, interrompues de place en place par de vastes tapis de gentianes d'un bleu profond qui rappelait les yeux de Sélina, Blandine eut la chance de les traverser dans un silence absolu. Baignée d'une atmosphère de si parfait recueillement, elle se sentait dégagée de toute attache terrestre et pour ainsi dire face à face avec le divin. Au milieu du groupe bruyant de ses partenaires, elle n'eût jamais pu

absorber jusqu'au fond de l'âme la formidable grandeur et l'éblouissante pureté de ce splendide chaos formé, eût-on dit, de lumière congelée. Les paroles et les rires eussent troublé la paix religieuse dans laquelle elle semblait pas à pas lentement monter vers le ciel. Splendeur, solitude, silence, jamais ne fut donné à Blandine de les rencontrer, unis à la sérénité immaculée des vastes espaces endormis sous l'immensité des Cieux. Se retrouver le soir à l'hôtellerie, c'était tomber subitement du ciel dans la vulgarité de la vie quotidienne. Blandine, après de longues années, ressentit la même impression d'étouffante mesquinerie, lorsqu'elle toucha le sol après sa première promenade en avion. L'attrait exercé par le ciel sur certaines natures explique en grande partie l'enthousiasme avec lequel tant de jeunes héros se jettent irrésistiblement vers une vocation dont la grandeur leur fait oublier les mille dangers et la mort à toute heure affrontée. On dirait qu'en nous se cache une parcelle d'infini qui, pour respirer à l'aise, a besoin d'infini.

L'étape d'un jour à Grindelwald ramena Blandine sur terre et fut pour elle l'occasion d'admirer un des aspects les plus inoubliables offerts par la Suisse, si riche en spectacles féeriques. La grotte de Grindelwald, plus haute et plus profonde que la plus vaste des Cathédrales, est creusée dans un immense glacier d'émeraude vert pâle. Baignée d'une lumière glauque, toute scintillante de mille paillettes, elle fait songer aux palais de rêve tapissés de diamants habités par les ondines. On rougit d'avoir un corps de chair devant la merveille d'une eau fluide et irisée qu'un sortilège a mué en voûtes et en nefs transparentes, sculptées selon les lois d'une prodigieuse architecture de Titan.

Mürren, nichée dans un coin verdoyant parmi les sapins, apporta à Blandine l'enivrement de son air si léger, si raréfié qu'il vous inonde d'une sorte de joie physique, et de l'étrange sensation qu'aurait un être sans poids, devenu tout à coup capable de s'envoler. Le bleu du ciel était si cru et violent, le vert des prés et des pinèdes si intense et savoureux, que le paysage entier semblait tout neuf et qu'on avait l'impression d'ouvrir les yeux pour la première fois sur l'éblouissante beauté du monde.

Blandine, selon son habitude, ne se lia avec personne, mais sentit au cœur le coup subit d'une admiration foudroyante devant une jeune anglaise d'une éclatante beauté. Elle s'appelait Lucy Waddington et Blandine, sans se rendre compte du ridicule de son attitude, usa de tous les manèges d'un amoureux maladroit pour découvrir ce nom qu'elle y put tout simplement demander au portier. Lucy Waddington était grande, svelte et blonde et portait haut sa petite tête fière. Tout en elle semblait avoir été coloré par un peintre généreux qui,

pour l'embellir, aurait employé les tons les plus vifs de sa palette. Ses cheveux tressés en couronne sur son front étaient plus dorés que l'or, ses yeux plus bleus que les bleuets, sa petite bouche plus pourpre que le corail et ses joues plus roses que l'églantine. Avec son nez délicat, un peu relevé du bout, son sourire à faussetés, sa démarche alerte de Diane chasseresse, elle passait comme un rayon et sa beauté inconsciente répandait autour d'elle comme une lumière. Blandine ne pouvait s'empêcher de la suivre longuement des yeux, mais l'idée ne lui vint pas de nouer des relations avec la belle inconnue. Le mystère de l'âme humaine qui plus tard devait avoir pour elle tant d'attrait, n'éveillait pas encore sa curiosité. Elle se contenta donc de ne voir dans la jeune déesse qu'une image attirante et inoubliable, et ne fit aucun geste pour esquisser une de ces charmantes amitiés de rencontre, précieuse comme une fleur cueillie à l'orée d'un bois. Le séjour à Mürren allait pourtant fournir à Blandine l'occasion de sonder quelques abîmes de l'amour masculin, représenté en l'occurrence par deux charmants petits bonshommes âgés de onze ans.

Chapitre 18

Rivalité

Parmi les habitants de l'hôtel il y avait deux garçonnets l'un Anglais et l'autre Français, nommés l'un et l'autre Alfred. Tous deux se prirent pour Blandine d'une passion enfantine mais violente où la tyrannie inhérente à l'amour, la jalousie, l'instinct de domination, se donnaient libre cours avec la franchise de l'enfance et l'âpreté de l'âge mûr. Habituée aux élans du cœur voilés de réserve, Blandine se sentait désemparée devant l'ardeur naïvement étalée d'un amour qui prenait par la jeunesse même des héros, une sorte de férocité sauvage. Dès qu'elle paraissait sur le seuil de l'hôtel, les deux Alfred, à l'affût pour la rencontrer seule, ne fusse qu'une fois, se précipitaient vers elle et s'emparaient chacun d'un de ses bras pour l'accompagner dans sa promenade. Les garçonnets ne connaissaient que leurs langue natale et ne pouvaient échanger entre eux aucune parole, mais leurs regards étincelaient d'une colère non dissimulée, que Blandine tentait de dissiper en leur parlant à chacun, tour à tour et en leur accordant avec une prudente équité le même sourire et la même attention. Ce fut entre eux une longue guerre silencieuse qui dura autant que le séjour de Blandine. L'Alfred Anglais ne se gênait pas pour dire :

« Je voudrais le tuer, si seulement j'avais un revolver. »

Et l'Alfred Français exprimait en termes tout aussi nets ses intentions homicides. Blandine, encore assez jeune pour s'amuser avec des enfants, eût pris plaisir à courir les routes en compagnie de ses petits amis, mais sa joie était empoisonnée par les effluves de haine qui semblaient troubler l'atmosphère autour d'eux. Elle avait toujours été fort sensible, même physiquement, aux moindres atomes de mésintelligence qui flottaient dans l'air et le lui rendaient irrespirable. Lorsque Raresh, Tony ou Silviou, dans leurs discussions, laissaient percer quelque marque de leur mésentente foncière, Blandine se recroquevillait comme une plante malade et se disait pour s'expliquer son malaise, que l'humanité était peut-être divisée en deux types : les descendants d'Abel et ceux de Caïn. Comme elle se sentait de la descendance d'Abel, il était naturel qu'elle éprouvât une gêne asphyxiante dans une ambiance où planait le moindre élément d'obscure inimitié. Les deux Alfred trop jeunes pour voiler leurs fougueuses impulsions, mirent durement à l'épreuve la sérénité innée de Blandine. Ils étaient d'ailleurs tous les deux charmants. L'Alfred Anglais, solide petit gars brun au type espagnol, était plus beau, mais l'Alfred Français, délicat et fin, plein de fantaisie, était plus amusant. Le désir tenace de chacun d'eux d'avoir Blandine à lui tout seul ne fût qu'une fois et le hasard réserva un jour au petit Parisien cette victoire sur son rival. Par un beau matin de cristal la famille anglaise partit en excursion emmenant l'un des Alfred. L'autre se précipita à la rencontre de Blandine, triomphant, les bras grands ouverts et la conduisit jusqu'au hamac suspendu entre deux sapins où la jeune fille aimait à rêvasser. Alfred, debout à ses pieds, laissait éclater sa verve heureuse en un babil incessant, lorsque tout à coup descendit du ciel un de ces nuages opaques et humides qui par moments à Mürren isolent chaque être de tous les autres et immobilisent comme muré dans une prison. Tout disparut aux yeux de Blandine : l'hôtel proche, le jardin, la forêt et même le garçonnet, qui se tenait à un mètre à peine de distance. Blandine poussa une légère exclamation d'effroi ; la chute de l'épais rideau blanc avait été trop rapide. Alfred alors la tutoyant pour la première fois, s'écria :

« N'aie pas peur, tu es avec moi. »

Blandine ne put s'empêcher de sourire ; toute la future masculinité du petit bonhomme, son besoin de protéger, sa joie d'être le plus fort, s'exprimaient involontairement dans cette courte phrase qui le montrait prêt à tout braver, même les éléments déchainés, pour défendre l'être cher. La peur de Blandine fut de courte durée ; au bout d'une demi-heure le monde caché reparut plus éclatant que jamais comme lavé, purifié après cette éclipse passagère. Blandine et Alfred, se tenant par la main, gravirent alors allègement les pentes du coteau hérissé de vieux pins austères. Le silence les entourait comme une présence vivante

que leurs pas osaient à peine troubler en glissant sur l'épaisse couche d'aiguilles sèches. À l'heure chaude de midi, ils firent une longue halte, abritée par un sapin aux branches largement éployés. Rien ne bruissait, pas même un écureuil dardant la flèche fauve de son élan, à travers le vert sombre de la feuillée. Paix, ombre odorante, rares gouttes sonores tombaient des lointaines clarines au cou des vaches somnolentes parmi les prés haut perchés au delà de la sapinière. Blandine buvait par tous les pores l'enchantement de l'heure qui coulait en lentes minutes douces, parfaites et rondes comme des perles sans défaut. Couchée sur l'herbe aromatique elle regardait sans fin le ciel entrevu très loin et peut-être que la féminité encore endormie en elle sentait pourtant un vague plaisir inavoué à savoir que le garçonnet étendu auprès d'elle oubliait la beauté du site pour ne regarder qu'elle. Blandine aimait les sapins moins que tout autre arbre parce qu'ils n'ont point de feuilles mais seulement des aiguilles. Elle trouvait un charme merveilleux dans l'infinie variété des feuilles, multiples et diverses comme autant de visages humaines. Feuille de tilleul presque ronde, pareille à un cœur, à l'envers pâle et satinée comme une main de femme : feuille de noyer au dessin pur, au vert d'un ton grave, à l'arôme vivifiant et sain ; feuille du chêne au contour ciselé avec une fantaisie d'artiste, à l'odeur plaisante et amère ; feuille du tremble lustrée comme l'email, délicat triangle toujours frémissant au bout d'un long pédoncule ; feuille de l'érable à triple pointe, légère comme une dentelle, nuancée comme l'aile d'un papillon ; feuille du marronnier étalée et ouverte en un geste bénisseur ; feuille de platane ouvragée et crénelée, claire comme une tache de lumière ; feuille de l'abricotier, douce aux lèvres comme une caresse, au goût frais et acidulé ; tristes et sombres petites feuilles de l'orme aux patientes rayures… Comment Blandine eût-elle pu oublier leurs gracieux caprices devant l'uniformité rigide des aiguilles de pin ?

Mais un bruit soudain vint troubler sa quiétude : du haut de la pente aperçue à travers les troncs rugueux, dévalait le troupeau bigarré des vaches rousses, pie et blanches qui semblaient se ruer vers elle par petits bonds maladroits, toutes leurs clarines sonnantes à la volée. Blandine sauta debout effarée et Alfred, que le hasard décidément favorisait ce jour-là, put lui dire encore une fois en l'entraînant vers la vallée :

« N'aie pas peur, tu es avec moi. »

Le sort réservait pourtant une revanche à l'Alfred Anglais. Blandine, ayant quitté Mürren à la fin de la semaine, était un soir en train de dîner à l'hôtel d'un petit village dans la vallée, lorsqu'elle vit tout d'un coup l'Alfred londonien accourir vers elle rouge et essoufflé,

les cheveux en désordre. Blandine, supposant que la famille du garçonnet avait, elle aussi, quitté Mürren et regagnait Lucerne par les mêmes étapes qu'elle, demanda à son petit ami où se trouvait sa mère. Alfred, moitie confus, moitie triomphant répondit alors :

« Je suis tout seul, je me suis sauvé pour venir vous voir encore une fois. »

Grand émoi de Blandine à s'imaginer l'inquiétude de la maman demandant son fils à tous les échos de la montagne. Elle tenta de gronder Alfred, mais l'enfant était si rayonnant de joie, qu'elle n'en trouva pas le courage. Olga vint alors à la rescousse, tança vertement le petit fugitif et lui enjoignit d'aller sur le champ rejoindre sa famille. Il s'en fut, en tantinet penaud, mais heureux quand même de son équipée. La nuit s'annonçait claire d'étoile et Alfred n'avait pas peur de refaire en sens inverse la longue route abrupte. Blandine le reconduisit jusqu'au bout du parc et l'embrassa sur les deux joues pour le consoler, puis revint vers Olga toute songeuse. L'amour, tel qu'elle l'avait vu gronder comme un orage dans ses deux petits bouts d'homme lui apparaissait une chose un peu inquiétante, pleine d'embûches et dont elle espérait pouvoir à jamais éviter les dangers.

Chapitre 19

La maison

Rentrée à Bucarest, Blandine trouva sa famille occupée des préparatifs du mariage de Sélina, qui devait être célébré au bout de deux mois. Comme il arrive souvent après une absence, elle eut quelque peine à se réajuster dans la place exacte qu'elle occupait avant son départ. Un subtil changement avait eu lieu dans l'agencement des groupes, encore que la nouvelle répartition fût à peine apparente. Sélina et Tony, dans le petit salon des jeunes filles, se tenait tout prêts l'un de l'autre et l'on entendait souvent s'élever de leur coin un bruit de causerie à voix basse et parfois même des baisers. Tournant le dos à ce duo, Nelly, assise au piano auprès de Rarech en constituait un second, moins encouragé par l'approbation générale, mais tout aussi constant. Dans un silence plus éloquent que les paroles, elle passait des heures à jouer pour lui les morceaux qu'il préférait et ne manquait pas de lui demander tous les soirs : L'Étude de Chopin en fa mineur, toute en triolets mousseux et transparents comme une dentelle et l'Andante de la Septième symphonie de Beethoven. Reléguée à l'écart, séparée de sa Nelly désormais hors d'atteinte, Blandine ne sachant trop à quoi s'employer, faisait ses petites réflexions. Elle devinait que Nelly, pareille à la Blandine de Müren entre ses deux Alfred se trouvait aux prises avec deux affections également désireuses de la dominer, la

sienne et celle de Rarech. Riche de sa récente expérience, elle suivait dans tous les détails avec une indulgence désabusée, le tendre manège de Nelly qui s'efforçait vaillamment de distribuer avec équité ses sourires et son attention. Rarech maintenant faisait grise mine à celle qui avait été sa petite sœur choyée, il trouvait peut-être qu'elle accaparait Nelly, qu'elle était souvent de trop dans leurs apartés, et Blandine, jusqu'alors adulée par tout le monde, sentait par instants la solitude peser lourdement sur elle. Devenue observatrice, elle remarquait l'expression grave et fermée de Sélina, son regard lointain et sans sourire, tandis que Nelly montrait un visage épanoui, comme éclairé par une lumière intérieure. Nelly planait dans le ciel radieux d'un sentiment à peine deviné, pas encore déclaré, auquel répondait dans son cœur un trouble naissant, qu'elle n'osait s'avouer à elle-même. C'était l'amour dans ce qu'il a de plus ingénu et de moins terrestre ; l'amour qui ne s'inquiète pas de l'avenir, ne forme pas de projets, se suffit à lui-même et s'enivre de son propre mystère.

Blandine, par suite de son isolement nouveau, se trouva à cette époque plus proche de sa mère qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. Patiente et résignée, toujours prête à lui offrir un refuge, la tendresse de sa mère semblait avoir attendue en silence cette heure d'épreuve pour s'affirmer plus profonde avec une discrète compréhension qui ne toucha pas même d'un mot à la douleur secrète de Blandine. Ce furent de longues promenades en voiture, mère et fille se tenant la main, ou des livres lus en commun, ou des gâteries dont la maman comblait sa fille comme elle eût fait d'un enfant malade. Blandine jouissait sans mesure de cette intimité confiante et du pouvoir absolu qu'elle exerçait sur sa mère. Chaque fois celle-ci opposait la moindre résistance à un désir exprimé par Blandine, sa fille ne manquait pas de la menacer plaisamment en disant :

« C'est bon, tu ne veux pas m'accorder ce que je demande, je vais me marier et épouser quelqu'un qui ne me refusera rien. »

Et la maman souriait et cédait, sans s'avouer à elle-même combien profondément l'inquiétait la plus vague allusion au mariage possible de sa fille. Souvent prise à partie par sa sœur et ses amies sur cette étrange attitude si peu naturelle chez une mère, elle se retranchait derrière le prétexte de la santé délicate de sa fille et de son caractère encore enfantin et étranger à toute notion de responsabilité. Mais tout le monde et Blandine elle-même comprenait que sa mère, arrachée très jeune à son bonheur conjugal, avait concentré sur son enfant un tel trésor d'amour passionnel que c'eût été lui porter un coup mortel que de vouloir la séparer de son idole. Par un besoin instinctif de garder pour elle seule le cœur de Blandine,

sa mère, en la voyant avancer en âge, s'ingéniait de rendre sa vie de plus en plus heureuse. Le médecin ayant jugé que la solitude ne valait rien pour Blandine, la famille décida qu'elle quitterait sa chambre et ses longues lectures et passerait l'hiver « à la maison », auprès de ses cousines. Voilà donc les deux mères en grandes conférences pour aménager un petit nid gai et clair au goût de la jeune fille. Tătuca dont la bonté ne connaissait pas de limite, céda sa chambre à Blandine afin qu'elle fût logée près de Mămuca et de ses cousines. Il consentit à transporter ses pénates dans une pièce de rez-de-chaussée, plus sombre et moins vaste, et Blandine ne comprit que bien plus tard combien avait dû être pénible pour un homme d'âge mûr ce bouleversement de toutes ses habitudes. Longtemps après que la mort eut fermé les doux yeux de violette de Tatouca et glacé son beau et noble visage, Blandine ne pouvait songer sans un élan de reconnaissance passionnée à cet être pétri de mansuétude et d'oubli de soi-même. Elle rougissait de confusion d'avoir si facilement accepté le sacrifice auquel il avait consenti pour elle.

Les deux mères et Blandine coururent dans les magasins pour choisir les cretonnes fleuries au ton lumineux et créer autour de l'enfant gâtée une atmosphère riante. Blandina y eût passé quelques mois de bonheur parfait, n'eût été l'angoisse que lui causait le fait de sentir Nelly plus que jamais loin d'elle, quoiqu'elles vécussent sous le même toit. C'était maintenant les billets de sa maman que Blandine attendait tous les matins en guettant par la fenêtre le domestique qui servait autrefois de courrier entre elle et Nelly. Ces billets quotidiens étaient des merveilles de grâce, de tendresse et d'esprit. Les soirées passées en commun, les parents dans le petit salon et la jeunesse dans le grand, auraient paru les plus heureuses du monde aux yeux d'un spectateur non averti. Mais Blandine ouvrait peu à peu les yeux sur la réalité des choses. Une inquiétude lui traversait le cœur devant les longs silences de Séline et sa pensée glissait involontairement vers le lieutenant blond dont le nom n'était plus jamais prononcé. Elle n'était pas non plus sans remarquer les regards soucieux que Raresh jetait parfois sur les parents de Nelly. Le seul être qui semblât nager en plein ciel de la félicité était le fiancé de Séline, Patan.

Chapitre 20

Tony Patan

Tony arrivait tous les soirs à l'heure du diner. Toujours pressé, éclatant d'entrain, brusque et bruyant, il tendait à la ronde en un geste d'une vivacité napolitaine, sa large main cordiale, aux doigts en peu courts et mal soignés. Il remplissait la maison de sa gaieté

exubérante, de ses façons impulsives de grand enfant gâté, à qui le sort n'avait jamais rien refusé. C'était un robuste garçon qui, sous les cheveux blonds cendrés, toujours rebelles et en désordre, montrait un visage olivâtre de Cheick arabe, impitoyablement grêlé. Les yeux longs d'un gris très doux souriaient à l'ombre des sourcils très noirs. Le grand nez très ferme, la bouche bien dessinée aux dents parfaites, une petite barbe bien taillée en pointe, complétaient un ensemble aux contrastes frappants, d'une mâle et attachante laideur qui parfois touchait presque la beauté. Il ne savait tenir en place et papillonnait sans cesse comme un gros bourdon sous une cloche de verre. Aussi prêt à rire qu'à se fâcher, d'un naturel enjoué, sans traces d'orgueil ou de rancune, il inspirait dès l'abord une sympathie spontanée non sans une certaine dose de souriante indulgence. Mais le meilleur de lui-même ne se faisait jour qu'au piano. La musique le baignait d'une noble sérénité et restituait à son âme éparpillée la concentration qui lui faisait défaut. Elle coulait en lui comme l'essence même de sa vie et semblait s'exhaler de tous ses pores. Assis devant le clavier, il le dominait, s'en emparait comme de sa chose et quoiqu'il fût loin d'égaler la virtuosité de Nelly et Sélina, on sentait que s'il avait pu se donner entièrement à la musique, il eût pu égaler les maîtres les plus réputés. Sa mémoire prodigieuse lui permettait de fredonner d'une voix au timbre agréable, quoiqu'un peu faux des opéras qu'il faisait revivre d'un bout à l'autre sous les yeux de ses auditeurs avec tous les gestes empruntés aux grands chanteurs italiens qui avaient bercé sa jeunesse passée entièrement à Naples. Personne comme lui ne détailla jamais l'air de Calumnia du Barbier de Séville dont il savait par cœur tous les rôles. Aïda, dont il avait vu tout jeune la première représentation au Théâtre San Carlo en une inoubliable soirée de frénétique enthousiasme, avait fait de Verdi son idole. Tous ceux qui ont connu Tony ne purent jamais voir la musique italienne qu'à travers lui, en qui elle s'incarnait avec toutes ses qualités de violence, de tendresse et de gaité. Il semblait épuiser en son amour pour l'art tout ce qu'il y avait en lui de profond et ne garder pour ses autres occupations qu'une sorte d'indifférence désinvolte qui le retient d'aller jamais à fond de quoi que ce fût. Une incapacité foncière de se concentrer le condamna à se montrer superficiel en toutes choses, même en ce qui concernait le côté technique de la musique. C'est là ce qui l'empêcha d'atteindre à la parfaite virtuosité et fit de lui le type de sympathique raté, comblé par la nature de mille dons, qu'une certaine élégante insouciance lui interdisait d'approfondir et de mettre en valeur. Professeur de sciences à la Faculté de Bucarest, député, directeur général des théâtres, secrétaire général au Ministère de l'Instruction Publique, Président de l'Athénée, propriétaire de vastes domaines, globe-trotter passionné, collectionneur d'œuvres d'art… Tony fut tout cela par on ne sait quelle bizarrerie du sort, car, au fond de lui-même il était essentiellement musicien et né pour la musique.

Blandine le savait bien, qui passait souvent cinq ou six heures de suite à jouer à quatre mains avec lui les symphonies de Beethoven. Il s'en tirait parfois assez mal et *La neuvième* surtout les embarrassait quelque peu. Tony tapait alors à tort et à travers, ne s'embarrassait pas de quelques accrocs, tandis que Blandine, soulevée d'enthousiasme, pataugeait de son mieux à travers mille embûches. Arrivés à la fin, les deux exécutants se regardaient ravis, muets d'émotion concentrée et Patan, donnant une grande tape sur l'épaule de la jeune fille la félicitait à l'italienne :

« Tu es une fameuse tempiste[80] ! »

Personne ne formait avec Tony un aussi frappant contraste que Sélina. Avec ses mouvements arrondis et gracieux d'une douceur féline, presque furtifs, avec la légèreté de son pas aussi mesuré que celui d'une délicate chatte blanche, avec ses longs silences graves, elle semblait entre les mains de Tony une statuette de bois livrée à un grand enfant turbulent. Nul ne sut si elle souffrait des dissemblances profondes qui la séparaient de son mari. Nul ne l'attendait se plaindre de lui ou lui reprocher quoi que ce fût. Sur la foi de l'amour qu'il lui portait, elle l'avait accepté « pour le bien et pour le mal », selon la noble formule du mariage anglican et ne voulut jamais admettre que l'un ou l'autre pût regretter sa décision. Une inquiétude secrète semblait pourtant interdire à Sélina les loisirs paisibles que les femmes heureuses passent dans l'intimité de leur home[81]. Installée dans un coquet petit hôtel que Tony fit bâtir sitôt après leur mariage et qu'il orna de tous les raffinements de luxe et de l'art, Sélina semblait s'arranger pour n'y rester qu'aux heures où l'entourait la foule bruyante des invités. La plus grande partie de son temps, elle la passait auprès de ses parents ou auprès de la mère de Blandine. Les réceptions, les bals costumés, les comédies de paravent et les concerts se succédaient dans l'immense salon terminé par une estrade sur laquelle trônaient, rois de céans, deux grands pianos. Blandine, qui y fit ses débuts dans le monde, quittait souvent les salles de réception, pour monter dans le petit boudoir de Sélina, aux murs ronds tendus de soie persane. Sélina ne s'y tenait jamais, malgré l'invite du divan moelleux et de la bibliothèque et l'on voyait reliée en fin maroquin grenat les livres préférés de la jeune femme en de riches éditions illustrées. Le bonheur n'habitait pas ce petit coin intime, pas plus qu'il ne brillait dans les yeux pensifs de Sélina qui, devant Blandine, laissait volontiers tomber la musique et glissait en de longs silences soucieux.

[80] Terme utilisé avec le sens de « personne qui maîtrise le tempo ».
[81] Le Dictionnaire Littré : « foyer ».

Si Tony, malgré son amour pour Sélina, n'avait rien d'un mari idéal, il était le plus charmant des amis et le meilleur des frères pour Zette, Nelly et Blandine. Il traitait cette dernière en petite sœur préférée l'asseyait sur ses genoux, comme un enfant, tout en faisant grand cas de son intelligence et de ses opinions. Il aimait à la combler de cadeaux qu'elle appréciait le plus : des éditions de luxe richement illustrées parmi lesquelles Blandine conservait avec un soin jaloux une *Mireille* sur japon[82] et un gros volume sur l'œuvre de Richard Wagner avec les eaux fortes de Fantin-Latour.

Chapitre 21

En voyage

Lorsque le jeune ménage partait en voyage, il emmenait souvent Blandine, qui plus tard ne pouvait se rappeler sans sourire certains détails gravés dans son esprit avec la précision d'un instantané. C'était par exemple la salle à manger d'un hôtel de luxe en quelque coin de Suisse. Sélina et Blandine, vêtues avec leur recherche coutumière, assises à leur petite table, attendaient Tony, parti pour une de ses pérégrinations où elles n'avaient pas la force de le suivre. Tout à coup la porte s'ouvrait avec fracas ; Patan apparaissait sur le seuil, son chapeau bosselé campé sur le derrière de sa tête, les cheveux en broussaille, le visage radieux, ses basques toujours en mouvement, flottant autour de lui comme poussés par un vent d'orage et pourtant en bandoulière un Kodak sur la hanche droite et une jumelle sur la gauche. Dans cet accoutrement qui lui donnait l'air d'un marchand ambulant, vendant des coraux et des peignes d'écaille sur les quais de Naples, il avançait irrépressible et inconscient parmi les regards ébahis ou indignés des Anglais correctes en tenue de dîner. Blandine souriait tandis que Sélina rougissait légèrement, se mordait les lèvres, puis disait avec sa douceur accoutumée :

« Tu es bien en retard, Tony, auras-tu le temps de changer de costume ou de te laver les mains ? »

« Changer de costume ? Se laver les mains ? Jamais de la vie ! J'ai une faim de loup ! »

Et il se précipitait sur son dîner en racontant à grands éclats de sa voix cordiale les péripéties de son excursion.

[82] Papier de couleur ivoire fabriqué à l'origine au Japon et que l'on destine aux éditions d'ouvrages de luxe.

D'autres fois c'était de longues promenades sur les terrasses de l'hôtel, pendant une douce nuit d'été toute braisillante d'étoiles. Dans la même tenue de bohème, il faisait les cent pas entourant de chaque bras la taille d'une de ses compagnes auxquelles il nommait l'une après l'autre les constellations et les étoiles. Un peu de recueillement descendait sur lui devant la beauté des espaces silencieux, puis tout à coup sa voix éclatait en quelque chanson, telle que « founicouli, founicoula » et il devenait l'irrésistible voyou sur lequel il semblait s'être modelé à jamais. Blandine et ses amies l'avaient surnommé : « je sais tout. » Et en effet, il n'y avait rien au monde sur quoi il ne fut mieux informé que nul autre. Lorsqu'on hésitait sur le nom d'un fleuve de Chine, sur une date ou simplement sur l'horaire d'un train, personne ne songeait consulter le Larousse ou l'Indicateur. On disait simplement :

« Attendons Tony, il nous dira bien. »

On le consultait comme un dictionnaire et il répondait à chacun, sans ombre de plaisanterie, avec un de ses grands haussements d'épaules, comme si rien au monde n'était plus naturel que de tout savoir. Il y a pourtant une chose qu'il ignora toujours : l'art d'observer ceux qui vivent auprès de lui. Avec la cruauté naïve d'un enfant, il trainait derrière lui Sélina et Blandina sans se douter qu'elles étaient souvent à bout de forces. Le nez au vent, enivré de son propre plaisir, aveugle et sourd à la fatigue d'autrui, il traversait les musées comme un bolide, flânait inlassablement par les rues de Paris ou de Florence sans se douter qu'il transformait en torture pour les autres un voyage d'agrément. Blandine se souvint longtemps que pendant un séjour à Paris, il les mena en dix jours quatorze fois aux spectacles, à la suite de quoi Blandine, un beau matin, éclata en pleurs en pleine rue à force d'épuisement. Tony en demeura tout interdit et s'excusa de son mieux, sans arriver à bien comprendre qu'une chose à laquelle on prend plaisir puisse finir par vous fatiguer. Mais on lui pardonnait cette incapacité de ménager les autres parce qu'il se traitait lui-même avec une indifférence absolue. Quelque importante que fût une question, qu'elle concernât son avenir ou sa carrière, il ne lui accordait pas la plus légère attention, si elle contrecarrait son plaisir du moment. C'est ainsi qu'un soir, comme il traversait Vienne d'une gare à l'autre pour rentrer en Roumanie, il aperçut des affiches annonçant une représentation des Crépuscule des Dieux. Sans hésiter une seconde, il donna ordre au cocher de rebrousser chemin, fit décharger les bagages à l'hôtel, houspilla Sélina et Blandine pour qu'elles fissent toilettes en deux minutes pendant qu'il allait retenir des places à l'Opéra. Il était attendu en Roumanie à heure fixe par le représentant d'une société hollandaise qui devait traiter avec lui une affaire concernant des terrains pétrolifères que Sélina possédait sur une de leurs terres. Manquer un rendez-vous d'affaire était pour

Tony le dernier des soucis : la musique avant tout. Tout Tony tient dans cet incident qui parut alors à Blandine un des traits les plus charmants du caractère de ce grand frère approuvé par elle en tous points. Faut-il ajouter que le Hollandais refusa d'attendre le retardataire, que l'affaire ne fut pas conclue et que ce fut là peut-être le commencement de la ruine qui s'avançait à petits pas sans que Séline ou Blandine puissent le prévoir. La ruine que Tătuca seul semblait pressentir lorsqu'il arrêtait sur sa fille un regard pensif et soucieux.

Chapitre 22

L'aveu

Si la jeune femme avait éprouvé dans sa vie nouvelle quelques désillusions, son secret désenchantement ne l'occupait point jusqu'à l'empêcher de suivre le progrès de l'affection naissante qui unissait Nelly et Rarech. La situation de ce dernier, écrivain encore inconnu et avocat à ses débuts lui interdisait pour l'instant d'aspirer ouvertement à la main de Nelly. Il était reçu en intime dans la maison, mais personne ne semblait imaginer qu'il pût y occuper une autre place que celle d'un ami hautement apprécié par la mère de Blandine et de ce fait même, accueilli par toute la famille, avec la plus affectueuse cordialité. Zette et Sélina avaient été les premières à remarquer en Nelly, d'ordinaire si enjouée, une certaine tristesse inquiète qu'elle tentait vainement de dissimuler. Blandine, à qui l'on cachait cette nouvelle orientation du cœur de Nelly, ne sut jamais très bien comment les choses se pressèrent, mais le fait est que Zette et Sélina confièrent un jour le résultat de leurs observations à la maman de Blandine, toujours prête à s'entremettre pour le bonheur de ceux qui lui étaient chers. Celle-ci n'avait pas douté un instant de l'avenir éclatant réservé à celui qu'elle s'enorgueillit d'avoir découvert comme un continent ignoré et promit de mettre en jeu toute son influence auprès de sa sœur et de son beau-frère pour les gagner à la cause des jeunes amoureux. L'entreprise n'était pas facile et bien des mois se passèrent avant que l'on osât parler à cœur ouvert d'un projet de mariage auquel la maman de Nelly opposait mille arguments inspirés par sa prudence maternelle. Pendant cette période de discrète préparation, Blandine avait fini par comprendre que Nelly était perdue pour elle, du moins en ce qui concernait leur projet, si longuement caressé, d'écrire ensemble leurs livres. Mais le jour vint où enfin elle fut subitement confrontée avec la vérité, l'inéluctable vérité qui lui montra, de l'aveu même de Nelly, l'amour irrésistible qui emportait désormais le cœur de Nello loin de celui de Gianni. Blandine n'oublia jamais cette minute d'angoissante révélation, pas plus que les détails précis de son ambiance et de son décor. C'était pendant les fêtes de Pâques que Blandine et sa mère, selon une inévitable tradition, passaient toujours chez Mămuca. Les jeunes filles occupaient

pour la nuit le petit salon appelé « la chambre turque » parce que, à la mode du temps, il comportait en toute sa longueur, une vaste estrade couverte de tapis d'Orient et terminée à chaque bout par un divan. C'est sur cette estrade que couchait en cette occasion tous les enfants et leur plus grand plaisir consistait en ce qu'il leur était permis de bavarder longuement, jusqu'au petit jour dans une atmosphère de délicieuse liberté. Les deux mamans, par la porte ouverte de leur chambre à coucher, se mêlaient parfois, avec une gaieté inaccoutumée aux causeries de la jeunesse. Cette semaine d'avril, passée dans la maison embaumée par de grands bouquets de lilas, traversée par les effluves odorants des fameuses brioches traditionnelles à la mode de Moldavie, semblait un répit béni dans le train-train de la vie ordinaire et ne comptait que des jours marqués d'une pierre blanche. Les fêtes de Pâques, réservées aujourd'hui aux excursions et aux déplacements sportifs, étaient en ce temps-là, l'époque élue pour les joies familiales et les retraites au sein d'une tendre intimité. Blandine, couchée sur l'estrade auprès de Nelly, attendit une nuit que l'accalmie du sommeil et de la fatigue eut fait taire toutes les voix et choisit cette heure pour poser la grande question. Jamais Blandine n'oublia la torturante hésitation qui lui serrait le cœur comme eût fait un poing violemment fermé et l'incitait à reculer de quart d'heure en quart d'heure la minute suprême. Elle s'accordait lâchement de courts répits :

« Quand ce fiacre aura fini de rouler… Quand maman aura fermé la porte entre elle et nous… Quand la pendule sonnera… »

Nelly devait pressentir quelque chose et peut-être avec l'intuition des cœurs aimants, devinait-elle l'émotion de Blandine, car elle ne dormait pas non plus. La respiration précipitée en faisait foi. Rassemblant enfin son courage, Blandine se glissa tout près et entoura de ses bras Nelly, qui lui rendit son étreinte. Après avoir longuement hésité à formuler sa pensée, elle ne trouva que les mots les plus simples et n'eut qu'à dire :

« Chérie, dis-moi…Est-ce que c'est vrai ? »

La crainte qui la torturait devait être entre elles depuis longtemps comme une présence vivante, car elle n'eut pas à la préciser. Nelly comprit tout de suite et se fit toute petite entre ses bras :

« Oui, chérie, murmura-t-elle, c'est vrai. »

Et le monde ne s'écroula pas devant un tel aveu, comme Blandine autrefois l'aurait imaginé. Le monde ne s'écroula pas et Blandine se rendit compte que cette

vérité, elle la savait sans la savoir depuis très longtemps et que depuis longtemps elle n'avait plus de Nello et que depuis longtemps elle était seule et malheureuse dans le silence de son cœur. Après le désert de sa solitude intime, la minute terrible de l'aveu lui semblait plus douce que les autres parce que Nelly, avec une tendresse repentante se serrait contre elle, en murmurant mille paroles consolantes.

« Mais je t'aime tout autant, chérie… je t'aimerai toujours… Je n'aimerai jamais rien au-dessus de toi. »

Blandine frémissait longuement, frappée de silence, partagée entre une douceur déchirante et un trouble désespoir.

Elle prononça enfin :

« C'est donc bien terrible ? »

« Terrible », fut la réponse.

Et Nelly, si réservée d'ordinaire et rebelle aux effusions, ajouta plus bas :

« Si on nous sépare, je sens que j'en mourrai. »

Une telle pitié envahit alors Blandine, qu'elle l'arracha à elle-même et comme une vague puissante, l'emporta hors de son propre tourment. En un éclair de compréhension passionnée, elle fut plus que tendresse consolante et couvrit de baisers les joues de Nelly qui maintenant sanglotait tout bas. Inspirée par un désir frénétique d'apaiser cette peine dont chaque éclat la transperçait, elle trouva mille propos rassurants, rappela combien était tenace la volonté de sa mère et combien son autorité et son affection auraient de pouvoir sur les parents de Nelly pour leur arracher leur consentement à ce mariage. Les deux amies encore secouées d'émotion finirent par s'endormir en se tenir la main, peu à peu apaisées et presque heureuses. Blandine se demandait après de longues années écoulées comment cette minute déchirante avait pu lui laisser un souvenir si doux. L'homme n'acquiert qu'à travers de rudes épreuves le grand secret de cueillir, au cœur même de l'amertume, la goutte précieuse de bonheur qui y est contenue. Il est des êtres qui n'y parviennent jamais et dont la vie s'écoule en une agonie que n'éclaire aucun rayon. Mais Blandine, en une révélation foudroyante, avait découvert la mystérieuse alchimie qui transmue en un or sans prix le dur métal de la douleur, alchimie souvent connue des cœurs les plus simples et qui, sur un champ de bataille, pousse un mutilé à

panser de son mieux les blessures de quelque malheureux gisant auprès de lui. Celui pour qui la souffrance d'autrui est plus cuisante que la sienne propre a appris la plus haute leçon que la vie peut enseigner.

Quatrième partie

Chapitre 1

Zette raconte

Ce qui sauva Blandine de la tristesse où elle eût pu s'enliser ce fut la présence constante de Zette. [Celle-ci avait choisi de demeurer à l'école, après ses études finies.] Elle était comme Nelly professeur de lycée, [mais au lieu d'habiter auprès de sa mère et de ses nombreux frères et sœurs, elle continuait d'occuper son petit lit dans le grand dortoir aux rideaux blancs.] Toutes ses heures libres, elle les passait dans la chambre de Blandine, lisant avec elle Shakespeare ou jouant à quatre mains. Qui dira jamais les trésors de tendresse, de dévouement, de soins touchants dont Zette entoura Blandine dès le premier jour qu'elle la vit ? Ce fut une adoption passionnée, d'un caractère maternel**,** [et qui ne se démentit jamais]. Zette, plus âgée, plus robuste, plus pratique que Blandine, lui donna d'emblée son cœur comme on le donne à un enfant malade. Elle supportait avec une patience étonnante chez un être aussi jeune, les fantaisies de Blandine. Au temps où elles faisaient leurs études ensemble, Blandine, par exemple, refusait d'apprendre sa leçon de géométrie en suivant les figures au tableau noir ou sur son manuel. Étendue sur [sa chaise-longue][83] les yeux [au plafond][84], elle disait :

« Lis-moi la leçon pour demain. »

« Mais, objectait Zette, tu ne peux pas calculer le volume d'une pyramide sans regarder l'image. »

Blandine s'obstinait.

« Mais si, je vois très bien la figure dans ma tête. »

Zette n'insistait pas, tout ce que Blandine disait ou faisait, lui allait au cœur et y soulevait un élan de tendresse. Une autre eût reproché à Blandine son indolence. Zette, au contraire, souriait et admirait la force d'imagination de son amie qui pouvait réaliser une figure abstraite en entendant lire avec une patience inlassable :

[83] En interligne : « un fauteuil de toile au jardin ».
[84] En interligne : « perdus dans le feuillage clair du saule pleureur ».

« Du point A je trace une perpendiculaire qui intersecte l'horizontal BC au point D. » Et il en allait ainsi de toutes les leçons Blandine imposait ses volontés et Zette, dont le cœur débordait d'un amour aveugle, les acceptaient sans les discuter. Le samedi soir, elles rentraient chez elles comme toutes les élèves internes pour revenir le lundi matin. Mais Zette n'avait pas la patience d'attendre tout un jour et Blandine la voyait entrer dès le dimanche matin avec le sourire éclatant de toutes ses dents menues et de ses grands yeux pleins de lumière et de caresses. Alors commençaient les longs récits dont Blandine était friande. Zette racontait sa vie dans sa famille avec des détails si savoureux que Blandine se trouvait transportée dans ce milieu où elle ne connaissait personne, mais dans lequel elle pénétrait comme dans le plus attachant des romans.

« Raconte ta grand-mère », disait Blandine.

Et Zette, en quelques traits, esquissait un croquis de la vieille dame morose, à la voix aigre qui se tenait tout le jour assise à la turque sur un divan profond parmi les coussins et ne cessait de morigéner la jeunesse qui l'entourait.

« Je voudrais bien savoir pourquoi vous avez toutes besoin de tant de cuvettes et de tant de brocs. On dirait que vous n'avez rien d'autre à faire qu'à vous laver toute la journée. De mon temps on ne passait pas des heures à barboter dans l'eau. »

Ou bien c'était :

« Bon, les voilà encore un livre à la main ! Peut-on perdre ainsi son temps à ne rien faire ! Moi à votre âge, je me rendais utile dans la maison, tandis que vous autres… »

L'instant d'après, la voix impitoyable reprenait :

« Et quoi, vous voulez encore sortir ? En voilà une manie que celle de marcher. Pourquoi faire, grands dieux ? Au lieu de broder, de faire de la tapisserie! »

Zette faisait rire Blandine à grands éclats en lui décrivant cette survivante des temps anciens dont Blandine n'avait jamais vu la pareille... Mais les heures préférées étaient celles où Zette racontait les livres que Blandine n'avait pas eu l'occasion de lire elle-même. Jamais elle n'oublia *Manon Lescaut* telle qu'elle l'avait cueillie sur les lèvres de Zette. Celle-ci ne faisait pas de belles phrases et racontait comme un enfant en répétant souvent :

« Et alors... et alors. »

Mais la vie intense et la passion dont frémissaient ses paroles enflammaient le cœur de Blandine.

Elle disait :

« Et puis, tout à coup, Manon n'eut plus la force de marcher. Elle avait couru, couru, mais maintenant elle était à bout, et alors elle tomba par terre toute petite et ramassée sur elle-même, comme un pauvre oiseau blessé. Et alors il comprit que c'était la fin, il s'agenouilla auprès d'elle sans rien dire et il la regardait, il la regardait désespéré tandis qu'elle expirait tout doucement. Et puis alors tout d'un coup il vit que c'était fini. »

La voix de Zette s'étranglait et devenait un peu rauque. Une buée étincelante de larmes qui ne coulaient pas emplissait ses grands yeux couleur de châtaigne dont les cils semblaient former comme des rayons et lui donnaient un regard étoilé. Elle continuait le récit déchirant, tandis que Blandine serrait les poings pour ne pas pleurer.

« Et figure-toi ce qu'il fit maintenant : il se mit à creuser la terre avec ses ongles, à creuser longtemps, longtemps, et quand ce fut fini, il la souleva doucement et la posa au fond de la fosse et puis il ramena la terre par-dessus et la tassa lentement avec ses paumes. Et puis il se coucha dessus et mourut. »

Jamais récit formé de phrases savantes n'avait transpercé à ce point le cœur de Blandine. Quelques années plus tard elle lut *Manon Lescaut* et ne ressentit aucune émotion. L'histoire de Manon racontée par Zette était mille fois plus belle. Sa voix entrecoupée, ses lèvres frémissantes, ses yeux éperdus d'émotion contenue avaient enlevé à l'œuvre de l'abbé Prévost la fine fleur de sa beauté et de son éclat, à côté de la Manon de Zette si vivante, celle de l'abbé Prévost n' était plus qu'une chose morte comme une fleur pressée dans un herbier.

Chapitre 2

Basile

La mesure[85] [du cœur] chez Zette était d'être sans mesure. Elle vouait à ses parents, à ses frères et sœurs ainsi qu'à Blandine, une affection silencieuse, mais ardente, qui ne s'exprimait qu'en actes, non pas en paroles et dépassait les limites des sentiments ordinaires.

[85] En interligne : « de l'amour ».

Le seul être pour qui son amour connût des restrictions c'était l'Être suprême, car, avec une rancune passionnée, un cœur toujours saignant, elle en voulait à Dieu d'avoir condamné l'homme à la douleur. Elle ne connut jamais l'apaisement sacré que donne l'acceptation, elle ne comprit jamais la valeur rédemptrice de la souffrance, sa puissance expiatoire, sa nécessité purificatrice. L'extrême violence de la pitié qui bouillonnait en elle devant toute angoisse se teintait d'une révolte qui touchait à l'impiété. Elle fut toute sa vie un de ses êtres déchirés chez qui l'amour humain trouble la douceur de l'amour surhumain. Chez elle les lèvres d'une plaie d'amour ne se refermaient jamais. La peau neuve et lisse qui recouvre à la longue les plus cruelles blessures demeurait chez elle toujours saignante et suintante d'un suc amer. Trente ans après la mort de sa mère, il lui arrivait, seule avec Blandine, d'enfouir entre ses mains son visage baigné de larmes en disant :

« Jamais je ne me suis consolée de l'avoir perdue; jamais les longues minutes de sa mort et les longues heures de tortures qui l'ont précédée, n'ont cessé d'être actuelles pour moi. »

Blandine à dix-sept ans ne se rendait pas compte clairement de cette attitude de l'âme qui était le trait distinctif de la nature de Zette. Pour sa part, ce ne fut qu'en tâtonnant à travers mille épreuves, qu'elle apprit la noble grandeur de l'humilité qui accepte la vie comme un don divin où la douleur même a sa place et son prix. Blandine comprenait simplement que Zette n'avait pas sa pareille et qu'elle était douée de quelque chose qu'à défaut d'autre nom, on pourrait appeler le génie de l'amour.

De tous les récits que faisait Zette, Blandine préférait ceux dont le sujet était Basile. Zette avait six frères et sœurs et une quinzaine de cousins germains dont elle traçait les portraits avec une verve et une éloquence qui ravisait son amie. Le nom qui revenait le plus souvent sur les lèvres de Zette était celui de Basile.

« Raconte Basile, disait Blandine sans se lasser d'écouter, décris-le-moi. »

« Il est très grand et maigre, tout en jambes. Quand il s'assied dans un fauteuil, les genoux croisés, il fait penser à Don Quichotte. Il a des cheveux très noirs, tellement noirs que la lumière s'y reflète comme dans le bois poli de ce piano. Ils sont très épais, en longues couches superposées, comme celles qu'on voit dans les manuels de géologie. Ce n'est pas simplement une chevelure, c'est un trait dominant de sa physionomie, as-tu compris maintenant ? »

« Oui, répondait Blandine, qui exigeait les plus exactes précisions. Et le front? »

« Le front, répondait Zette, il est si beau, qu'on ne pourrait appeler autrement que beau, un homme qui possède un front pareil. Il est grand, plutôt large que haut et d'une telle blancheur qu'il illumine tout le visage. Les sourcils aussi sont noirs, mais pas dessinés en arc comme les miens et tant d'autres; ils sont tout à fait droits et longs avec un air de gravité douce, comme s'ils étaient trop sages pour ne jamais se froncer.

« Oh! s'écriait Blandine ravie, il me plaît beaucoup ce Basil. Dis-moi ses yeux maintenant. »

Et Zette de répondre sans hésiter :

« Ils sont les plus beaux du monde. »

« Oui, disait Blandine, c'est entendu, mais décris-les-moi quand même. »

« Impossible, répondait Zette, comment décrire un regard? Ils sont comme les miens, couleur de châtaigne, mais pas grands ouverts et l'air ébloui, ils sont longs, voilés, pensifs comme on s'imagine les yeux de Léopardi, et d'autres fois espiègles et pleins d'esprit. »

« Mais alors, disait Blandine, il est très beau ton Basile. Zette réfléchissait un instant puis ajoutait :

« Personne n'a jamais dit qu'il fût beau, mais quand on le regarde, on a envie de le regarder encore. Le nez, continuait-elle, est très grand, long, charnu, un peu comme celui qu'on voit dans les portraits de Dante. »

« Oh! s'écriait Blandine déçue, et moi qui déteste ces nez à la bosse aquitaine. »

« Chez Basile, il n'y a pas de bosse, expliquait Zette, c'est un de ces nez à grandes narines qui indique, à ce que j'ai lu, une possibilité de passions bonnes ou mauvaises. Chez lui, bien entendu, il ne s'agit que des bonnes. »

« Et la bouche? continuait Blandine. »

« Elle est franchement grande, aux lèvres fines et fermes, prêtes au silence plus qu'à la parole et douces, très douces. »

Blandine sursautait horrifiée.

« Et quoi, tu l'as donc embrassé? »

Zette cachait un instant son visage entre ses mains.

« Oui, disait-elle enfin, je l'aime. Nous nous aimons depuis longtemps, depuis le jour [de son retour de Naples quand il m'a vue pour la première fois][86] où nous nous sommes vus et que je n'étais qu'une écolière et lui un lycéen. »

« Tu ne me l'avais pas dit, s'écriait Blandine avec reproche. »

« Il ne me l'avait pas dit non plus, mais maintenant qu'il a sa licence en droit, nous pourrons peut-être nous marier. Et si ce n'est pas possible, je ne me marierai jamais, je resterai [ici auprès de ta maman][87] et j'irai voir Basil tous les jours. »

« Mais pourquoi ne serait-ce possible? »

« Parce que Basile est malade, très malade. Aucun médecin ne comprend rien. Il est parfois obligé de rester couché trois mois ou six mois. Il ne peut pas même descendre pour les repas. Il est toujours seul dans sa chambre, entouré de ses livres, il ne dit rien, on ne sait pas ce qu'il pense, il se tait quelquefois des journées entières. Moi je vais le voir tous les jours; j'aime être là lorsqu'il dîne pour l'aider. Il est comme un enfant. Il ne sait jamais où sont les choses. Si la salière est à gauche et loin de lui, il contourne son verre [avec effort][88] son verre [arriver jusqu'au sel][89] et n'aurait jamais l'idée de placer la salière[90] à sa convenance. Alors je me moque de lui et cela nous fait beaucoup rire. Ses mains sont très belles, mais bonnes à rien. Elles sont longues et fines avec une peau satinée comme celles d'une femme: des mains qui ne savent tenir qu'un livre ou une plume. Il est comme toi, il faut tout le temps que je lui raconte quelque chose. »

« Quoi, par exemple? »

« Les livres anglais que nous lisons, car il ne connaît pas cette langue et puis tout ce que nous faisons. Il fait comme toi, il dit toujours: « Raconte-moi Blandine », comme si tu étais un conte de fées. »

Blandine ouvrait des grands yeux et formait dans son esprit l'image d'un homme jeune, muré dans sa maladie comme un prisonnier, ne vivant que des livres qu'il dévorait et

[86] En interligne : « où nous nous sommes vus ».
[87] En interligne : « toujours à l'école, je donnerai des leçons ».
[88] En interligne : « gauchement ».
[89] En interligne : « et son assiette pour atteindre le sel ».
[90] En interligne : « à droite ».

d'un amour condamné au plus douloureux des renoncements. Un homme qui, à l'âge où les jeunes gens fréquentent les salons ou les bars, ne connaissait d'autre joie que de lire Kant et Hegel, Dante ou Tolstoï et que d'attendre la courte visite d'une fiancée qui ne serait jamais sa femme.

L'intérêt éveillé en Blandine par les récits de Zette sur Basile se nuançait d'une sorte de vénération pour cet homme qu'elle pressentait devoir être différent des autres, modelé et ennobli par la douleur, la longue solitude et le repliement sur soi-même que donne à l'âme le silence et le renoncement. Jamais Blandine ne put se défaire du sentiment de respect que lui avait inspiré, bien avant qu'elle l'eût connu, cet être séparé des autres par une aura mystérieuse faite de douleur et de noblesse; cet être dont elle s'est composé à l'avance une image irréelle et qu'elle nommait dans ses causeries avec Zette « L'idéal. » Blandine, dont l'heure n'était pas encore venue, vivait dans l'atmosphère ardente des confidences de Zette comme une salamandre dans les flammes, sans en être atteinte. L'amour [dont elle avait vu les aspects différents chez Sélina, Nelly et Zette], lui semblait une terre inconnue où elle n'aurait jamais à pénétrer elle-même. Heures bénies de l'adolescence prolongée, claires comme l'aube, fleuries comme un verger en mai et qui, même après le tumulte passionné de la vie, laissent à l'âme une indestructible fraîcheur…

Chapitre 3

La ville fleurie

Violette s'était séparée la première du groupe juvénile qui entourait la maman de Blandine. Mariée toute jeune à un homme qu'elle connaissait à peine, elle dut le suivre dans une ville de province où il occupait une haute fonction dans la magistrature. **[**Violette aurait toujours été aux yeux de Blandine un être voilé de mystère. Ni les études, ni l'art ne semblaient lui inspirer autant d'intérêt qu'à ses compagnes. Elle passait souvent des heures chez la maman de Blandine et sortait de ses longs tête-à-tête; les yeux rougis d'avoir pleuré. La maman de Blandine la suivait parfois d'un regard attendri mais défendait à Blandine de causer longuement avec elle. Elle avait coutume de dire : « Violette est une nature exquise; mais tu es trop jeune pour être mêlée aux tristesses de sa vie, tu ne connaîtras que trop tôt la douleur; il n'est pas nécessaire d'aller au devant d'elle, d'autant plus que personne ne peut rien pour adoucir le sort de Violette. Blandine finit par apprendre que Violette vivait le plus déchirant des drames de famille. Adorant son père, dont elle était la préférée, elle le voyait de jour en jour se détacher de sa famille, pris dans l'engrenage d'une passion irrésistible pour

une autre femme dont il avait une fille aussi tendrement chérie que l'était Violette. Tous les détails de cette tragédie intime qui finit par le divorce du père et son mariage avec la femme qu'il aimait en secret, Violette en ressentait les contrecoups dans son cœur trop jeune pour connaître la résignation. Elle avait compris que ses confidences ne devaient pas troubler l'âme d'une enfant aussi étrangère à la réalité que l'était Blandine. Les deux jeunes filles s'aimaient donc à travers un mystère qui donnait un charme étrange à leur affection réciproque. Dès que Violette fut mariée et mère d'un bambin sur qui elle avait reporté toute la tendresse de son cœur privé de joie, elle invita Blandine à passer auprès d'elle les mois d'été.] [Elle habitait][91] une ville charmante semée en longueur aux pieds d'une chaîne infinie de collines bleues. Une claire rivière au cours tranquille l'égayait de sa coulée lumineuse, bordée de fourrés d'aulnes et de prairies où fleurissaient d'immenses marguerites aux larges cœurs d'or. C'était aux yeux ravis de Blandine la ville de toutes les fleurs. Jamais à Bucarest elle n'avait connu pareil enchantement. Pas une véranda où l'on ne vit fleurir de magnifiques hortensias roses comme l'aurore ou bleus comme le crépuscule, pompeux et parés comme de belles dames en robes de bal. Pas une maison qui ne fût entourée d'un jardin où s'entassaient avec la plus gracieuse fantaisie, les asters violets ou d'un ton de rubis balais, les zinnias pimpants comme une ronde de fillettes endimanchés, les fuchsias austères vêtus de sombre pourpre épiscopale, les balsamines bigarrées, nuancées comme des camélias et les œillets du poète, modestes et sans odeur, mêlant vaillamment leur note en sourdine au concert bruyant des autres couleurs. Les cimes veloutées des collines lointaines, aux contours onduleux sans heurts ni saccades, donnaient au paysage une douceur unique reflétée, semble-t-il dans l'âme paisible des habitants. Le mari de Violette, Président du Tribunal, racontait que[92] la prison chômait et qu'il n'y avait presque jamais de procès criminel à juger. C'est dans cette atmosphère bénigne que Blandine passa deux mois exquis. Violette et son mari étaient trop discrets pour laisser rien deviner de leur irréductible dissentiment. Blandine se sentait l'âme toute légère dans cette maison où Violette, son bébé et sa mère, douce petite femme au visage vieilli avant le temps [et ravagé par la douleur] composaient un trio idéal, uni pour la plus ardente affection. Il y avait là aussi Alexis, le frère de Violette, promu au rang de sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie nommé « Les rouges », à cause de leur dolmen d'un bel écarlate. Le jeune homme ne manquait pas de rappeler à Blandine qu'il avait embrassé la carrière militaire uniquement pour lui plaire et dans l'espoir d'être aimé d'elle quelque jour. Il ne la pressait pas; il semblait lui faire confiance et croire qu'un amour comme le sien finirait par éveiller, le moment venu, un écho dans l'âme de la

[91] En interligne : « C'était ».
[92] En interligne : « la plupart du temps ».

jeune fille. Alexis était aussi semblable de cœur et de visage à sa sœur Violette, que s'il avait été son frère jumeau. Même douceur féminine de tous les traits arrondis sans arêtes et sans angles, même grands yeux bleus tendres et souriants, même bouche délicatement charnue et un peu frémissante, même taille svelte aux contours frêles. Mais Alexis n'arborait pas la chevelure orgueilleuse et flamboyante qui coiffait Violette d'un casque royal. Ses cheveux d'un blond cendré sans éclat étaient sagement lissés sur une tête au dessin harmonieux.

Blandine [sauf aux heures où elle pleurait dans les bras de Violette parce que les lettres de Nelly se faisaient attendre] était pleinement heureuse. C'était un bonheur calme, sans enivrement, ni éclat, léger et dansant comme un menuet de Mozart. L'amour d'Alexis ne contribuait en aucune mesure à la sensation de douceur arcadienne qui baignait Blandine comme une eau caressante où elle se fut plongée jusqu'à l'oubli d'elle-même. La maman et Violette suivaient d'un regard indulgent le cours souriant de cet amour qu'Alexis ne prenait nullement la peine de voiler. Blandine, incapable, [comme à l'ordinaire], de vivre hors du moment présent, ne se demandait jamais si son amie et sa mère désiraient ou envisageaient un mariage possible entre Alexis et elle. [En y songeant longtemps après, Blandine comprit que toutes deux eussent peut-être été heureuses de faire de Blandine, qu'elles aimaient si tendrement, leur belle-fille et leur belle-sœur. Mais le respect qu'elles avaient voué à la mère de Blandine, si hostile à toute idée de mariage pour sa fille, les empêchaient de songer pour l'instant à autre chose qu'à offrir aux jeunes gens l'occasion de mieux se connaître et de laisser fleurir tout doucement ce qui était encore caché dans l'avenir.

Blandine, après de longues années écoulées se reprochait amèrement d'avoir pris si peu de peine pour mieux comprendre Alexis.] Elle s'était arrêtée seulement à la surface et n'avait jamais tenté de sonder la profondeur des sentiments qui inspiraient à Alexis mille actions où elle ne voyait qu'un jeu et une occasion de plaisanter. Il avait trouvé chez Violette une photographie de Blandine dont il avait fait faire deux miniatures sur émail qu'il portrait en boutons de manchette. Lorsque Blandine le découvrit, elle en fut vivement contrariée et défendit à Alexis d'afficher aussi ouvertement ses sentiments. Un autre jour, il vola un de ses petits souliers de Blandine qu'il gardait caché sur sa poitrine en expliquant que le soulier, aussi petit que celui de Cendrillon, ne faisait pas saillie sous son dolmen. Le matin, autour de la table du déjeuner, il disait à sa mère:

« Maman, est-ce que je peux embrasser Blandine? »

La maman répondait :

« Mais oui, si elle le veut bien. »

Et dans cette atmosphère de tendresse souriante, où tout semblait un jeu, Blandine répondait :

« Pourquoi pas? »

Alexis plantait alors un baiser sur chaque joue tendue et son air ravi étonnait Blandine,[93] [incapable de comprendre] qu'il prît tant de plaisir à une chose [de si peu][94] importance. Elle vivait à côté d'Alexis sans l'étudier, sans presque le voir, entièrement absorbée par un goût nouveau de vivre que l'atmosphère de cette ville riante avait fait naître en elle.

Chapitre 4

Idylle

Blandine n'aimait rien tant que ses promenades quotidiennes le long de la grand-rue, sous l'immense ciel clair des matins d'été. Elle partit un jour d'un pas allègre, vêtue de blanc, une chanson dans l'âme, un sourire aux lèvres, les yeux élargis par la fraîche beauté du paysage dont chaque ligne, chaque couleur l'inondait de douceur. La magnificence du monde, offerte à son regard, lui versait une ivresse dont son cœur débordait. Tout ce qui l'entourait, le ciel, la lumière, les collines, le goût enivrant de l'air léger, tout lui semblait une telle merveille, que la joie l'accabla en un brisement subit. Quelque chose s'élevait en elle, un cri de gratitude, un hymne d'actions de grâces qu'elle ne savait comment formuler et dont l'ardeur continue la portait comme une aile. Il lui arriva alors une chose étrange, incommunicable, qu'elle hésita toujours à raconter même à ses plus intimes amis. Comme elle marchait ainsi toute soulevée d'un élan secret, elle lui sembla tout à coup qu'elle ne touchait plus le sol, qu'elle allait s'envoler, devenue aérienne et sans poids comme un nuage. L'impression fut si réelle, si puissante, qu'elle étendit le bras en un geste instinctif pour se retenir à un réverbère. Elle s'arrêta transfixée[95]. Que lui arrivait-il? Perdait-elle la tête? Elle se secoua et reprit sa marche en essayant de calmer le trouble causé par cette fulgurante sensation d'envolement. [Jamais jusqu'à la fin de sa vie, elle ne put oublier cette ville, ce lieu, cette heure, ni l'éblouissant transport intérieur où il lui sembla quitter le sol, aspirée par le ciel.] Elle rentra chez elle radieuse, transfigurée, sans rien avouer de sa prodigieuse expérience. Alexis s'écria en la voyant :

[93] En interligne : « qui ne comprenait pas ».
[94] En interligne : « de mince ».
[95] Synonyme : « saisie d'une forte émotion ».

« Blandine, comme tu es belle! Regarde, maman, la mine qu'elle a. »

Il fut décidé que les promenades faisaient beaucoup de bien à Blandine et que désormais Alexis l'accompagnerait tous les matins, afin qu'elle puisse explorer les bois qui entourait la ville.

Ce furent d'étranges randonnées qui se passaient le plus souvent en un silence dont s'accommodait parfaitement Alexis. Il n'était pas grand causeur et semblait ne rien désirer d'autre que la présence de Blandine autour de lui. Quant à Blandine, elle n'était pas encore sortie du rêve éveillé où se passait la plus grande partie de sa vie. Tenant parfois la main d'Alexis, elle traversait les taillis épais tandis qu'il écartait les branches qui eussent pu la blesser. Toujours fredonnant, s'entourant de musique à demi murmurée comme d'une atmosphère nécessaire à sa vie, elle aspirait par tous les pores les senteurs exaltantes des sous-bois, cueillait des yeux les jeux de la lumière et les ombres dentelées, les taches claires des fleurs au bord des sentes**,** le mirage des longues allées sous la voûte des épaisses frondaisons, l'ogive éblouissante aperçue au bord du long tunnel frais. Ils rencontraient parfois un ravin ou une flaque d'eau boueuse. Alexis alors l'enlevait de terre et la portait comme un enfant jusqu'au lieu où le sol redevenait plane, et Blandine trouvait cela aussi naturel que de s'appuyer à son bras quand les montées étaient trop rudes. [Elle se découvrit le même état d'âme qu'à Mürren, lorsqu'elle courait les bois avec l'un des deux Alfred.] Parfois elle racontait de longues histoires, résumait pour Alexis les livres qu'il n'avait pas le temps de lire et dont il buvait le récit sur ses lèvres. Jamais il ne profita de leur solitude pour lui parler tendrement ou tenter quelque privauté. Blandine incarnait pour lui tout ce qu'il y avait de plus exquis et son manque total de féminité lui semblait un des trait les plus charmants de sa nature. Alexis, tout jeune qu'il était, sentait obscurément que c'eût été presque un sacrilège de la vouloir différente. Il lui arrivait toutefois de parler de son amour comme d'une chose depuis longtemps admise et acceptée.

« Dis-moi, commençait-il, est-ce que tu veux bien me promettre de m'épouser un jour? »

Blandine objectait qu'il n'était que sous-lieutenant, qu'elle-même allait bientôt partir pour l'étranger afin d'y faire ses études universitaires, et que le moment de songer au mariage était encore loin. Mais Alexis ne se laissait pas décourager. Il avait découvert, à l'âge de quatorze ans, qu'il aimait Blandine et l'envoûtement n'était pas encore dissipé.

Il reprenait :

« Si tu ne m'aime pas aujourd'hui, cela viendra peut-être un jour puisque je t'aime tant. Si tu voulais m'épouser, je ferais toutes tes volontés; je ne te demanderais rien, je ne t'embrasserais même pas, je ne te toucherais même pas du bout des doigts, un an, deux ans, tant que tu voudrais, mais promets-moi seulement de m'épouser. »

Blandine hochait la tête d'un air entendu, elle doutait fort qu'Alexis dût rester deux ans sans l'embrasser, car il se montrait d'ordinaire assez déraisonnable à ce point de vue, mais bien entendu seulement en présence de Violette et de sa mère. Lorsque Blandine, arrivée à la maturité, songeait à ce charmant garçon, blond comme une fille, amoureux comme un page, elle constatait qu'il lui avait inspiré [à Blandine] une idée de l'amour et de la nature masculine, une idée dangereusement inexacte et propre à l'exposer à de cruelles déceptions. Alexis présentait de l'amour une image si poétique, si contraire à la réalité, que Blandine [ne put en jamais briser le][96] sortilège. Elle prit la périlleuse habitude d'imaginer en tout homme qui lui parlait de l'amour, une parcelle de l'âme d'Alexis, sans se rendre compte qu'elle était aussi rare, aussi exceptionnelle que celle d'un ascète des Thébaïdes d'autrefois. Ce respect ému, cette tendresse immatérielle qui chez certains hommes idéalisent les préludes de l'amour, étaient chez Alexis des traits de caractère profondément ancrés et irréductibles. En ce qui concernait du moins son amour pour Blandine, il ne dévia jamais de sa première attitude et c'est là ce qui donna tant de charme à la délicate idylle qui eut pour décor les riants environs de la ville fleurie.

Combien Blandine devait plus tard se trouver désormais devant les assauts de la tentation et les perfides joutes amoureuses, par le fait qu'elle prêtait à d'autres hommes l'ingénue et pure tendresse d'Alexis et qu'elle leur accordait la confiance aveugle que lui seul méritait. Beaux grands yeux bleus d'Alexis, d'une douceur presque féminine, comment Blandine eût-elle pu pressentir qu'elle ne les reverrait jamais! Une mort prématurée lui enleva son ami avant qu'il n'ait eu le temps de déchoir ni de ternir la chevaleresque image laissée dans l'âme de tous ceux qui l'ont connu par le svelte sous-lieutenant blond, au dolmen écarlate.

[Deux ans après son séjour dans la ville fleurie, Blandine, à Genève, dans le salon de grand-maman Richardet était en train un soir de faire à quelques amis le portrait d'Alexis,

[96] En interligne : « se laissait inconsciemment bercer par ce ».

lorsqu'on lui remit une lettre de Bucarest. Cette lettre lui apportait la nouvelle de la mort d'Alexis et lui faisait entrevoir le désespoir de Violette et de sa mère.

Blandine garda longtemps le remords de n'avoir pas accordé à Alexis l'attention recueillie et presque respectueuse que mérite tout sentiment profond et lorsque son tour vint de connaître la douleur, elle se demanda parfois si ce n'était pas une juste expiation par laquelle elle rachetait la faute d'avoir pris à la légère son amour aussi noble et digne de piété que l'était celui d'Alexis.]

Chapitre 5

Nello s'en va[97]

Blandine retrouva à Bucarest une atmosphère nouvelle où semblait flotter une vague prescience des proches changements. La maman de Blandine et Tony (Patan) en effet avaient entrepris chacun de leur côté une habile campagne, discrète et efficace, dans le but d'arracher aux parents de Nelly et de Zette leur consentement aux mariages projetés par les deux couples d'amoureux. Blandine se trouva donc un beau jour dans la perspective de ces deux mariages qui devaient lui enlever à la fois ses deux amies, le centre même de sa vie, le noyau brûlant de son cœur. Grâce au don qu'elle avait de s'absorber toute entière dans la minute qu'elle vivait, Blandine ne ressentait qu'une joie éperdue devant le triomphe exultant des deux fiancées. Il y avait quelques mois à attendre avant le jour fixé pour la cérémonie, et jusqu'alors, beaucoup d'heures très douces à vivre dans l'intimité du bonheur de ses amies. Blandine connaissait maintenant Basile. Il était descendu de son rang d'Idéal à celui de personnage faisant partie de la réalité et n'avait perdu rien au change. [Invité par la mère de Blandine à donner en son école un cours de psychologie.] Il était entré un jour[98] [dans les trois parloirs] où l'attendaient Blandine et Zette. Celle-ci était toute émue à l'idée qu'il pourrait peut-être décevoir son amie en quelque point. Mais Blandine fut sous le charme, dès cette première rencontre. Elle vit s'avancer vers elle un grand jeune homme maigre, vêtu avec recherche et dont le front très blanc retenait l'attention. Il avait le visage petit, le menton un peu court disparaissait sous une légère barbe d'un noir moins profond que celui des cheveux. Tous ses mouvements étaient lents et légers; son pas n'avait aucun poids et semblait à peine effleurer le sol, sa poignée de mains était cordiale et douce; sa voix grave était la plus belle que Blandine entendit jamais.

[97] Le titre « Nello s'en va » est barré et remplacé par « Départ de Zette », mais parce que le titre du chapitre suivant est approximativement le même : « Le départ de Zette », nous avons gardé le premier.
[98] En interligne : « dans le petit salon ».

Trop intimidée pour rien dire, elle se contenta d'échanger avec Zette un de ces regards par lesquels elle avait coutume de se parler aux heures de classe, pendant les silences obligatoires. Celui de Zette disait :

« Te l'avais-je bien décrit ? Est-ce qu'il te plaît? »

Celui de Blandine répondait :

« Il est tout à fait pareil à ta description, il me plaît énormément. »

Qui semblait le moins ému était Basile. Il les regardait toutes deux émues en souriant des yeux et semblait lire leurs pensées avec l'indulgence amusée d'un vieux philosophe. Ce fut un moment décisif dans l'existence des deux amies. Zette et Basile adoptèrent Blandine par un décret instantané dont ils ne dévièrent jamais d'une ligne, au cours de leur longue vie, tandis que Blandine les adoptait de même en un élan d'abandon et de confiance par lequel elle se donnait à eux à tout jamais. Zette avait si bien fait les choses que Blandine et Basile n'avaient l'un pour l'autre aucune réalité propre et n'existait qu'en fonction de Zette, dont ils semblaient le prolongement. Le génie de l'amour qui était le trait distinctif de Zette, son besoin de fonder en une seule les deux affections les plus ardentes de son cœur, avait réalisé ce miracle. Le triangle dessiné par cette première rencontre devint un cercle fermé, indissoluble, que rien ne pût rompre, ni les années d'absence, ni la distance, ni les nouvelles affections formées par chacun au cours de sa vie.

Les mois s'écoulaient maintenant dans une sorte d'heureuse exaltation. Chez Nelly toutefois la joie n'était pas sans nuages. [Si Tatouca avait cédé sans trop de résistance aux désirs de sa fille, Mămuca qui nourrissait pour elle les hautes ambitions coutumières à tout cœur de mère, ne se résignait à voir Nelly contracter un mariage moins brillant que ne l'était celui de Sélina. Nelly avait beau courir les magasins pour choisir son trousseau, les silences de sa mère, son air d'acceptation forcée, jetaient une ombre sur ces heures qui sont d'ordinaire les plus heureuses de la vie d'une jeune fille. Avec sa réserve native et cette petite bouche serrée qui gardait si bien les secrets, elle ne confiait même pas à Blandine sa tristesse ou son désenchantement. Barbou la voyait presque tous les soirs, tantôt chez elle, tantôt chez Sélina ou chez la maman de Blandine et les longues heures que les fiancés passaient à causer à demi-voix, les payaient amplement des coups d'épingle reçus en maintes occasions. Que pouvaient-ils bien se dire? se demandait Blandine assise à l'écart et feuilletant un album. Plus

de place pour elle dans les projets de Nelly et son cœur mal résigné s'adaptait non sans douleur à sa solitude nouvelle.]

Zette, à la veille de son mariage, continuait à [occuper son petit lit dans le grand dortoir blanc et à] passer ses journées auprès de Blandine. Les heures coulaient avec une rapidité vertigineuse pour les deux amies, plus que jamais inséparables. Basile avait été envoyé en mission à l'étranger par le ministre de l'Instruction Publique qui lui destinait une haute situation dans l'enseignement. En attendant son retour, Blandine et Zette avaient encore de beaux moments de vivre ensemble et ne changeait rien à leur programme ordinaire, seulement les yeux de Zette étaient plus étoilés que jamais et elle écrivait tous les jours à Basile de longues lettres terminées par les mots : « Très doux, très doux. » Le mot baiser était sous-entendu, et cette formule remplaçait le petit rond que tracent les enfants pour indiquer la place où ils ont posé leurs lèvres.

L'heure sonna enfin du mariage de Nelly qui fut suivi d'une grande réception chez ses parents. Comme il y avait ce même soir bal à la Cour, tous les invités étaient en toilette de gala. Blandine, éperdue d'émotion et oublieuse d'elle-même, ne savait plus où elle était, ne se rendait compte de rien. Elle sentit tout à coup Silviou la tirer doucement par le bras :

« Ne restez pas ainsi devant tout le monde; vos joues sont couvertes de larmes. Il faut les essuyer. »

L'ayant emmené dans un coin, il lui demanda :

« Pourquoi n'êtes-vous habillée comme tout le monde? N'avez-vous pas de toilette de soirée ? »

Certes, Blandine en avait, grâce aux soins vigilants de sa mère. Elle sortit de son rêve et jeta sur elle-même un regard étonné. Parmi le froufrou des soies et des tulles chatoyants, elle faisait triste figure dans son tailleur de laine brune : elle avait oublié de revêtir la robe de cérémonie préparée pour l'occasion. Silviou ne l'entoura pas de son bras, ne lui dit rien qui eût pu la faire éclater en pleurs, mais lui seul de toute l'assistance avait compris l'exaltation douloureuse qui l'enfermait en elle-même et mettait un voile entre le monde et elle. De cette soirée cruelle qui coupa en deux comme le tranchant d'un glaive la vie de Blandine, sa mémoire qui enregistrait jusqu'à la forme d'un nuage, jusqu'au feston d'une vague, ne conserva presque aucun souvenir. Elle se rappelait toutefois avoir couru derrière Nelly jusqu'au bas de l'escalier pour la regarder monter dans la voiture qui emportait le jeune

couple vers un nouveau logis. Elle revoyait le geste enveloppant du bras de Rarech autour des épaules de Nelly, ce bras qui prenait possession d'elle, qui semblait la voler à toutes ses anciennes affections. Blandine comprit alors que Nelly était perdue pour elle et que désormais quoiqu'elles habitassent la même villa, un monde les séparait.

Rarech avait une personnalité puissante qui absorba entièrement la douce et frêle Nelly aussi docile à sa volonté qu'un oiseau dans la main d'un oiseleur. [Mais il sut la rendre si heureuse que tous ceux qui aimaient Nelly, sa mère en premier lieu, ne purent que bénir celui qui ne lui donna jamais une heure de tristesse ou de regret. Blandine, les yeux aveuglés de larmes, remonta en hâte l'escalier et rentra auprès de ses deux mères. La maison était vide et silencieuse, Mămuca tristement assise à sa place ordinaire dans la chambre turque essuyait de temps en temps une larme sans rien dire. La maman de Blandine tentait de la réconforter en faisant miroiter devant elle l'avenir glorieux réservé sans nul doute à l'être exceptionnel qu'était Barbou, son préféré, son protégé, sa découverte dont elle ne cessa jamais de s'enorgueillir. Elle ne prévoyait pas toutefois que ses prédictions les plus brillantes seraient surpassées. Il n'est pas de haute situation en politique ou en littérature à laquelle Barbou n'ait atteint en une prodigieuse ascension. Avocat de Cour d'Assise aux succès retentissants, maire de Bucarest, député, ministre à plusieurs reprises, écrivain unanimement reconnu comme le plus célèbre prosateur de son temps, auteur dramatique de grand renom, président de l'Académie, orateur politique sans égal, il portait les honneurs avec une simplicité sincère et profonde, haussait les épaules devant les cordons qui chamarraient sa poitrine et ronchonnait chaque fois qu'il lui fallait endosser son habit. Il préférait à tout sa lavallière blanche, toujours mal nouée et commandée chez le petit tailleur de la ville, des costumes à son goût, boutonnés jusqu'au col. Blandine se souvenait de l'avoir vu un matin arriver chez sa mère en habit de gala orné de toutes ses plaques. Il venait de prêter serment comme ministre devant le Roi Carol Ier. Il s'assit sur le divan près du fauteuil de sa vieille amie et lui baisa la main sans dire grande chose. La réserve qui croissait avec l'âge l'empêchait de se confier, mais toute son attitude disait : « Voilà, c'est pour toi qui a cru en moi avant tout le monde. » Quelle pensée silencieuse de tendresse contenue de reconnaissance émue devait traverser ses deux âmes fermées. Blandine en sentit les effluves flotter autour d'elle. Barbou avait l'air un peu accablé et secouait parfois avec un beau geste sa tête léonine. Gilliatt dans son intérieur heureux, égayé par le babil de ses quatre fillettes, avait perdu un peu de son pessimisme juvénile, mais il était resté le même; grave à ses heures, âpre et mordant quand il le fallait et plein d'une grâce enjouée lorsque ses travaux écrasants le lui permettaient. Quant à Blandine, elle avait

été peu à peu rayée du cercle de ses préoccupations. Barbou, malgré son âme généreuse et sa fidélité envers ses autres amis (les frères Golescu, Nicu Filipescu, Titu Frumuşanu, Vlahuţă, Caragiale, etc.) montra pendant les premières années de son mariage une légère hostilité envers Blandine, à qui sans le savoir il ne pardonnait pas d'occuper tant de place dans le cœur de Nelly. Au bout de quatre-cinq ans, sûr d'avoir entièrement conquis le cœur de sa femme, il changea d'attitude et redevint le grand frère indulgent et débonnaire d'autrefois. Mais pour Blandine la rupture faite ne pouvait se raccommoder. Elle se sentait devenue étrangère et ne retrouva jamais autour de Barbou la confiance et l'abandon qu'elle sentait en présence de ses autres grands amis. Nelly avait fait de son mieux pour garder fleurie dans toute sa fraîcheur la tendresse qui l'avait si longtemps unie à Blandine, celle-ci aussi fit de petits efforts vite découragés, pour ne pas laisser rompre le fil d'or de leur amour réciproque. Mais il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre que tout était inutile, qu'elle n'était et ne serait jamais dans le cœur de Nelly et de Barbou qu'un souvenir; un souvenir d'abord tendre et charmant, ensuite de plus en plus indistinct. Penchée en silence sur sa broderie, Blandine, lorsqu'elle sentait une larme au bord de ses paupières, se disait qu'il n'était pas donné à tout le monde d'avoir été Gianni et Nello et qu'elle devrait toute sa vie rendre grâce à Nelly d'avoir mis dans sa vie l'exaltation d'un tel amour. Une image se formait dans son esprit qui symbolisait l'attitude future de leurs âmes. Nelly et elle, séparée par un large fleuve continueraient de se regarder d'une rive à l'autre avec un sourire plein de douceur et de frémissante tendresse, tout en sachant qu'il n'y avait plus entre elles aucun pont. Et Blandine se récitait avec un petit sourire mal résigné les vers d'une ancienne ballade:

« C'étaient deux enfants de roi
Qui s'aimaient d'amour très tendre,
Mais ils ne pouvaient se joindre,
Trop profonds étaient les flots…»]

Chapitre 6
Le départ de Zette

Le mariage de Zette fut célébré deux semaines après celui de Nelly. Pendant tout ce temps Blandine souffrit d'un étrange sentiment de faiblesse physique, comme si elle avait un creux dans la poitrine, un vide par lequel toute sa vie s'écoulait. Elle n'eût pas su dire quelle volonté intime la maintenait debout active, agissante et gardant un visage où rien ne se lisait de douleur cachée. Selon un instinct chez elle primordial, elle soulagea sa peine en écrivant

en anglais un petit poème d'adieu, qu'elle ne montra pas même à Zette et vit ainsi s'enfuir les derniers jours qui la séparaient du départ de celle-ci.[Basile avait été nommé professeur de philosophie et directeur d'école normale dans une ville de province**].** Le jeune couple devait prendre le premier train après la cérémonie du mariage. [Blandine, plus lucide ce jour-là, plus endurcie à la souffrance, après sa première expérience, conserva l'image précise de Zette et de son beau profil de Madone italienne sous son voile de mariage.] Ses longs sourcils noirs, ses belles paupières baissées qui ne se levèrent pas une seule fois, donnaient à son visage une frappante expression de recueillement et de bonheur contenu. Toute la famille voulut accompagner les jeunes mariés à la gare. Le long du trottoir, une file de coupés attendaient; au moment d'entrer dans le sien, Zette se retourna pour entrainer Blandine et la faire monter avec elle et Basile dans la voiture qui les emporta tous trois, serrés l'un contre l'autre, dans un silence ému. Les deux amies ne trouvaient rien à se dire. Elles se tenaient la main et Blandine sentait que dans la joie de Zette il n'y avait une goutte d'amertume de savoir que Blandine souffrait. Ni Blandine ni Zette ne se demandaient ce que Basile pensait, ni s'il était contrarié de n'avoir plus être seul avec la mariée d'une heure. Il avait décrété une fois pour toutes par la surnaturelle tendresse de Zette que son bonheur ne pourrait signifier l'abandon total de Blandine. Zette, toute entière était dans ce geste ; Zette, pour qui la douleur d'autrui fut toujours plus importante que sa propre joie. Blandine ne cessait jamais d'étudier comme un phénomène rare l'âme exceptionnelle de Zette. Toute sa vie durant, Zette fut, sans le savoir, la petite Sœur des Pauvres, l'ange gardien des malades, la consolation des mourants. Vivant dans un milieu de foi et de vie chrétienne, elle eût été un Saint Vincent de Paul dont elle avait la dévorante charité ; comme lui, elle eût pris la place d'un forçat ramant le dos nu sur le banc d'une galère. On la vit toujours vêtue sans art et sans apprêt, courir partout où il y avait une douleur à soulager. Oublieuse d'elle-même et de toute fatigue, elle était tantôt au chevet de ses parents malades ou à celui de ses amis et même de ses domestiques qu'elle soignait avec un dévouement égal et sans mesure. Il lui arriva, parfois, à cause des hautes situations occupées par Basile, de paraître à des fêtes officielles ou à des bals de la cour. Son beau visage rayonnait alors de grâce et de gaieté et son sourire éblouissant accompagnait l'éclat lumineux de ses yeux. Mais la vraie Zette, celle dont l'image était gravée dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connue, c'est Zette préparant un remède avec ses belles mains aux doigts recourbés comme les toits d'une pagode aux ongles un peu bombés et roses comme un pétale d'églantine, ces mains dont chaque geste indiquait la générosité, l'oubli et le don de soi-même. Blandine se demandait souvent par quelle grâce accordée gratuitement par la providence, elle avait pu gagner l'amour d'un tel cœur. Elle se sentait souvent inondée de

reconnaissance devant ce trésor immérité et eût volontiers joint les mains pour remercier Dieu, si l'idée de rendre grâce n'avait été à cette époque encore loin de son âme. Un jour que Blandine se tenait debout devant son miroir en train de se coiffer, elle vit Zette assise un peu à l'écart, la regarder longuement. Son regard était si intense qu'il surprit Blandine. Zette prononça alors une phrase qui étonna profondément son amie: « Blandine, si tu avais été un homme, je t'aurais adoré. » Blandine resta un moment muette et interdite.

« Quoi? s'écria-t-elle enfin, toi qui aime tant Basile? »

« Oui, moi qui aime tant Basile ; si tu avais été un homme, c'est toi que j'aurais aimé. »

Zette sentait peut-être un attrait irrésistible pour tout être faible et qui avait besoin d'appui; son âme dévouée ne connaissait nulle joie plus haute que celle de secourir. C'était peut-être la longue maladie de Basile et la santé incertaine de Blandine qui l'avait poussée tout d'abord à se vouer entièrement à eux et avaient fait jaillir de son cœur des torrents de tendre pitié. Zette avait pour Blandine une amitié d'une qualité étrange, faite à la fois d'admiration et d'indulgence. Elle approuvait tout en Blandine avec un aveuglement, une partialité d'une qualité proprement maternelle. On eût été mal avisé de dire devant Zette que Blandine n'était pas jolie :

« Pas jolie? s'écriait-elle. Avec cette peau de nacre qu'elle a? Elle est blanche comme une perle. »

Avoir la peau blanche était selon Zette la plus précieuse des qualités. Elle même était brune comme le petit lazzarone napolitain aux grands yeux, dont le portrait par le peintre Richter a été partout répandu, reproduit en cartes postales.

Malgré la profondeur de leur affection, les deux amies n'échangeaient ni caresses ni aucune de ces paroles de tendre mièvrerie qui cachent si souvent des sentiments fugitifs et sans racines. Le soir, avant de se séparer pour la nuit, Zette ne mettait pas un baiser sur les joues de Blandine, à la manière des autres jeunes filles. Elle avançait seulement les lèvres un tout petit peu et les approchait de celles de Blandine en les effleurant à peine avec la légèreté impalpable d'une aile de papillon. C'était là sa façon de dire bonsoir, délicate invention mi tendre, mi plaisante, destinée spécialement à Blandine et à laquelle elle resta fidèle tout le long de sa vie. Lorsque Zette écrivait à son amie, il lui arrivait de mettre *en motto* un distique emprunté à la *Cavaleria Rusticana* :

« En paradis je n'entre point
Si je ne vois ton doux minois. »

Petits jeux amoureux, douces mignardises, frêles comme l'écume blanche et légère qui mousse à la crête des vagues, sans en faire pressentir la formidable puissance. Blandine respirait cette atmosphère enveloppante comme le seul air où son âme pût s'épanouir. La douleur de perdre à la fois Nelly et Zette était si violente, si âprement poignante, qu'elle n'avait pas encore commencé à la sentir, de même qu'un blessé frappé à mort ne perçoit qu'au bout de quelque temps le coup qu'il a reçu. Blandine ne put jamais se rappeler comment s'effectua son retour chez elle après avoir vu s'effacer dans la nuit le train qui emportait Zette. Ce que fut son réveil le premier matin, comment s'écoulèrent les jours suivants, tout cela dans son souvenir était caché par un voile épais et sans lumière. La vie dut continuer pareille et Blandine, comme un enfant malade, dut se réfugier dans l'abri toujours prêt, toujours patient des bras de sa mère.

Aveuglée par son intense vie passionnelle, Blandine s'arrêtait rarement à penser à sa mère. La séparation d'avec ses amies ne lui ouvrit pas les yeux sur la souffrance résignée et silencieuse que cause à toute mère la distance [croissante][99] entre elle et son enfant. Le douloureux arrachement de la première minute de maternité n'est que la figure anticipée de l'arrachement progressif qui creuse lentement un abîme entre celles qui donnent la vie et ceux qui ne savent que tout recevoir sans presque rien accorder en échange. Dès que la vie du cœur commence à s'approfondir chez un enfant, il se détourne de sa mère et lui refuse la douceur d'être prise pour confidente ou celle de consoler. Blandine ne se jeta pas au cou de sa mère en pleurant ou en s'écriant : « Maman! Maman! Je n'en peux plus, j'étouffe de chagrin. » Elle croyait faire acte de courage en supportant sa peine sans se plaindre et ne se doutait pas que cette réserve était une inconsciente cruauté.

Chapitre 7

Solitude

La maman de Blandine suivait des yeux la tristesse qui assombrissait le visage de sa fille. Avec l'habileté de médecin devant une maladie mystérieuse, elle essayait sans en avoir l'air tous les moyens qui lui inspiraient sa tendresse, pour égayer la vie de son enfant. Elle l'emmenait en ville, tantôt pour lui commander des toilettes, tantôt pour passer une heure chez

[99] En interligne : « tous les jours plus marquée ».

les libraires, d'où Blandine revenait la voiture bondée de livres et de revues. Elle se prit de passion pour *Le Mercure de France,* pour Ruskin et les préraphaélites anglais, nouveaux pour elle, et cette rencontre d'une forme de la pensée jusqu'alors inconnue, réussit à la distraire comme les perles colorées qu'on donne à un enfant malade pour l'amuser.

Il était écrit que Blandine subirait à chaque époque de son existence, par l'entremise d'un livre, une profonde secousse morale qui amènerait une nouvelle orientation de sa vie. Elle la dut cette fois-ci à un livre de Tolstoï. Elle connaissait de cet auteur *Anna Karenina, La guerre et la paix,* et avait même ressenti une véritable passion pour le prince André Bolkonski. Ce héros avait fait sur elle une telle impression, qu'il l'empêchait de prendre au sérieux l'amour d'Alexis ou de prêter la moindre attention aux jeunes gens qui eussent pu lui inspirer quelque intérêt. Mais l'ouvrage de Tolstoï qui fut comme un clairon l'appelant à des devoirs insoupçonnés, Blandine en oublia le titre, malgré l'immense importance qu'il eût pour elle.[Elle se souvenait seulement d'avoir passé la nuit à le lire et de s'être trouvé le matin accablée par un profond dégoût d'elle-même, dégoût de sa vie sans but, de son dilettantisme, de ses journées perdues à égrener de futiles plaisirs, en un mot de son absolue inutilité. Le tableau tracé par Tolstoï de la souffrance humaine, de la misère des humbles, du devoir de chacun de rendre le monde plus heureux et meilleur qu'il ne l'avait trouvé, tout cela remplit Blandine d'une honte d'elle-même poignante comme la douleur. Quelque chose répétait en elle les vers de Verlaine :

« Toi, que je vois pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait de ta jeunesse? »]

[Le sursaut intérieur dû au problème posé par Tolstoï fut profond, mais ne devait donner des fruits que beaucoup plus tard. Pour l'instant il n'avait fait qu'ouvrir les yeux de Blandine sur l'inanité d'une existence vouée à la recherche des sensations délicates, certes, artistiques, intellectuelles, mais purement égoïstes, sans aucune considération pour le reste des humains. Blandine était prise dans un engrenage tel qu'elle n'entrevoyait aucune possibilité de modifier son genre de vie, quoiqu'il la satisfît de moins en moins. Le héros de Huysmans, des Esseintes confronté avec Saint François d'Assise ne se fut pas trouvé plus contrit que ne l'était Blandine en comparant sa vie à celle que semblait exiger l'éloquent plaidoyer de Tolstoï. Elle ne se vêtit pourtant pas de bure, ne visita pas les pauvres, ne passa pas des heures au chevet des maladies dans les hôpitaux. Ces grands changements subits au cours d'une vie mal orientée ne s'opère pas sans une grâce d'en haut et Blandine n'avait pas encore été

touchée par un rayon divin. Elle continua donc à suivre assidûment les concerts symphoniques, à se gorger de littérature, à s'enivrer de sa peine d'amour, mais elle le fit avec un mécontentement d'elle-même, une sourde accusation de remords qui sont à ce que disent les experts en psychologie, les premiers éléments d'une future conversion. Elle avoua pourtant un matin à sa mère qu'elle se trouvait trop grande pour passer son temps à ne rien faire d'utile et qu'elle aimerait entreprendre un travail quelconque dans l'école. La maman dut comprendre le sentiment qui poussait Blandine, mais n'en fit rien voir. Elle confia à sa fille les cours de psychologie, d'histoire de l'art et de littérature anglaise. Blandine se jeta à corps perdu dans le plaisir de donner des leçons à des jeunes filles à peine moins âgées qu'elle et qui toutes l'aimaient d'une affection à la fois familière et admirative. Comme il n'existait pas en roumain de manuels spécieux des sciences qu'elle enseignait, elle était obligée de rédiger et d'écrire elle-même ses leçons, ce qui lui fournit une occupation absorbante et pleine d'attrait. Lire Tennyson et Byron avec des jeunes élèves qu'elle enflammait de son propre enthousiasme, leur faire admirer Rembrandt et Léonard de Vinci dans de beaux livres illustrés, glaner dans les psychologues anglais et français la matière de ses leçons, c'était tout ce qu'il fallait pour remplir le vide d'une existence subitement dépouillée de tout intérêt et de tout ressort. Il était de mode à cette époque que les jeunes filles affichassent une affection pour quelqu'une de leurs camarades qu'elles entouraient d'affection, qu'elles admiraient sans mesure et qui devenait en un mot ce qu'on appelle en langage d'écolière leurs « flamme. » Blandine, que ses leçons mêlaient plus souvent au groupe des jeunes filles, devint elle aussi la flamme d'une d'entre elles et ajouta ainsi bien involontairement une note nouvelle à ses expériences sentimentales.]

Chapitre 8

Balkiss [100]

Il y avait parmi les grandes une jeune fille douée d'une fort belle voix de contralto, une voix passionnée, brûlante, quelque peu hystérique. C'était une fille aux sombres yeux d'orient aux paupières lourdes, aux épais sourcils qui se rejoignaient à la base du nez et formaient une longue ligne d'ombre sur son visage pâle. Elle était Arménienne et ses camarades l'avait surnommée Balkiss comme la Reine de Saba à cause d'on ne sait quoi d'exotique dans toute sa personne qui la rendait différente des jeunes Roumaines. Elle avait

[100] Au crayon : « À supprimer ».

une bouche épaisse et molle dont les grosses lèvres toujours humides inspiraient à Blandine une secrète répulsion. Pour l'amour de la musique elle recevait souvent Balkiss dans sa chambre, sans se douter de ce qui pourrait résulter de cette intimité. Balkiss s'éprit pour Blandine d'une inquiétante et douloureuse sensualité. Ne comprenant pas la profondeur d'un tel sentiment, Blandine en faisait un sujet de raillerie, nuancée par moments d'une certaine pitié. Lorsqu'elle jouait du piano, Balkiss s'asseyait tout près d'elle et ne manquait pas de lui tenir le coude, dans un besoin inconscient d'être toute proche et de caresser, même de façon déguisée, l'être qui lui inspirait une trouble convoitise.

Blandine se rebiffait plaisamment.

« Comment veux-tu que je joue si tu m'immobilises le bras ? »

Balkiss prenait alors une mine si contrite que Blandine haussait les épaules et finissait par la laisser faire. Les deux jeunes filles se trouvaient aux deux pôles opposés de l'expérience sentimentale. Blandine qui avait atteint les plus hautes cimes de la pure amitié avec Nelly, Zette et Violette, ne connaissait de l'amour que la délicate tendresse immatérielle d'Alexis. Balkiss plus âgée, sortie d'un milieu et d'un passé que personne n'avait songé à examiner, portait en elle, à l'insu de tout le monde, les germes d'une passion aussi ardente qu'anormale. Il arriva un jour que Blandine, après quelques semaines d'absence, revînt à Bucarest de façon inopinée. Lorsqu'elle entra soudain dans la chambre où se trouvait Balkiss, celle-ci fut à tel point transpercée de joie, qu'elle s'appuya au mur, défaillante, mortellement pâle et prête à tomber en syncope. Blandine toujours taquine et impitoyable envers cette compagne dont elle ne prenait pas la passion au sérieux, fut touchée cette fois en voyant l'émotion causée par son retour inattendu. Elle finit par se dire que Balkiss était plutôt digne de pitié que de sarcasme et s'adoucit quelque peu à son égard. Si Blandine garda le souvenir de cette compagne bientôt perdue de vue, ce fut à cause d'une expérience étrange et significative dont cet amour dévoyé lui fournit l'occasion. Il arrivait souvent que Bakiss, à genoux près de Blandine, l'accablât de protestations de tendresse que seul un accès de colère de Blandine parvenait à enrayer. La plaisanterie, la froideur n'avaient pas de prise sur elle ; seule la menace de la faire renvoyer de l'école la réduisait au silence. Elle dit un jour à Blandine :

« Si j'étais un homme et que tu voulusses m'aimer, je te couvrirais d'une pluie d'or des pieds à la tête. »

Blandine éclata de rire :

« Jupiter et Danaë, ni plus ni moins ! Tu es folle ma pauvre amie. »

Ce rire dut exaspérer la passion de la malheureuse, car elle saisit Blandine entre ses gros bras et posa un lourd baiser de ses épaisses lèvres molles et frémissantes sur les lèvres de Blandine, qui la repoussa violemment en s'essuyant la bouche avec un geste de dégoût. C'en était trop ; après les baisers légers et picorants de Nelly, les ailes de papillon du baiser de Zette, la fraîche pureté de ceux d'Alexis, comment supporter cet attouchement visqueux, ardent, frénétique ? Il n'y avait qu'un parti à prendre : faire renvoyer Balkiss. Mais elle suivait les cours du conservatoire dans l'intention d'embrasser la carrière de professeur de musique, car elle avait besoin de gagner sa vie. La renvoyer dans sa ville de province, c'eût été pour elle un désastre, la ruine de toutes ses espérances. Pour la première fois Blandine se trouva dans la nécessité de garder un secret et de prendre toute seule une grave résolution. Ce fut la pitié qui l'emporta, comme il advint dans toutes les rencontres de sa vie. Elle décida de ne rien dire et se contenta de faire promettre à Balkiss de ne jamais recommencer. C'est ici que se place l'expérience pleine d'enseignements dont Blandine à cette époque ne comprit peut-être pas toute la valeur. Elle ne pouvait juger les choses comme elle l'eût fait dix ans plus tard. Ni ses lectures, ni son passé ne l'avaient préparée à la lutte d'une heure qu'elle eut un jour à soutenir contre Balkiss. Il est probable que ce premier baiser obtenu par violence avait allumé dans l'âme de la pauvre fille un désir dévorant. Le fait est qu'au bout de quelques semaines, comme elle était malade à l'infirmerie, elle fit demander à Blandine de venir auprès d'elle. Blandine était en train de causer dans sa chambre avec son cousin Sandro, frère de Sélina et de Nelly. C'était un charmant jeune homme qui avait les yeux bleus, le teint de fleur, le profil classique de son père auquel il ressemblait par son air réservé et noble de grand seigneur et par mille autres traits de son caractère. Blandine le pria de l'attendre un instant et courut à l'infirmerie, croyant que sa présence y était nécessaire pour donner des soins à la malade. Elle y trouva Balkiss agitée, brûlante de fièvre, soulevant sur ses coussins sa tête d'où pendaient comme deux serpents ses longues tresses de rudes cheveux noirs. Elle s'agrippa des deux mains de Blandine en murmurant d'une voix ardente :

« Embrasse-moi ! Je veux que tu m'embrasse ! Il faut que tu m'embrasses. »

Si Blandine avait eu plus d'expérience de la vie, elle eût fait d'abord semblant de céder, eût administré à la malade une dose de bromure et tout eût été dit. Mais elle ne sut que retirer ses mains de celles de Balkiss en répétant avec fermeté :

« Non, non et non, je te dis que non ! »

Les détails précis de la scène qui suivit ne restèrent par gravés dans la mémoire de Blandine : elle ne conservait qu'un souvenir poignant du combat qui déchirait son âme. Ce n'était pas contre Balkiss qu'elle luttait maintenant, c'était contre la pitié et le dégoût qui parlaient tous deux en elle avec une force égale.

« Cède, lui disait l'une des voix, pour calmer cette malheureuse et pour en finir », tandis que la répulsion physique lui soufflait à l'oreille :

« Jamais de la vie ! »

La scène dura probablement un temps assez long car Blandine à la fin se sentait toute faible et comme creusée. Elle pouvait à peine se tenir debout tellement étaient violents les assauts de ses propres pensées ajoutées aux supplications frénétiques de Balkiss. Rentrée enfin dans sa chambre, elle se jeta sur son divan, fourbue comme après un effort physique et quand même toute heureuse de n'avoir pas cédé. Son cousin s'écria en la voyant :

« Qu'est-ce que tu as ? Tu es toute pâle. »

Blandine immobile, les yeux fermés répondit :

« C'est une migraine, une atroce migraine » dit-elle pour expliquer sa pâleur.

Elle avait appris pour la première fois de sa vie la puissance destructrice et formidable des combats qu'une âme se livre à elle-même. Le besoin de ne pas faire souffrir, qui fut le plus puissant levier de toutes ses actions, elle l'avait vu maintenant aux prises avec d'autres sentiments tout aussi tyranniques, mais nulle prescience de l'avenir ne lui avait fait entrevoir les combats futurs dont celui-ci n'était qu'une faible ébauche. Incapable de supporter de nouveaux conflits de ce genre, elle s'en ouvrit à Olga. Celle-ci comprenait mieux que Blandine le danger de la présence de Balkiss. Comme les grandes vacances approchaient, elle décida de laisser la jeune fille terminer son année de conservatoire et s'arrangea pour qu'elle ne revînt pas à l'école à la rentrée des classes.

Blandine se félicitait parfois dans son for intérieur d'avoir su résister à la pitié. Elle ne savait pas que la résistance est facile lorsque le cœur n'est pas en jeu et ne prévoyait pas les combats où son âme amollie par l'amour, pencherait toute entière du côté de la tentation.

Chapitre 9[101]

Petite Mère

Jamais la tendresse de la maman de Blandine ne fut plus discrète, ni plus vigilante que pendant cette étape nouvelle dans la vie de sa fille. Blandine, comme la plupart de êtres jeunes, vivait dans une totale incompréhension de l'âme qui lui était le plus proche. Elle gardait envers sa mère une attitude d'intimité superficielle et enjouée, s'asseyait parfois sur ses genoux pour se laisser dorloter comme autrefois, mais ne se faisait pas une image exacte de ce qu'était en réalité sa mère. Ainsi elle la considérait naïvement comme étant une personne âgée, quoique la petite dame aux toilettes à la fois élégantes et austères, eût à peine dépassé la quarantaine, âge où les femmes modernes, grâce à leur vie de sport et de plein air, sentent encore en elles l'élan d'une jeunesse fringante et séduisante, indéfiniment prolongée. Mais Blandine jugeait sa mère d'après le goût que celle-ci marquait pour la retraite et l'habitude qu'elle avait prise de ne jamais sortir, si ce n'était pour aller chez sa sœur ou au théâtre, les soirs d'abonnement. Pourtant, la maman de Blandine, innovatrice en bien des domaines, avait été à Jassy une des premières femmes qui prissent plaisir à sortir à pied, à l'époque où la tyrannie de l'usage lui interdisait de se montrer autrement qu'en voiture. Une de ses tantes, assise un jour à sa fenêtre, et voyant sa nièce sautiller bravement d'un pavé boueux à l'autre, leva les bras au ciel en un geste d'indignation :

« Faut-il que j'aie vécu si longtemps pour voir une de mes nièces traverser la rue à pied comme une petite bourgeoise ! » Et la brave dame essuyait une larme causée par ce spectacle humiliant.

La maman de Blandine s'était organisée une vie si différente de celle de ses contemporaines, que même aux yeux de ses intimes elle semblait un personnage de légende. Lorsque vers six heures de l'après-midi elle avait accompli tous ses devoirs de directrice qui l'occupaient dès le matin, elle s'asseyait dans son fauteuil à haut dossier, placé près de la fenêtre, devant une petite table toujours couverte de livres, et c'est alors que commençait sa véritable vie. Une tendance à l'embonpoint qu'elle ne cessa jamais de combattre par des régimes héroïques mais décevants, lui donna, encore jeune, la silhouette de la Reine Victoria. Selon son programme rigide, la maman de Blandine ne prenait aucun repas le soir ; elle avait donc devant elle jusqu'à minuit six heures pleines, six heures magnifiques destinées

[101] Chapitre existant dans le dossier appelé « Pages éparpillées », qui manque dans l'édition roumaine.

entièrement à sa passion dominante, la lecture. Elle s'y plongeait avec volupté, dans un recueillement dont il semblait que rien ne pût la tirer. Comme sa fidèle servante lui demandait un jour :

« Est-ce que madame ne s'ennuie pas si longtemps toute seule, sans personne à qui parler ? », elle répondit :

« Mais, ma bonne Julie, je ne suis pas toute seule ; je cause avec tous les personnages qui sont dans ces livres. »

Son esprit ouvert, habitué au travail, ne pouvait se satisfaire de la lecture des romans, quoiqu'il n'y eût pas d'auteur français, anglais, italien, allemand ou espagnol dont elle n'ait lu les œuvres ou plutôt l'œuvre intégrale, car elle aimait connaître toute de la pensée d'un écrivain qui avait une fois gagné ses suffrages. Elle prenait moins de goût à la littérature roumaine et, si ses amis Raresh, Silviou, Alécou n'étaient devenus par la suite des prosateurs et poètes célèbres, elle n'eût probablement rien lu de ce qui était écrit dans sa langue natale. Il faut dire qu'à cette époque, notre littérature n'était pas riche en romanciers et outre *Brazi şi Putregaiu* (*Sapins et pourriture*) de N. Xenopol, *Ciocoii vechi şi noi* (*Parvenus d'hier et d'aujourd'hui*) de N. Filimon, et *Elena* de D. Bolintineanu, un lecteur vorace n'avait pas grand-chose à se mettre sous la dent. La maman de Blandine, malgré les cinq littératures où elle puisait à pleines mains, ne trouvait pas dans le roman contemporain une pâture suffisante à la curiosité de son esprit. Ses amis, ses grands amis, c'est dans les siècles passés qu'elle les avait choisis. Sur la tablette de la fenêtre chargée de livres et des dictionnaires dont elle aimait à s'entourer, il y avait toujours à portée de sa main un volume d'Hérodote et un Confucius, ouvrages qu'elle ne cessait de consulter. Elle disait souvent qu'un livre qu'on n'est pas tenté de relire à maintes reprises, ne vaut pas la peine d'être lu une première fois. Son goût pour le passé était tel qu'elle ne laissait jamais s'écouler une année sans entreprendre la lecture de quelque traité d'histoire. Elle en avait toute une série, revêtue d'une triste livrée brune dont Blandine trouvait la nuance fort austère et déplaisante.

« Quelle drôle d'idée, se disait-elle, de lire tantôt l'histoire de la Pologne tantôt celle de la Suède. »

Pour elle, le coté romanesque et sentimental des actions humaines était le seul intéressant. La Suède, c'était le beau chevalier de Ferzen risquant la mort pour sauver Marie-Antoinette ; la Pologne, le Roi fugitif traversant une rivière à la nage pour échapper à des

poursuivants. Mais Petite Mère laissait dire et ne changeait rien à son système de lecture, original en maints points de vue. Elle ne lisait jamais un seul livre à la fois, de même qu'on ne cause jamais de façon ininterrompue avec une seule et même personne. Il y avait donc, rangée autour d'elle, à côté du dernier roman de Bourget ou de l'Anunzio, les plats de résistance auxquels elle revenait toujours : *La Jerusalemme liberta, L'Obéron*, de Wieland, *L'Othello*, qu'elle préférait parmi toutes les pièces de Shakespeare, *Don Quichotte*, sans compter *Hérodote et Confucius*, ces deux derniers en leur traduction français :

« Maman, disait Blandine, préfère lire chaque ouvrage dans l'original, mais elle n'ira pas, je pense, jusqu'à apprendre le chinois et le grec. »

L'image laissée par Petite Mère dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connue à cette époque est celle d'une petite femme sans âge, au visage jeune, au regard lourd de pensée et d'expérience, au front large sous des cheveux grisonnants et crêpelés, au grand nez autoritaire, à la bouche bien dessinée et spirituelle. Son corps replet, vêtu de soie froufroutante et dentelles, semblait incrusté dans son fauteuil bas et profond, où son immobilité prolongée lui donnait une apparence d'idole asiatique. On ne se l'imaginait pas debout et agissante ; ses pieds trop petits pour le poids de son corps rendait sa marche mal assurée et hésitante. C'est dans ce fauteuil qu'elle attendait les visites de ses amis ; c'est du fond de ce fauteuil qu'elle se mêlait à la conversation des jeunes et mettait fin parfois à leurs incessantes discussions en jetant dans la mêlée quelque profond aphorisme du vieux sage chinois. Elle le citait avec un sourire qui corrigeait l'austérité des paroles, sans omettre la formule par laquelle il commence toutes ses phrases : « Le philosophe a dit »…

Chapitre 10[102]

Récit d'antan

Petite mère avait le don de conter d'une façon si vivante et si plastique, que l'on s'identifiait avec les scènes qu'elle retraçait. La vue d'ensemble d'un intérieur d'antique logis revivait sous les yeux de Blandine avec tous ses détails de formes et de sons, de couleurs et même de parfums. Blandine aimait feuilleter sa mémoire comme un livre d'images et disait : « Petite mère, raconte Noël », comme un enfant qui demande le Petit Chaperon Rouge.

[102] Chapitre existant dans le dossier « Pages éparpillées », qui manque dans l'édition roumaine.

Petite Mère entendit souvent ses jeunes amis, hommes de lettres, dont l'avenir de gloire se dessinait déjà, Raresh, Silviou, Alécou, Gion, etc., l'engager à écrire ses mémoires ; mais elle haussait les épaules sans répondre. Conter était pour elle une fonction aussi naturelle que l'est pour un pommier celle de fleurir. Elle eût trouvé déplacé de se mirer dans ses propres paroles et de prendre le moindre orgueil aux tendres rêveries par lesquelles elle se rapprochait des êtres aimés et disparus. Elle contait tout aussi agréablement, la plume à la main, et ses intimes prenaient plaisir à l'appeler « Notre Sévigné. » Lorsque le Professeur Iorga dans une causerie au microphone supplia ses auditeurs d'une voix si persuasive qu'elle semblait implorer, de ne brûler aucune lettre, de ne négliger aucun bout de papier, Blandine ne put s'empêcher de se dire qu'il frémirait de joie si elle lui montrait le gros paquet de lettres de sa mère qu'elle conservait pieusement. Mais il est probable qu'il aurait en même temps frémi d'horreur en constant qu'elles étaient écrites en français. On en était encore à l'aberration de croire que notre langue n'est bonne qu'à donner des ordres à ses domestiques.

Blandine le soir **a**imait à se faire toute petite aux pieds de sa mère pour l'écouter évoquer le passé. Par moment, sans avoir l'air de le faire exprès, la maman passait sur les cheveux ou sur les joues de sa fille, sa main à la peau délicatement satinée, toujours parfumée d'ambre et d'une très légère odeur de tabac fin. L'heure crépusculaire semblait plus douce à cause de cette caresse furtive. Les fêtes de Noël dont Petite-Mère aimait à parler se déroulaient dans la maison de son enfance à Bacău, où régnait en maîtresse absolue sa mère, Coana Catinca. Voici donc « Dame Catinca », telle que la décrivait Petite-Mère : petite, replète et agile, elle avait dû être la plus charmante jeune femme qu'on puisse rêver, avec ses courtes mains fines et grassouillettes dont le petit doigt au bout rose était toujours, quoiqu'elle fît, levé en l'air, légèrement courbé dans un geste d'une grâce surannée et parfaite.[103] Dame Catinca régnait sur son mari, le boyard Iancou, leurs cinq enfants et une cinquantaine de serfs tziganes. À l'encontre des femmes d'aujourd'hui, Dame Catinca ne sortait presque jamais de son domaine. Elle portait sur ses épaules délicates tout le poids de l'organisation d'une vie de famille aussi compliquée que l'était celle d'un petit royaume de Grèce au temps d'Agamemnon. Les fêtes de Noël surtout amenaient une recrudescence des travaux ménagers que Dame Catinca dirigeait par l'entremise de son intendante, Mama Sultana. C'était une bonne grosse femme placide qui portait à la ceinture un immense trousseau de clefs tintinnabulant sur sa hanche puissante. Un foulard de soie verte noué sur ses cheveux, les mains croisées sur le ventre, elle prenait les ordres dès le matin, tandis que la jeune tzigane

[103] En interligne : « Blandine trouvait dans cette description l'image exacte des mains de Sélina ».

préposée au boudoir de Madame, tenait ouverte devant celle-ci la vaste cassette en bois de rose contenant les pâtes, les onguents, les flacons d'eau de fleurs de lys dont Dame Catinca, à l'aide d'un linge fin, frottait ses joues rondes et fraîches. Après quoi, à l'aide d'une sorte de noix de galle spécialement préparée, elle renforçait légèrement l'arc long et sombre de ses sourcils, en ajoutant au coin de l'œil gauche un petit point noir qui descendait directement de la « mouche assassine », chère aux belles du temps du Régent.

Des semaines avant la Noël, toute la gent tzigane était en ébullition. Le tzigane cordonnier s'escrimait sur le cuir de cinquante paires de bottes et le tzigane tailleur sur les cinquante houppelandes de bure rêche et brune dont on confectionnait les costumes des serfs. Il fallait que tout ce monde fût vêtu de neuf aux fêtes de Noël et de Pâques, et Dame Catinca prenait un plaisir à la fois bienveillant et orgueilleux à voir ses tziganes mieux vêtus que ceux de ses voisins et amis. Elle avait dans ce but fait orner de tresses noirs et d'une ceinture de cuir à clous d'acier, les costumes neufs de ses serfs qui défilaient dans les rues de Bacău, gonflés de fierté en voyant les promeneurs se retourner à leur passage. Petite-Mère, âgée de six ans, assise dans son coin, écoutait Dame Catinca ordonner à Mama Sultana de préparer de petits sacs en grosse toile pour les remplir de noix, de pommes, de gâteaux, destinés aux petits galopins qui venaient tout blancs de neige et emmitouflés jusqu'aux yeux, chanter sous les fenêtres les vieux cantiques de Noël traditionnels :

« L'étoile se lève là-haut comme un grand mystère. »

Quinze jours avant la Noël, la ville entière, dès le soir tombé et les fenêtres éclairées, devenait le domaine indiscuté des petits porteurs d'étoiles, devant qui nulle porte ne restait close. L'étoile en papier, haute d'environ un mètre, était portée au bout d'une perche par le plus costaud de la bande. Ses six pointes étaient ornées de naïves enluminures, représentant la Crèche, la Marche à l'Etoile, l'Adoration des Mages etc., et une petite chandelle fixée à l'intérieur dorait le tout d'une lumière amortie et douce. Il faut avoir vu les blanches routes de Roumanie couvertes d'une neige haute d'un demi-mètre sous le ciel clair des nuits de givre braisillantes d'étoiles, les routes où la neige craque, sonore et dure sous les pas, afin de comprendre pourquoi ces Noëls bourdonnants d'enfants et d'étoiles chantantes semblent les plus beaux du monde. La veille du jour de Noël, l'armée des petits chanteurs clamait sous les fenêtres un distique dont le second vers est péremptoire :

« Donnerez-vous ou ne donnerez-vous pas ? » et la plus pauvre des masures ouvrait sa porte pour donner.

Petite-Mère trouvait un plaisir infini à trottiner ce jour-là derrière Mama Sultana jusque dans le grenier. Ah ! Les greniers d'autrefois ! Du temps où les magasins n'existaient pour ainsi dire pas et n'avaient pour clients que les gens des basses classes. Le grenier de Dame Catinca, c'était un monde. Clair et vaste, il montrait sous les poutres du toit, de longues ficelles auxquelles pendait une vraie forêt de grappes de raisins qui se conservaient ainsi tout l'hiver, aussi fraîches qu'aux jours de vendanges. Des sacs plus hauts que la fillette s'alignaient pleins de toute espèce de fruits séchés au four : cerises, pommes et abricots coupés en tranches, prunes renfermant chacune le cœur d'une noix. Puis venaient les jambons, les quartiers de chevreuils fumés, les poitrines d'oies revêtues d'une épaisse couche de graisse transparente couleur de topaze. Et c'est là que Mama Sultana emplissait les douzaines de petits sacs destinés aux porteurs d'étoiles. Redescendue auprès de ses parents, la fillette obtenait la promesse que pendant les fêtes, l'intendant Vasile, malgré le fouet à manche court toujours passé dans sa ceinture de cuir, ne punirait aucun des tziganes qui, pour une vétille, étaient condamnés à recevoir vingt coups de fouet sur la plante des pieds. Un jour, la tzigane Marina qui avait été la nourrice de la fillette, traînée par l'intendant Vasile vers le lieu de sa punition, aperçut l'enfant assise au balcon sagement penchée sur sa broderie. La femme cria d'une voix déchirante :

« Laisseras-tu frapper celle qui t'a nourrie de son lait ? »

Petite-Mère se précipita en sanglotant dans les bras de son père, et comme elle avait les yeux délicats et qu'il ne fallait pas qu'elle pleurât, elle obtint cette fois la grâce de Marina et, à partir de ce jour, celle des autres tziganes, car ils savaient tous s'arranger pour que la petite demoiselle entendît leurs hurlements avant même que Vasile eût frappé.

Arrivé le grand jour de Noël, le tzigane cocher attelait les plus beaux chevaux à une sorte de calèche ou landau achetée à Vienne, qui faisait pâlir d'envie les voisines plus modestement pourvues. Les parents et les enfants s'empilaient dans la vaste voiture, ornée à l'arrière d'un siège étroit où se tenait, les bras croisés, un laquais, tzigane comme les autres. Cette voiture peinte en jaune qui incarnait de ce temps-là la suprême élégance, faisait dire aux voisines moins fortunées, en se poussant le coude, que c'était bien ridicule de voir ce bonhomme suspendu en l'air, perché sur un siège rappelant d'une façon fâcheuse un certain vase.

Dame Catinca revêtait pour l'occasion sa pelisse en velours lie de vin, fourrée d'hermine, et engouffrait ses mains jusqu'aux coudes dans un manchon assorti, gros comme un enfant de deux ans. Son chapeau en velours vieux rose avait un bavolet, c'est-à-dire une

espèce d'auréole format auvent, attaché sous le menton par un nœud de velours. Le visage de la jeune femme se nichait coquettement à l'ombre de cette arcade, entourée elle-même d'une immense plume d'autruche dont chaque brin, souple et envolé, portait au bout une minuscule perle d'acier. Petite-mère n'oubliait pas de décrire la violette en dentelle de Bruges, ample et flottante, fine à percer d'un coup de langue. C'est dans cet attirail que boyard Iancou et Dame Catinca allaient à l'église écouter la Sainte-Liturgie, suivis des cinquante serfs reluisants de joie et d'orgueil. Rentrée à la maison, la famille avec ses invités s'attablait pour un interminable déjeuner qui durait de midi à cinq heures et dont le menu semblait à Blandine quelque chose d'effarant. Après les longues semaines où les jours maigres avaient été pieusement respectés, on s'en donnait à cœur joie. Le tzigane pâtissier, que le boyard Iancou avait envoyé passer six moins à Vienne pour se spécialiser dans la confection de gâteaux et des pièces montées, édifiait ce jour-là en nougat une manière de château-fort à tourelles où s'ouvraient de petites fenêtres en mica, à travers lesquelles l'on voyait briller un tout petit cierge, caché à l'intérieur. Les jours maigres d'ailleurs n'imposaient pas de bien sévères mortifications, la preuve en est dans le fait qu'il y avait chez Dame Catinca un tzigane cuisinier chargé uniquement des plats maigres qu'on avait envoyé s'initier à tous les mystères de l'art, dans les cuisines de Sa Grandeur l'Evêque de Roman, célèbre parmi les amateurs de bonne chère. Il y avait surtout un certain plat dont, paraît-il, on se léchait les doigts : c'était de grands oignons évidés et farcis de caviar ; la recette, à ce que disait Petite-mère, en était perdue.

Après le repas, on passait au salon où les tables de jeu étaient préparées, et où les tziganes attendaient la compagnie pour offrir les *chibouks*. Le salon était pareil à la plupart des salons de ce temps où l'on ne se piquait pas d'originalité. C'était une vaste pièce dont les cinq fenêtres donnaient sur le jardin. L'entredeux des fenêtres était occupé par des consoles de marbre portant des candélabres à pendeloques de cristal, et surmontées de longs miroirs aux lourds cadres dorés. Deux immenses poêles en maçonnerie à quatre colonnettes ouvraient leur gueule rougeoyante où crépitait un grand feu de bois. Le meuble en brocart bouton d'or, alignait sagement ses canapés et ses fauteuils le long des murs. Devant chaque canapé, il y avait une table éperdument cirée par le jeune tzigane responsable aux yeux de Sultana du moindre grain de poussière, et c'est là que les maîtres de la maison s'installaient pour d'interminables parties de cartes.

Vers le soir, on demandait aux deux fillettes de venir danser devant les invités. Le personnel de la maison comprenait, outre le précepteur français des garçonnets, un maître à

danser. C'était un vieux bonhomme grec à tête chauve, qui, à la suite d'on ne sait quels avatars, était venu échouer dans la maison du boyard Iancou. Pour donner ses leçons, il traçait à la craie sur le plancher des lignes et des cercles autour desquels les fillettes apprenaient à exécuter des entrechats compliqués, des jetés, des battus, pendant que le vieux bonhomme marquait la mesure en comptant en grec : Ena, dia, tria – ena, dia. Voici donc les fillettes dans leurs robes de soie à petits carreaux d'où sort un mignon pantalon en batiste blanche qui descend jusqu'aux chevilles où il s'ébouriffe en volants de dentelle. Elles exécutent leurs pas savants pendant que les messieurs caressent d'une main blanche leur longue barbe soyeuse et calamistrée. Elles terminent per une danse tourbillonnante et échevelée, le « czardaş » qui fait éclater l'assistance en bruyants applaudissements. Pour elles, la fête est terminée ; elles rentrent dans la chambre des enfants, tandis que les grandes personnes continuent jusqu'au matin leur partie de cartes. De temps à autre on voit paraître Mama Sultana suivie de quatre jeunes tziganes choisies parmi les plus jolies, qui portent de vastes plateaux d'argent chargés de tasses de café, de sorbets à la rose et de liqueurs à l'angélique, triomphe de l'art de Dame Catinca.

Dangereuse douceur de se laisser envahir par les volutes bleues des souvenirs comme par la fumée qui monte d'un encensoir ! Blandine se secouait comme après une transe, avant de reprendre pied dans la réalité. La réalité aux arêtes dures et coupantes dont son cœur si souvent ressentait la blessure.

Chapitre 11

Lilas an fleur

Blandine tentait souvent d'oublier sa solitude en passant les soirées chez Mămuca. La maison où le départ de Sélina et de Nelly avait laissé un vide sensible, paraissait maintenant trop grande, trop silencieuse. À l'imitation de ses deux mères, Blandine s'était prise d'affection pour la couture et la broderie. Elle avait adopté ce goût nouveau dans l'espoir de voiler par ce moyen ses longs silences et la préoccupation intime qui l'empêchait de prendre part à la conversation. Assise auprès de la table ronde et penchée sur son ouvrage, sous la suspension d'où coulait une lumière dorée, elle écoutait d'une oreille distraite les voix autour d'elle, tentait d'aborder sa gaieté coutumière, mais son entrain forcé ne trompait personne, pas même Lucette. Cette dernière, la cadette de ses trois cousines, était devenue une grande jeune fille qui allait beaucoup dans le monde, chaperonnée par Sélina avec qui elle formait le plus charmant des contrastes. Aussi brune que ses sœurs étaient blondes, Lucette était une petite

gitane fraîche, drue et bien en chair comme un brugnon mûr. Ses yeux de princesse arabe aux paupières bombées, pétillaient d'esprit et d'une irrésistible gaieté. Sa bouche à la lèvre supérieure courte et creusée d'une fossette, était si étroite que les coins dépassaient à peine les ailes du petit nez, très droit et délicatement modelé. Cet être vibrant de jeunesse et de force, à l'esprit orné de toutes les grâces acquises sous la férule un peu sévère de Petite-Mère, s'épanouissait de jour en jour et dessinait malgré le côté frivole de sa vie de mondaine, la figure de la parfaite femme d'intérieur qu'elle serait un jour. Blandine l'aimait et l'admirait, mais n'eût jamais songé à en faire sa confidente. Tandis qu'elle s'imaginait porter une peine secrète, elle fut fort étonnée un soir, lorsque Lucette, qui brodait auprès d'elle, lui poussa doucement le coude en murmurant :

« Essuie donc tes larmes, elles tombent sur ton ouvrage; tout le monde va le remarquer. »

Blandine lui jeta un regard reconnaissant ; elle n'était plus si seule puisque Lucette, sans rien dire, avait tout compris, tout deviné…

Un beau matin arriva une lettre pressante où Zette invitait Blandine à passer chez elle les vacances de Pâques.

« Les lilas sont en fleur disait-elle, le jardin est immense et fleuri d'un bout à l'autre comme un énorme bouquet. Il faut que tu viennes voir cela. »

Ce fut par une claire matinée d'avril que Blandine, muette de joie, se retrouva serrée dans les bras de Zette, sa Zette de toujours avec son mince corps de cigale, sec et léger, son menu visage où resplendissaient des yeux et un sourire éblouissants, sa petite tête lisse comme celle d'un moineau dont les cheveux couleur du tabac blond étaient massés sur la nuque en un épais chignon gros comme une pamplemousse. Elle entraîna tout d'abord son amie vers une terrasse d'où la vue s'étendait sur le jardin, terminé par de vastes terrains de culture destinés aux travaux agricoles des élèves de l'Ecole Normale. La terre grasse fraîchement remuée et déjà embuée de verdure, s'étalait odorante jusqu'à l'horizon perdu dans une délicate vapeur bleuâtre. La sensation d'espace et d'immensité dont Blandine était sevrée à Bucarest l'emplissait toujours d'une enivrante exaltation. Les deux amies, ravies devant ce spectacle, se tournèrent l'une vers l'autre et échangèrent un de ces coups d'œil rapides comme l'éclair qui leur servaient de langage pendant leur vie d'écolière et dont elles ne perdirent jamais l'habitude. Cette façon de se confier leurs pensées par les yeux, plutôt que par la

parole, ajoutait à leur intimité et satisfaisait pleinement leur besoin de se créer un monde bien à elles, où personne ne pût pénétrer. Basile rentra peu après ; il s'approcha d'elles avec sa démarche sans poids, le sourire indulgent et narquois de ses yeux voilés et sa poignée de mains si lisse, si chaude, si protectrice, qu'elle semblait plutôt une caresse que le geste usuel d'une simple formalité. Deux semaines exquises passèrent pendant lesquelles Blandine put étudier à loisir l'amour parfait dans toute sa plénitude. Le bonheur habitait ce logis comme une présence visible. Les pièces de 1'appartement étaient vastes et de noble proportion car l'Ecole Normale avait été installée dans un ancien palais seigneurial. Zette et Basile, sans fortune à cette époque, ne disposaient que d'un ameublement sommaire, et le piano avec la bibliothèque en constituaient les pièces les plus importantes. Mais leur vie était remplie par tant de félicité muette, par tant de petites joies égrenées sans intervalle entre elles, comme les perles d'un collier, qu'à les voir ensemble on sentait l'inutilité de toute chose tangible. Basile et Zette n'échangeaient jamais de paroles tendres, ni même de ces légères caresses semées au passage comme il arrive souvent entre amoureux. L'amour chez aux semblait une fonction vitale comme celle de respirer et s'exhalait d'eux comme leur souffle même, sans sursauts ni saccades, calme, continuel et nécessaire. Basile était obligé par ses occupations de s'absenter continuellement pour une heure ou deux, et comme chaque fois qu'il rentrait Zette courait à sa rencontre, il n'avait jamais besoin de sonner. Une intuition secrète avertissait Zette de son approche, car il fallait qu'elle fût là, sur le seuil à son entrée. Leurs yeux se rencontraient en une caresse rapide, se mêlaient comme en un baiser immatériel et fugace. Ceux de Basile disaient :

« C'est moi, me voici ; je t'appartiens. »

Et ceux de Zette répondaient :

« C'est toi, je t'attendais, je t'appartiens. »

Après toute absence quelque courte qu'elle fût, ils sentaient le besoin de reprendre ainsi possession l'un de l'autre sans un mot. Zette était douée d'un instinct occulte qui toujours l'avait tenue toute proche de Basile, quelle qu'eût été la distance qui les séparait. Au temps où elle vivait à l'école auprès de Blandine, il lui arrivait d'entrer le matin chez son amie chapeau en tête, et quand Blandine étonnée lui demandait :

« Quoi, tu sors ?»

Zette répondait :

« Il faut que j'aille voir Basile. Il est malade. »

« Comment le sais-tu? As-tu reçu une lettre? »

« Non, mais j'ai fait un rêve spécial qui me prévient toujours, dès qu'il est malade. »

Il y avait un autre rêve par lequel elle apprenait le retour de Basile quand il était en voyage. Le fil qui les liait ne se rompait jamais. C'était un amour de frères siamois qui les incrustait l'un dans l'autre, qui les repliait l'un sur l'autre, les faisait vivre de la même pulsation vitale, respirer le même souffle, comme enfermés dans une coque invisible et impénétrable à l'air extérieur. C'est ainsi que Zette prit toute jeune l'habitude de ne jamais sortir; il fallait que Basile la trouvât en rentrant. L'idée qu'il eût pu ouvrir la porte et promener un regard inquiet à travers la chambre où elle n'était pas, les remplissait tous deux d'une intolérable angoisse. La seule chose qui enlevât Zette à son devoir sacré de gardienne du foyer, c'était sa fervente charité envers les malades. Il suffisait que quelqu'un fût souffrant parmi ses proches ou ses amis pour qu'elle s'arrachât à l'envoûtement qui la tenait immobile auprès de Basile. Elle n'allait pas simplement visiter un malade ; elle épousait sa souffrance, s'y absorbait, la faisait sienne tant que durait la maladie. Malgré les intempéries, les dures rigueurs de l'hiver roumain, Zette accourait quotidiennement au chevet du malade. Crottée, trempée, blanche de neige, elle lui versait le réconfort de son courage, de sa volonté bienfaisante et tenace qui semblait pouvoir vaincre même la mort. Et quand la maladie durait trop longtemps, Basile ne pouvant rester tant d'heures hors de la présence de sa femme, l'accompagnait docilement et passait la nuit comme elle, partout où la pitié appelait celle dont l'âme se nourrissait de pitié. C'était là une rare et magnifique façon de comprendre la vie, et Blandine ne pouvait s'empêcher de rougir lorsqu'elle comparait son inutile dilettantisme au dévouement presque extatique dans lequel Zette se consumait toute entière au service de la souffrance humaine.

« Qu'est-ce qu'ils ont donc tous à m'aimer ainsi? Qu'y a-t-il donc en moi qui leur plaît tant, se demandait-elle confuse et humiliée. Un peu d'esprit, un peu de gaieté, un peu de tendresse... peu de chose en vérité. »

Blandine se rendit compte plus tard qu'on l'aimait involontairement avec cette sorte d'indulgence souriante qu'inspirent les petits enfants. Elle avait gardé de son enfance choyée, une grâce confiante, certaine gaieté ingénue, un besoin d'être aimée qui lui donnaient un attrait auquel on résistait malaisément. Elle ne s'aveuglait pas sur sa propre valeur; elle tâchait de se connaître sans y parvenir, oubliant que les plus grands philosophes eux-mêmes n'ont pas

toujours réussi en cette difficile entreprise. Elle se jugeait fantasque, obstinée, impérieuse, susceptible, sujette à des accès de vanité et de colère, oublieuse des autres, trop enfermée en elle-même, amoureuse de ses aises, prête à préférer l'agrément au devoir, pas assez sensible à la douleur d'autrui qu'elle ne voyait souvent qu'à travers un voile... Zette, par contre, était à ses yeux, pareille à celles qu'on nomme en religion Sainte Elisabeth de Thuringe, Sainte Radegonde Reine de France.

Blandine s'épanouissait au rayon de l'amour que Zette déversait également sur Basile et sur elle. Les deux amies, comme autrefois, passaient d'heureuses soirées en faisant des lectures en commun. Le plus souvent c'était Basile qui lisait à haute voix, tantôt un traité de philosophie, tantôt des vers de Léopardi. Zette et Blandine, que le beau timbre grave de cette voix ravissait, s'ingéniaient à trouver des mots pour en définir le charme.

« Cette voix, disait Blandine, c'est comme si des doigts de fée touchaient tout doucement des cordes de velours. »

La phrase n'évoquait aucune image précise, mais elle essayait de rendre la douceur profonde, la caresse veloutée et légère d'une voix qui enveloppait de beauté toute parole prononcée. Basile était l'être le plus silencieux que Blandine rencontrât jamais. De même que Tony emplissait de gaieté et d'un entrain bourdonnant toute chambre où il pénétrait, Basile semblait répandre autour de lui le recueillement. Il était de ceux dont la présence s'impose même sans paroles et a le don de modifier insensiblement l'atmosphère environnante. Il parlait rarement et ses lèvres au dessin ascétique reposaient l'une contre l'autre avec une douceur ferme où se lisait le dédain des paroles oiseuses. Il savait comme personne prononcer au moment voulu la phrase qui met fin à une discussion inutile ou résumer en un aperçu profond les idées confuses des autres interlocuteurs. Son attitude n'avait pourtant rien d'austère et l'un des côtés les plus charmants de son caractère était sa façon plaisante et délicate de taquiner ses jeunes amis. Personne ne vit jamais Basile sans un livre entre les mains, sauf aux heures des repas. Dès qu'il entrait dans une pièce, avant même de s'asseoir, ses mains d'un geste errant et distrait, saisissaient quelque bouquin qu'il feuilletait tout en causant, sans se livrer entièrement, ni à la lecture ni à la causerie. Le geste dont il touchait un livre était un geste de tendresse, de sollicitude, presque de piété. C'est peut-être l'habitude de manier sans cesse cette chose fragile et précieuse qu'est un livre, qui avait donné à ses mains cette douceur, cette légèreté, cette chaleur caressante qui frappait tant Blandine. Les livres, leur présence constante, leur réconfort unique pendant de longs mois de solitude, les livres avaient façonné

l'âme de Basile et l'avait rendue différente de toutes celles que Blandine connût jamais. La jeune fille garda de son séjour auprès de ses amis le souvenir d'une vie grave, douce et paisible comme nulle autre, ainsi que l'image d'une ville lumineuse, où le ciel et l'espace semblaient plus vastes et plus clairs que partout ailleurs. Une ville qui, grâce à sa situation entre le Danube au large cours majestueux et le plus grand lac de Roumanie, lui rappelait la beauté bleue et ensoleillée de sa chère Genève. Elle y conçut aussi une idée de l'amour qui devait rendre à ses yeux méprisable et inférieur tout autre aspect de l'amour conjugal. Le couple idéal formé par Basile et Zette aurait dû traverser les âges, embaumé comme celui de Philémon et Baucis dans les vers d'un poète immortel.

Arrivée à l'âge mûr et plus avertie des choses du cœur humain, Blandine ne se demanda jamais si l'âme siamoise de Basile avait conservé à Zette la même parfaite fidélité qu'aux premiers jours. Il n'était qu'un homme après tout et son goût pour la beauté, sa curiosité de l'âme féminine durent sans doute maintes fois retenir son attention et lui inspirer pour quelque passante des sentiments d'une tendresse plutôt immatérielle que sensible, dont le contrecoup eût inquiété toute autre femme que Zette. Eût-elle parfois à souffrir de ces entraînements sans gravité, naturels chez un homme qui avait le don de plaire aux femmes et de les intéresser, Blandine ayant passé plusieurs années à l'étranger, n'eût pas l'occasion de le savoir, mais à son retour les choses semblaient s'être ajustées entre Zette et Basile, en une forme qui ne devait plus varier. Blandine ne tarda pas à constater un fait assez curieux. Chaque fois que Basile manifestait un intérêt spécial pour quelque jeune femme, Zette en faisait son amie, l'invitait chez elle, la visitait fidèlement. Son oubli d'elle-même et sa générosité innée ne supportaient pas de voir un agrément refusé à Basile, quel qu'en fût le danger. La fraternité de leurs âmes était si profonde et si foncière, qu'il n'y avait aucun goût de Basile que Zette ne partageât. Zette arriva-t-elle d'emblée à cet apogée du dévouement amoureux, où n'y parvint-elle que par une ascension graduelle et douloureuse ? Nul n'en sut jamais rien et sa magnifique sérénité n'en laissa rien deviner, pas même à Blandine.

Basile et Zette traversèrent ainsi la vie en se tenant la main comme deux enfants qui se promènent dans une forêt et dont l'un s'arrête parfois pour cueillir une fleur au bord du chemin, sans pour cela quitter la main qui résume pour lui toute force et toute douceur. Jusqu'au dernier jour Zette courut attendre Basile sur le seuil lorsqu'il rentrait, et leurs regards fondus l'un dans l'autre en un baiser immatériel, répétaient tons deux la même promesse: « Me voici, je t'appartiens. »

Chapitre 12[104]

Mélancolie

Par instinct naturel et par l'effet de son éducation, Blandine vivait selon un programme aussi précis que celui qu'elle suivait autrefois à Genève. Les cours qu'elle donnait à l'école de sa mère occupaient ses matinées, la musique et la lecture ses après-midi, tandis que les soirées se partageaient entre le théâtre, les réunions mondaines chez Sélina et chez d'autres amies où l'on dansait ou faisait de la musique. Malgré ce plan bien ordonné, Blandine pliait sous le poids d'une insurmontable mélancolie. Sa vie choyée l'avait empêchée de connaître ailleurs que dans les livres la vraie détresse, les durs combats que mènent les déshérités contre le sort trop amer. Un égoïsme aveugle et sans horizon lui cachait le vaste spectacle de la souffrance humaine tandis qu'elle ne cessait d'approfondir sa propre désespérance. Ne pas écrire les beaux livres rêvés était pour elle une torture qui égalait celle de la faim la plus cruelle. Se lever le matin avec le dégoût anticipé de ce que chaque heure lui apporterait, hausser les épaules devant chaque invite offerte par le cours régulier de son existence, ressentir comme une douleur physique l'écœurement du vide sans avoir à qui se confier… Voilà ce qui, à cette époque, faisait de la vie de Blandine un sombre et aride désert. Elle se plongeait dans la lecture de Schopenhauer et de Leopardi. Dans le jardin, où elle avait aimé à danser comme un *elfe*, elle se promenait maintenant à petits pas désabusés en répétant les vers que Leopardi adresse à son propre cœur :

« Non val cosa nessuna
I moti tuoi[105]. »

Blandine, en songeant après de longues années à l'insupportable petite personne qu'elle devait être en ce temps-là, se demandait étonnée si vraiment elle avait été sincère, si ses grands accès de découragement mortel étaient aussi douloureux qu'elle se l'imaginait. En somme, elle souffrait simplement d'un mal fort ordinaire, mais difficile à définir, celui de mener une vie contraire aux besoins les plus profonds de sa nature. Habituée aux délices et tourments de l'amour tel qu'elle l'avait connu auprès de Nelly et de Zette, tourmentée dès l'enfance par le besoin de s'exprimer sous la forme d'une œuvre littéraire, elle se trouvait tout à coup privée des satisfactions les plus nécessaires à sa vie intérieure. La gloire avait dû, elle aussi, la tenter et l'enivrer d'avance, grâce aux pronostics que Raresh et Silviou ne cessaient

[104] Chapitre existant dans le dossier « Pages éparpillées », qui manque dans l'édition roumaine (p. 344-348).
[105] « Ne valent rien / Vos propos. »

de faire sur elle. Elle se souvenait parfois en rougissant de sa naïveté enfantine, d'un jour où elle écrivait en un accès d'inspiration fiévreuse un chapitre d'un de ses romans brûlé depuis. Ayant par hasard aperçu dans le miroir son visage rose d'émotion et comme ébloui par la joie de créer, une pensée rapide comme une flèche avait traversé son esprit sans qu'elle en comprît sur l'heure le ridicule : « Voilà un visage qui sera célèbre un jour. » Revenue de ses enthousiasme, Blandine tombait dans le pessimisme, se moquait amèrement de celle qui, sans Nelly, à ce qu'elle croyait du moins, n'écrirait jamais les livres ébauchés en commun dans un élan où le cœur avait autant de part que la pensée. Parler à sa mère de sa détresse intime ne lui venait pas à l'idée. Comment eût-elle osé lui confier qu'elle ne désirait rien autant que la mort et qu'après mûre réflexion, elle avait décidé de se tuer, si elle ne trouvait pas jusqu'à trente ans une bonne raison de vivre. Trente ans lui semblaient alors la fin de tout et la décrépitude. Blandine, qui devait plus tard pratiquer comme nulle autre l'art raffiné de prolonger la jeunesse jusqu'à ses derniers confins, perdait les heures précieuses de ses plus belles années à désirer ardemment la mort avec une aveugle obstination. Elle n'avait pas encore appris la merveilleuse, la divine douceur d'égrener pieusement l'une après l'autre chaque minute du trésor sans prix qu'est la vie, en les baisant chacune au passage en un geste de ferveur passionné, comme un croyant baiserait les grains de son chapelet. Quoiqu'elle passât pour une fille remplie d'esprit, elle devait être vers l'âge de 20 ans en certains points de vue, d'une noire et opaque stupidité. Lorsqu'elle regardait en arrière et s'arrêtait sur cette époque de sa vie, elle se sentait saisie de remords comme devant le souvenir d'une mauvaise action. La tristesse, le découragement semblaient à ses yeux, éclairés par l'expérience, un poison que l'on distille comme la sépia distille le sombre liquide qui jette une tache obscure sur la splendeur ensoleillée des flots. La tristesse est une négation, se disait-elle, une force destructrice, une insulte jetée à la face de la beauté et de la bonté dont la nature déborde, et lorsqu'elle connut les philosophes théologiens, elle comprit que leur profonde connaissance de l'âme humaine leur ait fait ranger la tristesse parmi les péchés. Pour Blandine la tristesse était un péché double car le seul fait d'avoir une mère comme la sienne aurait dû lui apprendre que la joie et la reconnaissance étaient les premiers de ses devoirs. Que de fois elle avait surpris dans les yeux de sa mère un regard aigu, réfléchi et tendre à la fois, qui semblait vouloir percer un mystère, poser une question. Mais les lèvres aux contours fermes trahissant une parfaite maîtrise de soi-même, ne s'ouvraient jamais pour poser cette question. Une barrière infranchissable s'élève entre les adolescents et leurs parents. L'enfance et l'âge mûr connaissent parfois l'intimité parfaite entre mère et enfants. Mais à vingt ans, l'époque la plus décisive de la vie, chaque être semble frappé de mutisme, se cache pour souffrir et veut mener

tout seul et sans aide l'âpre combat de l'âme en formation contre elle-même et contre les barreaux d'une invisible prison.

La maman de Blandine s'ingéniait à découvrir des remèdes à l'ennui où elle devinait que sa fille se débattait. Comme on entoure de jouets un enfant malade que rien ne distrait, elle offrit à sa fille la seule consolation qu'elle eût elle-même trouvée efficace. Sans paraître le faire exprès, elle tenta de l'intéresser à quelque étude nouvelle et c'est ainsi qu'un jour elle lui mit entre les mains un livre espagnol dont un chapitre s'intitulait :

« El dolor es una agonia sin muerte[106]. »

« C'est à la fois du français et du roumain », s'écria Blandine amusée. Elle lut le chapitre jusqu'au bout, étonnée et contente de tout comprendre, tandis que sa mère devait s'applaudir intérieurement du succès de sa petite ruse. Le tour était joué ; elle avait fait naître un intérêt nouveau dans la vie de Blandine. Bientôt arriva d'Espagne une caisse contenant les œuvres des écrivains les plus en vogue à cette époque : Perez Galdoz, Pardo Bazan, Narcis Oller… Blandine les dévora et s'amusa même à traduire en roumain *Marianela* de Perez Galdoz, que Barbou fit paraître en feuilleton dans un grand quotidien dont il était le rédacteur en chef. Ce fut la première fois que Blandine toucha une modique somme d'argent due à son travail. *Marianela* était un charmant petit roman fort sentimental dont l'héroïne était une jeune fille aveugle. Bladine prit tant de plaisir à cette lecture, qu'elle ne pût supporter l'idée d'être seule à en jouir. Ce besoin de faire partager son enthousiasme à d'autres devait souvent l'inciter dans le cours de sa vie à employer ses loisirs au travail ingrat et méticuleux de la traduction, travail qui le plus souvent ne satisfait personne, le traducteur moins que tout autre.

Chapitre 13

Tendre duo

[Blandine aimait à se rappeler parmi ses nombreuses traductions, œuvres d'amour et de dévouement, celle qui lui avait laissé un souvenir particulièrement touchant. Elle habitait à une certaine époque de sa vie un pavillon dont sa mère occupait le rez-de-chaussée tandis que son propre appartement était situé au premier.] Blandine passait une partie de la nuit à son bureau où elle travaillait à la traduction du *Roi Lear*. La maison entourée d'un immense jardin baignait dans un profond silence propice aux longues soirées studieuses. Barbu avait dit un jour que nulle traduction de Shakespeare en français ne le satisfaisait et Blandine trouvait un

[106] « La douleur est une agonie sans fin. »

plaisir infini à rendre de son mieux les puissants raccourcis et les fulgurants laconismes du prodigieux dramaturge dans une langue roumaine qui empruntait aux vieux chroniqueurs moldaves une vigueur et une simplicité pleines de saveur. Mais la force dramatique de l'action l'attendrissait à un tel point qu'elle n'en pouvait supporter toute seule l'angoisse; il lui fallait descendre et partager avec sa mère l'émotion trop profondément ressentie. Sa mère ne se couchait que vers quatre heures du matin; Blandine était sûre de la trouver dans sa bergère dont elle semblait faire partie intégrante, entourée des livres qui encombraient la petite table derrière laquelle elle se retranchait, ainsi que le grand divan placé contre son fauteuil. Sa mère, qui comprenait tout, qui savait tout, toujours prête à consoler ou à sourire avec une camaraderie pleine d'esprit et de bonhommie, qui rendait si charmante leur intimité tous les jours plus complète... Blandine, en déshabillé de nuit, pieds nus dans ses petites mules de satin bleu quittait sa plume et descendait précipitamment chez sa mère. Ses talons sonnaient *toc toc* sur chaque marche du large escalier de chêne qu'elle avait transformé en une sorte de serre regorgeant d'azalées, de rhododendrons et de citronniers. Elle entrait en coup de vent chez sa mère qui, les yeux fixés sur la porte, l'attendait déjà.

« Maman! Maman! Elle l'a renvoyé, figure-toi! Elle l'a chassé! C'est affreux, je n'en puis plus. » Elle se jetait tout de son long sur le divan parmi les coussins et sa mère lui caressait les cheveux en disant doucement: « Voyons, chérie, ne te mets pas dans cet état, tu as lu cent fois *le Roi Lear*; tu savais bien ce qui lui arriverait. » Oh! Le tendre, l'exquis réconfort de cette voix, de ce calme, de ce sourire, [comment Blandine eût-elle pu les oublier!] Elle se laissait dorloter quelques minutes puis remontait en courant chez elle, en laissant traîner sa main sur la rampe enroulée de lierre. Elle traduisait encore une scène ou deux, puis dévalait de nouveau les marches sonores et le *toc toc* des petites mules dans le grand silence de la nuit l'annonçait à sa mère dont le sourire l'accueillait dès le seuil et l'enveloppait comme des bras tendus pour 1'étreindre: « Quoi encore? Ma chérie? Qu'est-ce qu'il y a? »

« Oh, maman chérie! L'autre aussi l'a chassé par la tempête, parmi 1es foudres et les éclairs! C'est trop affreux; cela m'étouffe, cela me fend le cœur! »

Blandine avait avoué un jour à sa mère qu'elle ne trouvait rien de plus beau dans toutes les littératures du monde que *Le Roi Lear, Le Père Goriot*, et la mort de Jean Valjean. Rien ne lui semblait plus poignant, plus déchirant, d'une grandeur plus auguste que la souffrance d'un père chassé par ses enfants. Quant à elle, plus elle avançait dans la vie, plus elle s'enfonçait

dans la jouissance unique et rare que lui apportait son intimité croissante avec sa mère. Une image des plus précieuses lui était fournie par le souvenir d'une villégiature passée chez des amis pendant laquelle sa mère était installée au rez-de-chaussée, tandis qu'elle-même avait sa chambre au premier, tout près d'un jeune homme qui ronflait sans discontinuer et l'empêchait de s'endormir. Une nuit, elle eut l'idée de descendre chez sa mère qu'elle était sûre de trouver éveillée et de lui demander l'hospitalité. Elle la trouva en effet assise auprès de la fenêtre ouverte, plongée dans sa lecture. Jamais Blandine n'oublia la joie silencieuse, le sourire ravi avec lesquels sa mère accueillait sa requête. Il semblait que ce tête-à-tête secret, ces paroles chuchotées pour ne pas réveiller la maison endormie, rendaient pour l'instant à la mère l'enfant d'autrefois, alors que rien ne les séparait. Les mille devoirs mondains et les obligations d'une vie tous les jours plus exigeante avaient peu à peu éloigné ses deux êtres si bien faits pour s'entendre et la mère vieillissante tendait dans le vide des bras qui n'avaient plus rien à étreindre. Mais voilà que grâce au jeune athlète au sommeil sonore, Blandine cherchait un refuge auprès de sa mère. Elle bénissait ces courtes heures furtives où même au fond du sommeil elle sentait la douce présence protectrice. Par instant elle entrouvrait un œil pour apercevoir sa mère profilée contre le ciel que blanchissait l'aube hâtive, ou bien elle sentait les mains maternelles qui rajustaient d'un geste léger la couverture tandis qu'elle murmurait mal réveillée. « Maman chérie », toute baignée de bonheur. Au clair matin elles se quittaient après un baiser silencieux et Blandine remontait chez elle sur la pointe des pieds comme un amoureux prudent et souriait en pensant que nul Shakespeare ne chantera jamais – comme les adieux de Roméo et Juliette – les adieux d'une mère et d'une fille que le soleil levant sépare tous les matins. Lorsque les multiples leçons de la vie eurent enseigné à Blandine la valeur relative de toutes les formes de l'amour, et qu'elle songeait à leurs orages, à leurs extases enivrantes et fugaces, aux tentations et aux remords qu'elles apportent, à tout ce qui fait en un mot la magnifique floraison sentimentale de l'âme humaine, elle s'arrêtait à la conclusion que nulle passion ne peut se comparer, par 1'exquise délicatesse des nuances, la profondeur secrète, l'invincible fidélité, la puissance de sacrifice, à l'amour maternel et filial. Elle comprenait que nul autre sentiment ne pouvait pleinement satisfaire le cœur humain et résumait son expérience en ses mots! Quel amour peut combler l'âme s'il n'est comme elle éternel.

Chapitre 14[107]

Missy

Le hasard vint en aide à la mère de Blandine qui cherchait sans en avoir l'air, à introduire un intérêt nouveau dans la vie de sa fille. Ce hasard prit la forme d'une jeune maîtresse d'anglais fort différente de ses congénères, quoique la maman de Blandine l'eût demandée au même bureau, à Berlin, qui lui fournissait depuis des années les institutrices dont l'école avait besoin. Blandine, entrant un matin chez sa mère en conférence avec la nouvelle venue, vit une grande jeune fille d'une beauté frappante et d'une élégance inusitée parmi les membres du corps enseignant. Elle était Américaine et avoua tout de suite qu'elle n'avait jamais été instructrice et que, se trouvant à Berlin avec son fiancé, médecin de la marine, obligé de rentrer à son bord, celui-ci avait exigé qu'elle acceptât une place dans une école en attendant la célébration de leur mariage, fixé pour l'année suivante. La maman de Blandine admit sans peine que le jeune homme n'ait pas voulu exposer sa fiancée aux dangers d'une ville telle que Berlin. Et la jeune fille, surnommée Missy, devint rapidement une amie pour Blandine. Chacune ouvrait à l'autre des horizons inconnus et une échappée sur un monde nouveau. Confinée dans son étroite vie presque provinciale, Blandine ne se lassait pas d'entendre Missy raconter ses brillants séjours à New-York, Paris, Londres et Berlin. Traverser comme Missy l'océan sur un luxueux transatlantique, habiter dans une grande capitale un hôtel-pension bourdonnant de jeunes Américains débrouillards et gais comme elle, constituait aux yeux de Blandine la plus enviable des existences. Les revues américaines, *Le Scribner*, *Le Munsey,* si riches, si variées, si différentes des sobres revues françaises, enchantaient l'âme enthousiaste de Blandine et la faisait pénétrer avec un intérêt passionné dans la vie intime de la famille américaine. Le monde s'élargissait sous ses yeux, mille curiosités s'éveillaient en elle, qu'elle confiait à sa mère tandis que celle-ci lui répondait avec un sourire rassurant :

« Patience, ma chérie, tu verras tout cela un jour. »

Quant à Missy, éclatante de vigueur et de force dans son agile sveltesse d'Atalante, elle s'était prise d'une affection tendre et protectrice pour la frêle jeune fille qui lui venait à peine jusqu'à l'épaule et ne cachait pas son admiration pour ce petit être vibrant qui lui semblait formé d'un cerveau insatiable uni à fort peu de corps. Son amie incarnait à ses yeux la science infuse, la quintessence de l'esprit et du savoir. Elle ne cessait de faire miroiter

[107] Chapitre existant dans le dossier « Pages éparpillées », qui manque dans l'édition roumaine (p. 353-360).

devant Blandine les succès que celle-ci obtiendrait à Boston, la ville la plus intellectuelle d'Amérique. Jamais Blandine n'oublia qu'elle devait à Missy cette échappée nouvelle sur la vie cosmopolite, comme autrefois elle avait reçu de Boy des aperçus insoupçonnés sur les domaines du style et de l'art. Cette bouffée d'air frais pénétrante dans sa chambre close, lui apportait un sursaut d'énergie et de vitalité et comblait en quelque mesure le vide laissé par le départ.de Nelly et de Zette.

Missy semblait porter sur elle l'ombre d'un mystère, ce qui la rendait plus attachante encore. Sa vie contenait un grand secret des plus romanesques, qu'elle ne tarda pas à confier à Blandine. À vingt ans elle avait épousé en cachette un ami d'enfance qui, sans lui expliquer ses raisons, avait exigé que le mariage demeurât secret. Missy, orpheline et élevée par une tante, n'avait fait aucune objection et avait au contraire trouvé que rien n'était plus amusant que de continuer à habiter chez sa tante et à y recevoir de temps en temps comme un simple visiteur, son jeune mari qu'elle allait retrouver dans la ville voisine sous le prétexte de prendre des leçons de musique d'un maître réputé. Jusqu'ici l'histoire n'était que romanesque et charmante, mais la tragédie fit irruption le jour où Missy découvrit que son mari était bigame et que c'était là ce qui l'obligeait à exiger le secret. Lorsqu'elle apprit l'affreuse nouvelle, Missy tomba gravement malade. Son état ne fit qu'empirer lorsqu'elle eut connaissance de l'intention formellement exprimée par l'un de ses oncles d'abattre à coups de révolver le séducteur de sa nièce. Quoique l'indignation eût fait place à l'amour dans l'âme de Missy, elle avait gardé à son mari assez d'affection pour vouloir lui sauver la vie. Elle passa donc quelques mois à correspondre secrètement avec lui pour le tenir au courant des faits et gestes de l'oncle vengeur qui le poursuivait de ville en ville sans parvenir à le joindre. La tante de Missy finit par l'envoyer en Europe afin de la soustraire à de trop violentes émotions et pour qu'elle y continuât ses études de musique. Missy, dans son besoin de se confier, racontait par le menu sa troublante histoire, ainsi que sa vie à Berlin où elle avait rencontré un jeune médecin de la marine américaine qu'un contrat impossible à rompre retenait encore un an à son bord. Blandine se jeta à cœur perdu dans les péripéties de la palpitante histoire. Les lettres de Charlie, l'amoureux voguant en pleine mer étaient les grands évènements de la semaine. Les deux jeunes filles les lisaient et les commentaient ensemble sans se lasser. Blandine sentait peu à peu naître en elle un goût de l'aventure et de l'imprévu dont elle ne se défit jamais et que ne lui avait pas inspiré les fiançailles simples et dénuées de tout élément dramatique de Sélina, Nelly et Zette. En écoutant Missy, Blandine avait l'illusion de tenir

dans sa main le globe tout entier, ce globe merveilleux offert à nos curiosités et à nos admirations et dont elle ne connaissait qu'une partie si infime.

Il n'était pas dans la nature de Blandine de se raconter, sauf la plume en main ; il est probable qu'elle nomma à peine Nelly et Zette devant Missy. Zette dans sa ville lointaine écrivait de moins en moins, occupée toute entière à soigner sa mère qui se mourait lentement d'une maladie incurable et douloureuse. Nelly, engloutie dans son bonheur comme un plongeur dans l'eau profonde, n'était plus pour Blandine qu'une image fuyante, quelque chose comme le sourire vite effacé d'un visage qu'emporte un train en marche. Sans Missy Blandine eût connu la plus écrasante solitude du cœur. Elle ne lui parlait pas de sa douleur secrète qu'elle ne confiait qu'aux pages de son journal, mais elle avait l'impression que Missy devinait et comprenait tout, sans qu'on eût besoin de rien lui avouer. Elle caressait souvent la joue de Blandine en disant :

« Poor child, poor little thing », et elle ajoutait souvent que la maman de Blandine devrait se décider à l'envoyer à l'étranger, car la vie que la jeune fille menait à Bucarest était étouffante.

Il arriva un soir une chose à laquelle Missy ne dut attacher aucune importance, mais qui fut pour Blandine comme un éclair d'orage découvrant subitement un paysage inconnu. Missy, en se levant pour quitter Blandine et lui donner comme d'habitude un baiser sur la joue, posa cette fois ses lèvres en plein sur celles de Blandine qui demeura transfixée**,** percée par la flèche aigue d'une délicieuse sensation. Les lèvres de Missy étaient fermes et lisses comme un bouton de rose ; au lieu de la repousser violemment comme elle l'avait fait pour Balkiss, Blandine fut tentée de lui passer les bras autour du cou pour la retenir auprès d'elle. Mais Missy, sans se douter du désarroi dont elle était cause, quitta la chambre avec son sourire habituel. Blandine demeura seule, encore agitée d'un trouble inconnu. Que lui arrivait-il ? Elle ne se reconnaissait pas ; un être nouveau surgissait en elle, un désir nouveau, et elle s'endormit en se disant que le lendemain peut-être Missy l'embrasserait de la même façon. La journée se passa pareille aux autres avec une teinte d'intimité plus tendre dans les causeries des deux jeunes filles et le soir au moment de se séparer, ce fut le même baiser qui semblait en promettre d'autres et encore d'autres. Blandine ne pouvait rien deviner de ce que pensait Missy de l'irrésistible tentation qui les jetait l'une vers l'autre à leur rencontre du matin et à leur séparation du soir. Missy ne semblait pas une personne portée à juger et à peser le sens profond de ses actions. Il en allait autrement pour Blandine. Formée à un système de vie

intérieure qui évaluait chaque geste selon sa conformité avec un modèle idéal, Blandine demeurait toute désemparée devant un aspect d'elle-même qui lui était révélé pour la première fois. Elle sentait que cette intimité nouvelle ne lui avait pas rendue Missy plus chère qu'autrefois. L'amitié était restée la même, au même degré. Alors pourquoi cette ardeur qui la jetait vers elle, qui lui faisait compter les heures jusqu'au moment de leur rencontre ? Ce n'était donc pas Missy qu'elle aimait plus qu'autrefois, c'étaient ses baisers qui l'inondaient d'une joie étrangère jusqu'alors. Et quoi, se disait Blandine, écrasée de remords, [est-ce que je deviendrais pareille à cette affreuse Balkiss ?] Aimer à ce point une sensation, la désirer, rechercher une joie physique, mais c'était tomber au niveau d'un ivrogne, d'un mangeur d'opium. C'était un vice, décrétait impitoyablement Blandine, désespérée, humiliée, dégoutée d'elle-même et certaine, pourtant, qu'aussi longtemps que Missy serait là, elle exigerait matin et soir ces quelques minutes de vertige. Missy, sans rien en laisser paraître, devait faire elle aussi ses petites réflexions éclairées par une autre expérience de la vie que celle de Blandine. Elle lui dit un jour en la regardant avec douceur et pitié :

« Poor child, quand vous aimerez quelqu'un, ce sera jusqu'à en mourir. »

Blandine ne pouvait deviner combien Missy avait raison dans sa prédiction. Un autre soir, en repoussant légèrement Blandine qui la tenait enlacée, elle lui dit :

« Go away, child, vous êtes une terrible tentation », et éloignant Blandine elle se jeta à genoux et se mit à prier le visage caché dans ses mains.

Les dix mois passés avec Missy furent pour Blandine une épreuve et une leçon dont elle ne tira pas d'emblée tous les précieux enseignements. Un soir vint où il fallut conduire Missy à la gare, où il fallut voir sans pleurer disparaître le train qui l'emportait vers Londres, où il fallut rentrer chez soi et se mettre au piano sans pleurer, car Blandine eut toujours l'horreur de dévoiler aux autres sa douleur. Ayant glissé dans son corsage une petite rose que Missy lui avait donnée au dernier moment, elle rentra bravement chez elle et seule dans sa chambre se mit à jouer frénétiquement la *Fantaisie de Schubert* dont les accords bruyants devaient cacher ses sanglots, si elle ne parvenait pas à les maitriser. Elle joua pendant deux heures dans une ivresse de douleur et de solitude qu'elle n'avait jamais connue jusqu'alors. C'était la première fois qu'elle s'arrachait à un être, sûre de ne jamais le revoir. Jamais plus elle ne put supporter d'entendre cette *Fantaisie de Schubert* dont chaque accord signifiait pour elle un sanglot retenu. Blandine encore au seuil de la vie, n'avait nul pressentiment des égarements et des

douleurs auxquelles la prédestinait son cœur sans défense. Seule Missy, plus avertie, et connaissant de Blandine un aspect ignoré de Nelly et de Zette, avait eu la prescience de l'avenir tumultueux, réservé à son amie.

Cinquième partie[108]

Chapitre 1

Tout arrive

Tous les rêves s'accomplissent, c'est du moins ce que pensait Blandine lorsqu'elle courait les rues de Paris avec sa cousine Sélina et son mari Tony. Elle les obligeait chaque fois à s'arrêter Place du Carrousel, car c'est là qu'elle sentait, résumée en un prodigieux raccourci, toute la beauté de Paris. « Eh oui », se disait Blandine, tout arrive, puisque son départ tant désiré et tant différé, s'était enfin abattu sur elle dans un vertige où se mêlaient une joie délirante et mille poignants regrets. Le voyage à lui seul avait été une envolée vers l'inconnu, vers la vie d'étudiante à Genève; envolée, coupée par des arrêts dans des coins déjà connus et aimés, Vienne et Munich. Et puis ce fut un pèlerinage à Bayreuth entrepris dans l'état d'esprit d'un croyant allant faire ses dévotions à la Mecque de ses rêves. Tony, [retenu par ses fonctions au Ministère], à Bucarest, n'avait pas pu les accompagner et ne devait les rejoindre que plus tard à Paris. Sélina et Blandine, n'ayant pu se loger à Bayreuth trop bondé de pèlerins aussi enthousiastes qu'elles, passèrent une semaine à Nüremberg d'où elles partaient l'après-midi pour assister aux spectacles à Bayreuth et d'où elles rentraient chaque soir, écrasées de fatigue et d'émotion. Nüremberg, page arrachée à un livre d'histoire magnifiquement illustré, leur donnait une impression d'irréel, comme si la machine de Wells les avait subitement projetées en arrière, à travers le temps passé. Blandine insista pour faire la tournée des châteaux du roi Louis de Bavière et les engloba tous dans une admiration si aveugle qu'elle n'arrivait pas à y découvrir les nombreuses fautes de goût qui déparent ces imposantes demeures. L'exagération des dorures, le clinquant de certains ornements, la volonté presque enfantine de réaliser à coup de mécanismes ingénieux un véritable conte de fées, travers dont Blandine se rendait vaguement compte malgré elle, rien ne pouvait entamer son enthousiasme de disciple de mademoiselle Louise. Les parquets en bois de violette, les parterres inspirés par la noble simplicité des jardins de Versailles, l'atmosphère de rêve enchanteur et de douloureuse tragédie répandue comme un parfum dans tous les châteaux créés par le royal solitaire, tout était fait pour ravir une âme de vingt ans.

[108] Le chapitre porte le sous-titre « Épanouissement », mais nous l'avons supprimé, car les autres parties n'en ont pas.

Sélina était une étrange compagne de voyage. Douce et docile, ne refusant jamais rien, elle vivait à côté de Blandine sans partager sa vie, comme si un globe de verre impalpable eût formé entre elles une infranchissable barrière. Accueillant avec un sourire les exclamations de Blandine, répandant une invisible pluie glacée sur ses brûlants enthousiasmes, elle eût peut-être obscurci l'éclatante joie qui baignait sa cousine, si celle-ci n'avait su se faire une vie à part dans laquelle s'enfermait et se sentait moins seule. Elle avait fini par comprendre que Sélina était pareille à la chatte hautaine dont parle Kipling qui ne se laisse pas caresser et ne se promène que seule. Blandine se renfonçait donc dans son coin de wagon et chantait tout bas pour elle seule, une chanson faite de mille fragments, une chanson qui ne finissait jamais, qui durait toute la journée et recommençait le lendemain. Cela tenait lieu de conversation entre les deux cousines. Edmond de Goncourt écrit quelque part dans son *Journal* que les hommes, lorsqu'ils sont ensemble sifflent pour ne pas être obligés de parler et que les femmes, par contre, chantent pour ne pas se taire. Blandine ne s'arrêtait pas de chanter et c'était là l'unique lien entre les jeunes voyageuses. Lorsqu'elle levait les yeux, sans s'être demandé dans son naïf égoïsme si ce bourdonnement incessant n'exaspérait pas Sélina, elle rencontrait le regard pensif des doux yeux bleus qui lui envoyaient un rapide sourire et Blandine, rassurée, se replongeait dans son rêve continu, bercé par le roulement du train, rêve où elle s'imaginait monter l'escalier qui conduisait chez Edmond de Goncourt. Tous les rêves se réalisent, s'était-elle dit une fois pour toutes, et celui-là ne ferait pas exception.

Chapitre 2[109]

Escapade

C'est par une belle matinée du mois d'août que Blandine exprima tout à coup le désir de sortir seule dans Paris. Refus catégorique de Sélina et de Tony. Seule ? Et pourquoi, grand Dieu ? Ne passons-nous pas toute la journée à nous promener ? Blandine supplia et promit bien sagement de ne pas sortir des Arcades de la rue de Rivoli. Comme elle était installée à l'Hôtel du Louvre, l'entreprise ne parut pas dangereuse et elle [obtint][110] la permission désirée. La voilà donc qui court toute heureuse vers le premier sergent de ville rencontré et qui lui [demande][111] avec son plus beau sourire comment [il faut][112] faire pour aller à Auteuil.

[109] Chapitre existant dans le dossier « Pages éparpillées », qui manque dans l'édition roumaine (p. 366-369).
[110] En interligne : « eut ».
[111] En interligne : « demanda ».
[112] En interligne : « fallait ».

On lui avait dit qu'à Paris on [obtient][113] tout avec un sourire et les expériences qu'elle fit depuis ne démentirent pas cet axiome. Munie de tous les renseignements elle sauta dans un tram et se vit bientôt emportée vers « La Maison d'un Artiste » qu'elle connaissait si bien grâce aux deux volumes que lui avait consacrés Edmond de Goncourt. Son cœur se gonflait d'un sentiment d'exaltation. Réaliser un désir longuement caressé, faire preuve d'indépendance, goûter à la douceur acide d'un fruit un peu défendu, tout cela se mêlait exquisément à l'émotion nuancée de tendresse qui la poussait vers l'auteur des *Frères Zemganno* [vers celui qui avant elle, avait été le Gianni d'un Nello passionnément aimé]**.** Par un instinct de féminité [commençante**]**[114], elle s'était tout particulièrement occupée de sa toilette ce matin-là. Elle portait un tailleur bleu-marine à veste de gros grain blanc et un exquis petit chapeau emprunté à Sélina ; un chapeau grand comme la main, formé d'un treillis de ruban de velours pervenche entrelardée et de petites fleurs du même ton. Arrivée devant la maison, le cœur battant de tant d'audace, elle se trouva face à face avec Pélagie qui prenait le frais sur le [seuil][115] de la porte, son gros matou noir dormant au soleil à ses pieds.

« Je voudrais voir Monsieur de Goncourt », dit une petite voix que Blandine eut peine à reconnaître pour la sienne. Sourire amusé de Pélagie devant l'inconnue rougissante.

« Monsieur de Goncourt est occupé ; il n'a pas le temps de recevoir des visites. »

Le ciel s'écroulait sur Blandine. Pas un instant elle n'avait songé à une telle éventualité. Sa jeunesse l'incitait à croire que plus un désir est violent, plus les obstacles s'écartent naturellement devant lui. Ses yeux se remplirent de larmes et elle laissa échapper une exclamation :

« Et dire que je viens de si loin pour le voir ! De l'autre bout de l'Europe » ! Elle ne s'en allait pas ; Pélagie souriait toujours. Blandine eut une inspiration :

« S'il vous plaît, Madame, je voudrais au moins emporter un quelque chose en souvenir, quelque chose qui lui ait servi. »

Pélagie disparut et revint au bout d'un moment tenant un affreux petit bout de crayon qui lui servait à faire ses comptes de cuisine.

[113] En interligne : « obtenait ».
[114] En interligne : « naissante ».
[115] En interligne : « pas ».

« Tenez, dit-elle aimablement, en l'offrant à Blandine, vous pouvez emporter cela comme souvenir de Monsieur de Goncourt. »

Blandine l'enferma dans son sac et se décida à partir mais son émotion était [tellement][116] si vive, qu'au lieu de rebrousser chemin, elle continua de monter la rue, les yeux encore brouillés de larmes et tâchant de ravaler sa profonde déception. Au bout de cent mètres, elle se rendit compte qu'elle s'éloignait de Paris et retourna sur ses pas. En repassant devant la maison du Maître, elle fut fort étonnée d'entendre Pélagie [debout sur le pas de la porte] lui dire :

« Veuillez monter, Mademoiselle. Monsieur de Goncourt vous attend. »

Elle [Pélagie] avait eu le temps de courir chez son Maître et de lui conter l'aventure et la bonne farce faite à la visiteuse inconnue. Le Maître n'avait pas dû la trouver à son goût et voilà donc Blandine éblouie de bonheur grimpant à tout petits pas l'escalier orné de ces prestigieux *kakémonos* qu'elle connaissait d'avance par les minutieuses descriptions du Maître, précises comme une eau forte et nuancées comme un coucher de soleil en mer.

Chapitre 3

Edmond de Goncourt

Il l'attendait debout au seuil de son cabinet de travail. Il était grand, large d'épaules légèrement courbé vers la petite arrivante. Son veston d'intérieur en velours noir faisait ressortir la blancheur d'ivoire de son beau visage aux traits fermement marqués, ainsi que ses cheveux de neige, épais, légèrement bouclés et très longs, envolés comme une auréole lumineuse autour de sa tête. Le seul point sombre étaient ses yeux noirs ; leur regard aigu semblait capter la forme, la couleur et le volume des choses en une prise de possession involontaire, trait caractéristique de son tempérament de peintre. Des yeux qui paraissaient en même temps voilés par une sorte de rêve intérieur et de hautaine distraction, due à sa nature de penseur. Les gestes et l'attitude avaient une grâce lente et aristocratique, si bien résumée par Guy de Maupassant lorsqu'il voit dans Edmond de Goncourt le type parfait du gentilhomme de lettres. Blandine le regardait, captivée et muette. Il ressemblait à Tatouca par la noblesse des traits, la douceur accueillante, la voix grave, la beauté des mains fines, point maigres, mais sèches, d'une blancheur féminine, aux mouvements délicats et distraits. Il s'assit le dos à la fenêtre devant sa table de travail, une longue table recouverte d'un tapis

[116] En interligne : « si ».

d'Orient. Blandine perçut que le bleu turquoise y dominait ; c'était probablement un Lahore. Un vaste appui-main portait une pile de feuilles de papier de Japon ou de Hollande fort méticuleusement rangées et qui semblaient attendre la plume du Maître. Assise en face de lui, Blandine se sentait dans cet état d'âme où toutes les facultés s'aiguisent, où l'on pense plus vite, où l'on perçoit tout avec plus d'acuité qu'avec son moi habituel. Entièrement oublieuse d'elle-même, elle se pénétrait de l'atmosphère monacale qui remplissait la large pièce claire du recueillement propre à une cellule. Tout semblait minutieusement posé à la place qui lui convenait le mieux, avec une sorte de précision qui révélait le célibataire et l'artiste. On sentait que seule Pélagie et le matou pouvaient pénétrer à pas feutrés dans ce sanctuaire, sans en troubler l'éternelle quiétude. Blandine se souvenait que le docteur Mawr disait souvent à sa mère : « Si je ne voyais Blandine auprès de vous, je jurerais que vous êtes une vieille fille. » Edmond de Goncourt, comme la mère de Blandine, semblait né pour le célibat. Les yeux de Blandine s'arrêtèrent sur un portrait du Maître en veston de velours noir, nimbé de son auréole d'argent. Il surprit le regard et dit :

« C'est un portrait par Jean de Nitty[117], le meilleur qu'on ait fait de moi. »

Ils causaient maintenant et Blandine se sentait à l'aise, malgré une émotion qui ne cessait de faire trembler son cœur dans sa poitrine. Elle demanda si c'était vrai que les écrivains célèbres se trouvaient importunés par l'admiration des lecteurs qui insistent pour les voir ou pour leur écrire. Edmond de Goncourt répondait :

« On dit cela, mais ce n'est pas vrai. Nous sommes tous flattés et touchés par l'accueil que l'on fait à nos œuvres. »

Et il racontait que Guy de Maupassant avait entretenu pendant longtemps une correspondance suivie avec une jeune admiratrice russe. Quant à lui, il était fort touché de trouver des fleurs fraîches sur la tombe de son frère, apportées par deux jeunes filles inconnues. Il ajoutait qu'il était toujours ému en recevant le jour anniversaire de la mort de son frère, un télégramme de condoléances venu de Roumaine. Blandine avoua que c'était elle et Nelly qui l'envoyaient, mais n'alla pas jusqu'à confier qu'elles portaient entre elles les noms de Gianni et Nello. Ils parlèrent ensuite de René Mauperin, de sœur Philomène qui n'était pas un personnage imaginaire et Blandine racontait que ces livres l'avaient empêchée pendant longtemps de trouver du goût à tout autre lecture. Celui qui avait apporté aux lettres françaises trois magnifiques innovations : « l'écriture artiste », le dix-huitième siècle et l'art

[117] Il s'agit peut-etre de Jean de Mitty, l'auteur du *Journal d'un valet de chambre*.

japonais, savait en même temps faire pleurer ses lecteurs en racontant tout simplement la mort du petit singe d'Anatole. Il la questionnait sur les auteurs préférés en Roumanie et semblait étonné d'apprendre que les vitrines des libraires n'offraient presque rien d'autre que des livres français. Blandine avoua qu'elle avait empêché un jeune écrivain de ses amis de traduire en roumain, *Les frères Zemganno,* car elle trouvait que c'était un sacrilège de dénaturer par une traduction, quelque habile qu'elle fût, une œuvre d'une si extrême perfection de forme. Questionnée sur ses projets d'avenir, elle raconta son désir d'écrire et ses craintes de connaître trop peu d'aspects de la vie pour pouvoir y puiser des sujets de roman. Décrire un atelier de peintre comme dans *Manette Salomon* ou une rédaction comme dans *Charles Demailly* ou une mine comme dans *Germinal* c'était impossible, puisqu'elle n'avait jamais rien vu de tout cela, ni de rien d'autre à vrai dire.

Edmond de Goncourt répondit que le roman cesserait rapidement de décrire des milieux spéciaux et qu'il tournerait de plus en plus vers l'autobiographie. Il prévoyait que dans quelques dizaines d'années le roman réaliste et descriptif aurait vécu et ajoutait que dans la vie la plus simple et la plus unie, il y avait la matière d'un chef-d'œuvre. Ils en vinrent à parler musique. Goncourt avoua qu'il n'y entendait rien, que c'était pour lui une torture d'assister à un concert et qu'il s'étonnait toujours de voir son ami Alphonse Daudet se pâmer devant une symphonie. Blandine, encouragée par l'attention du grand homme, osa risquer une théorie et exprima l'opinion que Daudet, étant extrêmement myope, s'apparentait à la famille des demi-aveugles ou des aveugles pour de bon, qui sont toujours passionnés de musique. « Peut-être, ajoutait-elle, que ceux qui ont, comme vous, le regard aigu d'un aquafortiste, ne peuvent accorder autant d'importance aux sensations de l'ouïe. » Etant venu à parler de poésie, Goncourt déclara qu'il n'y prenait aucun plaisir et qu'il n'avait jamais aimé, ni lu qu'un seul poète : Henri Heine. Au bout [d'un temps][118], Goncourt regarda autour de lui, comme pour chercher quelque chose, en disant :

« Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour vous faire plaisir ? »

Puis tout à coup :

« Voulez-vous que je vous donne ma photographie ? »

Il l'apporta en se rasseyant à sa table.

« Voulez-vous que j'écrive mon nom dessus ? Comment vous appelez-vous ? »

[118] En interligne : « d'un instant ».

Et il écrivit : « À Blandine, Edmond de Goncourt. » L'écriture était d'une grâce ravissante. Toutes les lettres espacées, petites et rondes, finement dessinées, comme des lettres japonaises, semblaient des perles posées l'une près de l'autre, avant d'être enfilées. Ce cadeau magnifique consolait Blandine de l'affreux petit crayon pelé qui jurait si fort avec la pile de beaux papiers du Japon. Le geste charmant d'offrir quelque chose, de l'air dont on dit à un enfant :

« Veux-tu des gâteaux ? » avait vivement touché Blandine.

Mais l'après-midi s'avançait. Il fallait s'arracher au charme. Le Maître se leva en disant :

« Il est bientôt six heures ; Madame Alphonse Daudet m'attend pour dîner. »

Blandine se retrouva en haut de l'escalier, reconduite par le Maître souriant paternel et grave, avec sa haute taille qui se courbait vers la petite visiteuse. Dans la rue Blandine se frottait les yeux. Était-ce un rêve ? De telles choses arrivent-elles ?

Rentrée à l'hôtel du Louvre elle confessa son escapade et, triomphante, montra son butin. Tony lui pinça le bout de l'oreille, en l'appelant « petite coquine » et Sélina l'enveloppa d'un long regard amusé, accompagné d'un sourire indulgent. Pour Blandine ce fut une journée unique, marquée d'une pierre blanche. Elle racontait, beaucoup plus tard, que, rentrée à Bucarest, quelque collectionneur indélicat avait fait main basse sur cette photographie, encadrée sous verre, à côté de celle de Victor Hugo. On lui avait dérobé deux précieuses effigies, mais qui aurait pu ravir à son âme ingénue les élans d'enthousiasme secret qui donnait à sa vie une si enivrante saveur ?

Chapitre 4

La Ville bleue

Rien n'avait changé à la Pension Richardet. Grand-maman portait toujours ses bonnets de dentelle blanche à coqs de ruban mauve. Mademoiselle Louisa et Mademoiselle Marie conservées, l'une dans son embonpoint, l'autre dans sa maigreur, semblaient deux fruits confits dans le jus aigre-doux du célibat. Elles accueillirent Blandine après une si longue absence avec des cris de joie et une affection bruyante qui donna à la jeune fille l'impression d'être rentrée à un foyer où on l'attendait. Elle retrouvait dans tous les coins de ces pièces devenues moins vastes à ses yeux, l'image de l'enfant que sa mère et tout le monde après elle,

appelait « la petite horreur. » Tony et Sélina, en route pour l'Amérique où ils devaient prendre part à un congrès scientifique, ne restèrent avec elle que trois jours, transformés par l'infatigable Tony en un véritable tourbillon. Tony raflait les joies de la vie, comme un joueur avide entasse les plaques et les jetons par paquets, les uns sur les autres, sans compter. En trois jours il pressura Genève et ses environs et en tira tout ce qu'ils pouvaient contenir d'aspects changeants, de lassitude heureuse et d'impressions hâtives. Puis ce fut 1e départ; pour la seconde fois de sa vie, Blandine restait toute seule, à Genève, loin des siens. Elle se sentait le cœur serré mais se gardait bien de l'avouer. Sélina devait lire son désarroi sur son visage, malgré le sourire bravement arboré, car elle embrassa sa petite cousine avec une tendresse plus marquée que d'ordinaire et la suivit longuement des yeux au moment de la quitter. Blandine retint ses larmes et courut faire de la musique au salon avec deux petites Américaines qui, dès le premier jour, l'avaient attirée dans leur groupe.

Blandine aimait ce petit salon qui devait, plus tard, lui réserver des heures merveilleuses, impossibles à prévoir lorsqu'elle s'y asseyait après-dîner pour bavarder avec les deux Miss Jackson. Ce salon avait été autrefois la chambre de sa mère qui ne pouvant supporter 1'étroitesse de ce logis, y avait fait poser une immense glace qu'on y voyait encore et qui doublait à ses yeux l'espace restreint où l'enfermait son courageux programme de vie. Si Blandine pleura un peu le soir dans son lit, personne n'en vit rien. Dès le lendemain, aidée par tante Marie qui l'entourait d'un dévouement tout particulier, elle procéda à son installation. Sa maman l'avait munie de panneaux de Karamanié d'étoffes roumaines brodées de soie et de paillettes, de mille gâteries qui devaient créer autour de son enfant un décor intime, chatoyant, rappelant un peu le pays qu'elle avait quitté. La chambre qu'habitait Blandine était celle de son enfance. Celle où sa mère et la Princesse O. s'asseyaient dans la logette de la fenêtre et d'où la petite exilée pouvait, dès le matin, s'emplir les yeux du décor lumineux et familier formé par le lac bleu piqueté de soleil, le formidable chaos du Mont-Blanc éblouissant de neige, le pont du Mont-Blanc, par où semble couler, fourmillante et menue, toute la vie de Genève. À droite s'étendait l'île Jean-Jacques Rousseau, aux immenses peupliers haut dressés, au jardin abandonné et toujours désert, avec la ceinture géométrique des murs qui l'entourent comme pour la défendre. Pour Blandine, avoir cela sous les yeux tous les jours, c'était presque avoir près de soi un tout petit peu de sa Maman absente.

Les cours de l'Université n'ouvrant qu'en octobre, Blandine avait deux mois à passer à sa guise, et comme elle n'avait pas encore noué de liaisons amicales parmi les voyageurs qui l'été ne s'arrêtent à Genève qu'une semaine, elle eut par moments trouvé le temps un peu

long à errer toute seule par ces rues peuplées de souvenirs où s'évoquaient à chaque tournant l'image inoubliable de Pauline et d'Irma. Grand-maman s'ingéniait à distraire Blandine. Elle avait imaginé de faire croire à la jeune fille qu'elle lui était indispensable. Elle lui disait :

« Ma mignonne, si vous ne venez pas prendre avec moi le thé de cinq heures, j'aime autant y renoncer ; il ne me fait aucun plaisir sans vous. »

Et Blandine prenait l'habitude au retour de ses promenades, de s'asseoir près de Grand-maman sur un petit fauteuil bas à dossier très haut, pour lui raconter l'emploi de sa journée, ses emplettes, ses lectures à la bibliothèque de l'Université, tout le petit train-train d'une vie encore mal organisée. Après-dîner, comme Blandine, malgré la beauté des longues soirées d'été, n'avait pas encore pris l'habitude de sortir seule, Grand-maman arborait un subit amour pour Chopin et Grieg et dans le dessein délicat de donner à Blandine une occupation, lui demandait de lui faire un peu de musique. Mais cet état de chose ne pouvait durer longtemps. Grand-maman disait souvent:

« Vous allez moins vous ennuyer, ma mignonne, lorsque le vicomte sera revenu. Vous serez toute contente d'entendre autre chose que de l'anglais du matin au soir et comme il n'en connaît pas un traître mot, il sera bien content lui aussi de pouvoir bavarder en français avec vous. »

« Qui est-ce, le vicomte? » demandait Blandine.

« C'est un jeune homme qui habite le château de Maurcourt, en Savoie, à deux pas d'ici. Il s'appelle Luc de Maurienne. Il passera quelques mois chez nous car il prépare son examen d'entrée à Saint-Cyr [et prend des répétitions avec mon petit-fils]. « Luc de Maurienne » répétait Blandine, joli nom pour un héros de roman.

Chapitre 5

Miss Cozens

En entrant un matin au salon pour prendre un livre dans le placard plein de vieux romans abandonnés par les Anglaises de passage, Blandine aperçut un grand jeune homme à demi-couché sur le canapé, appuyé sur un coude dans une pose qui rappelait la fameuse statue du Gladiateur Mourant. Il feuilletait une revue et sauta debout à l'entrée de Blandine. Il était très grand et svelte; sa tête aux courts cheveux crêpelés, au front large, aux grands yeux bruns, aux beaux traits vigoureux, rappelait les bustes d'empereurs et de tribuns romains que

Blandine avait vus dans tant de musées. C'est bien ainsi qu'elle s'était figuré Britannicus. Ils se sourirent en se regardant car ils s'étaient reconnus. On avait dû parler à Luc de Maurienne de la jeune Roumaine qui formerait avec lui un petit îlot français dans la mer débordante des Anglo-Saxons. Si Blandine avait été coquette, elle n'aurait rien pu inventer de plus habile que ce qu'elle fit tout naturellement : après le sourire qui avait servi de présentations, elle annonça qu'elle avait hâte de sortir. Depuis trois jours, elle était à la recherche d'Edouard Rod, dont elle n'avait pu encore découvrir l'adresse. Puis elle s'en fut, laissant Luc de Maurienne seul et contrarié de n'avoir pu tout de suite nouer une conversation avec la jeune personne tant prônée par la maîtresse de maison. À son retour, Blandine trouva au salon une nouvelle arrivée, une grande jeune femme Anglaise, brune, élégante, ayant l'assurance d'une personne qui à beaucoup voyagé, beaucoup lu et beaucoup réfléchi. Elle s'appelait Miss Cozens, et devait avoir environ trente-cinq ans, pensa Blandine quoiqu'elle n'eût à cette époque aucun instinct qui lui fit démêler l'âge des femmes. Miss Cozens prit tout de suite possession de Blandine [et[119] lui annonça qu'elle demanderait à être placée à table à côté d'elle. Et comme Blandine s'étonnait d'une aussi subite décision, Miss Cozens répondit tout simplement : « Je veux être auprès de vous, j'aime votre visage parce qu'il est empreint de bonté. » Ce fut ainsi que se forma le petit trio qui devait avoir une si profonde et décisive influence sur la vie entière de Blandine.] Miss Cozens, qui avait ses aises dans la maison où elle ne venait pas pour la première fois, avait arrangé avec Madame Richardet que Luc de Maurienne serait placé à table dans le même coin qu'elle et sa nouvelle amie. Miss Cozens, à Genève, ne voulait parler que 1e français. Elle aimait le dépaysement causé par le contact avec des personnes de race étrangère et semblait tout faire pour oublier qu'elle était anglaise. Après-dîner elle entraîna Blandine et Luc sur un canapé retranché derrière une grande table, et là s'en donna à cœur joie d'entendre du bon français. « Causez, disait-elle aux jeunes gens, mon grand plaisir est de vous entendre. » Et Blandine racontait avec mille détails amusants comment depuis trois jours elle sonnait à la porte des maisons qu'on lui avait indiquées comme étant la demeure d'Edouard Rod qu'elle n'avait pas encore réussi à découvrir. Dans une charmante villa enfouie sous les roses, la maîtresse de maison, une Russe enthousiaste l'avait fait entrer pour lui offrir des rafraîchissements et entamer une longue conversation à l'éloge d'Edouard Rod dont elle aussi admirait sans restriction les ouvrages.

Elle indiqua la véritable adresse de l'écrivain, villa Iris à Champel et Blandine se promettait d'y aller dès le lendemain. Elle avait lu *La course à la Mort* et *Le sens de la vie* et

[119] En interligne : « une causerie d'un quart d'heure suffit pour nouer entre elles un commencement d'amitié ».

s'était mis en tête de connaître l'écrivain dont l'œuvre l'avait frappée par l'originalité de la pensée, 1a simplicité d'un style absolument dépouillé d'ornements et la sincérité d'un pessimisme bravement adapté et rehaussé par de profondes résonnances morales. Luc de Maurienne avouait sa préférence pour Marcel Prévost dont il avait été 1e camarade d'école à Paris. Il ne s'embarrassait pas de préoccupations morales en littérature. Dans ses grands yeux francs, largement ouverts, pétillait constamment une petite étincelle, tantôt espiègle, tantôt narquoise. Il vantait *Le Scorpion* de Marcel Prévost qu'il promit de prêter à Blandine tout en exprimant une hésitation à mettre une œuvre de ce genre entre les mains d'une personne aussi jeune que l'était Blandine. Celle-ci protesta avec indignation et annonça qu'elle était à Genève pour préparer sa licence ès lettres et que son bachot était loin derrière elle; ce qui fit pousser au jeune homme des cris d'étonnement :

« On commence donc en nourrice chez vous? disait-il stupéfié. »

Les sujets traités, au grand plaisir de Miss Cozens commençaient par la littérature et glissaient peu à peu à des questions plus personnelles qui, grâce à la gaieté naturelle de Luc et à ses façons courtoises de taquiner, faisaient partir en fusées le rire facile de Blandine.

À dix heures on levait la séance et Blandine courait chez elle pour apporter la carte postale quotidienne qu'elle écrivait à sa mère et que Luc de Maurienne s'offrait à jeter à la boîte.

« Eh quoi, demandait Blandine, vous allez sortir maintenant? »

« Je vais au Kursaal », annonçait le jeune homme.

Et Miss Cozens, entraînant Blandine dans sa chambre, la faisait asseoir pour lui expliquer gravement que le Kursaal était un lieu de perdition, où les jeunes gens jouaient à la roulette, gaspillaient leur argent, et risquaient toute sortes de rencontres dangereuses.

« Il faut absolument empêcher ce charmant petit vicomte de perdre ainsi ses soirées. Il faut que vous m'aidiez à l'en empêcher sans qu'il s'en doute. Ce sera un vrai sauvetage. Vous voulez bien, n'est-ce pas? »

« Mais comment faut-il faire, demanda Blandine enchantée de se rendre utile d'une façon quelque peu mystérieuse. »

« Vous allez voir demain, fit Miss Cozens, sans plus amples explications.

Chapitre 6

Mouette

Dès son réveil Blandine, courait à la fenêtre pour prendre possession de la beauté du monde. Le premier regard lui remplissait l'âme de cet allègement, de cette sensation aérienne que donnent les vastes espaces, les perspectives lointaines, où l'on oublie les rues, les maisons, la vie étriquée entre quatre murs. Vêtue de blanc, effleurant à peine les pavés, elle courait à l'embarcadère à cinq minutes de sa demeure, prenait le premier bateau à vapeur qu'elle trouvait à quai et partait à neuf heures du matin tantôt pour Nyon, côté Suisse, tantôt pour Hermance, côté Savoie, de façon à pouvoir être rentrée pour le dîner de midi[120]**.** La passerelle franchie, elle retrouvait sa place préférée sur un petit banc placé à l'avant du bateau. Elle s'y installait avec le sentiment de joie intime que donne un devoir accompli. Un subit recueillement l'immobilisait, concentrée, attentive, telle un officiant célébrant un rite consacré.

Il lui semblait être là grâce à une prédestination ancestrale dont la réalisation la satisfaisait pleinement. Elle était née, eût-on dit, pour se tenir là, silencieuse, toute petite, heureuse ; pour se remplir les yeux des jeux fulgurants de la lumière dans la mousse d'écume fendue par 1'étrave pour boire par tous les pores l'infinie variété des tons bleus. Bleu de saphir transparent du lac, bleu d'émail du vaste ciel, vers lequel elle semblait glisser par un élan de sa propre volonté, bleu velouté tinté de violette de la longue chaîne placide du Jura et à droite le bleu d'ombre et de lumière sur lequel reposaient avec une majesté surhumaine et formidable les contreforts éblouissants du Mont-Blanc... Elle regardait voleter autour d'elle les centaines de mouettes ; elle épousait leur légèreté, leur ivresse ; elle flottait avec elles dans l'air pénétré de chaleur ; elle se balançait avec elles, à peine posées une seconde à la crête dansante d'une vague. Elle se surprenait à sourire :

« Pourquoi suis-je si heureuse? Suis-je moi-même une mouette. J'ai dû être dans une autre existence, une mouette blanche sur les flots bleus. Peut-être ai-je, comme elles, les os creux et remplis d'air, faits exprès pour que je puisse voler un jour. »

Elle se moquait tout doucement de ses folles pensées à peine formulées, aussi vagues qu'un sourire qu'on surprend un matin sur son visage en se réveillant. Blandine sentait pourtant que son bonheur n'était qu'un bonheur physique, en nul point semblable aux joies du

[120] Emploi régional, spécifique pour la Suisse, la Belgique, le Québec : « repas de midi ».

cœur qu'elle avait connues dans son passé, lorsqu'elle vivait entourée d'êtres chers. Il l'enivrait quand même, 1'occupait toute entière, emplissait sans décroître les quatre heures qu'elle passait en silence sur ce bateau où elle ne regardait personne et oubliait que pour une personne qui se destine à la carrière de romancier c'était une faute sans excuse de ne pas ouvrir les yeux sur l'humanité qui l'entoure. Elle avait le don réservé peut-être aux natures trop cérébrales, de ne pas prendre conscience de son existence en tant qu'être physique, formé de chair et d'os, de sensations internes et externe, mais de se réaliser sous la forme d'une image qu'elle regardait du dehors, extérieure à elle-même, comme la page d'un livre illustré posé devant ses yeux. Au milieu de ce décor magnifique, elle percevait ce bateau glissant en une caresse prolongée sur la face frémissante des eaux. Et dans ce bateau, le banc étroit à la proue et là, assise immobile et éblouie, une petite forme blanche recevant en plein le vent du large, une petite forme blanche qui était elle-même qui se plongeait dans la joie de l'instant jusqu'à s'y éparpiller comme la dentelle d'écume, déchirée, moirant les souples cassures polies des flots glauques.

[Qu'est-ce qu'elle désirait, la figurine immobile? Rien. Elle était comblée d'un plaisir total qui ne demandait plus rien à la vie. Qu'est-ce qu'elle attendait? Sa pose à peine appuyée au dossier semblait pourtant sculpter la forme même de 1'attente. Blandine s'était souvent demandé en voyant une femme immobile, repliée sur elle-même, ce qu'elle pouvait bien attendre. La question sans réponse se posait maintenant pour la statuette de Tanagra qui était elle-même dans l'estampe blanche et bleue qu'un étrange dédoublement promenait devant ses yeux ; elle-même, et pas tout à fait elle-même comme un reflet dans un miroir.]

Chapitre 7

Sauvetage

Le soir venu, et le trio reformé derrière le rempart de la grande table, Miss Cozens jeta négligemment: « Si nous allions au théâtre ce soir? On donne *La Périchole*. Cela vous dit ?» Les deux jeunes gens acceptèrent avec joie et Blandine ne manqua pas d'échanger avec son amie un regard de plaisante complicité. C'était la première fois que Blandine voyait une opérette. La musique d'Offenbach, spirituelle et mousseuse comme une coupe de champagne l'enchanta. Tout, d'ailleurs, 1'enchantait depuis quelque temps. Elle portait en elle une joie sans cause qu'elle déversait sur chaque instant de sa vie et qui donnait à toute sa personne une attirance étrange que Miss Cozens après quelques jours définit ainsi: « Vous êtes un drôle de

petit bout de femme, si mûre pour penser et si gosse pour sentir. » Les trois amis quittèrent le théâtre saturés de gaieté et de chansons, Blandine et Luc fredonnant à qui mieux mieux:

« Les femmes, les femmes

Il n'y a que ça ! »

Et Miss Cozens, qui semblait subir une recrudescence de jeunesse attardée, proposa une promenade sur la jetée avant de rentrer, chose que Blandine désirait en secret, sans oser l'avouer car il était près de minuit, heure à laquelle les vertueux pensionnaires de Madame Richardet étaient depuis longtemps dans leur lit. La nuit était si belle, qu'arrivés au bord du lac, Blandine et Luc cessèrent de chanter. Un silence religieux planait sur la surface unie de l'eau où brillait, doucement balancé, le reflet d'or des étoiles. L'âme la plus dispersée se fut senti tout à coup pénétrée de recueillement; la journée frivole se terminait comme une prière. Blandine marchait à petits pas entre ses deux amis silencieux comme elle; elle aurait marché ainsi jusqu'au bout du monde sans jamais sentir la fatigue.

Pendant dix jours Miss Cozens, dont le départ approchait, répéta la même manœuvre. À l'heure du thé, qu'elle prenait dans sa chambre avec Blandine, elle parlait du succès de son petit complot et se félicitait d'avoir arraché Luc de Maurienne au danger de la roulette et des femmes fardées que l'on rencontre autour des tables de jeu. Blandine avouait qu'elle s'amusait si bien pendant leur soirée qu'elle en oubliait le but altruiste et ne sentait plus que son propre plaisir.

Miss Cozens était férue de questions sociales et d'économie politique. Elle débitait de longues tirades sur la théorie de Malthus et la surpopulation. Blandine l'écoutait à peine et se demandait comment on pouvait s'intéresser à des choses aussi lointaines que les statistiques sur la natalité. Elle ne lisait pas les brochures que lui prêtait Miss Cozens mais elle l'aimait à cause de sa bonté protectrice, son élégance, son esprit de pince sans rire, très anglais et surtout parce qu'elle avait deviné, grâce à un instinct qui commençait à naître en elle, un roman caché dans la vie de sa nouvelle amie. Miss Cozens en effet racontait qu'elle venait tous les ans à Genève, où elle habitait d'ordinaire l'hôtel de Russie, à dix pas de la Pension Richardet. Elle ajoutait qu'elle avait quitté l'hôtel parce qu'un jour, un ami habitant Aix-les-Bains et qui venait tous les ans la voir, l'ayant demandée au portier de l'hôtel, celui-ci avait répondu que Madame était absente, alors qu'elle attendait dans sa chambre la visite annoncée depuis Aix-les-Bains.

« Vous comprenez, ajoutait-elle, avec un froncement de sourcils qui durcissait ses yeux bruns, dans un hôtel, on n'est qu'un numéro. Il peut vous arriver une chose pareille quand vous venez de Londres exprès pour… Enfin depuis lors je préfère la Pension Richardet où de tels mécomptes ne peuvent survenir. »

Blandine ne demande pas pourquoi Miss Cozens n'allait pas directement à Aix-les-Bains ; elle flairait un mystère amoureux, peut-être même une dure peine d'amour, car Miss Cozens aimait les longs silences qu'elle interrompait pour dire de temps en temps à ses jeunes amis : « Causez toujours, cela me fait du bien de vous entendre. »

C'était la veille du départ de Miss Cozens. Assis tous les trois aux fauteuils d'orchestre, Blandine entre ses deux amis, se tournait souvent vers Luc pour échanger un regard ou une parole. Elle trouvait chaque fois les longs yeux bruns fixés sur elle en un regard appuyé, enveloppant, qui semblait vouloir l'arracher à toute l'ambiance, la rendre invisible aux autres, la garder rien que pour lui. Blandine alors ne disait plus rien, elle n'avait plus envie de causer, elle se rencognait dans son fauteuil goûtant jusqu'au fond la saveur de cet instant. Elle était contente d'être auprès de lui, de sentir l'étoffe du costume gris de Luc frôler par moment légèrement sa robe. Et comme elle ne pouvait tourner vers lui constamment son visage, elle se contentait de regarder sa main. Elle était longue, fine, pleine de force et de fermeté. Posée à plat sur le genou gris elle semblait exhaler des effluves de vigueur jeune qui emplissait l'air autour d'elle. La peau en était brune, lisse et drue. Les ongles très soignés. C'était une main qu'on eût aimé serrer. Elle semblait sincère et fidèle. Blandine, immobile dans son fauteuil, aurait voulu avoir le courage de l'effleurer du bout des doigts, de tâter le grain de cette peau si jeune, peut-être même d'y laisser sa main posée là comme pour dire des choses vagues pour lesquelles elle n'avait pas de mots. Mais elle se secoua. Le rideau se leva et jusqu'à la fin de l'acte, elle ne pensa plus à Luc, ni à ses yeux enveloppants. À l'entr'acte le jeune homme proposa de faire un tour au foyer. Miss Cozens refusa et les jeunes gens quittèrent la salle ensemble.

Chapitre 8

Au foyer

Il y avait certainement beaucoup de monde au foyer du théâtre de Genève, qui passe pour l'un des plus beaux d'Europe par la noblesse des proportions et la simplicité de l'ornementation. Blandine ne vit personne, de même qu'en bateau, elle passait aveugle à

travers la foule colorée et bruyante des voyageurs. Elle était étonnée de sentir à côté de Luc cette sensation de repliement heureux sur elle-même, de satisfaction absolue qui n'a plus besoin d'aucun élément étranger pour être parfaite. Glissant d'un pas envolé sur les dalles de marbre, elle se surprenait à sourire intérieurement en se disant : « Voilà que Luc de Maurienne n'est plus comme les autres, un élément étranger. » Ils s'arrêtèrent sur un balcon d'où ils regardaient en silence la nuit bleue diamantés d'étoiles. Blandine s'accouda sur le balcon et sentit tout à coup une tristesse la saisir. Miss Cozens partait le lendemain… finies les soirées au théâtre, les lents retours le long du lac étoilé. Luc ne disait rien. Debout, un peu penché sur elle en cette pose protectrice et courtoise qu'il affectionnait, il semblait attendre qu'elle parlât. Elle dit :

« Vous n'avez pas deviné pourquoi Miss Cozens vous engageait tous les soirs à sortir avec nous? Elle tenait à vous sauver des tentations du Kursaal et s'ingéniait à vous empêcher d'y aller. »

Luc répondit :

« Il n'était pas nécessaire qu'elle s'ingéniât tant que cela. Je n'y serais pas allé de toute façon. »

« Pourquoi? » demanda Blandine.

« Vous, non plus, vous n'avez pas deviné; dit Luc; je n'y serais pas allé, afin de rester auprès de vous. »

Non, Blandine n'avait certes pas deviné. Elle leva vivement les yeux et son regard fut agrippé par celui de Luc qui le retint jusqu'à ce qu'elle sentît son cœur battre à coups plus rapides.

« Et maintenant, reprit Luc, même si Miss Cozens part, je resterai à la maison à cause de vous, tous les soirs, ou si vous voulez, nous continuerons à sortir ensemble comme nous l'avons fait jusqu'ici. »

Blandine sentit une violente tentation de dire « oui » tout de suite, mais un scrupule la retint.

« Ce n'est pas l'habitude chez nous pour une jeune fille de sortir le soir comme cela. »

« Oui, dit Luc, mais vous n'êtes pas chez vous. Ici, la maison est vide tous les soirs ; toutes les Anglaises et Américaines sortent avec leurs amis. Le salon est désert en cette magnifique saison d'été. Voulez-vous que nous seuls fassions exception? Voulez-vous, ajouta-t-il avec un pétillement de ses yeux espiègles, que les Anglo-Saxons se moquent de la race latine représentée par nous deux ? »

Il souriait d'avance ; il savait qu'elle accepterait avant qu'elle le sût elle-même. Il avait de l'âme humaine une expérience autrement sagace que ne l'avait Blandine. Il jouait sur les cordes de ce cœur ingénu une mélodie bien connue et facile, sans se douter de ce que ces premiers accords pouvaient prédire d'orageux.

Blandine sentait que le sort en était jeté, qu'elle ne dirait jamais non à la perspective de longues, nombreuses soirées pareilles à celle-ci. Luc entrait tout doucement au cœur-même de sa vie. Sans un mot, sans un geste elle acceptait et se tenait là, bien tranquille, serrée dans son écharpe de mousseline, le cœur épanoui sous le regard qui la réchauffait comme une coulée de soleil. Luc dit pendant qu'ils rejoignaient Miss Cozens :

« Je vais retenir dès ce soir deux places pour demain. »

Chapitre 9

Promenades

Miss Cozens était partie et Blandine et Luc glissaient sans résistance à l'habitude de sortir ensemble tous les soirs. Le pli en était pris[121], personne ne semblait s'étonner de ce que le trio français composé d'une Anglaise, d'une Roumaine et d'un Savoisien fût devenu un duo qui se passait de chaperon. Ils n'allaient plus au théâtre car un besoin nouveau de déverser leurs âmes en paroles leur faisait préférer les promenades le long du quai où la solitude que donne l'oubli du monde, même au milieu d'une foule, les saisissait et les enfermait dans son sortilège subtil. Luc racontait sa vie au château de Maurcourt auprès de sa grand'mère qui l'avait élevé, car il était resté orphelin tout enfant. La chasse, les chevaux, les longues courses à bicyclette - toute cette vie de mouvement, de plein air, de sensations agrestes, passait sous les yeux de Blandine en images vivantes et colorées Il voulait entrer à Saint-Cyr par une tradition de famille qui faisait à ses yeux, du métier des armes, le seul qu'il pût envisager. Son projet le plus cher était d'user du crédit d'un oncle haut placé au Ministère de la Guerre pour être envoyé au Sénégal.

[121] « Prendre le pli » : prendre l'habitude.

« Là, disait-il, il arrive des escarmouches où l'on peut risquer sa peau et sentir l'odeur de la poudre, tandis qu'ici on moisirait à ne rien faire qu'à figurer dans les parades. »

Blandine sentait un petit pincement au cœur. Le Sénégal, c'était si loin !

« Vous me permettrez de vous écrire, n'est-ce pas ? » demandait Luc.

« Non, répondait Blandine. Il vaut mieux pas. Vous m'écririez d'abord assez souvent, puis plus rarement, puis plus du tout et cela me ferait de la peine. » Cette nouvelle philosophie du recul devant la peine possible était née en elle subitement, car elle jugeait au plaisir que lui donnait la présence de Luc, du chagrin que lui causerait son départ.

Certains soirs, d'une douceur de miel, ils prenaient un petit bateau et faisaient un tour sur le lac, en vue de la ville toute pointillée de lumières d'or, reflétées dans l'eau à peine agitée par les rames que Lac maniait avec aisance. Blandine renversait sa tête en arrière, les yeux perdus dans le ciel encore clair, le cœur gonflé de la même joie muette qui faisait maintenant partie de sa vie et qu'interrompait par instants une pensée fulgurante comme une longue aiguille piquant son cœur et s'y enfonçant lentement : « Le Sénégal, c'était si loin ! » Pendant qu'elle rêvassait ainsi, Luc fredonnait une chanson de son pays :

« Là-haut, sur la montagne,
Il y a-t-un oiseau qui chante;
Qui chante nuit et jour
Dideri, oh, tra-la-la
Dideri oh, 1à.
Qui chante nuit et jour
Les plaisirs de l'amour.

Il n'y a ni père ni mère
Ni cousin germain, ma fille,
Qui puisse m'empêcher
Dideri, oh, tra-la-la
Dideri oh, là.
Qui puisse m'empêcher
La belle, de t'embrasser. »

Être bercée ainsi sur les flots bleus placides, ne plus penser à rien, s'éparpiller dans l'air comme l'écume impalpable naissant pour se fondre aussitôt sur l'eau déchirée, elle ne croyait pas qu'il y eût de bonheur plus grand et ne demandait rien d'autre, ne pressentait pas la faim avide et angoissante qu'elle allait bientôt connaître. Vers dix heures ils se hâtaient de rentrer pour ne pas trop scandaliser les pensionnaires de Madame Richardet. Marchant à pas vifs le long des quais, la main de Blandine pendait toute proche de celle de Luc. Elle en avait conscience jusqu'au fond d'elle-même, comme si des effluves brûlants se fussent échappés de cette main pour traverser la sienne. Sans la voir, dans l'ombre de la nuit, elle lui était présente, claire, visible, chaude comme si elle eût été la seule chose vivante au monde en ce moment. Une envie lancinante la saisissait d'agripper cette main si proche de la sienne, de s'y glisser, de s'y fondre, d'y rester longtemps, longtemps...

Cette étrange folie s'éveillait en elle chaque fois qu'ils rentraient ainsi, marchant tout proches dans le noir et le désir refoulé devenait si douloureux qu'il changeait en tourment la fin de ces promenades du soir, si précieuses à leur désir d'être ensemble. Pour rien au monde elle n'eût avoué le vertige qui la dominait. Elle continuait de bavarder plaisamment et ne se demandait jamais si Luc, sous le masque de sa gaieté, ne connaissait pas, lui aussi, la même délicieuse angoisse. Rentrée chez elle, Blandine s'endormait, la tête toute bourdonnante de chansons, les yeux enivrés d'images qui défilaient vivaces sous ses paupières fermées, et sentait jusqu'au moment où elle sombrait dans le sommeil, un sourire léger errer sur ses lèvres.

Chapitre 10

Confidences

Quand Luc de Maurienne préparait-il son examen pour Saint-Cyr? Le matin, sitôt que Blandine sortait de la maison, elle le trouvait qui l'attendait devant la porte. Avant toute parole ils échangeaient un sourire ravi, à demi-complice. Luc avait aperçu un jour sur un coupe-papier de Blandine le nom de Boby en minuscules lettres d'argent. Elle lui avait expliqué que c'était le nom que lui donnaient parfois ses amis. Luc prenait la liberté de l'appeler ainsi lorsqu'ils étaient seuls. Ella aimait à avoir pour lui un nom secret que personne dans la maison ne connaissait.

« B'jour M'zelle Boby », disait-il avec son sourire irrésistible, où courez-vous donc comme cela ? »

« Je vais prendre le bateau pour Nyon. »

« Tiens, comme ça se trouve! Moi aussi j'ai justement affaire dans ce patelin-là. »

« Affaire importante ? »

« Très : simplement vous accompagner. »

Ils franchissaient allègrement la passerelle et allaient s'asseoir à l'avant du bateau sur la banquette étroite chère à Blandine. Ils demeuraient un instant muets, les yeux élargis d'admiration devant la merveille lumineuse du paysage. La trouée infinie de l'espace semble doubler la valeur de chaque minute et même celle du bonheur, pour certains êtres sensibles au sortilège de l'eau bleue. Luc parlait de sa vie d'étudiant à Paris. Il avait été élevé par une famille fort catholique où régnaient encore les principes de l'ancienne noblesse, avec des idées de si rigide moralité que jusqu'à l'âge de dix-huit ans, on ne l'avait jamais conduit au théâtre. Aussi, une fois libre, avait-il pris une ample revanche, et vécu d'une façon qui, disait-il, eût fait dresser les cheveux sur la tête de sa grand-mère si elle avait pu seulement se l'imaginer.

« Quelle espèce de vie ? » demandait Blandine, curieuse de pénétrer dans l'existence mystérieuse que mènent les jaunes gens.

« Impossible de raconter à une petite Boby comme vous. Tenez, quelque chose comme *La vie de Bohème*. Vous avez lu Murger, n'est-ce pas ? »

« Mais, s'écriait Blandine, c'était des rapins ceux-là, des sans-le sou, pas des gens du monde comme vous. »

« Oh, affirmait Luc, cela ne change rien. Nous aussi, nous savions ce que c'est que d'être sans le sou à la fin du mois. Ainsi il m'est arrivé d'aller vers le trente du mois porter les valises des voyageurs à la gare pour attraper par-ci, par-là un pourboire. »

Blandine le regardait effarée, ne sachant jamais s'il disait vrai ou s'amusait à la scandaliser.

« Oh, Monsieur de Maurienne, mais c'est affreux ce que vous me racontez là ! Alors si vous êtes pareil aux héros de Murger, vous deviez aussi avoir une... une... » elle hésita devant le mot et finit par dire « une petite amie. »

« Une, dites-vous? Dix, vingt, trente plutôt. » Blandine resta muette. Cette échappée sur un monde inconnu la frappait de façon trop violente et inattendue. Ces choses qu'elle n'avait vues que dans les livres, c'était donc vrai qu'elles arrivaient, et justement à Luc de Maurienne que Miss Cozens appelait « ce charmant petit vicomte. »

Luc s'amusait de tout son cœur à deviner l'ébahissement de la jeune fille. Ses yeux espiègles et tendres l'enveloppaient d'un regard pétillant. Il semblait chercher ce qu'il pourrait encore dire pour amener sar le visage de Blandine 1'expression d'épouvante qu'il trouvait tant de plaisir à éveiller.

« Mais enfin, Mademoiselle Boby, disait-il, où avez-vous donc vécu? Vous ne savez rien de rien? Vous n'avez ni frère, ni cousin ? »

« Je n'ai pas de frère; quant à mes cousins l'un est encore gosse, l'autre est à Paris à l'Ecole Centrale depuis des années. D'ailleurs, c'est un garçon sérieux, lui », ajoutait-elle avec un air de sévérité subite.

Elle réfléchissait. Son âme de puritaine inconsciente acceptait mal l'idée d'une vie dévergondée, encore que ce mot ne lui représentât rien de bien précis. Elle se sentait déjà prédestinée en quelque sorte à arracher Luc aux dangereuses influences de ses camarades; elle pensait naïvement que quelques mots dits par une étrangère de passage auraient la force de modifier l'indifférence foncière que Luc manifestait pour toute préoccupation d'ordre moral. Blandine ne se doutait pas qu'elle n'était déjà plus aux yeux de Luc une étrangère de passage et que d'ailleurs, par le strict accomplissement de ses devoirs religieux, auxquels l'astreignait sa grand-mère, fervente catholique, il était plus près de l'être idéal qu'elle ne l'était-elle même, quoiqu'elle menât d'instinct une vie pure, mais à la façon d'une petite nymphe des fables antiques avant l'heure du péché. Une réminiscence de l'épisode émouvant de Fantine et de Causette lui fit prononcer gravement, étonnée elle-même de sa hardiesse:

« Mais alors... puisque c'est ainsi... vous avez peut-être aussi un gosse ? »

« Peut-être bien », répondait Luc avec une indifférence bien jouée tout en guettant du coin de l'œil l'effet de ses paroles.

Et il ajoutait:

« Un gosse ou dix ou vingt... je n'en sais trop rien mais cela, certes est dans les choses possibles. »

Blandine était atterrée. Elle ne peut que s'écrier:

« Oh, Monsieur Luc ! »

« On m'appelle Lulu chez moi. Boby et Lulu, cela va très bien ensemble, vous ne trouvez pas ? »

Et comme elle ne souriait pas, il craignit de lui avoir fait de la peine et dit avec une douceur nouvelle:

« Tout cela sont des folies bien passées; je vous assure Mademoiselle Boby et puis ce n'est peut-être pas aussi grave que vous le croyez et j'ai bien exagéré un peu, pour vous faire monter à l'échelle comme on dit. Depuis que je vous connais, ces choses-là ne m'intéressent plus. Tenez, si le plus fou de mes amis, Othon de le Serraz qui habite à deux pas d'ici, venait m'inviter à faire avec lui une bombe, je vous assure que je n'irais pas. Je ne voudrais pas perdre une minute du temps que je pourrais passer avec vous. »

Blandine se laissa vite rasséréner.

« Je suis contente, dit-elle avec son sourire confiant, est bien là ce que j'ai toujours désiré: que tous ceux qui s'approchent deviennent un peu plus heureux et meilleurs; que le monde entier devienne, si je peux l'y aider, plus heureux et meilleur. »

« C'est là une belle formule de vie, dit Luc, et en ce qui me concerne, vous avez déjà réussi. Plus heureux je le suis déjà, petite Mademoiselle Boby, un peu meilleur aussi, mais cela, vous vous en rendrez compte plus tard, quand vous serez grande... »

Chapitre 11

Tentation

Il n'y avait plus que dix jours jusqu'au départ de Luc pour Lyon où siégeait la commission examinatrice. Aussi ne se contentait-il plus des matinées passées en bateau. Sitôt le dîner terminé, lorsque tout le monde se dispersait pour aller faire sa sieste et que Blandine, restée seule au salon, se mettait au piano, elle voyait tomber de l'étage supérieur, une boule de papier [dans][122] le petit balcon. C'était le moyen employé par Luc pour s'assurer qu'elle était là. Blandine saisissait la boule et la lançait en l'air. Luc alors descendait quatre à quatre et entrait au salon l'air innocent.

[122] En interligne : « sur ».

« Tiens, vous étiez là, Mademoiselle Boby? Je ne m'en doutais pas. Quelle bonne surprise ! »

« Et cette boule de papier alors ? »

« Oh, c'était simplement pour étudier les lois de la gravitation. »

Ils riaient tous les deux prenant plaisirs, lorsqu'ils étaient sous le toit de la Pension, à parler comme si quelqu'un eût pu les entendre.

« Alors nous sortons, voulez-vous? Ce salon est étouffant. »

Blandine faisait mine d'hésiter un moment:

« Mais il fait une chaleur mortelle à cette heure-ci, c'est pire qu'à Bucarest. »

« Eh bien, tant mieux il y aura moins de monde dans l'île Rousseau. Et nous y resterons jusqu'à la fraîcheur du soir. »

Ils traversaient rapidement la rue du Mont-Blanc, vidée par la chaleur torride, tournaient le coin de l'hôtel des Bergues et en quelques enjambées se trouvaient dans l'île Rousseau dont la tristesse et l'air abandonné eût pu accabler tout autre que ces deux jeunes êtres chez qui la joie de vivre moussait comme un vin enivrant. Assis à l'ombre des peupliers sur un vieux banc à la peinture écaillée, ils restaient silencieux dans la lourde torpeur. Ils n'étaient pas là pour s'amuser, ni même pour causer, simplement pour être ensemble sans autre désir, sans autre projet. Blandine finissait par dire:

« J'ai sommeil; ce soleil est écrasant. »

Elle enlevait son chapeau, renversait la tête sur le dossier du banc, les yeux fermée et finissait par s'assoupir. Luc glissait tout doucement son bras sous sa nuque et la regardait dormir quelques minutes, confiante, livrée à lui comme une enfant sans défense, inconsciente du trouble que sa présence pouvait faire naître dans l'âme du jeune homme. Il s'étonnait lui-même du sentiment de tendre protection qui l'emplissait en voyant dormir tout près de lui cette petite compagne « si mûre pour penser, si gosse pour sentir » comme disait Miss Cozens. Quand elle rouvrait les yeux sortant d'un sommeil si léger qu'il n'avait été qu'un voile ténu la séparant à peine de Luc, elle trouvait tout naturel de le voir auprès d'elle et de se réveiller sous son sourire.

« Comme vos cheveux sentent bon, Mademoiselle Boby. »

« Lotion à la rose jaque minot. »

« Je m'en souviendrai longtemps... Je viens de passer un de ces moments... Je ne vous dis que ça... joliment dur, allez. »

« Pauvre ami! Pourquoi si dur ?»

« Oh, pour rien. Vous ne comprendriez pas. Mais un jour viendra où vous vous rendrez compte combien j'ai été épatant, oui, c'est le mot épatant. »

« Mais en quoi, voyons? »

« Je vous le dirai plus tard, quand vous serez grande. »

Blandine haussait les épaules, habituée à s'entendre traitée d'enfant et sans jamais admettre qu'elle le méritât. Quoiqu'ils fissent, il y avait en eux une petite voix qui comptait: encore huit jours, encore sept jours... Lorsqu'il n'eut plus que trois jours jusqu'au départ de Luc, Blandine commença à sentir dans son cœur un étrange émoi qui le faisait trembler constamment d'un tremblement léger, pas précisément douloureux mais qui la remplissait d'une angoisse inconnue. Après avoir passé ensemble les matinées en bateau, les après-midi sous les arbres et les soirées en promenades au bord du lac étoilé de lumières, 1a perspective de la séparation leur faisait passer dans le cœur un petit frisson d'effroi.

« Mais je reviendrai, disait Luc, cherchant à se rassurer, une fois mes examens passés; je reviendrai prendre congé de vous avant mon départ. »

Puis un matin ensoleillé de septembre ils se réveillèrent en sachant que c'était le dernier jour.

Chapitre 12[123]

Bellevue

Pas plus que Blandine, Luc n'avait connu la douleur, la vraie douleur destructrice.[124] Le trait distinctif du caractère de Luc était à cette époque la gaieté, l'insouciance et l'incapacité juvénile de mesurer la profondeur de ses propres sentiments. Son départ pour le

[123] Chapitre existant dans le dossier « Pages éparpillées » (p. 415-422).
[124] En interligne : « Et il n'avait, jamais éprouvé le chagrin imposé à Blandine par la séparation d'avec Nelly et Zette, arrachées à son cœur lors de leur mariage et peu à peu englouties loin d'elle dans leur bonheur conjugal. »

Sénégal le forçait à quitter sa grand'mère tendrement aimée, en même temps que cette Blandine mystérieuse à laquelle l'attachait un sentiment tous les jours plus vif, formé d'une trouble attirance et d'une tendresse souriante, que nulle femme ne lui avait jamais inspiré. Blandine avait traversé autrefois des heures de solitude, de mélancolie et même de désespérance, mais n'en avait jamais parlé à Luc pendant leurs longues causeries confiantes. D'ailleurs la trace même de ces sombres jours s'était dissipée au contact de l'enjouement naturel à Luc. Ils passaient à travers la foule sans la voir, entourés d'une aura de joie qui les enfermait loin des autres. Leur démarche envolée, leurs têtes haut portées comme s'ils eussent aspiré au ciel, leurs pas marquant le même rythme et leurs sourires la même joie dédaigneuse des paroles, tout cela faisait d'eux un couple si harmonieux, si éclatant d'une lumineuse jeunesse qu'il émouvait secrètement le cœur des passants souvent retournés pour le suivre des yeux.

Le jour du départ de Luc, tous deux gardaient courageusement la même armure d'invincible gaîté, quel que fût leur sentiment intime. Ils avaient pris le bateau à vapeur, après-dîner, pour aller à Bellevue, charmant petit village sur la côte Suisse, d'où le chemin de fer devait les ramener pour le dîner de sept heures. Cinq heures d'affilée à passer tout seuls ensemble leur semblaient un don du ciel dont ils ne sauraient assez jouir, et qu'il eût été dommage d'assombrir par une tristesse anticipée. Descendus de bateau à Bellevue, ils trouvèrent un petit chemin touffu, ombragé d'arbres qui longeaient le lac, loin de toute habitation et où un talus gazonné leur offrit un abri parfait pour se reposer. Blandine s'assit sur l'herbe chauffée de soleil, tandis que Luc se couchait plus bas, appuyé sur ses deux coudes et la regardant sans songer à rien dire, absorbé par ses pensées. Le cœur de Blandine tremblait doucement et elle sentait frémir ses mains; l'une d'elle était toute proche de celle de Luc, brune, ferme et fine, cette main qu'elle n'avait jamais osé saisir, malgré son torturant désir de s'y fondre au moins une fois.

« Qu'allez-vous faire quand je ne serai plus là, Mademoiselle Boby ? »

« D'abord, dit-elle, je vais prier pour que vous ne soyez pas recalé à l'examen; m'est d'avis que vos répétitions avec Monsieur Philippe ont quelque peu souffert de nos longues promenades. »

« Fi que c'est vilain de décourager ainsi à l'avance le jeune martyr livré aux bêtes, soit dit sans désobligeance pour mes examinateurs. Je sens, il est vrai, que je ne suis pas très calé, mais un examen, c'est toujours question de chance. »

« Eh bien, soyez tranquille, je prierai pour vous. »

« Qui prierez-vous puisque vous n'allez jamais à l'église, m'avez-vous dit? »

Luc n'avait pas encore fini de s'étonner de l'étrange éducation irréligieuse qu'avait reçue Blandine.

La jeune fille de son côté avait remarqué que Luc ne manquait jamais de partir pour Maurcourt tous les samedis après-souper, quelque désir qu'elle eût exprimé de le garder à Genève ce soir-là. Questionné obstinément là-dessus Luc avait avoué qu'il ne pouvait manquer la messe de dimanche matin officiée dans la chapelle du château par le vieux curé à qui il servait d'enfant de chœur depuis sa première communion. Blandine ouvrait de grands yeux.

« Enfant de chœurs, s'écriait-elle, avec ce machin rouge et ce mantelet de dentelle blanche par-dessus? »

« Quelle petite mécréante vous faites, protestait Luc, ce n'est pas un machin, ni un mantelet que cela s'appelle. Mais Grand-Mère tient à ce que je continue cet office auprès du vieux curé qui est un saint homme fort aimé de nous tous. Alors vous prierez pour moi? »

« Oui, disait Blandine, encore plus quand vous serez au Sénégal.»

« Et qui prierez-vous? »

« Le bon Dieu. Je n'ai pas peur de lui, malgré tout! D'ailleurs Saint Augustin l'a dit à propos de Platon : „Le bon Dieu reconnaîtra bien les siens." »

« Oui, mais Platon vivait trois cents ans avant Jésus. Il avait une bonne raison pour ne pas être chrétien, tandis que vous... »

Il la regardait de ses grands yeux brillants d'espièglerie et par moments fondus de tendresse. Blandine demeurait songeuse. Luc était pour elle matière à de nombreuses réflexions, tandis qu'elle-même offrait à Luc un immense champ de pensées nouvelles et d'infinie curiosité.

« Vous m'avez dit un jour, reprenait Luc, qu'il vous arrivait d'adresser des prières aux mânes de Socrate ou à l'âme de Beethoven comme nous autres nous prions Saint François.

J’en suis resté éberlué. C’est pire que d’être païenne. Vous m’épouvantez, petite Mademoiselle Boby. »

« Et pourtant, disait Blandine, je ne fais rien de ce qui est défendu, tandis que vous, l’enfant de chœur, malgré votre première communion, vous faites des choses, m’avez-vous dit qui, je suppose, feraient tomber en syncope votre vieux curé, s’il s’en doutait. »

« Il s’en doute. Je les lui avoue en me confessant, sans quoi je ne pourrais plus communier. »

« Mais vous continuez quand même... C’est étrange, murmurait Blandine. À quoi sert tout cela alors? »

« Cela sert, répondait Luc, à ne pas perdre la liaison avec le bon Dieu. »

« Mais ne garde-t-on pas mieux la liaison aveu le bon Dieu en ne faisant rien de mal? »

« Sait-on jamais. Dieu semble aimer les repentis. »

« Expliquez-moi pourquoi? »

« Oh, Mademoiselle Boby, que vous êtes **[**compliquée]**[125]**! Je ne m’en tirerai jamais avec vous. Ne vous suffit-il pas de savoir que je suis devenu meilleur? Grâce à vous, ajoutait-il gravement. Plus heureux et meilleur, c’est bien là votre formule, n’est-ce pas? »

Le soir descendait, le ciel devenait rose, les ombres s’allongeaient. Un silence apaisé tombait sur les jeunes gens qui aspiraient, par tous les pores la douleur de l’heure sereine et de leur entente intime. Blandine, dont le regard plongeait à l’horizon, abaissa les yeux sur le visage de Luc et sentit tout à coup la respiration coupée. Ce n’était plus Lac tel qu’elle le connaissait. Son visage était sombre, ses yeux ardents, ses lèvres et son menton tremblaient comme sous le coup d’une violente émotion. Elle se pencha inquiète:

« Quoi? Qu’avez-vous? Vous souffrez? »

Il se cacha les yeux de sa main.

« Rien... Ne faites pas attention... cela va passer. »

[125] En interligne : « curieuse ».

Ses lèvres et son menton continuaient de trembler. Puis tout aussi subitement il se reprit, redevint pareil à lui-même sembla se secouer pour dire :

« Allons, n'y pensons plus; c'est dur, savez-vous M'zelle Boby, un jour ou l'autre, vous penserez à moi en vous disant: „C'était un brave type, tout de même, ce Maurienne. Allons, il est bientôt sept heures, il nous faut rentrer." »

Sept heures avaient depuis longtemps sonné à tous les clochers d'alentour. Ils ne s'en étaient pas aperçus.

« Vite, vite, s'écria Luc tout à coup. Votre souper M'zelle Boby et mon train à huit heures et demie! Nous avons manqué le dernier bateau. Il nous faudra rentrer à pied. Et aller bon train encore! Est-ce que vous pourrez marcher aussi vite que moi avec mes grandes jambes? »

« Oh, j'y arriverai, dit bravement Blandine. Vous allez voir. »

Et au lieu de marcher à côté de Luc, elle se mit à[126] danser en longues glissades la grande Polonaise [d'autrefois]. De cette façon, ses pas étaient aussi larges que ceux de Luc, et sans nul effort, dansant et riant elle avançait aussi rapidement que lui. C'est ainsi que par un instinct profondément ancré en elle, *Blandine* masquait pour les autres et pour elle-même, le chagrin qui lui étreignait le cœur.

Arrivés devant la porte, ils demeurèrent un instant immobiles, sans un mot, la gorge serrée puis Luc l'engloutit tout entière dans un regard de brûlante tendresse et s'éloigna à grandes enjambées sans se retourner.

Chapitre l3[127]

Attente

Blandine[128] courut à sa chambre et se jeta sur son lit, la tête dans les coussins, sanglotant à cœur perdu. Cette fois ni 1'orgueil de supporter debout la douleur, ni la réserve inculquée dès l'enfance, rien ne put tenir devant le chagrin qui la submergeait. Le gong du

[126] Ici s'arrête la version roumaine.
[127] Chapitre existant dans le dossier no.2, « Pages éparpillées » (pages numérotées de 1 à 4, renumérotées de 423 à 425). Les pages 422-433, 438, 456-460 manquent de l'édition roumaine.
[128] À partir de ce chapitre le nom de Blandine est barré et remplacé par Daphné.

souper [avait sonné][129] depuis longtemps. Elle ne se demanda pas ce que l'on penserait de son absence ; elle continua de sangloter, baissa le store pour chasser la lumière qui blessait ses yeux gonflés et endoloris et se livra à son chagrin, déchaînée comme une petite sauvage dans quelque forêt polynésienne. La première rencontre avec le désespoir démolissait d'un coup toute l'armure de civilisation créée par une longue lignée d'ascendants policés. [Mademoiselle Minnie][130] alarmée vint frapper à sa porte, entra et l'accabla de questions. Blandine, le nez contre le mur, cachant son visage que les pleurs bouffissaient et enlaidissaient incroyablement comme il arrive [souvent][131] pour les blondes à chaire très fine, prétexta un violent rhume de cerveau, compliqué de migraine. La lumière lui faisait mal, disait-elle, le bruit la torturait, elle ne voulait que le silence et une tasse de thé. [Mademoiselle Minnie][132] crut-elle ou non à l'histoire cousue de fil blanc ? Blandine était trop désemparée pour s'en inquiéter. Tout lui était égal, elle ne voulait qu'être seule et pleurer tout son saoul. Les scrupules et les retours sur elle-même qui formaient d'ordinaire une doublure d'autocritique adhérente à tous ces états d'âme, avaient cédés pour l'instant à l'orage d'une douleur dévastatrice. Elle sanglota ainsi jusqu'au moment où comme un enfant lassé, elle sombra dans le sommeil. Le lendemain son visage défiguré lui arracha un pâle sourire. Pleurer, c'était aussi laid que triste. Il fallait pourtant reprendre la vie, avec à chaque instant sur les lèvres le nom Luc et de la sensation d'un vide affreux qui la creusait[133] comme une douleur physique.

[Mademoiselle Agathe][134] avait peut-être quelque soupçon, quoique fort vague, de la place qu'occupait Luc de Maurienne dans la vie de Blandine et songea pour la distraire à inviter ce jour-là à déjeuner Mademoiselle Berthe Vadier, célèbre à cause de son amitié pour Amiel, dont elle avait été l'ange gardien pendant sa longue maladie, et à qui elle s'était voué comme à l'unique but de sa vie avec un incomparable dévouement. Blandine vit entrer une femme épaisse et sans grâce à la tête trop grosse, aux traits énormes et portant sur les épaules, dénoués et bouclés comme eût fait un enfant, de rudes cheveux noirs, légèrement grisonnants. L'invitée accapara bientôt la conversation, ne parla que d'elle et d'Amiel, d'elle surtout. Elle affirma avoir adopté cette coiffure parce qu'elle plaisait à Amiel, qui lui demandait souvent de

[129] En interligne : « sonne ».
[130] En interligne : « Tante Louisa ».
[131] En interligne : « d'ordinaire ».
[132] En interligne : « Tante Louisa ».
[133] En interligne : « l'étreignait ».
[134] En interligne : « Grand-maman Richardet ».

nouer ses cheveux d'un ruban rose. Mademoiselle Vadier avait eu le bon goût de renoncer au ruban rose après la mort du grand homme.

Blandine avait lu avec un vif plaisir le journal d'Amiel. Sa tristesse, ses observations d'une finesse aiguë, l'impitoyable dissection de ses propres états d'âme, une certaine sécheresse voulue qui n'était peut-être qu'une noble réserve, toutes les effusions mesurées de cette âme complexe et tourmentée, avaient éveillé en Blandine un écho plein d'admiration. Amiel était l'homme qui n'avait écrit qu'un seul livre et ce livre lui avait donné la célébrité. On lira plus longtemps le journal d'Amiel que les œuvres de tant d'autres écrivains dont l'âme s'est diluée en volumes nombreux, encore que beaux et dignes d'être savourées. Mais Berthe Vadier aux yeux de Blandine était une ombre au tableau. C'est [sous un autre aspect][135] que la jeune fille s'imaginait une muse. Beatrice, Laure, Mademoiselle Récamier, c'est sous leurs traits empreints d'une grâce immortelle qu'elle se plaisait à se figurer une inspiratrice. Blandine n'avait pas assez d'expérience pour comprendre qu'à côté des beautés célèbres pour l'amour qu'elles avaient inspiré, il pourrait y avoir sous une enveloppe vulgaire, une âme de femme capable d'aimer sans rien demander en retour et que ce sublime oubli d'elle-même avait peut-être été l'apanage de Berthe Vadier.

Blandine ayant trouvé le lendemain à déjeuner une petite enveloppe grise posée près de sa tasse, eut la gorge si serrée par la joie, qu'elle ne put rien avaler. Luc lui écrivait de Lyon. L'examen s'annonçait peu favorable. La première épreuve s'était passée tant bien que mal, mais il n'avait pas grand espoir de réussir. La lettre finissait par quelques mots pleins d'une joie cachée :

« Dans trois jours, disait Luc, je serai à Genève ; attendez-moi à 9 heures du matin sur le banc près de la fontaine au Jardin Anglais. »

[Mademoiselle Agathe][136] ayant remarqué que lorsqu'on apportait les lettres de Roumanie à l'heure des repas, Blandine ne mangeait plus rien, avait donné l'ordre aux domestiques de ne distribuer le courrier qu'à la fin du dîner. Mais pour les lettres de France[137] aucune disposition n'avait était prise, de sorte que tous les matins, Blandine se nourrissait de la petite missive grise qui remplaçait son déjeuner. Luc racontait en termes plaisants, la façon

[135] En interligne : « autrement ».
[136] En interligne : « Grand-maman Richardet »
[137] En interligne : « Savoie ».

dont il avait « séché » devant le tableau noir et jamais le récit d'une défaite n'avait dû vibrer de joie et d'impatience comme le faisait celui du jeune amoureux.

Chapitre 14[138]

Edouard Rod

Deux jours avant le retour de Luc, Blandine partit un matin pour Champel, le cœur léger, le pas alerte, ayant décidée de remplir le vide des heures d'attente par la visite à Edouard Rod, si longtemps différée. Elle s'était munie de deux petits cahiers contenant son journal qu'elle avait tenu par à-coups, durant les dernières années. Elle comptait les soumettre à l'écrivain, dans l'espoir qu'il lui dirait avec franchise, si après cette lecture, il trouvait en elle l'étoffe d'un futur romancier. La villa Iris, entourée de parterres et d'ombrages, s'égayait de deux voix d'enfants babillant sous les arbres, invisibles mais présents par l'atmosphère de bonheur familial qu'ils répandaient autour d'eux. Blandine entra en s'efforçant de cacher la timidité qui la torturait, et fut introduite dans une grande pièce à portes fenêtres ouvrantes sur le jardin. Elle eut le temps de jeter un coup d'œil autour d'elle et de remarquer les draperies de soie molle, couleur cyclamen pâle qui entouraient, d'une souple retombée, les grands miroirs et les embrasures des portes et des fenêtres. La mode créée par les poètes anglais préraphaélites qui fit régner pendant quelques années dans les vêtements et l'ameublement le style Morris, avait eu un écho dans la sensibilité d'Edouard Rod, d'un naturel d'ailleurs austère et puritain, fort éloigné de la sensibilité artistique qui inspirait Dante-Gabriel Rossetti et ses disciples.

Blandine vit entrer un homme encore jeune, au visage pâle, au grand front large et bien dessiné, aux yeux sombres, dont 1e regard lent et pensif exprimait un amer désenchantement. Une courte barbe brune, en pointe, accentuait la pâleur de son teint et toute l'attitude du corps, pourtant vigoureux et bien campé, reflétait une tristesse presque morbide. Les livres d'Edouard Rod avait fait comprendre à Blandine qu'il jugeait la vie, les hommes avec une clairvoyance désabusée, douloureusement sensible aux faiblesses et aux tares d'une humanité qui le décevait non sans lui inspirer une indulgence attendrie. Nulle cruauté dans l'âpre lucidité avec laquelle il soulignait dans l'homme le manque de bonté et de justice, idéal vers lequel il aspirait, avec l'incessante ardeur qui donne tant de force à des œuvres telles que : *Les Roches Blanches, Au milieu du chemin de la vie* et *Le Glaive et le Bandeau,* etc.

[138] Chapitre 14, existant dans le dossier no. 2, « Pages éparpillées » (pages numérotées de 5 à 9), renumérotées par p. 5 (426)-9 (430).

Mais le livre qui pour l'instant occupait l'opinion publique était *La seconde vie de Michel Tessier*. Le roman racontait l'amour douloureux d'un homme marié et père de famille, épris d'une jeune amie de sa femme. Pour élever contre sa faiblesse un obstacle insurmontable, il propose au Parlement dont il est membre, une loi contre le divorce, et grâce à une éloquence enflammée arrive à faire voter cette loi qui le sépare à jamais d'un bonheur vaguement entrevu. Tout le livre tient dans la lutte quotidienne et acharnée qui se livre dans l'âme du héros entre sa passion et ses scrupules d'honnête homme, conscient de ses devoirs envers sa femme et son foyer. [Le sujet][139] était bien fait pour enchanter Blandine, toujours ferme de lutte morale et d'amour pour la difficulté vaincue. Elle ne pouvait juger impartialement un sujet dont *l'héroïsme* enflammait son cœur et l'empêchait de se demander si le sacrifice que Michel Tessier qui noya dans la plus amère tristesse sa propre vie, celle de sa femme et celle de l'élue de son cœur, avait réellement atteint son but et ajouté un rayon de bonheur à la vie d'un des trois personnages en cause ou à celle de l'humanité en général. Jusqu'à quel point le renoncement est utile ou nécessaire ? Blandine ne pouvait en décider à cette époque de sa vie et peut-être n'y parvint-elle jamais. L'inutilité du sacrifice est une théorie difficile à accepter pour certaines âmes. Pour Blandine le sacrifice était beau en lui-même, par sa valeur intrinsèque, indépendamment de ses résultats tangibles, de même que la beauté a sa valeur en elle-même, sans qu'il soit nécessaire qu'un bonheur quelconque en découlât. Elle s'étonna souvent au cours de sa vie, d'entendre dire à des femmes : « À quoi cela m'a-t-il servi d'être belle ? Ai-je été plus heureuse qu'une autre » ? Blandine répondait : « On n'est pas beau pour que cela serve à quelque chose ; on est beau pour être beau, et cela devrait suffire. »

Blandine mit la conversation sur Michel Tessier et commit par ce fait la plus grande gaffe de sa vie. Elle s'extasia sur le parfum de vérité qui s'exhalait de cette œuvre ; elle cita des passages qui, disait-elle, étaient si frémissants d'émotion, si intimes, qu'on ne pouvait imaginer qu'ils pussent êtres inventés. Telle était leur réalité, que l'on croyait entendre une voix humaine brisée de sanglots. Edouard Rod écoutait, ses grands yeux bruns distraits, baissés sur le coupe-papier qu'il maniait en parlant. Il finit par dire : « Il est vrai que l'histoire n'est pas entièrement inventée. Un de mes ami[140] avait loué sa [villa meublée][141] à des Américains de passage, partis sans laisser d'adresse,[142] lorsqu'il rentra, trouva dans un tiroir

[139] En interligne : « Le livre ».
[140] En interligne : « qui ».
[141] En interligne : « maison ».
[142] En interligne : « lorsqu'il ».

un paquet de lettres qu'il m'apporta, ne sachant qu'en faire et pensant après les avoir parcourues, que je pourrais y trouver[143] le sujet d'un roman. C'est ce que j'ai fait. »

Quand Blandine, rentrée chez elle[144], raconta cette conversation, Grand-maman[145] et ses deux filles levèrent les bras au ciel en poussant des cris : « Mais, ma pauvre enfant, vous n'êtes donc au courant de rien ? Mais ce livre c'est sa propre histoire. Tout le monde sait qu'il est épris d'une jeune fille très honnête d'ailleurs, et qu'il est malheureux comme les pierres. Sa femme passe sa vie à sangloter ; quant à la jeune fille, elle s'absente de Genève aussi souvent que cela lui est possible, mais elle a ici sa famille qu'elle ne peut quitter pour de bon. Alors c'est lui qui veut renoncer à sa chaire de professeur à l'Université et s'installer à Paris. Ce sera une grande perte pour Genève. C'est un secret qui court les rues ; tout le monde en parle ici, on fait des paris sur l'issue. Cette histoire d'Américaine et des lettres trouvées, il l'a improvisée à votre intention, mais il a dû être bien embarrassé, le pauvre homme.

Edouard Rod finit par s'arracher à Genève et à l'emprise d'un amour que lui défendaient ses scrupules, ainsi que ceux de la jeune fille, incapable de se complaire dans une affection hors la loi. À ce qu'apprit plus tard Blandine, l'héroïne de ce triste roman avait été la secrétaire d'Edouard Rod. Il lui avait trouvé du talent et l'avait engagée à publier un volume de nouvelles intitulé *Florence Monneron*. La jeune débutante mourut avant la publication du volume qui ne vaut que par une longue préface où Edouard Rod, sous prétexte d'analyser l'œuvre et l'écrivain, donne libre cours avec une sincérité déchirante à l'amour profond et inassouvi qui donna tant de noblesse à ces deux cœurs épris de l'impossible.

Chapitre 15[146]

Conseil

Lorsque, le lendemain, Edouard Rod rendit à Blandine le cahier de son journal, il commença par lui demander où elle avait trouvé [147] les vers d'un poète anglais cité par elle :

« How bad and mad and sad it was
But then how it was sweat[148]. »

[143] En interligne : « en tirer ».
[144] En interligne : « à la maison ».
[145] En interligne : « la maîtresse de pension ».
[146] Chapitre existant dans le dossier no.2, « Pages éparpillées » (numérotées de 10 à 11), renumérotées en 431-432.
[147] En interligne : « deux ».
[148] « Que c'était mal et fou et triste, / Mais combien c'était doux ».

Les vers étaient de Robert Browning. Blandine, au courant de la vérité, comprit pourquoi ces[149] vers avaient retenu l'attention du romancier qui, sous l'obsession de son douloureux secret, avait dû y voir un résumé de sa propre histoire. Il parla ensuite des déboires qui attendent les femmes dans la carrière littéraire. « Les cahiers de votre journal, dit-il à Blandine, contiennent tout ce qu'il faut de sensibilité et d'originalité à un écrivain, pour s'affirmer dans une œuvre durable. Mais, ajouta-t-il, le fait même d'écrire, enlève à la vie d'un homme et surtout d'une femme, certaines qualités que le succès et même la gloire, ne peuvent remplacer. L'ambition, l'instinct de rivalité, la lutte à outrance pour parvenir, le renoncement à toute paix intérieure – voilà ce qui attend l'écrivain dans l'impitoyable mêlée où l'homme à peine arrive à se frayer un chemin, tandis que la femme risque d'y perdre le sens même de sa féminité. » Il donna pour exemple le journal de Marie Bashkirtseff qu'il avoua trouver déplaisante au possible, à cause, disait-il, de la férocité avec laquelle elle voulait prendre d'assaut la célébrité. Blandine lui confia que, pour sa part, elle avait pris un très vif plaisir à lire Marie Bashkirtseff dont l'enthousiasme, la vibrante sensibilité et l'amour de la beauté, sous toutes ses formes l'avait enchantée. Mais Edouard Rod avait peut-être connu des débuts difficiles, avait dû se heurter à des haines vivaces contre lesquelles ne pouvait lutter son tempérament rêveur, incliné à un pessimisme indulgent et désabusé. Une ombre de tristesse que n'éclairait aucun sursaut de joie intérieure voilait constamment son beau visage, mais Blandine était trop jeune pour comprendre et accepter des vues aussi décourageantes. Ce qui l'inquiétait c'était de savoir s'il y avait en elle les qualités essentielles d'un écrivain ; les luttes qu'elle aurait à soutenir plus tard ne se précisaient pas dans sa pensée, et de ce fait n'avait rien qui pût l'effrayer. Elle quitta donc Edouard Rod, en ne retenant que son journal laissait entrevoir, et courut chez elle avec l'espoir d'y trouver la petite enveloppe grise qui, tous les jours, lui apportait un peu de son ami absent.

Chapitre 16[150]

Luc revient

À neuf heures du matin, par une magnifique journée de septembre, Blandine avait traversé d'un pas à peine posé sur le sol, les cinq centimètres du pont du Mont Blanc et se trouvait assise sur le banc devant la fontaine, heureuse de ce que Luc n'était pas arrivé avant elle, de ce qu'elle pouvait respirer une seconde à l'aise, savourer encore un instant la joie de

[149] En interligne : « deux ».
[150] Chapitre existant dans le dossier no.2, « Pages éparpillées », pages numérotées de 12-16, renumérotées en 438-442.

savoir qu'il allait être là, sans faute dans un instant, qu'elle allait le voir s'approcher du bout de l'allée, goûter au plus profond d'elle-même la délicieuse certitude de son retour. Au bout de cinq minutes, elle le vit entrer dans le jardin anglais ; elle suivit des yeux sa haute silhouette vêtue de gris clair, son vif pas souple courant vers elle, et le trouva tout à coup assis près d'elle, tenant ses deux mains, l'enveloppant[151] d'un[152] regard étincelant de joie et de tendresse, tandis qu'elle,[153] se sentait toute petite, affaissée et comme vidée par une soudaine faiblesse.

« Oh, Luc ! Oh, Boby ! » s'écrièrent-ils ensemble, en négligeant pour la première fois l'inutile formalité de s'appeler « monsieur » et « mademoiselle. »

« Eh bien, alors c'est fini le Sénégal ? »

« Mais oui, vous l'avez bien deviné aux détails que je vous ai donnés dans mes lettres. Ces requins d'examinateurs n'ont rien eu de plus pressé que de me recaler… N'y pensons plus, Boby ! »

Pour l'instant, vive la joie[154] ! On verra après...

« Et Grand-mère ? »

« Grand-mère, sans en avoir l'air, est aussi contente qu'une certaine petite personne de ma connaissance; elle est sûre comme cela de me garder auprès d'elle. Fini la carrière militaire. On fera bourgeoisement son droit à l'Université Catholique de Lyon. Vous rendez-vous compte, Boby, que Lyon est tout près de Genève. »

« Oh, Luc, c'est trop beau ! J'ose à peine y croire. »

« Vous allez voir la bonne petite vie que nous allons mener, ma chérie ! »

Blandine éprouva un coup violent au cœur. Le sang y reflua avec une telle force qu'elle se sentit pâlir. C'était la première fois qu'il avait dit « ma chérie » et la douceur de ce mot prononcé par lui l'inondait comme un flot.

« Dites, Boby, reprit Luc, nous n'allons pas rester là, plantés comme des mannequins sur ce vieux banc. Venez avec moi, je connais des coins charmants où nous serons beaucoup

[151] En interligne : « l'engloutissant ».
[152] En interligne : « dans un ».
[153] En interligne : « tenant ses deux mains ».
[154] À partir de ce passage recommence le texte en roumain.

mieux pour causer. Mais Blandine n'avait pas envie de causer. Elle sentait l'enivrement du silence heureux, l'inutilité de toute parole et n'aurait voulu rien d'autre qu'une longue immobilité auprès de Luc, pour bien sentir qu'il était là[155]. Ils prirent, Place de Molard, un tram qui les conduisit du côté de la Jonction, hors de la ville. Blandine aimait à se souvenir longtemps après que Luc, assis en face d'elle, regardait au dehors avec un visage si éclatant de joie, qu'elle lui demanda naïvement : « Qu'est-ce que vous voyez donc de si beau ?» et [se penchant][156] pour voir à son tour ce que Luc contemplait avec un air d'extase. C'était tout bonnement un carré de choux. Ils échangèrent alors un regard et éclatèrent de rire tous deux. Ils avaient compris que leur joie intérieure prêtait à tout ce qui les entourait un sortilège enivrant. Descendus du tram dans un coin un peu sauvage, ils suivirent un petit sentier qui longeait l'Arve et s'assirent sur un tronc d'arbre au bord de l'eau. Blandine [trouvait][157] à l'attitude de Luc quelque chose de changé, de plus intime, comme si l'absence les eût rapprochés, comme si le fait d'avoir souffert pendant leur séparation, leur donnait le droit d'être à présent plus proches et mieux unis. Assise[158] contre lui, elle trouva tout naturel qu'il l'entoura de son bras. Il lui sembla presque n'avoir jamais été assise près de lui sans que ce bras protecteur l'encerclât. II y avait longtemps qu'en pensée elle se blottissait contre lui et qu'elle se réchauffait d'avance à ce contact enveloppant. Toutes les minutes de cette heure semblaient avoir été déjà vécues, longuement pressenties, conformes à une volonté inéluctablement précisée, dont la réalisation apportait un indicible soulagement. Blandine perdait tout doucement conscience d'elle-même, elle n'était presque plus un être distinct, elle devenait une parcelle de Luc, elle devenait Luc lui-même, et se fondait en lui comme si elle n'avait jamais eu d'existence propre. La voix qui avait prononcé « ma chérie » avec une inflexion si prenante et si douce continuait à murmurer quelques vagues paroles dont le sens parvenait à peine à Blandine, engourdie comme un enfant heureux. Tout semblait ce jour-là si simple, si reposant, si naturel.

Leur attitude [jusqu'alors][159] – elle s'en rendait compte maintenant – avait été une délicate comédie, quelque chose d'artificiel, soutenu par un effort inconscient et continuel.

Depuis longtemps, ils n'étaient plus deux. Depuis longtemps ils étaient enveloppés par la grande vague d'un sentiment qui les submergeait et les fondait l'un dans l'autre. Il fallait que l'heure arrivât où le voile tomberait, où ils se verraient face à face dans la nudité de leur

[155] En interligne : « sans rien désirer d'autre ».
[156] En interligne : « en se penchant ».
[157] En interligne : « sentait ».
[158] En interligne : « tout ».
[159] En interligne : « à ce jour ».

amour enfin confessé. Les paroles murmurées par Luc devinrent tout à coup un baiser léger, velouté à peine, posé sur le bout de l'oreille de Blandine. Elle ne tressaillit pas, se blottit plus près, se sentit tout à coup légère, heureuse, soulagée, comme d'un poids. Rester ainsi longtemps immobile, silencieuse, adhérente à lui comme un morceau de lui-même, lui semblait la chose la plus naturelle du monde, aussi nécessaire et fixé par le destin que le cours des étoiles au ciel. Blandine[160] apprenait pour la première fois la douceur de ne plus penser.

Le baiser velouté et léger frôlait maintenant sa joue par petites étapes patientes, lentement savourées, puis les deux lèvres couvrirent les siennes s'y fondissent longuement, profondément, avec une ardeur croissante, éperdue, qui les laissa bientôt épuisés, enivrés d'une joie dévorante. Blandine cette fois tressaillit violemment; quelque chose de fulgurant et de nouveau avait pris possession de son être. Une période de sa vie était close. Sans qu'elle le comprît tout de suite, la Blandine d'autrefois était morte. Elle n'était plus Blandine, elle était la Boby de Luc.

Chapitre 17[161]

Causerie

Par instant Luc s'écartait, le temps de dire : « Tu m'aimes, dis, chérie? » Puis la même ivresse les submergeait d'où ils ne se réveillaient que pour répéter les mêmes paroles jusqu'alors[162] refoulées[163].

Ils déversaient maintenant le trop plein de leur tendresse en des aveux dont la douceur leur semblait une délivrance longtemps attendue.

« Tu m'aimes, dis, chérie ? »

« Depuis longtemps, depuis toujours, je crois. Seulement, je ne le savais pas. Je ne comprenais rien à ce que je sentais, c'était si nouveau ! »

« Moi aussi depuis le premier instant. »

« Et tu ne me disais rien. »

[160] En interligne : « si cérébrale d'ordinaire ».
[161] Chapitre existant dans le dossier no.2, « Pages éparpillées » (les pages, numérotées de 17-20 ont été renumérotées en 443-446).
[162] En interligne : « si longtemps ».
[163] En interligne : « dans leurs cœurs ».

« Je n'osais pas, chérie. Je croyais partir pour le Sénégal, ne jamais te revoir, alors c'aurait été presque un crime de me faire aimer de toi. Mais maintenant, maintenant, on a la vie devant soi. »

« Oh, Luc, si tu savais la peine que me causait l'idée de ton départ ! Toi aussi tu souffrais ; je l'ai bien vu ce jour-là à Bellevue, quand j'ai cru que tu allais pleurer. »

« Ce n'était pas seulement le chagrin, Boby, c'était encore pire. C'était un désir fou presque féroce de te saisir dans mes bras, de t'embrasser, au moins une fois, avant de te perdre à jamais. »

« Oh, chérie, si j'avais su, je t'aurais embrassée tout de suite, cela m'a fait si mal de te voir souffrir. »

« Ce n'était pas la première fois, tu ne sais pas quel tourment tu as été pour moi, quel délicieux tourment de chaque instant! Tu ne te doutais pas du vertige affolant qui me saisissait quand tu t'endormais près de moi sur le banc de l'île Rousseau. Vois-tu, ma Boby, j'ai bien des péchés sur la conscience, mais je pense qu'ils me seront pardonnés, parce que j'ai réussi, cette fois à résister à la tentation. Tu ne sais pas comme c'est dur. »

« Mais si, je sais très bien, moi aussi. »

Luc se mit à rire, en la serrant doucement contre lui.

« Des bêtises, tu ne sais rien de rien, tu te vantes... »

« Mais si, chéri, moi aussi j'étais torturée par l'envie de glisser ma main dans la tienne quand nous nous promenions le soir avec Miss Cozens, et tous les soirs depuis. Je ne sais pourquoi, je m'imaginais que cela nous ferait à tous deux un plaisir immense et je n'osais pas. »

« Si j'avais su, mon Boby chérie. Moi aussi, la main me brûlait du désir de saisir la tienne, et je me retenais de mon mieux, car si je t'avais seulement effleurée du bout des doigts, rien n'aurait pu m'empêcher de te dévorer de baisers. Mais on se rattrapera maintenant, n'est-ce-pas, dis ? »

Ils riaient tous les deux, les yeux dans les yeux, baignés de la certitude que rien désormais ne pourraient les séparer.

« Nous avons été, reprenait-il, des enfants très sages qui méritent bien une récompense. »

Luc entendait bien [repaître][164] à plein cœur de la joie nouvelle si longtemps attendue. Blandine, de son côté, comme un enfant à qui on retire une friandise entamée, eût tendu les bras en disant « encore » si Luc lui en avait laissé le temps.

Les belles heures de la matinée de septembre passèrent comme un éclair pour Luc et Blandine, assis côte à côte sur le siège incommode de ce tronc renversé, les yeux fondus dans les yeux, les lèvres à chaque instant mêlées, leurs âmes mises à nues, dans la douceur des aveux mille fois répétés.

« Alors, disait Luc, tu verras, je viendrai à bicyclette, deux ou trois fois la semaine, passer quelques heures avec toi. Maurcourt est tout près d'ici. Nous irons par le train ou le bateau, dans tous les beaux petits coins qui entourent Genève et quand auront commencé les cours à l'université de Lyon, je viendrai une fois par semaine, mais je passerai 1a nuit à la pension pour te voir plus longtemps. Nous irons le soir au théâtre ; oh, tu verras, Boby, comme on sera heureux. »

Blandine n'avait jamais rien connu de pareil à la tendresse confiante avec laquelle elle remettait entre les mains de Luc le soin d'organiser leur vie.

« Luc, disait-elle, par moment j'ai presque peur, cela ne doit pas être permis, d'être si heureux. Serre-moi, bien tout près de toi, il me semble que je m'envole, que je ne tiens plus à la terre. C'est donc cela l'amour ? J'y avais bien pensé parfois d'avance et puis quand je l'ai rencontré, je ne l'ai pas reconnu... Sais-tu, j'ai lu, il y a quelques années *La faute de l'abbé Mouret* et je me rappelle m'être arrêtée à la phrase: « Albine se donna. » Les trois petits mots noirs se détachaient tous seuls sur la ligne blanche et je me demandais ce que l'auteur avait voulu dire, mais maintenant je comprends très bien. Il me semble, depuis tout à l'heure, que je ne suis plus moi-même, que je suis toi, un morceau de toi... comme si je n'avais plus d'existence propre[165], comme si j'étais toute entière donnée à toi. »

Le bras de Luc la pressait plus étroitement [contre lui].

« Mais oui, chérie, disait-il, en riant doucement. Ce n'est pas tout à fait ce que tu crois, mais c'est tout comme. »

[164] En interligne : « jouir ».
[165] En interligne : « personnelle ».

Blandine, à cette époque, n'avait pas assez d'expérience pour comprendre la profonde vérité que Luc énonçait avec un tendre enjouement sans deviner qu'il formulait en trois mots la doctrine par laquelle la philosophie de tous les temps accorde à l'esprit une valeur égale sinon supérieure à celle de la matière.

Se donner immatériellement était pour Blandine aussi définitif que l'abandon complet dans l'amour réalisé. Luc, qui comprenait Blandine mieux qu'elle ne se comprît elle-même, s'en rendait compte, avec une ferveur reconnaissante et passionnante qu'il goûtait pour la première fois de sa vie.

Chapitre 18

Projets [166]

En même temps que la douceur d'aimer qui entourait d'un halo lumineux chaque minute de sa vie, Blandine [apprenait][167], à contre cœur, la dissimulation. N'ayant jamais su rien à cacher, elle s'astreignait à un effort pénible pour écrire dans la carte quotidienne qu'elle envoyait à sa mère ; nous avons fait une promenade en bateau ; nous avons goûté à Belle rive sans jamais nommer Luc et en laissant croire qu'il s'agissait de ses amies, Katia, la petite Russe, Genny, la grande Badoise blonde, ou Katia la belle Américaine.

Le centre de sa vie était les randonnées avec Luc. Il découvrait tous les matins quelque beau petit coin ombreux, tantôt à Seconnex, tantôt à Moulin, où les heures de tendre confidence s'écoulaient merveilleuses de douceur, entremêlées de baisers qui les livraient l'un à l'autre, plus profondément chaque jour.

Luc ne se rassasiait jamais d'entendre Blandine causer. On eût dit qu'il prenait à ses paroles autant de plaisir qu'à ses caresses. L'amour immatériel de la jeune fille semblait verser dans l'âme de Luc une force qui l'élevait au-dessus des tentations de son âge. Ils vivaient enveloppés d'une atmosphère épurée, où ils créaient ensemble un amour à leurs mesures, fait exprès pour eux, dont la pureté irréelle avait l'éclat instable et dangereux d'une bulle de savon toujours prête à se fondre et à disparaître.

Les mains unies, ils avançaient sur la corde raide de cet amour toujours menacé, Blandine sans soupçonner les précipices qu'ils côtoyaient, et Luc tremblant de la crainte et du

[166] Chapitre existant dans le dossier no.2, « Pages éparpillées » (les pages, numérotées de 21-26, ont été renumérotées en 447-452). Le chapitre existe dans l'édition roumaine.
[167] En interligne : « goûtait ».

désir de s'y perdre en y entraînant son amie. La pensée de Blandine n'allait pas plus loin que l'heure présente.

Lorsqu'il arrivait à Luc de dire que ce serait bien dur, une fois installé à Lyon, de voir Blandine moins souvent, celle-ci lui reprochait de mêler une goutte d'amertume future à la joie de la minute [présente][168].

Elle avait à ce sujet sa petite philosophie très précise : « C'est comme si tu ouvrais ton parapluie maintenant, parce qu'il y aurait une averse dans trois mois. Pour moi quand une joie m'a été donnée, je la dévore, je m'en repais sur l'instant et cela me suffit. Crois-tu que je m'imagine que tu m'as été donnée pour toujours ? L'amour est un tel miracle, et le bonheur qu'il donne est si merveilleux, qu'il a sa valeur en lui-même sans qu'on lui demande d'être immuable ou éternel. Tu es là, cela me suffit. Un jour tu ne seras plus là, mais je garderai comme une lumière sur toute ma vie, l'indicible douceur de notre amour. »

« Et qui te dit que je ne serai pas là toujours ? Et qui te dit que tu ne resteras pas ici sans plus jamais me quitter ? »

« Non, Luc chéri, ma vie est tracée, rien ne peut la changer. Ma place est auprès de maman; je t'en ai dit assez sur elle et sur moi, pour que tu comprennes que je ne la quitterai jamais. J'irai l'aider dans son travail; ni elle, ni moi, n'avons jamais envisagé l'idée d'une séparation. »

« Pas même depuis que tu es ma chérie ? »

« Pas même. D'ailleurs tu es pareil à moi. Aurais-tu le cœur de quitter ta grand'mère qui ne compte plus que sur toi pour gérer ses propriétés, et adoucir sa vieillesse ? Tu m'as dit que tous ses enfants sont installés loin d'elle et qu'elle n'a plus que toi. »

« Oh, Boby, ne pensons pas à l'avenir, s'il faut qu'il nous sépare. Je ne peux plus m'imaginer la vie sans toi. »

« Moi non plus, aussi je suis là, tu vois bien. La vie c'est aujourd'hui, c'est maintenant, ce n'est pas dans trois cents, six cents, ou neuf cents jours, compris ? »

Elle renversait la tête sur l'épaule de Luc et consolait leur commune inquiétude par un baiser dont ils sortaient comblés de joie et d'un nouveau courage.

[168] En interligne : « qu'ils vivaient ».

Luc lui avait confié un jour les difficultés qu'il aurait à organiser sa vie, depuis qu'un conseil de famille réuni à Chambéry lui avait fait toucher du doigt les pertes successives qui avaient considérablement réduit son patrimoine. Il se verrait obligé désormais de gagner sa vie ou de faire valoir des terres dont 1e revenu était insuffisant.

« Tu sais, Boby, disait-il, je ne m'étais jamais occupé de tout cela. J'avais des oncles, des tuteurs à qui je laissais ce soin, mais l'idée depuis quelque temps m'est venue de voir un peu où j'en étais, sur quoi je pouvais compter... tu comprends pourquoi ? »

« Oui, chéri, mais je ne veux pas que tu te fasses des soucis nouveaux à cause de moi. Nous sommes bien comme nous sommes, ma tète sur ton épaule, ton bras autour de moi, et ce magnifique Rhône frais et clair comme une émeraude fondue coulant à nos pieds. Dans les romans anglais on voit très souvent des jeunes filles „engaged". Tu sais ce que cela vaut dire ? »

« Pas très bien. »

« Il n'y a pas cela en France, ni chez nous, mais en Angleterres deux personnes qui s'aiment „s'engagent" pour unir leur vie dans deux ou trois ans ou même plus. Il y en a qui vont jusqu'à sept. Si les choses s'arrangent à leur guise ils finissent par se marier. Très souvent cela ne s'arrange pas et chacun s'en va de son côté. Mais ils ont été très heureux pendant leurs années d'attente incertaine. Eh bien, nous deux, c'est pareil. Nous sommes engagés à „l'anglaise" et si heureux, si heureux, que tout le reste ne compte plus. »

Blandine l'emportait toujours, surtout quand elle tendait ses lèvres pour ponctuer ses raisonnements.

« Et tu sais, Lulu chéri, ces „engagements" sont toujours secrets. C'est d'autant plus délicieux, comme des violettes cueillies sous la mousse, que personne n'a vues. Pour corser la ressemblance avec les romans anglais, d'où je tire toute ma sagesse, il me faudrait connaître ta grand'mère, [sans qu'elle sache][169].

« Dis, est-ce qu'elle n'aurait pas besoin d'une lecture d'une dame de compagnie, quelque chose de ce genre ? Je me présenterais, fort modestement, avec des petits airs graves, baissant les yeux quand Monsieur le vicomte entrerait, je gagnerais le cœur de la sévère aïeule, c'est comme ça que finit la moitié des romans. Crois-tu que ta grand'mère m'aimerait ? »

[169] En interligne : « sans qu'elle s'en doutât ».

« Je suis persuadé qu'elle t'aimerait, si elle ne savait pas que tu es une jeune fille étrangère, voyageant seule, suivant les cours d'une Université, incarnant[170] enfin aux yeux des vieilles dames de l'ancien régime, le type répréhensible, illustré en la personne de Georges Sand. Et puis elle te croirait païenne, à ses yeux n'être pas catholique, c'est être pareille à la Rarahu de Loti.

« Vrai, Lulu, il existe encore des dames pareilles/de ce genre ?»

« Grand'mère est la quintessence même de l'espèce. Elle a été dans sa jeuneuse dame d'honneur de la dernière Reine de Savoie, Marie Amélie, et elle a gardé les façons un peu guindées mais d'une exquise courtoisie, en honneur à cette cour. »

« Grand Dieu ! Que c'est loin tout cela. »

« Pas tant que tu crois, cela se passait sous Napoléon III. Tu connais bien, à la pension, la charmante vieille comtesse Mlodeska qui fut l'amie de la princesse Mathilde. Eh bien, grand'mère est de même temps. »

« Tandis que moi, soupira Blandine je suis plutôt du temps à venir. L'écart est grand, tu vois, et pas de pont pour unir les deux rives. »

« Qu'est-ce que cela nous fait puisque tu es là, près de moi, conclut Luc. »[171]

Chapitre 19

Autour d'une table[172]

Grâce à la dissimulation que Blandine pratiqua maintenant avec une maîtrise dont elle ne manquait pas de s'étonner, elle laissait croire aux bonnes dames Richardet et à ses amies, qu'elle passait ses matinées à lire, à la bibliothèque de 1'Université. C'est en effet, ce qu'elle faisait les jours où Luc ne venait pas, dès le matin, l'attendre au Jardin Anglais.

Elle lui avouait que la vie double qu'elle menait lui causait bien quelques pincements au cœur, mais se hâtait d'ajouter qu'il était naturel, quand on aimait, de consentir à quelques sacrifices pour payer par un peu de souffrance le bonheur dont on jouissait.

« Comment fais-tu pour t'échapper si souvent de Maurcourt ?»

« Oh ! Moi, dit-il, je suis expert en la matière. J'ai tous les prétextes voulus pour venir à Genève aussi souvent que j'en ai envie. Mon tailleur, mon bottier, mon coiffeur, mon

[170] En interligne : « par ».
[171] En interligne : « en la reprenant entre ses bras ».
[172] Chapitre existant dans le dossier no.2, « Pages éparpillées » (pages numérotées de 27-31, renumérotées en 453-455). Il existe aussi dans l'édition roumaine.

dentiste, j'invente tous les jours autre chose, et puis quand cela n'ira plus, tu pourras m'envoyer de temps en temps, une dépêche signée „De Montesquieu. C'est le seul de mes amis qui jouisse de l'entière approbation de grand'mère. Je trouverai toujours bien un prétexte pour enfourcher ma bicyclette qui s'appelle Louison... »

« Non, dit Boby, je veux qu'elle ait un nom roumain : elle d'appellera Frossa. »

« Va pour Frossa, vive cette brave Frossa, grâce à laquelle je suis en deux heures auprès de ma Boby. »

Les habitants de la pension, au nombre d'une trentaine, étaient tous des résidents à l'année. Les nouveaux visages étaient rares et peu désirés. Une atmosphère d'intimité cordiale naissait au bout de quelque temps parmi ces gens de races diverses, réunis dans cette ville, où les avantages d'une vie intensément intellectuelle s'unissent aux charmes de la nature qui, de tous les côtés, enserre la vieille cité austère et semble l'engloutir dans 1'ample magnificence de ses horizons. Mais l'aspect de ces commensaux d'était modifié aux yeux de Blandine depuis qu'elle avait son secret. C'était la première fois qu'elle se préoccupait de la vie cachée de ceux qui l'entouraient. Elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer en chacun d'eux un roman d'amour qui leur prêtait un mystère attirant, les rendait plus vivants, plus proches d'elle, comme s'ils se fussent tous compris grâce à un commun langage muet. La raison de leur séjour à Genève était tout aussi plausible que celle qui avait amené Blandine dans la savante cité universitaire, quoiqu'il n'y eût personne à la pension qui suivît comme elle les cours de la Faculté. Les jeunes mamans américaines étaient là pour ne pas quitter leurs garçonnets placés dans les célèbres écoles installées au milieu de grands parcs à Lancy ou à Champel, à l'imitation de l'Ecole des Roches. Les jeunes filles américaines ou russes suivaient des cours de diction, de dessin ou de musique. Quatre ou cinq jeunes gens allemands, russes, italiens, suivaient les cours de français et Blandine se fut contentée de ces indications sommaires si elle n'avait compris maintenant que l'étude seule ne peut pas assouvir toutes les aspirations d'une âme humaine. Les romans assez innocents d'ailleurs qui se nouaient sous ses yeux lui devenaient subitement aussi clairs que l'est pour un archiviste, un texte chiffré dont la clé lui est brusquement révélée.

Elle vivait maintenant dans une atmosphère surchauffée par les courants de passion continue dont elle suivait avec une curiosité nouvelle les remous et les tourbillons. Sans comprendre ce qui en elle attirait les aveux, elle devenait la confidente de tous ceux qu'agitait un tourment secret. [Elle apprit avec étonnement que l'oculiste, qui prenait ses repas à la

Pension Richardet, était tombé amoureux de Sarah, la charmante américaine au galbe de cariatide, qui avec son père, sa mère et son jeune frère faisait un séjour d'un un à Genève. La jeune fille vint un jour raconter à Blandine en pouffant de rire, comment, au cours d'une promenade, il était tombé à genoux pour lui déclarer son amour. Mais Sarah, férue de sport et d'escrime, n'était pas mûre pour les aventures sentimentales. Le jeune homme se rabattit donc sur une plantureuse lyonnaise aux cheveux crêpelés aux épaules magnifiques au profil agressivement sémite, surnommée la belle Clémence. Elle connaissait sa beauté ainsi que le léger défaut qui la déparait et se plaisait à dire : « Je passe pour une jolie femme, néanmoins. » Comme elle était fort peu farouche, le jeune médecin se consola rapidement des rigueurs de Sarah.

« Et d'une ! » s'écria Luc lorsque Blandine lui fit part de ses observations sur la vie amoureuse de la sévère pension Richardet.

Puis ce fut le gros agent de change qui habitait Seconnex, et prenait lui aussi ses repas à la pension. II avait une belle voix de baryton et chantait agréablement tantôt Werther, tantôt de vielles rengaines telles que „Page, écuyer ou capitaine", qui avaient dû être à la mode sous Louis Philippe, accompagné au piano par Blandine, à qui il faisait vaguement la cour, ainsi qu'à Jenny.

Il faisait les délices du salon de la pension Richardet, les soirs de pluie où toute la maisonnée ne s'envolait pas vers les petits bateaux, les salles de concert ou le cirque.

Blandine se prit d'affection pour lui, quand elle le vit pâlir affreusement lorsque Mme Noyes, l'Américaine aux beaux yeux de pervenche annonça un jour au dîner son prochain départ.

Mrs. Noyes était une jeune veuve qui avait concentré toute sa vie dans son amour pour ces deux garçonnets. Blandine, très liée avec elle par leur commun amour pour les poètes anglais qu'elles se plaisaient à lire ensemble, avait compris que nulle idée d'amour ne pouvait plus effleurer ce cœur frappé trop jeune, en plein bonheur conjugal.

Mrs. Noyes partie, Blandine surprenait parfois les yeux embués de larmes de son voisin de table, fixés sur la place restée vide, et se sentait saisie d'une pitié attendrie pour l'amour discret de cet homme que seule sa pâleur avait trahi. Elle s'ingéniait à 1e consoler et lui, trop désemparé pour pouvoir se dominer plus longtemps, confessait à Blandine son amour et sa douceur. Mrs. Noyes ne s'était jamais douté de rien. Blandine voyait se dérouler

sous ses yeux le tendre mystère du Sonnet d'Arvers et en gardait un brin d'amitié pour celui qui le vivait sans peut-être l'avoir jamais lu.

« Et de deux ! », dit Luc, lorsque Blandine lui raconta l'incident. La liste des romans ébauchés s'allongeait tous les jours.]

« Je ne savais pas, disait-elle à Luc, que l'amour remplissait à ce point le monde. Il y en a, dirait-on, autant qu'il y a de bleu dans le lac et dans le ciel. On en est submergé, une fois qu'on a appris à le reconnaître. Dire qu'on vit entouré de tout cela sans s'en douter... »

« Cela, dit Luc, puisque c'est ainsi que tu l'appelles, irrévérencieusement, „cela", c'est la seule chose qui compte vraiment en ce monde. Il est mort pour „cela" plus d'hommes que n'en ont tués toutes les guerres connues dans l'histoire. Seulement de ces morts-là, on parle moins. »

Chapitre 20[173]

Fin de vacances

Les semaines dorées d'octobre s'enfuirent avec l'impitoyable rapidité de toute minute heureuse où la durée trop courte est compensée par l'intensité des sensations.

Blandine et Luc se réveillèrent un beau jour devant la nécessité de redescendre sur la terre des humains et d'entreprendre l'organisation d'une vie astreinte aux devoirs usuels. L'une à Genève, l'autre à Lyon, ils prirent à l'Université leurs inscriptions d'étudiants, résignés à ne se voir qu'une fois tous les huit jours. Blandine prit fort au sérieux son rôle d'étudiante et, une fois encore, appliqua la formule qu'un instinct secret lui avait inspiré comme base même de sa vie : vivre dans l'effort et la difficulté vaincue ; étudier les lettres eût été entièrement conforme à ses goûts, mais elle résista à la tentation de ne suivre que les cours qui eussent été pour elle un plaisir de chaque instant. Une vie composée uniquement d'instants agréables lui semblait dénuée de toute noblesse et indigne d'elle. On n'eût pu dire où Blandine avait puisé une religion qui lui imposait comme discipline intérieure une ascension constante vers le mieux, ascension qui ne pouvait s'effectuer dans un combat continuel contre ses instincts les plus profonds. Sauf en ce qui concernait son amour pour Luc - trésor intangible et sacré - elle sentait que la vie serait trop plate et trop mesquine et on en retranchait la lutte contre soi même, 1e modelage incessant d'une personnalité supérieure

[173] Chapitre existant dans le dossier no. 2, « Pages éparpillées » (les pages numérotées de 32 à 35).

chaque jour à ce qu'elle avait été la veille. Cette espèce d'ascétisme, en honneur chez les grands maîtres de la pensée religieuse, elle en pressentait la beauté bien avant d'avoir connu les œuvres magnifiques qu'elle a inspirées à ses adeptes. [Epictète et Marc-Aurèle, les maîtres de sa jeunesse avaient, peut-être, laissé en elle des traces assez profondes pour qu'elle sentît le besoin][174] d'ajouter au cours de littérature et de philosophie les études qui lui semblaient les plus rebutantes : l'économie politique, la [législation comparée][175] etc. etc. Blandine n'aurait pu expliquer même à Luc ce qui l'incitait à aller tous les matins écouter Monsieur Jaquemot discourir sur le bimétallisme et le protectionnisme. Luc poussait des cris d'étonnement quand le samedi soir elle lui racontait l'ennui pesant et noir qui l'écrasait quand elle lisait Adam Smith.

« Et pourquoi faire, grand Dieu; T'es pas maboule, mon petit Boby ? »

« Il faut bien, mon chéri, disait-elle, faire de temps en temps, des choses pas amusantes sans quoi on s'amollirait. On est déjà si heureux nous deux. »

Mais Luc ne se laissait pas convaincre.

« Des choses pas amusantes la vie nous en fournit plus que nous n'en voulons. Et puis s'il faut faire un sacrifice de temps en temps, encore faudrait-il qu'il servît à quelque chose. »

« À quoi cela sert-il que tu te fasses des cheveux en lisant Proudhon ? »

Blandine était bien embarrassée pour expliquer ce qui n'était en elle qu'un instinct à peine formulé, encore que puissant.

« Ce n'est pas Proudhon qui compte, c'est la volonté qui s'affermit. C'est comme lorsqu'on fait des assauts d'escrime pour se préparer aux duels futurs. »

Luc ne riait plus, il l'entourait de son bras, du geste devenu aussi naturel et inconscient que le souffle de leurs lèvres. Il l'appuyait doucement contre lui, sentant qu'il la comprenait [mieux][176] tous les jours.

« Je t'aime, Boby, disait-il, tu es comme personne au monde[177]. Il me semble avant toi n'avoir jamais causé avec une femme. Vrai, Boby, sans blague, je n'ai jamais parlé à une femme avant toi. Ces petites personnes qui passent dans notre vie sans laisser de trace, ce n'étaient pas des femmes. Appelle-les comme tu voudras, des grisettes, des lorrettes, des midinettes… Le nom change selon l'époque, mais c'est toujours la même chose. »

« Et les jeunes filles du monde ? »

[174] En interligne : « Un obscur besoin de sacrifice lui fît ».
[175] En interligne : « sociologie ».
[176] En interligne : « plus ».
[177] En interligne : « il n'y a personne au monde comme toi ».

« Les jeunes filles du monde, assez fermées et sévères où je vis, [elles] ne causent pas : elles babillent autour d'une tasse de thé ou d'une raquette de tennis, c'est tout, et puis on n'est jamais seul avec elles ; mais toi, Boby, tu es un monde, le monde entier pour moi ; je te lis comme un beau livre dont on ne se lasse jamais. Dès que tu commences à parler, il me semble que je me fais tout petit, que je me recroqueville pour mieux écouter comme un enfant à qui on raconte *Peau d'âne* et tout le temps je dis en moi-même : encore, encore ! »

« Et moi, répondit Boby, il me semble que je ne vis les choses qu'en te les racontant. Une pensée que je n'ai pas partagée avec toi, c'est comme si elle n'était pas encore née. Vois combien nous sommes adhérents l'un à l'autre, moi toute blottie contre toi, comme si rien ne pouvait nous séparer. On dirait les deux valves d'une même coquille, qui n'ont existence qu'unies. C'est la même chose pour ma pensée, elle s'adapte à la tienne, comme si nous étions jumeaux au lieu d'être né chacun à un autre bout de l'Europe.

Alors raconte, disais Luc, raconte[178] [les cours de l'Université]. [Le maître sur lequel Blandine ne tarissait pas était le professeur de philosophie, Théodore Flournoy]

Chapitre 21[179]

Théodore Flournoy

Théodore Flournoy, docteur en mathématiques et en philosophie était professeur de psychologie expérimentale. Son laboratoire consistait en quelques vastes pièces sombres et froides, situées dans le sous-sol du morne bâtiment qu'était à cette époque l'Université de Genève.

Blandine avait déjà souffert de la triste grisaille des classes dans l'école de son enfance, et s'étonnait que l'Université de Genève, pareille en ce point à celle de Bucarest, empruntât aux casernes leur terne austérité.

Les romans anglais et les récits de Missy lui avait fait connaître Oxford et Harvard, et elle se désolait de vivre les plus belles années de la vie, celles où l'esprit s'épanouit et s'affirme, dans un décor d'une aussi écrasante laideur.

[178] En interligne : « -moi encore quelque chose. Tout ce que tu voudras. »
[179] Chapitre existant dans le dossier no. 2, « Pages éparpillées » (pages numérotées de 36-38). Le chapitre n'existe pas dans l'édition roumaine.

Théodore Flournoy devait ressentir le même besoin de beauté environnante, car il faisait souvent d'ironiques remarques sur l'aspect peu engageant de son laboratoire. C'était un homme encore jeune – il n'avait pas atteint la quarantaine – déjà célèbre pour la variété et la valeur de ses recherches. Il préparait à cette époque son gros volume *Des Indes à la planète Mars* qui est une des études les plus magistrales et les plus définitives sur la médiumnité. [Quoiqu'il y arrive à des conclusions fort opposées à celles où aboutissent les études du professeur Charles Richet sur le même sujet, son livre est d'une impartialité si éclatante qu'il obtînt dans le monde scientifique une autorité qui ne lui fut jamais disputée.]

Théodore Flournoy n'avait pas l'attitude imposante et distante que Blandine s'attendait à trouver chez un professeur. Lorsqu'il parlait en public, il s'affalait dans son fauteuil en une pose de sans-gêne familier, et parfois tourné de profil, regardait à peine son auditoire. Il semblait hésiter avant de commencer son allocution, comme un plongeur qui renâcle avant de se jeter à l'eau. Mais une fois lancé, il s'animait, s'échauffait, et sa parole se colorait d'une irrésistible éloquence.

Ses cours attiraient une immense foule d'étudiants et de gens du monde. Absolument indifférent à ses succès d'orateur, il semblait fuir expressément toute recherche dans sa phrase et sa diction. Il étudiait des personnalités exceptionnelles comme Hélène Keller, la sourde muette aveugle, ou traitait en une série de conférences aussi profondes que brillantes, des sujets tels que: le génie, la peur, la fatigue etc.

Mais les meilleures heures étaient celles que Blandine passait au laboratoire, seule avec son maître préféré.

Dès les premières séances du laboratoire, une vive sympathie naquit entre le professeur et l'élève. Blandine avait toujours aimé écouter Basile parler philosophie, mais elle n'avait jamais rencontré quelqu'un qui fût comme Théodore Flournoy, la philosophie incarnée. Lui-même s'était rendu compte dès l'abord qu'il avait en Blandine une élève passionnément attirée vers les questions métaphysiques. Le maître prenait plaisir à oublier parfois l'enquête qui l'occupait et qui consistait à mesurer avec des appareils ingénieux les diverses capacités psychiques des sujets qui se prêtaient à ce genre de travail. Il se lançait alors dans de longs exposés de la philosophie de Kant ou de celle de Renouvier.

Blandine avait observé que, dès qu'il renonçait au sujet purement matériel de sa philosophie expérimentale, ses yeux subitement devenaient tout autres, prenaient un regard

illuminé comme ceux d'un mystique pénétrant dans le sanctuaire de son Dieu. Ami personnel du grand philosophe américain Williams Geams et de Frederik Myers le célèbre auteur de *La personnalité humaine,* Théodore Flournoy ouvrait à Blandine d'immenses perspectives sur un monde inexploré.

Chapitre 22[180]

Divertissement

Entre les études qui inspiraient à Blandine un intérêt toujours intense et la vie qu'elle menait dans la pension dont elle était l'enfant gâté, les jours de la jeune fille s'écoulaient dans une sérénité dont elle ne connut jamais la pareille. Chaque semaine ramenait Luc qui s'arrangeait pour occuper la chambre au-dessus de Blandine.

Elle ne dormait pas ces nuits-là. La joie de le savoir sous le même toit qu'elle, lui donnait une exaltation qui transformait ses traits et leur imprimait un sourire dont l'éclat étonnait tout son entourage.

Elle s'entendait dire sans cesse :

« Mais qu'est-ce qu'elle a donc cette petite Blandine ? Elle rayonne, elle vous fait chaud au cœur. Grand-mère Richardet affirmait avec conviction : „J'ai toujours dit que le climat de Genève lui convenait à merveille." »

Pour que la nuit ne les sépare pas tout à fait, Luc et Blandine avaient imaginé une série de petits signaux formés de coups légers que Luc frappait contre son parquet. Blandine alors courait à la fenêtre, ses grands cheveux dénoués et se penchait sur son balcon, tandis que Luc, lui descendait au bout d'une ficelle, quelque petit objet qu'il lui avait dérobe pendant la journée, un gant, un ruban.

Ces jeux d'enfants, qu'ils eussent trouvés ridicules chez tout autre, leur semblaient les plus naturels du monde. C'était comme une poignée de main prolongée, le mouchoir qu'on fait flotter sous les fenêtres d'un wagon en partance ; c'était tout leur cœur que jetaient l'un vers l'autre, en bribes minuscules, deux êtres qui savaient au fond d'eux-mêmes que leur destin les séparerait.

[180]Chapitre existant dans le dossier no. 2, « Pages éparpillées » (pages numérotées de 39 à 42, renumérotées de 461 à 464).

Ce que devait penser de ce petit manège les imposants voyageurs de l'Hôtel des Bergues, ils ne se le demandaient pas. De leur fenêtre, sous le ciel obscur pointillé d'étoiles, ils échangeaient un dernier regard et retournaient se coucher, réconfortés, le sourire sur les lèvres, le cœur un peu tremblant, enivrés de s'être revus une seconde et déchirés à l'idée d'avoir à s'attendre toute une semaine. Luc partait de très bon matin et en passant devant la porte de Blandine faisait sonner ses clés ou ses breloques et c'était là le dernier adieu. Blandine alors se jetait dans un tourbillon de plaisirs où elle entraînait à sa suite toute la maison.

C'était chaque jour des excursions sur la Salève, au-dessus des nuages, dans la transparence d'un ciel d'une pureté si enivrante que le corps semblait y perdre sa pesanteur ; c'était des départs en bandes par les petits chemins de fer à voie étroite qui, en une demi-heure, menait de Genève dans la paix et le silence des sous-bois odorants. C'était tous les soirs des séances de musique, des charades, des tableaux vivants où Blandine déployait à son aise ses talents de régisseur et d'ordonnateur.

Un vent de jeunesse et de gaieté avait transformé la pension. Tout ce monde venu à Genève pour quelque raison sérieuse, semblait n'être plus là que pour s'amuser et les vieilles dames américaines, étonnées elles-mêmes, de trouver tant de goût à la vie, appelaient Blandine « leur petit rayon de soleil. »

Elle fixait les programmes, enrégimentait toutes les énergies, décrétait par exemple, qu'il fallait tricoter des cache-nez en laine pour les vieux commissionnaires au coin des rues et toute la pension tricotait sans protester, et partait le soir en bande distribuer les écharpes de laine aux vieux bonshommes étonnés.

Il y avait en Blandine un trop plein de joie qui se déversait sur son entourage en effluves capiteux et qui agissait sur chacun un peu comme le vin de champagne. Blandine semblait ne vivre à l'aise que dans une atmosphère brûlante. L'amitié qu'elle inspirait à ses jeunes amies l'étonnait par sa ferveur. C'était dans sa chambre où elle travaillait ferme pour préparer son examen de licence, un défilé de jolis minois qui, une fois chez elle, ne pouvaient se décider à la quitter.

« Va-t-en, Katia chérie, j'ai tout ce gros bouquin sur le bouddhisme à lire jusqu'à demain. »

Katia allait jusqu'à la porte, puis revenait et une nouvelle causerie s'engageait.

« Je ne peux pas m'en aller, disait-elle, coupe le fil qui me retient, sans quoi je reste là jusqu'à demain. » Blandine faisait alors le geste de trancher un lien, et Katia se sauvait mais recommençait le lendemain et c'était la même chose avec Jenny, Sarah, Elinor et le grand jeune homme russe Sacha, et le suédois qui jouait si bien Grieg, et le saxon aux beaux yeux, surnommé Werther...

« Oh ! Luc, disait Blandine, je suis étouffée par tant d'amour qui m'entoure. Il n'y a pas un moment où je ne rencontre des yeux qui semblent vouloir m'engloutir : je ne sais pas ce qu'il y a en moi, on dirait qu'il y a une électricité autour de nous qui fait vivre tout le monde à haute pression. »

« Mais oui, disait Luc, je suis persuadé que des effluves électriques ou autres se dégagent des êtres très aimés. Parce que je t'aime tant, il sort de toi je ne sais quoi qui enivre tout le monde. C'est dangereux, tu sais, mon Boby. »

Chapitre 23[181]

Orage

Blandine reçut un matin une lettre de Luc, qui lui coupa la respiration et qu'elle relut deux fois, les mains tremblantes, avant de la comprendre. Les lignes, sans signatures, dévalaient presque illisibles. Les phrases étaient hachées, comme écrites sous le coup d'une violente émotion...

« Oh! Boby, disait la lettre, c'est affreux... une scène terrible avec grand-mère... J'ai dit des choses que je n'aurais jamais cru pouvoir prononcer... J'étais comme fou... nous avons manqué nous séparer, grand'mère et moi... Tu comprends pourquoi. J'ai la tête perdue. Je viens demain, mon Boby. »

Blandine demeura un long moment immobile, écrasée par ce qu'elle venait de lire, mais certaine, dès le premier moment, de ce qu'il lui restait à faire.

« Je ne veux pas, disait-elle en elle-même, avec une décision instantanée, je ne veux pas qu'il se dispute avec grand'mère à cause de moi. Jamais je n'accepterai de briser le cœur d'une vieille femme. J'aime mieux m'en aller, oui, m'en aller. »

Le chemin à suivre lui semblait net et clairement tracé.

[181] Chapitre existant dans le dossier no. 2, *« Pages éparpillées »* (pages numérotées de 42 à 47, renumérotées en 465-469).

Tout s'arrangerait certainement, mais avant tout il ne fallait pas que Luc quittât grand'mère. Blandine avait tellement identifié son amour pour sa mère, à celui de Luc pour son aïeule, qu'elle ne pouvait s'imaginer qu'il puisse l'un ou l'autre agir à l'encontre de son principe immuable, ne pas faire de peine à maman. Que ce principe l'obligeât à user d'une dissimulation poussée jusqu'aux extrêmes limites, cela n'entrait point en ligne de compte devant l'impératif catégorique dicté par son amour filial. Que mentir fût un péché, elle ne le niait pas et, si elle en souffrait, elle acceptait cette souffrance comme le prix dont il fallait payer l'éblouissant miracle de son bonheur. Mentir était donc un péché humiliant et mesquin, mais obligatoire en quelque sorte, tandis que « faire de la peine à maman » c'était le crime sans rémission, le péché qui ne pouvait être pardonné ni dans ce monde, ni dans l'autre. Par une alchimie spéciale aux cœurs des grandes amoureuses, elle opérait une transmutation des valeurs morales et vivait dans un monde dont les lois étaient toutes empreintes d'un même besoin de bonheur caché sous des formes diverses [dans tous les commandements qui régissent la vie humaine.]

Le lendemain matin elle attendait Luc sur leur banc du Jardin Anglais. Et cette fois son ami qui avait si longtemps gardé son secret, avoua dans son désespoir, les orages qui depuis longtemps déjà troublaient sa vie auprès de sa grand'mère. La première inquiétude était née des lettres qu'il recevait de Genève, ainsi que ses fréquentes visites dans cette ville. Grand'mère s'était informée. Grand'mère, qui ne sortait presque plus, était venue passer quelque jours à Genève, et avait appris que l'on voyait son petit-fils partout avec une inconnue, une étudiante, une étrangère. L'horreur qu'inspiraient à la comtesse [de Maurienne][182] ces trois qualificatifs, atteignit son comble, lorsqu'elle apprit que la jeune fille n'était pas catholique. Elle voyait, en pensée, son petit Luc entraîné vers la perdition par une dangereuse sirène douée du charme slave. Dans un certain monde, slave ou roumain c'est tout un, Luc avait réussi à la tranquilliser en annonçant son départ pour Lyon. Trois ou quatre mois s'étaient passés sans orages. Mais la semaine d'avant, comme Luc avait écrit de Lyon que des travaux supplémentaires l'empêchaient de venir voir sa grand'mère, celle-ci avait appris par un ami indiscret que Luc avait passé à Genève ce dimanche-là, ainsi que tant d'autres où l'on attendait sa visite à Maurcourt. La bonne dame avait tout compris, était sortie de sa réserve ordinaire et avait fait à Luc une scène violente en le menaçant de le quitter et en exigent qu'il choisît entre L'étrangère et elle. Le tout avait fini par une crise de larmes.

[182] En interligne : « Maurcourt ».

« C'était affreux, disait Luc, encore tremblant à ce souvenir. Voir pleurer grand'mère... une femme de soixante-quinze ans... c'est plus affreux que je ne peux dire. »

Il cacha ses yeux de sa main et demeura silencieux.

« Oh ! Boby... qu'allons-nous devenir ? »

Blandine sentit naître en elle le sang-froid subit qui est accordé à certains êtres devant le danger. Avec un calme qui n'était pas joué, elle caressa doucement la main de Luc en disant : « Pauvre chéri, dire que tu as souffert si longtemps sans rien me confier ! Ne te fais pas de peine, nous savons tous les deux ce qu'il faut faire ; nous ne pourrions pas être heureux ni toi ni moi, en faisant pleurer grand'mère. Tâche d'arranger cela en disant qu'il n'y a rien entre nous, que rien ne te retient auprès de moi et qu'au besoin je quitterai Genève pour Paris. »

Luc sursauta : « Me quitter ? Boby, mais c'est impossible. Tu sais bien que je ne peux pas vivre sans toi. »

« Moi non plus, sans toi, pourtant il faudra bien, peu à peu, nous habituer à cette idée. Retourne vite à Maurcourt et fais la paix avec Grand'mère et puis nous recauserons. »

Ils se serrèrent la main, leurs paumes brûlantes, collées l'une à l'autre avec une tendresse fiévreuse qui tentait de remplacer la douceur apaisante des baisers qu'ils ne pouvaient se donner en un endroit aussi publique.

Luc reprit le premier bateau pour Thonon, tandis que Blandine, debout sur le quai, le suivait des yeux. Plus le bateau s'éloignait, plus elle sentait s'effondrer en elle toute la force qui l'avait soutenue. Elle rentra à pas lents, redevenue toute petite, vidée et creusée par la douleur, et la prescience d'une douleur encore plus grande, cachée dans 1'avenir.

Chapitre 24[183]

Prescience

Trois jours après, Luc revenait rasséréné, bouillant d'espoir devant la longue suite de jours paisibles qui s'étendaient encore devant lui et Blandine .

« Tout est arrangé, disait-il, en se frottant les mains. J'ai été machiavélique ; j'ai raconté qu'à la pension il y avait un tas de jeunes filles charmantes russes, américaines,

[183] Chapitre existant dans le dossier no. 2, *« Pages éparpillées »* (pages numérotées de 48 à 53, renumérotées de 470 à 475).

anglaises : que c'était l'habitude que les jeunes gens les accompagnent de temps en temps. J'ai affirmé que je sortais indifféremment avec l'une ou l'autre et pas nécessairement avec toi, comme on l'avait raconté, par malveillance et par besoin d'exagérer. J'ai promis de passer régulièrement tous les dimanches à Maurcourt et c'est le jeudi maintenant que je réserverai pour toi, mon Boby, en ratant quelques cours sans importance. Blandine lui sauta au cou et cette fois, ils se mêlaient à leurs baisers la douceur accrue d'avoir échappé à un danger. Luc avait repris sa gaîté taquine : « C'est du joli, ma Boby ; tu as l'air de me récompenser d'avoir été un affreux menteur... Après tout, ce n'était pas tout à fait des mensonges, il m'est arrivé avant de te connaître d'accompagner une fois ou deux une certaine Miss Cook... Mettons que je n'ai fait que côtoyer le mensonge. »

« Ce n'est pas notre faute, disait Boby, c'est la faute des autres, qui, au lieu d'être tout à fait bons, ne font que côtoyer la bonté. »

« Mais le malheur, ajoutait Luc, c'est qu'à force de vouloir convaincre grand'mère, j'ai été un peu trop loin : elle est persuadée maintenant que mon cœur est libre et commence à faire des projets de mariage. Je la laisse parler sans inquiétude, car il faut d'abord que je finisse mon droit. Oh ! Boby, ajoutait-il en la serrant dans ses bras, quel bon temps nous avons encore devant nous ! »

Blandine, la tête sur son épaule, se laissait bercer doucement. « Oui, se disait-elle, c'est encore loin, mais c'est comme cela que ça finira ! » Elle se garda d'en rien dire à Luc. Il avait été trop secoué par l'orage pour qu'elle songeât à troubler sa paix reconquise.

La vie recommença, partagée entre les joies intellectuelles tirées des études où Blandine se plongeait avec une ardeur que rien ne laissait, les amitiés qui donnaient tant de charme aux soirées passées à la pension et les belles heures marquées d'une pierre blanche qu'elle vivait, cœur à cœur, avec Luc. Il lui dit un matin : « Mon Boby, ne m'attends pas jeudi, je dois passer quelques jours à Valence pour le mariage d'un de mes cousins. Je suis garçon d'honneur, c'est promis depuis longtemps, je ne peux pas me dérober. »

« Pourquoi te dérober ? C'est très amusant un mariage. »

« Pas si amusant, lorsque la demoiselle d'honneur est aussi moche que celle que l'on m'a colloqué la dernière fois. Elle était certainement douée de toutes les vertus, mais elle avait les mains moites et des taches de rousseur. »

Luc parlant ainsi, caressait les mains de Blandine, dont les paumes, disait-il, étaient lisses comme un pétale de rose et avaient une douceur brûlante qui le faisait frémir.

À son retour de Valence, Luc raconta que sa demoiselle d'honneur certainement indiquée par grand'mère, était cette fois jolie et fort riche.

« J'ai compris l'intention, disait Luc ; aussi ai-je été raide comme un pieux et je n'ai pas cessé de faire la cour à une jeune veuve qui est un peu ma tante et que je connaissais à peine. La demoiselle rageait quelque peu, sans trop le laisser voir. Tant pis, si grand'mère s'imagine qu'elle pourra se servir de moi pour redorer notre blason, elle verra bien qu'elle s'est trompée. « Oh ! Boby, ajoutait-il, si tu savais comme toutes ces histoires m'horripilent. »

L'entretien finissait, comme d'ordinaire par un adieu confiant, ponctué de baisers dont la joie n'était troublée par aucune inquiétude de l'avenir.

Au cours de ce même printemps, Luc annonça qu'il allait de nouveau s'absenter et passer quelques jours à Chambéry pour le mariage d'une de ses cousines.

« Celle-ci, disait Luc, est la plus gentille de toutes. Je n'aurais garde de lui faire défaut ce jour-là. Je suis de nouveau garçon d'honneur. »

[Blandine n'oublia jamais ni le lieu, ni l'instant précis de sa rencontre avec Luc à son retour.]

Au retour de Luc, ils s'étaient donné rendez-vous dans un coin un peu sauvage du Bois de la Bâtie, but ordinaire de leur promenade. Elle le vit accourir vers elle de son long pas souple qu'elle eût reconnu entre mille. Elle fut tout de suite blottie contre lui, heureuse de se sentir toute petite dans son étreinte, fondue dans la chaleur de son corps, enivrée de la douceur de ses lèvres.

Ils cherchèrent un banc ou un tronc d'arbre pour s'y asseoir, et sans déprendre l'un de l'autre, commencèrent en disant :

« Raconte. »

« Toi d'abord, disais Luc. »

« Non, répondait Blandine, toi d'abord. »

Le même besoin de tout se dire gonflait leurs lèvres de paroles hâtives.

Il fallut que Blandine s'exécutât. Quand elle eut fini le récit exact de l'emploi de ses journées, Luc parla de son voyage.

« Et ta demoiselle d'honneur ? demanda Blandine. »

« Ah, cette fois-ci, dit Luc, il n'y a rien à dire ; elle était vraiment charmante. »

Et tout d'un coup Blandine sentit un éclair lui traverser l'esprit. Quelque chose de fulgurant, d'incompréhensible prononça en elle : « C'est celle-ci ; c'est celle-ci qui me prendra Luc, c'est elle qu'il épousera. »

Elle demeura une seconde comme hors d'elle-même, sous le coup d'une impression aussi violente que celle qui autre fois, dans la Ville des Fleurs, l'avait fait un jour se retenir à un réverbère pour ne pas s'envoler. C'était une sensation du même ordre, hors du monde réel, qui surgit d'un subconscient incommunicable et mystérieux. Sans tristesse, ni effroi, elle affirmait en elle-même avec la clarté de l'évidence, une vérité qui ne permettait aucun doute. Elle ne dit rien à Luc, et demanda tranquillement :

« Décris-la-moi. »

« Elle est grande et brune, dit Luc, avec de beaux yeux un peu timides, une voix très basse. Elle portait une robe rose, elle s'appelle... »

« Non, coupa Blandine, je ne veux pas savoir son nom. J'aime mieux l'appeler „la jolie demoiselle". »

« Va pour la jolie demoiselle. Elle n'est pas très heureuse, tu sais ; sa famille est à peu près ruinée, elle habite avec son père et sa mère. C'est elle qui s'occupe de tout le ménage et de soin frère cadet. Elle ne doit pas mener une vie bien gaie. Je l'ai fait rire tant que j'ai pu. »

Elle est pauvre, pensait Blandine, c'est pour cela que Luc cédera plus facilement. Elle n'est pas heureuse, elle est bonne, dévouée et capable. Oui, c'est elle, je le sais. Mais elle ne s'ouvrit pas à Luc du pressentiment qui avait, en un éclair, changé pour elle la couleur du jour, le goût de l'amour, et le sens même de la vie. Elle livra plus d'elle-même, dans ses baisers à Luc, au moment de la quitter. Il l'enveloppait de ses yeux ravis en disant : « Qu'as-tu donc aujourd'hui, Boby, tu es plus délicieuse que jamais. »

Sans le savoir, c'était une nouvelle Blandine qu'il tenait ce jour-là entre ses bras.

Chapitre 25[184]

Un an de répit

Blandine vivait maintenant dans l'exaltation d'un condamné d'autrefois, dans la prison du Temple, certain d'être guillotiné quelque jour, sans connaître la date de son exécution. L'heure fatale était trop loin pour assombrir sa vie, mais suffisait à prêter une ardeur nouvelle à chaque moment qui s'écoulait dans son attente. Jamais Luc et Blandine ne furent plus heureux. Leur amour menacé prenait une douceur ardente qu'ils n'avaient pas connue au temps déjà lointain de leur insouciance première. Luc, tous les jours plus tendre, avait parfois de longs silences absorbés. Comme Boby le grondait de s'enfermer dans une abstraction qui semblait l'éloigner d'elle, il répondait :

« Vois-tu, Boby, jusqu'à présent j'ai vécu comme un enfant sans souci du lendemain ; maintenant le temps approche où je devrai choisir une carrière, prendre une décision. Grand'mère voudrait me voir rester auprès d'elle, mener la vie d'un gentilhomme campagnard, mais je ne crois pas que je puisse m'accommoder d'une existence aussi étroite. Me voilà donc comme je ne sais quel personnage de roman un peu ridicule, à la recherche d'une position sociale. Tout cela me donne beaucoup à penser, je me sens tout d'un coup devenu vieux. Et puis il y a toi, Boby, je mettrai plutôt le feu à une ville que de ne pas te revoir. »

« Je ne crois pas que la vie d'un gentilhomme campagnard soit aussi déplaisante que tu le penses. Certes, tout seul avec grand'mère se serait un peu triste pour toi, malgré tes chiens, tes chevaux, ton fusil et Frossa pour t'amener tous les jours à Genève. Mais tu ne seras pas longtemps seul, mon chéri. Grand'mère finira bien par te faire épouser une jolie jeune fille et tu verras que tout ira pour le mieux. »

« Boby, répondait Luc, tu sais bien que je t'aime et n'aimerai jamais que toi. »

« Oui, mon chéri, je le sais. Tu n'aimeras jamais aucune femme comme tu m'aimes. Mais cela n'a rien à voir avec l'organisation pratique de notre vie. La tienne est ainsi faite qu'il faudra absolument finir par te marier. Pour moi c'est différent, je suis habituée à l'idée de rester auprès de maman [de l'aider dans son travail, d'écrire des livres.] Il n'y à guère de place pour le mariage dans mes projets.

[184] Chapitre existant dans la chemise no. 2, « Pages éparpillées » (pages numérotées de 54 à 58 et renumérotées de 476 à 480). Le chapitre existe dans la version roumaine.

« Oh, Boby, s'écriait Luc, je ne pourrais pas supporter l'idée d'un autre homme dans ta vie. »

« Sois bien tranquille, il n'y en aura pas. Moi, au contraire, puisque je sais que nous serons séparés et qu'il n'est pas écrit dans notre sort que nous soyons heureux ensemble, j'aime à imaginer pour toi une vie bien remplie, tranquille auprès d'une brave petite femme qui t'aimerait très fort, et que tu apprendrais à aimer toi aussi peu à peu. »

« Tu me fais peur, Boby, tu parles avec une sagesse et une résignation qui ferait presque douter de ton amour, s'il y avait moyen d'en douter quand tu es là comme ça, tout contre moi. »

« Luc chéri, je pense que nous souffrirons moins, si nous envisagions courageusement l'inévitable. »

« Oh, Boby, s'écriait Luc, en l'étreignant plus fort, pas encore ! Je t'en supplie, n'y pensons pas d'avance ! C'est affreux de se dire que l'on ne peut modeler son avenir à sa guise. Mais tu es là pour l'instant, tu es ma Boby à moi, autant qu'il t'est permis de l'être ; nous avons encore du bon temps devant nous. »

Blandine et Luc, qui se ressemblaient en tant de points que leur pensée commune se dévidait comme le fil d'une même quenouille, avaient pourtant dans le très fond de leur nature une dissemblance foncière.

Blandine affrontait la douleur plus courageusement, quoiqu'elle la sentît peut être plus profondément que Luc. Celui-ci, par instinct, reculait devant la souffrance, se la niait à lui-même, quoiqu'il fût capable d'en guérir plus facilement.

Mais leur intimité les inondaient d'une joie égale, et ils se retrouvaient toujours pareils, toute différence disparue dans l'ivresse d'un baiser.

Blandine même, aux yeux des habitants de la pension, était devenue une nouvelle Blandine. Une surexcitation joyeuse émanait d'elle. Avec une invention de plus en plus active, elle organisait mille façons d'égayer la vie de toute la maison, en s'étourdissant elle-même. Elle brûlait la chandelle par les deux bouts, se plongeant avec la même frénésie dans l'étude, les divertissements et sa tendresse tous les jours plus exaspérée.

Luc lui aussi, à peine conscient, vivait dans un trouble exalté qui le transformait en l'élevant pour ainsi dire au-dessus de son niveau habituel. Parfois, ne pouvant attendre le jour fixé pour sa visite, il arrivait inopinément, trouvait Blandine sortie le soir avec toute sa bande d'amis pour une promenade en petit bateau. Renseigné par grand-maman Richardet, il courait

sur la jetée attendre le retour des bateaux. Lorsqu'il voyait arriver celui de Blandine, il se suspendait de deux mains au rebord de pierres au grand effroi des promeneurs et se laissait habilement couler dans la barque où Blandine, pâmée d'une joie secrète, le recevait comme tombé du ciel, droit dans son cœur, tout en gardant le masque que lui imposait la présence de ses amis. L'impatience frénétique avait amené Luc vers elle avant le jour fixé, elle la partageait, la vivait ardemment dans toutes ses fibres et percevait, sous les paroles plaisantes de la conversation générale, la violence du désir de Luc et sentait d'avance autour d'elle l'étreinte passionnée de ses bras.

Rentrés tous ensemble à la maison, dans l'impossibilité d'être seuls un instant, Blandine et Luc se serraient fautivement la main, en livrant dans ce geste, toute leur angoisse cachée, tandis qu'ils tremblaient de l'espoir que le Dieu qui protège les amoureux leur réserverait quelques secondes de solitude sous la voûte obscure de l'escalier pour qu'ils puissent échanger le baiser que Luc était venu chercher de si loin.

Une année entière se passa, qu'ils vécurent ainsi dans un tourbillon de tendresse violente, d'angoisses, mi secrètes, mi avouées, et dans une si profonde mise à nue de leurs âmes dévoilées, qu'ils semblaient ne plus former qu'un seul être, tantôt déchiré par l'absence, tantôt miraculeusement reconstitué dans la ferveur de leur rencontre.

Chapitre 26

Décision

Depuis quelque temps Blandine remarquait l'air préoccupé de Luc et la violence avec laquelle il la serrait contre lui, comme si quelque ennemi caché avait tenté de l'arracher à ses bras. L'été approchait, Blandine préparait ses examens de première année de licence, ainsi que Luc les siens. Les mois de vacances devaient forcément les séparer, car Blandine les passait d'ordinaire à la montagne. Était-ce l'idée de vivre deux mois sans se voir qui leur versait dans l'âme une ardeur si triste ou le pressentiment d'un déchirement plus total ? Blandine ne voulait pas questionner Luc et s'ingéniait au contraire à 1a distraire par les récits qu'elle lui faisait avec une verve entrainante [et irrésistible]. Toutes les figures qui formaient le film coloré de sa vie quotidienne, défilaient devant Luc en images mouvantes, [agissantes.] Elle faisait partager au jeune homme ses impressions de chaque instant, comme s'il y avait [assisté lui-même][185]. [C'était d'abord le professeur de littérature Mr. Bernard B., le beau Bernard comme on l'appelait, dont raffolaient toutes les jeunes filles. Son éloquence, sa distinction,

[185]En interligne : « pris part avec elle ».

l'art parfait de sa phrase, sa profonde compréhension de Chateaubriand, dont il avait analysé les œuvres pendant tout un semestre, était pour la jeune fille un sujet d'intarissables descriptions.

Blandine s'amusait à satiriser les exclamations indignées de Luc en lui racontant le soin qu'elle mettait à ne jamais paraître à ces cours, sans avoir piqué à son revers un gros bouquet de violettes dont le parfum modifiait l'atmosphère austère et rebutante du cours, fréquenté par des Arméniens barbus et hirsutes, des Bulgares balbutiant à peine le français et des Russes aux yeux fiévreux et au joues creuses.

Blandine[186] prenait plaisir à oublier ses violettes sur la longue table au bois usé et mal épousseté, à étaler sous la lumière crue ses mains où miroitaient deux diamants, ses mains rendues plus blanches par le contraste du velours bleu de ses manches. Peu à peu le cours de Mr. B. semblait ne plus s'adresser qu'à elle. Des discussions se nouaient, le maître et l'élève causaient, échangeaient leurs opinions souvent divergentes sur Théophile Gautier ou Goncourt, et la causerie continuait dans la rue où Blandine aimait à se glisser très vite avant les autres étudiants, pour le plaisir raffiné d'entendre le maître redouté de tous, presser un peu le pas pour la rejoindre, et reprendre, en descendant la rue, la conversation commencée. Pareille chose ne s'était jamais vue. Transformer l'affreuse salle moisie en un salon, jouer au maître le bon tour de parler le français après lui avoir laisser croire qu'elle était une orientale à ses débuts comme les autres étudiantes, cela donnait au séminaire de littérature qu'elle préférait à tous ces autres cours, la grâce et la légèreté d'un jeu.

« Boby, s'écriait Luc, tu es une affreuse petite coquine, avoue que tu ne ferais pas toutes ces manigances, si ton Mr. B. n'était pas si beau, c'est de la coquetterie, ou je ne m'y connais pas. »

« Il y a peut-être du vrai dans ce que tu dis, mais j'ai trouvé de mon devoir de venger certaines étudiantes, parlant petit nègre, auxquelles il avait refusé l'inscription à son cours. C'est une jeune Russe qui m'a engagé à faire cet acte de solidarité féminine. Il méprise trop les jeunes filles, m'a-t-elle dit, vous seule qui parlez le français aussi bien que lui, pourrez lui prouver qu'elles ne sont pas toutes des imbéciles. Quand je me suis présentée pour m'inscrire à ce cours, ajoutait Blandine, le maître m'a jeté un regard sévère en me demandant : „Est-ce que vous parlez le français au moins "? J'ai répondu en baissant modestement les yeux, „un

[186] En interligne : « Elle ».

peu" et pendant trois mois je n'ai pas ouvert la bouche, j'en avais pas d'ailleurs envie. Il parle tellement bien, qu'il vous enthousiasme et qu'on oublie où l'on est.

Le triomphe de la gent féminine, tant désiré par la petite Russe, fut complet le jour où j'eus à lire un travail qu'il nous avait donné à écrire. Il n'a pas gardé rancune de la petite comédie innocente que je lui avais jouée et m'honore maintenant d'une attention spéciale, qui rejaillit aux toutes les autres étudiantes, consolées de leur humiliation.

« Boby, Boby, plaisantait Luc, vous êtes un petit monstre et vos agissements mériteraient toute ma sévérité.]

Assis sur leur banc préféré d'où la vue s'étendait sur l'Arve aux eaux claires et rapides, ils se jouaient parfois à eux-mêmes la comédie de l'insouciance. Une même pensée coulait en eux avec chaque goutte de leur sang, la séparation probable, prévue, encore incertaine.

Luc dit un jour : « Boby, ma vie n'est plus tenable ; toute ma famille, oncles, tantes, cousins et cousines se mettent du côté de grand'mère pour me pousser à choisir non pas une carrière, mais une femme. J'ai si bien menti, pour nous défendre, que l'on me croit le cœur libre et que l'on ne comprend rien à ma résistance. Je ne sais plus où donner de la tête. Grand'mère veut quitter Maurcourt cet été et m'emmener avec elle à Chambéry pour quelques semaines. C'est là que je serai la proie de toute ma famille et que j'aurai à combattre, jour par jour, contre leurs assauts incessants. »

Blandine sentit un frisson glacé traverser son corps. Le cercle se resserrait, menaçait de l'étreindre sans espoir. Elle fut une seconde sans pouvoir parler puis dit bravement : « Pourquoi combattre, chéri, je t'avoue que, puisqu'il faut que je m'en aille, j'aime mieux ne pas te laisser seul. L'idée de partir au loin en sachant combien tu souffriras de mon absence, m'enlève tout courage. J'aime mieux que tu te maries tant que je suis ici ; j'aime savoir en quelles mains je te laisserai. Être sûre que lorsque le chagrin de notre séparation te fera trop mal, tu auras auprès de toi une douce présence pour te consoler... Blandine n'avait jamais songé d'avance à ce qu'elle énonçait en ce moment. Les paroles naissaient d'elles-mêmes sur ses lèvres [ensemble avec] en même temps que la pensée. Son instinct inné de protéger l'être aimé, de lui épargner la douleur, lui dictait ses phrases qui s'improvisaient en elle à mesure, et dont la préparation dans le tréfonds de sa [patience] nature avait été inconsciente. Elle

s'étonnait et se félicitait, en même temps d'avoir trouvé une réponse si calme, si prudente et qui contenait peut être la seule solution conforme [avec] à sa tendresse inquiète.

«Tu sais bien que rien ne me consolera de toi », disait Luc.

Mais Blandine reprenait : « Après les grandes vacances j'ai encore une année à passer ici pour finir ma licence. Pour être tranquilles, toi et moi, pendant cette année qui nous reste, promets à grand'mère de céder à son désir et fixe la date pour l'été prochain. Tu peux toujours retarder d'une année pour finir tes études, tu peux aussi choisir la demoiselle pendant que tu y es, j'aimerais que ce soit „la jolie demoiselle". J'ai toujours pensé que c'est elle qui te conviendrait le mieux. »

Luc ne répondait pas, il semblait peser la sagesse des paroles de Blandine. Avec son recul instinctif devant toute souffrance, il repoussait comme presque inexistante une douleur dont le séparait l'intervalle d'une année ; il finit par la conclusion habituelle de toutes leurs causeries, en la serrant dans ses bras, et en cherchant à oublier dans l'ardeur de ses baisers l'angoisse qui désormais devait transformer leur amour, en lui donnant une saveur nouvelle et une profondeur accrue.

Chapitre 27

Matin d'automne

Une aigre matinée d'octobre, au ciel taché de gros nuages blancs, que chasse un vent capricieux. Le Jardin Anglais encore vert, mais d'un vert souffrant, pâli par l'approche de l'automne, frissonne de tous ses arbres, sous les rafales qui cinglent les frondaisons appauvries.

Blandine est assise sur le banc où elle a connu si souvent des heures d'attente heureuse. Les examens de licence, les séjours à la montagne ont passé avec la rapidité de toutes choses auxquelles l'intérêt poignant de l'amour ne prêtait pas une intensité qui découplait la durée.

Les lettres de Luc avaient été courtes, brûlantes et tristes. Blandine l'attendait avec une joie mêlée d'une incompréhensible angoisse. Il arriva enfin, pareil au Luc si souvent surgi dans son imagination impatiente, et dans quelques enjambées fut près d'elle. Les yeux bruns posèrent sur elle un regard longuement appuyé, tendre et douloureux. Leur confiance

réciproque n'admettait ni hésitation, ni subterfuge. La vérité éclata dès les premiers mots, soudaine et cruelle.

« Ma Boby, dit-il, sans le sourire qui si souvent chez eux remplaçait les paroles, ma Boby, cette fois-ci, ça y est, je suis fiancé et tu l'as deviné, à la jolie demoiselle. »

Blandine se raidit, se sentant tout à coup glacée et si faible, si menue, qu'il lui sembla n'avoir plus de corps. Quelque chose en elle disait, « je le savais bien », mais le coup avait été aussi rude, comme s'il n'avait pas été longuement pressenti. Elle fit un effort pour parler, sa voix était rauque et sans timbre. Elle réussit à prononcer : « Je le savais chéri, cela vaut mieux ainsi. » Les paroles tombaient lourdes, sans joie ; elle avait beau appeler à son secours tout ce qui l'avait si longtemps soutenue, mais l'heure était cruelle et rien ne venait soulager sa détresse, sous ce ciel sans douceur soufflait un vent ennemi. Luc couvrit de sa main chaude et ferme la petite main glacée, inerte, abandonnée sur le banc. Ce contact suffit à verser un peu de chaleur et de courage au cœur de Blandine.

« Mon Boby, dit-il, tu sais, cela ne changera rien pour nous deux. Et puis c'est toi qui l'as voulu. »

« Mais oui, chéri, puisqu'il faut que cela soit... Je tenais à être là, à ne pas te laisser tout seul, en partant, tu sais bien pourquoi ; nous nous comprenons tous deux, n'est-ce pas ?

« Oui, chérie, nous nous comprenons, et puis courage, Boby, toute une année encore devant nous, cela compte. Mais viens, ajouta-t-il, en se levant tout à coup, je déteste ce Jardin Anglais, viens retrouver notre banc. »

En quelques pas ils furent Place du Molard et prirent le tram qui devait les conduire au Bois de la Bâtie. Ils passèrent devant le même carré de choux et le souvenir toujours vivant du jour lointain où ils l'avaient regardé ensemble, leur fit échanger un sourire où la joie renaissait peu à peu.

Assis sur leur banc, à l'écart, enlacés, la chaleur de leurs corps confondue dans leur pose habituelle, ils sentirent combien les paroles seraient vaines, et combien leurs baisers seuls pouvaient les aider à franchir le seuil douloureux d'une nouvelle existence, une existence où la menace vague autrefois, s'était précisée écrasante, inéluctable.

« Tu verras, disait Luc, maintenant que Grand'mère est tranquille, je pourrai venir plus souvent. On aura encore de beaux jours, mon Boby. Tâchons de nous imaginer qu'il n'est rien

arrivé de nouveau, que c'est toujours nous deux d'autrefois. Moi d'abord, je peux à peine croire à ce qu'il m'arrive. Il me semble que tout ce qui s'est passé à Chambéry, c'est l'histoire de quelqu'un d'autre que j'entendrais conter par une voix étrangère, et que moi, le vrai Luc, je n'existe qu'ici, tout près de toi, qui est la réalité, la seule réalité de ma vie. »

Blandine eût voulu le questionner, savoir en détail avec la curiosité d'une amoureuse, comment s'étaient passées ces choses précises et simples qui avaient comme le tranchant d'un glaive, coupé en deux sa vie, mais elle n'en eut pas le temps. Luc, séparé d'elle pendant deux mois, ne se rassasiait pas de caresses où il mêlait à sa tendresse coutumière, une violence désespérée, dont Blandine sentait le contre coup dans toutes ses fibres.

« Une année devant nous, disait-elle, c'est encore beaucoup de bonheur ; il ne faut pas nous plaindre. » Mais elle savait que ce ne serait plus jamais le bonheur, tel qu'elle l'avait connu. Ce serait l'effort constant d'oublier au moins en la présence de Luc, qu'ils étaient condamnés, que la date était fixée où leurs routes se sépareraient.

Un petit ruban rose passait par l'entre-deux de son corsage. Luc le saisit, tira violemment ; l'étroit ruban qui siffla comme une couleuvre et fut tout de suite enroulé à ses doigts.

« Qu'est-ce qui te prend, dit Blandine, en riant, c'est le ruban qui retient lès épaulettes de ma chemise. » Luc fort sérieux le glissait dans son portefeuille.

« Je le sais bien, dit-il, c'est pour cela que je l'ai chipé ; je voulais avoir quelque chose qui soit toi, qui eût touché ton corps et gardé sa chaleur. »

« Pauvre Lulu, dit Blandine, comprenant vaguement le désir de Luc, pauvre Lulu, [moi qui] je voulais tellement que tu sois très heureux, et je ne sais pas si j'y ai réussi. »

« Mais si, mon Boby, tu y as réussi comme personne au monde, seulement vois-tu, l'homme a toujours faim de ce qui lui est défendu. Quand on a une mère comme la tienne et une grand'mère comme la mienne, il y a des choses qui ne se peuvent pas ; c'est pourquoi je dois me contenter du ruban rose tout chaud de ton corps. »

Ce fut quand même une douce journée. Leur présence apportait à chacun d'eux, une joie si totale et si enivrante que rien ne prenait à la diminuer. Ils étaient pareils à ces deux amoureux du conte arabe qui, se tenant embrassés, ne déprirent pas leurs lèvres devant le

yatagan dressé, qui les traversa tous deux sans les séparer dans la mort. Blandine avait repris courage.

« Je suis contente, disait-elle que ce soit la jolie demoiselle. Tu m'apporteras une photo la prochaine fois. J'aime bien savoir qu'elle est très gentille et tout à fait digne de toi. »

Et Luc rasséréné la prenait étroitement contre lui, en répétant sa phrase habituelle :

« Mon Boby, il n'y a personne au monde comme toi. »

Chapitre 28

Obsession

Luc maintenant venait voir Blandine plus souvent que jamais, négligeait ses cours de droit, comme il avait fait autrefois pour ses répétitions de mathématiques, et retrouvait souvent la gaieté et l'insouciance des premiers tête-à-tête, dans l'ile Rousseau.

Ses fiançailles, pas encore officielles, n'avaient rien changé à sa vie et ses rares visites à Valence où habitait la jolie demoiselle ne l'empêchaient nullement d'être à Genève aussi souvent qu'il le désirait.

Pourtant, Blandine ne pouvait manquer de remarquer une nuance nouvelle dans la tendresse de Luc, devenu plus avide et farouche.

« Vois-tu, Boby, disait-il parfois, il y a quelque chose d'insatiable en moi que je ne puis très bien t'expliquer, mais qui me rendrait presque malheureux, si je pouvais être malheureux auprès de toi. Autrefois, ce jour-là à Bellevue, tu te souviens ? J'aurais presque pleuré à l'idée que je partais sans t'avoir donné au moins un baiser. Et maintenant, c'est la même douleur plus aiguë encore de savoir qu'un jour tu me quitteras sans que j'aie jamais osé espérer... »

Blandine l'interrompait en prononçant d'une voix intentionnellement calme, comme en ont les grandes personnes pour consoler les chagrins d'enfants : « Mais, Luc chéri, pourquoi chercher la plénitude de l'amour dans autre chose que ce que nous avons ? Ne suffit-il pas que j'ai fait comme cette Albine dont le romancier écrivait : „Albine se donna". Il me semble que je suis déjà tellement donnée, mêlée a toi, que je n'ai plus d'existence propre. Vas-tu gâter nos belles journées en te tourmentant pour des choses impossibles ? Nous avons

été comme tant des jeunes anglais „engaged" et comme pour tant d'autres, notre histoire finit par une séparation. Aurons-nous moins de courage qu'eux ? »

« Ce n'est pas chic ce que tu fais là, Boby, tu triches. La plupart des „engaged" dont tu parles, se séparent parce que l'un d'eux a cessé d'aimer, ce qui n'est pas notre cas. Et puis nous sommes des Latins nous, c'est tout à fait autre chose. »

« Mais, disait Boby, toi aussi tu devras cesser de m'aimer, dès que tu seras marié et que tu ne me verras plus, c'est pour cela que je veux ne pas partir avant de te savoir un petit peu consolé. »

« Crois-tu, Boby, que je me consolerai de ne plus t'avoir et de savoir que quelques jours tu aimeras un autre homme ? »

« Et tu penses qu'une telle chose serait possible, toi qui me connais si bien ? »

« C'est parce que je te connais si bien que j'en suis sûr, Boby, il y a quelque chose en toi qui ne vient ni de l'esprit, ni de la beauté, ni de la grâce, et qui charme et charmera toujours les hommes. J'ai connu bien des femmes, vas, je sais ce que je dis. Il y a en toi une force pour aimer et pour souffrir qui t'entoure comme d'une aura brûlante dont les hommes s'enivrent sans le savoir. Et c'est affreux de songer qu'un jour il y en aura un qui gagnera ton cœur et toi, toute entière, tandis que moi je serai loin et je n'en saurai rien. »

« Eh bien, dit Blandine tu penseras à moi dans un petit coin à part de ton souvenir, justement parce que j'aurai été la seule que tu auras aimé sans aller jusqu'aux choses défendues. Toutes les femmes de ta vie seront comme un tas de vieilles photographies dans un même tiroir de ta mémoire, tandis que Boby sera toute seule dans un petit cadre d'argent orné de turquoises. »

« Tu ris, Boby, et c'est méchant. Tu ne sais pas comme ça fait mal de tendre les bras vers une chose qu'on n'aura jamais. »

« Eh bien, tu te trompes. Je sais moi aussi combien cela fait mal. Je ne te l'ai pas dit, mais parfois déjà, du temps de Miss Cozens, quand nous nous promenions ensemble, la main me brûlait du désir de la glisser dans la tienne et parfois c'était une vraie torture de ne pas oser, de savoir qu'on n'oserait jamais. »

« Oh, Boby, s'écriait Luc en la saisissant fougueusement dans ses bras, et dire que je ne devinais pas et que nous avons perdu tant de temps ! »

« Nous l'avons bien rattrapé depuis, souriait Blandine heureuse de faire diversion et d'alléger la tension de leurs pensées dominées par la même obsession. »

« Promets-moi, concluait Blandine, d'être heureux de la joie qui nous est accordée et de ne plus te tourmenter en désirant l'impossible. »

Luc promettait sincèrement tout ce que Blandine demandait, ce qui ne l'empêchait pas de recommencer la prochaine fois les mêmes allusions à peine voilées au sujet de son amour toujours avide, toujours frustré. Grâce à un instinct subtil, il comprenait que Blandine, malgré ses airs de sagesse résignée, partageait obscurément et comme en tâtonnant à la recherche d'un bonheur inconnu, la fougue passionnée qui le jetait vers elle et qui donnait désormais à chacune de leurs étreintes la douceur amère des adieux échangés sur le quai d'une gare devant un train en partance.

Chapitre 29

Heures sereines

Malgré sa vie dispersée, Blandine n'avait pas perdu l'habitude prise dès son enfance de s'arracher par instant au courant rapide des jours pour s'examiner et se juger. Il lui semblait que la Blandine d'autrefois, celle de Zette et Nelly, [adepte de Franklin] d'autrefois celle de Zette et Nelly était bien morte et enterrée et elle n'y pensait qu'avec un petit sourire d'indulgente ironie... « Quel chemin parcouru depuis », se disait-elle, non sans se demander s'il l'avait menée vers le bien ou vers le mal. Elle ne voyait pas de mal dans son amour pour Luc, et les remords causés par sa longue dissimulation avaient fini par s'endormir. Tous les autres devoirs envers les siens et le monde en général, avaient disparu devant une obligation unique, toute puissante : rendre Luc heureux. Rien ne lui eût coûté quand il s'agissait de lui. C'est pourquoi elle se rendait compte, [lorsqu'elle réfléchissait plus tard avec une âme mûre par les multiples leçons de la vie,] que c'était peut-être à l'honnêteté foncière de Luc qu'elle avait dû de ne pas franchir les limites précises qui séparent le permis du défendu. Elle avait eu, se disait-elle, l'insigne bonheur de rencontrer en Luc un de ces êtres en qui subsiste encore dominatrice et maîtresse de la vie, la notion du péché.

Luc comprenait encore mieux que Blandine le danger de leur amour et, malgré l'enjouement naturel de son caractère, gardait en lui une force puisée peut-être dans son éducation religieuse qui mêlait à son amour une pointe de mysticisme, grâce auquel il lui eût été impossible de déchoir. Quoique Blandine lui inspirât un sentiment de tendre protection à cause de sa jeunesse ignorante qu'il n'avait pu s'empêcher de troubler, il vivait en butte aux assauts d'une tentation de chaque instant, qu'il se sentait fier de pouvoir dominer.

« Mon Boby, disait-il parfois, je ne suis qu'un homme, mais je tâche, tant que je peux être un brave homme. Tu le reconnaîtras quelque jour. Tu as l'air d'oublier parfois qu'on n'est pas seulement des âmes ; on a aussi un corps, et cela complique bien les choses, je t'assure. »

« Pas pour moi, disait Boby. Je suis très contente d'être comme je suis et ne songe pas à m'en plaindre. »

« Oui, disait Luc, parce que tu es une toute grande âme avec un tout petit brin de corps. Moi, c'est différent ; je suis moitié l'un, moitié l'autre, comme les glaces panachées, vanille et framboise, tant de l'un que de l'autre. »

Blandine, hors de la présence de Luc, connaissait des heures de recueillement pendant lesquelles elle parvenait à se ressaisir. [C'était tantôt une longue lettre adressée à sa mère**]**[187] en réponse à celle qu'elle recevait régulièrement trois fois par semaine, tracées sur d'immenses feuilles de papier pelure, d'une écriture toute menue. Elle commençait souvent par la plaisanterie que mère et fille avaient adopté pour désigner ces immenses feuilles de papier, faites, on eût dit, à la mesure de leur tendresse : « Cette fois-ci, écrivait la maman, c'est un drap que je t'envoie » et sur l'étendue de ce drap défilait toute la vie de Bucarest : [Nelly, Sélina, Zette, l'école etc.]. Jamais un mot sur le vide qui avait laissé dans le cœur de la mère le départ d'une enfant si chéri, jamais un regret où le désir de la voir rentrée dans le pays.

Blandine comprenait l'héroïsme de cette attitude ; elle était à bonne école pour apprendre à se marcher sur le cœur, lorsqu'il s'agissait du bonheur d'un être cher.

Certains soirs elle aimait à causer avec Betsy, une jeune américaine que ses goûts portaient vers les questions métaphysiques. Betsy demanda un jour à Blandine, qui n'allait pas souvent à l'église, quoique la beauté de la musique byzantine, l'attirât parfois à la chapelle

[187] En interligne : « Elle adressait souvent à sa mère de longues lettres ».

russe, pour quelle raison on devait préférer le bien au mal si l'on n'obéissait pas à une loi religieuse.

Blandine, avec l'outrecuidance de la jeunesse aveuglée par son demi savoir, eut tout de suite une réponse prête : le bien, dit-elle, devient automatique lorsque dans sa première jeunesse on s'est façonnée à ne faire rien de mal, de même que lorsqu'on a fait beaucoup d'exercices de doigts au piano, on ne risque plus d'accrocher de fausses notes. Betsy, aussi ignorante que Blandine, sembla trouver la réponse satisfaisante ; elle n'en sentit pas l'irrémédiable pauvreté.

Luc, qui ne se piquait pas de philosophie, aurait su donner une réponse bien plus riche en vérité. Il avait une certaine connaissance des principes essentiels de la vie morale, due à son amitié pour le vieux curé qui avait instruit son enfance. Il savait que la vie nous [offre][188] à chacun de ses tournants, des problèmes nouveaux et ardus, et que la sainteté même peut hésiter et déchoir, si elle n'est pas soutenue par une grâce venue [d'en haut][189]. Blandine ne savait pas encore penser malgré sa lecture assidue des grands philosophes. Elle les étudiait pour leur beauté, se grisait de spéculation qui satisfaisait son activité intellectuelle, mais par bonheur elle vivait mieux qu'elle ne pensait et, guidée par la main de Luc, traversa les heures les plus décisives de son existence, sans amasser de remords pour plus tard.

[Les principes qu'elle avait tirés autrefois d'Epictète de Marc Aurel et de Criton, où elle avait vu Socrate mourir en souriant pour ne pas enfreindre la loi de la Cité, elle ne songeait pas à les appliquer à sa vie d'amoureuse].

La loi pour l'instant c'était Luc, son bonheur, son amour, la joie qu'elle aimait à lui verser à chaque minute. Si cette loi qu'elle s'était forgée, la conduisait parfois à quelque action dénotant une parcelle d'héroïsme où de hauteur morale, elle se rendait parfaitement compte que ce qui agissait en elle c'était l'amour seul, tel qu'il [devait régir][190] le cœur de la plus humble bergère des contes d'autrefois, et nullement le besoin d'adapter sa vie à un principe moral délibérément choisi comme guide et comme soutien.

[188] En interligne : « présente ».
[189] En interligne : « de l'au-delà ».
[190] En interligne : « régissait ».

Chapitre 30

La belle Clémence

Blandine entrant un jour au salon où elle savait que Luc l'attendait, trouva celui-ci assis à la fenêtre en face de la belle Clémence, venue à Genève pour un séjour d'une semaine. La belle Clémence était lyonnaise, elle avait rencontré Luc plus d'une fois [à la pension Richardet][191], au cours des trois dernières années, et Blandine [n'était pas étonnée][192] qu'ils se connaissaient, mais elle sentit un petit pincement au cœur en les voyant occuper les deux [petites] chaises placées face à face, dans l'embrasure de la fenêtre et qui dans sa pensée n'appartenaient qu'a elle et à Luc.

[Blandine][193] prit place, un peu à l'écart, ne voulant pas se mêler à une conversation où il s'agissait [d'amis communs][194] habitant Lyon et d'incidents auxquels les deux causeurs ne touchaient qu'à demi-mots compréhensibles pour eux seuls. Elle regardait Luc, son visage animé, ses mouvements souples et sûrs, la grâce naturelle de sa pose, et du geste avec lequel il portait la cigarette à ses lèvres. L'espièglerie coutumière de ses yeux avait cette fois une pointe d'ironie. Sa courtoisie usuelle se nuançait d'une certaine désinvolture cavalière qu'intriguait Blandine. La belle Clémence se carrait sur sa chaise, approchant de Luc son visage aux yeux myopes, étalant sous une robe légère la beauté de ses épaules opulentes au galbe classique : ses épaules dont elle était si fière, qu'elle avoua un jour ne pas accorder d'importance à la beauté du visage dont elle disait avec une sincérité quelque peu libertine ; le visage en l'amour, à quoi sert-il ? S'il n'est pas beau, on jette le drap par-dessus ; c'est le reste qui compte.

Blandine, attentive à observer le duo dont elle était exclue, ne s'étonnait pas de ce que Luc fit presque mine de l'oublier. Il était convenu entre eux qu'il garderait envers elle, devant le monde, une attitude de simple politesse détachée; mais cette fois la note de froideur envers elle semblait un peu forcée, et les petites mines de Clémence, ses rires à double entente, ses airs de chatte buvant du lait, finirent par agir sur les nerfs de Blandine. [Saisie d'un][195] à un trouble subit et violent, elle quitta le salon, rentra chez elle et fut toute [étonnée][196] de constater qu'il lui était impossible de s'asseoir. Une frénésie intérieure la poussait à marcher à

[191] En interligne : « aux Cityses ».
[192] En interligne : « savait ».
[193] En interligne : « Elle ».
[194] En interligne : « de personnes ».
[195] En interligne : « En proie »
[196] En interligne : « saisie ».

grands pas, à tordre son mouchoir entre ses doigts, à se mordre les lèvres, avec un besoin inconnu jusqu'alors de briser quelque chose, d'user sa violence en détruisant un objet quelconque.

« Mais qu'est-ce que j'ai donc ? » se demandait-elle, épouvantée devant le battement effréné de son cœur et le tremblement de ses mains. Ce malaise physique était pour l'instant plus obsédant que toute autre pensée ; ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'elle vit clair en elle-même : elle comprit qu'elle souffrait et que cette souffrance inconnue était la jalousie, sentiment [honteux] qu'elle jugeait mesquin et dont elle ne se serait jamais crue capable. Il[197] n'était à ses yeux qu'une des formes [les plus laides] de l'égoïsme, de l'envie, de la colère, trois monstres dont elle s'était toujours vantée de ne pas être la proie. Lorsqu'elle raisonnait, de sang-froid, sur la jalousie qu'elle n'avait pas eu l'occasion de connaître, elle se disait que c'était avant tout le signe d'une profonde incompréhension des choses de l'amour où de l'amitié. « Chacun aime, disait-elle, autant qu'il peut et aussi longtemps qu'il peut. Il est injuste et même un peu ridicule de lui en demander plus. L'amour, ajoutait-elle est un miracle accordé comme un don merveilleux, et pour lequel on devrait toujours rendre grâce à genoux sans lui demander de durer plus qu'il n'est en lui de le faire... »

Toutes ces belles choses qu'elle s'était dites, tant de fois, étaient maintenant balayées par un orage intérieur qui l'effrayait. Elle souffrait et sentait que ni paroles, ni principes ne tenaient devant la réalité aigue, torturante qui lui trouait le cœur comme une vrille.

Elle tentait pourtant de s'analyser. Est-ce qu'elle doutait de l'amour de Luc ? Certes non. La pensée de la jolie demoiselle et de ses fiançailles n'avait jamais déchaînée en elle le moindre orage de ce genre.

Elle ne ressentait à cet égard qu'une sombre et douloureuse résignation sans rien qui la diminuât, qui la transformât en un être féroce aux instincts sauvages. Mais cette Clémence, cette Clémence, souffrance inutile apparue dans sa vie, elle la détestait, elle qui avait cru ne savoir qu'aimer.

Chapitre 31

Explication

Pour paraître au dîner, Blandine s'était refait un visage correct et indifférent et avait même réussi à se mêler à la conversation autant qu'il le fallait pour que son trouble ne fût deviné par personne.

[197] En interligne : « La jalousie lui semblait ».

Mais vers deux heures, tandis qu'elle accompagnait Luc comme à l'ordinaire jusqu'à la gare des Eaux-Vives où il devait prendre son train, il lui dit dès qu'ils furent dans la rue :

« Boby, tu serres les lèvres d'une certaine façon que je connais si bien, quand tu as de la peine et que tu ne veux pas me le dire. Tu as de la peine n'est-ce-pas ? Il vaudrait[198] mieux l'avouer franchement. Ne faut jamais rien cacher à son vieux Lulu. »

Mais Blandine avait décidé de ne rien dire. Pourquoi se montrer à Luc sous un aspect dont elle rougissait ? Elle répondit :

« Mais non, tu te trompes, je t'assure ; je trouve seulement qu'on s'est vu si peu ce matin. »

« C'est un peu de ta faute, dit Luc, tu as quitté le salon et tu as trouvé bon de ne pas reparaître jusqu'au dîner. Pas très gentil de ta part, tu sais. »

L'aveu tremblait sur les lèvres de Blandine, mais elle fit un effort et ne répondit rien.

Alors ce fut le tour de Luc d'être troublé. Il s'arrêta net, saisit les deux mains de Blandine sans s'inquiéter des passants et s'écria :

« Eh, quoi Boby, tu veux bouder ? Toi, dont j'ai toujours tellement admiré la sérénité, toi que je croyais incapable de ces petites féminités. Et quand nous n'avons plus que cette pauvre petite demi-heure à passer ensemble… Vrai, Boby, tu me fais du chagrin. »

« C'est toi qui m'en fait. »

Les mots s'échappèrent des lèvres tremblantes de Blandine avant qu'elle put songer à les retenir. Luc était devenu tout à fait sérieux. Il lui était impossible de ne pas deviner la raison de l'émoi de Blandine, mais il lui fallait un effort pour comprendre l'importance que Blandine ne pouvait manquer d'attacher au badinage auquel elle avait entre lui et Clémence.

« Boby, reprit-il d'un ton posé, comme on raisonnerait avec un enfant têtu. Tu ne vas pas dire que tu prends au tragique ma conversation avec la belle Clémence ? Qu'y a-t-il de commun entre un pareil incident et nous deux ? Notre bonheur, à nous, est au-dessus de ces choses mesquines. »

[198] En interligne : « Vaut ».

« Je ne sais pas mon chéri, ne me demande pas de raisonner. Je sais seulement que j'ai tant souffert… j'ai dû me sauver… j'avais mal dans la poitrine à en crier et puis après j'avais tellement honte de moi-même que je n'osais plus me montrer. Oh, Luc ! Je ne voudrais plus jamais passer par des heures pareilles. Je ne savais pas que cela fit si mal d'être jalouse. »

« Mon pauvre petit trésor ! J'aurais presque envie de rire si je ne te voyais pâlotte et défaite. Jalouse toi, et de la belle Clémence ! C'est comme si tu étais jalouse de verre d'eau où tu me verrais poser les lèvres un jour de grand soif. »

« Ce n'est pas la même chose. Le verre d'eau est un objet et Clémence est une femme. »

« Non pas, Boby, tu te trompes. Clémence n'est pas une femme à mes yeux, ni elle, ni aucune autre d'ailleurs. Elle remplit exactement le même office qu'un verre d'eau ou une tranche de jambon et n'occupe pas plus de place dans ma pensée que ces objets de première nécessité. Tu veux bien me croire, n'est-ce pas ? Nous nous connaissons assez pour ne jamais douter l'un de l'autre. » Il s'arrêta et enveloppa Blandine d'un long regard tendre et confiant qui sembla pour elle rallumer subitement le soleil éteint.

« Eh bien, mon Boby, je reconnais que c'est ma faute, ma très grande faute, si tu es tellement loin de la vérité. Pendant tout ce temps j'ai voulu te garder à l'écart de la réalité, comme une petite statue blanche dans sa niche, loin du monde, et j'ai eu tort. Je n'ai pas prévu que tu souffrirais quand je serais obligé de te laisser voir un côté des choses et de moi-même moins reluisant et plus humain. Mais oui, mon Boby, la belle Clémence et toutes ses pareilles sont dans notre vie d'homme une nécessité à laquelle chacun, selon sa nature accorde une importance plus ou moins grande. Il y a de ce point de vue les goinfres, les tempérés et les ascètes. »

« Mon petit Loulou chéri, est-ce que tu m'aimeras moins si je t'avoue que je ne suis pas un ascète. Je n'ai jamais voulu me faire meilleur que je ne suis, pourtant je ne t'aurais jamais parlé de tout cela, si la belle Clémence n'était venue nous tomber[199] comme un cheveu dans la soupe. »

Blandine réfléchissait. Elle recevait chaque mot dans son cœur et reprenait lentement son sang-froid en goûtant une sorte de plaisir délicat à entrer par ces aveux un peu plus avant dans l'intimité de Luc.

[199] En interligne : « troubler ».

« Mais alors, dit-elle, tu la vois parfois à Lyon ? »

« Assez pour désirer ne jamais la revoir à Genève. »

« Mais alors, reprenait encore Blandine, tu… tu… elle… elle… »

Luc se mit à rire.

« N'essaie pas, Boby, tu ne t'en tireras jamais, mas je sais ce que tu veux dire. Eh bien oui, pour parler comme au grand siècle, je lui ai accordé mes faveurs ou bien elle a couronné ma flamme. Là, es-tu contente maintenant ? Elle ou une autre, ça devrait être kif-kif pour toi. Voyons, regarde-moi bien en face et dis-moi vrai, tu as encore mal dans ton petit cœur comme tout à l'heure ? »

Blandine glissa sa main dans celle de Luc et ils avancèrent ainsi quelques instants en silence. Non, elle n'avait plus mal. Elle avait retrouvé Luc et marchait près de lui légère, confiante, immunisée contre toute douleur.

« Vois-tu, disait Luc, il y a aussi un peu de ta faute bien innocemment. La vie semble ne t'avoir rien appris, et les livres non plus. Je m'en rendais bien compte, mais je ne savais pas que c'était à ce point. Voyons depuis ces trois ans que nous nous aimons comme cela, as-tu cru vraiment que je n'ai rencontré aucune Clémence ? »

« Je ne me le suis jamais demandé. »

« Mon pauvre petit, les choses ne sont pas aussi belles que les voient les yeux d'une enfant comme toi. Tiens, tu me fais penser à un conte de Théodore de Banville où l'on voit un jeune homme à qui sa belle imposait l'amour platonique, convier celle-ci à un déjeuner où il ne lui servit que des pâtés et des jambons en carton empruntés au magasin d'accessoires d'un théâtre. Et comme l'invitée s'étonnait de ce menu : « Combien de temps dit-il, croyez-vous, belle dame, que je me contenterai d'une nourriture aussi peu substantielle ?» Toi aussi, mon Boby, malgré ta confiance et ta naïveté, crois-tu que depuis trois ans je me suis nourri exclusivement de jambon en carton-pâte ? Ne fronce pas les sourcils Boby, chérie, accepte la vie telle qu'elle est, et ton affreux Lulu, tel qu'il est lui aussi. Ce n'est pas cela qui nous empêchera de nous aimer et d'être heureux, tu ne feras pas à l'amour l'injure de le mêler à des questions de ce genre. »

Blandine tentait bravement de sourire et de se résigner. Accepter était une grande force, elle en faisait tous les jours l'expérience. Luc ne la quittait pas des yeux et semblait suivre sur son visage la marche de ses pensées.

« Boby, dit-il, enfin nous voici tout près de la gare. Je ne peux pas te quitter ainsi, toute troublée et chagrinée, tu vas monter en wagon avec moi et m'accompagner jusqu'à Annemass. Nous pourrons ainsi causer encore un peu, et puis, tu sais, il y a ce tunnel, ce fameux tunnel qui semble fait pour nous, juste assez long pour que je puisse te consoler et retrouver ma petite Blandine et sa délicieuse sérénité. »

En wagon ils furent seuls avec un vieux monsieur absorbé dans son journal. Serrés l'un contre l'autre, mêlant à travers leurs vêtements la chaleur de leurs corps, ils retrouvèrent vite cet accord parfait de leurs deux êtres qui n'avaient plus besoin ni de paroles, ni même de baisers, pour se sentir unis jusqu'au plus profond de l'âme. Mais dès qu'ils arrivèrent au tunnel, ils se jetèrent l'un contre l'autre et fondirent leurs lèvres en un baiser qui scella encore une fois la paix, un instant troublée par la révélation de Luc.

Chapitre 32

L'anneau de saphir

Blandine savait maintenant qu'elle passerait au mois de juillet ses derniers examens, ainsi que Luc les siens, et que le mariage de celui-ci aurait lieu en septembre. Tous deux comptaient avec angoisse les mois qui leur restaient à vivre ensemble. L'incident de la belle Clémence n'avait fait que les rapprocher. Il y a un degré de l'amour où l'aveu d'une faute et son pardon ne servent qu'à resserrer les liens de deux cœurs qui s'aiment par-dessus les frontières du bien et du mal. Blandine sentait obscurément qu'elle avait fait souffrir Luc en lui imposant si longtemps sans le savoir un mode de vie impossible à réaliser, tandis que Luc ne revoyait pas sans un secret remords le visage de Blandine pâli par une souffrance cachée, tel qu'il lui était apparu ce jour-là pendant leur trajet, de la pension à le gare des Eaux-Vives. Ils s'ingéniaient, l'un et l'autre, à effacer par une tendresse tous les jours plus ardente le souvenir de cette heure troublée et s'étonnaient [mutuellement][200] des trouvailles nouvelles que leur amour leur inspirait. Luc prenait plaisir à surprendre Blandine par des visites inattendue. Surtout lorsqu'il devait aller à Valence où la jolie demoiselle habitait, il ne manquait jamais de passer d'abord par Genève, comme s'il avait cherché dans la présence

[200] En interligne : « l'un et l'autre ».

même de Blandine, le courage et la force de la quitter. C'était alors de longues heures passées devant le feu au petit salon, car l'hiver était précoce cette année-là et le salon toujours désert quand descendait le crépuscule. Lorsqu'il pleuvait, ils prenaient, Place du Théâtre, un de ces affreux fiacres à l'odeur moisie et se promenaient longuement sur les routes de campagne qui font à Genève une ceinture de verdoyante solitude. L'étroite boîte roulante leur offrait la même sécurité que leur banc préféré et leur donnait, la même impression d'être tout seuls loin du monde, enlacés, tout proche l'un de l'autre ponctuant leurs paroles de légers sourires et de baisers. Ils parlaient de toute chose avec la sensation de soulagement profond qu'ils eussent éprouvé si chaque mot prononcé avait contenu la douceur d'un aveu ou d'une confidence. Parfois même ils s'entretenaient de la jolie demoiselle sur laquelle Blandine aimait à poser des questions.

Elle demanda un jour, pendant qu'une pluie violente brouillait les vitres du coupe jusqu'à les rendre opaques :

« Dis, est-ce que tu l'aimes maintenant ?»

Elle avait la tête appuyée contre l'épaule de Luc dans un abandon de tout l'être, si loin du monde, si désincarnée pour ainsi dire, que ni cette question, ni sa réponse ne parvenaient à la percer d'une flèche douloureuse.

Luc, les lèvres posées sur les siennes, répondit:

« Mais oui, je commence à l'aimer, elle est tout à fait gentille, je t'assure. »

Mais tout cela semblait se passer sur un autre plan, dans une autre vie. Là où ils étaient ensemble, il n'y avait de place que pour leur amour que rien ne pouvait troubler ou diminuer.

Un soir de pluie, comme elle l'accompagnait en voiture jusqu'à la gare de la Cornavin où ils devaient prendre son train pour Valence, Blandine, tout à coup poussée par une force irrésistible, se cramponna à lui. Tremblante d'un courage insoupçonné elle murmura ardemment :

« Cette fois je ne peux pas te laisser partir. Je ne peux pas. Cette journée a été trop délicieuse. Garde-moi près de toi, emmène-moi. Emmène-moi à Lyon, où tu voudras, ça m'est égal, je ne rentre pas sans toi. »

Le visage de Luc devint grave, ses traits se durcirent sous l'effort :

« Boby, Boby, ne me tente pas. Tu sais que ce n'est pas possible. Je ne suis qu'un homme après tout. »

Boby, effrayée elle-même de ce qu'elle avait dit, cacha son visage sur l'épaule de Luc et ils ne parlèrent plus, sombres, désemparés, le cœur battant, les mains étroitement serrées.

Un matin Luc entra inopinément au salon où Blandine seule jouait du piano. Ce n'était ni le jour, ni l'heure où elle l'attendait. Tout de suite elle fut debout, leurs regards mêlés en un éclair de joie, leurs mains unies en une chaude étreinte.

« Je ne suis là que pour une heure, expliqua Luc, j'ai des courses pressées à faire, j'aurais peut-être mieux fait de ne pas venir te voir, mais je n'ai pu m'en empêcher. »

« Je comprends ça, dit gaîment Blandine, se voir un tout petit peu, cela vaut mieux que rien. Et ces courses pressées, on ne peut pas les faire ensemble ?»

Elle s'était rassise au piano et sa main droite distraitement courait légère sur les touches. Luc sembla hésiter.

« Non Boby, pas cette fois. Je dois aller chez mon notaire et puis chez le bijoutier… pour faire monter en anneau, des saphirs qui me viennent de ma mère. »

Blandine sentit son cœur se décrocher dans sa poitrine et rouler comme au fond d'un abîme. Le sursaut intérieur fut si violent que sa main glissa à bas des touches en tirant du piano un cri discordant. [Mais il fallait ne pas flancher ; c'était l'instant décisif. Elle eût volontiers dit comme Turenne à son corps agité de frissons : « Tu trembles, Carcasse ? Tu tremblerais bien plus, si tu savais où je vais te conduire. »]

Elle regarda Luc qui, grave et pâle, semblait regretter les paroles qu'il venait de prononcer, et raffermit ses lèvres et sa voix pour dire calmement :

« Un anneau ? Pour la jolie demoiselle ? Eh bien nous irons ensemble quand même. Je t'aiderai à choisir. On la porte large et plate en or pâle avec les saphirs posés en cercle tout autour… » Luc resta un instant immobile, comme figé :

« Vrai, Boby ? Tu viendrais avec moi ? »

« Certainement, dit Blandine en souriant bravement. Je m'en vais mettre mon chapeau. » Elle marcha vers sa chambre, portée par un délire muet qui la séparait du monde

comme eût fait un épais nuage. Toute puissance de s'observer ou de se juger était abolie et tout retour sur elle-même lui eût été impossible. Elle était pour l'instant la proie inconsciente d'un instinct plus profond que toute volonté et qui semblait surgir en elle du tréfonds des âges. [Ce n'était plus comme autrefois, la main qu'elle se déchirait avec des épines,] mais le cœur, le point le plus sensible de son cœur [d'amoureuse]**,** dans un oubli d'elle-même, pareil à celui, qui tout enfant, lui faisait dire : « Je veux être martyre. » Si elle s'était interrogée en cette heure sur la raison de ses actions elle n'eût eu qu'une seule réponse : « Je veux alléger la peine de Luc », si tant est qu'elle eût pu donner une forme cohérente à l'instinct aveugle qui la poussait. Nulle douleur consciente ; rien ne vivait en elle que le sentiment d'accomplir une action nécessaire, inéluctable, qui portait dans sa nécessité même, une sorte de toute puissante anesthésie. Ils sortirent ensemble, commandèrent l'anneau, firent un petit tour en ville, et trouvèrent moyen d'être très heureux quand même ce jour-là.

Une miséricordieuse dispensation de la providence les empêchait de réaliser, même devant les détails les plus précis, le déchirement inévitable de leur séparation future.

Chapitre 33

Chansons tristes

Le froid intérieur qui glaçait le cœur de Blandine, malgré la beauté des jours ensoleillés, mettait autour d'elle comme un cercle de solitude. Sitôt qu'elle était seule, hors de la présence aimée, il lui arrivait de ressentir un effondrement secret, comme si le malheur prévu l'avait déjà frappée.

Devant le monde et surtout devant Luc, elle gardait la sérénité qu'il aimait tant en elle, et jouait sans trop d'effort le rôle de rayon de soleil qu'on lui attribuait à la pension.

Mais lorsqu'elle entrait dans le salon vide, et qu'elle s'asseyait au piano, ses mains inconsciemment jouaient l'Elégie de Massenet et ses lèvres prononçaient à demi-voix les paroles déchirantes :

« Oh, doux printemps d'autrefois, verte saison, vous m'avez fui pour toujours…Et c'est en vain que pour moi reviendra le printemps. »

Et tout à coup les sanglots retenus gonflaient sa gorge. Elle s'arrêtait, figée comme en une transe, les yeux grands ouverts, regardant une longue route vide qui s'étendait à l'infini, une longue route où jamais plus, elle ne verrait Luc s'avancer vers elle les mains tendues.

D’autres fois elle ouvrait un cahier de chansons de Lassen et se déchirait le cœur en répétant sans fin les paroles :

« Et jamais plus ce qui me donna tant de joie, et jamais plus ce qui me fit tant souffrir. »

Puis, honteuse de sa faiblesse, elle quittait ce salon trop rempli de souvenirs des heures passées avec Luc et courait dans sa chambre où il n’était jamais entré et là, parmi ses livres et ses cahiers, dépouillait d’une secousse sa vraie nature d’amoureuse, et revêtait sa seconde personnalité, celle de l’étudiante plongée dans son travail où elle avait appris à se concentrer jusqu’à l’entier oubli d’elle-même.

Les semaines d’absorbant labeur à l’approche des derniers examens étaient ponctuées par les visites régulières de Luc dont la tendresse prenait tous les jours un accent plus poignant et plus intense. Ils semblaient avoir fait ensemble le tour de toute la joie et de toute la douleur, et prenait parfois plaisir comme des gens qui reviennent après de longues années revoir le lieu de leur bonheur passé, à refaire aux mêmes heures, les mêmes promenades.

Assis sur le même petit banc à l’avant du bateau, voguant vers Nyon, ils se taisaient parfois longuement, échangeant des regards éblouis par la beauté de la lumière, de l’eau bleue et des cimes veloutées, mêlant sans un mot leurs pensées arrêtées ensemble au même point de leur douleur cachée.

« Et dire, soupirait Blandine, que si j’avais été une demoiselle de Chambéry, une petite française pareille aux autres, je ne serais jamais partie. Grand’mère m’aurait peut-être aimée… »

« Non, Boby chérie, je ne peux t’imaginer sous la forme d’une demoiselle de Chambéry, d’une petite Française pareille aux autres. C’est justement parce que tu es toi, pareille à nulle autre, que je t’aime tant. Je ne voudrais pas changer un cheveu de ta tête, malgré la peine que nous avons. »

Blandine remerciait d’un sourire, secouait la tristesse qui menaçait de l’envahir et recommençait les récits sans fin qui savaient si bien endormir en eux la notion de la réalité, et donc Luc disait parfois avec un enjouement ému :

« J’aime tant ce que tu racontes que je t’entends à peine. »

« C’est du joli ! se récriait Blandine, c’est bien la peine de te raconter quoi que ce soit ! »

« Mais non, voyons, comprends-moi. J’aime tant ta voix, ta façon de dire, ton être entier qui passe dans tes paroles, que l’intérêt de l’histoire ne vient qu’en second rang. »

Ensuite ils se taisaient, se taire ensemble leur semblait une chose si douce, les mains unies…

Blandine se répétait doucement les paroles de la chanson. « Et c’est en vain que pour moi reviendra le printemps », sans oser de demander si Luc, les yeux grands ouverts sur la merveille éclatante des eaux, ne se répétait pas en pensée des paroles analogues.

Chapitre 34

L’adieu

Les jours de ce printemps unique entre tous les printemps de la vie de Blandine, passèrent avec une rapidité fulgurante. Ils se mêlaient les uns aux autres en une brume traversée d’éclairs et de courts sursauts, tantôt d’une joie délirante comme celle des mourants auxquels un sursis est accordé, tantôt remplis d’une tristesse pesante, rendue plus poignante par l’effort continuel de la surmonter.

Puis vint l’été, les mois de séparation. Blandine à la montagne, Luc à Chambéry et à Valence, avec les lettres toujours plus rares, toujours plus tristes qui semblaient à Blandine un poignard retourné dans sa plaie.

En septembre, les derniers examens de licence à passer furent une diversion bien venue ; Blandine s’enfermait chez elle et travaillait dix heures par jours. Elle bénissait ce prétexte qui lui permettait de paraître le moins possible devant ses amis de la pension.

Un matin on lui apporta une petite enveloppe grise :

« Mon Boby, demain matin à neuf heures au Jardin Anglais »

Elle savait que c’était la dernière fois, le mariage de Luc ayant été fixé pour la semaine qui suivait.

Elle ne sut jamais quelle force la porta jusqu’à ce banc, lui fit traverser, vêtue de blanc, comme toujours, pimpante et légère, ce point du Mont-Blanc, mêlé à ses plus chers souvenirs.

Elle arriva un peu en retard ; il était là avant elle. Ce fut tout de suite la même étreinte de leurs mains aux paumes si bien appariées, qu'elles semblaient ne pouvoir jamais se déprendre, et leurs regards mêlés dans un sourire aussi brûlant qu'un baiser.

« Mon Boby, dit-il tout de suite, allons vite prendre le tram pour retrouver notre petit coin au Bois de la Bâtie, et puis tu me reconduiras en wagon jusqu'à la frontière[201], tu sais bien. Je me suis démené pour voler cette matinée toute entière, pour t'avoir à moi encore une fois… »

Blandine se laissait conduire telle une enfant ; une incapacité de souffrir l'avait subitement enveloppée comme un sommeil narcotique et bienfaisant. La douleur semblait dire : « Je reviendrai plus tard ; pour l'instant je t'épargne. »

Sur leur banc isolé, ils reformèrent le groupe indissoluble de leurs corps rapprochés par le geste inconscient du bras de Luc, serrant Blandine contre lui, comme si rien ne devait plus l'en détacher.

Il disait : « Mon Boby, j'ai eu hier une triste soirée, j'ai détruit tes photos, j'ai brûlé tes lettres. J'en ai relu une bonne partie, celle que j'aimais tant, une surtout qui commençait : « Bleu, mon cœur bleu… Tu t'en souviens ?»

Blandine riait : « Oui, j'étais un peu folle. Ce jour-là, j'avais été si heureuse la veille avec toi que j'en avais perdu la tête. Je me demande ce que je voulais tien dire par „bleu mon cœur bleu" » …

« Oh ! Moi, j'ai très bien compris. C'était en toi une joie si grande, qu'elle était grande comme tout le ciel et toute la mer bleue, n'est-ce pas ? »

Et Blandine pensait tout bas : « Maintenant c'est ma peine qui est grande comme „tout le ciel et toute la mer". »

Elle n'en dit rien et répondit : « Moi, heureusement, je ne suis pas obligée de déchirer tes lettres. Je les ai fait relier en trois jolis volumes en maroquin bleu… je les relirai toute ma vie, tant que je voudrai. »

[201] En interligne : « Fontaine ».

« On ne s'écrira plus. On pouvait bien tricher et mentir pour garder un secret très cher qui ne regardait que nous, mais tricher et mentir pour tromper la jolie demoiselle, ce ne serait pas à faire. »

« Tu vas partir tout de suite pour ton pays, Boby ? »

« Je pensais le faire, mais certains de mes professeurs Mr. Flournoy, Mr. Gourd, Mr. Bouvier, m'engagent à rester encore une année pour passer mon doctorat, et maman aussi me le conseille. Alors il se peut que je reste encore jusqu'à l'été prochain. »

« Oh ! Boby, s'écria Luc, cela me fera trop de peine de te savoir si proche de moi et pourtant si loin. »

Blandine n'avoua pas qu'elle avait inventé ce prétexte pour ne pas s'arracher de sitôt aux lieux où ils avaient été heureux ensemble. Elle sentait que Luc était plus sage qu'elle et qu'il eût été plus prudent de trancher d'un coup violent les liens qui l'attachaient à chaque coin de cette ville, mais 1'âme féminine est [aussi][202] faite qu'elle se repait de sa douleur comme d'une nourriture nécessaire.

Las minutes passaient, lourdes d'émotion contenue et de paroles impossibles à prononcer. Ils restaient de longs moments silencieux, confondant la chaleur de leur corps, lèvres mêlées, âmes fondues, respirant le même souffle au rythme tantôt fougueux, tantôt apaisé, comme s'ils avaient voulu épuiser en cette ardeur dernière tout ce que leur long amour avait contenu de douceur et de douleur.

Mystérieux instinct, aveugle et puissant, venu de plus loin que les origines de l'humanité, venu des profondeurs de la création primitive, qui tend à reformer, ne fût-ce qu'un court instant, la durée d'un baiser, l'être unique qui ne connaîtra plus la plénitude de la vie, du jour où il sera divisé en deux individus distincts.

Blandine et Luc avaient le don d'oublier et de faire oublier l'un à l'autre tant qu'ils étaient ensemble, le déchirement de leur séparation prochaine.

Ils refirent comme d'ordinaire la longue route qui menait à la gare des Eaux-Vives, retrouvèrent dans un wagon vide une demi-heure d'intimité, s'étreignirent désespérément en silence, en passant sous le tunnel si souvent propice. Puis Blandine, penchée à la fenêtre, les

[202] En interligne : « ainsi ».

yeux secs, les lèvres crispées en un sourire, regarda s'éloigner, dix fois retournée pour un dernier adieu, la haute silhouette qu'elle savait[203] ne jamais plus revoir.

[203] En interligne : « croyait ».

Appendice

Lettre de Perpessicius après avoir lu le roman *Blandina*

Duminică, 27 aprilie 1941[204]

Preastimată doamnă,

Vă restitui manuscrisul romanului dv. și întâiul meu cuvânt e de scuze pentru lungul răgaz de lectură ce ați binevoit să-mi acordați. N-a fost însă numai vina mea, cât și a împrejurărilor de tot soiul, a căror enumerare n-ar convinge mai mult decât a binevoit să acorde gentileța dvs.

Vă mărturisesc de la început, și înainte de a schița cele cîteva observații de detaliu, că romanul mi-a plăcut foarte mult, că m-a interesat cât se poate de mult și că este o lucrare de mare clasă.

Acestea zise, trec la obiecții, și mai mult decât la obiecții, la câteva probleme pe cari, în forma lui actuală, le ridică romanul.

Este, întru întâiu, problema dezacordului pe care cititorul îl surprinde între latura roman și latura memorii a lucrării dv. materialul documentar ce aduceți, mediul intelectual ce înfățișați, evocarea lui Delavrancea și ceilalți, iar pentru străinătate vizitele la Edmond de Goncourt (excelente pagini de intensă emoție) și Ed. Rod sugerează ideea că romanul ar câștiga, transpus în strict plan de confesiune. (fără să mai spun că și aici e un mic dezacord: numele românești sunt mascate, cele străine nu). Tot pentru memorii, deci pentru povestire la persoana I-a (*sic!*) sau, cum spune Goncourt (p.374), pentru roman autobiografic pledează și toate capitolele de început, ale copilăriei și adolescenții, a căror scurtime rupe din farmecul continuu, pe care l-ar fi instaurat povestirea la persoana I-a (*sic!*). În felul acesta ar cădea și acel ușor element, oarecum pedagogic (sau didactic) de categoria rândurilor finale ale cap. III (partea I-a, pag. 8): „Ajuns la maturitate... și nu gustase delicata plăcere, etc.” E just că eroina rămâne până la urmă o reflexivă și profesorală, dar normele educative pentru capitolele de început trebuesc (*sic!*), cred, cât mai mult topite în licoarea povestirii.

[204] BAR, Mss. A3821 IV, Varia 2, f. 2, Copie după cuvintele lui Perpessicius la citirea romanului *Blandina*.

Cu timpul, și chiar foarte de timpuriu, romanul se degajează până la a deveni, cu partea a V-a și cu amorul Blandina-Luc un adevărat roman, alcătuit după legile lui proprii, cu mari intuiții psihologice, cu multă poezie și de o mare lecție umană – încât, de bună seamă, a transforma tot acest minunat roman în memorii, pentru a-l face să se acorde cu celelalte capitole documentare (presupunând că veți decide pentru soluția aceasta) mi se pare totuși un sacrilegiu.

Dezacordul, totuși rămâne, și dvs. veți afla, sunt sigur, mijlocul să-l rezolvați. Nu știu dacă până la urmă n-ar fi preferabil să mascați toate numele proprii (V.A. Ureche, Iorga etc.) iar pe Rareș, Patan etc., să-i anonimizați și mai mult.

Despre capitolele ce vi se par eliminabile, unele de bună seamă pot rămânea. Aș vota cu dvs. pentru următoarele care pot fi suprimate: Partea I-a (*sic!*), cap. XI, cap. XV, Partea a II-a, cap. J. J. Rousseau (pag. 49-50, cu toate că pag. 50 e foarte bună), cap. *În Cișmigiu*, Partea a IV-a: cap. *Balkis*, cap. *Récit d'antan* (pag. 325).

La care aș propune: de suprimat sau atenuat elementul documentar-didactic din Partea a III-a, pag. 50, Wagner, Pinacoteca; Partea a IV-a, pag. 301, de atenuat acele informații ce privesc cariera lui Delavrancea. Dacă ați înclina pentru memorii, desigur ele ar putea rămâne.

Apoi, socotesc că ar fi bine să dezvoltați pentru importanța lui capitolul literaturii spaniole (pag. 348) și al operei dvs. de traducător, dar desigur tratate în spiritul capitolului *Regele Lear* (pag. 350), despre a cărui calitate e inutil să mai vorbesc.

Unde, însă, mi se pare că va trebui să interveniți este în răstimpul dintre sfârșitul idilei geneveze și cap. *Le Miracle* (pag. 522) cu întâlnirea după zece ani de la Lyon. Cetitorul nu se poate împăca cu ideea acestui hiatus, care rupe farmecul durat până atunci, mai mult decât dacă romanul ar sfârși odată cu despărțirea de la Geneva. O soluție- trucată oarecum- ar fi dacă v-ați decide să începeți Epilogul chiar cu cap. *Le Miracle*. Fapt e că Blandina nu poate fi părăsită astfel 10 ani de zile.

Cam acestea ar fi micile detalii. Rugându-vă să mă iertați și de întârziere și de îndrăzneală, vă rog să primiți odată cu omagiile mele și umilul meu sfat: să nu cedați nimic din credințele dvs. și dacă e să modificați ceva să nu ascultați decât de sugestiile dvs.

Primiți, vă rog, devotate salutări.

Perpessicius

Table des matières

Une âme s'ouvre à la vie. Blandine **: histoire du manuscrit /3**

Le destin du personnage Blandine : mémoire et identité /9

Repères chronologiques /25

Note de l'éditeur /33

Glossaire des noms propres /35

Première partie /37

1. Premier éveil /37
2. Papa /38
3. Au couvent /40
4. Vanité /42
5. Blandine seule /43
6. Départ /45
7. Genève /45
8. Carouge /46
9. Au dortoir /48
10. La petite martyre /49
11. Paris /50
12. Pension Richardet /51
13. Promenades /54
14. Robe brune /56
15. Intimité /58
16. Prémonition /60
17. *Leila dans l'île déserte* /61
18. Solitude /63
19. Jimmel /65
20. Pauline /66
21. Adieux /67
22. À Jassy /69

Seconde partie /71

1. Bucarest /71
2. Premières influences /73
3. L'école /75
4. Au dortoir /77
5. Romancière /78
6. Fernand /79
7. La méthode de Franklin /80
8. Fabiola /81
9. Cyanure de potassium /83
10. Epictète /85
11. Boy /86
12. En congé /89
13. Musique /91
14. Nelly /93
15. L'Île du diable /94
16. Trois amies /97
17. Méduse /99
18. Un paladin /101
19. Rousseau /102
20. Zette /105
21. Mère et fille /106
22. La maman de Blandine /108
23. Claymoor /109
24. Violette /111
25. Leçon de danse /112
26. Daniel de Ronda /114
27. L'oncle Aléco /116

Troisième partie /119

1. Horizons nouveaux /119
2. Barbou Raresh /121
3. Nouveaux amis /125

4. Débuts /127
5. *Les frères Zemgano* /128
6. Edouard Wachmann /131
7. Onești /134
8. Tante Rouxandra /136
9. Portrait de Blandine /142
10. Don Padil /144
11. Sélina /146
12. Le Vaisseau Fantôme /148
13. La ville impériale /152
14. La ville des moines /154
15. La Vierge rose /156
16. La Foire aux vanités /158
17. Cimes alpestres /159
18. Rivalité /161
19. La maison /164
20. Tony Patan /166
21. En voyage /169
22. L'aveu /171

Quatrième partie /175

1. Zette raconte /175
2. Basile /177
3. La ville fleurie /181
4. Idylle /184
5. Nello s'en va /187
6. Le départ de Zette /191
7. Solitude /194
8. Balkiss /196
9. Petite Mère /200
10. Récit d'antan /202
11. Lilas an fleur /207
12. Mélancolie /213
13. Tendre duo /215

14. Missy /218

Cinquième partie /223

1. Tout arrive /223
2. Escapade /224
3. Edmond de Goncourt /226
4. La Ville bleue /229
5. Miss Cozens /231
6. Mouette /234
7. Sauvetage /235
8. Au foyer /237
9. Promenades /239
10. Confidences /241
11. Tentation /244
12. Bellevue /246
13. Attente /250
14. Edouard Rod /253
15. Conseil /255
16. Luc revient /256
17. Causerie /259
18. Projets /262
19. Autour d'une table /265
20. Fin de vacances /268
21. Théodore Flournoy /270
22. Divertissement /272
23. Orage /274
24. Prescience /276
25. Un an de répit /280
26. Décision /282
27. Matin d'automne /285
28. Obsession /288
29. Heures sereines /290
30. La belle Clémence /293
31. Explication /294

32. L’anneau de saphir /298
33. Chansons tristes /301
34. L’adieu /303
Appendice /307
Table des matières /309

Résumé de la thèse en français

Dans la deuxième partie du XIXe siècle, les femmes qui osent écrire et publier sont encore très peu nombreuses. Face à une société qui les rejette ou qui les traite de bas bleus, elles sont à la recherche de solutions et celles qu'elles trouvent sont soit se cacher sous des apparences d'hommes et publier sous pseudonyme, soit par contre, approfondir le féminin et écrire une littérature du moi : journal, autobiographie, roman épistolaire.

Margareta Miller-Verghy (1865-1953), une écrivaine ignorée par les histoires littéraires, qui est pourtant parmi les premières écrivaines francophones roumaines, commence sa carrière littéraire en publiant sous pseudonyme. Ses romans, dont le dernier *Blandina*, qui paraît à titre posthume et en traduction roumaine, témoignent de cette littérature à forte dimension autobiographique. Son destin traverse deux siècles et peut être considéré comme représentatif du chemin que la femme-écrivain parcourt à partir de l'époque du mépris et de la méfiance du XIXe siècle, jusqu'à la pleine acceptation, au XXe siècle.

Margareta Miller-Verghy naît à Jassy, Roumanie, mais passe son enfance et plus tard sa jeunesse à Genève, dans un milieu non seulement francophone, mais aussi multilingue. Ainsi s'explique son penchant pour les langues et son talent de traductrice qu'elle exerce dans un premier temps en traduisant en français l'œuvre de Mihail Eminescu, le plus grand poète roumain. Après une licence en Sciences Sociales, obtenue toujours à Genève, elle devient directrice de l'Asile Elena Doamna, à Bucarest, et en cette qualité elle publie des ouvrages à contenu didactique, dont une méthode d'apprentissage du français, qui est parmi les premières de ce genre. Sa carrière d'écrivaine commence en 1883 avec une nouvelle parue sous le pseudonyme Marmil et continue par trois romans, le premier, *Théano*, paru en Roumanie et en France en 1919 et respectivement en 1921, le deuxième *Cealaltă lumină* (*L'Autre Lumière*), en 1944, un témoignage de l'accident à la suite duquel elle a perdu sa vue, et le dernier *Blandina* (1980), qui est en fait le premier de ce cycle autobiographique. En dehors de cette activité dans le champ de la littérature, elle milite pour la littérature féminine, en publiant une anthologie intitulée *Evoluția scrisului feminin în România* (*Évolution de l'écrit féminin en Roumanie*), s'intéressée aux arts, dirige pour une vingtaine d'année une institution qui organisait des projets culturels, La Maison d'Art, et exerce une importante activité charitable, surtout pendant la première guerre mondiale.

La biographie de cette femme-écrivain, accompagnée par l'édition critique de son roman le plus connu constituent l'objet de la thèse que nous avons créée, mais pour que son œuvre et son activité si diverse et si complexe soient connues et appréciées par les générations futures, la recherche très laborieuse que nous avons réalisée dans les archives doit être élargie par un travail d'édition et de réédition. Continuer cette étude par une monographie, par une nouvelle édition du roman Blandine, par une édition d'œuvres nous semble un devoir pour les années à venir.

Résumé de la thèse en anglais

In the second half of the nineteenth century, women who dare to write and publish are still very few. Faced with a society that rejects them or treats them as blue bottoms, they are looking for solutions and those they find are either to hide under the appearance of men and publish under pseudonym, to be against, deepen the feminine and write a literature of the self: journal, autobiography, novel letter writer. Margareta Miller-Verghy (1865-1953), a writer ignored by literary histories, who is among the first French-speaking Romanian writers, begins her literary career publishing under pseudonym. Her novels, including the last one, *Blandina*, appear posthumous and in Romanian translation testify to this literature with a strong autobiographical dimension. Her destiny goes back two centuries and can be considered representative for the path that the female writers travel from the time of contempt and mistrust of the nineteenth century to the full acceptance in the twentieth century.

Margareta Miller-Verghy was born in Jassy, Romania, but spent her childhood and later her youth in Geneva, not only in a French environment, but also in a multilingual one. This explains her penchant for foreign languages and her talent as a translator, which she makes use of when translating into French the work of Mihail Eminescu, the greatest Romanian poet. After a bachelor's degree in Social Sciences, while still in Geneva, she became director of the Elena Doamna Asylum in Bucharest and in this quality she published books with didactic content, including a method of learning French, which is among the premieres of this kind. Her writing career began in 1883 with a short story published under the pseudonym Marmil and continued with three novels, the first, *Theano*, published in Romania and France in 1919 and respectively in 1921, the second *Cealaltă lumină* (*The Other Light*), in 1944, a testimony of the accident in which she lost her eyesight, and the last *Blandina* (1980), which is actually the first of this autobiographical cycle. Apart from this activity in the field of literature, she advocates for women's literature, publishing an anthology entitled *Evoluția scrisului feminin în România* (*Evolution of the female writing in Romania*). She is interested in arts, directs for twenty years an institution that organizes cultural projects, The House of Art, and has a significant charitable activity, especially during the First World War.

In order for her work, which is so diverse and so complex, to be known and appreciated by future generations, the very laborious research we have carried out in the archives must be expanded by editing and re-editing. To continue this study with a monography, with a new edition of the novel *Blandina*, with an edition of gathered works seems to us a duty for the years to come.